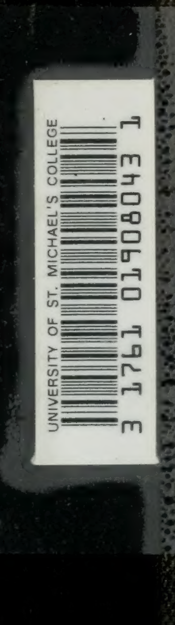
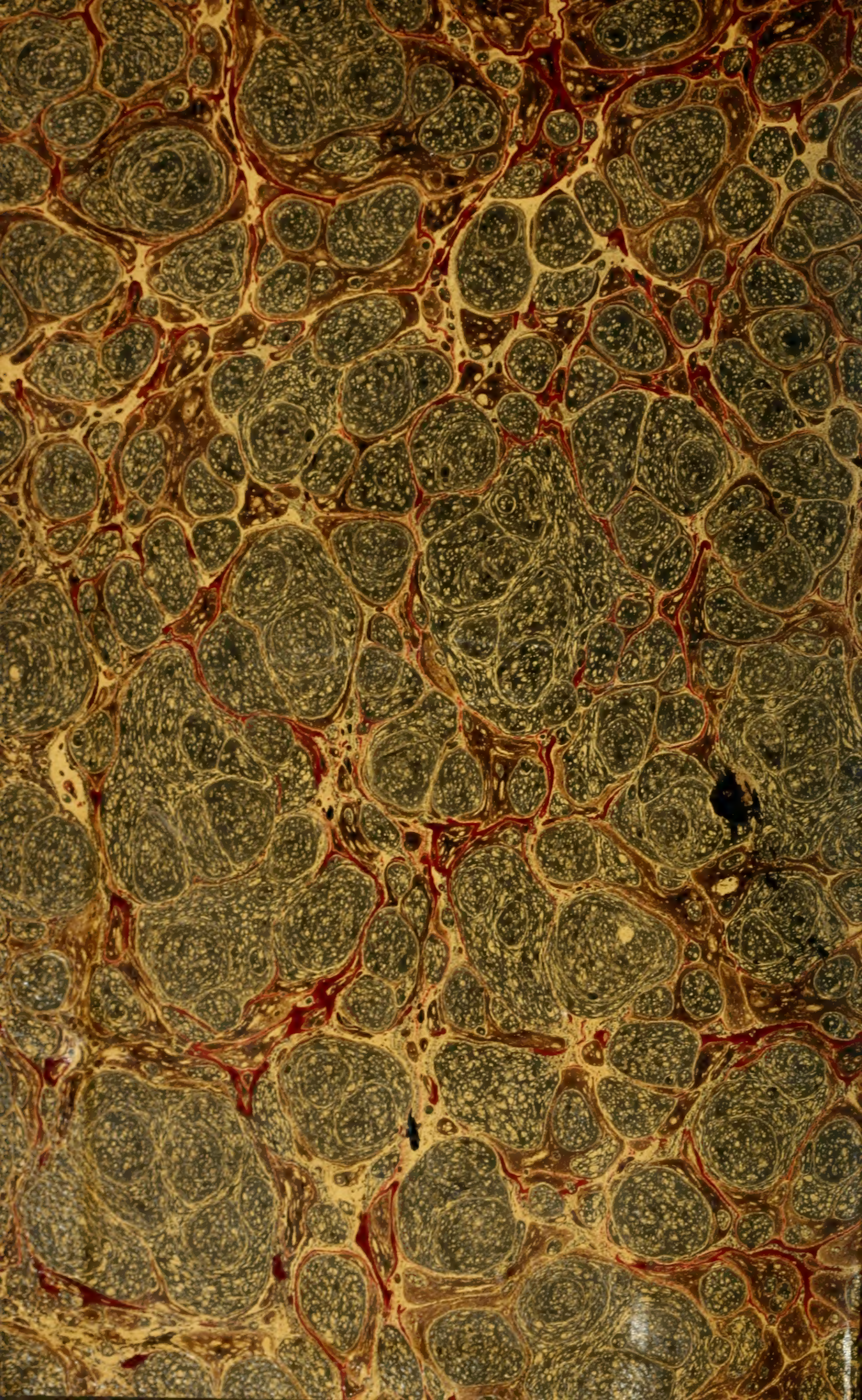
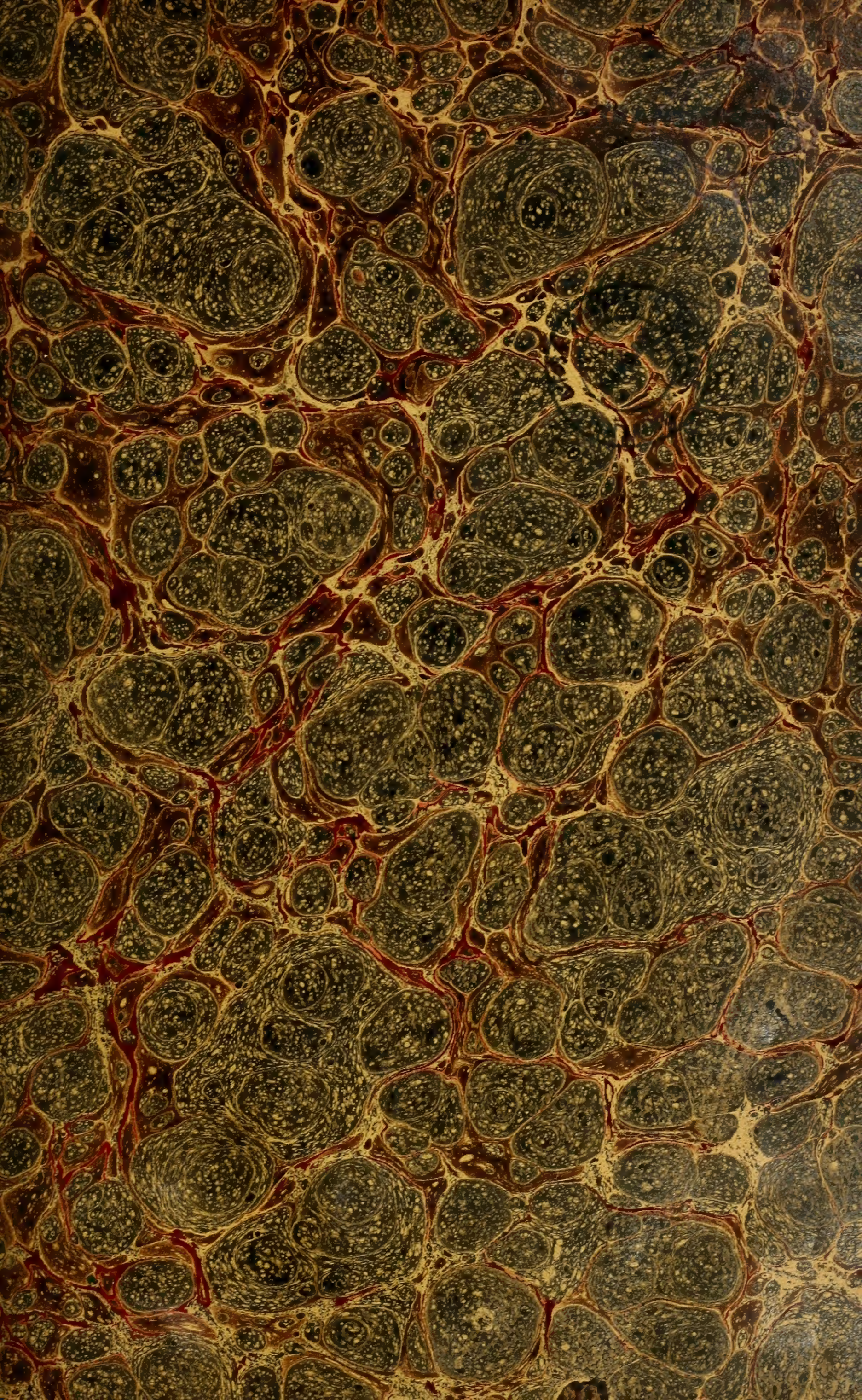
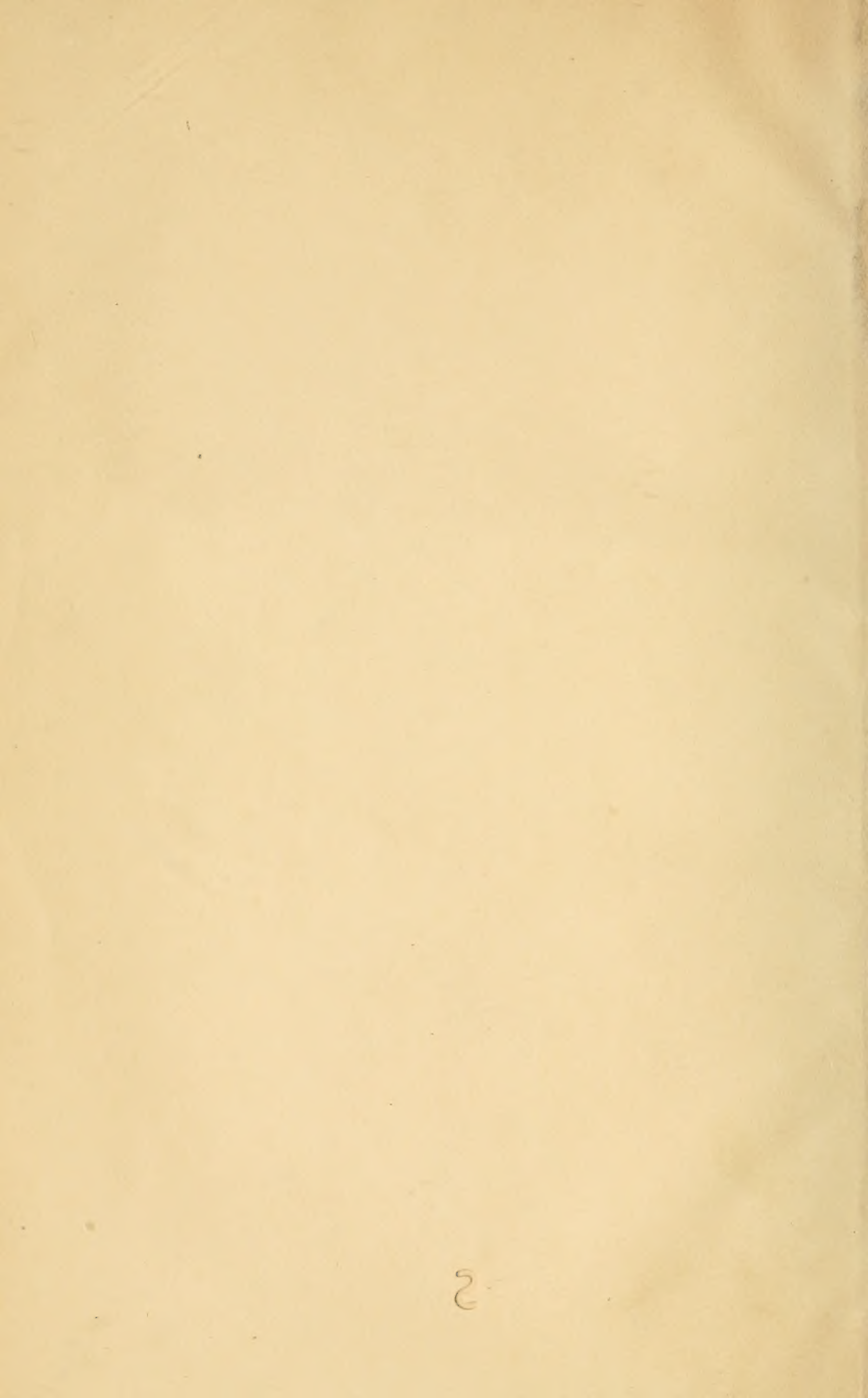

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01908043 1





S



HISTOIRE

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

HISTOIRE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

EXPOSITION

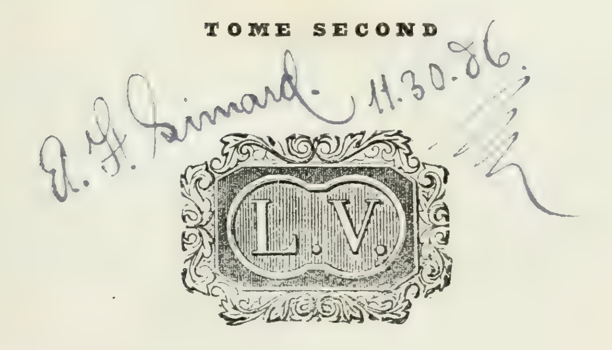
DES SAINTS ÉVANGILES

PAR M. L'ABBÉ J.-E. DARRAS

CHANOINE HONORAIRE D'AJACCIO ET DE QUIMPER

TROISIÈME ÉDITION

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

1864

2

HISTOIRE

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE VI.

DEUXIÈME ANNÉE DE MINISTÈRE PUBLIC.

SOMMAIRE.

§ I. SECOND VOYAGE A JÉRUSALEM.

1. Les deux aveugles. Le muet possédé du démon. — 2. Explication rationaliste des miracles du Sauveur. — 3. La médecine scientifique en Judée. Système dérisoire des rationalistes. — 4. Le paralytique guéri à la piscine Probatique. — 5. Topographie de la piscine Probatique. — 6. Témoignages de l'histoire, relatifs à la piscine Probatique. — 7. La piscine Probatique et l'enseignement de l'Eglise. — 8. Preuves intrinsèques de la réalité du miracle opéré sur le paralytique. — 9. Discours de Jésus aux Juifs de Jérusalem. — 10. Révélation théologique renfermée dans le discours de Jésus. — 11. Jésus proclame sa divinité. — 12. Economie divine du mystère de l'Incarnation.

§ II. RETOUR EN GALILÉE.

13. Caractères intrinsèques d'authenticité du récit évangélique. — 14. Les disciples de Jésus dans un champ de blé mûr. — 15. Le Sabbat second-premier. — 16. Guérison, le jour du sabbat, de l'homme à la main desséchée.

§ III. VOCATION DES DOUZE APOTRES.

17. Vocation des douze. — 18. Instruction de Jésus-Christ à ses Apôtres. Mission divine. — 19. Perpétuité, au sein de l'Eglise, de l'enseignement et des institutions de Jésus-Christ. — 20. L'Extrême-Onction.

§ IV. CAPHARNAUM.

§ V. EXCURSION EN GALILÉE.

§ VI. LES PARABOLES.

§ VII. MORT DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

§ I. Second voyage à Jérusalem.

Les deux aveugles. Le muet pos-

1. « Une des fêtes solennelles des Juifs était proche, dit l'Evangéliste, et Jésus se rendit à Jérusalem[1]. Deux

[1] Jean, v, 1. Nous ne voulons pas entrer dans la discussion élevée

aveugles, mêlés à la foule, le suivaient en criant : Fils de David, ayez pitié de nous. — Jésus s'étant arrêté dans une maison, les aveugles s'approchèrent de lui. Il leur demanda : Croyez-vous que je puisse vous guérir? — Oui, Seigneur, répondirent-ils. — Alors il toucha leurs paupières en disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. — A l'instant, leurs yeux s'ouvrirent. Ne parlez à personne de ce qui vient de se passer, dit Jésus. — Mais ces hommes, une fois éloignés, apprirent sa puissance à tout le pays d'alentour. Après leur départ, on lui amena un muet, possédé du démon. Jésus chassa l'esprit impur, et le muet parla. Témoin de ces prodiges, le peuple fit éclater son admiration, en disant : Jamais rien de semblable n'a paru en Israël ! — Cependant les Pharisiens allaient répétant : C'est par la vertu de Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les esprits impurs! — Jésus continuait à traverser les cités et les bourgades, enseignant dans les synogogues, prêchant l'Evangile du royaume des cieux et guérissant toutes les maladies. A la vue des multitudes qui se pressaient sur ses pas, ses entrailles s'émurent de compassion; il les comparait à des brebis abandonnées, sans pasteur et sans défense; et il disait à ses disciples : La moisson est immense, et les

sédé du démon.

sur le sens de l'expression : Fête des Juifs, employée par l'Evangéliste. Les uns prétendent que cette fête était la Pâque, d'autres croient que c'était la solennité des *Pourim*. Nous adoptons volontiers la première opinion, sans pouvoir donner ici la suite des considérations qui nous y déterminent.

ouvriers sont rares. Priez donc le maître du champ d'envoyer enfin des moissonneurs [1]. »

Explication rationaliste des miracles du Sauveur.

2. Impossible de se méprendre sur le caractère des miracles de Jésus-Christ. Ils ne sont pas le but de sa mission, ils en sont le signe extérieur, la confirmation éclatante et triomphale. « Croyez-vous à ma puissance ? » demande le Sauveur. C'était dire : Croyez-vous à ma divinité ? — Les deux aveugles le comprennent parfaitement, et le sens de leur réponse nous est attesté par le mot de Notre-Seigneur : « Qu'il vous soit fait selon votre foi ! » L'illumination des yeux du corps suit aussitôt celle du cœur. Les aveugles voient ; et sans tenir compte de la recommandation que Jésus leur avait faite de garder le silence, ils mêlent les accents de leur reconnaissance aux cris d'admiration de la foule. Ils vont publier dans tout un pays, si longtemps témoin de leur infirmité, la merveille de leur guérison. Leur parole, confirmée par le miracle visible dont ils ont été l'objet, provoque l'empressement et l'espérance des populations. On amène au Sauveur un démoniaque, qui était muet. Jésus chasse le démon, et rend la parole à ce malheureux. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher des miracles évangéliques les explications embarrassées que les rationalistes ont essayé de présenter en ces derniers temps. Les modernes exégètes supposeraient volontiers un système de connivence, établi de manière à simuler des apparences de

[1] Matth., IX, 27-34.

guérison. S'il s'agissait de quelques phénomènes isolés, accomplis devant un petit nombre de témoins, dans un lieu choisi d'avance, et préparé avec soin pour une manifestation concertée, l'hypothèse pourrait avoir un côté spécieux. Mais c'est en plein air, au milieu d'une foule, qui ne l'abandonne jamais, qui le suit dans ses voyages, et s'attache à tous ses pas; c'est au milieu de contrées qu'il traverse pour la première fois, où il n'a par conséquent aucune relation antérieure, que Jésus, d'un mot, d'un signe, rend la santé à une infinité de malades. Les deux aveugles ne connaissaient pas le Sauveur; ils entendent la foule proclamer la divinité du Fils de David; ils suivent la foule, jusqu'à l'instant où il leur sera permis d'approcher du médecin céleste. Dans les campagnes de Galilée, où se trouvait alors le divin Maître, il n'était pas possible de produire deux aveugles apocryphes, sans que la fraude fût immédiatement découverte. Les habitants de chacune de ces petites localités se connaissaient entre eux, absolument comme on se connaît dans nos villages. Des aveugles, condamnés par leur infirmité même à vivre dans un rayon fort restreint, et à recourir pour la moindre démarche à l'assistance charitable d'un voisin, d'un ami, du premier passant venu, sont bientôt l'objet d'une notoriété générale dans le leur pays. En présence de ces réalités, l'hypothèse d'une connivence entre de faux aveugles et un imposteur habile, mérite même pas l'honneur de la discussion. Aussi le

moderne rationalisme cherche-t-il lui-même à se placer sur un autre terrain. « La médecine scientifique, fondée depuis cinq siècles par la Grèce, dit-il, était à l'époque de Jésus, inconnue des Juifs de Palestine. Dans un tel état de connaissances, la présence d'un homme supérieur, traitant le malade avec douceur, et lui donnant par quelques signes sensibles l'assurance de son rétablissement, est souvent un remède décisif. Qui oserait dire que dans beaucoup de cas, et en dehors des lésions tout à fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie ? Le plaisir de la voir guérit. Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain [1]. Guérir était considéré comme une chose morale; Jésus qui sentait sa force morale devait se croire spécialement doué pour guérir. Convaincu que l'attouchement de sa robe, l'imposition de ses mains, faisaient du bien aux malades, il aurait été dur, s'il avait refusé, à ceux qui souffraient, un soulagement qu'il était en son pouvoir de leur accorder [2]. »

La médecine scientifique en Judée. Système dérisoire des rationalistes.

3. « La médecine scientifique, » loin d'être inconnue en Palestine, à l'époque de Jésus, y était en fort grand honneur. On se rappelle tous les efforts des médecins pour combattre la cruelle maladie d'Hérode [3]. Les eaux ther-

[1] *Vie de Jésus*, pag. 260. — [2] *Ibid.*, pag. 261. — [3] Voyez, dans le volume précédent, les chapitres intitulés : *Hérode*, n° 11, et *Divine Enfance*, n° 22.

males étaient d'un fréquent usage, et on les prenait sur la prescription des médecins. Nous verrons bientôt que les malades indigents ne manquaient pas à la piscine Probatique, au Temple de Jérusalem, et chacun sait que l'hémorrhoïsse, miraculeusement guérie par le Sauveur, avait, depuis douze ans, dépensé toutes ses ressources en consultations de médecins [1]. La profession médicale, déjà mentionnée par les livres hébraïques, à l'époque des Patriarches [2], avait été l'objet de prescriptions particulières dans la loi de Moïse [3]. Nous la retrouvons exercée, au temps de David [4], et l'auteur des Paralipomènes reproche au roi Asa d'avoir mis toute son espérance dans l'art des médecins, sans compter sur la miséricorde divine [5]. Un chapitre de l'*Ecclésiastique* est consacré à l'éloge de la science et de la profession médicales [6]. Nous avons entendu Notre-Seigneur citer à ses compatriotes de Nazareth le proverbe alors répandu dans toute la Judée : « Médecin, guérissez-vous vous-même [7]. » Il répondait aux murmures des Pharisiens, dans la maison du publicain Lévi, par ces autres paroles : « Ce ne sont pas les hommes en santé qui ont besoin de médecin [8]. » La médecine scientifique était donc connue, pratiquée et honorée par les Juifs de Palestine, à l'époque évangélique. Le rationalisme, qui voudrait

[1] Luc, VIII, 43. Marc, V, 26. — [2] *Genes.*, L, 2. — [3] *Exod.*, XXI, 19. — [4] *Psalm.*, LXXXVII, 11. — [5] II *Paralip.*, XVI, 12. — [6] *Eccli.*, XXXVIII, 1-16. — [7] Luc, IV, 23. Voir chapitre précédent, n° 32. — [8] Matth., IX, 12; Marc, II, 17; Luc, V, 31. Voir chapitre précédent, n° 47.

inventer une histoire nouvelle pour son usage, n'est pas heureux dans cette tentative. Mais que dire de sa théorie pathologique, et des maladies pour lesquelles « le contact d'une personne exquise, la présence d'un homme supérieur, un sourire, une espérance, » sont des remèdes décisifs! Des maladies que « le plaisir de voir un grand homme » guérit radicalement! Qu'on veuille bien en référer à toutes les commissions de physiciens, de docteurs et de chimistes! Qu'on organise, d'après ce système, assurément fort économique, le service de nos hôpitaux, des maisons de santé, des asiles de sourds-muets et d'aveugles! Il se trouvera bien, en France, quelques « hommes supérieurs, » « quelques natures d'élite, » « quelques personnes exquises. » On les suppliera de se laisser toucher et voir à cette immense famille de moribonds et d'infirmes; il sera permis alors d'affirmer que leur « contact ou leurs regards valent les ressources de la pharmacie et que cela n'est pas vain! » En vérité, il semblerait que la Judée, au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, eût été le théâtre d'une épidémie de malades imaginaires! Ou plutôt, il semble que de nos jours, pour offrir au public de pareilles pauvretés, on ait compté sur une épidémie de cécité intellectuelle!

Le paralytique guéri à la piscine Probatique.

4. « Or, continue le texte sacré, il y avait à Jérusalem, près la porte du Troupeau[1], une piscine, appelée en hé-

[1] Nous traduisons d'après le texte grec : Ἔστι δὲ ἐν τοῖς Ἱεροσολύμοις, ἐπὶ τῇ Προβατικῇ, κολυμβήθρα, ἡ ἐπιλεγομένη Ἑβραϊστὶ Βηθεσδά.

breu Béthesda[1], autour de laquelle on avait élevé cinq portiques couverts. Une multitude d'infirmes, d'aveugles, de boiteux et de paralytiques se tenait là, attendant que l'eau vînt à bouillonner. Car, à certains intervalles, l'Ange[2] descendait, agitait l'eau de la source, et le premier qui se plongeait alors dans la piscine, était guéri, quelle que fût sa maladie. Parmi cette foule, il y avait un paralytique, malade depuis trente-huit ans. Jésus le vit étendu sur un grabat, et sachant qu'il était là depuis longtemps, il lui dit : Voulez-vous être guéri ? — Seigneur, répondit l'infirme, je n'ai personne qui me plonge dans la piscine, quand l'eau vient à bouillonner. Vainement j'essaie de m'y rendre ; dans l'intervalle, un autre s'y est déjà précipité. — Levez-vous, lui dit Jésus, emportez votre lit, et marchez. — A l'instant, le paralytique fut guéri ; il chargea son lit sur ses épaules, et se mit à marcher. Or, ce jour-là était un sabbat. Les Juifs, qui rencontrèrent cet homme, lui dirent : Nous sommes au jour du sabbat; il ne vous est pas permis de transporter ce fardeau. — Celui

[1] Le mot latin de la Vulgate *Bethsaïda*, répond assez à la prononciation hébraïque; cependant il convient de ne pas le confondre avec la ville galiléenne du même nom, patrie de l'apôtre saint Pierre. Voilà pourquoi nous conservons dans notre traduction l'expression même de l'original. L'étymologie et la signification des deux termes sont d'ailleurs fort différentes. *Bethsaïda* veut dire : Ville des pêcheurs; *Bethesda* signifie : Maison de miséricorde.

[2] La Vulgate dit formellement : *Angelus Domini;* mais le texte original, moins explicite, est celui-ci : Ἄγγελος γὰρ κατὰ καιρὸν, κ. τ. λ.

qui vient de me guérir, répondit-il, m'en a donné l'ordre en ces termes : Emportez votre lit et marchez. — Quel est, reprirent-ils, celui qui vous a parlé ainsi ? — Il ne put leur répondre, car il ne connaissait pas le nom de l'étranger qui lui avait adressé la parole, et Jésus s'était retiré du milieu de la foule, aussitôt après l'événement. Quelques heures après, Jésus le retrouva dans le Temple, et lui dit : Vous avez recouvré la santé ; ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive pis encore. — Cet homme dit alors aux Juifs : Voilà celui qui m'a guéri [1]. »

Topographie de la piscine Probatique.

5. Chacun des détails évangéliques mérite ici une attention particulière, au point de vue de l'authenticité intrinsèque qui résulte de leur examen. La « porte du Troupeau » ou « porte Probatique, » à l'est du palais Antonia, avait été construite sous Néhémias, par les soins du pontife Eliacib [2]. Elle s'ouvrait sur la rue des Marchands et des orfèvres [3], dans l'intérieur de la ville, et donnait accès au

[1] Jean. v, 2-15.

[2] II Esdr., III, 1-38 ; XII, 38. Cette porte se nommait en hébreu : *Sahar-Hatzon* (*Porta Pecoris*), expression que les Septante ont traduite par : Ἡ πύλη ἡ Προβατική, et la Vulgate par ces mots : *Porta Gregis*. La plupart des traducteurs français ont adopté l'expression de : « Porte des Brebis. » Cette interprétation, ainsi que Pezron le fait remarquer, est inexacte. Le sens réel est « Porte du Troupeau. » Vraisemblablement, ajoute le docte commentateur, elle était ainsi appelée parce qu'elle servait à introduire dans Jérusalem les troupeaux de toute sorte, amenés pour le service du Temple ou même pour les usages domestiques. (Pezron, *Histoire évangélique*, tom. I, pag. 317.)

[3] II Esdr., III, 31.

Temple, dont elle était considérée comme l'une des portes extérieures. A ce titre, elle avait reçu une consécration solennelle[1]. La mention, qui en est faite par le texte sacré, est donc d'une exactitude rigoureuse ; l'indication du monument, désigné sous le nom de piscine de Béthesda, ou piscine Probatique, ne l'est pas moins. Au temps d'Eusèbe de Césarée, cette piscine existait encore dans sa forme primitive, quoique les cinq portiques couverts eussent été ruinés lors de la dévastation du Temple par les soldats de Titus. « A côté d'un lac naturel, alimenté par les pluies de l'hiver, dit Eusèbe, on voit encore une piscine, de construction fort ancienne, dont les eaux, d'un rouge extraordinaire, ont la couleur du sang[2]. » Aujourd'hui cette piscine est connue à Jérusalem sous le nom de Bézetha, évidemment dérivé du Bethesda de l'Evangile[3]. Quant aux caractères d'antiquité qui frappaient Eusèbe, ils sont signalés par les voyageurs modernes : « A l'est du palais Antonia, dit Mgr Mislin, au milieu d'un vaste bâtiment en ruine, est la piscine Bethsaïda[4]. On y retrouve la même maçonnerie que dans les étangs de Salomon, au delà de Bethléem, et une couche en cailloutage, comme aux puits

[1] II Esdr., III, 1.

[2] Eusebii, *Onomasticon*, traduction de saint Jérôme, sous le titre de : *Liber de Situ et Nominibus locorum hebraicorum* (*Patrol. lat.*, tom. XXIII, col. 884, 885.)

[3] De Saulcy, *Dict. des Antiq. bibl.*, pag. 153, 154. — [4] Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. II, pag. 412.

de Salomon, près de Tyr, et le même enduit à l'extérieur. Ses dimensions exactes sont de cent cinquante pieds de long sur quarante de large. Il serait maintenant difficile d'en mesurer la profondeur, qui a dû être fort considérable [1]. » Au commencement de ce siècle, à l'époque où Chateaubriand la visita, elle était déjà à demi comblée. « Cette piscine, dit l'illustre voyageur, est maintenant desséchée ; il y croît quelques grenadiers et une espèce de tamarins sauvages, dont la verdure est bleuâtre ; l'angle de l'ouest est tout rempli de nopals [2]. » La dégradation de ce monument célèbre a fait de nouveaux progrès en ces dernières années. « On voit encore, dit Mgr Mislin [3], quelques arbustes et quelques pieds de nopals, à l'angle de l'ouest, mais l'autre partie se comble de plus en plus, depuis qu'on y a entassé les décombres provenant des ruines de l'église de Sainte-Anne, qui est en face [4]. » Malgré les ravages du temps, aggravés par l'inintelligence notoire de l'administration locale, la piscine Probatique est encore reconnaissable. Elle subsiste de nos jours, témoin lapi-

[1] Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. II, pag. 414. — [2] Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, tom. II, pag. 59. — [3] Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. II, pag. 413.

[4] « Il n'y a plus une goutte d'eau dans la piscine Probatique. On y jette maintenant toutes les immondices du quartier. Tajar-Pacha, qui était gouverneur de la Palestine il y a peu d'années, ayant fait déblayer les ruines de l'église de Sainte-Anne, qui est en face, fit jeter tous les décombres dans cette piscine. » (Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. II, pag. 413.)

daire, qui affirme, après dix-neuf siècles, la véracité des indications topographiques de l'Evangile. La plupart des archéologues reconnaissent, avec Brocard[1], que cette piscine est de construction salomonienne. Les Nathinéens, ou serviteurs du Temple, venaient y laver les victimes qu'ils présentaient aux prêtres pour les sacrifices[2]. Les cinq portiques, dont elle était entourée, du temps de Notre-Seigneur, supposent une disposition particulière, récemment étudiée par M. de Saulcy. « La colonnade n'affectait point, dit-il, une forme circulaire. La disposition du terrain, qui m'est parfaitement connue, ne me permet pas d'adopter ce sens. Une raison, selon moi, péremptoire, c'est que le portique, placé autour de la piscine, aurait donné accès au Temple du côté de la ville, pendant que ce fossé plein d'eau, quoique nécessaire aux usages du Temple, lui servait en même temps de défense du côté du nord. Mais, à l'intérieur de l'édifice sacré, un immense portique, soutenu par quatre rangs de colonnes, servait à abriter les sacrificateurs qui venaient laver les victimes dans l'immense lac de Bézetha. Telle est l'explication naturelle du terme de l'Evangéliste[3]. » Ces inductions de la science moderne nous font parfaitement comprendre la relation qui existait entre la piscine de Béthesda et les parvis

[1] Brocard, *Itinerar.*, cap. 6. — [2] Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. II, pag. 413, 414. — [3] De Saulcy, *Dict. des Antiq. bibl.*, pag. 153, 154.

du Temple, où Notre-Seigneur se retrouve quelques instants après la guérison du paralytique. La topographie de l'Evangile est donc ici d'une précision tellement rigoureuse, qu'à elle seule, elle formerait une preuve d'authenticité incontestable. Nul autre qu'un témoin oculaire n'a pu fournir, avec tant de simplicité dans le style, des détails d'une vérité si parfaite. On n'invente pas de la sorte, et rien ne se prête moins à l'imagination des légendaires, que la disposition réelle des lieux et des monuments historiques[1].

Témoignages de l'histoire relatifs à la piscine Probatique.

6. Ces considérations n'arrêtent point le rationalisme moderne. La piscine Probatique existe encore; elle porte, dans sa construction même, et dans les matériaux qui la composent, tous les caractères d'antiquité qui la recommanderaient à l'étude des archéologues, s'il s'agissait d'un *balneum* romain, ou d'un hypocauste de l'époque des Césars. Mais un monument décrit par l'Evangile, et remontant peut-être à l'ère salomonienne, mérite-t-il donc un instant d'attention? Les savants ont autre chose à faire! Ces

[1] « La porte Probatique, dit le docteur Sepp, était une des douze portes de Jérusalem au temps de Notre-Seigneur. La source jaillissait au sud-ouest, et au pied de la montagne du Temple. Ses eaux étaient aussitôt recueillies dans un réservoir. Nous pouvons conclure de ce fait, et de celui de la guérison de l'aveugle-né, dans la piscine de Siloë, que Jésus montait ordinairement au Temple, et en descendait du côté du midi et de la porte nommée *Hulda*, parce que la pente était plus douce et plus facile de ce côté; tandis que du côté du nord elle était très-escarpée. » (Dr Sepp, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, pag. 17.)

fins de non-recevoir auront beau se produire désormais : l'heure est venue où la science, trop longtemps retranchée dans son dédain systématique, se verra forcée d'abdiquer son rôle officiel ou de consentir enfin à s'occuper de ce qui agite en ce moment toutes les intelligences. La question qui passionne le monde est celle de la divinité de Jésus-Christ. Toutes les autres s'effacent devant elle ; les efforts de l'incrédulité n'ont abouti qu'à mieux poser, dans les esprits, cette question d'une importance capitale. Il s'agit donc de contrôler chaque ligne, chaque iòta de l'Evangile, et quand les deux seules grandes découvertes de la philologie moderne, l'interprétation des hiéroglyphes par l'illustre Champollion, et celle de l'écriture cunéiforme, par M. Oppert[1], sont venues spontanément confirmer toutes les données du Testament Ancien, on chercherait vainement à éluder l'examen scientifique du Testament Nouveau. Il y avait donc, parmi les dépendances du Temple de Jérusalem, à l'époque du Sauveur, une source, dont la puissance curative est attestée par son nom même : Piscine de Miséricorde. Il n'est pas sans importance de faire observer que l'Evangile de saint Jean, très-certainement postérieur à la ruine de Jérusalem par Titus, mentionne cette piscine

[1] On sait qu'au mois d'août 1863, le grand prix biennal a été décerné, par toutes les Académies réunies, à M. J. Oppert, pour sa magnifique découverte de l'interprétation des monuments cunéiformes.

comme existant encore [1]; de sorte que la vertu merveilleuse des eaux de Béthesda avait survécu à la catastrophe dont la Ville sainte fut victime. Nous avons, de plus, au sujet des propriétés particulières des sources qui alimentaient le Temple, un témoignage irréfragable. Josèphe parle avec admiration des eaux de Siloë, voisines de la piscine de Béthesda, et peut-être alimentées par la même nappe souterraine [2]. La Palestine était abondamment pourvue de sources thermales, dont l'efficacité est attestée par tous les historiens. La réputation des eaux de Callirhoé, au temps d'Hérode, était universelle. La tradition nous parle encore de la source de Mirjam, près du lac de Tibériade, et mentionne la source d'Elisée, près de Jéricho, qui jaillit au pied du mont de la Quarantaine, et s'appelle aujourd'hui, chez les Arabes, *Aïn-el-Sultan*, ou Source du Roi [3].

La piscine Probatique et l'enseignement de l'Église.

7. L'exégèse catholique s'est vivement préoccupée de ces faits, dans l'étude du récit de la piscine de Béthesda. Il s'est produit, en ces derniers temps, un nouveau système d'interprétation, qui présente certains caractères de vrai-

[1] Jean, v, 2.

[2] Le niveau de la source de Siloë est à environ deux cents pieds plus bas. (Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. II, pag. 413.) Cette disposition des lieux, on le conçoit, n'empêcherait pas que la même nappe souterraine n'alimentât les deux sources. Nous croyons donc que dom Calmet a pu dire sans erreur que « la piscine Probatique était pleine des eaux de Siloë. »

[3] Sepp, *La Vie de Notre-Seigneur Jèsus-Christ*, tom. II, pag. 14.

semblance, mais auquel manquera toujours la consécration de l'autorité des Pères et de la tradition ecclésiastique. « La source, qui alimentait la piscine, dit le docteur Allioli, existe encore. L'eau en est salée ; elle a une vertu médicale et offre cette particularité singulière, qu'elle ne bouillonne et n'est chaude que de trois à six heures du matin. Elle s'écoule ensuite peu à peu, et, durant le reste du jour, laisse son lit à sec. Tel est le rapport de Scholtz, qui a récemment étudié sur place le phénomène [1]. » — Le docteur Sepp, partant de cette donnée exclusivement physique, s'exprime ainsi : « Ceux qui souffraient de quelque infirmité assiégeaient la fontaine, et dès qu'elle bouillonnait, ils descendaient dans l'eau, à laquelle le mouvement et l'agitation communiquaient une nouvelle énergie. Ce mouvement, produit sans doute par le dégagement souterrain du calorique, tel qu'on le remarque, à certains temps déterminés, dans un grand nombre de sources minérales, était attribué, par le peuple, à l'opération d'un Ange, et l'Évangéliste confirme cette croyance dans son récit. Beaucoup de maladies, et, entre autres, la goutte, les rhumatismes, la paralysie et la consomption trouvaient, dans cette source, un remède efficace, pourvu que les malades pussent y descendre et s'y plonger avant que la saturation minérale se fût dissipée, et

[1] Allioli, *Nouveau Commentaire sur tous les Livres des divines Ecritures*, édit. Vivès, tom. VIII, pag. 497, 498. Cf. Mgr. Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. II, pag. 413 ; Scholtz, *Traduction et explication du Nouveau Testament*, Jean, v, 2.

que l'eau eût perdu sa chaleur bienfaisante [1]. » Nous admettons volontiers, avec l'illustre docteur allemand, les propriétés médicales de la source de Béthesda; mais nous ne saurions adopter de même son commentaire du texte sacré, relatif à l'intervention de l'Ange. Non-seulement saint Jean s'est prêté à la croyance populaire de la Judée, mais il a donné la mesure et la règle de la foi de tous les âges. Ce serait singulièrement amoindrir l'autorité des paroles de l'Evangile, que de les accommoder ainsi aux préjugés vulgaires. L'Evangile est à la fois une histoire et une doctrine. Au point de vue doctrinal, il importe donc de le

[1] Dr Sepp, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 15. Cette explication, on le voit, n'a rien de commun avec les systèmes naturalistes du siècle précédent. Les critiques du temps de Voltaire entendaient le mot grec Ἄγγελος, non pas d'un Ange, « mais, dit M. L. Pâris, d'un prêtre ou d'un lévite, qui du Temple, situé non loin de là, venait agiter l'eau dans laquelle on avait récemment lavé les victimes égorgées. Ces eaux, mêlées au sang et à la graisse des animaux, une fois échauffées, pouvaient causer dans les humeurs des malades une amélioration sensible. Mais peut-on, par ce raisonnement, expliquer la guérison des aveugles, des estropiés, des paralytiques de naissance? Mieux vaudrait dire que Dieu est grand, et confesser le pouvoir qu'il avait d'imprimer aux eaux de la piscine la vertu surnaturelle dont il s'agit. » (L. Pâris, *Toiles peintes et Tapisseries de la la ville de Reims*, in-4°, 1843, tom. I, pag. 148, 149.) Ajoutons que l'expression Ἄγγελος, sans l'article et même sans l'addition déterminative de Κυρίου, qui ne se trouve pas dans le texte original, ainsi que nous en avons fait la remarque, ne laisse pas, dans le style de l'Ecriture, d'emporter la signification précise d'un Ange. On ne trouverait pas, dans toute la Bible, un seul exemple contraire. Jamais le terme Ἄγγελος n'y est pris dans le sens vague d'un envoyé ou messager ordinaire.

maintenir dans son intégrité divine, et dans les termes exacts de son interprétation traditionnelle. Saint Thomas d'Aquin a résumé la vérité dans ces paroles, trop oubliées de nos jours : « Toute la nature matérielle est régie par les Anges. Ce principe est admis, non-seulement par les saints Docteurs, mais par tous les philosophes qui ont reconnu l'existence des esprits [1]. » En un siècle de matérialisme comme le nôtre, on ne pourrait assez insister sur ces principes, qui sont ceux de l'Evangile et de la tradition entière. Que saurions-nous du monde surnaturel, sans la révélation du Verbe incarné? Inaccessible à nos sens, la hiérarchie des esprits se révèle, parfois, d'une manière inusitée. Si les mauvais anges exercent une influence fatale sur l'homme et sur la nature qui en est dépendante, il est certain que Dieu communique aux bons Anges un pouvoir direct sur le monde. Voilà pourquoi, avec tous les Pères, nous entendons le texte de saint Jean, relatif à l'Ange de Béthesda, dans son sens naturel et obvie [2].

[1] *Omnia corporalia reguntur per Angelos. Et hoc non solum a sanctis doctoribus ponitur, sed etiam ab omnibus philosophis qui incorporeas substantias posuerunt.* (*Summ. Theol.*, pars I, qu. CX, C.)

[2] C'est aussi la conclusion du Dr Allioli. « L'eau qui, dès lors, pouvait avoir une vertu médicale, dit-il, comme elle doit l'avoir encore de nos jours, la tenait d'un Ange, qui, à certains temps, mais à ce qu'il paroît dans des moments inconnus et indéterminés, la mettait en mouvement et lui communiquait la vertu singulière de délivrer de leurs infirmités, quelles qu'elles fussent, les malades qui y descendaient aussitôt après son agitation. Le mouvement de l'eau pouvait être aperçu par un jaillissement plus fort et plus abondant que de coutume,

Preuves intrinsèques de la réalité du miracle opéré sur le paralytique.

8. Quoi qu'il en soit, l'efficacité extraordinaire des eaux de la piscine Probatique était tellement connue au temps de Notre-Seigneur, qu'en voyant un malade de trente années subitement guéri, les Juifs ne s'étonnent nullement de cette cure. Leur premier mouvement, en rencontrant le paralytique qu'ils avaient vu si longtemps étendu près de la fontaine de Béthesda, n'est point de s'extasier sur sa guérison. Tous les jours, des faits de ce genre s'accomplissaient sous leurs yeux. Dans leur pharisaïsme étroit et mesquin, ils ne songent qu'à la violation du repos sabbatique, commise sous les parvis mêmes du Temple, par un malheureux qui emporte sur ses épaules le grabat où il a souffert tant d'années! On chercherait vainement ailleurs que chez les Hébreux, des exemples de ce rigorisme outré. L'histoire évangélique nous fournira encore plus d'une occasion de le signaler. Du reste, le paralytique reconnaît lui-même l'infraction légale dont il vient de se rendre coupable. Pour se justifier, il en appelle à l'autorité de celui qui l'a guéri. Alors seulement ses interlocuteurs commencent à s'émouvoir de la cure elle-même, qui leur semblait jusque-là fort naturelle. « Quel est cet homme? demandent-ils. Comment a-t-il pu dire : Emportez votre lit et marchez? » — Tous ces

pendant lequel l'Ange augmentait encore sa vertu salutaire. Cette propriété existait pendant le mouvement, et immédiatement après; mais ensuite elle cessait. Du reste, tous les saints Pères considèrent le fait dont il s'agit comme miraculeux. » (Allioli, *Nouveau Commentaire sur tous les Livres des divines Ecritures*, tom. VIII, pag. 498.)

détails, si conformes aux mœurs judaïques, seraient inintelligibles dans toute autre histoire. Si le paralytique avait été guéri par les eaux de la piscine, il eût laissé sous les portiques la natte qui lui servait de grabat, jusqu'au coucher du soleil, et ne l'eût emportée qu'à l'heure rituelle où cessait l'obligation du repos sabbatique. Dans l'intervalle, il se fût rendu au Temple, pour rendre grâces à Dieu de la faveur dont il venait d'être l'objet. Mais c'est la parole toute puissante d'un inconnu, qui l'a guéri. L'étranger lui a dit : « Levez-vous, emportez votre grabat, et marchez. » Au risque d'enfreindre matériellement la loi, il s'est empressé d'obéir à l'ordre souverain qui venait, en sa personne, de commander à la nature et d'en faire fléchir les lois. Sa reconnaissance le ramène bientôt au pied des autels. Il revient au Temple, reconnaît le Sauveur, et, le montrant aux Juifs, il leur dit : « Le voilà ! c'est lui qui m'a guéri ! »

Discours de Jésus aux Juifs de Jérusalem.

9. « Or, continue le texte sacré, les Juifs poursuivaient Jésus, lui reprochant la violation du jour du sabbat. — Mon Père ne cesse jamais d'agir, leur dit-il, voilà pourquoi j'agis moi-même. — A ces mots, ils voulaient le mettre à mort, non plus seulement parce qu'il violait la loi du sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu, son père, en se faisant lui-même égal à Dieu. Jésus reprit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Le Fils ne fait que ce qu'il voit faire au Père. Tout ce que fait le Père, le Fils le fait également.

Car le Père aime le Fils et lui révèle toutes ses œuvres. Il en manifestera de plus grandes encore que celle-ci, et vous en serez dans l'étonnement. De même que le Père donne la vie et ressuscite les morts, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît. Le Père ne paraît point sur son tribunal pour exercer la justice, mais il a donné au Fils le pouvoir de juger, afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Quiconque refuse ses hommages au Fils, les refuse au Père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui écoute ma parole et croit en celui qui m'a envoyé, possède la vie éternelle. La condamnation ne l'atteindra point, et il est déjà passé de la mort à la vie. L'heure approche, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'écouteront auront la vie. Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils de posséder en soi la vie. Il lui a remis le pouvoir du jugement parce qu'il est le Fils de l'homme. Ne soyez pas surpris de cette parole, car l'heure viendra où tous les habitants des sépulcres entendront la voix du Fils et se lèveront, ceux qui auront fait le bien, pour la résurrection de la vie, ceux qui auront fait le mal pour la résurrection du châtiment. Je ne puis rien faire de moi-même. Selon que j'entends la décision du Père, je juge ; ainsi ma sentence est juste, parce que je ne cherche pas ma propre volonté, mais celle du Père qui m'a envoyé. Si je me rendais à moi-même témoignage, vous n'accepteriez pas la sincérité de

ma parole. Mais il en est un autre, qui me rend témoignage, et je sais que son témoignage à mon sujet est véritable. Vous avez fait interroger Jean-Baptiste, et il a proclamé la vérité. Cependant, je n'ai point à recevoir la sanction d'un homme : si je vous dis ces choses, c'est afin que vous soyez sauvés. Jean était la lampe ardente et lumineuse. Il vous a plu, pour un instant, de vous réjouir à sa splendeur. Mais j'ai un témoignage supérieur à celui de Jean. Les œuvres que le Père m'a donné le pouvoir d'accomplir, les œuvres que je fais sous vos yeux attestent que le Père m'a envoyé. Lui-même, le Père qui m'a envoyé, a rendu témoignage de moi; mais vous n'avez pas voulu entendre sa voix, ni reconnaître sa majesté. Vous n'avez pas en vous sa parole permanente, parce que vous ne croyez point en Celui qui m'a envoyé. Vous scrutez les Ecritures, dans la pensée d'y trouver la vie éternelle. Or, les Ecritures me rendent témoignage, et pourtant vous ne voulez point venir à moi, pour avoir la vie. Ce n'est point que je recherche la gloire humaine, mais je vous connais et je sais que l'amour de Dieu n'habite pas en vous. Je suis venu au nom de mon Père, et vous me repoussez ; d'autres viendront en leur propre nom et vous les accueillerez ! Comment pourriez-vous avoir la foi, vous qui recherchez la gloire que les hommes se donnent entre eux, et dédaignez la gloire véritable qui vient de Dieu seul ? Ne croyez point que je doive être votre accusateur près de mon Père. Votre

accusateur, c'est Moïse lui-même, en qui reposent toutes vos espérances. Si vous aviez réellement foi aux paroles de Moïse, peut-être croiriez-vous aussi en moi, car c'est de moi que Moïse a écrit. Mais quand vous repoussez le témoignage de ses écrits, comment pourriez-vous accepter celui de mes paroles [1]? »

Révélation théologique renfermée dans le discours du Sauveur.

10. Le miracle de guérison opéré à la piscine Probatique, ce fait si éclatant, dont la nouvelle est apportée sous les parvis du Temple par le paralytique qui en a été lui-même l'objet, aurait frappé tous les esprits, partout ailleurs qu'à Jérusalem. Placez le récit évangélique dans un autre milieu social, et il devient inexplicable. Mais, au sein du peuple juif, parmi cette race exceptionnelle, dont l'histoire et l'existence même étaient une série de miracles, aucun des étonnements, aucune des préoccupations ordinaires n'avaient accès dans les cœurs. Il avait été dit à ce peuple : « Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat [2]. » La même autorité législatrice, celle de Jéhovah, par la bouche de Moïse, avait ajouté : « Si un prophète opère des prodiges, et qu'il vienne vous dire : Allons rendre hommage à des dieux étrangers! mettez à mort ce prophète, et vous aurez fait disparaître le mal du milieu de vous [3]. » Certes, Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, ne prêchait point aux Juifs le culte d'une divinité étrangère; loin de violer

[1] Joan., v, 16 ad ultim. — [2] *Numer.*, xv, 32-41. — [3] *Deuteron.*, XIII, 1-5.

le précepte sabbatique, il venait de l'accomplir, dans le sens le plus élevé, il avait sanctifié le jour du repos par le sceau du miracle. Cependant l'esprit de la législation mosaïque, étouffé sous les absurdes commentaires des Pharisiens, avait disparu pour faire place à des pratiques serviles, commandées par un rigorisme tracassier, et surveillées par la jalousie orgueilleuse d'une secte. Moïse avait défendu de travailler le jour du sabbat. L'infirme, retournant guéri en sa demeure et y emportant son grabat, travaillait-il? Le divin Maître, en lui rendant, d'une parole, le libre exercice de ses membres, avait-il travaillé? Toutefois, pour cette foule d'infirmes spirituels, pour ces paralytiques du pharisaïsme, ainsi que les appelle saint Augustin, le miracle opéré un jour de sabbat constituait une violation du repos sabbatique. L'acte de transporter sur ses épaules le grabat où un malade avait langui tant d'années leur apparaissait comme un crime. Encore une fois, de telles aberrations ne pouvaient se rencontrer que chez un peuple dominé par le rigorisme pharisaïque, et emprisonné dans les minutieuses formalités d'une hypocrite observance [1]. Aussi quelle explosion de violences et de haines, quand le Sauveur a prononcé cette parole : « Mon Père ne

[1] A mesure que le récit évangélique nous présentera Notre-Seigneur Jésus-Christ en face des erreurs et des préjugés des sectaires pharisiens, sadducéens, hérodiens, etc., le lecteur pourra admirer la bonne foi avec laquelle on a osé dire que « les diverses écoles juives furent inconnues à Jésus. » (*Vie de Jésus*, p. 34, 35.)

cesse jamais d'agir ! » L'action conservatrice de la Providence est incessante et ne connaît point d'interruption sabbatique. Que deviendrait le monde, si la main qui le dirige, l'abandonnait un seul instant? « Voilà pourquoi j'agis moi-même. » La mesure et la règle de mon action ne sont pas différentes de celles de Dieu ! — L'affirmation par Jésus-Christ de sa propre divinité ne pouvait être plus nette. Aussi les Juifs ne s'y trompent pas. « Ces aveugles, dit encore saint Augustin, ces futurs bourreaux du Christ, comprennent ce que nos Ariens [1] ne veulent pas comprendre. Ils s'irritent non pas d'entendre Jésus donner à Dieu le nom de père. Est-ce que nous ne disons pas tous : Notre Père, qui êtes aux cieux [2]? Est-ce que les Juifs ne lisaient pas chaque jour la prière d'Isaïe : Seigneur, vous êtes notre père et notre rédempteur [3]? Ce qui excite leur fureur, c'est que Jésus donne à sa filiation divine un sens réel et absolu, tel qu'il ne saurait convenir à aucun homme. Ils se révoltent parce que Jésus se fait égal à Dieu [4]. » C'est là, pour eux, un blasphème, un crime national, prévu par leur loi, et passible de mort. Voilà pourquoi la foule, ameutée et

[1] Les Ariens modernes n'ont pas fait avancer d'un pas leur exégèse, et les paroles du grand évêque d'Hippone n'ont rien perdu de leur actualité. « Jésus, disent-ils, n'énonce pas un moment l'idée sacrilége qu'il soit Dieu. » — « Que jamais Jésus n'ait songé à se faire passer pour une incarnation de Dieu lui-même, c'est ce dont on ne saurait douter. » (*Vie de Jésus,* pag. 75, 242.)

[2] Matth., VI, 9. — [3] Isa., LXIII, 16, et LXIV, 8. — [4] S. August., *In Joan. Comment.; Patrol. lat.,* tom. XXXV, col. 1535.

tumultueuse, « cherchait, dit l'Evangéliste, à le faire mourir, non plus seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son Père, en se faisant lui-même égal à Dieu. »

Jésus proclame sa divinité.

11. La question est donc posée aussi clairement que peuvent le souhaiter les rationalistes. Les Juifs ont interprété la réponse de Jésus dans le sens d'une affirmation de sa divinité personnelle, et, sous les portiques du Temple, des cris de mort retentissent contre le blasphémateur. Si les Juifs se fussent trompés dans leur interprétation, le Sauveur, pouvait, d'un mot, dissiper l'équivoque et ramener le calme dans les esprits. Mais les Juifs avaient parfaitement saisi le sens des paroles du Sauveur, et Jésus-Christ élevant son enseignement à la hauteur d'une révélation divine, expose devant eux le mystère de l'Incarnation. Le Fils de Dieu a été envoyé aux hommes pour leur apporter le salut. Le Fils est égal au Père en puissance; « ce que l'un fait, l'autre le fait également. » La source de la vie qui est dans le premier est tout entière dans le second. Refuser la foi, l'honneur et l'adoration au Fils, c'est les refuser au Père. Telle est la théologie de l'Evangile qui a constitué le dogme catholique de l'Incarnation, avec tous ses magnifiques développements [1]. Dans cette égalité de nature, de

[1] Il suffit d'indiquer ici, pour en faire justice, les affirmations des nouveaux exégètes : « Jésus, disent-ils, est le créateur du culte pur. Il a fondé la religion absolue, n'excluant rien, ne déterminant rien, si ce n'est le sentiment, une religion sans théologie ni symbole. On

puissance et de divinité entre le Père et le Fils, il y a toutefois une relation hiérarchique qui les unit sans les confondre, car « le Fils ne fait que ce qu'il voit faire au Père. C'est le Père qui révèle au Fils toutes ses œuvres et qui lui a remis le pouvoir souverain de juge. » La parole du Fils est un instrument de régénération ; elle produit directement la vie éternelle dans les âmes. Cette vie divine, Jésus-Christ l'apporte à la terre. Tous les morts spirituels, que le paganisme a tués, que les démons de la chair, du sensualisme et des orgueils cupides ont ensevelis dans la région des ombres de la mort, vont entendre la voix du Fils de Dieu, et ressusciter pour la vie de la foi, de la grâce et de l'amour. « L'heure est venue. » Mais cette résurrection des âmes ne sera qu'un prélude, et comme le premier acte de la grande résurrection universelle. Quand l'Eglise catholique, dans son Symbole, a inscrit ce dogme solennel : « J'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir [1], » elle n'a fait que traduire, dans sa profession de foi, la parole de Jésus-Christ lui-même : « L'heure viendra où tous les habitants des tombeaux entendront la voix du Fils, et se lèveront, ceux qui auront fait le bien, pour la résurrection de la vie ; ceux qui auront fait le mal, pour la résurrection du châtiment. »

chercherait vainement dans l'Evangile une proposition théologique recommandée par Jésus. » *Vie de Jésus*, pag. 440.

[1] *Expecto resurrectionem mortuorum, et vitam venturi sæculi.* (Symbol. Nicæn.)

Economie divine du mystère de l'Incarnation.

12. La voix qui retentira, à la fin des siècles, sur les sépulcres ouverts, dans les assises du grand et formidable jugement, sera la « voix du Fils ; » mais, ce Fils unique de Dieu sera en même temps le « Fils de l'homme. » Telle est, en effet, cette sublime révélation du Sauveur, aussi formelle dans les termes que simple dans l'exposé. Comme Verbe, Jésus-Christ est « le Fils de Dieu ; » comme Verbe incarné, il est « Fils de l'homme. » Et ces deux natures, divine et humaine, par un mystère ineffable, sont unies dans la personne de Jésus. Comme Verbe, il est consubstantiel au Père ; comme Verbe incarné, il représente essentiellement la nature humaine, et porte un nom qui n'appartient qu'à lui. Il s'appelle : « Fils de l'homme. » Sauveur de l'humanité, qu'il a épousée, il en doit être le juge. Au prix de ses abaissements, il a acheté le droit d'en être le souverain arbitre. « Le Père lui a remis le pouvoir du jugement, parce qu'il est Fils de l'homme. » Voilà pourquoi l'Eglise redit aujourd'hui, dans son Symbole, l'affirmation qui indignait les Pharisiens, sous les portiques du Temple. « Jésus-Christ, dit-elle, viendra une seconde fois, dans sa gloire, juger les vivants et les morts[1]. » Toute la théologie catholique est dans cet admirable discours, qui résume, avec une autorité divine, l'ensemble de la révélation évangélique. Jésus-Christ, Fils de Dieu, guérit

[1] *Et iterùm venturus est cum gloriâ judicare vivos et mortuos.* (Symbol. Nicæn.)

les malades, ressuscite les morts et commande à la nature, dont il est le créateur : Jésus-Christ, Fils de l'homme, subit toutes les infirmités humaines ; il naît dans l'indigence ; il fuit devant une tyrannie vulgaire ; il grandit dans les labeurs d'un atelier ; il est méconnu des siens, persécuté dans sa patrie, outragé, discuté, calomnié, jusqu'au jour où il mourra sur une croix. Si le Fils de Dieu trouve un Thabor, le Fils de l'homme trouvera un Calvaire. Qu'est-ce que tout cela, sinon le commentaire en action du discours du Temple? Mais les humiliations et les souffrances de l'homme ne sont que le manteau qui recouvre, sans l'effacer, la divinité toute-puissante. Jean-Baptiste est l'ange du témoignage, envoyé pour préparer le chemin sous les pas du Dieu incarné. Moïse et le Testament Ancien ont prédit ses gloires et ses opprobres. Le passé l'attendait ; et les œuvres merveilleuses qu'il accomplit, proclament son avénement. Rhéteur, qui avez osé dire : « On ne trouverait pas, dans tout l'Evangile, une proposition théologique, » avez-vous lu l'Evangile?

§ II. Retour en Galilée.

Caractères intrinsèques d'authenticité du récit évangélique.

13. L'exaspération des Pharisiens contre le divin Maître, ne les empêcha pas d'écouter, sans l'interrompre, cette exposition doctrinale. C'est encore là un trait que l'Evangéliste ne prend même pas la peine de noter, et qui constitue un des caractères intrinsèques d'évidence, dont le

texte sacré est rempli. Qu'on se représente, à Athènes ou à Rome, une foule tumultueuse, vociférant des cris de mort contre Socrate ou Cicéron, et poursuivant, sous les colonnades de l'Agora ou du Forum, l'objet de ses fureurs. Ni le philosophe, ni l'orateur, quelle qu'ait été la séduction de leur éloquence, n'auraient pu obtenir un moment d'attention pour se faire entendre. Les passions populaires ont des soudainetés analogues à celles du fluide électrique, et des précipitations qui ressemblent à celles de la rage. Mais, à Jérusalem, sous les portiques du Temple de Jéhovah, quoique les passions fussent les mêmes, leur manifestation était modifiée par un ensemble de mœurs et de lois complétement inconnues ailleurs. Daniel, un jeune homme de vingt ans, avait arrêté, au nom de Jéhovah, la foule insensée qui conduisait l'innocente Suzanne au supplice. Un prophète devait toujours être écouté en Israël. Or, Jésus-Christ, aux yeux des Hiérosolymites, était un prophète. Voilà pourquoi il fallut si longtemps aux Scribes et aux Pharisiens, pour amener le peuple à servir leur animosité, et à ne voir dans Jésus qu'un blasphémateur, dont l'obstination, aux termes de la loi, méritait la mort. L'attitude des Juifs, en cette circonstance, est telle que, non-seulement elle atteste la persistance de la tradition mosaïque au sein de la multitude, mais qu'elle confirme pleinement l'authenticité du miracle de la piscine Probatique. Si le miracle n'eût pas été évident, rien n'eût empêché la foule

de se précipiter sur Jésus, qui venait de violer la loi sabbatique, dans le sens grossier où le pharisaïsme l'interprétait, et qui avait ajouté, à ce scandale apparent, celui d'affirmer sa divinité. Usurper le nom incommunicable, que les fils de Jacob n'osaient même pas prononcer ; se dire l'égal de Jéhovah, était à Jérusalem un crime de lèse-majesté divine et nationale. Toutes les pierres des portiques extérieurs en construction, saisies par le peuple furieux, eussent bientôt vengé, par le supplice légal de la lapidation, l'outrage fait aux institutions mosaïques. Pourquoi les bras déjà levés contre le Seigneur, s'arrêtent-ils d'eux-mêmes? Pourquoi les cris de mort tombent-ils devant la parole calme et solennelle de Jésus? En supprimant le miracle de la piscine Probatique, la scène devient inexplicable. De toute nécessité, il faut admettre le prodige, si l'on veut comprendre comment Jésus sortit sain et sauf du Temple.

Les disciples de Jésus dans un champ de blé mûr.

14. « Il retourna ensuite en Galilée, dit l'Evangéliste, et se rendit au delà du lac de Tibériade, suivi d'une grande multitude qui voyait les miracles opérés par sa puissance sur les malades [1]. — Or il arriva qu'au jour du sabbat nommé Premier-second, en traversant une moisson mûre, ses disciples cueillaient des épis, et les froissant dans leurs mains, mangeaient le grain nouveau. Or quelques Pharisiens, mêlés à la foule, leur disaient : Pourquoi faites-vous

[1] Joan., VI, 1, 2.

un acte interdit le jour du sabbat ? — Et s'adressant à Jésus : Voici, lui dirent-ils, que vos disciples violent la loi du sabbat ! — Il leur répondit : N'avez-vous pas lu l'histoire de David et de ses compagnons ? Un jour qu'ils étaient pressés par la faim, David entra dans la maison du Seigneur, prit les pains de proposition, les distribua à ceux qui l'accompagnaient et tous se partagèrent cet aliment, que les prêtres seuls ont le droit de manger. Ignorez-vous aussi que la loi permet aux prêtres d'enfreindre, sans péché, le repos sabbatique, pour le service du Temple ? Or je vous dis qu'il y a ici quelqu'un plus grand que le Temple. Si vous compreniez bien la parole de l'Ecriture : « Je préfère la miséricorde au sacrifice, » vous ne songeriez pas à condamner des innocents. — Ensuite il ajouta : Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. C'est pourquoi le Fils de l'homme est souverain même du sabbat. »

Tout ce récit évangélique porte en lui-même des signes d'authenticité qui défient la plus audacieuse critique. Partout ailleurs qu'en Judée, la culpabilité de l'acte des disciples eût consisté dans le tort fait au prochain, dont ils violaient la propriété. Le champ d'autrui chez les Romains, comme chez nous, était protégé par la loi. *Res clamat domino,* disaient les légistes du temps d'Auguste, comme nous le répétons aujourd'hui. A ciel découvert, en pleine campagne, les fruits de la terre, les moissons, les grappes

suspendues au cep, appartiennent exclusivement au laboureur, au vigneron, dont elles doivent payer les sueurs. La propriété n'existait donc pas chez les Hébreux ? dira-t-on. Au contraire ; elle y était plus sacrée que dans aucune civilisation connue ; mais ses conditions d'existence, son principe, sa base fondamentale n'offrent d'analogie avec aucun autre état social. Au sein de la Terre Promise, il n'y avait qu'un seul propriétaire réel et absolu : Jéhovah. « Vous êtes tous mes fermiers, » avait dit le Seigneur aux enfants d'Israël. Cette délégation théocratique donnait, d'une part, au droit du propriétaire, la sanction la plus inviolable, et, de l'autre, permettait d'établir la propriété elle-même dans des conditions de charité et de bienveillance sociales dont, hélas ! nous cherchons vainement, de nos jours, le type oublié. Ainsi, le droit du propriétaire était tellement inaliénable chez les Hébreux, que tous les sept ans, à la période sabbatique, et tous les cinquante ans au retour de la grande phase jubilaire, les dettes contractées dans l'intervalle ; les saisies d'immeubles ; les hypothèques sur les biens fonds, étaient effacées ; les évictions cessaient de plein droit, et les anciens propriétaires rentraient dans leur domaine patrimonial. En compensation de ces avantages inouïs, la législation de Moïse avait stipulé, au profit des pauvres, des conditions d'une prévoyance et d'une sollicitude vraiment paternelles. Ainsi, chaque année sabbatique, tous les produits spontanés du

sol appartenaient aux indigents ; ainsi encore le *Deutéronome* avait enregistré cette loi pleine de mansuétude : « Quand tu entres dans la vigne de ton prochain, il t'est permis de manger autant de grappes que tu voudras, mais non d'en emporter une seule. Si tu traverses une moisson mûre, tu peux casser les épis et les froisser dans ta main, mais non les couper à la faucille[1]. » Voilà pourquoi les disciples du Sauveur ne commettaient aucune infraction au droit de propriété, tel qu'il était constitué chez les Hébreux, lorsqu'en traversant les champs de blé mûr, ils cherchaient, en rompant quelques épis, à tromper plutôt qu'à satisfaire la faim qui les tourmentait[2].

15. Aussi n'est-ce point là l'objet de l'indignation des Pharisiens. L'idée si naturelle chez tout autre peuple, de blâmer la violation du droit de propriété ne leur vient pas

Le Sabbat second-premier.

[1] *Deuteron.*, XXIII, 24, 25. Il nous est impossible d'entrer ici dans tout le détail que nécessiterait une étude approfondie du droit de propriété chez les Hébreux. Disons seulement ici, pour prévenir les objections des esprits habitués à juger du passé par le présent, que la société juive était, par sa constitution, destinée presque exclusivement à l'agriculture et à la vie pastorale. Les grandes agglomérations dans des villes populeuses y étaient rares, pour ne pas dire inconnues. Les inconvénients d'une loi aussi large que celle du *Deutéronome*, aux environs de Paris, par exemple, sautent d'abord aux yeux. Mais Jérusalem n'était point Paris, et la constitution sociale des Hébreux n'avait rien de commun avec la nôtre.

[2] On peut mettre, en regard de cette pauvreté évangélique, les incroyables trivialités du rationalisme moderne. « Jésus ne fuyait pas la joie. Il parcourait la Galilée au milieu d'une fête perpétuelle. Il s'arrêtait dans les bourgs et les grosses fermes, où il recevait une hospitalité empressée. » (*Vie de Jésus*, pag. 188-190.)

même à l'esprit. Mais on était au jour du sabbat nommé : Second-Premier. Encore un terme essentiellement juif, qu'il eût été impossible d'inventer après coup. Lorsque le second jour de Pâques tombait un jour de sabbat, les Hébreux comptaient ainsi tous les sabbats suivants jusqu'à la fête de la Pentecôte, qui se trouvait alors échoir exactement au septième sabbat [1]. Donc, la prescription du repos sabbatique, entendue avec le rigorisme d'une secte impitoyable, revient ici, comme à Jérusalem, s'interposer comme une barrière entre le judaïsme étroit des Hébreux et la doctrine miséricordieuse du Verbe incarné. Ajoutons que tous les actes licites un jour de sabbat avaient été minutieusement énumérés par les Docteurs et les Scribes. Ainsi, il était permis, et le Talmud a conservé cette indication, de faire une marche de deux mille coudées, sans

[1] Σαββάτῳ δευτεροπρώτῳ. (Luc, VI, 1.) Cette dernière expression ne se trouve pas dans le Mss. Sinaïtique, dont voici le texte : Ἐγένετο δὲ ἐν σαββάτῳ διαπορεύεσθαι, κ. τ. λ. (*Nov. Testam. Sinaitic.* membrana, 33.) Cependant elle se trouve dans la version arabe du Nouveau Testament : saint Epiphane, Théophylacte et tous les Pères la mentionnent ; enfin, un passage de saint Jérôme prouve la difficulté d'interprétation que ce mot offrait déjà au IVe siècle, alors que les traditions judaïques tendaient à s'effacer des souvenirs. « Un jour, dit saint Jérôme, je priai Grégoire de Nazianze, mon maître, de vouloir bien m'expliquer le sens du *sabbat Second-Premier* de saint Luc. Il me répondit, avec une gracieuse malice : Je vous donnerai cette explication, dans ma prochaine homélie, en pleine église. Au milieu de tout le peuple qui m'acclamera, vous serez forcé d'apprendre ce que vous ignorez. Et si vous n'applaudissez pas comme tout le monde, nul doute que la foule entière ne se déchaîne contre votre obstination. » (Hieronym., *Epist. ad Nepotian.*; *Patrol. lat.*, tom. XXII.)

enfreindre le précepte. Le fait de la présence des Pharisiens, à la suite du divin Maître, en cette circonstance, nous prouve suffisamment que la marche du Sauveur et de ses disciples ne dépassa point la limite traditionnelle. Autrement, les Pharisiens en eussent fait la remarque, et ils se fussent séparés des voyageurs. Mais leur scrupuleuse critique trouva, dans l'acte de froisser quelques épis, un nouveau sujet de scandale. La réponse de Notre-Seigneur est le modèle divin d'un commentaire sur l'Ecriture sainte. Quand l'Eglise catholique proclame que le Testament Ancien n'était que la figure du Nouveau ; quand elle pose en principe, avec saint Paul, que « la fin de la loi était le Christ ; » sa parole est l'écho fidèle de la révélation évangélique. Elle tient directement cette doctrine du Sauveur. Le Tabernacle de Jéhovah avait, dans l'institution mosaïque, un caractère sacré qui dominait tout le reste. On le nommait : le Saint des Saints. Chaque sabbat, un prêtre devait poser sur la Table de proposition, douze pains, six de chaque côté, représentant le nombre des tribus d'Israël. Les Hébreux les appelaient : Pains de la face de Jéhovah. On faisait brûler autour d'eux l'encens d'agréable odeur. Ils restaient ainsi toute la semaine, dans le lieu saint, et rappelaient aux enfants de Jacob que Dieu voulait les nourrir lui-même. Pendant quinze cents ans cet emblème eucharistique attendit, devant la face du Seigneur, que la réalité vînt se substituer à la figure, et que le pain des-

cendu des cieux remplaçât le pain de proposition. Or il était interdit, sous peine de sacrilége, à tout autre qu'aux membres de la race sacerdotale, de consommer les pains de proposition, après qu'on les avait retirés de la Table d'or, le matin du sabbat. Voilà pourquoi Notre-Seigneur rappelle aux Pharisiens l'épisode si connu de l'histoire de David, alors que, banni de la cour de Saul, fuyant devant la fureur d'un roi insensé, le héros se présenta, épuisé de faim et de fatigue, devant le grand-prêtre Achimelech et Abiathar, son fils, à Nobé, où l'Arche sainte était alors déposée. Malgré la sainteté inviolable des pains de proposition, comme ils constituaient la seule ressource alimentaire que le Pontife eût en ce moment sous la main, Achimelech n'hésita point à les donner à David, qui les partagea avec ses compagnons. Ce fait, irrégulier en soi, trouvait sa justification, aux yeux des Pharisiens, moins encore dans la nécessité absolue où était David, que dans l'autorisation implicite qui résultait de la présence même du Saint des Saints. Ce que la majesté du Tabernacle avait permis, les Pharisiens n'osaient en contester la légitimité. Par la même raison, ils admettaient facilement que la violation du repos sabbatique, pour les prêtres en fonction au Temple, ne constituait point de faute légale. Voilà pourquoi Notre-Seigneur ajoute, pour justifier ses disciples : « Je vous dis qu'il y a ici quelqu'un plus grand que le Temple. » Mais que pouvait-il y avoir, aux yeux

d'un Pharisien, qui fût plus grand que le Temple, sinon Dieu lui-même, dont le Temple était la demeure? C'était donc là une affirmation explicite et solennelle de sa propre divinité par Jésus. Aussi le divin Maître termine en disant : « Le Fils de l'homme est souverain même du sabbat. » Temple, rites, observances, loi mosaïque, tout le passé du peuple saint est le prélude, la figure et comme la prophétie en action du Verbe incarné.

Guérison, le jour du Sabbat, de l'homme à la main desséchée.

16. « Un autre jour de sabbat, Jésus entra dans une synagogue et il enseignait le peuple. Or il y avait là un homme dont la main droite était desséchée. Les Scribes et les Pharisiens observaient Jésus, pour savoir s'il opérerait une guérison le jour du sabbat, afin d'avoir un prétexte pour l'accuser. Mais il connaissait leurs pensées. S'adressant donc à l'infirme : Levez-vous, lui dit-il, et restez debout au milieu de l'assemblée. — L'infirme obéit. Jésus dit alors aux Pharisiens : Voici une question que je vous propose : Est-il permis, un jour de sabbat, de faire le bien, ou faut-il faire le mal? Est-il permis de sauver une âme, ou faut-il la laisser perdre? — Les Pharisiens gardèrent le silence et Jésus reprit : Quel est celui d'entre vous, qui, voyant sa brebis tomber dans une citerne, un jour de sabbat, hésiterait à lui porter secours et à la retirer? Un homme ne vaut-il pas mieux qu'une brebis? Il est donc permis de faire le bien, un jour de sabbat. — Cependant il les regardait avec indignation, car l'aveuglement de

leurs cœurs le remplissait de tristesse. Il dit ensuite à l'infirme : Etendez la main. — Il l'étendit, et la main fut guérie. Mais les Pharisiens, redoublant de haine, se demandaient, en sortant de la synagogue, quel moyen ils emploieraient pour le perdre. Ils se concertaient à ce sujet avec les Hérodiens. Jésus, pénétrant leurs projets, se retira au bord du lac de Tibériade, avec ses disciples. Une foule immense le suivait, de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et des provinces situées au delà du Jourdain. On accourait des contrées de Tyr et de Sidon, au bruit des merveilles qu'il opérait. Jésus ordonna à ses disciples de tenir à sa disposition une barque, afin de n'être point écrasé par la multitude, qui se précipitait sur lui de toutes parts ; car chacun, pour être guéri, voulait le toucher. Il les guérissait tous. Les esprits impurs, en le voyant, s'écriaient : Vous êtes le Fils de Dieu. Mais il leur imposait silence. Ainsi s'accomplissait la parole du prophète Isaïe : Voici le fils de mon élection, le bien-aimé, en qui reposent toutes mes complaisances. Mon Esprit sera sur lui ; il annoncera la vérité aux peuples. Il ne disputera point ; il n'élèvera point de clameurs ; sa voix ne se fera point entendre dans les places publiques. Il ne brisera point le roseau à demi rompu ; il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il ait assuré le triomphe de la justice. C'est en son nom que les nations mettront leur espérance[1]. »

[1] Matth., XII, 9-19 ; Marc, III, 1-12 ; Luc, VI, 6-12.

On peut comparer ce tableau évangélique de la mansuétude royale et de l'humilité divine de Jésus-Christ, avec les fantastiques descriptions d'une démocratie fougueuse et superbe, promenant en Galilée sa tyrannique usurpation, et inaugurant sur les rives du lac de Génésareth les déclamations furibondes d'un révolutionarisme transcendant ! On essaiera, si l'on veut, d'appliquer à cette effusion de miracles, qui se produisent autour de Jésus, les dérisoires commentaires du rationalisme, et les propriétés, exceptionnellement curatives, « du plaisir de voir une personne exquise ! » Nous n'avons pas le courage de le faire nous-même. La divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous entraîne à sa suite, avec les multitudes du lac de Tibériade ; elle subjugue notre cœur et notre intelligence, et il ne nous reste de force que pour l'adorer.

§ III. Vocation des douze Apôtres.

17. « Le soir étant venu, continue l'Evangéliste, Jésus se retira sur la montagne, et passa la nuit à s'entretenir avec Dieu dans la prière. Dès l'aurore, il appela près de lui ses disciples, en désignant ceux qu'il voulait mander. Quand ils se furent approchés, il s'assit, et en choisit douze qu'il appela Apôtres, et qu'il envoya prêcher l'Evangile. Il leur conféra le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons. Or voici le nom des douze : Simon, auquel il donna le surnom de Pierre ; Jacques et Jean, fils de Zébé-

Vocation des douze.

dée, qu'il surnomma *Boanergés* (Fils du Tonnerre) ; André ; Philippe ; Barthélemy ; Matthieu ; Thomas ; Jacques, fils d'Alphée ; Thaddée ou Jude ; Simon le Zélateur ; et Judas Iscariote, celui qui fut traître[1]. » Voilà, en ces quelques lignes, la première assise de l'édifice immortel de l'Eglise, posée de la main de Jésus-Christ. Tout un ordre nouveau de faits, d'idées et de doctrine, va prendre possession du monde. Le nombre des disciples qui suivaient Notre-Seigneur était déjà si considérable, que saint Luc les désigne par cette expression : *Turba Discipulorum*[2]. L'égalité que des hérésiarques modernes ont prétendu établir entre tous les fidèles ; la suppression de l'ordre hiérarchique dans l'Eglise ; le droit revendiqué pour chaque conscience d'être à elle-même son guide, son pasteur et son prêtre ; la concentration de tout le christianisme dans l'étude individuelle d'un livre appelé Parole de Dieu, et arbitrairement interprété selon les caprices du libre examen ; la suppression de toute pratique religieuse, de toute subordination, de tout acte extérieur, pour placer le salut uniquement dans une foi stérile ; en un mot, le système protestant, dans son ensemble, ne saurait être mis en face d'une condamnation plus péremptoire que celle qui ressort du texte Evangélique lui-même. Notre-Seigneur passe « la nuit en prière. » Où trouve-t-on, au sein du protestantisme, la pratique de la prière nocturne ? Les disciples de Luther

[1] Marc, III, 13-19, Luc, VI, 12-16. — [2] Luc, VI, 17.

et de Calvin ont-ils conservé cette tradition évangélique? Qu'ont-ils fait de cet exemple du Sauveur, qui nous a dit de lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie? » Continuent-ils à marcher dans cette route royale, qui débute par les quarante jours de jeûne au désert; qui se poursuit à travers une série non interrompue de prières constantes (car « il faut prier sans cesse, disait ailleurs le divin Maître, et ne pas cesser un instant ») et qui aboutit enfin à la Pâque chrétienne, où Jésus nous donne le pain et le vin descendus du ciel, en disant : « Ceci est mon corps! Ceci est mon sang? » Le protestantisme répond à Jésus-Christ : Plus de jeûnes ! plus d'évêques ni de prêtres! Plus de prières! plus de pain ni de vin eucharistiques? Mais l'Eglise, héritière des traditions de l'Evangile, continue, comme son Epoux céleste, à passer les nuits en prière. Elle a gardé, et elle gardera jusqu'à la fin du monde, ses *Nocturnes,* expression empruntée au texte même du Livre sacré : *Erat pernoctans in oratione Dei.* Sur tous les points du monde, elle a des âmes ferventes, qui se tiennent sur la montagne de la prière, et s'entretiennent avec Dieu dans l'oraison. L'Eglise catholique a conservé l'élection et la vocation des pasteurs, successeurs des Apôtres. Dans son sein, Jésus choisit encore, « parmi la foule des disciples, ceux qu'il lui plaît d'appeler. » La foi ne suffit pas; la science ne suffit pas; le zèle ne suffit pas. Il faut que « Jésus lui-même appelle : » *Vocavit ad se quos voluit ipse.*

Il faut que Jésus « choisisse : » *Elegit*. Quoi donc! Y aurait-il une vocation différente pour l'évêque, pour le prêtre et pour le simple fidèle? Est-il vrai que l'Evangile établisse ces distinctions radicales? Ne sont-ce point là d'arbitraires additions, faites à l'œuvre de Jésus-Christ? Oui, il est vrai, et l'Evangile l'atteste, que le divin Maître choisit, par une vocation spéciale et sépara du milieu de « la foule des disciples » douze hommes, auxquels il donna le nom d'Apôtres : » *Apostolos nominavit ;* et qu'il leur conféra, à eux, et non point à d'autres, le pouvoir d'évangéliser le royaume de Dieu, et de guérir les infirmités spirituelles et corporelles. Nous le verrons, plus tard, établir Pierre, avec le pouvoir suprême de confirmer ses frères dans la foi, au-dessus du collége apostolique; nous le verrons enfin constituer, au-dessous de cette hiérarchie du Pape et des évêques, les simples prêtres, représentés par les soixante-douze disciples. Lors donc que l'Eglise catholique rassemble les jeunes lévites, à l'ombre des autels, et qu'elle leur donne le nom de *Clercs*[1] (élus), elle conserve, pour le leur appliquer, le terme de l'Evangile : *Elegit*[2]. Quand toutes les haines du monde, redevenu païen, poursuivent ce nom de *clérical*, qui songe seulement, en ce siècle d'ignorance suprême, qu'un nom, tant outragé, est d'origine évangélique, et que ceux qui se font gloire, aujourd'hui, de le porter, se rappellent la promesse de Jésus-Christ :

[1] Κλῆρος, *élection*. — [2] Luc, VI, 13.

« Vous serez bienheureux, alors qu'on vous maudira, qu'on vous persécutera et que vous serez l'objet des calomnies les plus mensongères, à cause de moi ! » Quel est l'esprit fort, parmi les incrédules, qui sache un mot de ces choses divines ? Il lui suffit de répéter les absurdités rationalistes : « Jamais on ne fut moins prêtre que ne le fut Jésus ; nul souci des jeûnes, aucune théologie, aucune pratique religieuse, rien de sacerdotal [1] ! »

18. Or voici les instructions que Jésus donna aux douze Apôtres : « N'entrez point, leur dit-il, sur les terres des Gentils, ni dans les villes des Samaritains. Allez chercher de préférence les brebis égarées de la maison d'Israël [2]. Partout où vous irez, annoncez la bonne nouvelle, et dites : Le royaume des cieux est proche ! Guérissez les malades ; ressuscitez les morts ; rendez la santé aux lépreux ; chassez les démons [3]. Donnez gratuitement, usant d'un pouvoir qui

Instructions de Jésus-Christ à ses Apôtres. Mission divine.

[1] *Vie de Jésus,* p. 89, 224, 225.

[2] C'était au peuple juif, à la nation choisie qu'avaient été faites, en la personne d'Abraham (*Genes.*, XVII, 1-4.), les promesses de salut. Les Gentils ne devaient, selon la parole des prophètes (Dan., IX, 26.), admirablement commentée par saint Paul (*Rom.*, III, IV, V.), arriver à la foi que par les Juifs, héritiers directs des espérances du Testament Ancien. Voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ voulut circonscrire sa mission, et celle dont il chargea ses apôtres en cette circonstance aux seuls enfants d'Abraham. « Je n'ai été envoyé, disait-il, qu'aux brebis égarées de la maison d'Israël. » (Joan., X, 3 ; Matth., X, 6 ; XV, 24.)

[3] Encore une preuve que les possessions du démon étaient parfaitement distinctes des maladies ordinaires, et que le rationalisme n'explique rien en cherchant à les confondre.

vous est gratuitement conféré. N'ayez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures. Ne prenez, pour le voyage, ni sac de provisions, ni double vêtement, ni double chaussure. Mais allez, un bâton à la main, les sandales aux pieds, et vêtus de votre simple tunique; car l'ouvrier mérite qu'on fournisse à son entretien. Arrivés dans une ville ou dans une bourgade, informez-vous quel habitant est digne de vous recevoir, et demeurez chez lui jusqu'à votre départ de ce lieu. En entrant dans la maison, faites le salut, en disant : Paix à cette demeure ! —Si la maison en est digne, la paix descendra sur elle; sinon, la salutation de paix reviendra sur vous. Quand on refusera de vous recevoir et d'écouter votre parole, sortez de la maison ou de la ville, et secouez sur elle la poussière de vos pieds, en témoignage de son incrédulité. En vérité, je vous le dis : Au jour du jugement, Sodome et Gomorrhe seront traitées avec moins de rigueur que cette ville. Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups[1]. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes. Gardez-vous des hommes : car ils vous traîneront devant les tribunaux, et vous flagelleront dans les synagogues. Vous

[1] Saint Clément, dans sa II[e] *Epître aux Corinthiens*, mentionne ici un fait traditionnel qu'il importe de rappeler. « Quand le Seigneur, dit-il, eut prononcé ces paroles, Pierre lui demanda : Mais si les loups dévorent les brebis ? — Jésus lui répondit : Quand l'agneau est mort, il ne craint plus le loup. De même, ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, et dont la puissance ne va pas au delà. » (S. Clément., *Epist.* II *ad Corinth.*, cap. V ; *Patrol. græc.*, tom. I, col. 335.)

serez livrés, à cause de moi, aux rois et aux gouverneurs, pour me rendre témoignage [1] devant eux et devant les nations. Quand ils vous conduiront ainsi aux magistrats, ne songez point, ni comment vous devrez parler, ni ce que vous devrez dire ; vos paroles vous seront inspirées à l'heure même ; car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous. Le frère livrera son frère à la mort ; et le père, son propre fils. Les enfants se lèveront contre leurs parents pour les livrer au supplice. Vous serez pour tous un objet de haine, à cause de mon nom ; mais celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. Lors donc que vous serez persécutés dans une ville, réfugiez-vous dans une autre. En vérité, je vous le dis, vous n'aurez point achevé d'évangéliser les cités d'Israël, avant que le Fils de l'homme ait consommé son avénement. Le disciple n'est pas au-dessus du maître ; ni l'esclave au-dessus de son seigneur. Il suffit au disciple et à l'esclave d'être traité comme son seigneur et son maître. S'ils ont osé donner au Père de famille le nom de Béelzébub, combien plus n'outrageront-ils pas les serviteurs ! Ne les redoutez donc point ; car il n'est rien de caché qui ne doive être un jour découvert, aucun secret qui ne doive être su du monde entier. Ce que je vous dis dans l'obscurité, dites-le en pleine lumière ; ce que je vous dis à l'oreille, proclamez-le sur les toits. Ne craignez point ceux qui tuent le corps, mais ne

[1] Matth., x, 18. Telle est l'origine du mot chrétien de *martyr*.

peuvent tuer l'âme. Craignez seulement celui qui peut tuer et l'âme et le corps, et les précipiter dans la damnation. Ne vend-on pas deux passereaux pour un as? Cependant, un passereau ne tombe point à terre sans la permission de votre Père céleste. Tous les cheveux de votre tête sont comptés. Ne craignez donc pas; vous valez mieux que des milliers de passereaux. Quiconque aura confessé mon nom devant les hommes, je le glorifierai devant mon Père qui est aux cieux. Mais celui qui m'aura renoncé devant les hommes, je le renoncerai devant mon Père qui est aux cieux. Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Ce n'est pas la paix, c'est le glaive que j'apporte. Je suis venu séparer le fils de son père; la fille de sa mère; la bru de sa belle-mère; l'homme aura pour ennemis les siens mêmes. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Quiconque ne prend pas sa croix pour me suivre, n'est pas digne de moi. Celui qui cherche à conserver sa vie, la perdra : celui qui la sacrifie pour moi, la sauvera. Qui vous reçoit, me reçoit moi-même, et me recevoir, c'est recevoir celui qui m'a envoyé. Qui reçoit un Prophète en qualité de prophète, recevra la récompense du Prophète lui-même; qui reçoit un juste, en cette qualité de juste, recevra la récompense du juste lui-même. Et quiconque aura offert, au moindre de ceux-ci, une coupe d'eau froide, comme à l'un de mes disciples,

en vérité, je vous le dis, celui-là ne perdra point sa récompense[1]. »

Perpétuité, au sein de l'Eglise, de l'enseignement et des institutions de Jésus-Christ.

19. Telles sont encore les instructions que l'Eglise catholique redit à ceux de ses enfants que l'élection de Jésus appelle au ministère des âmes. Comment n'être pas frappé de l'unité de langage, d'institutions et de doctrines qui prit naissance sur la montagne de Tibériade et s'est prolongée sans interruption jusqu'à nous ? Les noms de *Martyrs*, de *Confesseurs*, ces termes inconnus au monde païen sortent pour la première fois de la bouche du Sauveur, dans une obscure province de Judée. Ils sont recueillis par douze pêcheurs, transformés en apôtres; et aujourd'hui ces noms ont conquis le monde. La prophétie du divin Maître s'est réalisée dans toute la série des âges. On a traîné les témoins de Jésus-Christ, les confesseurs de sa divinité, devant tous les tribunaux, en face de toutes les juridictions, aux pieds de toutes les souverainetés de la terre. Il en sera ainsi jusqu'à la consommation des siècles. Les supplices ne finiront jamais, et le témoignage, la confession, le martyre triompheront des supplices. Le fait seul, indépendamment de toute prophétie antérieure, constituerait un phénomène surnaturel. La prédiction précédant l'événement, et l'événement confirmant la prédiction, s'enchaînent avec une majesté tellement divine qu'il faut abjurer toute raison pour ne pas reconnaître le miracle. La constitution de l'E-

[1] Matth., IX, X, XI; Marc, VI; Luc, VIII, IX.

glise est tout entière dans les admirables paroles de Jésus-Christ. Ce sont des pauvres que le Seigneur envoie porter gratuitement au monde le bienfait de la régénération qu'ils ont reçu gratuitement eux-mêmes. Ils ne doivent se préoccuper ni des sollicitudes matérielles, ni des moyens de subvenir à leur existence. Mais voici la merveille. Dans cette pauvreté, indépendante et absolue, ils trouveront en abondance ce qu'ils ne cherchent pas. Car ceux qui les recevront, recevront Jésus-Christ, ceux qui leur donneront soit l'obole de la veuve, soit le trésor du riche, soit le verre d'eau de la plus pauvre hospitalité, auront donné à Jésus-Christ lui-même et acquis un droit inaliénable aux récompenses célestes. Toute la puissance temporelle de l'Eglise est dans ces mots, tombés des lèvres du Sauveur. Aux siècles de persécutions qui n'auront que des échafauds pour les témoins de Jésus, succéderont les siècles de foi qui sanctifieront leurs richesses en les déposant aux pieds des disciples de Jésus. Ou plutôt, cette différence de conduite ne sera pas ainsi accusée et tranchée par époques. Les siècles de persécutions auront leurs exemples de générosité. A côté de Néron qui mettra saint Pierre en croix, le sénateur Pudens fera asseoir saint Pierre sur sa chaise curule, et versera entre les mains de l'Apôtre les trésors amassés par vingt générations de pères conscrits. Persécutions et dévouements se développeront sur une ligne parallèle, jusqu'à la fin des âges. La pauvreté évangélique et la richesse

de l'Eglise se maintiendront dans cet équilibre divin constitué par Jésus-Christ, en dépit de toutes les haines et de toutes les fureurs des hommes.

20. « Après leur avoir donné ces instructions, dit l'Evangile, Jésus envoya ses apôtres, deux par deux, dans toutes les villes où il se proposait de se rendre plus tard lui-même. Il leur donna le pouvoir de chasser les démons. Ils allèrent donc, passant d'un lieu à un autre, prêchant l'Evangile et l'obligation de faire pénitence. Ils chassaient les esprits impurs; ils faisaient des onctions d'huile sur les malades, et en guérissaient un grand nombre [1]. » Cette onction de l'huile sur les malades, qu'est-elle devenue au sein du protestantisme? Que signifient, parmi nos frères égarés, ces accusations mille fois répétées de superstition idolâtrique, à propos du sacrement de l'Extrême-Onction? Il semble vraiment qu'à force de lire l'Evangile, le protestantisme en soit arrivé à ne pas comprendre un seul mot du texte sacré. Nous verrons en effet passer sous nos yeux dans l'ordre du récit évangélique toutes et chacune des institutions actuelles de l'Eglise. La tradition apostolique a reproduit, maintenu et perpétué la vie et l'apostolat de Jésus-Christ sur la terre, sans en rien diminuer, sans y rien ajouter; développant, avec l'expansion même de l'œuvre, l'esprit de son divin fondateur. Jésus, dans l'Eglise, enseigne, bénit, prie, offre son sacrifice, donne l'onction aux

L'Extrême-Onction.

[1] Matth., x, 1; Marc, vi, 7-13; Luc, x, 1.

malades, chasse les démons, opère des miracles et ressuscite les morts, aujourd'hui comme durant les trois années de son ministère public.

§ IV. Capharnaüm.

Le sermon de Jésus dans la plaine. La défaillance de Jésus à Capharnaüm.

21. « En descendant de la montagne, suivi de ses disciples, Jésus rencontra dans la plaine une foule immense qui l'attendait, et jetant les yeux sur ses disciples, il dit : Vous êtes bienheureux vous qui êtes pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous. Vous êtes bienheureux vous qui maintenant souffrez la faim, parce que vous serez rassasiés. Vous êtes bienheureux vous qui pleurez, parce que l'heure de la joie viendra pour vous. Vous serez bienheureux quand les hommes vous poursuivront de leur haine, vous emprisonneront, vous accableront d'outrages et maudiront votre nom, à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour, et tressaillez d'allégresse, car votre récompense sera grande au ciel. Leurs pères ont ainsi traité les Prophètes. Cependant malheur à vous, riches, parce que vous avez toute votre jouissance ici-bas ! Malheur à vous, qui êtes rassasiés aujourd'hui, parce que vous aurez faim ! Malheur à vous, qui êtes maintenant dans la joie, parce que vous serez un jour dans les gémissements et les larmes. » Ensuite il dit à ses disciples : « Malheur à vous lorsque les hommes vous béniront, c'est ainsi que leurs pères en ont usé à l'égard des faux prophètes ! Toutefois, je vous le dis :

Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent. Bénissez ceux qui vous maudissent; priez pour ceux qui vous calomnient. Donnez à quiconque vous demande, et faites à chacun ce que vous désireriez qu'il fît pour vous-même [1]. » — « Après avoir ainsi parlé, Jésus se rendit à Capharnaüm [2], et entra dans une maison de la ville [3]. La foule s'y précipita en si grand nombre qu'il fut impossible à Jésus et à ses disciples de manger le pain. Il tomba en défaillance. Les disciples voulurent fendre la foule pour le secourir et le bruit se répandit qu'il avait perdu l'usage des sens [4]. Les Docteurs et les Pharisiens qui le suivaient depuis Jérusalem, et qui étaient toujours mêlés à la foule, s'écrièrent : Ne voyez-vous pas qu'il est possédé de Béelzébub? C'est au nom du prince du mal qu'il chasse les démons! — Alors, Jésus fit approcher les Scribes et leur dit en paraboles : Comment Satan chasserait-il Satan? Un royaume divisé contre lui-même ne saurait tenir debout.

[1] Luc, VI, 17-31. Ce discours offre beaucoup d'analogie avec le sermon sur la Montagne, plus explicitement reproduit par saint Matthieu. Nous avons donc pris de saint Luc quelques sentences particulières qui ne se trouvent pas dans l'autre Evangéliste.

[2] Luc, VIII. — [3] Marc, III, 20.

[4] C'est le sens propre du texte grec Ἐξέστη. *Animi deliquium passus est.* Après les fatigues du jour précédent et celle d'une nuit passée en prières, la foule ne permet pas au Sauveur de prendre le moindre aliment. Jésus tombe en défaillance; car le Fils de l'homme a pris toute l'infirmité de la nature humaine. Les Scribes mêlés à la foule s'emparent de cette circonstance pour dire que Jésus vient de tomber sous la possession du démon. La divinité éclate alors, et le Fils de Dieu confond ces hypocrites docteurs.

Une famille qui s'insurgerait contre elle-même ne subsisterait pas. Satan, en s'élevant contre lui-même, se diviserait, et son pouvoir chancelant aurait bientôt pris fin. Pour s'emparer de la demeure du fort armé, et piller son héritage, il faut d'abord s'être assuré de sa personne; quand le vaillant sera garrotté, on pourra mettre sa maison au pillage. En vérité, je vous le dis : Tous les péchés seront remis aux enfants des hommes; tous leurs blasphèmes seront pardonnés. Mais celui qui aura blasphémé contre l'Esprit-Saint n'en aura jamais le pardon, éternellement il portera la peine de son crime. — Il parlait ainsi pour répondre à l'accusation qu'ils venaient de répandre, en disant : C'est un possédé du démon! — En ce moment, la mère de Jésus et ses frères survinrent; retenus au dehors, sans pouvoir percer la foule, ils lui firent savoir qu'ils le demandaient. La multitude assise autour de lui, dit à Jésus : Votre mère et vos frères sont dehors et vous demandent.— Quelle est ma mère et qui sont mes frères? répondit-il. — Et jetant les yeux sur le peuple qui l'entourait : Voici, dit-il, ma mère et mes frères; car celui qui aura fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère[1]. »

Le Fils de l'homme.

22. L'humanité du Fils de l'homme, la divinité du Fils de Dieu se manifestent ici, dans la personne sacrée de Jésus, avec des caractères éclatants. Toute la journée précédente, en ce sabbat où l'infirme de la synagogue avait été

[1] Marc, III, 20 ad ultim.

guéri, s'était écoulée, pour le divin Maître, à fuir la haine des Pharisiens, attachés à ses pas. L'encombrement de la foule, sur les bords du lac de Génésareth, ne lui permit pas de songer à prendre la moindre nourriture. Il se prodigue pour le salut de tous et n'oublie que lui-même et ses propres besoins, dans sa mission de charité divine. La nuit survient ; il la passe en prières sur la montagne. A l'aurore, il choisit ses apôtres, leur donne ses instructions, descend avec eux dans la plaine, et adresse au peuple des paroles de consolation, de miséricorde et de paix. De retour à Capharnaüm, il entre dans une demeure amie ; mais la multitude l'y précède et ne lui laisse pas le temps de rompre le pain de l'hospitalité. L'humanité défaille, à la suite de tant de privations, de fatigues et d'abstinence. Voilà ce que le rationalisme moderne a osé traduire par ce commentaire impie : « Sa vie en Galilée était une fête perpétuelle ! » Pharisiens du XIXe siècle, blasphémateurs de l'Esprit-Saint, venez donc considérer le Fils de l'homme, épuisé d'inanition et tombant en faiblesse, dans la maison de Capharnaüm. O Jésus ! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils disent. Le savaient-ils eux-mêmes, ces Scribes qui suivaient le divin Maître, depuis son départ de Jérusalem, épiant l'occasion de calomnier tous ses actes, d'incriminer toutes ses intentions et de soulever le peuple contre lui ? L'accident qui vient de se produire est bientôt connu de la multitude. « Il vient de tomber en défaillance, » dit-on, et

les Pharisiens s'emparent de ce prétexte, pour faire circuler leur interprétation sacrilége. Ne voyez-vous pas, s'écrient-ils, qu'il est possédé ! Béelzébub s'est emparé de lui. C'est au nom du prince des démons qu'il chasse les malins esprits ! Chaque expression est ici tellement hébraïque, qu'elle renverse, par son authenticité intrinsèque, tout soupçon de légende ou d'interpolation apocryphe. Béelzébub, le Prince de l'air, est un nom essentiellement biblique, qu'on ne rencontre dans aucune des littératures grecque ou romaine. Il faut, pour le trouver, remonter jusqu'au temps d'Ochozias, roi d'Israël, alors que ce prince apostat, malade d'une chute faite du haut de la terrasse de son palais de Samarie, et sentant les approches de la mort, envoya consulter l'oracle de Béelzébub, dieu phénicien qui avait son temple à Accaron [1]. Le nom de cette divinité étrangère avait survécu à son culte, et s'était perpétué dans les souvenirs du peuple juif, comme synonyme de Satan, le chef des anges rebelles. De la part des Pharisiens, attribuant les miracles de Notre-Seigneur à la puissance de Béelzébub, il y avait un calcul de haine profonde et d'habileté calomniatrice. C'était porter contre Jésus l'accusation la plus directe d'idolâtrie, et le vouer à la peine capitale, infligée par la loi mosaïque contre tous les adorateurs des faux dieux.

[1] IV *Reg.*, I, 2. Cf. Cornelius a Lapide, *Commentar.* tom. IV, p. 3.

23. Mais l'humanité qui venait de défaillir, dans l'humble maison de Capharnaüm, fait place à l'action souveraine du Verbe incarné. Le Fils de l'homme s'est manifesté dans la faiblesse ; le Fils de Dieu va se révéler dans sa force. L'épuisement et la fatigue disparaissent soudain ; Jésus se relève, plein d'une divine énergie. Il appelle les Pharisiens et laisse tomber sur leur front coupable l'anathème irrémissible qui atteindra tous les blasphémateurs de l'Esprit-Saint. Qu'est-ce donc que le péché contre le Saint-Esprit, demande l'évêque d'Hippone, pour qu'il déconcerte la toute-puissante miséricorde de Jésus, et ne puisse être pardonné, ni en ce monde, ni en l'autre, par le Dieu du pardon ? L'apostasie de Judas et le stigmate de sa trahison auraient pu être effacés par une pénitence sincère. Le blasphème contre l'Esprit-Saint ne sera jamais remis. Ici encore, nous sommes en face d'une de ces expressions qui portent en elles-mêmes un caractère incontestable d'authenticité. Pour les comprendre, il faut remonter à la tradition hébraïque, dont elles gardent l'indélébile empreinte. Le Saint-Esprit, selon la notion juive, était la vérité de Dieu même. C'était le Saint-Esprit, le souffle de Dieu, qui avait inspiré Moïse et les Prophètes, accompli toutes les merveilles de l'ancienne Loi, et produit les actes de sainteté, de piété et de vertu des Patriarches et des justes d'Israël. Ainsi, blasphémer le Saint-Esprit, c'était blasphémer la vérité connue, outrager la majesté visible et manifeste

Le Fils de Dieu.

de Jéhovah. « Affliger l'Esprit-Saint [1]; » — « l'éteindre dans son cœur [2]; » — « outrager l'Esprit de grâce [3], » ce sont là autant de locutions hébraïques, dont la signification est celle de pécher contre Dieu. Mais l'entraînement de l'homme vers le mal, l'infirmité d'une nature déchue, les aveugles convoitises des passions nous sollicitent sans cesse au péché. Est-ce que Jésus-Christ, qui venait épouser nos infirmités pour les guérir, fermera sur les âmes la porte de la pénitence! Non. Il est né, il a souffert et il est mort pour les pécheurs, pour tous en général et pour chacun en particulier. Le ciel s'ouvre pour le larron converti à la dernière heure, comme pour le juste, qui a persévéré, dès son enfance, dans les sentiers des commandements. « Blasphémer le Saint-Esprit, » c'est le crime non plus de l'homme, mais de Satan. L'ange déchu a pu seul appeler Jéhovah le Dieu du mal; donner à la lumière le nom de ténèbres; fermer les yeux aux splendeurs du vrai pour ériger un trône à l'erreur, et l'adorer comme la divinité suprême! Qu'ils tremblent donc ces génies superbes, que la vérité connue a pour adversaires implacables; ces Scribes de nos modernes Capharnaum, aux yeux desquels le Fils de Dieu est un imposteur habile, un magnétiseur, un empirique ou un possédé! Ils entrent dans la voie de Satan; pareils à ces Pharisiens que la lumière irritait sans les éclairer. Comme eux toutefois, ils sont libres encore d'abandonner

[1] Isa., LXIII, 10. — [2] I *Thessal.*, V, 19. — [3] *Hebr.*, X, 29.

la route de l'abîme, avant l'heure où l'impénitence finale aurait clos pour jamais leur destinée éternelle. Ils ont dit, ces docteurs de mensonge : « Jésus détestait sa famille, qui le lui rendait bien. » Voilà pourquoi, sans doute, Marie, la tendre mère, informée par la rumeur publique, de l'accident survenu à son divin Fils, dans la maison de Capharnaüm, se hâte de voler à son secours. Voilà pourquoi les frères de Jésus, c'est-à-dire, comme on l'a vu, ses cousins, les fils de Cléophas, cherchent à fendre la foule pour l'arracher au péril, et lui prodiguer les soins de l'affection la plus vive. Mais le Fils de Dieu qui inspire de pareils dévouements, n'en a pas besoin lui-même. Sa mère et ses frères sont tous les malheureux ; immense famille, embrassant l'humanité entière, qu'il est venu épouser, consoler et guérir.

Le serviteur du Centurion.

24. « Or, continue l'Evangile, un centurion de Capharnaüm avait un serviteur qui lui était cher et qui allait mourir. En apprenant que Jésus était là, il lui envoya quelques anciens d'entre les Juifs, pour le prier de venir dans sa maison et de guérir son serviteur. Ceux-ci, en arrivant, le supplièrent avec instance. Il mérite cette faveur, dirent-ils, car il aime notre nation ; et c'est lui qui a fait construire notre synagogue. — Jésus leur répondit : J'irai, et je guérirai son serviteur. — Aussitôt il se mit en marche avec eux. Comme il approchait de la maison, le centurion, avec quelques-uns de ses amis, se présenta à sa rencontre :

Seigneur, lui dit-il, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure ; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Moi-même, je suis dans la dépendance d'un autre. Cependant j'ai des soldats sous mes ordres, et quand je dis à l'un : Va, il va ; viens, il vient ; et si je dis à mon serviteur : Fais cela, il le fait. — En l'entendant parler ainsi Jésus fut dans l'admiration. et s'adressant à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous le dis, s'écria-t-il, je n'ai pas rencontré une telle foi en Israël. C'est pourquoi, je vous l'affirme, des multitudes viendront, de l'orient et de l'occident, pour se reposer avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux. Et cependant les fils même du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures : C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. — Ensuite il dit au centurion : Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru ! — Or le serviteur fut guéri à l'instant même [1]. » — Le soldat romain en face de la divinité de Jésus-Christ est un des plus admirables traits de l'Evangile. Ce centurion qui avait peut-être traversé les Gaules et la Germanie avec les légions de Varus, vient achever ses derniers jours en Judée. Il a toute la bonté du vétéran, avec toute la discipline du légionnaire. Il bâtit une synagogue à ses administrés Galiléens ; et il commande à ses subalternes avec la fierté et le laconisme d'un fils de Romulus : « Va, » leur dit-il, et ils vont.

[1] Luc, VII, 1-10 ; Matth., VIII, 5-13.

« Viens, » et ils viennent. Le commandement bref et précis de César est passé dans le langage militaire de Rome. Mais sous cette rude écorce, quelle élévation de pensée, quelle délicatesse de sentiment! Jésus lui-même admire la foi de ce Romain. Jamais, en effet, l'affirmation de la divinité du Sauveur ne fut plus solennellement exprimée. On dirait que la tendresse du plus fervent apôtre s'est unie, dans le cœur du soldat, à l'énergie du caractère national. « Seigneur, dit-il, je suis indigne de vous abriter sous mon toit. Dites une parole, et mon serviteur sera guéri. » La nature obéit à vos lois, puisque vous êtes son Dieu. Moi-même, officier d'un grade inférieur dans les armées du César Tibère, je n'ai qu'un mot à dire, et mes soldats exécutent mes ordres. Vous, maître souverain, parlez, et les éléments dociles obéiront à votre voix. — Tel est le sens de ces énergiques paroles : et la foi du centurion est exaucée. Le rationalisme cherchera par quelle merveille de contact à distance, un serviteur mourant, qui « n'eut pas le plaisir de voir une personne exquise, » fut guéri à l'instant même.

§ V. Excursion en Galilée.

Résurrection du fils de la veuve de Naïm.

25. « Jésus parcourut ensuite les villes de la Galilée, dit saint Matthieu, prêchant le royaume de Dieu et enseignant les peuples [1]. Or, comme il passait dans une ville appelée Naïm, ses disciples et une foule nombreuse l'entouraient.

[1] Matth., XI, 1.

En approchant de la ville, il se trouva qu'on portait au tombeau le fils unique d'une veuve. Un grand nombre de personnes de la ville suivaient la malheureuse mère. En la voyant le Seigneur fut ému d'un sentiment de miséricorde. Ne pleurez point, lui dit-il. — Et s'approchant, il posa la main sur le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Jeune homme, dit Jésus, levez-vous! Je vous le commande. — Aussitôt le mort se leva sur son séant, et commença à parler. L'effroi s'empara de tous les assistants; ils glorifiaient Dieu, et s'écriaient : Un prophète s'est levé parmi nous : et Dieu a visité son peuple! — Le récit de ce miracle se répandit dans toute la Judée, et dans les provinces d'alentour [1]. »

Authenticité intrinsèque du récit évangélique.

26. Le rationalisme moderne regrette qu'une académie de Rome ou d'Athènes n'ait point songé à envoyer une commission scientifique à Naïm, petite ville de la tribu d'Issachar, au pied du mont Thabor, pour constater la réalité du miracle, au moment où Notre-Seigneur l'accomplit. Que faisaient donc les savants officiels chargés d'exercer la royauté des intelligences, à l'époque du César Tibère? Leur négligence est inconcevable; cependant on pourrait invoquer à leur décharge, quelques circonstances atténuantes. Jésus-Christ n'avait, ni publié à l'avance, ni convoqué les savants à venir examiner le grand spectacle de la résurrection d'un mort, aux portes de Naïm. Toutefois

[1] Luc, VII, 11-17.

les témoins ne manqueront pas à la manifestation divine, et moins l'événement aura été concerté, plus la réalité du prodige sera saisissante. Le hasard de la rencontre, pour donner ce nom tout humain à la disposition de la Providence, qui amenait aux portes de Naïm le convoi funèbre, avec la nombreuse escorte de la mère éplorée, à l'instant précis où le Sauveur entouré lui-même d'une foule immense allait entrer dans la ville, suffit pour écarter toute idée de connivence, de scène préparée dans le but d'agir sur les imaginations. La veuve de Naïm avait bien réellement perdu son fils unique, l'espoir de sa vieillesse, le seul appui de son isolement. Ce ne sont pas des larmes de convention ni des sanglots factices qui s'échappent de son cœur brisé, quand elle accompagne au tombeau de famille le corps inanimé de son enfant, pour le déposer à côté des restes chéris d'un époux. La ville entière, sympathique à cette douleur maternelle, lui forme cortége; et Jésus-Christ, qui devait lui-même être l'objet pour le cœur de Marie d'une désolation semblable, le Dieu-Homme descendu sur la terre pour compatir à toutes les douleurs humaines, est ému de miséricorde. Il touche le cercueil découvert où repose le jeune mort. Ici, comme toujours, chaque détail du récit évangélique emporte un caractère d'incontestable véracité. Les cadavres étaient transportés chez les Hébreux, à visage découvert, dans une sorte d'arche, ou cercueil non fermé. Les tombeaux ne pouvaient

être dans l'intérieur des villes, où ils eussent constitué en permanence une cause d'impureté légale. Cependant ils devaient être assez rapprochés des habitations pour que leur distance n'excédât point l'intervalle qu'il était permis de franchir un jour de sabbat. On pouvait ainsi, sans violer le repos sabbatique, ne pas laisser séjourner le cadavre dans la maison mortuaire, et le conduire immédiatement au tombeau, où une chambre était disposée pour donner les derniers soins de la sépulture. C'étaient là des usages exclusivement propres à la nation juive. Les Egyptiens, par exemple, avaient des coutumes toutes différentes. Ils gardaient fort longtemps les corps, pour les soumettre à leurs procédés d'embaumement, et les transportaient définitivement au tombeau, dans des cercueils hermétiquement fermés, et affectant la forme des momies elles-mêmes. Les Romains qui pratiquaient la crémation des corps, ne se servaient point de cercueil. Les cadavres, parés comme pour une fête suprême, étaient portés au bûcher sur une litière d'apparat. Le récit de l'Evangile, dans sa simplicité divine, est donc d'une vérité locale qui fera à jamais le désespoir des rationalistes de l'avenir.

Le rationalisme et le ressuscité de Naïm.

27. Et maintenant, on comprend sans peine comment le mort, ressuscité à la voix souveraine de Jésus, put se lever sur son séant, sans qu'on eût à déclouer la bière, ou à enlever un couvercle qui n'existait pas. On conçoit qu'il put sortir, sans aide, du cercueil, et que Jésus le rendit à sa

mère, sans qu'il eût été besoin de le débarrasser des bandelettes ou des linceuls dont il n'était pas encore enveloppé. Mais qu'on explique, si l'on peut, par tous les artifices du rationalisme moderne, comment, sous les yeux d'une ville entière, en présence d'une double escorte, celle qui sortait de Naïm à la suite du convoi funèbre, et celle qui y entrait à la suite du divin Maître, qu'on explique que ce mort tant pleuré ressuscite soudain à la parole de Jésus : « Jeune homme, levez-vous ; je vous le commande ! » Une léthargie, subitement dissipée par le double courant de la multitude se dirigeant en sens inverse ! On l'a dit, parce qu'il faut bien dire quelque chose. Mais pourquoi ce courant n'agit-il qu'au moment où Jésus parle ? Quel prodigieux hasard, plus incroyable que tous les miracles ! La commotion produite par l'éclat de voix qui retentit dans le silence général ! On l'a dit encore. Mais les lamentatrices, les chœurs de musiciens précédaient, en chantant, le cortége funèbre. Le silence de la mort ne régnait pas, comme chez nous, autour du cadavre. Quoi donc ! est-il fort difficile de reconnaître que si Jésus-Christ n'avait pas fait de miracles, s'il n'avait pas ressuscité les morts, jamais il n'eût converti le monde païen, et jamais il n'eût ressuscité une seule âme. Le fils de la veuve de Naïm, ce jeune homme que le Sauveur rappela à la vie et rendit à sa mère, fut lui-même un instrument de résurrection spirituelle, et un témoin irrécusable de la divinité de Jésus-Christ. Voici comment

s'exprime Quadrat, dans son Apologie adressée à l'empereur Adrien, l'an 131 de notre ère : « Les miracles de notre Sauveur furent toujours opérés en public, parce qu'ils étaient vrais. Ainsi, les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités ont été vus par tout le monde, non pas seulement à l'époque même du prodige, mais longtemps après. On a pu les interroger, et pendant la période que Jésus passa sur la terre, et depuis son Ascension, à laquelle ils ont survécu. Quelques-uns d'entre eux vivent encore de nos jours[1]. » Que le rationalisme moderne se débarrasse, comme il pourra, de semblables témoignages!

Les disciples du Précurseur envoyés à Jésus. Eloge de saint Jean-Baptiste par le Sauveur.

28. Le miracle de Naïm eut un retentissement considérable. Peut-être faut-il rattacher à cette époque de la vie du Sauveur les relations qu'un chef de tribus arabes, Abgar, voulut entretenir avec lui. La tradition a conservé le nom de cet étranger, et tout porte à croire que, si les textes actuellement connus sous le titre de : *Lettres d'Abgar*, sont d'origine ou de traduction plus récentes, le fait lui-même d'une députation de ce prince, envoyée à Jésus-Christ, est historique. Quoi qu'il en soit, les disciples de Jean hésitaient encore à venir se ranger sous la direction de Celui

[1] Τοῦ δὲ Σωτῆρος ἡμῶν τὰ ἔργα ἀεὶ παρῆν· ἀληθῆ γὰρ ἦν· οἱ θεραπευθέντες, οἱ ἀναστάντες ἐκ νεκρῶν, οἳ οὐκ ὤφθησαν μόνον θεραπευόμενοι, καὶ ἀνιστάμενοι, ἀλλὰ καὶ ἀεὶ παρόντες· οὐδὲ ἐπιδημοῦντος μόνον τοῦ Σωτῆρος, ἀλλὰ καὶ ἀπαλλαγέντος, ἦσαν ἐπὶ χρόνον ἱκανόν, ὥστε καὶ εἰς τοὺς ἡμετέρους χρόνους τινὲς αὐτῶν ἀφίκοντο. (Quadrat., *Apolog. ad Adrian.*; Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. III, *Patrol. græc.*, tom. XX, col. 308.)

que leur maître avait appelé : L'Agneau de Dieu. Le Précurseur était toujours détenu dans la forteresse de Machéronta. Hérode Antipas avait résisté jusque-là aux sollicitations d'une épouse ambitieuse et cruelle. Il reculait devant un crime, moins peut-être par un sentiment de justice que par la crainte d'un soulèvement populaire. L'illustre captif profita des derniers instants que lui laissait la modération ou la pusillanimité du tétrarque. Il fit venir deux de ses plus fidèles disciples, et les adressa directement à Jésus. « Jean-Baptiste, dirent-ils au Sauveur, nous envoie à vous. Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? — Or, en ce moment, Jésus était environné d'une grande multitude de peuple. En présence des disciples de Jean, il guérit les malades de leurs infirmités ou de leurs plaies, délivra les démoniaques et rendit la vue aux aveugles. Prenant ensuite la parole, il répondit aux envoyés : Allez dire à Jean ce que vous avez entendu et vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres, et bienheureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale! — Après le départ des envoyés, Jésus parla de Jean à la foule qui l'entourait. Qu'êtes-vous allés voir au désert? dit-il. Un roseau agité par le vent? Mais enfin qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu de pourpre? Ceux qui portent des vêtements somptueux et vivent dans les délices, habitent le pa-

lais des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, certes, je vous le dis; et plus qu'un prophète. Car c'est de lui qu'il a été écrit : Voici que j'envoie mon Ange devant toi, pour te préparer la route. En vérité, je vous le dis : Parmi les enfants des femmes, nul ne fut plus grand que Jean-Baptiste; et pourtant le moindre dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. Depuis l'apparition de Jean-Baptiste, le royaume des cieux souffre violence, et les violents le ravissent. Jusqu'à lui, Loi et Prophètes, tout était la figure de l'avenir. Mais Jean, si vous voulez le comprendre, c'est Elie, celui dont l'avénement était prédit. Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre[1]. »

Parmi les enfants des femmes, nul ne fut plus grand que Jean-Baptiste.

29. L'éloge du Précurseur, dans la bouche du divin Maître, c'est l'éloge de l'Evangile lui-même. D'où vient la supériorité si hautement accusée de Jean-Baptiste? En quoi est-il plus grand que Moïse, Elie, Isaïe ou Daniel? Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, si son règne n'est pas celui de l'Emmanuel, s'il n'est pas le terme auquel aboutissent les figures, les prophéties, les rites et les observances du Testament antique, Jean-Baptiste n'a aucun titre particulier pour prendre rang au-dessus des personnalités les plus glorieuses de l'histoire humaine. Il a passé sa vie au désert. Moïse et Elie l'ont fait. Il a prêché au peuple la pénitence. Jonas l'avait fait avant lui. Il a baptisé les multitudes dans

[1] Matth., XI, 1-15; Luc, VII, 18-28.

l'eau du Jourdain. Moïse avait baptisé la race juive dans la nuée lumineuse et les flots de la mer Rouge. Chaque jour, les prêtres de Jérusalem baptisaient les prosélytes dans l'eau de la piscine Probatique, ou dans les citernes de Siloë. Mais les miracles de Moïse, ceux d'Elie, d'Isaïe et des autres prophètes, Jean-Baptiste ne les avait pas renouvelés. En quoi donc consiste pour lui cette grandeur exceptionnelle, que « nul homme né d'une femme » n'atteignit et n'atteindra jamais? C'est qu'il fut l'Ange du Messie et le Précurseur terrestre du Verbe incarné. Voilà sa prérogative incommunicable. Le jour dont Abraham avait désiré voir l'aurore; l'étoile de Jacob dont Moïse aurait voulu contempler le rayon, des hauteurs de Phasga ; le véritable roi d'Israël qui devait achever l'œuvre d'Elie en détruisant les autels des faux prophètes; le Fils d'une Vierge mère dont Isaïe avait salué de loin le berceau ; le Christ chef ; le Fils de l'homme, assis sur le trône de l'Ancien des jours, que Daniel proclamait dans son extase, Jean-Baptiste le vit de ses yeux mortels, le désigna du doigt, et proclama son avénement. Toute la gloire du Précurseur est là. Il ne fut point, au désert, le roseau agité qui vacille à tout souffle des vents. Sa voix ne répéta qu'une seule parole : Il est venu, l'Agneau de Dieu ! — Aux Scribes de Jérusalem, à la multitude qui se presse sur les rives du fleuve de la Judée, à ses disciples dans la prison de Machéronta, il tient le même langage. Ni les faveurs du tétrarque, ni les séduc-

tions d'une cour voluptueuse, étalant, au mépris de la loi mosaïque, un luxe étranger et corrompu, n'ont fait fléchir sa grande âme. Il va mourir, victime des passions d'une femme ; mais il lègue à Jésus les disciples de sa dernière heure. Toute l'histoire du Testament Ancien se concentre et se résume dans la personne de Jean-Baptiste, qui renvoie à l'auteur du Testament Nouveau les splendeurs et les magnificences d'un passé de quatre mille ans.

es villes maudites de la Décapole.

30. « En entendant l'éloge du Précurseur, reprend l'Evangéliste, le peuple et les Publicains, qui tous avaient reçu le baptême de Jean, rendaient gloire à Dieu. Mais les Pharisiens et les Docteurs de la Loi, qui n'avaient pas voulu recevoir ce baptême, murmuraient contre les paroles de Jésus, et accueillaient avec dédain la révélation de Dieu. Le Seigneur dit alors : A qui pourrai-je comparer les hommes de cette génération ? A qui ressemblent-ils ? Ils sont pareils aux enfants qui s'asseoient sur les places publiques, et se renvoient les uns aux autres ce chœur proverbial : Nous avons chanté au son des trompettes, et vous n'avez point dansé ! Nous avons modulé des lamentations, et vous n'avez point pleuré ! — En effet, Jean-Baptiste a paru ; il ne mangeait point de pain, il n'a jamais bu de vin, et vous avez dit : C'est un possédé du démon ! Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites : C'est un homme de bonne chère, ami du vin. Les Publicains et les pécheurs sont ses favoris ! — Alors, Jésus fit entendre

ces reproches sur les cités au milieu desquelles il avait accompli des miracles, et qui n'avaient pas voulu faire pénitence : Malheur à toi, Corozaïn! malheur à toi, Bethsaïda! Car si les villes de Tyr et de Sidon avaient été témoins des prodiges opérés parmi vous, depuis longtemps elles eussent fait pénitence sous la cendre et le cilice. Aussi, je vous le dis, au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées plus favorablement que vous. Et toi, Capharnaüm, qui pouvais t'élever jusqu'aux cieux, tu seras abaissée jusqu'aux enfers, parce que si les miracles qui ont éclaté dans ton sein avaient eu lieu à Sodome, peut-être cette cité subsisterait-elle encore aujourd'hui! En vérité, je l'affirme, le jugement de Sodome sera moins rigoureux que le tien [1]. »

Accomplissement de la prophétie du Sauveur relative aux villes maudites.

31. On cherche aujourd'hui sur les rives du lac de Tibériade, dans la Décapole antique, l'emplacement de Capharnaüm, de Corozaïn et de Bethsaïda. La solitude et le silence planent sur les villes ingrates. « Capharnaüm n'existe plus, dit le docteur Sepp [2]. Deux palmiers seulement qui croissent au milieu des ruines, et les vestiges d'un port sur le lac sont les seuls monuments de la cité galiléenne. Corozaïn et Bethsaïda ont entièrement disparu, et l'on ignore jusqu'à leur situation. La délicieuse contrée de Génésareth est habitée aujourd'hui par les Arabes du désert, qui vivent

[1] Matth., XI, 16-24; Luc, VII, 29-35. — [2] Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, pag. 150, 151.

à demi nus sous des tentes. Le palmier, signe de victoire, qui faisait jadis l'ornement de toutes ces campagnes, a presque entièrement disparu d'un pays que Dieu a livré, comme une proie, à tous les peuples de la terre; il n'en reste plus qu'un seul de la forêt célèbre qui entourait autrefois Jéricho. Une tour, construite au temps des croisades, et quelques huttes arabes, indiquent, d'une manière assez douteuse, l'emplacement où fut située cette ville, fameuse par son amphithéâtre et les palais qu'Hérode y fit construire. On n'aperçoit plus çà et là que des cyprès ombrageant les tombeaux d'un peuple étranger. Les ronces et les épines ont remplacé l'arbuste qui fournissait un baume renommé jadis dans tout l'univers. » La malédiction de Jésus-Christ s'est donc vérifiée au pied de la lettre. Les rationalistes de la Galilée qui insultaient le Sauveur, méprisèrent, sans doute, comme des exagérations sans valeur, l'anathème que Jésus portait contre leur patrie. Ils étaient puissants, riches et nombreux; l'abondance du sol, la douceur du climat, l'importance de leurs relations commerciales, le développement de leur industrie, tout cela leur semblait un gage d'avenir; et ils ne daignèrent pas se préoccuper de la condamnation solennelle qui venait de les frapper. Hélas! les rationalismes de tous les temps se ressemblent. Leur aveuglement est le même. La grâce divine s'épuise contre leur obstination. La trompette des jubilés de miséricorde ne les amène point aux fêtes du Seigneur;

les lamentations et les cris d'alarme des prophètes ne les réveillent point de leur léthargie. Ainsi arrivent, sur les sociétés, les fléaux de la justice ; ainsi passe sur les nations le niveau de la vengeance céleste !

32. Cependant, l'incrédulité d'une race, d'une contrée ou d'une époque, n'arrêtera jamais l'essor de la parole divine : le char de l'Evangile est celui de la vision d'Ezéchiel ; il marche toujours en avant, écrasant les résistances et portant sa lumière à des plages nouvelles. « Le Seigneur, dit saint Luc, désigna soixante-douze de ses disciples, et les envoya parcourir les cités et les campagnes qu'il devait lui-même visiter. La moisson est immense, leur dit-il, et les ouvriers sont en petit nombre ; priez donc le Maître du champ d'envoyer des ouvriers à sa moisson. Allez, guérissez les malades, et dites-leur : Le royaume de Dieu est proche. Si l'on refuse de vous donner l'hospitalité dans quelque ville, présentez-vous sur la place publique et dites aux habitants : Nous secouons sur vous jusqu'à la poussière de votre cité, qui s'est attachée à nos sandales : mais sachez que le royaume de Dieu est proche ! — Ainsi vous me rendrez témoignage. Quiconque vous écoute, m'écoute. Qui vous méprise, me méprise. — Les soixante-douze partirent donc, et ils revinrent pleins de joie, disant à Jésus : Seigneur, les démons eux-mêmes nous sont soumis, quand nous leur parlons en votre nom ! — Jésus leur répondit : Je vois Satan foudroyé tomber du ciel. Je vous

Election des soixante-douze disciples.

ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, d'écraser la tête de l'ennemi. Cependant, ne vous réjouissez point de ce que les esprits du mal vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. — En ce moment, il parut tressaillir d'allégresse dans l'Esprit-Saint, et il dit : Je vous rends grâces, ô Père, Dieu de la terre et des cieux, parce que vous avez caché ces choses aux regards des sages et des prudents, et que vous les avez révélées aux petits. Il en est ainsi, ô Père, parce que tel est le conseil de votre Providence. Tout a été remis en mon pouvoir par mon Père. Or, nul ne connaît le Fils, sinon le Père, et nul ne connaît le Père sinon le Fils et ceux auxquels le Fils voudra le révéler. — Puis se tournant vers ses disciples, il reprit : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez! Car, je vous le dis, les prophètes et les rois ont désiré contempler les merveilles dont vous êtes témoins, et ils ne les ont pas vues. Il ont souhaité entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont point entendu. Venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le poids du labeur et de la fatigue et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vos épaules, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Ainsi vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est suave et mon fardeau est léger [1]. »

Le sacerdoce

33. La constitution divine de l'Eglise se poursuit dans

[1] Luc, x, 1-24; Matth., xi, 25 ad ultim.

la trame du récit évangélique, selon l'unité de vues de son fondateur. Après les apôtres, les disciples : les premiers moins nombreux, parce qu'ils ont la charge de la surveillance et qu'ils occupent un plan supérieur dans la hiérarchie ; les seconds en nombre plus considérable, pour que le ministère de salut atteigne tous les besoins, toutes les infirmités du corps social ; mais les uns et les autres supérieurs à la foule des fidèles ; séparés du reste des frères par l'élection divine, et par l'investiture d'un pouvoir qui n'appartient qu'à eux. L'armée du sacerdoce catholique, aujourd'hui rangée sous la direction des évêques, successeurs des apôtres, et soumis eux-mêmes à l'autorité du successeur de Pierre « chargé de paître les brebis avec les agneaux et de confirmer ses frères dans la foi, » est-elle autre chose que l'institution de Jésus-Christ lui-même, perpétuée jusqu'à nous, par un phénomène d'immortalité qui constitue un miracle du premier ordre ? Les œuvres des hommes sont laborieuses. Que de recherches, de combinaisons, de tâtonnements pour mettre debout la moindre constitution sociale, et lui procurer quelques années de stabilité et de vie ? Notre-Seigneur Jésus-Christ constitue son Eglise sur un rocher qui défiera à jamais toutes les tempêtes, et cette œuvre ne lui coûte qu'une parole ! C'est que le pouvoir universel a été remis au Fils de l'homme par le Père ; c'est que chaque parole du Verbe incarné est à la fois une création et un enseignement. Aux époques d'épanouissement de la foi

dans l'Eglise. Le joug de l'Evangile.

chrétienne, tous les pouvoirs, toutes les autorités, toutes les forces sociales se concentreront dans les mains de l'Eglise, l'épouse du Dieu « à qui toutes choses ont été données par le Père. » Aux époques d'hostilité contre le Christ et son Eglise, on chassera les apôtres et les disciples, on les renverra aux catacombes ; mais le triomphe de Jésus-Christ et de l'Eglise n'en sera que plus éclatant. C'est Jésus qui donne aux âmes comme aux sociétés le repos et la paix, dans le joug suave de l'Evangile. La guerre contre le Christ est le premier châtiment de ceux qui la font. Quand les hommes, dans leur orgueil, croient avoir tué l'Eglise, ils n'ont fait que se suicider, et les générations meurtries et ensanglantées ne tardent pas à redemander le joug de l'Evangile. L'expression : Joug de la Loi, était familière aux Juifs. Ils considéraient les *Théphilim*, ou bandelettes qu'ils s'attachaient autour de la tête et des bras, comme les liens de ce joug par lequel Dieu voulait s'unir la race d'Abraham. La parole de Notre-Seigneur fait allusion à cette formule tout hébraïque, et lui emprunte une signification profonde, qui dut soulever l'indignation des Docteurs juifs. Comment Jésus osait-il apporter au monde un autre joug que celui de la loi mosaïque ? Comment pouvait-il afficher la prétention d'appeler « son joug suave et son fardeau léger, » par opposition au joug du Sinaï ? C'étaient là des affirmations qu'un Dieu seul pouvait faire entendre ; mais surtout c'étaient là des mystères ineffables de grâce et de

miséricorde, qui demeureront cachés « aux sages et aux prudents » de tous les rationalismes. Combien pourtant d'humbles de cœur, de petits et de pauvres ont trouvé et trouveront, jusqu'à la fin des temps, le repos pour leurs âmes, dans la suavité du joug de Jésus-Christ !

La pécheresse chez le pharisien Simon. Les saintes femmes.

34. « Or, continue l'Evangile, un Pharisien, nommé Simon, invita le Seigneur à manger avec lui. Jésus s'étant rendu dans sa maison, prit place sur le triclinium. En même temps, une pécheresse de la ville, ayant appris qu'il était à table dans la maison du Pharisien, s'y rendit elle-même, portant un vase d'albâtre rempli de parfums. Elle se plaça derrière lui, et commença à arroser de larmes les pieds de Jésus ; elle les essuyait avec les cheveux de sa tête, les baisant avec respect, et les oignant d'une huile parfumée. Le Pharisien, l'ayant vue, disait en son cœur : Si cet homme était un Prophète, il saurait quelle est la femme dont il souffre le contact, il n'ignorerait pas que c'est une pécheresse. — Jésus prenant la parole : Simon, dit-il, j'ai une question à vous faire. — Maître, parlez, répondit le Pharisien. — Un créancier avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient ni l'un ni l'autre le moyen de s'acquitter, le créancier leur fit à tous deux remise de la dette. Quel est celui qui aura le plus d'amour pour le généreux créancier ? — Simon répondit : J'estime que ce sera le débiteur auquel il a remis la dette la plus considérable. — Vous avez

bien jugé, dit Jésus. — Se tournant alors du côté de la pécheresse, il dit à Simon : Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez pas donné d'eau pour me laver les pieds, mais celle-ci m'a arrosé les pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné le baiser de l'hospitalité ; mais celle-ci, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de couvrir mes pieds de baisers; vous n'avez pas versé d'huile sur ma tête, mais celle-ci a répandu des parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous dis que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Celui à qui on remet moins, a moins d'amour. — S'adressant alors à la femme, il lui dit : Vos péchés vous sont remis. — Les convives se disaient en eux-mêmes : Quel est donc cet homme qui prétend remettre les péchés ? — Et Jésus dit encore à la femme : Votre foi vous a sauvée. Allez en paix [1]. — Depuis lors, quand Jésus parcourait les cités et les bourgades, prêchant et évangélisant le royaume de Dieu, en compagnie des douze, quelques femmes qu'il avait guéries de leurs infirmités et dont il avait chassé l'esprit du mal le suivaient : entre autres, Marie surnommée Magdeleine, délivrée de sept démons; Jeanne, épouse de Chusaï, intendant d'Hérode; Suzanne, et plusieurs autres qui le servaient et pourvoyaient à ses besoins par leurs richesses [2]. »

[1] Luc, VII, 36 ad ultim. — [2] Luc, VIII, 1-3.

Identité de la pécheresse de l'Evangile avec Marie Magdeleine.

35. Le nom de la pécheresse qui reçut l'absolution du divin Maître, dans la maison du Pharisien, n'est pas positivement inscrit au texte de saint Luc, qu'on vient de lire. Il se laisse pourtant assez clairement entrevoir, dans le rapprochement établi par l'Evangéliste entre l'épisode du repas chez Simon, et la mention des femmes dévouées qui suivirent, dès lors, Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses voyages. Marie-Magdeleine y est nommée la première, avec cette particularité significative que le Sauveur l'avait délivrée de sept démons, c'est-à-dire, selon la pensée de saint Grégoire le Grand, l'avait arrachée à l'empire des habitudes vicieuses, dans lesquelles la pécheresse avait vécu jusque-là. On conçoit cependant que cette induction ne serait ni assez précise, ni assez rigoureuse, pour établir seule l'identité de la pécheresse et de Marie-Magdeleine. Mais l'Evangile de saint Jean contient une désignation beaucoup plus explicite. « Marie, sœur de Marthe et de Lazare, dit-il, était cette femme, qui avait répandu des parfums sur le Seigneur, et lui avait essuyé les pieds de ses cheveux [1]. » Le nom de la pécheresse, passé sous silence dans le récit de saint Luc, se trouve donc indiqué par saint Jean. La pécheresse était Marie, sœur de Marthe et de Lazare. Or, Marie, la pécheresse, sœur de Marthe et de Lazare, est bien réellement Marie-Magdeleine, car l'évangéliste saint Marc s'exprime ainsi : « Jésus étant ressuscité le matin, le pre-

[1] Joan., XI, 1.

mier jour de la semaine, il apparut d'abord à Marie-Magdeleine, de laquelle il avait chassé sept démons [1]. » Voilà, dans leur ordre logique, les données empruntées au texte même des Evangiles, qui établissent nettement l'identité de la pécheresse avec Marie-Magdeleine. Cette exégèse a pour elle l'unanimité morale de la tradition grecque et latine, qui la confirme. Ici, il faut bien comprendre la valeur de la tradition dans l'Eglise. En dehors du caractère d'autorité divine que l'Eglise tient de la promesse formulée par Notre-Seigneur, quand il dit : « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » la tradition catholique, au seul point de vue de la critique humaine, a une portée immense. L'Eglise ne fut pas, comme l'institution mosaïque, fondée sur l'explication d'un texte écrit ; elle procéda d'un enseignement oral. « Allez, dit Jésus-Christ, enseignez les nations, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai recommandé moi-même. » Toute la vitalité de l'Eglise catholique est dans ces paroles. L'Eglise, dépositaire de l'enseignement oral du divin Maître, le transmet par la tradition. La tradition, c'est l'Eglise même. Or, dans une société ainsi constituée, supposer que, pendant dix-huit siècles, l'unanimité des Pères et des Docteurs, l'autorité souveraine du successeur de saint Pierre, chargé de confir-

[1] Marc, XVI, 9. Voir le développement complet de la question, et la démonstration du fait portée jusqu'à l'évidence dans l'ouvrage de M. Faillon, intitulé : *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Magdeleine*, tom. I, pag. 1-336.

mer ses frères dans la foi, ont pu se tromper sur un point de fait concernant l'histoire évangélique elle-même, c'est non-seulement une hérésie au point de vue théologique, mais c'est l'oubli le plus complet de toutes les lois du sens commun. Saint Pierre et les Apôtres savaient-ils le nom de la pécheresse de l'Evangile? Oui, certainement. L'ont-ils appris à leurs successeurs et à leurs disciples? On n'en saurait douter, puisque Tertullien, écrivant à Rome, cent ans après la mort de saint Pierre, nous donne le nom de la pécheresse et l'appelle Marie-Magdeleine. De qui Tertullien, nouvellement converti à la foi chrétienne, avait-il appris ce nom, si ce n'est des successeurs des Apôtres? Et si vous objectez que Tertullien inventait une explication de l'Evangile sans racine dans la tradition ni l'histoire, n'ayant d'autre tradition que la sienne propre, vous vous trouvez en face de cette difficulté insurmontable, savoir, que le jour où le génie de Tertullien, égaré par les prétentions de l'orgueil individuel, vint à soutenir une doctrine contraire à la tradition apostolique, Tertullien, malgré le prestige de son nom et d'un talent immense, fut, à l'instant même, exclu de la communion catholique. Pourquoi, d'ailleurs, Clément d'Alexandrie, Ammonius, Eusèbe de Césarée, ces docteurs de l'Eglise grecque, enseignent-ils exactement comme Tertullien, que la pécheresse de l'Evangile était Marie-Magdeleine? Pourquoi saint Augustin, saint Jérôme, tous les Pères de l'Eglise latine, jusqu'à saint Bernard, tien-

nent-ils le même langage? Quoi! on admet, en histoire, des traditions de famille et de nationalité; on compte sérieusement avec les renseignements transmis de génération en génération, au sein d'une race royale, et l'on voudrait que l'Eglise catholique, fondée sur la tradition, perpétuée par la tradition, et offrant le spectacle unique, dans les annales du monde, d'une chaîne non interrompue, à travers les âges, de témoignages identiques; on voudrait, au nom de la raison et du sens commun, écarter *à priori* l'enseignement de la tradition dans l'Eglise! Encore une fois, la logique la plus vulgaire est d'accord avec la théologie, pour flétrir un pareil abus de la raison humaine. Nous disons donc avec l'Eglise, mère et maîtresse de toutes les autres, que la pécheresse et Marie-Magdeleine ne sont pas deux personnalités distinctes, dans l'histoire évangélique. L'apôtre saint Pierre, mort pour la foi de Jésus-Christ, n'a pu induire en erreur les fidèles de Rome sur un fait dont il avait été témoin. L'évangéliste saint Jean, l'apôtre de l'Asie, n'a pu implanter, au sein de l'Eglise grecque, une tradition erronée sur un point aussi facile à éclaircir que celui d'un nom propre. Et quand le double courant de la tradition grecque et latine se réunit pour attester la même vérité et confirmer le même enseignement, qui osera donc s'inscrire en faux contre un pareil témoignage, au nom de je ne sais quelle animosité de parti pris ou de prétention de secte? Il n'y a pas longtemps encore que, sur la terre de

France, on avait la prétention de contrôler ainsi, avec une lamentable indépendance, l'enseignement de l'Eglise romaine [1]. On se permettait, sur la foi de quelques critiques exagérés, d'effacer de la liturgie sainte des noms qui déplaisaient ou des dates qu'on répudiait. Le nom de Marie-Magdeleine disparut, de la sorte, d'une prose fameuse. On le remplaça par la désignation vague de *pécheresse* [2], et l'on crut avoir à jamais éteint la vérité traditionnelle. Comme si la tradition de l'Eglise universelle, les promesses d'infaillibilité doctrinale données à Pierre et à ses successeurs, eussent été transportées tout à coup, aux XVIIe et XVIIIe siècles, sur la tête de quelques novateurs hostiles à l'autorité de l'Eglise et à celle des Papes.

36. Au sortir de la maison du Pharisien, continue l'Evangéliste, « on amena à Jésus un muet, qui était possédé

Guérison du démoniaque qui était muet. Parabole du fort armé.

[1] Il importe cependant de ne pas laisser ignorer que le 1er décembre 1521, la faculté de théologie de Paris protesta, à l'unanimité de ses membres, contre les tendances des novateurs au sujet de Marie-Magdeleine. On peut lire cette protestation sous le titre de : *Determinatio sacræ Facultatis Theologiæ Parisiensis de unicâ Magdalena*, Faillon, *Monum. inédits*, tom. I, pag. 226-230.

[2] *Qui Mariam absolvisti,*
Et latronem exaudisti,
Mihi quoque spem dedisti.

Prose rom. de l'*Office des Morts*.

Les liturgies gallicanes du XVIIIe siècle supprimèrent le nom de *Marie*, au premier verset, et le remplacèrent ainsi :

Peccatricem absolvisti.

du démon. Jésus chassa le démon, et le muet parla. A la vue de ce prodige, la foule dans l'étonnement s'écria : N'est-ce pas là le Fils de David? — Cependant les Pharisiens et les Scribes qui le suivaient depuis Jérusalem, dirent : C'est par la vertu de Béelzébub, prince des démons, que cet homme chasse les esprits du mal. — D'autres, pour le tenter, lui demandaient un signe dans le ciel. Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit; toute maison divisée contre elle-même tombera en ruines. Si donc Satan est divisé contre lui-même, son empire pourrait-il subsister? Comment donc pouvez-vous dire que c'est par Béelzébub que je chasse les démons? Et si c'était par la vertu de Béelzébub, par qui donc vos propres enfants, mes disciples, les chassent-ils? Aussi, ils seront eux-mêmes vos juges. Comme c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, il est donc certain que le royaume de Dieu est venu à vous. Quand le fort armé garde le vestibule de sa demeure, tout ce qu'il possède est en sûreté. Mais s'il survient un plus puissant que lui, qui triomphe de sa résistance, il s'emparera des armes dans lesquelles le vaincu mettait sa confiance, et distribuera les dépouilles à ses compagnons. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi; celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe ses épargnes. Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'enfonce dans la solitude, cherchant un lieu de repos; et n'en trouvant point, il

dit : Je reviendrai à ma première demeure. Mais, en arrivant, il la trouve nettoyée et parée. Alors il va prendre sept autres esprits, plus méchants que lui-même, et rentrant dans cette maison, ils y établissent leur séjour et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. — Pendant qu'il parlait ainsi, une femme, élevant la voix du milieu de la foule, s'écria : Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté, et la mère qui vous a nourri de son lait ! — Mais Jésus reprit : Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et la mettent en pratique[1] ! »

La lutte entre le Verbe incarné et Satan, le prince du monde.

37. Dans la parabole du fort armé qui veille à la sécurité de ses domaines, tous les assistants, familiarisés avec les idées et les doctrines juives, comprirent parfaitement que Jésus annonçait la grande défaite de l'empire de Satan. Depuis la chute originelle, le prince du mal régnait sur le monde. Le Verbe incarné vient détruire cette tyrannie séculaire ; il distribuera les dépouilles du paganisme vaincu à ses disciples, et l'humanité régénérée se décorera, sous l'influence chrétienne, de merveilles de sainteté et de vertus inconnues au paganisme. Mais l'humanité restera libre de répudier les bienfaits de la Rédemption, et de redemander la servitude de Satan. Alors elle retombera dans une dégradation plus effrayante que la première. Le rationalisme ne paraît pas soupçonner cette vérité terrible, dont la réalisation absolue serait la mort de nos sociétés mo-

[1] Matth., XII, 22-31 ; Marc, III, 23-28 ; Luc, XI, 14-26.

dernes. S'est-il jamais interrogé lui-même pour se demander s'il ne serait point par hasard l'auxiliaire que le génie du mal, vaincu par Jésus-Christ, appelle à son aide pour reconquérir son domaine perdu? La question vaut cependant la peine d'être posée, au milieu de nos agitations perpétuelles, de nos décadences morales et de l'abaissement universel. Le règne de Jésus-Christ et le règne de Satan sont en présence. L'expérience des bienfaits de l'un et des désastres de l'autre a été faite. Plaise à Dieu qu'enfin, lassée de tant d'erreurs, de bouleversements stériles et de révolutions sans fin, l'humanité s'écrie avec Jésus : « Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, et la gardent comme le plus précieux des trésors! »

Le signe de Jonas. Prédiction de la mort et de la résurrection du Fils de l'homme.

38. « Cependant, continue l'Evangile, la foule s'était accrue autour de Jésus. Les Scribes et les Pharisiens redoublaient leurs instances. Maître, disaient-ils, nous voulons voir un signe dans le ciel[1]. — Il dit alors : Cette génération est une génération perverse. Elle demande un signe ; il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas. De même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans les entrailles du poisson, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre[2]. Ce que Jonas fut pour Ninive, le Fils de l'homme le sera pour vous. Au jugement les Ninivites se lèveront pour protester contre cette génération et la condamner, parce qu'eux du moins

[1] Matth., XII, 38. — [2] *Ibid.*, 40.

firent pénitence à la voix de Jonas. Or il y a ici plus que Jonas! La reine de l'Orient se lèvera, au jugement, pour condamner cette génération, parce que cette reine vint des extrémités du monde pour entendre la sagesse de Salomon. Or il y a ici plus que Salomon ! Quand vous allumez une lampe, vous ne la couvrez point d'un boisseau ; mais vous l'attachez au candélabre pour éclairer ceux qui entrent dans la demeure. La lampe de votre corps c'est votre œil. Si l'œil est sain, tout le corps sera dans la lumière ; si l'œil est vicié, tout le corps sera dans les ténèbres. Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit ténèbres. Si vous avez la véritable lumière, sans aucun mélange de ténèbres, alors tout en vous sera lumineux, comme dans la maison où resplendit la clarté de la lampe[1]. » Le signe de Jonas, la résurrection de Jésus-Christ ; la lumière évangélique, cette splendeur divine qui a brillé dans les ténèbres de l'ancien monde, sont aujourd'hui des faits éclatants, dont la notoriété est universelle. Cependant le rationalisme actuel se place encore sur le terrain du rationalisme pharisaïque. Il persiste à mettre la lumière sous le boisseau, et à sceller le Dieu ressuscité dans la tombe. Merveilleuse persévérance de l'homme à se tromper soi-même, et à s'envelopper d'une atmosphère de ténèbres palpables et d'illusions mensongères ! Le divin Maître épuisa, pour combattre cette funeste inclination au mal volontairement cherché et

[1] Luc, 29-36.

obstinément maintenu par les consciences coupables, toutes les sollicitudes d'une miséricorde vraiment maternelle. C'est qu'il voulait ménager l'indépendance du libre arbitre humain, et donner à sa doctrine, à ses miracles, à sa vie tout entière, assez d'éclat pour convaincre les âmes droites et pures, sans imposer aux esprits obstinés et superbes, une évidence irrésistible qui eût subjugué de prime abord toutes les révoltes de l'intelligence et du cœur. Telle va nous apparaître, dans une série de paraboles, l'économie divine de la Rédemption.

§ VI. Les paraboles.

Parabole du semeur.

39. « Quand Jésus eut quitté la maison, dit l'Evangéliste, il se trouva environné d'une multitude immense, qui accourait de toutes les villes voisines. Il se rendit aux bords du lac ; et, pour échapper à l'empressement de la foule, il entra dans une barque qui stationnait sur le rivage. S'étant assis, il parlait en paraboles, et enseignait le peuple resté à terre, sur les rives du lac. Ecoutez, dit-il. Le semeur est sorti pour répandre sa semence. A mesure qu'il semait, une partie du grain est tombée sur la voie publique, elle fut foulée aux pieds ; les oiseaux du ciel vinrent et la mangèrent. Une autre partie tomba sur un sol pierreux, où la terre n'avait pas une profondeur suffisante ; le grain germa, mais, au premier rayon de soleil, la tige, manquant de séve et n'ayant point de racines, se dessécha.

Une autre partie tomba au milieu des épines, et les épines croissant avec le grain l'étouffèrent. Enfin le reste tomba sur une terre excellente ; le grain germa, la tige grandit et produisit une récolte de trente, de soixante et de cent pour un. — Quand il eut ainsi parlé, il éleva la voix, disant : Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre ! — Or ses disciples, plus rapprochés de lui, lui demandaient : Pourquoi leur parlez-vous en paraboles et quel est le sens de celle-ci ? — Jésus leur répondit : A vous il a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux ; mais pour les autres, qui sont du dehors, tout doit leur être manifesté en paraboles, afin que, voyant de leurs yeux, ils ne voient point, et qu'entendant de leurs oreilles, ils n'entendent ni ne comprennent point ; de peur qu'ils ne se convertissent, et que leurs péchés ne leur soient pardonnés[1]. Car on donnera encore à celui qui possède, et il sera dans l'abondance. Mais à l'indigent on ôtera même le peu qu'il possède. Voilà pourquoi je parle à ces incrédules en paraboles. Ainsi s'accomplit pour eux la prophétie d'Isaïe : Vous entendrez de vos oreilles et vous ne comprendrez point, vous contemplerez de vos yeux, et vous ne verrez point. Le cœur de ce peuple s'est endurci ; ses oreilles ont

[1] Le sens de cette parabole est suffisamment expliqué par la doctrine relative au libre arbitre humain, que nous avons eu si souvent l'occasion d'établir. Le jansénisme trouvait, après Luther, dans cette expression, la justification de la théorie du serf arbitre, de la damnation fatale et de la prédestination absolues de certaines âmes à l'enfer.

été frappées de surdité ; ses yeux se sont fermés à la lumière, en sorte qu'il ne voit et n'entend rien, qu'il n'a plus l'intelligence du cœur pour se convertir et recevoir de moi la guérison [1]. Pour vous, heureux sont vos yeux qui voient, heureuses vos oreilles qui entendent [2] !

Interprétation donnée par le Sauveur à cette parabole.

10. » Ne savez-vous donc pas, ajouta Jésus, le sens de cette parabole ? Comment dès lors pourrez-vous comprendre les autres ? Ecoutez donc sa signification. La semence c'est la parole de Dieu. Le semeur c'est le ministre de la parole. Ce qui tombe sur le chemin, est la figure de ces hommes qui entendent la parole et la laissent enlever, dans leur cœur, par le démon qui les empêche de croire et d'obtenir le salut. La semence qui tombe sur la pierre représente la parole accueillie d'abord avec joie par des hommes inconstants. Ils n'ont point de racines, et changent suivant les occurrences. Que la tribulation survienne, que la persécution s'élève au sujet de la parole, et ils sont vaincus. Leur foi était éphémère ; au temps de l'épreuve, ils se retirent. Le grain qui tombe parmi les épines est la figure de ceux qui écoutent la parole ; mais les peines de la vie, la sollicitude du siècle, la fascination des richesses, les voluptés, toutes les concupiscences pénètrent dans leur cœur, et étouffent la parole qui demeure sans fruit. Ce qui est semé dans la bonne terre représente ceux qui reçoivent la

[1] Isa., VI, 9-10. — [2] Matth., XIII, 1-16 ; Marc, IV, 1-13 ; Luc, VIII, 4-8.

parole dans un cœur plein de rectitude et de sincérité ; ils la conservent avec soin et la font fructifier par la persévérance [1]. » Ainsi disait le Sauveur. C'est pour cela sans doute que le rationalisme moderne, examinant chacune de ses paroles, n'y trouve rien de théologique, ni surtout rien qui ressemble à une doctrine sacerdotale !

41. « Jésus, reprend l'Evangile, proposa ensuite cette autre parabole au peuple : Le royaume des cieux peut se comparer à un laboureur, qui a semé de bon grain dans son champ. Or, pendant que les serviteurs dormaient, l'ennemi vint, sema de l'ivraie au milieu du froment, et s'en alla. Quand les tiges furent poussées et que les épis commencèrent à se former, l'ivraie apparut. Les serviteurs du père de famille vinrent le trouver et lui dirent : Maître, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? D'où vient donc cette ivraie ? — C'est l'œuvre de l'homme ennemi, répondit-il. — Les serviteurs reprirent : Laissez-nous faire ; nous allons l'arracher. — Non, dit-il. En arrachant l'ivraie, vous déracineriez le froment. Laissez-les croître l'un et l'autre jusqu'à l'époque de la moisson. Quand la saison sera venue, je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie, liez-la en gerbes pour la brûler. Recueillez ensuite le froment, pour le déposer dans mes greniers [2]. » Parabole de l'ivraie.

[1] Matth., XIII, 18-23; Marc, 13-25; Luc, VIII, 9-15. — [2] Matth., 24-30.

Parabole de la germination.

42. « Jésus disait encore : Il en est du royaume de Dieu comme du semeur qui a jeté le grain dans le sillon. Après qu'il a semé, il va dormir la nuit, vaquer le jour à ses affaires, et cependant le grain germe, et la tige grandit, sans qu'il sache comment. Car la terre produit d'elle-même son fruit : la tige d'abord, ensuite l'épi et enfin le froment qui en remplit les cellules. Quand la maturité est venue, on met la faucille dans le champ, c'est l'époque de la moisson [1]. »

Parabole du grain de sénevé.

43. « A quoi comparerai-je encore le royaume de Dieu ? Sous quelle autre image vous le représenter ? Le royaume des cieux est semblable au grain de sénevé que prend le laboureur pour le semer dans son champ. C'est la plus petite des graines, et cependant lorsqu'elle a germé, elle s'élève au-dessus des autres plantes cultivées ; elle devient un arbre, étend au loin ses branches, et les oiseaux du ciel abritent leurs nids sous ses rameaux [2]. »

Parabole du levain, du trésor caché, de la perle et du filet.

44. « Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte ait fermenté. — Il est semblable au trésor caché dans un champ. L'homme qui l'a découvert, en garde le secret, il se hâte de vendre tout ce qu'il possède, et achète le champ précieux. — Il est semblable au trafiquant, qui cherche de vraies perles. Il en trouve une de grand prix, et vend tout ce qu'il a pour en faire l'acqui-

[1] Marc, IV, 26-29. — [2] Matth., XIII, 31-32 ; Marc, IV, 30-32.

sition. — Ou bien encore il est semblable au filet qu'on jette à la mer, et qui capture des poissons de toute espèce. Quand il est rempli, les pêcheurs le tirent sur la rive, ils s'asseoient et procèdent au triage des poissons, conservant les bons dans leurs jarres, et rejetant les mauvais. Il en sera de même, à la consommation des siècles. Les Anges viendront, et sépareront les méchants d'avec les justes, pour les précipiter dans la fournaise ardente. Là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. Comprenez-vous ces choses? — Oui, Seigneur, répondirent-ils. — Il reprit alors : C'est ainsi que tout docteur, possédant la science du royaume des cieux, doit imiter le père de famille, qui tire de son trésor, suivant les convenances de l'hospitalité, des provisions anciennes ou nouvelles[1]. »

Caractère divin des paraboles.

45. « Telles furent les nombreuses paraboles que Jésus adressa à la foule, proportionnant ses discours à l'intelligence des auditeurs. Car il ne parlait au peuple qu'en paraboles, dont il donnait, en particulier, l'interprétation à ses disciples[2]. Ce fut ainsi qu'ils lui demandèrent : Expliquez-nous le sens de la parabole de l'ivraie semée dans le champ. — Il leur répondit : Le maître qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme. Son champ est le monde. La bonne semence représente les enfants du royaume; et l'ivraie, les fils de l'iniquité. L'homme ennemi qui sème l'ivraie, c'est le démon. L'époque de la moisson sera la

[1] Matth., XIII, 44-52. — [2] Marc, IV, 33-34.

consommation des siècles. Les moissonneurs sont les Anges. Ce qui a lieu pour l'ivraie qu'on arrache, afin de la jeter au feu, se produira à la consommation des siècles. Le Fils de l'homme enverra ses Anges; ils rassembleront tous les auteurs de scandale, tous les artisans d'iniquité, et les précipiteront dans la fournaise de feu, dans la région des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes, radieux comme le soleil, brilleront au royaume de leur Père [1]. » — La prophétie et la doctrine s'unissent dans ces similitudes, prononcées sur le lac de Tibériade, à la hauteur de la pensée et à la simplicité du langage. Jamais un homme n'a parlé ainsi. Le grain de sénevé de la prédication évangélique n'est-il pas devenu l'arbre immense de l'Eglise où les âmes trouvent un abri depuis vingt siècles? Et qu'on veuille noter en passant cette particularité significative, qui donne à la parabole comme un cachet d'origine. Le sénevé, dans nos contrées, n'atteint pas même les proportions du plus faible arbuste. Mais dans les climats chauds, comme en Judée, et même en Espagne, ses rameaux se développent avec une vigueur inconnue chez nous. Les campagnes que parcourait le Sauveur en étaient couvertes. On sait que le sénevé d'Egypte avait une réputation spéciale chez les anciens. Les Galiléens, profitant des avantages d'un terrain arrosé par les eaux du lac, avaient introduit cette culture rémunératrice dans leur pays. Tous

[1] Matth., XIII, 36-43.

les autres termes de comparaison, employés par le divin Maître dans ses paraboles, sont, de même, empruntés aux objets avec lesquels ses auditeurs étaient le plus familiarisés. Les filets des pêcheurs, le levain qui communique la fermentation à la pâte étaient d'un usage quotidien. Les rivalités et les haines locales se traduisaient, chez les Galiléens, par un acte de vengeance criminelle. On semait d'ivraie le champ d'un ennemi, à la faveur des ténèbres, ou même à l'heure la plus chaude de la journée, quand le travail était forcément interrompu. Le divin Maître fait allusion à cette lâche et perfide coutume, il développe, à l'aide de cette comparaison, l'admirable économie de la Providence dans le gouvernement du monde. A une époque où les relations sociales étaient sans cesse troublées, d'un côté par les invasions de Rome et la cupidité des proconsuls; de l'autre, par les incursions des Arabes, c'était chose commune d'enfouir ses trésors, pour les mettre à l'abri de l'avidité du fisc et des chances de la guerre. La mort, la captivité, l'exil, tous les incidents d'une vie sans cesse menacée faisaient disparaître le dépositaire. La parabole du trésor caché était ainsi d'une application fréquente, dans les mœurs de ce temps. Mais Jésus élève la pensée de ses auditeurs vers un trésor plus précieux mille fois : celui de la vérité, de la vie surnaturelle, et du salut par l'Evangile. Enfin, les routes de la Galilée étaient sans cesse traversées par les caravanes qui allaient chercher en Orient les perles

dont se paraient les matrones romaines. Et le Sauveur parle aux Juifs de la perle inestimable, dont la possession assure la félicité éternelle.

La tempête apaisée sur le lac de Tibériade.

46. En se rendant au bord du lac, où il adressa ces paraboles à la foule, « Jésus, reprend saint Luc, avait dit aux disciples : Allons à la mer de Galilée pour passer sur l'autre rive. — Comme ils étaient en chemin un Scribe vint à lui, en disant : Maître, je vous suivrai partout où vous irez. — Jésus lui répondit : Les renards ont une tanière, et les oiseaux du ciel leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. — Un autre qui était parmi les disciples lui dit : Seigneur, permettez-moi d'aller fermer les yeux de mon père, et lui donner la sépulture. — Jésus lui répondit : Suivez-moi, laissez les morts ensevelir leurs morts. — Un troisième dit enfin : Seigneur, je vous suivrai, mais permettez-moi d'aller auparavant prendre congé de ma famille. — Jésus lui dit : Quiconque, mettant la main à la charrue, regarde en arrière, n'est point fait pour le royaume de Dieu[1]. » La pauvreté courageusement embrassée, le détachement des préoccupations domestiques et des intérêts de famille, telles sont encore les conditions de l'apostolat. Cet héroïsme est devenu dans l'Eglise un phénomène si ordinaire qu'on ne le remarque plus. En est-il moins surnaturel, et sa permanence le rend-elle moins miraculeux ? « Lorsque le soir fut venu, continue l'Evangile,

[1] Matth., VIII, 18-21 ; Luc, IX, 57-62.

Jésus dit à ses disciples : Passons de l'autre côté du lac. — Ceux-ci, ayant donc congédié la foule, mirent aussitôt la barque en mouvement, sans que Jésus quittât la place où il s'était assis. D'autres embarcations les suivaient. Pendant la navigation, Jésus s'endormit. Et voici qu'un coup de vent se précipita sur le lac et en souleva les ondes. Le flot envahissait le navire, au point de le couvrir tout entier. La barque était remplie d'eau, et l'on était en péril. Cependant, Jésus dormait, à la poupe, la tête appuyée sur un coussin. Ses disciples, s'approchant de lui, l'éveillèrent et lui dirent ; Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Notre vie vous inquiète-t-elle si peu? — Hommes de peu de foi, répondit-il, pourquoi êtes-vous si timides? — Se levant alors, il commanda aux vents et à la tempête. Il dit à la mer : Tais-toi et rentre dans le calme. — Aussitôt, le vent cessa, et une grande tranquillité régna sur les flots. Alors Jésus dit à ses disciples : D'où viennent vos frayeurs? N'avez-vous pas encore la foi? — Cependant ils étaient pleins d'admiration, et l'effroi les dominait ; ils se disaient l'un à l'autre : Que pensez-vous que soit cet homme? Il commande à la mer et aux vents ; et les vents et la mer lui obéissent[1]! » — « Ce fut ainsi qu'ils traversèrent le lac et abordèrent sur l'autre rive, dans la contrée des Géraséniens, située en face de la Galilée[2]. »

[1] Matth., VIII, 23-28 ; Marc, IV, 35 ad ultim.; Luc, VIII, 22-25. — [2] Marc, V, 1.

La barque de l'Église et les tempêtes sociales.

47. La voix qui commandait aux vents, sur le lac de Tibériade, n'a cessé de dominer les orages politiques et les tempêtes sociales. Il est une barque qui traverse, depuis dix-neuf siècles, les flots changeants des générations humaines. Elle porte Jésus et sa doctrine. Les successeurs des bateliers Galiléens en sont les pilotes et les matelots. Parfois le vent s'élève en tourbillons furieux; toutes les passions déchaînées agitent le frêle esquif; la nuit se fait profonde dans les consciences, et l'on n'aperçoit plus, à la lueur des éclairs sinistres, que la cime écumante des vagues prêtes à submerger le navire. La terreur glace tous les courages; des cris de détresse répondent seuls au bruit de la tourmente, et cependant Jésus dort. — Quoi, Seigneur, ! lui disent encore les timides. Est-ce ainsi que vous prenez souci de notre vie? L'orage a déjà emporté les voiles et les cordages; nous ne sommes plus qu'une épave flottante. Un dernier effort de la tempête va tout engloutir à jamais! — Que de fois n'a-t-on pas redit ces paroles de la défaillance et de la pusillanimité! Ce n'est point là ce qu'attend le Maître. Il attend qu'on « s'approche de lui, » comme autrefois les disciples. Il attend la prière humble et confiante des âmes fidèles. Il se réveille alors, et se lève, dans sa majesté divine, sur la poupe du navire battu par les flots. Il commande aux événements et aux hommes; « Taisez-vous, rentrez dans le calme, » dit-il aux passions révoltées. Et aussitôt le vent s'apaise, et la tranquillité la plus complète règne sur l'Océan humain.

§ VII. Mort de saint Jean-Baptiste.

48. Un crime s'accomplissait alors à Machéronta, au milieu des fêtes célébrées à la cour d'Antipas. La mort de Jean-Baptiste avait été résolue par Hérodiade. Cette femme attendait l'occasion de consommer enfin sa vengeance. « Un jour favorable se présenta, dit l'Evangile. A l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, Hérode donna un grand festin aux princes, aux tribuns et aux grands personnages de la Galilée. La fille d'Hérodiade, la jeune Salomé, entra dans la salle du festin, et exécuta devant les convives une danse qui charma le cœur du monarque et de tous les assistants. La roi dit à la jeune fille : Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous le donnerai sur l'heure. — Il fit ensuite le serment solennel : En vérité, tout ce que vous demanderez, fût-ce même la moitié de mon royaume, vous sera accordé ! — Salomé étant sortie, alla trouver sa mère, lui disant : Que demanderai-je ? — La tête de Jean-Baptiste, répondit Hérodiade. — La danseuse rentra précipitamment dans la salle, et dit au roi : Je veux que vous me fassiez apporter, dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste. — Le roi fut contristé de cette demande. Cependant en considération du serment qu'il venait de faire et des convives qui l'avaient entendu, il ne voulut pas affliger la jeune fille par un refus. Il envoya donc un de ses gardes trancher la tête de Jean dans sa pri-

Le festin ensanglanté. Salomé la danseuse. La tête de saint Jean-Baptiste.

son. Le soldat revint bientôt, apporta sur un plateau la tête sanglante, et l'offrit à la jeune fille qui la remit à sa mère. A cette horrible nouvelle, les disciples de Jean accoururent ; ils obtinrent d'emporter le corps de leur maître et le déposèrent dans un tombeau. »

Caractères intrinsèques de vérité du récit évangélique. Détails traditionnels.

49. L'indignation soulevée au sein de la nation juive par le meurtre du saint Précurseur est attestée par l'historien Josèphe. Une sanglante défaite infligée quelque temps apès au tétrarque par les troupes d'un chef arabe, nommé Arétas, fut considérée par tout le peuple comme la punition divine de ce forfait inouï. La jeune Salomé, que la cruauté maternelle venait d'associer à un pareil crime, était en ce moment fiancée au tétrarque d'Iturée, Philippe. Peut-être son futur époux assistait-il à ce festin sanglant. Lorsqu'il entendit Hérode-Antipas jurer, à la manière juive, d'accorder à l'élégante danseuse même la moitié de son royaume, il se flatta sans doute que la dot de la jeune fille allait être considérablement augmentée. Quoi qu'il en soit, tout le récit évangélique du festin d'Antipas est en conformité parfaite avec l'état des mœurs hébraïques, telles que les avait faites à cette époque le mélange de la civilisation romaine. Au temps d'Auguste, la coutume depuis longtemps en usage chez les Grecs de terminer les festins d'apparat par des danses mimiques et par des scènes tirées des poëtes dramatiques, s'était introduite à la cour des grands dans tout l'Empire romain. Un histrion, Juif de naissance,

obtint en ce genre des succès tels à la cour de Néron, que l'impératrice Poppée, en agissait pour lui, comme Hérode-Antipas pour Salomé, et lui demandait publiquement de désigner la récompense qu'il voulait obtenir. Tel était le caractère de cette danse exceptionnelle, exécutée par la fille d'Hérodiade, en présence de convives déjà excités par les fumées du vin. Un trait exclusivement juif se révèle ici, à côté d'une importation étrangère. Les femmes quittaient la salle du festin, quand le repas se prolongeait et menaçait de dégénérer en orgie. Le paganisme ancien de l'Orient, d'Egypte, d'Athènes et de Rome ne connut jamais cette réserve, qui nous fait comprendre comment Salomé, pour exécuter sa danse mimique, fut obligée d'entrer dans la salle du festin, et comment elle dut sortir pour aller consulter sa mère sur la demande à formuler au roi. Saint Jérôme nous a conservé un souvenir traditionnel qui se rattache à cet horrible épisode, et qui peint toute la fureur vindicative d'Hérodiade. « Ce que Fulvie, dit-il, osa faire sur la tête ensanglantée de Cicéron, Hérodiade le fit sur celle de Jean-Baptiste. En haine de la vérité, ces deux femmes percèrent de leurs aiguilles d'or la langue éloquente de l'un, et la langue inspirée de l'autre, qui leur avait dit intrépidement la vérité [1]. » D'après le témoignage de Nicéphore Calliste, les disciples du Précurseur obtin-

[1] Hieronym., *In Ruffin., Apolog.*, lib. II, cap. XLII; *Patrol. lat.*, tom. XXIII, col 488.

rent de transporter son corps à Sébaste, l'antique Samarie, pour le soustraire aux derniers outrages que le ressentiment d'Hérodiade pouvait réserver encore à ses restes sacrés. On sait en effet que Sébaste n'appartenait plus à la domination d'Antipas et qu'elle faisait partie de la province romaine de Judée. Quoi qu'il en soit, Hérodiade et son faible époux, expièrent plus tard leur crime. Dépouillés de leurs états par Caïus, successeur de Tibère, ils furent d'abord exilés dans les Gaules, à Lyon, et relégués ensuite en Espagne, où ils traînèrent dans le dénûment les derniers jours d'une existence maudite [1]. Ces détails dont l'authenticité est incontestable nous sont fournis par l'historien Josèphe. Le mariage de la danseuse avec Philippe, le tétrarque, ne fut point heureux. Philippe mourut prématurément sans avoir eu de postérité, et sa veuve épousa en secondes noces Aristobule, roi de Chalcide, son cousin-germain [2]. Telles sont les expressions de Josèphe. Le récit de la fin tragique de la danseuse, tel que l'a enregistré Nicéphore, n'offre pas les mêmes garanties d'authenticité. Traversant un jour une rivière à moitié gelée, dit Nicéphore, la glace se rompit sous ses pieds; elle s'enfonça jusqu'au cou, et ses serviteurs la retrouvèrent enfermée ainsi, et dominant de la tête sa prison de glace [3].

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XVIII, cap. IX; *De Bell. jud.*, lib. II, cap. 26.— [2] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XVIII. c. VII.— [3] Niceph. Callist., *Histor.*, lib. I, cap. XX.

CHAPITRE VII.

TROISIÈME ANNÉE DE MINISTÈRE PUBLIC.

SOMMAIRE.

§ I. LES GÉRASÉNIENS.

1. Les démoniaques de Gadara. — 2. Authenticité du récit évangélique. Détails de topographie. — 3. Particularités du récit évangélique. — 4. Caractères des possessions démoniaques. — 5. Impossibilité matérielle de connivence préalable. — 6. La logique de Satan et la logique de Jésus-Christ. — 7. Le démoniaque de Gadara figure du monde païen.

§ II. LE PAIN DU CIEL.

8. Première multiplication des pains. — 9. Authenticité du miracle. — 10. Jésus marche sur les flots. Pierre le suit. — 11. La primauté de Pierre. — 12. Le pain eucharistique. — 13. Caractères d'authenticité intrinsèque du récit évangélique. Le pain descendu du ciel.

§ III. LES PHARISIENS.

14. L'ablution pharisaïque des mains avant le repas. — 15. Les observances pharisaïques. — 16. Les dix malédictions contre les Pharisiens et les Scribes. — 17. Serments pharisaïques. — 18. Le signe dans le ciel. Seconde multiplication des pains. Le levain des Pharisiens.

§. IV. EXCURSION EN PHÉNICIE.

19. Hérode Antipas. — 20. Une émeute à Jérusalem. La tour de Siloë. — 21. La Chananéenne. — 22. Les fils de la Chananéenne. La foi chez les Gentils.

§ V. RETOUR DANS LA DÉCAPOLE.

23. Le sourd-muet de la Décapole et l'aveugle de Bethsaïda. — 24. L'administration du baptême dans l'Eglise catholique. — 25. *Tu es Petrus.* — 26. La confession de saint Pierre. — 27. Jésus prédit sa passion et sa mort.

§ VI. LA TRANSFIGURATION.

28. Récit évangélique de la Transfiguration. — 29. La primauté et l'humilité de Pierre. — 30. La Transfiguration permanente. — 31. Le rationalisme et le miracle de la Transfiguration. — 32. Identification de la montagne de la Transfiguration avec le Thabor. — 33. Le démoniaque de *Dabireh*. — 34. La théorie évangélique du miracle.

§ VII. DERNIER VOYAGE A CAPHARNAUM.

35. Le didrachme pour le Temple de Jérusalem. — 36. Le rationalisme et le miracle. — 37. L'enfance évangélique. — 38. *Quasimodo geniti infantes*. — 39. Les conciles. — 40. Congrégations et *couvents*. — 41. Parabole du créancier impitoyable. — 42. Les serviteurs inutiles.

§ I. Les Géraséniens.

Les démoniaques de Gadara.

1. La mort du Précurseur fermait le cycle du Testament Ancien, et inaugurait l'ère chrétienne par le martyre. Pendant la tempête du lac de Tibériade, le Précurseur tombait victime des passions humaines. La lutte entre les deux royaumes de la vérité et de l'erreur, entre les Anges de Dieu et les esprits du mal commandés par Satan, se perpétuera ainsi, sur un champ de bataille vaste comme le monde et aussi durable que lui. Le divin Maître a voulu révéler nettement, dans l'Evangile, le caractère de cet antagonisme des esprits. « Le prince du monde doit être chassé de son domaine. » Quand Notre-Seigneur tenait ce langage en Judée, les temples païens retentissaient de ces lamentations unanimes : « Les dieux s'en vont ! Pan est mort ! Les oracles se taisent ! » Il y a donc, au delà des limites de la nature visible à nos yeux et perceptible à nos

sens, un monde que nous appelons surnaturel, par rapport à notre intelligence bornée, comme dit saint Thomas d'Aquin, mais qui constitue, dans l'ensemble de la création, un échelon supérieur à l'humanité, pour servir d'intermédiaire entre l'homme et Dieu. « Au moment où Jésus quittait la barque, et mettait le pied sur le territoire des Géraséniens [1], dit l'Evangile, deux possédés du démon accoururent à sa rencontre. L'un de ces hommes avait depuis longtemps quitté les lieux habités ; il ne portait plus de vêtements, et cherchait un abri dans les grottes sépulcrales de la montagne. Il était impossible de le retenir enchaîné. On l'avait souvent garrotté, pieds et mains assujettis par des chaînes de fer ; mais il brisait toutes les entraves et nul ne le pouvait dompter. Nuit et jour, il errait sur les ro-

[1] Gadara était située au nord, sur les limites de la Pérée, et sur le bord de la rivière nommée Larmouk, à huit milles romains de Tibériade, et à l'est du lac de Génésareth. La route de Scythopolis à Damas passait par Gadara. Josèphe (*De Bello Jud.*, lib. I, cap. v) nous apprend que la population de cette ville était fort riche. Un peu plus haut, au sud, était Gérasa. Ces deux cités faisaient partie de la Décapole, et étaient, d'après Josèphe, presque entièrement habitées par des familles païennes. Gadara, primitivement fondée par les Chananéens ou les Phéniciens, puis ruinée par les Asmonéens, avait été relevée par le général romain Pompée, à la prière de Démétrius de Gadara, son affranchi. Elle était la patrie de plusieurs philosophes connus dans l'histoire, tels que Ænomaüs le cynique, Apsinès, Philodème l'épicurien, Méléagre, Ménippe et Théodore le rhéteur, qui avait été précepteur d'Auguste. Gérasa était, d'après son étymologie, la Lutèce ou la *ville de boue* de la Palestine. Son nom venait de son sol bourbeux et des grasses prairies au milieu desquelles elle était située. (Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* tom. II, pag. 81, 82.)

chers et dans les sépulcres, poussant des cris et se meurtrissant la poitrine à coups de pierre. Du plus loin qu'il vit Jésus, il se mit à courir, et se prosternant devant lui, il l'adora. Élevant ensuite la voix : Jésus, Fils du Dieu très-haut, dit-il, que vous ai-je donc fait? Êtes-vous venu nous perdre avant le temps? Au nom de Dieu, je vous adjure de ne me pas tourmenter ainsi! — Car Jésus avait déjà commandé à l'esprit immonde et lui disait : Sors de cet homme! — Il l'interrogea ensuite et lui dit : Quel est ton nom? — Je m'appelle Légion, répondit l'esprit; car nous sommes une multitude. — Et il suppliait le Seigneur de ne pas les chasser de cette terre et de ne pas les contraindre à retourner dans l'abîme. Or toute la montagne aux environs était couverte de grands troupeaux de porcs, qui paissaient dans les bois. Les esprits supplièrent Jésus de leur permettre d'entrer dans le corps de ces pourceaux : Si vous nous chassez d'ici, envoyez-nous, dirent-ils, dans ces troupeaux de porcs. — Jésus le leur permit. Au même instant, les esprits immondes, sortant de cet homme, entrèrent dans le corps des animaux. Soudain, les porcs, dans un élan irrésistible, coururent de tous les points de la montagne se précipiter à la mer. Ils étaient environ deux mille, qui furent noyés ainsi. Les pâtres, qui les gardaient, coururent pleins d'effroi à la ville, dans les bourgades et dans les villas auxquels ces troupeaux appartenaient, racontant ce qui venait de se passer. Des multitudes de peuple accoururent

de toutes les localités environnantes. Ils vinrent à Jésus, et trouvèrent, assis à ses pieds, l'homme qui avait été délivré des démons. Il avait repris ses vêtements, et était sain d'esprit. La foule, à cette vue, témoignait son étonnement. En apprenant ce qui venait d'arriver, la terreur s'empara des Géraséniens. Ils supplièrent Jésus de s'éloigner de leur territoire, tant la crainte les dominait. Le Seigneur remonta alors dans la barque, et commanda de gagner le large. Au moment où il posait le pied sur le navire, le démoniaque qu'il avait délivré le pria de lui permettre de l'accompagner. Mais Jésus ne voulut point y consentir. Retournez, lui dit-il, dans votre maison, parmi les vôtres, et annoncez-leur les grandes choses que Dieu a faites pour vous, dans sa miséricorde. — Cet homme retourna donc dans sa ville natale ; il publiait par toute la Décapole les merveilles que Jésus avait opérées en lui ; et tous étaient dans l'admiration [1].

Authenticité du récit évangélique. Détails de topographie.

2. Nous sommes ici en présence d'une manifestation solennelle des esprits du mal. Plus les détails en sont extraordinaires, et plus la révélation qui en ressort pour nous est complète. L'épisode du démoniaque de Gadara nous donne la clef de tout le monde surnaturel. L'importance de ce fait, dans le récit évangélique, nous est suffisamment attestée par la mention simultanée des trois Synoptiques. Tout ce qu'on pourrait imaginer d'objections contre la réa-

[1] Matth., VIII, 28-33 ; Marc, V, 1-20 ; Luc, VIII, 26-39.

lité de l'événement lui-même tombe devant ce triple témoignage. Les rationalistes ne manquaient pas plus, au temps de Notre-Seigneur et des Apôtres, qu'ils ne font défaut de nos jours. Les circonstances de la manifestation diabolique ont ici un caractère qui dut paraître alors aussi étrange qu'il peut le sembler à nos modernes sceptiques. Il a donc fallu que le fait fût incontestable, pour que saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, au risque de heurter tous les préjugés de leur époque et de soulever l'incrédulité de tous les âges, l'inscrivissent au Livre sacré qui renferme l'ensemble de tout le dogme catholique, et la règle de foi de tous les siècles. D'ailleurs l'événement de Gadara eut une notoriété immense. Cette ville, située sur la rive droite du lac de Tibériade, était la capitale de la Pérée. Elle était peuplée de Syriens qui y entretenaient avec les tribus arabes un commerce considérable. L'étendue de ses ruines, que tous les voyageurs modernes ont signalées, confirme son importance à l'époque évangélique. La réputation de ses eaux thermales, qui existent encore aujourd'hui sous le nom de *Hammam-el-Scheik*, et qu'on dit supérieures en propriétés curatives à celles de Tibériade, y attirait alors un grand concours d'étrangers. Les hauteurs étaient couronnées, au temps de Notre-Seigneur, de ces forêts de chênes, si fameuses dans l'Ecriture sous le nom de chênes de Basan. Tel était, en effet, le nom antique de la contrée habitée par les Géraséniens. Avant les bouleversements volcaniques et

les tremblements de terre [1] qui ont transformé la Galilée en une solitude aride, les bords du lac avec les dix cités qui

[1] L'histoire a enregistré la date des principaux tremblements de terre qui ont successivement agité le sol de la Palestine, et qui en ont si profondément modifié la nature et l'aspect. Avant l'Ere chrétienne, on n'en compte que deux : celui qui survint au temps d'Elie, 900 ans avant J.-C. (III *Reg.*, XIX, 11), et celui du règne d'Ozias, 750 ans avant J.-C. Ce dernier fut si terrible, qu'il est cité comme une époque par les prophètes. (Amos, I, 1; Zachar., XIV, 5). Depuis l'Ere chrétienne, outre le tremblement de terre arrivé à la mort de Notre-Seigneur (33), ces fléaux se sont multipliés avec des ravages jusque-là inouïs. Le premier eut lieu l'an 419, sous le consulat de Monaxius et de Plinta. Voici les témoignages historiques qui en attestent l'intensité et les terribles résultats : *Terræ motus magni de orientalibus nuntiantur; nonnullæ magnæ repentinis collapsæ sunt ruinis civitates. Territi apud Jerosolymam qui inerant Judæi, pagani, catechumeni omnes sunt baptizati. Dicuntur fortasse baptizati septem millia hominum. Signum Christi in vestibus Judæorum baptizatorum apparuit. Relatu fratrum fidelium constantissimo ista nuntiantur. Sitifensis etiam civitas gravissimo terræ motu concussa est, ut omnes forte quinque diebus in agris manerent, et ibi baptizata dicuntur fere duo millia hominum.* (S. August., serm. XIX, n° 6; *Patrol. lat.*, tom. XXXVIII, col. 136, 137.) *Monaxio et Plinta Coss.* (*anno Christi* CDXIX). *Multæ Palestinæ civitates villæque terræ motu collapsæ. Multæ tunc utriusque sexus vicinarum gentium nationes, tam visu quam auditu perterritæ, atque credulæ, sacro Christi fonte ablutæ sunt.* (Marcellinus Comes, *Chronic.*, *Patrol. lat.*, tom. LI, col. 924.) Ainsi, le tremblement de terre de l'an 419 dura pendant sept jours, anéantit des villes considérables en Judée, et se fit sentir jusque sur la côte d'Afrique, où il renversa Sétif. Celui de 1169 couvrit de ruines toute la Syrie. (Guillelm. Tyr., *Histor.* lib. XX, cap. XIX; *Patrol. lat.*, tom. CCI, col. 796.) Le 20 mai 1202, une autre secousse non moins terrible détruisit presque toutes les villes situées le long de la mer, dans les vallées du Liban et dans la Galilée. Enfin, le tremblement de terre du mois d'août 1822 sévit particulièrement sur la frontière de Syrie, et détruisit la ville d'Alep. (M[gr] Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. III, pag. 416.)

en formaient la ceinture animée et riante, sous le nom de Décapole, étaient un des points les plus habités de l'Orient. On ne saurait donc invoquer ici l'obscurité du théâtre sur lequel s'accomplit le prodige. L'Evangéliste parle des multitudes accourues de tous les lieux circonvoisins, à la nouvelle d'un événement extraordinaire, qui intéressait à un si haut degré le pays. Il y avait, en effet, sur ce point une population nombreuse, active et commerçante, que le fait ne pouvait manquer d'émouvoir. Tous les géographes anciens confirment ici le témoignage des historiens sacrés. Les nombreux troupeaux de porcs, engraissés dans les forêts de chênes de ce pays, formaient une des branches les plus importantes du commerce local. Les Géraséniens n'étaient pas Juifs d'origine, ainsi que l'incrédulité du XVIIIe siècle voulait le prétendre. Ils étaient Syriens, et profitaient précisément de l'impureté légale qui frappait, en Judée, un animal déclaré immonde par Moïse, pour en cultiver l'élevage sur une grande échelle, et vendre aux garnisons romaines et aux villes intérieures de la Syrie une chair fort estimée et d'un produit considérable. Enfin, ce qui tranche à nos yeux toutes les objections de détail qu'on a voulu élever contre l'authenticité du fait lui-même, c'est qu'en l'an 295, Eusèbe de Césarée, parcourant la Palestine, se rendit à Gadara, et que les habitants lui montrèrent les rochers du haut desquels les troupeaux de porcs s'étaient précipités dans le lac de Tibériade. Or, l'an 295 de notre

ère, il y avait à peine un demi-siècle que l'on osait s'appeler Chrétien. Cependant la tradition locale était ferme et précise. Le fait évangélique s'était conservé dans toutes les mémoires; il s'était inscrit sur le sol lui-même. « On montre encore aujourd'hui, dit Eusèbe, un petit village nommé Gergésa, situé sur les rochers du sommet desquels les troupeaux de porcs se précipitèrent dans les flots du lac de Tibériade[1]. »

Particularités du récit évangélique.

3. L'authenticité nous domine donc ici de toutes parts. Elle éclate à nos yeux, comme elle frappa les Evangélistes eux-mêmes. Mais les caractères de la possession démoniaque ne sont pas moins saisissants. L'école mythique, désespérant d'infirmer la véracité du fait, se rejetait naguère dans un système d'interprétation naturaliste fort curieux. Il est incontestable, disait-on, que Jésus, par le charme de sa parole, ou par les secrets d'une science occulte, calma la frénésie d'un halluciné, sur le territoire des Géraséniens. Un médecin habile pouvait le faire; mais les circonstances prodigieuses dont l'imagination des historiens prit plaisir à surcharger le récit, sont en réalité fort naturellement explicables. Les pâtres qui gardaient leurs troupeaux sur la montagne furent effrayés de la course désordonnée du frénétique, quand il vint se précipiter aux pieds de Jésus. En voyant ce fou furieux, depuis longtemps la terreur de toute

[1] Euseb. Pamphil., lib. *De situ et nomin. hebraic.*, trad. Hieron., *Patrol. lat.*, tom. XXIII, col. 903.)

la contrée, traverser, nu et poussant des cris horribles, leurs parcs et leurs pâturages, ils se hâtèrent de rassembler les animaux pour les avoir sous la main. L'agitation insolite, le trouble accidentel que l'événement produisit parmi les pâtres, se communiquèrent aux animaux eux-mêmes, et quand le cri formidable de l'halluciné, prostern devant le Christ, se fit entendre, une terreur panique s'empara des troupeaux, qui s'enfuirent sans direction et se jetèrent dans le lac. Telle est la donnée fort naturelle que des esprits sérieux, en Allemagne et en France, osèrent proclamer, sans qu'un immense éclat de rire vînt les rappeler à cette loi fatale du réalisme, qui s'impose de soi-même, et qui renverse toutes les théories préconçues. L'animal immonde que l'Evangile met ici en scène, a des allures particulières que tout le monde a observées, et qui renversent toutes les théories du naturalisme. Deux mille pourceaux se précipitèrent dans le lac de Tibériade. Or deux mille pourceaux ne pouvaient être réunis sous la garde d'un seul pâtre. Il suffit d'avoir vu dans nos campagnes une troupe de ces animaux, dont les mœurs n'ont pas changé, pour en être convaincu. Aussi les Evangélistes nous disent-ils que les nombreux pasteurs qui veillaient à la garde des pourceaux de Gadara, coururent à la ville, dans les bourgades et dans les fermes environnantes [1], pour annoncer la nouvelle. Par conséquent, ce n'était pas un seul troupeau

[1] Matth., VIII, 33; Marc, V, 14; Luc, VIII, 34.

qui avait été pris de vertige. En effet, rien n'est moins imitateur, rien n'a moins d'allures uniformes, qu'un de ces troupeaux. Le mouton suit la houlette du berger, avant même que le chien le provoque ou le gourmande. Mais le porc est indiscipliné par nature; ses mouvements sont brusques, spontanés et d'une irrégularité caractéristique. L'instinct animal se manifeste chez lui par des bonds effrénés que tous nos chasseurs connaissent, et qui rendent l'attaque du sanglier proverbialement redoutable. Réduit en domesticité, le porc se familiarise, jusqu'à un certain point, avec le maître qui le nourrit ; il subit la société de son semblable, mais dans une mesure fort restreinte, et, sous ce rapport, nos forêts de Lorraine peuvent aujourd'hui nous donner l'idée de ce qui se passait sous les chênes de Basan. Des troupeaux isolés, et disséminés sur les flancs de la montagne, séparés par groupes distincts, ne pouvaient être soudainement affectés d'une manière uniforme par une voix humaine, si formidable qu'on la suppose. Les pâtres eux-mêmes, à la distance où ils se trouvaient placés les uns des autres, par suite de la dispersion même des bandes qu'ils conduisaient, n'auraient pu sans un miracle, être affectés d'un phénomène qui ne put être visible que sur un seul point. Un homme qui court en ligne droite, si redoutable qu'il puisse être, n'est aperçu que sur la ligne qu'il parcourt. Or une montagne boisée, et des troupeaux de porcs, échelonnés sur ses pentes, selon les inéga-

lités du terrain et les accidents du paysage, se refusent absolument à l'hypothèse naturaliste qu'on a tenté de faire prévaloir. Le miracle qu'on veut éviter se multiplierait ici par toutes les impossibilités physiques, telles que la vue à distance à travers des corps opaques, et l'audition simultanée, dans un rayon trop étendu pour que les sons les plus aigus pussent le percer.

Caractères des possessions démoniaques.

4. Le sens commun ici suppléera à toutes les commissions scientifiques, ou plutôt l'expérience quotidienne, dont la science se sert comme point de départ pour toutes ses expérimentations, est complétement d'accord avec le sens commun. La force d'expansion de la voix humaine se développe dans des conditions que les académies ne peuvent modifier. Le rayon visuel d'un être humain ne saurait se prolonger au delà des proportions connues, ni surtout franchir l'obstacle d'une montagne interposée entre l'œil et l'objet lui-même. Par conséquent l'hypothèse naturaliste est absurde. Le surnaturel déborde dans la narration évangélique. Vainement on s'efforce de le presser d'une main impuissante; il s'échappe à travers toutes les jointures, et rompt les barrières dans lesquelles on veut l'emprisonner. Le démoniaque de Gadara brisait ainsi les entraves et les chaînes de fer qui emprisonnaient ses pieds et ses mains. Nous avons de nos jours la camisole de force pour les fous furieux; et les fous ne s'en dégagent pas. Est-ce que les chaînes de fer, au temps des Césars, étaient moins solides

que le lambeau d'étoffe dont nous garrottons les fous? Or l'Evangéliste nous apprend qu'on avait plus d'une fois mis les fers aux pieds et aux mains du démoniaque de Gadara, et qu'il les avait brisés du premier bond. Si l'on veut essayer sur un halluciné moderne ce système de compression, on pourra se convaincre que le fer n'est pas plus élastique aujourd'hui qu'il ne l'était alors. Il y avait donc autre chose que la surexcitation des forces physiques, dans le possédé de Gadara. Il y avait un des caractères exclusivement propres à l'état démoniaque, savoir une puissance d'action sur la matière en disproportion évidente avec l'appareil nerveux et le système musculaire d'un organisme quelconque. Les corps suspendus dans l'espace en dehors de toutes les lois d'équilibre ou d'attraction; les phénomènes de violence extérieure consistant à briser, sans effort, les objets les plus durs, ou a en subir le choc, sans en être blessé, ce sont là des faits de possession que l'histoire a constatés ; qui survivent aux dénégations du scepticisme, et qui déconcertent toutes les explications puisées dans l'ordre de la nature, d'autant plus que la manifestation de ces faits étranges est toujours irrégulière, capricieuse, désordonnée et surtout sans application utile. Le spiritisme a présenté de nos jours plusieurs phénomènes de ce genre. On se fit d'abord l'illusion de croire à la découverte d'un agent naturel jusque-là ignoré. Mais les causes naturelles produisent leurs effets avec précision, suite et régularité. Le fluide

électrique est une force naturelle, aussi est-il soumis à des lois physiques. Ses variations mêmes, comme celles de l'aiguille aimantée, sont prévues, et rentrent dans la discipline générale à laquelle ces agents sont soumis. Il faut donc reconnaître une force étrangère à la nature, qui s'exerce parfois sur la nature, et que tous les progrès de la science ne disciplineront jamais. Quand le démoniaque de Gadara se frappait la poitrine à coups de pierre, la sensibilité nerveuse paraissait éteinte chez lui, et la rage avec laquelle il se meurtrissait lui-même d'une main qui brisait des chaînes de fer ne parvenait point à le blesser. Les convulsionnaires en faisaient autant sur le tombeau du diacre Pâris : toutes les commissions académiques du siècle de Louis XIV constatèrent le fait, sans réussir à l'expliquer par des raisons tirées de l'ordre naturel.

Impossibilité matérielle de connivence préalable.

5. Nous retrouvons, dans le démoniaque de Gadara, les autres signes de possession diabolique déjà observés dans celui de Capharnaüm. C'était la première fois que Jésus débarquait sur le rivage des Géraséniens. Le démoniaque ne pouvait donc pas le connaître. La réputation du Sauveur s'était pourtant déjà répandue dans cette contrée. La respectueuse prière que les habitants adressèrent à Jésus après le prodige, nous le fait assez comprendre. Mais le possédé vivait depuis longues années séquestré de tout commerce avec les humains. Par conséquent il ne pouvait pas même avoir entendu le nom du Sauveur; et cepen-

dant, aussitôt que la barque galiléenne touche la terre, il se précipite du haut de la montagne, se prosterne et s'écrie : « Que vous ai-je fait, Jésus, Fils du Dieu très-haut ? » Non-seulement le possédé appelle par son nom cet étranger, cet inconnu, ce visiteur qui paraissait pour la première fois, mais il lui donne son véritable titre : « Fils du Dieu très-haut, » ou plutôt, selon le style hébraïque, Fils de Jéhovah ! Dans cet halluciné, dans ce fou furieux, ainsi que la critique moderne voudrait le considérer, d'où vient cette admirable lucidité qui dépassait celle de l'esprit le plus sain ! Le plus perspicace des habitants de cette contrée où le Sauveur était personnellement inconnu aurait été impuissant à trouver le véritable nom du personnage qui abordait en ce moment en vue de Gadara. Le plus habile des rationalistes du pays n'eût jamais deviné que l'inconnu, débarquant avec quelques pêcheurs sur ce rivage, était le Fils de Jéhovah ! Surtout il se fût bien gardé de le dire. Mais le démoniaque agissait et parlait sous l'impulsion d'un esprit qui n'était pas le sien. Sa logique, comme celle du possédé de Capharnaüm suit un ordre d'idées manifestement satanique. « Pourquoi venez-vous nous tourmenter avant le temps? Au nom du Dieu très-haut, je vous adjure de ne pas nous torturer ainsi ! Mon nom est Légion, car nous sommes une multitude. Ne nous chassez pas de ce pays. Ne nous ordonnez pas de rentrer dans l'abîme ! » Pour bien comprendre ces dernières paroles, il faut les

rapprocher de la doctrine de Jésus-Christ lui-même. « L'esprit impur, dit-il, quand il est chassé d'un homme, parcourt les régions arides et va chercher une autre demeure[1]. » Il y a donc au-dessus de nous, et parmi les principautés de l'air, selon l'expression de saint Paul, des esprits qui cherchent sans cesse à séduire et à tromper les hommes. Ce pouvoir date pour eux du jour où la déchéance originelle leur donna une action directe et un empire immédiat sur la race humaine. Ils trouvent dans l'exercice de ce ministère de dépravation des joies infernales qui adoucissent pour eux l'éternelle torture à laquelle ils sont voués. C'est pour cela que saint Pierre et saint Jude, instruits des vérités du monde surnaturel à l'école du divin Maître, nous enseignent « que les anges rebelles sont réservés pour le jour du dernier jugement, où leur supplice sera complet[2]. » C'est dans le même sens que saint Paul disait aux Corinthiens : « Vous savez que nous jugerons même les anges[3]. » La logique de Satan est donc manifeste, dans ce dialogue avec le Sauveur. L'esprit du mal ne veut pas être, avant le temps, avant le jugement du dernier jour, chassé de son domaine et replongé dans l'éternel abîme.

La logique de Satan et la logique de Jésus-Christ.

6. Mais si le démon a sa logique infernale, le Rédempteur divin des âmes a la sienne. Il faut que le tyran qui a si longtemps courbé le monde sous son empire soit enfin démasqué, et que sa domination apparaisse dans toute son

[1] Matth., XII, 43. — [2] II Petr., II, 4 ; Jud., 6. — [3] I Cor., VI, 3.

horreur. L'esprit de Satan est essentiellement celui du mal : la destruction est son triomphe ; la haine qu'il a pour l'homme s'étend à tout le domaine de l'homme et à la nature elle-même. Les rationalistes de l'ère évangélique niaient l'existence des esprits. Nos modernes Sadducéens n'ont rien inventé, et, durant les jours de sa vie mortelle, Jésus-Christ avait à combattre des doctrines exactement semblables à celles qui se produisent de nos jours. On l'a dit : Le chef-d'œuvre de Satan a été de faire nier sa propre existence. Mais l'œuvre divine de Notre-Seigneur a été de faire connaître Satan, pour anéantir son pouvoir. Quand les démons disent au Sauveur : « Permettez-nous d'entrer dans le corps de ces pourceaux, » leur malice infernale prévoyait que le désastre qui allait frapper par eux toute la contrée aurait pour résultat d'effrayer les habitants et de les éloigner de Jésus. L'intérêt matériel est un des plus puissants auxiliaires de l'empire de Satan. Le divin Maître exauce cependant cette prière hypocrite ; c'est que la foi du monde entier devait compenser la pusillanime défection des Géraséniens. Qu'on sonde, en effet, à la lumière de l'Evangile, les profondeurs du monde démoniaque dans ses rapports avec notre monde visible, et l'on se convaincra que cet épisode est une révélation complète, en deçà de laquelle il serait aussi périlleux de rester, qu'il serait téméraire de vouloir poursuivre au delà. Le pouvoir du démon, terrible dans sa nature, dans sa manifestation et

dans ses effets, est pourtant soumis à la volonté souveraine de Dieu. Satan, l'ange de ténèbres, n'agit qu'avec la permission de son Créateur et de son juge. Nous comprenons ainsi que tout genou fléchisse, au nom de Jésus, même dans les abîmes de l'enfer[1]. La prière adressée au Sauveur par la bouche du démoniaque, nous révèle la loi du monde infernal. Le principe surnaturel de la grâce manque à cette prière, qui ne constitue ni un acte d'espérance ni un acte de charité. C'est la sourde imprécation de l'esclave, mordant la chaîne dont il subit l'étreinte, sans pouvoir la briser. Mais c'est un acte de foi, le seul dont les démons soient capables; car, dit saint Jacques : « Les démons croient[2]. » La subordination absolue de la puissance satanique à la volonté de Dieu rassure nos âmes contre les terreurs excessives, et nous place entre une crainte légitime et une espérance certaine dans la voie du salut. Plus la prière de Satan recèle d'intentions perverses, plus la volonté de Jésus renferme de trésors de miséricorde. Ce que le démon prétend faire servir à la destruction et à la ruine, Jésus le fera tourner à la sanctification des âmes ; et Satan lui-même en travaillant à éteindre la foi dans les cœurs ne réussira qu'à l'y enraciner pour jamais.

Le démoniaque de Gadara figure du monde païen.

7. « Allez, » dit le Seigneur à la légion diabolique ; comme s'il disait : Montrez vous-mêmes à vos adorateurs quel maître ils servaient. Jamais, sans vous, l'homme ne

[1] Philipp., II, 10. — [2] Jacob., II, 19.

comprendrait votre infernale puissance, et l'ignominie des dieux qu'il s'est donnés. Allez donc ! Ces pourceaux, que vous choisissez pour manifester votre pouvoir, valent-ils mieux que le troupeau d'Epicure, dont vous êtes les rois? — A l'instant, les animaux immondes se précipitent de tous les points de la montagne, et vont se noyer dans les flots. L'affirmation du pouvoir démoniaque ne pouvait être plus solennelle. Que les Sadducéens juifs, les sophistes de la Grèce et de Rome, ou les rationalistes de notre temps nient, s'ils le veulent, l'existence des esprits. Les Géraséniens ne la nièrent pas : et leur intérêt personnel nous garantit la vérité de leur témoignage. A la nouvelle du désastre qui vient de les atteindre dans leur fortune, aux cris des pâtres épouvantés, ils accourent, et le premier objet qui frappe leurs regards, c'est le démoniaque, maintenant délivré, assis aux pieds du Sauveur, écoutant modestement les leçons de la sagesse divine, dans le calme d'une intelligence redevenue saine. Cet homme, l'effroi de tout le pays, a repris ses vêtements ; comme un agneau timide, il est couché aux pieds du souverain Pasteur. A ce spectacle inattendu, les Géraséniens, saisis d'effroi, oublient leurs propres intérêts et la perte qu'ils viennent de faire. On leur raconte tous les détails du prodige. Les pâtres ne les avaient informés que de l'accident survenu aux troupeaux. Maintenant les témoins du miracle complètent le récit. La multitude, rassemblée de tout le pays, voit Jésus ; elle s'épou-

vante de cette puissance inouïe, et supplie le divin Maître de s'éloigner de ses frontières. Cette conduite des Géraséniens est la preuve la plus irréfragable de l'authenticité du miracle. Quel motif retint le bras de la foule exaspérée, dont les troupeaux étaient perdus ? Pourquoi n'accablèrent-ils pas, sous une grêle de pierres, l'étranger qu'on signalait comme l'auteur du désastre ? Si les habitants de Gadara n'avaient pas eu sous les yeux le démoniaque guéri ; s'ils n'eussent contemplé ce miracle vivant, rien n'aurait arrêté leurs instincts de vengeance. Mais, au contraire, ils se prosternent devant le Sauveur ; ils le supplient de s'éloigner de leur territoire, et quand Jésus, cédant à leurs instances, fut remonté dans la barque, chacun s'empressa, sans doute, de retirer des flots les épaves du naufrage. Cependant le divin Maître laisse au milieu d'eux le démoniaque délivré, pour que la persistance de sa guérison, et le récit qu'il en ferait lui-même fussent autant de signes incontestables de la puissance et de la miséricorde divines. Telle est la signification de l'épisode de Gadara. Depuis lors, que d'âmes arrachées au pouvoir de Satan par la vertu rédemptrice ! Ce troupeau immonde, précipité dans les flots du lac de Tibériade, figurait l'expulsion de Satan que la croix allait chasser de tous les points de la terre. Le règne de Jésus-Christ devait s'établir sur les ruines de l'empire démoniaque.

§ II. Le Pain du ciel.

Première multiplication des pains.

8. « Jésus, continue l'Evangéliste, étant remonté dans la barque, passa sur l'autre rive du lac [1]. La multitude l'accueillit avec transport, car elle avait attendu son retour [2]. Les disciples de Jean-Baptiste, après avoir enseveli leur maître, vinrent trouver Jésus pour lui apprendre ce qui s'était passé [3]; et désormais, ils s'attachèrent au Seigneur. Les apôtres, après leur première excursion en Galilée, s'étaient rassemblés eux-mêmes pour revenir à Jésus. Ils lui rendirent compte de tout ce qu'ils avaient fait et enseigné dans le cours de leur mission [4]. » La nouvelle de la mort de Jean-Baptiste avait dû interrompre la mission des Apôtres. On pouvait craindre de la part d'Hérode Antipas un système de persécution qui s'étendrait sur les disciples de Jésus, après avoir sévi contre le Précurseur. Le sang appelle le sang sous la main des tyrannies ombrageuses et faibles qui se sont une première fois laissé entraîner dans le crime. « Or la fête de Pâques était proche; » mais Jésus ne se rendit point à Jérusalem pour la solennité. « Venez, dit-il à ses Apôtres, vous reposer avec moi au désert. — Car la foule se pressait toujours autour d'eux, et ils n'avaient pas le temps de manger. — Etant donc montés dans une barque, ils se rendirent dans la solitude voisine

[1] Luc, VIII, 37. — [2] *Ibid.*, 40. — [3] Matth., XIV, 12-13. — [4] Marc, VI, 30.

de Bethsaïda, sur l'autre rive du lac. Le peuple, en les voyant s'éloigner, devina leur direction, et les suivit à pied en contournant la mer de Tibériade. La multitude se grossissait en chemin de l'affluence des habitants du pays qui s'y joignaient. De sorte que Jésus, descendant de la barque, fut ému de compassion. Il les accueillit avec bonté, leur distribua ses enseignements et guérit tous les malades. Il gravit ensuite la montagne et s'assit entouré de ses disciples. Cependant l'heure était déjà avancée. Les Apôtres s'approchèrent de Jésus. Ce lieu est désert, lui dirent-ils, et le jour penche vers son déclin. Congédiez la foule, pour que chacun se rende dans les cités et les villages d'alentour, et puisse s'y procurer des aliments. — Il n'est pas nécessaire de les y envoyer, répondit Jésus : donnez-leur vous-mêmes à manger. — Mais deux cents deniers ne suffiraient pas, reprirent les Apôtres, pour acheter la quantité de pain nécessaire à tant de monde. — Alors Jésus leva les yeux, et voyant cette multitude immense, dit à Philippe : Où pourrions-nous acheter du pain pour nourrir ce peuple? — Or il parlait ainsi pour éprouver la foi de Philippe, car Jésus savait bien le prodige qu'il allait opérer. Cependant Philippe répondit : En distribuant pour deux cents deniers de pain, chaque personne n'en aurait pas même un morceau. — Jésus leur demanda : Combien avez-vous de pains? Allez vous en assurer. — Ils le firent, et l'un d'eux, André, frère de Simon-Pierre, revint en disant : Il y a ici un jeune

homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais, qu'est-ce que cela pour une telle foule? — Il y avait, en effet, environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Jésus dit aux Apôtres : Faites-les asseoir. — Or on était dans un vallon où l'herbe était abondante. La foule s'assit sur le gazon vert, par groupes de cent et de cinquante personnes, selon le voisinage et la parenté. Alors Jésus prit les cinq pains, leva les yeux au ciel, et, ayant rendu grâce à son Père, les bénit. Il les rompit ensuite et les distribua aux disciples pour les servir à la foule. Il fit de même pour les poissons et chacun en mangea autant qu'il voulut. Quand tous les convives furent rassasiés, il dit aux Apôtres : Recueillez les morceaux, afin qu'ils ne se perdent pas. — Ils le firent et comblèrent douze corbeilles des fragments restés des cinq pains d'orge et des deux poissons, après que tout le peuple eut mangé. » La foule qui venait d'être à la fois le témoin et l'objet du miracle s'écria : « C'est vraiment le Messie dont l'avénement était promis au monde! — Ils voulaient s'emparer de Jésus pour le proclamer roi. Mais le Seigneur, connaissant leur pensée, s'enfuit seul sur la montagne, ordonnant à ses Apôtres de reprendre la mer, et de traverser sans lui le lac de Tibériade [1]. »

9. Qu'eussent fait toutes les commissions scientifiques Authenticité du miracle.

[1] Matth., XIV, 13-21; Marc, VI, 31-44; Luc, IX, 10-17, Joan., VI, 1-15.

du rationalisme, si elles eussent contemplé le prodige de la multiplication des pains? Il n'y a pas ici de place pour l'illusion ou la supercherie. Jésus a traversé le lac sur une barque de pêcheur. En supposant toute la capacité du frêle esquif remplie en secret de provisions, l'insuffisance des vivres par rapport à la multitude n'en serait pas moins évidente. D'ailleurs, cinq mille hommes échelonnés sur les pentes de la montagne, depuis la rive du lac jusqu'au sommet où s'était assis le divin Maître, auraient vu passer les corbeilles chargées de pains et de poissons, qu'il eût nécessairement fallu sortir de la barque. Nul n'aurait songé à trouver, dans un fait aussi simple, la moindre apparence de miracle. Toutes les circonstances du récit évangélique se prêtent une force mutuelle et résistent aux efforts de l'incrédulité. En temps ordinaire, la foule qui se pressait autour de Jésus n'aurait pas atteint le chiffre de quatre à cinq mille hommes. Mais l'Evangéliste précise la date, et nous donne la raison de ce déplacement en masse. « La fête de Pâque était proche, » par conséquent le pèlerinage annuel de Jérusalem commençait en Galilée. On voyageait par groupes de familles et de localités. Voilà pourquoi les Apôtres font ranger la foule, dans l'ordre accoutumé, pour le repas du soir : *secundùm contubernia*. Quand Joseph et Marie conduisirent l'Enfant-Dieu, âgé de douze ans, à la Ville sainte, le trajet s'était accompli dans les mêmes conditions. Cette fois la multitude espérait sans doute que

Notre-Seigneur irait lui-même à la solennité; elle voulait l'escorter, comme l'année précédente, et suivre chacun de ces pas marqués par des grâces et des bénédictions nouvelles. La réunion des quatre à cinq milles hommes que les Apôtres font asseoir dans le vallon verdoyant de Bethsaïda ne pouvait avoir lieu qu'en Palestine, et à l'époque marquée par l'Evangéliste. L'authenticité du récit se démontre ainsi d'elle-même, et s'affirme avec des caractères d'évidence irrécusables. Comme pour mieux constater le prodige, Jésus ordonne aux Apôtres de s'informer de la quantité de vivres qui peuvent se trouver à la disposition de tout ce peuple. Les Juifs avaient l'habitude de porter avec eux, en voyage, une corbeille, dans laquelle ils mettaient les restes du repas précédent, et un peu de foin qui leur servait d'oreiller pour la nuit. Juvénal se moquait élégamment de cette pauvreté des Hébreux « dont un panier de jonc et une poignée de paille, disait-il, composent tout le mobilier [1]. » Ce que le satirique eût admiré chez un stoïcien, il le méprisait chez un peuple détesté pour son intolérance religieuse [2]. Car on ne pardonnait pas plus à la race juive de rester exclusivement fidèle au culte du vrai Dieu, qu'on ne pardonne à l'Eglise de Jésus-Christ son attachement sans partage à la révélation évangélique. Quoi qu'il

[1] *Judæis quorum cophinus, fœnumque supellex.*
(Juvenal., *Satir.* III, vers. 14.)

[1] Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, livre IV, chap. XXXIII.

en soit, les douze corbeilles qui sont remplies des morceaux laissés par la foule, après le repas miraculeux, sont encore un détail caractéristique. Leur présence sur le théâtre du prodige ne s'expliquerait point naturellement partout ailleurs. On chercherait en vain, dans nos contrées, parmi la foule qui se presse à nos fêtes publiques, douze corbeilles dont on pût immédiatement disposer. Mais avec les mœurs connues des Juifs, ce qui ne se trouverait pas chez nous, devait abonder parmi eux. Cependant il ne se rencontre au milieu d'une telle affluence que cinq pains d'orge et deux poissons. L'Evangile nous donne indirectement la raison de cette pénurie. On était dans la contrée la plus riche et la plus abondante de la Palestine, sur les bords d'un lac poissonneux, au milieu de villages et de cités qui pouvaient fournir abondamment à toutes les ressources de la vie. Il avait donc été fort inutile aux pèlerins de se charger de provisions. Les Apôtres proposent au Sauveur ou de les envoyer eux-mêmes acheter dans le voisinage la quantité de pain nécessaire, ou de congédier le peuple qui trouverait dans les bourgades environnantes le repas du soir. Mais plus ces détails, multipliés et précis, s'accordent avec les circonstances de temps et de lieu au milieu desquelles s'accomplit l'événement, plus ils attestent la réalité du miracle. Cinq mille hommes savent-ils ou non s'ils ont avec eux de quoi manger? Cinq mille hommes peuvent-ils se méprendre, en comptant cinq pains d'orge et deux pois-

sons? Enfin leur témoignage est-il recevable, quand ils se déclarent rassasiés par les pains et les poissons miraculeusement multipliés? La constatation de chacune des phases du prodige était évidemment à la portée de tous. L'absence de provisions suffisantes est attestée et par l'inquiétude des Apôtres, et par leur enquête au milieu de la foule, et par les réponses de Philippe et d'André, frère de Simon-Pierre. Le jeune voyageur qui apporte les cinq pains d'orge et les deux poissons, tenus par lui en réserve, ne pouvait s'être chargé, au départ, de l'énorme quantité de vivres que suppose un repas de cinq mille hommes. Enfin, quand toute la foule nourrie par le pain du miracle, comme jadis les Hébreux par la manne du désert, veut s'emparer de Jésus-Christ pour le faire roi, elle proclame la réalité du miracle, avec une énergie que le rationalisme n'affaiblira jamais. Si la multitude n'a pas été témoin d'un prodige, pourquoi son enthousiasme pour le divin Maître éclate-t-il avec une telle spontanéité? Si vous rejetez le miracle de la multiplication des pains sur la montagne de Bethsaïda, vous retombez dans le miracle du délire inexplicable qui s'empare, sans le moindre prétexte plausible, d'une multitude de cinq mille hommes! Le prodige déborde donc de toutes parts. Le pain miraculeux du désert s'est changé au pain miraculeux de l'Eucharistie. Le divin Maître va bientôt nous développer lui-même ce mystère d'amour, dont l'épisode de Bethsaïda n'était que le prélude.

Jésus marche sur les flots. Pierre le suit.

10. « Le soir était venu, continue l'Evangile, lorsque les disciples, pour obéir à l'ordre du Seigneur, remontèrent dans la barque, et traversèrent le lac, en se dirigeant vers Capharnaum. La nuit arriva, sans que Jésus vînt. Cependant la mer commençait à grossir, sous le souffle de la tempête. Ils ramèrent l'espace de vingt-cinq ou trente stades, avec de grands efforts, car le vent leur était contraire. Cependant Jésus était demeuré seul sur le rivage. La barque agitée par les flots oscillait au milieu du lac. Or, environ la quatrième veille de la nuit, le Seigneur vint à eux, marchant sur les vagues. Ils le virent s'avancer sur les eaux, s'approcher du navire et continuer sa route, comme s'il voulait les dépasser. En l'apercevant, ils crurent voir un fantôme. Dans leur terreur ils s'écrièrent à la fois : C'est un spectre ! car tous l'avaient vu. Mais Jésus leur parla aussitôt en disant : Ayez confiance. C'est moi. Ne craignez point ! — Pierre dit alors : Seigneur, si c'est vous, ordonnez que j'aille vous rejoindre, en marchant sur les flots ! — Venez, répondit Jésus. — Pierre descendit alors de la barque, et marcha sur l'eau pour aller à Jésus. Mais en ce moment la tempête soulevait les vagues avec violence, Pierre eut peur. Il commençait à enfoncer et s'écria : Seigneur, sauvez-moi ! — Aussitôt Jésus étendant la main, le releva et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? — Les disciples le prièrent alors de monter dans la barque, il le fit ; à l'instant le vent cessa. Les mate-

lots se jetèrent à ses pieds en s'écriant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu! — Un instant après le navire abordait sur le rivage de Génésareth[1]. »

11. Pierre fait ici, selon l'expression de saint Jean Chrysostome, l'apprentissage de la foi indéfectible dont il aura le privilége. Comme le petit oiseau, dit-il, qui s'essaie à voler hors du nid, et que ses ailes ne soutiennent pas encore, a besoin du secours maternel pour soutenir son essor, ainsi le divin Maître vient soutenir la faiblesse de son Apôtre. » La primauté de Pierre, l'élan de sa foi et de son invincible courage s'affirment, dans cet épisode, avec un merveilleux caractère. Tous les autres disciples ont entendu la voix de Jésus-Christ. Ils ont reconnu cette personnalité divine, qui commande aux vents et aux flots. Chacun d'eux voit Jésus marcher sur les vagues, comme sur une plage unie. Ils ne s'en étonnent pas, car ils savent qu'il est Dieu. Mais la foi de Pierre va plus loin. Ecoutons saint Augustin développer ce mystère et interpréter l'exclamation de l'Apôtre, quand il dit à Jésus : « Si c'est vous, ordonnez que j'aille vous rejoindre en marchant sur les eaux ! » — « Je ne m'étonne pas que les vagues se courbent sous vos pieds, pour leur frayer un chemin. La créature ne doit-elle pas être soumise à son auteur ? Non, ce n'est pas là pour moi un sujet d'admiration. Voulez-vous m'étonner, communiquez la même puissance à Pierre, et ordonnez-lui d'aller à

La primauté de Pierre.

[1] Matth., XIV, 22-33; Marc, VI, 45-52; Jean, VI, 16-21.

vous par le même chemin. Vous êtes Dieu, mais je ne suis qu'un homme. Vous avez voulu emprunter l'infirmité de ma nature, donnez-moi la puissance de la vôtre, et que les flots me portent comme vous. Ordonnez, Seigneur, que j'aille vous rejoindre, en marchant sur les eaux. La mer deviendra pour moi une route praticable, si vous le voulez, vous qui êtes venu pour être notre voie [1]. Seul, Pierre, le premier dans la hiérarchie apostolique, ose tenir ce langage, parce qu'il est le premier pour le dévouement et l'amour [2]. » L'embarcation sur laquelle se trouvaient les disciples était un de ces bateaux de pêcheurs, dont Josèphe nous dit que le nombre s'élevait, de son temps, à environ quatre mille, sur le lac de Tibériade. A l'époque de la ruine de Jérusalem, les Galiléens osèrent, avec cette légère escadre, engager un combat naval contre les trirèmes de Vespasien et de Titus. On conçoit que saint Pierre put facilement franchir le bord de la barque et descendre à la mer pour aller à Jésus. Mais ce qui dépassera à jamais l'intelligence du rationalisme, c'est que l'eau soit devenue ferme sous ses pieds. La foi du prince des Apôtres obtient un prodige. Cependant cette foi n'est pas encore confirmée dans son immuable stabilité. Le vent amoncelle les vagues, comme des montagnes liquides; et Pierre tremble. « Sei-

[1] Serm. XIV; *Cornelius à Lapide*, édit. Vivès, tom. XV, pag. 346; *Patrol lat.*, tom. XXXIX, col. 1886.

[2] S. Augustin., serm. LXXVI; *Patrol. lat.*, tom. XXXVIII, col. 479.

gneur, sauvez-moi! » s'écrie-t-il. Un jour viendra encore où l'orage de la persécution ébranlera le courage de Pierre. Il lui faut apprendre par expérience que, dans le gouvernement de l'Eglise, l'homme n'est rien et que Dieu est tout. Jésus sur les flots du lac de Génésareth, et Jésus au tribunal du Grand-Prêtre sera un instant abandonné. Mais aussi quelles circonstances formidables! Pierre, chancelant, est relevé sur les eaux du lac par la main de Jésus, comme il sera relevé au prétoire par un regard de Jésus. Après ces deux chutes, qui sont devenues le rocher de notre foi, dit saint Augustin, Pierre n'hésitera plus. Il s'élancera à travers les flots et les tempêtes de l'océan humain. La barque chancellera toujours; le vent ne cessera de souffler; parfois on saisira le pilote et on le jettera à la mer; Jésus le relèvera toujours, et toujours Pierre conduira l'esquif de de l'Eglise immortelle aux rivages de l'éternité.

12. « Les habitants de Génésareth, continue l'Evangile, ayant appris que Jésus venait de débarquer sur leur territoire, lui apportaient les malades sur leurs lits, et les déposaient à ses pieds. Il les guérissait. Dans les villages, les bourgs et les cités qu'il traversait, on les exposait sur la place publique; ils le suppliaient de leur permettre de toucher la frange de son vêtement, et tous ceux qui la touchaient étaient guéris [1]. Cependant la multitude, nourrie du pain miraculeux, avait passé la nuit au pied de la mon-

Le pain eucharistique.

[1] Marc, VI, 54 ad ultim.

tagne. Le lendemain, ne voyant plus l'unique barque qui la veille était attachée à la rive, et sachant que Jésus avait laissé partir les disciples sans les accompagner, elle se mit à sa recherche. Ne l'ayant point trouvé, la foule traversa le lac, sur les bateaux des pêcheurs de Tibériade, et vint à Capharnaüm, s'enquérant de Jésus. Lorsqu'ils l'eurent rencontré, ils lui dirent : Maître, quand donc êtes-vous venu ici ? — En vérité, en vérité, je vous le dis, répondit-il, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains en abondance, et que vous avez été rassasiés. Travaillez, non pour vous procurer une nourriture périssable, mais pour obtenir la vie éternelle que le Fils de l'homme vous donnera. Car c'est lui que Dieu le Père a marqué du sceau de son élection. — Ils lui demandèrent alors : Que ferons-nous pour accomplir les œuvres de Dieu? — L'œuvre de Dieu, reprit Jésus, consiste pour vous à croire en celui qu'il a envoyé. — Mais, reprirent-ils, à quel signe reconnaîtrons-nous que nous devons vous croire ? Quelle preuve en donnez-vous ? Nos pères ont mangé la manne dans le désert. Les paroles de l'Ecriture l'attestent : « Moïse leur a donné à manger le pain du ciel. » — En vérité, en vérité, je vous le dis, répondit Jésus, ce ne fut pas Moïse qui donna le pain du ciel, mais mon Père vous donne en ce moment le véritable pain céleste. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et communique la vie au monde. — Seigneur, s'é-

crièrent-ils, donnez-nous ce pain merveilleux. — Je suis, répondit-il, le pain de vie. Quiconque vient à moi n'aura plus jamais faim ni soif. Je vous l'ai déjà dit, vous m'avez vu, et vous ne croyez pas encore. Tout ce que me donne mon Père viendra à moi, et je ne le rejetterai point, car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour accomplir l'ordre de celui qui m'a envoyé. Or la volonté du Père qui m'envoie est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour. Oui, telle est la volonté de mon Père qui m'a envoyé : Quiconque voit le Fils de l'homme et croit en lui aura la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. — Cependant les Juifs murmuraient, parce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant, descendu du ciel. — Quoi donc, disaient-ils, n'est-il point Jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment peut-il dire : Je suis descendu du ciel? — Jésus leur répondit : Cessez de murmurer ainsi. Nul ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire par sa grâce. Celui-là, je le ressusciterai au dernier jour. Il a été écrit par les Prophètes : « Tous seront admis à recevoir la doctrine de Dieu. » En effet, quiconque entend la voix du Père, et suit son enseignement, vient à moi ; non pas cependant que personne ait vu le Père. Celui-là seul qui est de Dieu a vu le Père. En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos aïeux ont mangé la

manne, au désert, et ils sont morts. Si quelqu'un mange le pain descendu du ciel, celui-là ne meurt pas. Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Quiconque mangera ce pain vivra éternellement. Le pain, que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair. — Les Juifs laissèrent alors éclater leur indignation. Ils disaient entre eux : Comment peut-il nous donner à manger sa propre chair? — Jésus reprit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Quiconque mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est réellement une nourriture et mon sang un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Le Père, qui m'a envoyé, est vivant et je vis de sa vie ; de même, celui qui me mange vivra de ma vie. Voilà donc le pain descendu du ciel, bien différent de la manne que vos aïeux mangèrent et qui ne les préserva pas de la mort. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. — Or Jésus tenait ce discours en enseignant le peuple, dans la synagogue de Capharnaüm. Plusieurs de ses disciples, en l'écoutant, disaient : Cette parole est d'une intolérable dureté! Qui pourrait l'admettre? —Jésus, connaissant leur pensée, leur dit : Cela vous scandalise ! mais attendez le jour où vous verrez le Fils de l'homme remonter aux cieux, d'où il est descendu. L'esprit vivifie tout ; les sens n'ont rien à

faire ici. Or les paroles que j'ai prononcées sont esprit et vie. Cependant il en est quelques-uns parmi vous qui ne croient pas. — En effet, Jésus savait, dès le commencement, quels étaient les incrédules; il connaissait celui qui devait le trahir. Il ajouta donc : Je vous l'ai dit : Nul ne peut venir à moi, si cette grâce ne lui a été donnée par mon Père. — En ce moment, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ne voulurent plus marcher à sa suite. Alors, Jésus dit aux douze : Et vous, voulez-vous aussi m'abandonner? — Seigneur, s'écria Pierre, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous savons et nous croyons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu! — Jésus reprit : Ne vous ai-je pas élus au nombre de douze ? Cependant, parmi vous, il y a un fils de Satan. — Il désignait ainsi Judas Iscariote, fils de Simon, l'un des douze, qui devait le trahir[1]. »

Caractères d'authenticité intrinsèque du récit évangélique. Le pain descendu du ciel.

13. La multiplication des pains, sur la montagne, ce prodige, qui eût entraîné la foi de tout autre peuple, n'est pas suffisant pour les Juifs. Ils le trouvent inférieur à celui de Moïse; car, enfin, Jésus n'a multiplié que des pains d'orge et la chair de quelques poissons, pour un seul repas et pour une foule restreinte. Moïse, au contraire, avait fait descendre la manne du ciel, pendant quarante années, et avait nourri ainsi des millions d'hommes. Pour faire une telle objection, et pour montrer une pareille exigence,

[1] Matth., XIV, 32 ad ultim.; Marc, VI, 53 ad ultim.; Jean, VI, 22-72.

il fallait être Hébreu. Jamais un Spartiate ou un Romain n'eût parlé ainsi. Mais les fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob étaient les familiers du miracle. Elie avait multiplié l'huile, dans les jarres de la veuve de Sarepta. Ce prodige ne dépassait pas celui de Moïse, et quand Notre-Seigneur s'annonce comme le Messie prédit par Moïse, on lui demande des signes plus éclatants que ceux de Moïse, d'Elie et des autres Prophètes. L'attitude du peuple est telle qu'on pouvait l'attendre de tout son passé historique. Sous ce rapport, le Testament Ancien et le Testament Nouveau se renvoient l'un à l'autre un témoignage solennel d'authenticité. Il faut donc que le divin Maître nourrisse d'un pain miraculeux, non plus une foule affamée au désert de Bethsaïda, mais des générations entières. Il faut que ce pain descende du ciel, et qu'il ne soit pas la reproduction d'un aliment terrestre. Il faut enfin que le prodige ne soit pas un phénomène isolé et transitoire; mais qu'il ait, comme la manne de Moïse, le double caractère de l'universalité et de la durée. Mais le Sauveur va plus loin que les exigences de la rage juive; et la merveille permanente dont il annonce l'institution épouvantera l'incrédulité elle-même. Le corps et le sang de Jésus-Christ seront à jamais le pain et le vin de l'immortalité. Il n'y a point ici de figure, de symbole ni de métaphore. « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Celui

qui me mange vivra par moi. » Impossible de se méprendre sur la réalité positive de cette parole. Elle indigne les Juifs : « Comment, disent-ils, celui-ci nous donnera-t-il sa chair à manger ? » Elle révolte un grand nombre de disciples jusque-là fidèles. Ils abandonnent leur Maître, en criant : « Un tel langage est intolérable ! » Qu'était-ce pourtant que cette parole du Sauveur, sinon le dogme de la transsubstantiation eucharistique, miracle permanent du pain de vie, descendu du ciel, qui s'est multiplié sans limite et sans mesure pour nourrir des générations d'âmes? D'un pôle à l'autre, la multiplication des pains s'accomplit aujourd'hui comme à Bethsaïda. L'incrédulité juive et la désertion des disciples épouvantés ne changent rien au langage de Notre-Seigneur. Il n'adoucit point sa formule, pour calmer l'indignation de ses auditeurs. Qu'on suppose un instant que la pensée du divin Maître eût été celle-ci : Je vous donnerai à manger un pain ordinaire, qui sera la figure de mon corps; je vous donnerai à boire un vin pareil à celui dont vous faites usage tous les jours, et qui sera la figure de mon sang. Cette hypothèse est celle du protestantisme. Qui donc eût empêché le Sauveur d'apaiser soudain tous les murmures, et de retenir à ses côtés la foule des disciples incrédules? Un seul mot d'explication, tombé de ses lèvres, eût fait cesser l'agitation produite par un discours interprété tout d'abord en un sens trop absolu. Mais Jésus-Christ redouble ses affir-

mations à mesure que le tumulte augmente. Il redit invariablement : « Je vous donnerai ma chair à manger et mon sang à boire. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Ce langage vous scandalise, attendez le jour où vous verrez le Fils de l'homme remonter au ciel d'où il est descendu. L'esprit vivifie tout, et les sens n'auront rien à faire ici. » O Jésus de l'Eucharistie, pain vivant descendu du ciel, des milliers d'adorateurs ont remplacé pour vous, et remplaceront jusqu'à la fin des temps, les disciples incrédules qui vous abandonnèrent à Capharnaüm ! S'il est encore des Juifs charnels, pour l'oreille de qui ce langage est dur, l'Eglise catholique vous redit chaque jour, au pied de vos tabernacles, la protestation de saint Pierre : « Seigneur, nous ne vous fuirons pas, car vous avez les paroles de la vie éternelle ! »

§ III. Les Pharisiens.

L'ablution pharisaïque des mains avant le repas.

14. La solennité pascale s'était accomplie à Jérusalem, sans que le divin Maître se fût rendu à la Ville sainte. « Il parcourait la Galilée, dit l'Evangéliste, et ne voulut pas pénétrer en Judée, où l'on cherchait à le faire mourir [1]. » Or, des Pharisiens et des Scribes revenant de Jérusalem se joignirent à la foule qui le suivait. Ils virent les disciples rompre le pain pour le repas, sans avoir pratiqué l'ablu-

[1] Jean, VII, 1.

tion légale des mains. Or les Pharisiens et tout le peuple juif ne mangent jamais avant de s'être lavé plusieurs fois les poignets et les mains. S'ils reviennent du marché ou de la place publique, ils ne se mettent à table qu'après ces nombreuses ablutions. Ils les pratiquent de même pour les coupes, les vases de terre ou d'airain et pour le lit qui leur sert de couche. Les Pharisiens et les Scribes l'interrogèrent donc à ce sujet, en disant : Pourquoi vos disciples transgressent-ils les rites traditionnels des Anciens? Ils ne font pas les ablutions manuelles avant de rompre le pain, et mangent à la manière des Gentils. — Jésus leur répondit : Pourquoi, sous prétexte de vos traditions, violez-vous ouvertement vous-mêmes le précepte de Dieu? Dieu a dit : Honore ton père et ta mère. Il a ajouté : Celui qui prononcera une parole de malédiction contre son père ou sa mère, sera puni de mort. Et vous, vous dites : Si un homme répond à son père ou à sa mère tombés dans l'indigence : J'aurais pu vous secourir, mais je déclare *Corban* (j'ai voué à Dieu) toutes les ressources dont j'aurais disposé en votre faveur; cet homme est dispensé de soulager la vieillesse de son père et de sa mère. C'est ainsi que vous ruinez le commandement de Dieu, vous jouant de sa parole, avec des traditions que vous avez faites. Hypocrites! Isaïe a bien prophétisé de vous, quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. En vain ils prétendent m'honorer par une doctrine et des observances

frivoles, inventées à leur gré [1]. En effet, c'est ainsi que vous abandonnez la loi de Dieu pour des traditions humaines, des ablutions de vases ou de coupes, et autres pratiques semblables. Voilà comment, sous prétexte de vos traditions, vous annulez les préceptes du Seigneur. — Puis s'adressant à la multitude : Ecoutez-moi, dit-il, et comprenez ma parole. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme qui le rend impur, mais ce qui sort de sa bouche peut le souiller. Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. — En ce moment les disciples s'approchèrent, et lui dirent : Savez-vous que les Pharisiens sont vivement scandalisés de votre parole ? — Jésus répondit : Toute plantation que la main de mon Père qui est aux cieux n'a point faite sera arrachée. Laissez ces hommes, ce sont des aveugles conduisant des aveugles. Or, si un aveugle prétend en diriger un autre, ils tombent tous deux dans l'abîme. — Plus tard, quand il fut rentré dans la maison, loin de la foule, ses disciples désiraient connaître le sens de la parabole. Pierre lui dit : Seigneur, interprétez-nous la parabole que vous avez prononcée. — Quoi, répondit-il, êtes-vous donc encore sans intelligence ? Ne comprenez-vous pas que les aliments que l'homme introduit dans la bouche, et qui circulent dans tout son corps, ne peuvent souiller son âme? Ce qui rend l'homme impur, ce sont les paroles coupables qui sortent d'un cœur cor-

[1] Isa., XXIX, 13.

rompu. C'est du cœur, en effet, que procèdent les mauvaises pensées, les desseins adultères, les actes ignominieux, les homicides, le vol, le faux témoignage, l'avarice, les perfidies, les trahisons, l'impudicité, l'envie, le blasphème, l'orgueil et l'impertinence. Toute cette génération mauvaise naît du cœur. Or telles sont les causes qui rendent l'homme impur. Mais avoir mangé sans s'être lavé les poignets ou les mains ne constitue pas un état d'impureté pour l'homme [1].

15. Pour se faire une idée précise des ridicules observances du Pharisaïsme et de ses incroyables prétentions doctrinales, il faut en chercher la trace dans le Talmud, où elles se fixèrent depuis. L'usage des ablutions, si commun chez les Orientaux, est fondé sur les nécessités du climat. La législation de Moïse l'avait consacré en le réglant dans une mesure propre à sauvegarder les intérêts hygiéniques du peuple hébreu, sans le surcharger d'obligations excessives [2]. La loi des ablutions était restreinte à des cas d'impureté matérielle, spécifiés par le divin Législateur, tels que le contact de cadavres d'animaux immondes. En un pays et sous un climat où la lèpre exerçait de si terribles ravages, ces précautions constituaient une nécessité sociale de premier ordre. Mais la réserve de Moïse avait disparu pour faire place à l'invasion des rites

Les observances pharisaïques.

[1] Matth., xv, 1-20; Marc, vii, 2-23. — [2] Voir *Levit.*, xi, 31 et seq.; cf. Cornelius a Lapide, *Commentar. in hunc locum.*

superstitieux du Pharisaïsme. Un Israélite ne pouvait manger un morceau de pain, s'il ne s'était d'abord lavé les mains, en les élevant à la hauteur de la tête. Pendant le repas, les plus zélés affectaient de se mouiller fréquemment le bout des doigts. Enfin quand ils cessaient de manger, ils pratiquaient une dernière ablution, en tenant les mains en bas, et en observant avec soin que l'eau n'allât jamais au delà du poignet. Il n'était permis de plonger entièrement le bras dans l'eau que pour le repas des sacrifices. Fallût-il aller chercher l'eau à une distance de quatre milles, les Pharisiens maintenaient l'inviolabilité de ces rites superstitieux. Le Juif qui les eût enfreints, était déclaré aussi criminel qu'un meurtrier. Au contraire, celui qui les exécutait strictement était assuré du salut éternel et d'une place au banquet du royaume des cieux. Le Talmud enregistre vingt-six prescriptions, relatives à la manière de pratiquer, chaque matin, l'ablution manuelle[1]. On comprend dès lors le scandale des Pharisiens et des Scribes, quand le divin Maître, brisant le faisceau de leurs traditions absurdes, les rappelle au véritable esprit de la loi mosaïque, et proclame le grand principe de la pureté du cœur. L'école rabbinique d'Hillel et de Schammaï qui avait récemment ajouté ces observances au précepte positif de la loi, prétendait leur donner une valeur doctrinale supérieure même à celle du texte de Moïse. « Les paroles des

[1] *Talmud*, traité *Schilchan-Aruc.*

savants dans l'Ecriture, dit le Talmud, l'emportent sur celles de la loi et des prophètes. Celui qui étudie l'Ecriture fait un acte indifférent. Celui qui étudie avec la Mischna mérite récompense ; mais celui qui se livre à l'étude de la Gémara, fait l'action la plus méritoire [1]. » L'application de ce principe avait sanctionné l'abus odieux que Notre-Seigneur flétrit avec tant de sévérité. La langue hébraïque appelait : *Corban*, tout ce qui était consacré au Seigneur. On trouve cette expression employée dans les livres de Moïse pour désigner les brebis, les chevreaux, les génisses des holocaustes et des sacrifices expiatoires ou pacifiques [2]. Par extension, ce nom fut donné dans la suite au Gazophylacium, sorte de tronc disposé sous les parvis du Temple pour recevoir les offrandes du peuple [3]. Le mot *Corban*, était devenu sacramentel dans le langage usuel, pour signifier tout ce qui était, de fait ou intentionnellement, voué au Seigneur, en sorte qu'il suffisait de jeter cette exclamation : *Corban!* pour arrêter toute revendication même légitime sur un objet quelconque, qui se trouvait investi par là même de l'inviolabilité d'une chose sacrée, appartenant au Temple, et couverte par la majesté de Jéhovah. Tel était le subterfuge employé par des enfants ingrats pour se soustraire aux obligations de la piété filiale. *Corban!* disaient-ils au vieillard qui étendait la main, pour

[1] *Talmud*, traité *Bava-Metzia*; Sepp., *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, pag. 40-41. — [2] *Levit.*, I, II, III. — [3] Matth., XXVII, 6.

manger à la table d'un fils dénaturé. Et les Scribes et les Pharisiens enseignaient que non-seulement cette action était légitime, mais que le fils ne pouvait plus, sans se rendre coupable d'un sacrilége, revenir sur la formule sacramentelle. Voilà certes la doctrine la plus monstreuse, qu'au nom d'une loi divine, des esprits ambitieux et superbes aient pu faire accepter à un peuple. Mais, d'un autre côté, qu'on rapproche de ces détails exclusivement locaux, et partout ailleurs inintelligibles, la théorie qui fait composer l'Evangile à Rome ou à Antioche, par un travail populaire, opéré à distance, dans un milieu où les usages juifs étaient inconnus, et l'on verra éclater comme un rayon lumineux, l'authenticité du livre divin.

Les dix malédictions contre les Pharisiens et les Scribes.

16. Le scandale des docteurs juifs était au comble. Ils recherchaient toutes les occasions de soulever le peuple contre Jésus, au nom de leurs coutumes et de leurs traditions outragées. « Un Pharisien, continue l'Evangile, invita le Seigneur à manger chez lui. Jésus entra et se mit à table. Or le Pharisien se disait en lui-même : Voilà qu'il n'a point pratiqué l'ablution manuelle avant le repas ! — Le Seigneur prenant la parole, dit aux convives : Vous autres, Pharisiens, vous purifiez, avec un soin minutieux, le dehors de la coupe et du vase; mais il vous importe peu que l'intérieur de votre âme soit plein de rapines et de meurtres. Insensés, celui qui a créé la nature extérieure n'a-t-il pas créé le cœur ? Aveugles, purifiez d'abord l'in-

térieur du vase et de la coupe, afin que l'extérieur lui-même soit pur. Ensuite, faites l'aumône, et tout sera purifié en vous. Malheur à vous, Pharisiens et Docteurs, qui portez fidèlement au Temple la dîme de la menthe, du cumin, de l'anis, de la rue et des moindres herbes potagères de vos jardins; pendant que vous abandonnez tout ce qu'il y a d'important dans la Loi, c'est-à-dire la justice, la miséricorde, la foi et la charité divine! Il vous faut sans doute exécuter les observances, mais devez-vous rejeter les préceptes? Guides aveugles, vous filtrez les moucherons et avalez un chameau! Malheur à vous, Pharisiens, parce que vous aimez les chaires les plus élevées dans les synagogues, et que vous recherchez les salutations dans les places publiques! Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous dévorez l'héritage des veuves, tout en prolongeant vos oraisons menteuses! Pour ce crime, vous subirez votre jugement. Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous parcourez la terre et les mers pour gagner un prosélyte à votre foi, et quand vous l'avez trouvé, vous en faites un fils de l'enfer, deux fois plus méchant que vous! Malheur à vous, chefs aveugles, qui dites : Jurer par le Temple, n'engage à rien; mais celui qui jure par l'or du Temple, est astreint à l'exécution de son serment! Insensés! Quel est donc le plus sacré, de l'or, ou du Temple qui sanctifie l'or? Vous dites de même : Jurer par l'autel n'engage à rien, mais

quiconque jurera par la victime placée sur l'autel devra accomplir son serment. Aveugles! Quel est donc le plus sacré de l'oblation, ou de l'autel qui la sanctifie? Celui qui jure par l'autel, jure également par tout ce qui est déposé sur l'autel. Celui qui jure par le Temple, jure aussi par le Dieu tout-puissant qui l'habite. Enfin, celui qui jure par le ciel, jure par le trône du Seigneur, et par le Seigneur lui-même dont la majesté s'y repose. Malheur à vous, parce que vous êtes comme des sépulcres enfouis, sur lesquels on marche, sans les voir, et qui communiquent leur souillure au voyageur à son insu! Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites! Vous ressemblez aux monuments funèbres dont on blanchit la façade et dont l'aspect extérieur est séduisant, mais ils ne renferment en réalité que la corruption et les dépouilles de la mort. C'est ainsi qu'aux yeux des hommes vous avez l'apparence de la justice, mais intérieurement le cœur est plein de mensonge et d'iniquité. — Un des Docteurs de la loi, prenant la parole, lui dit : Maître, en parlant de la sorte, vous nous outragez nous-mêmes! — Jésus répondit : A vous aussi, Docteurs de la loi, malheur! parce que vous chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne sauraient porter, et que vous ne voudriez pas vous-mêmes toucher du bout du doigt! Malheur à vous qui élevez de magnifiques tombeaux aux prophètes et aux justes que vos pères ont mis à mort. Vous dites cependant : Si nous avions vécu au temps de nos aïeux nous

n'aurions pas trempé nos mains dans le sang des justes. Mais ce sont là des protestations hypocrites. En réalité vous êtes les complices des crimes de vos pères, vous décorez la sépulture de leurs victimes, et vous comblez la mesure des impiétés paternelles ! Race de serpents, génération de vipères, comment échapperiez-vous à la condamnation de la géhenne ? La sagesse de Dieu a déjà porté votre jugement. « Je vous ai envoyé, dit l'Ecriture, des prophètes, des apôtres, des sages et des docteurs, vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous les flagellerez dans vos synagogues, et votre haine les poursuivra de cités en cités, » afin que chaque goutte du sang innocent, répandu sur la terre, retombe sur vous, et que la justice divine ait à vous en demander compte, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'à celui de Zacharie, fils de Barachias, que vous avez égorgé entre le Temple et l'autel. En vérité, je vous le dis : De chacun de ces fortaits, il vous sera demandé compte. Malheur donc à vous, docteurs de la loi, parce que vous tenez dans vos mains la clef de la science, et que vous fermez à vos frères la porte du royaume des cieux ! Vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous refusez l'entrée aux autres ! — Après ce discours terrible, les Pharisiens et les Scribes redoublèrent de persécutions; ils cherchaient à étouffer la voix de Jésus, lui tendant des embûches, et travaillaient à soulever la multitude contre sa doctrine [1]. »

[1] Luc, XI, 37-54 ; Matth., XXIII, 25-37.

Serments pharisaïques.

17. Au moment où le divin Maître confondait ainsi, sous le poids des anathèmes, l'orgueil et l'ambition de ces sectaires, un scandale public venait de les vouer au mépris du monde entier. L'historien Josèphe nous apprend qu'un Juif de Rome, aidé de quelques docteurs pharisiens, avait converti au mosaïsme une noble dame, nommée Fulvia, et lui avait persuadé de léguer au Temple de Jérusalem toute sa fortune, qui représentait une valeur énorme. Le legs fut recueilli par les hypocrites docteurs ; mais ils n'en remirent pas une obole au Temple, et se partagèrent intégralement les dépouilles arrachées par leur avarice à la bonne foi d'une étrangère. Le fait produisit une impression immense : Tibère rendit un décret qui expulsait tous les Juifs de l'enceinte de Rome[1]. Tel était ce prosélytisme cupide, auquel Notre-Seigneur fait allusion. Sans doute, pour séduire leur victime, les Pharisiens avaient juré, par le Temple de Jérusalem, à la matrone Fulvia, d'exécuter religieusement ses volontés dernières. Mais, dans le style pharisaïque, jurer par le Temple n'engageait à rien. Les serments par l'autel et par le ciel lui-même n'avaient pas plus de valeur. Les disciples d'Hillel, armés des distinctions de leur maître, allaient donc, parcourant les continents et les mers, chercher moins des prosélytes que des trésors, et vouer à la malédiction des gentils le nom sacré de Jéhovah. Le Pharisaïsme, foudroyé par la réprobation

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XVIII, cap. III.

du Sauveur, n'a plus aujourd'hui les formes hautaines et dominatrices qu'il avait revêtues en Judée. Mais il s'est retranché dans les arguties des sophistes. Que de fois n'avons-nous pas entendu le rationalisme moderne dénaturer les paroles que le divin Maître employait pour flétrir l'hypocrisie des Docteurs de la Loi ! Pourquoi, disent les Scribes actuels, nous imposer des jeûnes, quand Jésus a déclaré que l'aliment pris par l'homme ne saurait souiller l'homme ? Misérable équivoque, que nous relevons ici parce qu'elle est populaire. Oui, sans doute, l'alimentation est intrinsèquement chose fort indifférente. Mais suivre Jésus et porter sa croix, voilà le fondement de la sanctification. Or Jésus a jeûné ; il prévenait les Pharisiens que ses disciples devraient jeûner eux-mêmes. La vie de Notre-Seigneur fut une mortification continuelle ; on le vit tomber en défaillance, à la suite de ses jeûnes prolongés. Sur la montagne, le festin miraculeux qu'il sert à la multitude consiste en pain d'orge et en poisson salé. Mais Jésus-Christ est le modèle de tous les chrétiens ; il est la voie hors de laquelle nous ne pouvons avoir accès au royaume des cieux. Donc l'Eglise, épouse de Jésus-Christ et mère des chrétiens, a dû prescrire des mortifications corporelles et des abstinences obligatoires. Refuser de la suivre dans un chemin dont sa tendresse maternelle a adouci toutes les rigueurs, au point de faire rougir notre faiblesse, c'est se révolter contre l'autorité de Jésus-Christ lui-même, c'est

refuser de marcher quelques jours dans la voie royale de la croix, où le divin Maître a passé les trente-trois années de sa vie mortelle. Voilà ce qui souille les âmes et ce qui renouvelle l'orgueil pharisaïque des Docteurs de Judée.

Le signe dans le ciel. Seconde multiplication des pains. Le levain des Pharisiens.

18. « Les Pharisiens et les Sadducéens réunis, continue l'Evangile, revinrent trouver Jésus, et lui demandèrent avec insistance un signe dans le ciel. Il leur répondit : Quand le soir est venu, vous considérez le ciel à l'occident, et vous dites : Il y aura demain une belle journée, parce que le couchant est tout empourpré des feux du soleil. Le matin, vous regardez l'orient, et vous dites : Aujourd'hui nous aurons une tempête, parce que les rayons du soleil sont pâles. Si vous voyez les nuages s'amonceler à l'ouest, vous dites : Nous aurons de la pluie, et le pronostic se réalise. Quand le vent souffle du midi, vous dites : Il fera chaud. Hypocrites, vous savez discerner l'aspect du ciel et de la terre, et vous ne pouvez distinguer les signes des temps ! Pourquoi ne pas juger par vous-mêmes ce qui est juste ? — En ce moment, il poussa un profond soupir, et il ajouta : Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe? En vérité, je vous le dis : Cette race perverse n'en aura pas d'autre que celui de Jonas. — Ayant ainsi parlé, il laissa les Pharisiens et s'éloigna[1]. » — Malgré toutes les excitations de cette secte perfide, la foule s'attachait toujours aux pas du Sauveur. On était à l'époque où les pèle-

[1] Matth., XVI, 1-4 ; Marc, VIII, 11, 12 ; Luc, XII, 54-57.

rins revenaient de Jérusalem, après la solennité pascale. La multitude se réunit de nouveau pour l'entendre. « Jésus dit à ses disciples : J'ai pitié de ce peuple. Il y a trois jours qu'ils me suivent, et cependant ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie à jeun, ils tomberont d'inanition dans la route ; car il y en a qui sont venus de loin. — Où trouverons-nous, dans ce désert, répondirent-ils, de quoi nourrir une telle foule ? — Combien avez-vous de pains ? demanda Jésus. — Sept, répondirent-ils, et quelques petits poissons. — Il fit asseoir le peuple, bénit le pain et les poissons, en rendant grâces à Dieu, et les distribua aux disciples qui les servirent à la foule. Tous en mangèrent et furent rassasiés, et l'on rapporta sept corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés. Or le nombre des voyageurs était de quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. — Ensuite Jésus monta sur une barque et vint sur le territoire de Dalmanutha, qu'il parcourut, ainsi que les confins de Magdala [1]. Un jour, que ses disciples avaient oublié de porter la provision de pain pour la journée, il leur dit : Exercez une surveillance rigoureuse, et prenez garde au levain des Pharisiens, des Sadducéens et d'Hérode. — Or les disciples étonnés se disaient entre eux : Il nous parle ainsi parce que nous n'avons pas emporté de pains ! — Jésus, connaissant leurs pensées, reprit : A quoi songez-vous, hommes de peu de foi? Vous vous inquiétez de n'a-

[1] Matth., xv, 32-39 ; Marc, viii, 1-10.

voir pas apporté de pains ! N'avez-vous donc pas encore la science et l'intelligence ? Votre cœur sera-t-il toujours aveugle, en sorte que vous ayez des yeux sans voir et des oreilles sans entendre ? Quand je partageai cinq pains d'orge entre cinq mille hommes, combien vous resta-t-il de corbeilles pleines ? — Douze, répondirent-ils. — Et lorsque je distribuai sept pains à quatre mille personnes, combien vous en resta-t-il ? — Sept corbeilles, dirent-ils. — Comprenez-donc que je n'ai point voulu vous parler du pain matériel, en vous disant : Prenez garde au levain des Pharisiens, des Sadducéens et d'Hérode. — Alors les disciples comprirent que, par le levain, le Seigneur entendait la doctrine des Pharisiens et des Sadducéens[1]. »

§ IV. Excursion en Phénicie.

Hérode Antipas.

19. La haine de ces orgueilleux sectaires venait de trouver un appui dans le tétrarque Hérode Antipas. « Ce prince, en apprenant les miracles opérés par Jésus, dit à ses serviteurs : C'est Jean-Baptiste qui est ressuscité d'entre les morts, et qui accomplit tous ces prodiges[2]. — Les uns répondaient : C'est Elie ; d'autres : C'est un prophète nouveau, ou quelqu'un des anciens prophètes ressuscités en lui. — Mais le tétrarque reprenait toujours : J'ai fait déca-

[1] Matth., XVI, 5-12 ; Marc, VIII, 13-21. — [2] Matth., XIV, 1, 2.

piter Jean : c'est lui qui est ressuscité d'entre les morts [1] ! — Et il désirait voir Jésus [2]. » Une circonstance, qui nous est rapportée par Josèphe, augmentait les terreurs du meurtrier. Il venait d'essuyer une sanglante défaite, sur les frontières méridionales de la Pérée, dans un engagement avec un chef arabe, Arétas. La bataille avait été livrée sous les murailles de Machéronta, au pied de la forteresse où le Précurseur avait été sacrifié à la vengeance d'une danseuse. Hérode, trahi par quelques transfuges, sujets de Philippe son frère, avait vu toute son armée anéantie. Ce désastre fut considéré par les Hébreux, dit Josèphe, comme le châtiment du crime commis sur la personne de l'homme de Dieu. On comprend dès lors l'anxiété du tétrarque, à mesure que la renommée lui apportait la nouvelle des prodiges opérés par le Sauveur. Aux remords d'une conscience coupable, à l'humiliation du roi vaincu, se joignait la crainte d'un soulèvement populaire. Cependant Hérode pouvait, dans sa propre cour, interroger des disciples du Sauveur, qui l'eussent rassuré sur ce point. Chuzaï, intendant du palais, gouverneur de Capharnaüm, et Jeanne, sa femme; Manahem, compagnon d'enfance et ami du tétrarque, étaient de ce nombre. Mais peut-être, comme il arrive aux tyrannies ombrageuses et faibles, Hérode se défiait-il d'autant plus de ses serviteurs les plus fidèles, qu'il les savait plus capables de lui dire la vérité.

[1] Marc, VI, 15, 16. — [2] Luc, IX, 9.

Quoi qu'il en soit, son désir de voir Jésus ne procédait certainement pas d'un sentiment sympathique. « Quelques Pharisiens, moins hostiles que les autres, vinrent dire au Seigneur : Eloignez-vous et sortez d'ici, car Hérode veut vous mettre à mort. — Jésus leur répondit : Allez dire à ce renard : Voici que je chasse les démons et guéris les malades. Aujourd'hui et demain, j'agis de la sorte ; mais le troisième jour, je serai mis à mort. Cependant il me faut aujourd'hui, demain et le jour suivant, marcher encore. D'ailleurs, c'est à Jérusalem que doit mourir un prophète[1]. » Il fallait trois jours, dit le docteur Sepp, pour se rendre de Galilée à Jérusalem. Notre-Seigneur prend ce terme de comparaison pour désigner le temps que devait durer sa vie publique, jusqu'à ce qu'il mourût pour la rédemption du monde. Ses jours sont pris ici pour des années, et par conséquent il circonscrit le temps de sa mission évangélique dans un intervalle de trois ans et demi. Il précise à la fois et l'époque et le lieu de sa Passion, qui devait s'accomplir après son troisième voyage à Jérusalem, pour la fête de Pâques[2]. Telles étaient les circonstances au milieu desquelles le divin Maître disait à ses disciples : « Gardez-vous du levain des Pharisiens, des Sadducéens et d'Hérode. » Si l'on s'étonnait de l'inintelligente interprétation donnée d'abord à ses paroles, qu'on veuille bien ne pas

[1] Luc, XIII, 31-33. — [2] Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, pag. 120, 121.

oublier qu'elle nous a été transmise par les disciples eux-mêmes. La personnalité des Evangélistes s'efface devant la vérité, avec une abnégation tellement surhumaine, que ce fait seul constituerait, pour tout esprit impartial, la plus solennelle garantie d'authenticité.

Une émeute à Jérusalem. La tour de Siloé.

20. La solennité pascale à Jérusalem avait été l'occasion de troubles extraordinaires et d'émeutes sanglantes. « A leur retour, quelques-uns des pèlerins racontèrent à Jésus ce qui s'était passé touchant les Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang à celui des victimes immolées sur l'autel des sacrifices. Croyez-vous, répondit-il, parce que ces Galiléens ont été traités ainsi, qu'ils fussent plus grands pécheurs que leurs compatriotes? Non, je vous l'affirme. Mais vous-mêmes, si vous ne faites pénitence, vous périrez comme eux. De même, pour ces dix-huit infortunés que la tour de Siloé, en s'écroulant, a engloutis, croyez-vous qu'ils fussent plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Non, je vous l'affirme. Maie si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière. — Il ajouta ensuite cette parabole : Un homme avait un figuier, planté dans sa vigne; il vint pour y récolter du fruit, et, n'en trouvant point, il dit aux vignerons : Depuis trois ans, je viens chercher du fruit sur cet arbre, sans en rencontrer jamais; coupez-le donc. A quoi bon lui laisser occuper inutilement la terre ! — Seigneur, répondit le vigneron, souffrez qu'il demeure encore cette année. Je labourerai au pied, et j'y

mettrai de l'engrais. Peut-être alors portera-t-il du fruit. Sinon, vous le couperez [1]. »

Les événements auxquels l'Evangile fait ici allusion nous ont été transmis par l'histoire. « Pilate, après l'incident des images de Tibère, qu'il avait voulu introduire à Jérusalem, dit Josèphe, éleva la prétention de prélever, sur le trésor du Temple, les sommes nécessaires pour construire un aqueduc de deux cents stades, qui fournirait aux besoins de la Ville sainte. Le peuple se révolta à la pensée de cette spoliation. Des groupes séditieux se formèrent, au nombre de plusieurs milliers d'hommes, et entourèrent le palais du gouverneur, avec des vociférations auxquelles se mêlèrent des outrages contre la personne même de Pilate. Celui-ci fit déguiser un certain nombre de soldats, qui cachèrent des armes sous leurs vêtements, et entourèrent silencieusement la foule. Au moment où les clameurs étaient le plus furieuses, Pilate leur donna le signal convenu. Ils s'élancèrent sur le peuple désarmé, en tuèrent ou blessèrent un grand nombre, et mirent le reste en fuite [2]. » Pilate n'en poursuivit pas moins ses projets de construction. Il fit élever, à la piscine de Siloé, des arcades destinées à supporter l'aqueduc, qui devait traverser la ville au-dessus de la vallée située entre le mont Moria et les sommets de Sion. Ce fut alors qu'eut lieu l'accident dont

[1] Luc, XIII, 1-9. — [2] Joseph, *Antiq. jud.*, lib. XVIII, cap. IV; *De Bell. jud.*, lib. II, cap. VII.

parle l'Evangile. Une des piles en construction s'affaissa, écrasant sous ses ruines dix-huit pauvres ouvriers des faubourgs de Jérusalem [1].

La Chananéenne

21. « Cependant Jésus, dit l'Evangile, quitta la Galilée et se retira avec ses disciples sur les frontières de Tyr et de Sidon. Etant entré dans une maison, il voulait y rester inconnu, mais il ne put se dérober à sa renommée. Une femme chananéenne, qui habitait le pays, ayant su qu'il était là, accourut en criant : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi ! ma fille est tourmentée lamentablement par le démon ! — Jésus ne lui répondit pas une parole. Les disciples s'approchèrent de lui et le prièrent, en disant : Renvoyez-la, car elle nous poursuit de ses clameurs.— Mais il leur répondit : Je n'ai été envoyé que pour les brebis égarées de la maison d'Israël. — Cependant la femme pénétra dans la maison, et se prosterna à ses pieds. Or cette femme, de race syro-phénicienne [2], était idolâtre. Après avoir adoré Jésus, elle lui dit : Seigneur, daignez me secourir ! Puis elle le suppliait de délivrer sa fille du démon

[1] Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, pag. 155.

[2] La province romaine de Syrie comprenait la Judée, la Phénicie, la Galilée, la Syrie proprement dite, etc. La langue s'était modifiée pour exprimer le nouvel état de choses. De là les alliances de mots *syro-phéniciens*, *syro-juifs* ou *syriens-juifs*, etc. Chaque mot de l'Evangile porte ainsi une empreinte particulière d'authenticité. Le nom de *Chananénne,* donné encore à cette femme, était essentiellement hébraïque. La Phénicie était une enclave du pays de Chanaan, dont les Israélites n'avaient pu achever la conquête.

qui la tourmentait. — Laissez d'abord les fils de la maison se rassasier, répondit-il. Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. — Il est vrai, reprit la femme : mais, Seigneur, les petits chiens ne recueillent-ils pas les miettes que les enfants laissent tomber de la table de leurs maîtres ! — Jésus lui dit alors : O femme, votre foi est grande ! Qu'il soit fait selon que vous le voulez. En récompense de cette parole, allez en paix ; le démon est sorti du corps de votre fille. — En effet à l'heure même sa fille fut guérie. La Chananéenne la trouva, au retour, paisiblement étendue dans son lit, et délivrée du démon [1]. »

Les fils de la Chananéenne. La foi chez les Gentils.

22. La Chananéenne aux pieds du Sauveur, c'est le monde païen implorant sa délivrance, et suppliant Jésus de briser enfin la chaîne de Satan. Nous tous, les fils convertis des races idolâtres, nous étions représentés, dans la pauvre maison de Sarepta, aux portes de Tyr, par l'humble femme qui sollicitait la faveur de lécher les miettes tombées du banquet du Père de famille, auquel le judaïsme fut d'abord convié. « O femme, dit le Seigneur, votre foi est grande ! » Le regard du divin Maître contemplait, dans l'avenir, ces innombrables générations d'âmes que l'étrangère devait précéder sur le chemin du royaume des cieux. Aussi toutes les circonstances de cet épisode sont marquées d'une solennité caractéristique. La Chananéenne fait retentir le cri de

[1] Matth., XV, 21-28 ; Marc, VII, 24-30.

sa détresse. « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ! » Jamais jusque-là le cœur de Jésus n'était resté insensible à la prière de la souffrance et de la foi. On l'avait vu s'attendrir au spectacle des douleurs maternelles de la veuve de Naïm, et lui rendre un fils unique, avant même qu'elle eût invoqué sa miséricordieuse puissance. Sur les places publiques des cités de la Décapole, il suffisait aux malades de toucher la frange de sa robe, pour obtenir leur guérison. Ici, le Seigneur paraît sourd aux sollicitations de la femme idolâtre. « Il ne lui répond pas une seule parole. » C'est qu'il voulait que les Apôtres, ces moissonneurs destinés à récolter plus tard des gerbes sans nombre, dans les campagnes du paganisme, eussent les prémices de cette moisson d'âmes. Il attend qu'ils intercèdent en faveur de l'idolâtre Phénicienne. « Seigneur, disent-ils, renvoyez-la, car elle nous poursuit de ses clameurs. » Jésus ne les exauce pas encore. Il leur faut apprendre ce que la rédemption du monde coûtera au Fils de l'homme. La mission du Verbe incarné ne regarde « que les brebis égarées de la maison d'Israël. » Quand le troupeau révolté du judaïsme aura frappé le divin Pasteur, et assumé la responsabilité du sang d'un Dieu, alors les portes de la rédemption s'ouvriront pour le monde païen, et les Apôtres seront chargés de réunir, dans le bercail de l'Eglise, l'immense troupeau des nations. Les Juifs donnaient à tous les Gentils l'injurieux surnom de chiens. Notre-Seigneur, pour éprouver la foi de

la Chananéenne, et la faire ressortir davantage aux yeux des Apôtres, semble d'abord se conformer à cette coutume nationale. Mais, quand l'étrangère, dans sa réponse, modèle de résignation, d'humilité et de sainte espérance, a donné la mesure de ce que le paganisme converti serait capable de faire un jour pour le nom de Jésus, alors le Sauveur fait l'éloge de cette foi héroïque; et le démon abandonne sa victime.

§ V. Retour dans la Décapole.

Le sourd-muet de la Décapole et l'aveugle de Bethsaïda.

23. Il semble que Notre-Seigneur, dans son excursion en dehors du territoire hébreu, voulut seulement consacrer, par ce prodige, la grande œuvre de la conversion des Gentils. « Il quitta, dit l'Evangile, les confins de Tyr, et revint par Sidon à la mer de Galilée, au milieu du territoire de la Décapole. On lui amena un sourd-muet, en le priant de lui imposer les mains. Le prenant donc à l'écart, il mit les doigts dans les oreilles de l'infirme, et lui toucha la langue d'un peu de salive. Puis levant les yeux au ciel, il poussa un gémissement et dit: *Ephphetha* (Ouvrez-vous)! — A l'instant les oreilles s'ouvrirent, la langue fut déliée et le muet parla. Jésus leur défendit d'en rien dire à personne. Mais plus il le leur défendait, plus ils avaient d'empressement à publier le prodige. Dans leur admiration ils s'écriaient : Il répand les miracles sur ses pas, il fait en-

tendre les sourds et parler les muets[1] ! Jésus vint alors s'asseoir sur le versant de la montagne voisine. La foule put ainsi l'approcher, lui présentant des muets, des aveugles, des boiteux, des mutilés, des infirmes de toute espèce. On les déposait à ses pieds, et il les guérissait. Le peuple faisait éclater son admiration au spectacle des muets qui retrouvaient l'usage de la parole, des boiteux qui marchaient, des aveugles qui voyaient ; et tous rendaient gloire au Dieu d'Israël[2]. — Ils vinrent ensuite à Bethsaïda, et on lui amena un aveugle, en le priant de le toucher. Ayant pris l'aveugle par la main, il le conduisit hors de la bourgade. Alors, lui mouillant les yeux de salive, il imposa sur lui les mains, et lui demanda s'il voyait quelque chose. Je vois, répondit-il, des hommes qui me semblent des arbres mouvants. — Jésus élevant ses regards vers le ciel imposa les mains sur les yeux de l'aveugle, qui vit aussitôt distinctement. Il le renvoya dans sa maison, en disant : Retournez à votre demeure, et ne parlez à personne de cet événement[3]. »

L'administration du baptême dans l'Eglise catholique.

24. L'explosion des miracles sur la montagne, en faveur de la foule qui dépose ses malades aux pieds de Jésus, rapprochée des circonstances exceptionnelles qui accompagnent la guérison du sourd-muet de la Décapole et celle de l'aveugle de Bethsaïda, forme un contraste qui a fixé l'attention de l'antiquité chrétienne. Pourquoi d'un côté, les

[1] Marc, VII, 31 ad ultim.— [2] Matth., XV, 29-31.— [3] Marc, VIII, 22-26.

précautions et comme les efforts du Sauveur, qui prend l'infirme à l'écart, lui met le doigt sur les organes affectés, lui mouille la langue de salive, élève les regards au ciel et pousse un profond soupir, tandis que, pour les autres miracles, une parole suffit à Jésus? La puissance du Verbe incarné avait-elle des défaillances et comme des éclipses? Et pourtant, c'est une parole qui guérit définitivement le sourd-muet. Aussitôt que le divin Maître a prononcé le mot hébreu : *Ephphetha* [1], les oreilles de l'infirme s'ouvrent, et sa langue est déliée. Mais, disent les Pères, quand le Sauveur agit ainsi, à l'égard du sourd-muet de la Décapole, il continue pour ses disciples l'instruction pratique, commencée aux portes de Tyr. La Chananéenne était le symbole de la gentilité, déjà préparée à la grâce de l'Evangile par la foi. Le sourd-muet et l'aveugle sont la figure de l'humanité non régénérée, dont l'oreille est fermée à la parole du salut, les lèvres aux accents de la prière et les yeux à la révélation divine. On les amène à Jésus, mais ils ne se prosternent pas, comme la femme idolâtre, pour adorer le Sauveur. Ils ne l'implorent, ni de la voix, ni du geste. Ceux qui les présentent ne disent point, avec l'élan d'une con-

[1] On n'a pas oublié la déclaration du rationalisme attestant que « Jésus ne savait pas l'hébreu. » Or le mot *ephphetha*, הפתח, est l'impératif passif *niphal* du verbe פתח, qui signifie *ouvrir*. L'Eglise catholique a consacré ce mot, en l'employant dans l'administration du baptême. Il ne faut pas même être hébraïsant pour savoir l'origine de ce terme, que tous les enfants de nos écoles connaissent.

fiance irrésistible : « Fils de David, guérissez-les ! » Leur foi ne va pas jusque-là. Ils demandent à Jésus de leur imposer les mains, de faire effort pour les guérir, « s'il en a le pouvoir. » Tel est, avant la régénération spirituelle, l'état des fils d'Adam. Chaque jour, sur tous les points du monde, on apporte à l'Eglise catholique des sourds-muets et des aveugles spirituels à introduire dans le royaume des cieux. Fidèle à la tradition de son divin Maître, le ministre de Jésus-Christ impose les mains sur la tête de l'enfant : « Dieu tout-puissant et éternel, père de Jésus-Christ Notre-Seigneur, dit-il, daignez abaisser un regard sur votre serviteur, que vous appelez au privilége de la foi, et chassez les ténèbres qui aveuglent son cœur[1]. — Puis le prêtre humecte son doigt de salive ; il touche les oreilles et les narines de l'enfant, en disant : *Ephphetha*, Ouvrez-vous, à la suave odeur des parfums de l'Evangile. Satan, prends la fuite ! car le jugement de Dieu s'approche [2]. » Ainsi parle et agit, depuis l'ère évangélique, l'Eglise fondée par Jésus-Christ, reproduisant, sur les sourds-muets et les

[1] *Omnipotens, sempiterne Deus, Pater Domini nostri Jesu Christi, respicere dignare super hunc famulum tuum N. quem ad rudimenta fidei vocare dignatus es ; omnem cæcitatem cordis ab eo expelle.* (*Ritual. roman., de Sacram. Baptism.*, edit., Mechlin, in-8°, 1850, pag. 16.)

[2] *Postea sacerdos digito accipiat de salivâ oris sui, et tangat aures et nares infantis ; tangendo vero aurem dexteram et sinistram, dicat :* Ephphetha, quod est, Adaperire ; *deinde tangit nares, dicens :* In odorem suavitatis. Tu autem effugare, diabole : appropinquabit enim judicium Dei. (*Ritual. rom.*, ibid., pag. 20.)

aveugles spirituels qu'on présente au baptême, les actes symboliques accomplis par Notre-Seigneur sur le sourd-muet de la Décapole et l'aveugle de Bethsaïda. Le pharisaïsme protestant et le rationalisme sadducéen peuvent le constater. La tradition catholique descend du Sauveur, et y remonte, par une chaîne non interrompue. La porte du salut, dont les clefs furent remises à Pierre, s'ouvre aujourd'hui, après dix-neuf siècles écoulés, exactement dans les mêmes conditions, avec la même formule, les mêmes rites que sur les bords du lac de Tibériade, quand Notre-Seigneur illuminait l'œil des aveugles et rendait l'ouïe aux sourds. Qu'on ait pu méconnaître le signe divin d'une pareille unité, que des passions et des préjugés de secte, que le parti pris de l'incrédulité n'aient pas saisi ce caractère d'immanence et de perpétuité, imprimées à l'œuvre rédemptrice, malgré les variations des âges, les révolutions sociales, les revirements de la science, de la philosophie et de la littérature humaines, en vérité c'est là un des miracles d'aveuglement que l'esprit du mal, le prince de ce monde, a seul la puissance de produire !

Petrus. 25. « Jésus, dit l'Evangéliste, se rendit alors sur le territoire de Césarée de Philippe [1]. Après avoir prié seul, il prit avec lui ses disciples, et parcourut les bourgades voi-

[1] L'ancienne Panéade, située aux sources du Jourdain. Le tétrarque Philippe l'avait fait reconstruire, et lui avait donné le nom de Césarée, en l'honneur du César Tibère.

sines. En chemin, il leur demanda : Que dit-on du Fils de l'homme? — Les disciples répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie. Enfin il en est qui prétendent que vous êtes l'un des Prophètes anciens, ressuscité en ce temps. — Mais vous, reprit-il, qui dites-vous que je suis? — Pierre prenant la parole répondit : Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant! — Jésus lui dit : Bienheureux êtes-vous, Simon, fils de Jonas, car ce n'est ni le sang ni la chair qui vous ont révélé cette vérité, mais mon Père qui est aux cieux! Et moi, je vous dis : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié au ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié au ciel [1].»

La Confession de Saint-Pierre.

26. Sous la coupole du Vatican, en ce lieu connu du monde entier, il est un monument auguste, qui se nomme la Confession de Saint-Pierre. Le génie de Michel-Ange, l'a couronné d'un dôme aussi vaste que le Panthéon de la Rome d'Auguste. Une inscription, placée entre la terre et le ciel, retrace les paroles prononcées par Jésus-Christ, dans le sentier aujourd'hui désert, qui traversait le territoire de Césarée de Philippe. Le tétrarque de l'Iturée est mort; sa principauté n'a pas laissé de traces; son nom même, sans l'Evangile, serait enfoui dans les catacombes

[1] Matth., XVI, 13-20; Marc, VIII, 27-30; Luc, IX, 8-21.

de l'histoire. La jeune cité qu'il dédiait à l'éternité du César Tibère, laisse à peine deviner son emplacement au zèle des archéologues. Les fils de notre Europe vont interroger la solitude, ils écartent le sable et retrouvent avec peine, enfouis depuis des siècles, des fragments lapidaires, témoins d'une gloire éclipsée. La couronne est tombée du front des Césars; le nom de Tibère, qui faisait trembler le monde, est flétri sous la malédiction du monde. Cependant la Confession de Saint-Pierre, toujours vivante, garde le privilége de son immortelle jeunesse. Elle est devenue le principe d'une royauté qu'on ne tue pas, d'un empire qui survit à tous les autres et que nul ne saurait anéantir. *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Quoi! d'une seule parole fonder ainsi des œuvres éternelles; d'un mot adressé à un pêcheur obscur de Galilée, élever un édifice que les passions conjurées, que toutes les forces du génie, de la science, des armées et de la politique ne sauraient vaincre, ce serait là un phénomène vulgaire, et qui ne dépasse point la portée d'un homme! Faut-il donc tant de perspicacité pour découvrir que la durée est un élément réfractaire à tous les efforts humains. Les conquérants passent; ils jettent des fondations que le souffle de la mort disperse sur leur tombe. Les génies passent, leur apparition éclaire l'histoire comme un météore; ils veulent prolonger, dans l'avenir, leurs rayons glorieux; la mort vient, et tous leurs projets sont oubliés. Cependant

que ne font point les hommes, pour garantir la durée à leurs œuvres ! Si l'on pouvait calculer tout ce que les rêves d'ambitieux avenir ont coûté au monde, depuis les Pharaons de l'Egypte ancienne et les dynasties oubliées de Babylone jusqu'à nos modernes conquérants, l'imagination reculerait épouvantée, en présence de tant d'efforts gigantesques d'une part, et de tant d'impuissance de l'autre. La durée échappe à l'étreinte des héros. Le signe divin de l'Eglise est donc son immortalité, fondée sur la confession de Simon, fils de Jonas. Et qu'on ne dise pas que ce signe est équivoque ; qu'il est d'autres confessions rivales, et d'autres prétentions à la durée. Où est Pierre, chez les schismatiques du Nord, de l'Orient et du Midi ? Où est Pierre, dans les confessions du protestantisme ? Cependant c'est à lui seul qu'il fut dit : « Vous êtes Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes [1] de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

27. « Alors Jésus, dit l'Evangéliste, commença à décou- Jésus prédit

[1] Il serait superflu d'insister sur le caractère essentiellement local du mot : *Porte*. En Orient, il servait, au temps de Notre-Seigneur, à désigner la puissance, l'*imperium*. C'est pour cette raison que, de nos jours encore, on donne au gouvernement de Constantinople le nom de Porte ottomane. L'authenticité de cette parole est donc incontestable. Une locution pareille ne se fût jamais rencontrée sous la plume d'un légendaire grec ou romain. Quant à l'explication du rationalisme, elle se borne à dire que « Jésus avait au suprême degré l'art de jouer sur les mots. » Un jeu de mots qui fonde un empire immortel frappera tous les esprits raisonnables en dépit de tous les rationalistes.

sa passion et sa mort.

vrir à ses disciples qu'il fallait que le Fils de l'homme se rendît à Jérusalem, pour y souffrir les plus cruels tourments, subir la condamnation des Anciens, du Grand-Prêtre et des Scribes, être mis à mort et ressusciter le troisième jour. Il leur fit cette déclaration en termes explicites. Pierre le prenant à part lui dit : A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! Seigneur, cela ne vous arrivera point! — Jésus se retourna vers les disciples, et d'une voix menaçante il dit à Pierre : Retirez-vous, Satan! Vous êtes pour moi un scandale, car vous ne discernez point les choses de Dieu, et n'avez de goût que pour celles des hommes. — Puis s'adressant à eux tous, il leur dit : Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra ; mais celui qui la perdra pour moi et pour l'Evangile la sauvera. Que sert à l'homme de conquérir le monde, s'il vient à perdre son âme ? Par quelle compensation rachètera-t-il une telle perte? Si quelqu'un rougit de moi et de ma parole, le Fils de l'homme rougira de lui, alors qu'il viendra dans sa majesté, dans la gloire du Père, avec l'escorte des saints Anges. Car le Fils de l'homme fera ainsi son avénement, et c'est alors qu'il rendra à chacun selon ses œuvres. — Puis il ajouta : En vérité, je vous le dis, il en est quelques-uns, parmi ceux qui m'entourent, qui ne mourront pas avant d'avoir vu le Fils de l'homme dans sa gloire [1]. »

[1] Matth., XVI, 21-28; Marc, VIII, 31-39; Luc, IX, 22-27.

§ VI. La Transfiguration.

Récit évangélique de la Transfiguration.

28. « Environ huit jours après, Jésus prit Pierre, Jacques et Jean son frère, et les conduisit à l'écart sur une montagne fort élevée. Il se mit en prière, et pendant qu'il priait, il fut transfiguré devant eux. Son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. Or Moïse et Elie leur apparurent conversant avec lui. Ils s'entretenaient de la mort qu'il devait subir à Jérusalem. Pierre dit alors à Jésus : Seigneur, il nous est bon de demeurer ici. Si vous le permettez, dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et l'autre pour Elie. — Pierre tenait ce langage, sans se comprendre lui-même, car ils étaient saisis de crainte. Il parlait encore, lorsqu'une nuée lumineuse les enveloppa, et redoubla leur terreur. Une voix, sortant de la nuée, disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le ! — En entendant cette voix, les disciples tombèrent le visage contre terre. Mais Jésus s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous, ne craignez point. — S'étant relevés, et regardant autour d'eux, ils ne virent plus que Jésus seul. Ils redescendirent avec lui la montagne et il leur donna cet ordre : Ne parlez à personne de cette vision, avant que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. — Ils gardèrent, en effet, le silence et

ne dirent à personne, en ces jours-là, ce qu'ils venaient de voir, réservant pour eux seuls le secret de cette merveille, et se demandant ce que Jésus avait voulu dire par ces mots: Avant que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. — Cependant ils interrogèrent le Seigneur et lui dirent : Pourquoi donc les Pharisiens et les Docteurs de la loi disent-ils qu'Elie doit réapparaître, avant l'avénement du Fils de l'homme? — Jésus leur répondit : Elie viendra en effet, et il rétablira toutes choses. Il en sera de lui comme du Fils de l'homme, dont il est écrit qu'il doit être accablé de souffrances et d'outrages. Or je vous dis qu'Elie a déjà fait son avénement, mais ils ne l'ont point connu, ils ont exercé sur lui leur cruauté, selon qu'il avait été prédit par les Prophètes. Le Fils de l'homme sera traité par eux de la même manière. — Les disciples comprirent alors qu'il parlait de Jean-Baptiste [1]. »

La primauté et l'humilité de Pierre.

29. Le Thabor est le point culminant où la divinité de Jésus-Christ rayonne aux yeux du monde entier, comme le Calvaire sera le sommet où son humilité s'affirmera, dans l'excès de la souffrance et de l'ignominie. Ces deux montagnes sont les deux pôles de la rédemption du genre humain. Pierre, investi de la primauté suprême de l'Eglise, se révolte à l'idée des tourments, de la mort et de la résurrection de son divin Maître. Un Dieu peut-il souffrir et mourir? Or Pierre a confessé, dans l'ardeur de sa foi, que

[1] Luc, IX, 28-36; Matth., XVII, 1-9; Marc, IX, 1-8.

Jésus était le Christ, Fils du Dieu vivant. Donc, le Christ ne saurait mourir. Il va fonder enfin cet Empire, que les Juifs attendent, et qui devait relever, au profit de Jérusalem, le sceptre de la domination de l'univers. Telles étaient encore en ce moment les espérances des disciples eux-mêmes. Cependant Jésus les entretient des opprobres et de la douloureuse passion qu'il doit bientôt subir à Jérusalem. Il déroule à leurs regards la série lamentable des tortures qui lui sont réservées. Il sera condamné par le Sanhédrin, par le tribunal des Grands-Prêtres, par le témoignage des Scribes. Il subira le dernier supplice; il mourra, mais pour ressusciter le troisième jour. Ce ne sont point là des éventualités auxquelles il veuille se soustraire. « Il faut » qu'il se rende lui-même à Jérusalem, et il s'y rendra volontairement, pour y épuiser, jusqu'à la dernière goutte, ce calice d'amertume. Le chef des Apôtres s'indigne à cette seule pensée, et Jésus le repousse avec indignation, en lui reprochant son zèle tout humain, qui ne sait pas comprendre les choses de Dieu. « Retirez-vous, Satan, vous êtes pour moi un sujet de scandale! » Telle était la divine éducation de Pierre, que Jésus-Christ élevait, par degrés, à cette hauteur sublime, où les choses de la terre ne devaient plus lui apparaître qu'à travers le miroir des choses du ciel. Cette dure parole, c'est Pierre lui-même qui la dicte à son disciple saint Marc, dans son Evangile, afin qu'elle perpétue, d'âge en âge, le souvenir de son humiliation. Il

prend soin de faire inscrire toutes les erreurs, toutes les faiblesses, toutes les fautes par lesquelles il passera successivement, jusqu'à ce que s'accomplisse pour lui la promesse d'infaillibilité du Sauveur : « Voici que j'ai prié pour que votre foi ne défaille point; ainsi, quand vous serez relevé, vous aurez le privilége d'affermir vos frères. » C'est l'Evangile de saint Marc qui, dans le récit de la Transfiguration, nous dit : « Pierre ne se rendait pas compte de son propre langage, car ils étaient saisis de crainte. » Saint Matthieu et saint Luc n'enregistrent pas cette réflexion. Nous aurons l'occasion de faire la même remarque dans l'histoire de la Passion. L'Evangile, écrit sous la dictée de saint Pierre, est une confession continuelle des fautes de saint Pierre, et, par un sentiment d'ineffable humilité, tout ce qui pourrait relever la grandeur personnelle du prince des Apôtres y est passé sous silence.

La Transfiguration permanente.

30. Au contraire, les autres Evangélistes donnent toujours à Pierre la primauté dans la foi, dans le dévouement, et dans le privilége glorieux dont son divin Maître l'a investi. C'est saint Matthieu qui nous apprend la marche glorieuse de saint Pierre sur les eaux du lac de Tibériade. Saint Marc, qui n'omet aucun autre détail de l'apparition de Jésus-Christ sur les flots, ne parle pas de celui-là. Saint Matthieu et saint Luc inscrivent le glorieux éloge de la foi du prince des Apôtres, et les immortelles paroles qui lui sont adressées : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâ-

tirai mon Eglise. » Saint Marc s'arrête à ce point précis, et garde le silence sur la réponse de Notre-Seigneur. Voilà des caractères d'authenticité qui dépasseront à jamais la portée de toutes les œuvres humaines. Les recherches d'amour-propre des historiens profanes sont comme la signature de leurs ouvrages. L'Evangile est un monument d'humilité divine, et l'empreinte de l'auteur n'y apparaît que par son absence. On n'a pas rougi d'affirmer, en ces derniers temps, que saint Pierre manquait de grandeur, et que la vulgarité du pècheur galiléen était au-dessous de l'admiration. Vraiment, il sied bien à un siècle, qui a poussé l'idolâtrie de soi-même au point où nous la voyons, d'oser tenir un pareil langage! Mais on ne réussira pas à effacer du récit évangélique les témoignages illustres rendus au sublime caractère du prince des Apôtres. C'est lui que le divin Maître désigne le premier, avec Jacques et Jean, pour assister à la Transfiguration. Lui seul, en présence de la manifestation du Fils de l'homme dans sa gloire, sait dominer la terreur d'un tel spectacle. « Seigneur, il nous est bon de demeurer ici, s'écrie-t-il. Dressons-y trois tentes, une pour vous, l'autre pour Moïse, et la troisième pour Elie. » Cette exclamation du prince des Apôtres, l'Eglise catholique l'a réalisée. La loi judaïque, les prophéties du Testament Ancien, la révélation de l'Evangile, sont les trois pavillons sous lesquels s'abriteront, jusqu'à la fin des âges, les générations chrétiennes. L'Arche du Tabernacle

n'a pas survécu aux désastres de l'invasion babylonienne; les tables de pierre du Décalogue, la verge fleurie d'Aaron et le vase rempli de la manne du désert ont disparu, après le pillage du Temple, sous Nabuchodonosor; mais les trois tentes que la main de Pierre devait dresser au milieu des nations subsistent aujourd'hui. Elles ont résisté à tout l'effort des tempêtes; la surface du monde se renouvelle; chaque siècle amène, avec des progrès inattendus, des situations diverses; les tabernacles de saint Pierre suffisent aux ambitions et aux besoins de toutes les époques; tout vieillit autour d'eux; les gouvernements tombent; les formes sociales se succèdent; les législations humaines, atteintes d'une caducité native, s'écroulent les unes sur les autres. Mais les générations nouvelles se transfigurent toujours, sous les tentes de Pierre; elles trouvent, dans cette atmosphère divine, un élément de jeunesse et de vie immortelle. La Transfiguration sur le Thabor est devenue un phénomène de tous les instants, au sein de l'Eglise catholique, dont Pierre est le chef.

Le rationalisme et le miracle de la Transfiguration.

31. Qu'importent les dénégations du rationalisme! Il a essayé de réduire le miracle aux proportions vulgaires d'un effet d'optique. Sur les sommets du Pambamarca, dans l'Amérique Méridionale, un voyageur espagnol fut témoin d'un phénomène que la science incrédule voudrait assimiler au prodige de la Transfiguration de Notre-Seigneur. Laissons la parole au savant Antonio d'Ulloa, qui a consi-

gné, dans son Journal de voyage[1], cet intéressant épisode : « Je me trouvais, dit-il, au point du jour, sur le Pambamarca, avec six de mes compagnons; le sommet de la montagne était entièrement couvert de nuages épais; le soleil, en se levant les dissipa; il ne resta, à leur place, que des vapeurs si légères, qu'il était presque impossible de les distinguer. Tout à coup, au côté opposé de celui où se levait le soleil, chacun de nous aperçut, à une douzaine de toises de la place qu'il occupait, son image réfléchie dans l'air comme dans un miroir; l'image était au centre de trois arcs-en-ciel, nuancés de diverses couleurs, et entourés à une certaine distance par un quatrième arc d'une seule couleur. La couleur la plus extérieure de chaque arc était incarnat ou rouge; la nuance voisine était orangée; la troisième était jaune, la quatrième paille, la dernière verte. Tous ces arcs étaient perpendiculaires à l'horizon; ils se mouvaient et suivaient, dans toutes les directions, la personne dont ils entouraient l'image, comme une gloire. Ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que, bien que les sept voyageurs fussent réunis en un seul groupe, chacun d'eux ne voyait le phénomène que relativement à lui, et était disposé à nier qu'il fût répété pour les autres. L'étendue des arcs augmenta progressivement en proportion avec la hauteur du soleil; en même temps, les couleurs des

[1] Antonio d'Ulloa, *Relacion del viage à la America meridional*, 1770.

arcs s'évanouirent, les spectres devinrent de plus en plus pâles et vagues, et enfin le phénomène disparut entièrement. Au commencement, la figure des arcs était ovale; vers la fin, elle était parfaitement circulaire. » Tel est le récit de l'illustre voyageur. On pourrait y joindre des faits analogues, observés par la science moderne, sur les hauteurs du Brocken, ou dans les eaux transparentes de Naples et de la Sicile. Mais, en vérité, le rationalisme, qui croit y trouver les éléments d'une assimilation avec le prodige du Thabor, oublie que l'Orient est la patrie du mirage ! Sur les eaux du lac de Génézareth, où ils conduisaient leurs barques, Pierre, Jacques et Jean avaient été vingt fois témoins de ce phénomène naturel, que toutes nos caravanes ont encore aujourd'hui l'occasion de constater. La reproduction, à distance, des objets, dans le miroir rayonnant de l'air ou des eaux, n'a jamais passé pour un fait surnaturel. Les spectres répercutés ainsi n'ont pas de voix ; ils ne s'entretiennent pas entre eux, dans un langage que l'on puisse entendre. Ils sont ce qu'est l'ombre d'une personne dans une glace ; ils en suivent les moindres mouvements. Supposez le phénomène du Pambamarca sur le Thabor, les quatre spectateurs, savoir : Jésus-Christ, Pierre, Jacques et Jean, formeront quatre images représentées à distance, et, si l'on pressait la comparaison, visibles seulement une à une pour chacun d'eux. Cela ne constitue point une transfiguration. Les sept couleurs de l'arc-en-ciel ou du spectre

n'ont rien de commun avec le visage de Jésus, qui, pendant sa prière, devint étincelant comme le soleil. Les dégradations de l'incarnat, de l'orangé, du jaune et du vert ne ressemblent en rien à la blancheur de neige qui resplendit sur les vêtements du Sauveur. Enfin, la voix sortie de la nuée, qui dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le ! » cette voix, distincte de celle des trois interlocuteurs, et qui fait tomber la face contre terre les Apôtres épouvantés, par quelle illusion d'acoustique a-t-elle retenti sur les sommets de la montagne?

Identification de la montagne de la Transfiguration avec le Thabor.

32. Le mirage du rationalisme se trouve d'ailleurs en face d'une réalité plus éloquente que tous les raisonnements. Pierre, Jacques et Jean ont subi le martyre pour attester la divinité de Jésus-Christ. On ne meurt pas sur une croix, on ne se laisse pas décapiter, ni plonger dans une chaudière d'huile bouillante, pour l'honneur du plus habile des physiciens. La transfiguration des pêcheurs de Galilée en apôtres est aussi miraculeuse que la transfiguration de Jésus-Christ lui-même, et la transformation du monde, opérée par l'Evangile, ne passera jamais pour une illusion d'optique ou une réfraction des rayons lumineux dans un nuage. Ici encore les souvenirs évangéliques se sont gravés sur des monuments qui leur donnent un corps. Le texte sacré ne désigne point, par son nom, la montagne qui fut le théâtre de ce grand événement. Cependant, la tradition a

suppléé à ce silence. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, en 350; Eusèbe de Césarée, vers la même époque, savent le lieu précis du miracle. Ils nomment le Thabor, l'*Itabirion* des Grecs, le *Djebel-Nour* (Montagne de lumière) des Arabes modernes[1]. L'impératrice Hélène, la mère de Constantin le Grand, fait construire une basilique, à l'endroit même où Jésus fut transfiguré. Depuis lors, tous les pèlerins qui visitent la Palestine sont venus prosterner leur front au lieu où Pierre, Jacques et Jean « tombèrent la face contre terre. » Voici la description qui nous est fournie par l'un d'eux. « Le sommet du Thabor est un plateau d'une demi-lieue de circonférence, légèrement incliné à l'ouest, tout recouvert de chênes verts, de lierres, de bosquets odorants, de ruines antiques et de souvenirs. A la partie sud-est du plateau, trois autels, protégés par de petites voûtes, marquent l'emplacement où Jésus apparut dans sa gloire, escorté de Moïse et d'Elie. Le côté méridional de la montagne offre le plus beau spectacle de la terre. Le regard s'étend au loin vers le sud, à travers les montagnes de Gelboë, sur les chaînes bleuâtres de Juda et d'Ephraïm ; les hauteurs plus sombres du Carmel arrêtent la vue au couchant ; au nord, elle se promène sur la Galilée, tout imprégnée des pas et des miracles du Sauveur ; elle descend dans l'ombre de ses vallées,

[1] Voir la réponse aux difficultés proposées contre cette identification de la montagne désignée par l'Evangile avec le mont Thabor. (Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. III, pag. 406-410.)

pour se porter ensuite sur la cime la plus élevée de l'Anti-Liban, le grand Hermon, ancien asile des lions et des léopards[1], presque toujours couronné de neiges; puis viennent les déserts du Hauran, le miroir si profondément encadré du lac de Tibériade, la vallée du Jourdain avec son fleuve sacré, où les cieux se sont ouverts, comme sur le Thabor, pour laisser descendre les complaisances du Très-Haut sur le Fils d'une Vierge de Nazareth. L'immense plaine d'Esdrelon, où les guerriers de toutes les nations qui respirent sous le ciel ont planté leurs tentes dans la suite des âges, se déploie, comme un tapis éclatant d'or, digne des splendeurs d'un tel lieu. En contemplant cette magnificence, on se sent pris d'un saint enthousiasme; on croit voir encore la nuée lumineuse, et entendre la voix de l'Eternel. Le chrétien qui a vu les merveilles du Thabor croit pouvoir dire, avec le prince des Apôtres[2] : Ce n'est point en suivant d'ingénieuses fictions que nous avons fait connaître la puissance et l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté, nous avons entendu cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte[3]. »

33. « Le lendemain, dit l'Evangile, Jésus et les trois disciples descendirent de la montagne[4]. Etant arrivés au — Le démoniaque de *Dabireh*.

[1] *Cantic. Cantic.*, IV, 8. — [2] II Petr., I, 16-18.

[3] Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. III, pag. 404-406.

[4] Le petit village de *Dabereh* ou *Dabarith*, ainsi nommé en souvenir de Débora, au pied de la montagne du Thabor, sur le lieu

lieu où les autres disciples les attendaient, ils les trouvèrent environnés d'une grande foule de peuple, au milieu de laquelle des Scribes leur parlaient avec véhémence. La multitude, en voyant Jésus, fit silence. Quel est, demanda-t-il, le sujet de votre discussion? — Alors, un homme sortit de la foule et vint se prosterner à ses pieds, en disant : Maître, j'ai amené ici mon fils unique. Jetez, je vous supplie, un regard de compassion sur sa misère. Il est atteint d'épilepsie, et se laisse tomber soit dans l'eau, soit dans le feu. Quand l'esprit du mal s'empare de lui, il le précipite avec violence, et l'infortuné pousse des cris, il écume, grince des dents et se tord dans des convulsions dont il reste tout déchiré. Je l'ai présenté à vos disciples, en les priant de le délivrer du démon ; mais ils n'ont pu le guérir. — Jésus dit alors : Génération incrédule et perverse, jusques à quand serai-je au milieu de vous et vous supporterai-je? Amenez-moi ce jeune homme. — On le lui amena. Comme on l'approchait de Jésus, l'esprit du mal le saisit, l'arracha aux mains qui voulaient le contenir, et le précipita violemment sur la terre, où il se roulait en écumant. — Le Seigneur interrogea le père et lui dit : Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il? — Dès son enfance, répondit cet homme. Souvent le démon l'a jeté dans l'eau ou

même de la célèbre victoire remportée par les Israélites contre Sisara est désigné, par la tradition, comme le théâtre de cet épisode évangélique (Mgr Mislin, *Les Saints Lieux,* tom. III, pag. 402.)

dans les flammes pour le tuer. Si vous pouvez quelque chose, secourez-nous et ayez pitié de notre affliction. — Jésus lui dit : Si vous pouvez croire vous-même, tout est possible à celui qui croit ! — Le père s'écria, en fondant en larmes : Je crois, Seigneur ! Venez en aide à mon incrédulité ! — Jésus, voyant le peuple accourir en foule, menaça l'esprit impur, en disant : Esprit sourd et muet, je te l'ordonne, quitte le corps de ce jeune homme et n'y rentre plus à l'avenir ! — Alors, poussant un grand cri et l'agitant avec violence, le démon sortit de l'enfant qu'il laissa inanimé, en sorte que plusieurs disaient : Il est mort ! — Mais Jésus prit la main du jeune homme, qui se leva guéri, et le rendit à son père. La multitude, épouvantée, admirait la grandeur de Dieu. Jésus entra ensuite dans une maison, et les Apôtres, le prenant à l'écart, lui demandaient : Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon ? — Il leur répondit : A cause de votre incrédulité. — Seigneur, dirent-ils, augmentez en nous la foi ! — Jésus reprit : Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et la montagne le ferait. Vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi et va te planter dans la mer ; il vous obéirait. Quant à cette sorte de démons, on ne peut les chasser que par le jeûne et la prière[1]. »

34. Quoi qu'en dise le rationalisme, non-seulement Jésus La théorie

[1] Matth., XVII, 14-20 ; Luc, IX, 37-45 ; Marc, IX, 13-26.

évangélique du miracle.

opère des prodiges, mais il donne à ses Apôtres la théorie du miracle. Chose remarquable! l'Eglise catholique, aujourd'hui, comme les Apôtres au pied du Thabor, est investie de ce pouvoir surnaturel. Ce signe divin n'a jamais cessé de resplendir à son front. A l'heure où nous écrivons ces lignes, une commission permanente, établie à Rome pour examiner juridiquement et constater les merveilles opérées par les serviteurs de Jésus-Christ, enregistre des miracles environnés de tous les caractères de la plus scrupuleuse authenticité. Il y deux ans à peine, le monde chrétien se donnait rendez-vous à la Confession de Saint-Pierre, pour assister à la canonisation solennelle de trente-deux saints. Chacun d'eux avait opéré des miracles. La foi, qui transporte les montagnes, ou qui déracine les arbres, est toute-puissante aujourd'hui, comme à l'époque évangélique. Les saints, ces héros de la foi, se transmettent, d'âge en âge, l'empire sur la nature que le divin Maître légua à ses Apôtres. Leur pouvoir n'est pas un art magique, ni une puissance occulte. L'unique secret des thaumaturges, depuis Moïse jusqu'à saint Vincent de Paul, est renfermé dans cette révélation du Verbe incarné : « Tout est possible à celui qui croit. » Mais quelle unité magnifique du Testament Ancien avec le Testament Nouveau, dans l'atmosphère du surnaturel ! Quel épanouissement de la puissance humaine, régénérée par l'amour de Dieu, dans la série de merveilles qui commence aux patriarches, traverse l'Horeb

et le Sinaï, étonne l'Egypte des Pharaons, ébranle les sommets de Séir, les forêts du Cédar, refoule les flots de la mer Rouge, suspend le Jourdain dans sa course, arrache avec Elie des victimes à la mort, éclate avec Daniel sous la voûte des palais babyloniens, pour aboutir à l'effusion de prodiges de l'histoire évangélique et à la perpétuité du miracle, au sein de l'Eglise de Jésus-Christ !

§ VII. Dernier voyage à Capharnaüm.

Le didrachme pour le Temple de Jérusalem.

35. « Pendant que les peuples admiraient les œuvres de Jésus, continue le texte sacré, le Seigneur dit à ses disciples : Pour vous, gravez dans vos cœurs la parole que je vais prononcer : Le Fils de l'homme sera livré au pouvoir des méchants, qui le mettront à mort. Il sera tué, mais il ressuscitera le troisième jour. — Or, ils ne pouvaient comprendre cette révélation, dont le sens était caché pour eux; ils n'osaient l'interroger sur ce point, mais ils gardaient un silence plein de tristesse [1]. Etant venus à Capharnaüm, les collecteurs, chargés de percevoir l'impôt du didrachme [2], pour le Temple de Jérusalem, s'adressant à Pierre, lui dirent : Votre maître ne paie-t-il pas le tribut? — Oui, répondit-il. — Il entra donc dans la maison, pour en parler au Seigneur. Mais Jésus le prévint. Simon, lui dit-il, que vous en semble? De qui les rois de la terre reçoivent-ils le

[1] Marc, IX, 29-31; Luc, IX, 44, 45. — [2] Double drachme ou demi-sicle, qui valait environ 1 fr. 75 c. de notre monnaie.

tribut ou le cens, de leurs enfants ou des étrangers? — Des étrangers, répondit Simon. — Donc les fils en sont exempts, reprit Jésus. Mais pour ne pas scandaliser ces hommes, allez sur le bord de la mer ; jetez l'hameçon ; le premier poisson qui s'y prendra tirez-le sur le rivage, vous trouverez dans sa bouche un statère[1], que vous donnerez à ces gens pour vous et pour moi[2]. »

Le rationalisme et le miracle.

36. Tout Israélite, âgé de plus de vingt-cinq ans, devait payer annuellement un didrachme (demi-sicle), pour l'entretien du Temple. « Quiconque porte un nom en Israël, avait dit Moïse, offrira la moitié d'un sicle, suivant la mesure du Temple. A partir de vingt-cinq ans, l'impôt sera dû[3]. » Cette redevance nationale était acquittée par tous les Juifs, qui se faisaient un honneur, dit l'historien Josèphe, de l'envoyer de tous les points du monde, à l'époque de la solennité pascale, quand ils ne pouvaient l'apporter eux-mêmes[4]. Le Sauveur n'était point allé cette année à Jérusalem, et n'y avait pas acquitté personnellement cette dette sacrée ; voilà pourquoi les collecteurs de l'impôt s'adressent à Pierre, chef des Apôtres, pour le lui réclamer. Sa réponse nous atteste que les années précédentes le divin Maître s'était conformé en ce point aux prescriptions rituelles. « Jésus n'était pas venu détruire la loi, mais l'ac-

[1] Le statère était une pièce d'argent qui valait deux drachmes, ou 3 fr. 50 de notre monnaie. — [2] Matth., XVII, 23-25. — [3] *Exod.*, XXX, 13, 14. — [4] Joseph., *De Bell. jud.*, lib. VII, cap. XXVI; *Antiq. jud.*, lib. XVIII, cap. XII.

complir, en l'élevant à sa perfection[1]. » Cette attitude de soumission aux règlements et aux pouvoirs établis, s'accorde peu avec le portrait de fantaisie qui nous le représente comme « un démocrate fougueux, en révolte contre toutes les autorités locales, détestant le Temple, et annonçant à ses disciples des démêlés avec la police, sans songer un moment qu'il y ait là matière à rougir[2]. » En vérité, s'il faut rougir de quelque chose ici, c'est de l'ignorance d'un siècle où de pareilles inepties ont besoin d'être relevées. Le récit évangélique qu'on vient de lire est un de ceux dont les caractères d'authenticité intrinsèque sont le plus frappants. La primauté de Pierre se manifeste tout d'abord, par un détail d'autant plus significatif qu'il est moins concerté. C'est à Pierre que s'adresse le collecteur de la dîme sacrée. Ne voulant pas importuner le Maître pour une réclamation peu importante, l'étranger trouve fort naturel de la transmettre, par l'intermédiaire du chef des disciples. Mais, d'après le système de sublime délicatesse que nous avons précédemment signalé, l'Evangile de saint Marc, écrit sous l'inspiration du prince des Apôtres, garde le silence sur ce point. Partout où une ambition humaine aurait trouvé l'occasion légitime de mettre son nom, saint Pierre efface le sien. Il s'agit du didrachme, ou demi-sicle mosaïque. Les Juifs avaient deux sortes de monnaie, au temps de Notre-Seigneur. La domination des Césars

[1] Matth., v, 17. — [2] *Vie de Jésus*, pag. 127.

leur avait apporté le système monétaire de Rome, l'*as*, avec ses multiples : le *dipondium* (deux as), le denier (dix as), etc., et les sous-multiples : le *quadrans* (quart d'un as), etc. Tous ces noms se retrouvent sous la plume des Evangélistes. Les évaluations en monnaies romaines étaient d'usage pour les affaires, le commerce, le salaire et les transactions de tout genre. Mais, par une distinction où le caractère hébreu se peint tout entier, dès qu'il s'agissait de l'impôt national pour le Temple, et des dîmes sacrées établies par Moïse, le langage romain était répudié ; on n'employait que les évaluations de l'ancien système monétaire de la Grèce, établi en Judée depuis Alexandre le Grand. C'est ainsi qu'on réclame au Sauveur le didrachme officiel, et qu'il fait remettre, pour le trésor du Temple, un statère, ou double didrachme, pour lui-même et pour Pierre. Il y avait dans ce langage comme une protestation implicite du peuple juif, qui maintenait inviolable sur sa tête la royauté souveraine de Jéhovah. Notre-Seigneur, entrant dans cet ordre d'idées, en fait jaillir une admirable affirmation de sa propre divinité. Les rois de la terre, dit-il, n'exigent de leurs fils ni le tribut (impôts indirects), ni le cens (capitation). L'immunité est de droit pour eux. De même, le Fils de Dieu n'a point à payer l'impôt pour le Temple, qui est le palais de son Père. — Il l'acquittera cependant, mais il l'acquittera en Dieu. Pierre, le futur pêcheur des âmes, est envoyé sur le bord du lac, pour une nouvelle pêche mira-

culeuse. L'explication des rationalistes, à propos de ce fait, mérite d'être citée. « Le poisson dans la gueule duquel saint Pierre, disent-ils, trouva le didrachme dont il paya l'impôt du Temple, fut tout simplement un poisson qu'il se hâta de prendre, de porter au marché, et de vendre au prix d'un statère. » Vraiment, ne valait-il pas mieux faire jeter les filets du haut de la barque, et essayer une pêche plus productive et plus certaine que celle de l'hameçon? Comment savoir d'avance qu'en tendant une ligne, Pierre prendra sûrement un poisson ; que ce poisson sera de taille à être porté isolément sur le marché, et que son prix sera exactement d'un statère? Une telle série d'éventualités, prédite par le Sauveur et fidèlement réalisée, ne serait pas moins prodigieuse que le miracle évangélique lui-même. Et ne voit-on pas que jamais Pierre ne fût allé jeter l'hameçon au milieu de Rome, pour prendre le monde entier comme une proie, s'il n'eût fait en Galilée, sous la direction de son divin Maître, l'apprentissage de ses pêches miraculeuses?

37. Tout s'enchaîne, dans cette histoire divine, et se tient par des nœuds que le sophisme sera toujours impuissant à rompre. Si les disciples, auxquels le Sauveur venait de prédire formellement sa passion et sa mort prochaines, n'avaient pas vécu au milieu d'une atmosphère de miracles, s'ils n'avaient eu sous les yeux que le spectacle d'un juste, d'un sage, en butte à la haine conjurée des Pharisiens, des

L'enfance évangelique.

Sadducéens et d'Hérode, n'ayant d'autres armes contre tant d'ennemis que la résignation et la patience d'un opprimé, ils ne se fussent certainement pas bercés du chimérique espoir de le voir bientôt s'asseoir sur un trône. L'idée de solliciter la première place dans son futur empire ne serait venue à aucun d'eux. Cependant, telles étaient, en ce moment même, leurs dispositions secrètes. Ils croyaient donc impossible à toute la puissance des hommes un attentat contre Celui qu'ils voyaient commander à la nature, apaiser d'un mot les tempêtes, chasser les démons et ressusciter les morts. Ce sentiment persistera dans leur âme, malgré les prédictions du Sauveur lui-même, jusqu'au Calvaire; et leur dernière parole, avant que la résurrection de leur Maître eût enfin dissipé cette erreur, sera celle-ci : « Hélas! nous avions cru qu'il rétablirait le royaume d'Israël! » — « Or, continue le texte sacré, les disciples étaient préoccupés de savoir qui d'entre eux serait le plus grand, dans le royaume de leur Maître. Et ils se disputaient entre eux, dans le chemin, à ce sujet. Jésus connaissait leurs pensées. Arrivés à la maison, il leur dit : De quoi parliez-vous ensemble, durant le trajet! — Les disciples n'osèrent lui répondre et gardèrent le silence. Le Seigneur s'étant assis appela les douze et leur dit : Si quelqu'un veut être le premier, il sera le serviteur et le dernier de tous. — Jésus prenant alors un petit enfant [1], le plaça au milieu d'eux, et

[1] La tradition nous a conservé le nom de l'heureux enfant que

l'ayant embrassé, il parla ainsi : En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui donc qui s'humiliera, comme ce petit enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. Quiconque reçoit un de ces enfants en mon nom, me reçoit moi-même. Or, me recevoir, c'est recevoir Celui qui m'a envoyé. Celui donc qui est le plus petit parmi vous, celui-là est le plus grand. Prenez garde de mépriser un seul de ces petits; car je vous le dis, leurs anges, dans les cieux, contemplent sans cesse la majesté de mon Père. Le Fils de l'homme est venu sauver tout ce qui s'égarait. Le berger qui a cent brebis, et qui vient d'en perdre une, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur la montagne, pour aller à la recherche de celle qui s'est égarée? Que vous en semble? Et s'il vient à la trouver, en vérité je vous le dis, il a plus joie de l'avoir recouvrée que ne lui en fait éprouver la possession des quatre-vingt-dix-neuf autres restées au pâturage. Ainsi la volonté de votre Père céleste est que pas un de ces petits ne périsse. Quiconque scandalisera l'un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui eût suspendu au cou une meule de moulin, et qu'on l'eût précipité au fond de la mer. Malheur au monde à

Jésus prit sur ses genoux, qu'il embrassa et présenta comme un modèle à ses apôtres. Cet enfant fut plus tard l'illustre martyr et évêque d'Antioche, saint Ignace, surnommé *Théophore* (Porté par Dieu), en souvenir de cet épisode évangélique.

cause de ses scandales? Il est impossible pourtant qu'il n'y ait point de scandales; il faut qu'ils éclatent. Mais malheur à l'homme par qui vient le scandale. — Après que le Seigneur eut parlé de la sorte, Jean lui dit : Maître, nous avons vu un homme qui chasse les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne marche point avec nous à votre suite. — Ne l'en empêchez point, répondit Jésus; nul en effet ne peut opérer en mon nom des miracles, et se déclarer aussitôt contre moi. Celui qui n'est pas contre vous, est pour vous, et quiconque vous donne un verre d'eau, parce que vous êtes les disciples du Christ, celui-là, je vous le dis, ne perdra point sa récompense[1]. »

Quasimodo geniti infantes.

33. La route ouverte sous les pas de l'humanité pour s'élever dans le royaume des cieux suit une ligne opposée à celle qui conduit aux honneurs et à la puissance terrestres. Déjà le divin Maître avait posé le fondement de la vie chrétienne, en disant au docteur de Jérusalem : « Celui qui ne sera pas régénéré par une naissance nouvelle ne saurait entrer dans le royaume des cieux. » Tel avait été le langage du Sauveur, à l'époque de la première Pâque. Aux approches de la Pâque dernière, Jésus-Christ met en action cette doctrine surnaturelle, en présence de ses Apôtres, pour la graver à jamais dans leur cœur. Ils ne l'oublieront plus, et les générations d'âmes se succéderont dans l'Eglise, en prenant pour type de la perfection évan-

[1] Matth., XVIII; Marc, IX; Luc, IX, XVII.

gélique l'enfance spirituelle dont parlait le Sauveur. « Comme des enfants nouvellement nés, dira saint Paul, n'ayez d'ambition que pour le lait candide et pur des enseignements divins. » La robe blanche des enfants, deviendra le symbole de l'innocence baptismale, que le Chrétien doit conserver sans tache, ou renouveler par la pénitence, pour la présenter immaculée au tribunal du Christ. « Les petits enfants, dit saint Hilaire, suivent leur père pas à pas, ils aiment leur mère, ils ne songent point encore à vouloir du mal au prochain ; le souci des richesses ne les atteint pas ; l'orgueil, la haine, le mensonge ne sont pas de leur âge ; ils croient à la parole qu'on leur adresse et en admettent tout naturellement la vérité. Telle est la simplicité de l'enfance à laquelle il nous faut revenir, si nous voulons porter en nous l'image de l'humilité du Sauveur. » Cette loi atteint toutes les âmes fidèles, depuis le prince des Pasteurs, le Pontife suprême qui tient dans ses mains les clefs du royaume des cieux, données à Simon-Pierre, jusqu'à la plus obscure des ouailles du troupeau. Telle fut l'efficacité divine de la parole de Jésus-Christ, qu'en donnant le précepte, elle conféra en même temps la grâce nécessaire pour l'accomplir. Les distinctions hiérarchiques, dans l'Eglise, seront ainsi entourées d'un respect, d'une vénération, d'un amour inviolables, parce que la loi de leur autorité est l'humilité, la douceur, la simplicité, la candeur de l'enfance. Les pouvoirs de la

terre s'imposent par le faste de la domination; on les sert sans les aimer; on les craint sans les respecter; on les renverse, hélas! pour un caprice populaire. Si le rationalisme désirait connaître un souverain qui fût aimé sans réserve, et avec un dévouement sans bornes, par des millions d'hommes répandus dans le monde entier, nous lui désignerions le successeur de Pierre, le chef de l'Eglise catholique, qui se nomme le Serviteur des serviteurs de Dieu. Il en est ainsi depuis bientôt deux mille ans. Ce phénomène, dans l'ordre moral, vaudrait pourtant la peine d'être étudié plus sérieusement que ne le font nos sophistes.

Les conciles. 39. Les douze, réunis autour du divin Maître, dans la maison de Capharnaüm, formaient en quelque sorte le premier Concile de l'Eglise naissante. « Jésus continua, dit l'Evangile, à leur parler en ces termes: Si votre frère a péché contre vous, allez le trouver, et s'il se repent, pardonnez-lui; s'il vous avait offensé sept fois dans un jour et qu'il vous dît: Je me repens, pardonnez-lui. Reprenez-le d'abord seul à seul. S'il vous écoute, vous aurez gagné l'âme de votre frère. S'il refuse de vous entendre, prenez avec vous un ou deux témoins, afin que toute l'affaire repose sur un témoignage légal. Que s'il ne les écoute pas eux-mêmes, dites-le à l'Eglise; enfin s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain. » L'enseignement pharisaïque, tel que nous le trou-

vons encore dans le Talmud [1], prétendait qu'on peut pardonner à son prochain trois fois, mais qu'on ne doit pas aller au delà. Telle était la doctrine rigoriste à laquelle le Sauveur faisait allusion, en établissant la grande loi de la miséricorde évangélique, sans mesure et sans limites, sur les ruines de ces traditions mensongères. Le nombre sept, chez les Hébreux, exprimait le superlatif en général. La période septénaire, durant laquelle Jéhovah « avait accompli toutes ses œuvres [2], » emportait naturellement pour les Juifs l'idée d'universalité. Voilà pourquoi Notre-Seigneur emploie cette expression, dans le sens indéterminé qu'elle avait pour ses auditeurs. Mais la miséricorde, au sein de l'Eglise comme dans le gouvernement de Dieu lui-même, doit se combiner avec la justice. Pour concilier ces deux termes, qui paraissent s'exclure, le génie des législateurs humains s'est épuisé en combinaisons toujours défectueuses. Jésus-Christ ne laissera pas son Eglise désarmée, et tout en maintenant la grande loi de la miséricorde, il saura garantir l'inviolabilité des droits de la justice. La règle, pleine de mansuétude, qu'il a posée, s'est appliquée à tous les ennemis de l'Eglise, depuis Arius jusqu'à Luther. Lorsque des enfants ingrats déchirent le sein maternel de l'épouse du Christ, la plainte charitable et tendre du Pontife suprême s'adresse à leur cœur, pour y réveiller le sentiment

[1] *Talm. Babylon.*, *Yoma*, fol. LXXXVI, 2. — [2] *Complevitque Deus die septimo opus suum quod fecerat.* (*Genes.*, II, 2.)

filial. Si cette voix n'est point entendue, les deux ou trois témoins, que la loi de Moïse exigeait pour toute constatation légale [1], viennent adjoindre les efforts de leur zèle près du coupable obstiné dans son orgueil. S'ils ont la douleur d'être repoussés, le rebelle est dénoncé à l'Eglise tout entière, réunie en assises solennelles, dans la personne des Evêques, successeurs des Apôtres. Le Concile universel prononce la sentence, et le génie de l'erreur, frappé d'anathème, devient, pour tous les fidèles, comme un païen et un publicain.

Congrégations et *couvents*.

40. Telle est, en effet, la puissance que le divin Maître conférait solennellement à ses Apôtres. « En vérité, je vous le dis, continue l'Evangéliste, tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié au ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans les cieux. Je vous dis encore, que si deux d'entre vous s'unissent, sur la terre, pour demander quelque chose à mon Père qui est aux cieux, quel que soit l'objet de leur prière, elle sera exaucée. Partout où deux ou trois seront réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » Les conciles, les associations de prières, les congrégations religieuses, ces *couvents*, pour les appeler d'un nom qu'une aveugle haine a voulu flétrir, découlent donc directement de l'Evangile. *Si duo consenserint. Ubi duo vel tres congregati in nomine meo.* Telles sont les expressions mêmes de Jésus-Christ. L'Eglise catholique

[1] *Deuteron.*, XIX, 5.

seule peut montrer, vivantes aujourd'hui dans son sein, ces œuvres, inconnues de l'antiquité, dont Notre-Seigneur posait les fondements à Capharnaüm, au milieu de douze pêcheurs. Cependant Pierre, qui devait présider au développement de ces institutions nouvelles, réfléchissait au précepte de miséricorde donné par le divin Maître. Il voulait en pénétrer toute l'étendue, et comprendre la signification précise de ce nombre sept, employé par Jésus-Christ, et dont le sens pouvait prêter chez les Juifs à l'équivoque.

Parabole du créancier impitoyable.

41. « Seigneur, lui dit-il : Lorsque mon frère aura péché contre moi, je lui pardonnerai. Mais sera-ce sept fois seulement? — Jésus lui répondit. Non; ce n'est point sept fois seulement, mais septante fois sept fois. » C'est-à-dire, suivant le style hébraïque, d'une manière illimitée, et dans un nombre incommensurable. « Le Seigneur ajouta : C'est pour cela qu'on peut comparer le royaume des cieux à un monarque qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. L'un d'eux se présenta, il devait mille talents [1]. Comme il n'avait pas de quoi les rendre, le maître ordonna de le vendre, lui, sa femme et ses enfants, avec tous ses biens, pour payer sa dette. Mais le serviteur, se jetant à ses pieds, le suppliait en disant : Ayez patience, et je vous rendrai tout. Le roi, touché de compassion, fit relâcher le serviteur et lui remit sa dette. Or, ce dernier, étant sorti, rencontra

[1] Environ cinquante millions de francs de notre monnaie actuelle.

un de ses compagnons qui lui devait cent deniers [1], et le saisissant à la gorge, il l'étouffait en disant : Rends-moi sur l'heure ce qui m'est dû. Celui-ci se jetant à ses pieds le conjurait de l'épargner : Ayez patience, disait-il, et je vous rendrai tout. Mais sans vouloir l'entendre, ce créancier impitoyable le fit jeter en prison, jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette. Les autres serviteurs du roi, affligés de cette conduite, vinrent trouver leur maître et lui apprirent ce qui s'était passé. Le roi manda cet ingrat, et lui dit : Méchant serviteur, je vous ai remis toute votre dette, parce que vous m'en avez prié. Ne deviez-vous pas avoir pitié de votre frère, comme j'avais eu pitié de vous ? — Et dans son indignation le roi le fit mettre à la torture, jusqu'à ce qu'il eût rendu tout ce qu'il devait. Ainsi mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur [2]. »

Les serviteurs inutiles.

42. Telle est la loi évangélique de la charité fraternelle. Les Apôtres, destinés à la promulguer sur la terre, auraient pu être fiers d'une telle mission, qui dépassait tout ce que les sages et les philosophes avaient pu jamais imaginer de grandeur morale. Mais Notre-Seigneur les prémunit contre cette tentation. « Si votre serviteur, leur dit-il, a été employé, durant le jour, à labourer votre champ ou à faire paître vos troupeaux, le soir, lorsqu'il rentre de la

Cette somme énorme est choisie par Notre-Seigneur pour mieux représenter l'immensité de la dette du pécheur envers Dieu.

[1] Environ cinquante francs. — [2] Matth., XVIII, 23 ad ultim.

campagne, vous ne lui dites pas : Mets-toi à table. Vous lui dites : Prépare mon repas, et sers-le moi ; quand j'aurai mangé et bu, tu prendras toi-même ta nourriture. Le serviteur en agissant ainsi, exécute les ordres qu'il a reçus, et ne s'attend pas à une reconnaissance extraordinaire de votre part. Il en doit être ainsi pour vous. Lorsque vous aurez fait ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. Nous n'avons fait que notre devoir [1] ! »

[1] Luc, XVII, 7-10.

CHAPITRE VIII.

JÉRUSALEM.

SOMMAIRE.

§ I. DÉPART DE LA GALILÉE.

1. Les *frères* de Jésus et la fête des Tabernacles. — 2. Argumentation du rationalisme à propos des « frères obscurs » de Jésus. — 3. Réfutation. — 4. L'incrédulité de Nazareth et la divinité du Sauveur. Les descendants des *frères* de Jésus en présence de Domitien. — 5. Le divin : « Il faut » de la passion de Jésus-Christ. — 6. Les dix lépreux sur le territoire de Samarie. — 7. Authenticité du miracle.

§ II. LA FÊTE DES TABERNACLES.

8. Discours de Jésus dans le Temple. — 9. Logique du discours de Jésus. — 10. Caractère divin des paroles du Sauveur. — 11. Caractère prophétique. — 12. Le Sanhédrin envoie des soldats pour s'emparer de Jésus. — 13. Les sources d'eau vive ouvertes par Jésus-Christ. L'eau de la piscine de Siloë. — 14. Le Sanhédrin et Nicodème. — 15. Bethléem et Nazareth. — 16. La montagne des Oliviers et la prière. — 17. Jugement de la femme adultère. — 18. Le rigorisme humain en face de la miséricorde de Jésus-Christ. — 19. Authenticité du récit évangélique. — 20. « Je suis la lumière du monde. » — 21. Explication de cette parole par saint Augustin. — 22. « Je suis avant qu'Abraham fût. » — 23. Miracle de profondeur divine du discours de Jésus. — 24. La vérité et la liberté.

§ III. L'AVEUGLE-NÉ.

25. Récit évangélique de la guérison de l'aveugle-né. — 26. Le chapitre des miracles dans l'Evangile du rationalisme. — 27. Caractères intrinsèques d'authenticité du récit évangélique. — 28. Le rationalisme et la logique aristotélicienne. — 29. La logique de l'aveugle-né.

§ IV. PARABOLES.

30. Parabole du bon Pasteur. — 31. Un seul bercail, un seul pasteur. — 32. Parabole du bon Samaritain. — 33. Création évangélique de

§ I. Départ de la Galilée.

Les frères de Jésus et la fête du Tabernacle.

1. « Or, dit l'Evangéliste, la solennité nationale des Juifs, appelée fête des Tabernacles, était proche. Les frères de Jésus lui dirent : Quittez ce pays, et montez avec nous en Judée, afin que les disciples que vous y avez soient témoins des œuvres que vous accomplissez. Car celui qui veut être connu ne doit pas agir en secret. Puisque vous opérez des merveilles, manifestez-vous au monde. — Ses frères parlaient de la sorte, parce qu'ils ne croyaient point en lui. Jésus leur répondit : Mon heure n'est pas encore venue. Quant à vous, chaque jour vous est bon. Le monde n'a aucun sujet de vous haïr, mais il me poursuit de sa haine, parce que je rends de lui le témoignage que ses œuvres sont mauvaises. Allez donc à cette solennité ; pour moi, je n'y vais pas encore. Mon heure n'est pas venue. — Il resta donc en Galilée, attendant le départ de ses frères pour se mettre en chemin, et il évita de se mêler à la foule, recherchant le silence et le secret [1]. »

[1] Joan, VII, 1-10.

Argumentation du rationalisme à propos des *frères obscurs* de Jésus.

2. Tel est le passage de l'Evangile qui a inspiré au rationalisme moderne la théorie des « frères obscurs de Jésus, lesquels lui faisaient de l'opposition [1]. » En vérité l'opposition n'était pas fort redoutable de la part de ces hommes qui sollicitent le Sauveur de choisir, pour se manifester au monde, un théâtre plus vaste et plus brillant. Leur foi n'était sans doute point encore élevée à la perfection divine, dont les Apôtres eux-mêmes furent si longtemps à comprendre le caractère. Cependant, au point de vue purement humain, est-il un seul des plus illustres rationalistes dont l'amour-propre n'accueillerait avec empressement un pareil hommage? Si l'on venait lui dire : Il ne suffit pas à votre gloire de rayonner dans le cercle étroit de votre patrie : le monde entier vous réclame et vous attend! nous doutons qu'il se tînt fort offensé d'un tel langage et qu'il le prît pour une déclaration de guerre. L'opposition prétendue des « frères » du Sauveur est donc une opposition chimérique. Mais le rationalisme insiste. Le nom de « frères, » dit-il, est bien réellement l'expression employée par l'Evangile. Or, les « frères » de Jésus, désignés ici, ne pouvaient être ni Jacques le Majeur et Jean, fils de Zébédée, ni Jacques le Mineur et Jude ou Thaddée, fils de Cléophas, cousins-germains de Jésus, puisque tous les quatre faisaient partie du collége apostolique, et croyaient à leur Maître, tandis que les frères, dont il est question dans ce

[1] *Vie de Jésus*, p. 24.

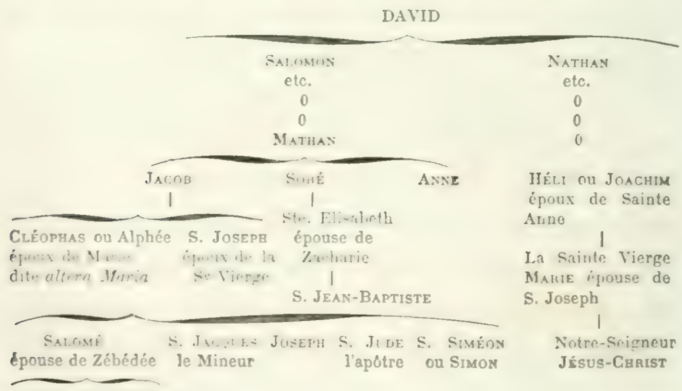
passage, « ne croyaient point en lui. » Donc Jésus-Christ eut réellement des frères. Il est impossible, faute de renseignements, de savoir s'ils provenaient du côté paternel ou maternel. Dans le premier cas, la virginité de Joseph, dans le second cas celle de Marie serait une invention apocryphe. Tout ce qu'il est permis d'affirmer légitimement, c'est l'existence de « frères obscurs » de Jésus, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom. Telle est, dans toute sa force, l'objection des modernes critiques; elle a le privilége de la nouveauté; jamais l'exégèse antique ne la rencontra sur son chemin. Malheureusement pour la jeune école rationaliste, cette fameuse objection suppose une ignorance absolue des premiers éléments de l'histoire évangélique. Notre siècle a repris, avec une ardeur et un zèle qui l'honorent, l'étude sérieuse et approfondie de toutes les généalogies si longtemps oubliées des Pharaons de l'Egypte, des Sargonides d'Assyrie, des Maharadjas de l'Inde, des Fils du ciel de l'empire chinois. Nous savons aujourd'hui le nom de tous les frères et de tous les cousins de Sésostris ou de Salmanasar, et, certes, nul ne rend plus que nous justice aux progrès accomplis en ce genre par la philologie moderne. Elle a rétabli des anneaux lumineux dans la chaîne des âges; l'avenir rendra justice à ses efforts. Mais plus nous avons le droit d'être fiers de ces glorieuses conquêtes, plus nous avons le devoir de maintenir les résultats positifs, obtenus par l'exégèse des siècles antérieurs,

dans le champ de l'histoire évangélique. La science profane ne saurait à aucun titre faire oublier la science sacrée. Or, la lignée généalogique de Notre-Seigneur Jésus-Christ a été l'une des plus éclairées de toute l'histoire du monde[1]. Il y a seulement un siècle que sa notoriété était universelle dans l'Europe catholique; nul écrivain n'aurait imaginé de parler des « frères obscurs de Jésus; » la naïveté sacrilége d'une pareille invention était alors impossible.

Réfutation.

3. Voici pourquoi. On savait, à cette époque, que les cousins-germains du Sauveur, issus de Cléophas et de la sœur par alliance de la sainte Vierge, étaient au nombre de six. Quatre d'entre eux avaient été appelés à l'apostolat par le divin Maître; les deux autres, Joseph et Siméon ou

[1] Le tableau suivant résume, dit Cornelius a Lapide, tout l'enseignement des Pères et des docteurs de l'Eglise, et fait comprendre la véritable relation des alliés ou *frères de Jésus* avec le Sauveur :



Simon, ne figuraient encore ni parmi les Apôtres, ni parmi les disciples. Il est remarquable, en effet, que leur nom ne se trouve point dans la liste, d'ailleurs incomplète, des soixante-douze disciples, conservée par saint Epiphane et Eusèbe de Césarée. Voici cette liste : Etienne, Prochorus, Nicanor, Timon, Parmenas, Nicolas, Matthias, Marc, Luc, Justus, Barnabé, Apelles, Rufus, Niger, Sosthénès, Céphas[1], Aristion, Jean l'Ancien, Andronicus, Junias, Lucius de Cyrène, Barsabas, Silas et Manahem. Toute restreinte que soit cette nomenclature, il est évident que si les deux cousins germains du Sauveur, Joseph et Simon, eussent dès lors fait partie des soixante-douze disciples, ils auraient obtenu dans cette liste la première mention. Leur titre de parents de Jésus avait, dès les premiers siècles de l'Eglise, une telle importance qu'il leur est toujours attribué. Hégésippe, l'an 150 de notre ère, les désigne comme les fils de Cléophas, frère de saint Joseph[2]. Le texte même d'Hégésippe, inséré par Eusèbe de Césarée dans son Histoire ecclésiastique, est d'une authenticité incontestable. Hégésippe atteste que l'affinité de Simon avec le Sauveur fut une des raisons qui le firent choisir à l'unanimité pour succéder à saint Jacques son frère, sur le siége de Jérusalem. Il n'y a donc aucune obscurité dans le texte de l'Evangile. Quand

[1] Ce disciple Céphas est différent de l'apôtre saint Pierre.— [2] Hegesipp. citat. ab Euseb. *Historia Eccles.* Patrol. Græc. tom. XX, col. 243-427, 281, 283, 377-380.

saint Jean nous parle des « frères de Jésus qui ne croyaient pas encore en lui » et qui invitaient le Sauveur à les accompagner à Jérusalem, dans le pèlerinage entrepris en commun pour la fête nationale des Tabernacles, il emploie exactement la même expression que saint Matthieu, dans une circonstance analogue [1]. Toute l'antiquité chrétienne a su le nom de ces prétendus « frères obscurs, » comme nous le savons encore [2]. Ce qu'il y a de moins « obscur » en tout ceci, c'est la décadence des études exégétiques dans notre patrie.

L'incrédulité de Nazareth et la divinité du Sauveur. Les descendants des *frères* de Jésus en présence de Domitien.

4. L'incrédulité de Nazareth s'était modifiée, depuis le jour où les habitants de cette ville ingrate avaient voulu précipiter le Sauveur du haut de leurs rochers. De toutes parts les échos de la Galilée leur renvoyaient la nouvelle des prodiges de salut et de grâce opérés par un compatriote, dont l'éclat divin blessait le regard de leur jalousie. Devant ces témoignages positifs, en présence de faits nombreux, constants et avérés, le scepticisme absolu n'était plus possible. Mais, dans son étroitesse basse et mesquine, l'envie locale ne désarme jamais. « Allez en Judée, disent les Nazaréens au Sauveur, afin que les disciples que vous avez dans ce pays soient témoins des œuvres que vous ac-

[1] Matth. XIII, 55-56, voir chapitre III de cette histoire n°s 32, 34 et 35.

[2] Au témoignage d'Hégésippe on peut joindre ceux de Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe de Césarée, saint Jérôme Théodoret, Isidore de Séville, saint Augustin. (Cf. Bisping. *Erklarung des Evang. nach. Matthaüs* XIII, 53.)

complissez. » Jésus accomplissait donc des œuvres dignes de fixer l'attention de la Judée. Ils l'avouent; mais alors pourquoi ne sont-ils pas eux-mêmes les premiers à en proclamer l'auguste caractère? « Puisque vous opérez des merveilles, ajoutent-ils, manifestez-vous au monde. » Dérisoires et perfides conseils de la haine! Ils affectent un hypocrite intérêt pour la gloire et la réputation du Sauveur; ils ont l'audace d'essayer sur le Verbe incarné la plus vulgaire des tentations, celle de l'amour-propre humain! Ils envoient Jésus à Jérusalem, comme un acteur sur un théâtre. Cependant ils savent que la vengeance des Pharisiens et des Docteurs de la Loi, que la tyrannie inquiète d'Hérode Antipas attendent leur victime; c'est là sans doute l'odieuse espérance qu'ils dissimulent sous le langage de la fraternité. A ces traits caractéristiques, nous reconnaissons la nature déchue, dans sa laideur réelle et vraie. Voilà bien les allures tortueuses de la jalousie humaine, telles que chacun a pu les observer. Rien de tout cela ne ressemble aux colères artificielles ni aux tempêtes imaginaires que le rationalisme moderne voudrait créer autour de Jésus. L'action évangélique se développe dans un milieu vivant, sans aucune exagération romanesque, sans réticence calculée. Ce sont des hommes, avec toutes leurs faiblesses, leurs passions, leurs intrigues et leurs sourdes rivalités, qui environnent l'Homme-Dieu. Mais voici le miracle. Cinquante ans plus tard, deux descendants de ces « frères » de Jésus

vivaient encore. « Domitien les fit venir à Rome, dit Hégésippe, et les interrogea sur l'avénement du Christ. — Etes-vous réellement de la race de David ? leur dit-il. — Ils l'avouèrent. — En quoi consistent vos possessions et votre fortune ? — Nous possédons environ la valeur de neuf mille deniers[1], répondirent-ils. Cette somme n'est pas en argent, mais en fonds de terre, d'une étendue de trente-neuf arpents[2]. Nous les cultivons nous-mêmes, et le produit nous sert à payer les impôts et à subvenir à notre existence. — En parlant ainsi, ils montraient leurs mains calleuses, sur lesquelles un labeur incessant avait marqué son empreinte. Enfin Domitien leur parla du Christ. — De quelle nature sera son royaume? demanda-t-il. En quels lieux doit-il commencer? — Cet empire n'est point l'empire de la terre et de ce monde, répondirent-ils. C'est le règne angélique et céleste qui viendra à la consommation des siècles, quand le Christ apparaîtra dans sa gloire, pour juger les vivants et les morts, et rendre à chacun selon ses œuvres[3]. » — La glorieuse confession des fils répara l'incrédulité momentanée des pères. Nazareth adora le crucifié du Golgotha, dont elle avait répudié un instant la divine aureole.

Le divin

5. En refusant de se rendre à Jérusalem, escorté de la

[1] En prenant le denier pour 16 as, et l'as romain pour une valeur de 5 centimes de notre monnaie, on arrive au chiffre de 7,200 fr., comme représentant la fortune de ces deux frères.

[2] L'arpent romain valait 1257 m, 53c. — [3] Hegesipp. citat. ab Eusebio. *Hist. Eccles.*, lib. III, cap. xx, Patrol. Græc. tom. XX, col. 252-253.

Il faut de la passion de Jésus-Christ.

multitude des Galiléens qui en faisaient alors le pèlerinage, Notre-Seigneur s'était réservé de partir « quand son heure serait venue. » Heure solennelle qui marqua le début de la grande période de Rédemption par la Croix ! Il fallait que le Christ souffrît, qu'il mourût et qu'il ressuscitât. » Ce divin : « Il faut, » parallèle à celui que Jésus prononçait, quelques jours auparavant, à propos du scandale, qui ne doit jamais disparaître entièrement de ce monde, se rattache à toute l'économie providentielle du salut. Dans la sphère étroite de nos vues humaines, nous avons peine à comprendre ces nécessités terribles. Comme Pierre, nous nous écrierions volontiers : « A Dieu ne plaise, Seigneur, qu'il vous arrive de souffrir et de mourir ! » Comme les Juifs au Golgotha, nous serions tentés de dire à Jésus : Descendez de cette croix infâme; rompez les clous de vos pieds et de vos mains, apparaissez en face de la cité coupable dans la majesté de votre gloire ! Et pourtant si la Rédemption se fût ainsi accomplie à coups de tonnerre, si la splendeur du Thabor n'eût cessé d'environner la personne du Verbe incarné, la liberté humaine eût été supprimée, la coopération individuelle de la conscience dans l'œuvre du salut, ce privilége divin communiqué aux âmes par le sang rédempteur, eût été anéantie. Pour rester à jamais libre de croire ou de ne pas croire, d'adorer ou d'outrager son Sauveur, il fallait que l'homme poussât l'abus de sa liberté à cet excès du crime, dont l'horreur se

résume tout entière en un seul mot : Déicide ! Par une raison inverse, il fallait que Jésus-Christ se livrât lui-même, à l'heure qu'il aurait choisie, comme l'Isaac du Testament Nouveau, disposant son holocauste, portant le bois du sacrifice, mais, cette fois, arrêtant le bras des Anges, prêt à frapper les aveugles bourreaux.

Les dix lépreux sur le territoire de Samarie.

6. « Jésus se rendit donc à Jérusalem, après le départ de ses frères, dit l'Evangile, mais évitant les manifestations extérieures et comme en secret. En traversant la Samarie [1], un jour qu'il entrait dans un village, dix lépreux se rencontrèrent sur son chemin ; et se tenant éloignés, ils élevèrent la voix en disant : Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous ! — Les ayant vus, il leur dit : Allez, et montrez-vous aux prêtres. — En y allant, leur lèpre disparut. — L'un d'eux, se voyant guéri, revint à l'instant même, glorifiant Dieu à haute voix. Il se prosterna le visage contre terre aux pieds de Jésus et lui rendit grâces. Or cet homme était Samaritain. Jésus dit alors : Est-ce que tous les dix n'ont pas été guéris? Où sont donc les neuf autres? Aucun n'est revenu pour rendre gloire à Dieu, sinon cet étranger. — Levez-vous, ajouta-t-il, allez, votre foi vous a sauvé [2]. »

Authenticité du miracle.

7. On rencontre encore, en Palestine, des lépreux, voyageant par bandes, et associant leur commune misère, pour

[1] Encore aujourd'hui les caravanes suivent cette route de la Galilée à Jérusalem. Elle traverse Ginéa et Naplouse, l'antique Sichem, et demande trois ou quatre jours de marche.

[2] Luc XVII, 11-19.

échapper au supplice de l'isolement, non moins terrible que leur infirmité même [1]. La lèpre a survécu à tous les progrès modernes ; elle échappe à l'art de nos médecins et déconcerte les efforts de la science. La guérison des dix lépreux de Samarie offre cette particularité caractéristique que le prodige s'opère à distance, quand le divin Maître ne peut, ni de la voix, ni du geste, ni du regard, agir sur les malheureux qui ont imploré son assistance. « Allez, leur a-t-il dit, et montrez-vous aux prêtres. » Telle est la parole qui devait sauver le genre humain, ce lépreux séculaire, auquel les prêtres de Jésus-Christ devaient annoncer la bonne nouvelle de l'Evangile. Quand les Apôtres parcourront la terre, pour y prêcher le nom de Jésus, le divin Maître aura disparu dans les splendeurs de son Ascension glorieuse. Sa personne adorable ne sera plus visible à nos regards mortels. Il faudra pourtant, sous peine d'encourir l'éternelle damnation, « se montrer aux prêtres. » La docilité du monde, en dépit des passions révoltées et des préjugés hostiles, sera le miracle perma-

[1] « Le 30 avril 1862, arrivés à Naplouse, la Sichem biblique, nous établissons notre campement vers l'une des portes de la ville, au milieu d'un bouquet de sycomores et de lauriers-roses. Quelques instants après, une bande d'au moins trente lépreux venait faire le siége de nos tentes, demandant le *bachisch* à nos drogmans, avec menace de punir un refus par leur dangereux contact. Il nous fallut leur faire l'aumône, le fouet à la main, seul moyen de prévenir des accidents irréparables. » (Note extraite d'un *Journal de Voyage en Orient,* communiquée par M. le prince E. de Bauffremont-Courtenay.)

nent de l'Eglise, de même que la docilité des dix lépreux constitue à elle seule un prodige manifeste. Ils ne sont pas encore guéris ; leur chair est toujours dévorée par ces implacables ulcères qui pénètrent jusqu'à la moelle des os ; et cependant, sur la parole du Sauveur, ils n'hésitent pas. Sans délai, sans tergiversation, d'un concert unanime, ils prennent le chemin de Jérusalem, pour aller faire constater par les prêtres de Moïse une guérison qui n'est point encore réalisée, mais dont ils ne doutent pas un instant. Jésus leur a parlé, et cela suffit à leur foi. Que le rationalisme essaie d'appliquer ici ses théories de guérison par « la vue ou le contact d'une personne exquise. » Surtout qu'il dise comment, si Notre-Seigneur n'avait jamais opéré de miracles, les lépreux auraient pu croire soudain à l'efficacité d'une simple parole, dont le résultat n'était point encore apparent. Dix lépreux, à qui Notre-Seigneur ordonne d'aller se montrer aux prêtres de Jérusalem, y vont en toute confiance. Donc ils savaient, de science certaine, que Jésus-Christ opérait des prodiges. Leur foi commande la nôtre, et leur docilité, en cette circonstance, explique celle dont l'univers nous donnera bientôt le magnifique spectacle. En chemin, leur lèpre disparaît : ce phénomène les étonne si peu qu'un seul revient sur ses pas, pour rendre grâces au céleste médecin. Les autres continuent leur route ; mais le Samaritain guéri oublie les fêtes de Jérusalem, et la joie qui l'attend dans une réhabilitation officielle, où sa famille, ses

enfants, son vieux père, sa mère peut-être lui seront rendus. La reconnaissance l'emporte dans son cœur sur tous les autres sentiments. Il accourt à Jésus, se prosterne à ses pieds, en les couvrant de baisers et de larmes. L'Evangile nous offre, à chaque page, des exemples de cette prostration des hommes devant le Verbe incarné. Or il y a ici-bas une majesté visible, qui représente à nos yeux l'invisible majesté de Jésus-Christ. Le successeur de saint Pierre est le Vicaire de l'Homme-Dieu. Voilà pourquoi, nous nous prosternons à ses pieds, en les baisant avec amour. Idolâtrie! disent nos frères séparés. Il était donc idolâtre le Samaritain de l'Evangile! Magdeleine, la pécheresse, dont l'ardent amour mérita l'éloge du Sauveur, était donc idolâtre! Et ne voit-on pas que pour nous, lépreux purifiés dans le sang de l'Agneau, pécheurs graciés par l'ineffable miséricorde de Jésus-Christ, c'est une joie bien plus encore qu'un droit ou un devoir, de nous prosterner devant son représentant sur la terre, d'offrir à son Vicaire ici-bas les hommages dont nous voudrions l'entourer lui-même, s'il nous était donné de le contempler de nos yeux et de le toucher de nos mains! Qu'on cesse donc de mesurer, à la taille des orgueils humains, les respects dont il convient d'environner et le Dieu de l'Eucharistie et son auguste représentant! Que de fois, devant les tabernacles où Jésus repose, ne nous est-il pas arrivé de gémir sur l'obstination lamentable avec laquelle le Jansénisme, ce frère puîné du

Protestantisme, prétendait marchander au Fils de Dieu l'honneur que le lépreux de Samarie ou le démoniaque de Gadara lui rendaient, avec un bonheur indicible, sur les bords du lac de Tibériade, ou sur les chemins poudreux de Sichem ! Croire à Jésus-Christ réellement et substantiellement présent dans l'Eucharistie, et refuser de fléchir le genou devant le tabernacle de ce Dieu caché, voilà un des phénomènes d'aberration que l'Enfer seul peut produire, et qui doit combler d'allégresse le cœur de Satan !

§ II. La fête des Tabernacles.

Discours de Jésus dans le Temple.

8. Les lépreux guéris portèrent sans doute à Jérusalem la nouvelle de la prochaine arrivée du Sauveur. Les Pharisiens n'avaient cessé de le représenter au peuple comme un violateur de la loi du sabbat. Le miracle opéré l'année précédente à la Piscine Probatique était, à leurs yeux, un crime de lèse-majesté divine. Ils affectaient de n'y voir qu'une sacrilége infraction à la loi du repos sabbatique, et ils trouvaient ainsi un prétexte plausible, pour soulever les haines populaires. Il est sans doute difficile d'apprécier leur véritable pensée, sur ce point. Cependant tout porte à croire qu'ils étaient eux-mêmes trop éclairés pour attacher réellement à ce fait une idée aussi absurde. L'étroitesse d'esprit et le formalisme superstitieux dans lesquels ils emprisonnaient la nation juive n'étaient, au service de ces ambitieux, que des moyens d'assurer leur propre domina-

tion. Ils aimaient à faire peser sur l'épaule d'autrui des fardeaux qu'ils n'eussent pas voulu toucher eux-mêmes du bout du doigt. « Or, dit l'Evangile, les Juifs cherchaient Jésus, dans les jours de la solennité des Tabernacles [1], et ils se demandaient entre eux : Où est-il? — Parmi la foule, il n'était question que de lui. Les uns disaient : Il est vraiment bon ! — D'autres répondaient : Non, c'est un séducteur, qui égare le peuple! — Cependant nul n'osait s'exprimer ouvertement à son sujet, par crainte des Juifs. Or le quatrième jour de la solennité [2], Jésus monta au Temple, et il enseignait le peuple. Les Juifs étaient dans l'admiration de sa doctrine : Comment cet homme sait-il les Ecritures, disaient-ils, lui qui ne les a jamais apprises ? — Jésus leur répondit en ces termes : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut accomplir la volonté de Dieu, il reconnaîtra si mon enseignement

[1] On sait que cette fète durait huit jours, pendant lesquels le peuple juif habitait sous des tentes, en souvenir des quarante années passées sous la conduite de Moïse au désert. (Exod., XXIII, 16.)

[2] Nous rendons ainsi le texte de saint Jean : *Jam autem die festo mediante*, pour lui donner son véritable sens, que les traducteurs français ne font pas comprendre suffisamment par ces paroles : *Vers le milieu de la fête.* La solennité des Tabernacles durait huit jours, ce fut donc le quatrième jour que Notre-Seigneur parut à Jérusalem. Nous avons ici, dans l'expression employée par l'Evangéliste, un de ces caractères d'authenticité intrinsèque qu'il faut faire ressortir, par une interprétation plus large, où la lettre se trouve sacrifiée à l'esprit. Autrement, nos usages modernes, tout différents des coutumes hébraïques, prèteraient à une équivoque qui n'était ni dans le texte ni dans la pensée de l'historien sacré.

vient de Dieu, ou s'il émane de moi-même. Celui qui parle de soi-même cherche sa propre gloire : mais celui qui cherche uniquement la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là parle au nom de la vérité, il n'y a point en lui d'injustice. Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi? Et pourtant nul de vous ne l'accomplit. Pourquoi donc cherchez-vous l'occasion de me mettre à mort ?—La foule lui répondit en criant : Vous êtes possédé du démon! Qui cherche à vous faire mourir ? — Jésus reprit : J'ai fait un prodige sous vos yeux, le jour du sabbat, et vous êtes contraints de l'admirer. Or Moïse, qui vous a transmis le précepte de la circoncision, donné avant lui à vos pères, vous a permis de pratiquer la circoncision le jour du Sabbat. Mais si vous pouvez circoncire un homme, sans violer le repos sabbatique, pourquoi vous indigner de ce que j'ai guéri complétement un homme le jour du Sabbat? Ne jugez donc pas sur l'apparence, mais d'après la réelle équité. — En l'entendant parler ainsi, quelques habitants de Jérusalem disaient : N'est-ce pas là celui qu'on cherche à faire mourir ? Le voilà pourtant qui enseigne en public, sans qu'on lui dise rien ? Est-ce que les princes du peuple auraient reconnu qu'il est le Christ? Cependant nous savons d'où est cet homme, tandis que, le jour où le Christ paraîtra, nul ne saura d'où il vient. — Alors Jésus élevant la voix, au milieu du Temple s'écria : Vous me connaissez! Vous savez d'où je viens! Mais je ne suis pas venu de moi-même ; et celui qui m'a en-

voyé, celui qui est la vérité, vous ne le connaissez pas ! Moi je le connais, parce que je procède de lui et qu'il m'a envoyé. — Alors ils cherchèrent à s'emparer de Jésus, mais nul ne porta sur lui les mains, parce que son heure n'était pas encore venue. Cependant, parmi la foule, un grand nombre crut en lui : Quand le Christ viendra, disaient-ils, fera-t-il plus de miracles que celui-ci[1] ? »

L gique du Discours de Jésus.

9. Les rationalistes modernes sauraient-ils nous expliquer pourquoi la multitude des Hébreux réunis à Jérusalem pour la fête des Tabernacles concentrait ainsi toutes ses préoccupations sur le Fils de Marie. « Jésus, disent-ils, ne fit jamais de miracles. » Comment donc tout ce peuple cherchait-il Jésus absent, se livrait-il aux plus ardentes discussions sur sa personne ? Il ne manque pas en France de lettrés, de savants, de philosophes, dont le nom soit connu. Cependant il ne viendrait jamais à l'esprit d'un seul Français, dans une fête publique, d'agiter sérieusement la question de savoir si tel littérateur ou tel sophiste en renom a daigné honorer de sa présence la réunion populaire. Jésus-Christ avait donc, aux yeux des Juifs, une attitude et une personnalité mille fois supérieures à celles d'une célébrité vulgaire. Ou tous les Hébreux rassemblés sous les portiques du Temple étaient fous, ou le rationalisme moderne est convaincu lui-même de la plus monstrueuse aberration d'esprit. Le dialogue qui se poursuit entre le divin Maître et ses interlocuteurs n'est pas moins significatif. La préten-

[1] Joan. XII. 11-30.

tion de le faire composer, un siècle plus tard, en Italie ou en Grèce, par un apocryphe étranger aux mœurs et à la civilisation de Jérusalem, soulève des impossibilités manifestes en tout genre. « Comment, disent les Juifs, peut-il savoir les lettres, lui qui ne les a jamais apprises ? » Cette exclamation, à Rome ou à Athènes, aurait eu un sens complétement différent de celui qu'elle exprimait sous les Portiques du Temple. Les Lettres Grecques et Latines représentaient l'ensemble de la littérature poétique, oratoire, philosophique et historique, depuis Homère, Hésiode et Pindare, jusqu'à Platon, Aristote, Démosthène, Thucydide et Xénophon, dans l'Attique, depuis Ennius et Plaute jusqu'à Virgile, Tite-Live et Cicéron, à Rome. Mais à Jérusalem, cette expression, si élastique partout ailleurs, était circonscrite à un seul livre, à une seule littérature divine, renfermant la Loi et les Prophètes. Les *Lettres* pour un Hébreu étaient l'Ancien-Testament. Savoir les *Lettres*, c'était posséder la science traditionnelle de la *Loi*, telle que les diverses écoles l'enseignaient. Ainsi les Juifs ont le droit de s'étonner que Jésus, n'ayant fréquenté aucune école, ne s'étant attaché à aucun docteur, puisse enseigner, avec une autorité inconnue. Le divin Maître daigne répondre à leur objection, et il le fait avec une logique parfaitement conforme aux procédés de la dialectique la plus rigoureuse. On nous pardonnera cette remarque, véritablement indigne de la majesté de l'Evangile, mais puisque les sophistes modernes ont osé

écrire ce blasphème : « L'argumentation de Jésus, jugée d'après les règles de la logique Aristotélicienne, est très-faible [1] ; » l'exégèse catholique a le pénible devoir de se baisser pour ramasser de tels outrages, et en faire éclater la profonde ineptie. Si Notre-Seigneur eût répondu aux Juifs : Je n'ai appris les Lettres dans aucune de vos écoles, cependant la méditation, l'étude particulière que j'en ai faite, l'inspiration divine me les ont révélées, et la preuve que je les connais c'est que vous m'entendez les enseigner : si tel eût été son langage, le rationalisme moderne se montrerait probablement satisfait. Il saisirait clairement la relation entre l'objection et la réponse, et il accorderait au Sauveur un diplôme de logicien selon les règles d'Aristote. Mais la première règle de toute dialectique est de comprendre exactement le sens d'une objection, et de la résoudre selon l'ordre d'idées qui la provoque. Or les Juifs s'étonnaient de voir Jésus enseigner la Loi Divine, sans avoir reçu la tradition scolastique des Docteurs et des Scribes. Nul ne pouvait en Israël élever, comme chez nous, une chaire d'enseignement indépendant et libre. La constitution Mosaïque divinement promulguée au Sinaï formait, avec les Prophètes et les livres du Canon sacré, un ensemble de dogmes et de révélation immuable, dont le dépôt était confié à un corps enseignant, au sein duquel se perpétuaient les traditions nationales. Toute doctrine qui

[1] *Vie de Jésus*, p. 345.

se produisait en dehors de ces conditions inflexibles devait, pour obtenir droit de cité, présenter une garantie incontestable d'inspiration divine. La plupart des Prophètes anciens avaient eu à lutter contre le même obstacle, ils avaient opposé à la fin de non recevoir que le peuple de Jérusalem adresse encore au Divin Maître, la puissance des miracles et la réalisation de leurs prophéties, comme deux signes d'authenticité céleste.

Caractère divin des paroles du Sauveur.

10. Tel est le préjugé exclusivement local que Jésus-Christ avait à combattre. Il le fait avec une autorité souveraine, et en affirmant nettement son droit de législateur qui découle de sa divinité. « Ma doctrine, répond-il, est celle de Dieu lui-même qui m'a envoyé. » Que le rationalisme imagine une parole à la fois plus concise et plus expressive pour établir, d'un seul mot, l'infinie supériorité que Jésus voulait donner à son enseignement, en le présentant comme procédant, sans intermédiaire, de Dieu même. Le second caractère que le Sauveur invoque pour sa doctrine n'est pas moins surnaturel. « Quiconque, ajoute-t-il, voudra faire la volonté de Dieu reconnaîtra, par sa propre expérience, que ma doctrine est celle de Dieu. » Toute l'économie de la rédemption du monde est renfermée dans cette phrase, en apparence si simple. L'efficacité de la grâce et de l'enseignement apportés au genre humain par le Verbe incarné ne saurait agir seule et sans la coopération de la volonté individuelle. L'homme s'est perdu en

se faisant le collaborateur de Satan, il ne peut se sauver qu'en devenant le coopérateur de l'Homme-Dieu. L'expérience personnelle que Jésus demande aux Juifs, l'Eglise la demande encore, et l'exigera, d'une manière absolue, de chacune des âmes qui voudront profiter des miséricordieux trésors de la Rédemption. Libre aux esprits indociles et superbes de rejeter une condition qui révolte leur fierté ! Le Fils de Dieu, qui les a aimés jusqu'à mourir pour eux, a préféré répandre la dernière goutte de son sang, plutôt que de porter atteinte à ce libre arbitre dont ils font un si déplorable usage. Mais la parole de Jésus-Christ n'en reste pas moins d'une vérité d'application qui triomphe de toutes les hostilités et survit à tous les siècles. « Quiconque voudra se résoudre à accomplir sur soi-même la volonté de Dieu reconnaîtra la vérité de la doctrine de Jésus-Christ. » Demandez à tous les convertis de l'Evangile si cette lumière intérieure, plus éclatante que le soleil, si cette évidence de la foi, si cette effusion de chaleur et de vie divines leur ont jamais fait défaut. Merveilleuse puissance de la doctrine évangélique, dont l'expansion doit transformer l'individu dans le plus intime de sa personnalité, combattre toutes les mauvaises passions, porter le fer et le feu dans les plaies ignominieuses du cœur, et triompher de l'homme avec le concours de la volonté humaine ! Plus on y voudra réfléchir, plus on sentira que pour conquérir le monde entier, il a fallu de toute nécessité, que l'Evangile fût

divin[1]. Jésus-Christ l'affirme une seconde fois, avec une précision qui ne laisse place à aucun subterfuge. La loi de Moïse, aux yeux de tous les Juifs était une loi divine. Le Sauveur la prend comme terme de comparaison avec sa propre loi. Moïse, leur dit-il, vous a donné la loi du repos sabbatique, tout en renouvelant le précepte de la circoncision imposé aux Patriarches[2]. Or la circoncision, cet acte de purification partielle, vous la pratiquez sans scrupule le jour du sabbat. Comment donc voulez-vous me mettre à mort, moi qui ai purifié et rendu sain le corps d'un paralytique, un jour de sabbat? Telle est l'argumentation de Notre-Seigneur

[1] Dans l'impossibilité de commenter chacune des paroles du Sauveur avec l'étendue qu'elle exigerait, nous sommes contraints d'omettre une foule de détails intéressants. Cependant nous ne pouvons passer sous silence cette réflexion de *Cornelius a Lapide* : « Quand Notre-Seigneur, dit-il, prononce cette parole : Celui qui parle de soi-même cherche sa propre gloire ; mais celui qui recherche uniquement la gloire de celui dont il tient sa mission, celui-là est digne de foi, » il fait un véritable syllogisme, dont voici les trois propositions : Celui qui parle de soi-même cherche sa propre gloire. Or moi Jésus, je ne recherche pas ma propre gloire, mais celle de mon Père, ainsi que tous mes actes et tous mes discours le proclament. Donc ce n'est pas moi qui parle, c'est mon Père dont je cherche à propager la gloire. L'illustre commentateur en s'exprimant ainsi, il y a trois siècles, avait-il prévu qu'un sophiste écrirait que « l'argumentation de Jésus, jugée d'après les règles de la logique aristotélicienne, est très-faible? »

[2] Le texte de la loi Mosaïque relatif à la circoncision était celui-ci : « L'enfant sera circoncis le huitième jour après sa naissance. » (*Genes.*, XVII, 12; *Levit.*, XII. 3.) Lors donc que la naissance d'un fils d'Israël avait eu lieu un jour de sabbat, la circoncision lui était conférée au sabbat suivant, sans que la loi du repos sacré prévalût, en cette occur-

au temple de Jérusalem. Pour la trouver « très faible, en la jugeant d'après les règles de la logique Aristotélicienne, » il faut n'avoir compris ni Aristote ni l'Evangile. Le texte sacré a des profondeurs que le génie de saint Augustin et de Bossuet, après une vie entière de pieuses méditations, n'avait pas complètement explorées. L'Océan recèle ainsi, dans le secret de ses abîmes, des régions qui défient la sonde du nautonnier et l'œil de la science. La nouvelle critique, après une lecture superficielle et légère, n'a pas rougi de jeter l'insulte à l'infini divin de l'océan Evangélique, où les horizons s'élargissent sous les pas de l'humanité, à mesure qu'on les parcourt, où les dimensions du Verbe Eternel se sont voilées sous la simplicité d'une humble parole humaine, comme l'azur d'une eau calme et limpide recouvre des abîmes sans fond.

Caractère prophétique.

11. « Pourquoi cherchez vous à me mettre à mort? » demande le divin Maître. Cette interrogation tombée des lèvres de Jésus irrite toutes ces consciences coupables. Qui donc avait appris au Sauveur le complot tramé contre sa vie? Jésus-Christ arrivait de la Galilée; les quatre premiers jours de la solennité des Tabernacles s'étaient écoulés sans qu'il fût présent. Toutefois, il ne se trompe pas sur

rence. Evidemment donc si l'on ne transgressait point le précepte sabbatique, par une opération aussi grave et aussi compliquée, la simple parole prononcée par le Divin Maître, en guérissant le paralytique de Béthesda, ne pouvait constituer, même aux yeux du plus méticuleux des Juifs, une infraction à la loi du repos sabbatique.

les véritables intentions du Pharisaïsme à son égard. « Pourquoi cherchez-vous à me mettre à mort? » dit-il de cette voix souveraine, qui révèle toute vérité. — « Vous êtes possédé du démon! » reprend la multitude irritée, comme si elle disait : Une inspiration pareille ne peut venir que de l'esprit du mensonge. « Car enfin qui donc cherche à vous faire mourir? » La réponse à cette dénégation ne se fit pas attendre, et le Sauveur n'eut point à la prononcer lui-même. Un groupe de quelques habitants de Jérusalem, en passant sous les portiques, et en apercevant Jésus, dit alors : « N'est-ce pas là celui que les princes cherchent à mettre à mort? Le voilà qui parle en public, sans qu'on l'inquiète. Les princes du peuple auraient-ils reconnu qu'il est véritablement le Christ? Cependant nous savons d'où est celui-ci, tandis que le jour où le Christ fera son avénement, nul ne saura d'où il est. » Ces réflexions spontanément échangées entre d'obscurs habitants de Jérusalem, à la vue du Sauveur, nous font comprendre à la fois l'animosité du Sanhédrin et l'attitude perplexe de la foule, sollicitée, d'un côté, par les ennemis de Jésus, attirée, de l'autre, par la réputation extraordinaire et l'auréole surhumaine qui environnaient le divin Fils de Marie. Le nom du Christ, ce nom qui résume l'espérance de quarante siècles, et doit compléter la mission historique du peuple hébreu, sort de toutes les lèvres, aussitôt que Jésus paraît. Est-il le Messie, proclamé par Jacob mourant, pro-

mis par Moïse, chanté par David, signalé par Isaïe et tous les Prophètes? Les princes d'Israël ont-ils enfin reconnu le Messie, tant désiré, sous les traits de Jésus de Nazareth? Mais en parlant du Christ, Isaïe a dit : « Nul ne saurait raconter sa génération [1]; » Michée s'est exprimé plus péremptoirement encore : « Il procédera, dit-il, de l'origine même, et des jours de l'éternité [2]. » La prophétie messianique de David n'était pas moins formelle : « Avec vous, disait-il, le principe de toutes choses, au jour de votre gloire, dans les splendeurs des saints! Voici que je vous ai engendré de mon sein, avant l'aurore des âges! Vous êtes le Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech [3]. » Chacun de ces rayons lumineux, qu'il nous est aujourd'hui si facile de rattacher à l'immortelle couronne de Jésus-Christ, étaient pour les Juifs autant de problèmes à résoudre. Le Christ devait apparaître, au milieu des âges, comme la figure patriarcale de Melchisédech, dont nul ne connaissait le père. Or les Juifs croyaient connaître le père de Jésus; ils le nommaient Joseph. Nos modernes rationalistes en savent autant qu'eux sur ce point. La génération du Messie devait être inconnue aux mortels. Or les Juifs croyaient savoir positivement que Jésus était fils de Joseph et de Marie. L'origine du Messie devait remonter au delà des temps, et se perdre dans les splendeurs des saints. Or les Juifs croyaient pouvoir affirmer que Jésus sortait de l'humble maison d'un

[1] Isaïe, LIII, 8. — [2] Mich., V, 2. — [3] Psalm. CIX, 4, 5.

charpentier de Nazareth. Telle était cette situation pleine de doutes et d'incertitudes, et telle qu'il ne s'en vit jamais ailleurs qu'à Jérusalem. Voilà pourquoi Notre-Seigneur, élevant la voix, au milieu du Temple de son Père, répond par une affirmation directe de sa divinité : « Vous savez qui je suis! Vous savez d'où je viens! Mais je ne viens pas de moi-même. Celui qui m'a envoyé, et que vous ne connaissez pas, celui-là est la vérité! Moi je le connais, parce que je procède de lui, et c'est lui qui m'a envoyé. » Procéder de la vérité, c'est-à-dire de Jéhovah, c'était descendre de Dieu même. La foule ne se méprend point, comme les sophistes de nos jours, sur la portée de cette parole. Elle se soulève contre ce qu'elle croit un blasphème. Mais l'heure de Jésus n'est pas encore venue, et l'effort de tant de bras hostiles est paralysé par une puissance souveraine. Cependant un grand nombre de Juifs sont amenés à la foi : « Le Christ lui-même, disent-ils, pourrait-il faire plus de merveilles que n'en accomplit cet homme? » L'évidence des miracles, annoncés comme le signalement divin du Messie, tranche à leurs yeux toutes les difficultés, et produit la conviction dans leurs âmes.

Le Sanhédrin envoie des soldats pour s'emparer de Jésus.

12. « Or, continue le texte sacré, les Pharisiens et les Princes des prêtres, informés de ces rumeurs, envoyèrent des gardes pour se saisir de la personne de Jésus. Il dit à ces officiers : Je serai encore un peu de temps parmi vous, ensuite je retournerai à Celui qui m'a envoyé. Vous me

chercherez alors, mais vous ne me trouverez plus, et vous ne pouvez venir où je suis. — Les Juifs l'entendant parler ainsi se disaient entre eux : Où ira-t-il donc, pour que nous ne puissions pas le trouver? Veut-il se rendre parmi les Hébreux dispersés dans les diverses contrées du monde? Se fera-t-il le docteur des Gentils? Que signifie cette parole : Vous me chercherez sans pouvoir me trouver, et vous ne pouvez venir où je suis[1]? » Les officiers des Princes des prêtres et des Pharisiens n'osèrent pas exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu. En approchant du Sauveur, ils le trouvèrent instruit de leur mission, comme s'il avait été présent au conciliabule qui venait de se réunir contre lui. Et cependant Jésus n'avait pas quitté les parvis du Temple; il n'avait pas interrompu sa prédication au peuple. La narration évangélique repose ainsi sur un *substratum* continu de miracles, dont les plus frappants sont parfois les moins aperçus. Le rationalisme ne semble pas même avoir soupçonné celui-ci. Il s'est débarrassé des prodiges de guérison par la fameuse théorie « du contact d'une personne exquise. » Mais il passe sous silence ce phénomène, assez remarquable pourtant, des gardes apostés par les Princes des prêtres et les Pharisiens, dont le bras déjà levé s'arrête soudain à la voix de Jésus. « Son heure n'était pas venue, » dit l'Evangéliste. Est-ce que cette argumentation aurait paru à nos sophistes conforme « aux règles de la logique

[1] Joan. VII. 30-31.

aristotélicienne? » Quoi donc! Jésus était-il le maître du temps, le roi des heures et des siècles? L'Evangile l'affirme, et l'Eglise catholique le croit. Mais le rationalisme moderne prétend le contraire. Qu'il veuille donc nous expliquer comment Jésus lisait dans le plus intime des cœurs, et pénétrait, à distance, à travers les portes fermées du Sanhédrin, tous les conseils de fureur et de haine dirigés contre sa personne! Qu'il nous dise pourquoi les gardes s'arrêtent devant la majesté désarmée du Sauveur! Enfin qu'il nous donne une raison naturelle de cette prédiction maintenant réalisée, du Sauveur aux Juifs : « Vous me chercherez et vous ne me trouverez plus. » Depuis dix-huit cents ans les fils de Jacob cherchent le Messie sur toutes les plages de l'univers. L'ont-ils trouvé? Le trouveront-ils jamais, en dehors de Jésus de Nazareth, qu'ils ont crucifié?

Les sources d'eau vive ouvertes par Jésus-Christ. L'eau de la Piscine de Siloé.

13. « Au dernier jour de la fête des Tabernacles, qui en est le plus solennel, reprend l'Evangéliste, Jésus, debout sous les portiques du Temple, disait à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Quiconque croit en moi, verra des sources d'eau vive, selon l'expression de l'Ecriture, jaillir de son sein! — Or, il voulait parler de l'Esprit, que reçoivent ceux qui croient en lui. Car, à cette époque, l'Esprit-Saint n'était pas encore donné aux fidèles, parce que Jésus n'était point encore entré dans sa gloire [1]. » Le huitième jour de la solennité des Taber-

[1] Joan., VII, 37-39.

nacles, tous les Hébreux quittaient les tentes de feuillage, à l'ombre desquelles ils venaient de passer une semaine, en souvenir du séjour de leurs aïeux au désert sous les pavillons de Moïse. La multitude tout entière, réunie sous les Portiques du Temple, assistait au sacrifice du matin; ce jour-là, nul autre qu'un Juif ne pouvait prendre part à la solennité, et le Parvis des Gentils restait vide. Après l'immolation des victimes sur l'autel, un prêtre, désigné pour cet office, se rendait à la source de Siloë, où il puisait trois mesures d'eau vive, dans une coupe d'or. Précédé des lévites, il revenait au Temple par la porte de l'Eau, la même par laquelle Notre-Seigneur fit lui-même son entrée triomphale. Il était reçu au son des trompettes sacrées, et montait à l'autel. Aux deux angles étaient disposées deux coupes d'argent, l'une vide, l'autre remplie de vin. L'eau de la coupe d'or était transvasée dans la coupe vide, puis mêlée au vin de la troisième. Cependant le peuple, portant à la main des palmes, des branches de myrte et de figuier, défilait processionnellement autour de l'autel, en chantant les hymnes de délivrance. Quand l'*Alleluia,* qui terminait chacune des strophes alternées par deux chœurs de musiciens, se faisait entendre, tous les rameaux étaient agités et élevés en l'air, avec des acclamations joyeuses. Après le défilé, le prêtre offrait une libation, sur l'autel du Seigneur, avec l'eau de Siloë mêlée de vin; et le peuple assemblé chantait d'une seule voix ces paroles du prophète Isaïe :

« Vous puiserez avec allégresse aux sources du Sauveur [1]. » Telle était la cérémonie solennelle qui rappelait aux Juifs les sources miraculeuses ouvertes par Moïse au désert; les fontaines et les palmiers d'Elim; les tabernacles d'Israël et les pavillons de Jacob, salués jadis par le fils de Béor, enfin les grappes de raisin rapportées par les envoyés du grand Prophète, en témoignage de la fécondité de la Terre-Promise, où les enfants d'Abraham devaient échanger l'eau des torrents pour le vin qui réjouit le cœur de l'homme. L'époque de la fête des Tabernacles était celle où l'on venait de recueillir, sur les collines d'Engadd, et de Jéricho, le fruit de la vigne. La reconnaissance pour les bénédictions du Très-Haut se mêlait ainsi aux traditions séculaires de l'histoire nationale. Chacun des fils d'Abraham rapportait à sa demeure et conservait toute l'année les *Lulabim*, ou rameaux de la fête des Tabernacles. Telles furent les circonstances au milieu desquelles le divin Maître, faisant allusion à l'eau de Siloë offerte sur l'autel du Temple, et aux paroles prophétiques d'Isaïe, s'écriait : « Quiconque croit en moi, verra des sources d'eau vive jaillir de son sein. » Les usages et les cérémonies hébraïques servent ici de commentaire à l'Evangile.

Le Sanhédrin et Nicodème.

14. « Parmi la foule qui avait entendu ses discours, continue saint Jean, les uns disaient : C'est vraiment un Prophète! D'autres : C'est le Christ! — Mais, reprenaient

[1] Isaï., XII, 13.

quelques autres, est-ce que le Christ doit venir de Galilée? L'Ecriture n'enseigne-t-elle pas que le Christ sortira de la race de David, et de la cité de Bethléem, où naquit David? — Il s'éleva donc une discussion parmi le peuple à son sujet. Quelques-uns voulaient se saisir de sa personne; cependant aucun n'osa porter la main sur lui. Les gardes envoyés par les Pontifes et les Pharisiens revinrent donc à leurs maîtres : Pourquoi ne l'amenez-vous point? demandèrent ceux-ci. — Les soldats répondirent : Jamais homme n'a parlé avec la puissance de cet homme! — Quoi! s'écrièrent les Pharisiens, vous aurait-il séduits vous-mêmes? Est-ce qu'un seul des princes d'Israël, ou des Docteurs, croit en lui? Toute cette populace, qui l'admire, n'entend rien à la Loi; c'est une troupe de maudits! — Or, Nicodème, celui qui était venu précédemment la nuit s'entretenir avec Jésus, assistait à cette réunion des Pharisiens. Notre Loi, dit-il, permet-elle de condamner un homme, avant de l'avoir entendu lui-même, et de s'être enquis impartialement de sa conduite? —Les Pharisiens indignés lui répondirent : Et vous aussi, êtes-vous devenu Galiléen? Etudiez les Ecritures. Vous y verrez que le Prophète ne doit pas sortir de la Galilée.—Le conseil fut levé ensuite, et chacun retourna en sa demeure [1]. »

15. La préoccupation universelle des Juifs, celle du prochain avénement du Christ, et l'étude de tous les carac- Bethléem et Nazareth.

[1] Joann., VII, 40 ad ultim.

tères messianiques indiqués par le Testament Ancien, se manifestent avec une remarquable énergie dans ce double dialogue du Sanhédrin et du peuple. La multitude, à qui les Docteurs infligent le reproche d'ignorance, sait pourtant, à n'en pouvoir douter, que le Christ promis par les Prophètes doit venir de Bethléem. Le texte de Michée a vulgarisé cette notion, qui a revêtu dans tous les esprits le caractère d'une certitude dogmatique. Les Pharisiens, malgré leurs dédains affectés, n'ont pas à ce sujet une autre croyance. Ils renvoient Nicodème aux Ecritures, pour se convaincre que le *Prophète* ne saurait venir de Galilée. Mais la discussion qui s'élève parmi la multitude a un aspect plus particulièrement intéressant, au point de vue de la critique moderne. Comment, disent les rationalistes, pouvait-on soulever l'objection de Bethléem, s'il eût été de notoriété publique que Jésus était né en cette ville? La polémique engagée par les Juifs sur ce terrain, prouve péremptoirement que le récit évangélique de la naissance à Bethléem est une interpolation apocryphe, inventée après coup pour les besoins de la cause. — C'est là un des arguments les plus chers à l'école de nos sophistes. Nous l'avons déjà rencontré, à propos de la vocation de Nathanaël, nous le retrouverons à l'occasion du titre de la Croix, inscrit par Pilate. Il importe donc de le discuter ici et d'en faire res-

[1] Mich., v, 2.

sortir, par le texte même de l'Evangile, l'incroyable inanité. La foule qui entourait Notre-Seigneur au Temple était composée de Juifs venus de tous les points du monde pour assister à la fête nationale. Elle se composait à la fois des habitants de Jérusalem, des Hébreux fixés sur le sol de la Palestine, des pèlerins d'origine juive, établis dans les autres contrées de l'univers, et compris sous la dénomination officielle de Juifs de la dispersion ; enfin des prosélytes, c'est-à-dire des étrangers convertis à la foi mosaïque. Or, les détails particuliers de la naissance de Jésus-Christ à Bethléem ne pouvaient évidemment pas être connus de toute cette foule, de provenance et de patries si diverses. Nos rhéteurs font ici le même paralogisme qu'ils reprochent à juste titre aux historiens du siècle de Louis XIV, lesquels nous représentent la cour de Clovis sous les traits de celle de Versailles. Ils raisonnent comme si les Hébreux, assemblés sous les portiques du Temple pour la fête des Tabernacles, avaient pu, dès ce moment, lire l'Evangile de saint Matthieu et de saint Luc, et y apprendre que Jésus-Christ était né à Bethléem. Dans la réalité, l'épisode de Bethléem, aujourd'hui d'une notoriété universelle, n'était alors connu que d'un fort petit nombre de témoins. Un Prophète, réunissant en sa personne les caractères messianiques de puissance surnaturelle et d'enseignement divin, surgissait tout à coup au sein du peuple juif. Toutefois il sortait de Nazareth en Galilée,

après trente ans d'obscurité, dans les labeurs d'une condition où il avait gagné à la sueur de son front le pain de chaque jour. La Galilée, patrie de son adolescence, n'était pas le pays où il était né. Mais, à l'exception de ses proches, qui pouvait le savoir? Un quart de siècle s'était écoulé depuis la mort d'Hérode. L'époque de la naissance de Jésus-Christ dans le *Præsepium* de Bethléem n'eût pas même été remarquée par la nation, sans l'arrivée des Mages à Jérusalem. Le massacre des Innocents, qui la suivit de près, avait dû complétement faire perdre toutes les espérances provoquées par cet incident extraordinaire. Vingt-cinq ans de silence sont quelque chose dans la vie d'un peuple; et lorsque le Sauveur, quittant l'atelier du charpentier Joseph, se manifesta sur les bords du Jourdain et du lac de Tibériade, à moins d'une révélation particulière, nul ne pouvait lire sur le front du divin artisan de Nazareth : Celui-ci est né à Bethléem! Pour bien comprendre l'absurdité de l'hypothèse rationaliste, il suffit donc de se placer avec elle sur le terrain qu'elle s'est choisi. Comment la multitude juive, qui avait vu s'écouler à Nazareth les vingt-cinq premières années de la vie de Jésus, aurait-elle pu, sans un miracle, donner à Jésus un autre nom que celui de Nazaréen? Comment, sous le silence et l'obscurité de cette vie cachée, la multitude juive aurait-elle pu, sans un miracle, deviner les réalités divines? Comment enfin, quand toute la Galilée parlait de son compatriote Jésus de Nazareth, la multitude

juive aurait-elle pu, sans un phénomène d'incroyable perspicacité, savoir que Jésus n'était pas Galiléen? L'erreur des Juifs était, disons-le, très-naturelle d'une part, et vraiment providentielle de l'autre. Il fallait que le Christ fût mis à mort; les Prophètes l'avaient annoncé. Mais, comme dit saint Paul, « jamais les Juifs n'eussent crucifié le Roi de gloire, » s'ils avaient tous clairement distingué l'auréole divine qui l'environnait. Le mélange de lumière et d'obscurité que nous signalons ici est le trait le plus caractéristique de l'œuvre de notre rédemption. Le méconnaître serait renverser toute l'économie du salut. Cependant pourquoi une discussion s'élève-t-elle parmi la multitude? S'il ne se fût pas trouvé, au Temple de Jérusalem, des témoins qui affirmaient la naissance de Jésus à Bethléem, la controverse eût été impossible. Nul n'aurait pu, au terme des prophéties messianiques, songer à attribuer au Sauveur le titre de Christ. Et pourtant le texte évangélique est formel. « Un grand nombre crurent en lui, » dit saint Jean. Par conséquent, un nombre considérable de témoins racontèrent que le Galiléen Jésus était né, sous l'empire de circonstances exceptionnelles, dans la cité de David. Ils rendirent compte de cette anomalie apparente entre le texte formel des prophéties et le titre de Nazaréen universellement attribué à Jésus. Ce que Marie avait fait aux noces de Cana, en faveur de Nathanaël et des premiers disciples, se reproduisit sous les portiques du Temple, et l'unité mer-

veilleuse de l'histoire évangélique éclate ainsi, à travers tous les sophismes et toutes les arguties sous lesquels on prétendait l'étouffer.

La montagne des Oliviers. La Prière.

16. Le dernier jour de la fête des Tabernacles, le peuple qui avait passé la semaine sous des tentes de feuillage, rentrait, après le sacrifice du soir, dans l'intérieur des maisons. Le texte sacré fait allusion à cet usage national, en disant : « Chacun revint à sa demeure. » Mais le divin Maître, ainsi qu'il le disait lui-même, « n'avait pas où reposer sa tête. » Il sortit donc de Jérusalem et passa la nuit sur la montagne des Oliviers. Cette colline s'élevait à une demi-lieue de la ville sainte, au milieu de la plaine du Cédron, avec ses bois de citronniers, de grenadiers, de figuiers et de palmiers. Du sommet, la vue domine la cité de David et les campagnes d'Hébron. Là, sous un bouquet d'oliviers, était située la grotte de Gethsémani, à quelques pas du village de Bethphagé. Tel était l'asile où Notre-Seigneur avait accoutumé de passer les nuits en prière. L'hospitalité que Bethléem avait refusée au Dieu de la crèche, était également déniée par l'orgueilleuse Jérusalem au Dieu du Calvaire. « Jésus se retira donc sur la montagne des Oliviers, » dit l'Evangéliste. — « Quand il eut terminé sa prière, un de ses disciples lui fit cette demande : Seigneur, apprenez-nous aussi à prier, de même que Jean l'a fait pour ses disciples. » Jésus leur rappela alors les paroles de l'O raison Dominicale, telle qu'il en avait précédemment donné

la formule, dans le Sermon sur la montagne, et il ajouta : « L'un d'entre vous a un ami qui vient frapper à sa porte au milieu de la nuit, en criant : Mon ami, prêtez-moi sur-le-champ trois pains. Un hôte, qui m'est cher, arrive chez moi d'un long voyage, et je n'ai rien à lui servir. — De l'intérieur on lui répond : Ne m'importunez pas ainsi. La porte est fermée, mes enfants sont au lit avec moi ; je ne puis me lever en ce moment et vous donner ce que vous voulez. — Cependant si l'autre persiste à frapper, je vous dis qu'alors même que cet homme ne se lèverait point, par déférence pour un ami, il se lèvera du moins pour se soustraire à une importunité, et il donnera ce dont l'autre a besoin. Moi aussi je vous dis : Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. Quiconque demande reçoit ; qui cherche trouve ; qui frappe voit la porte s'ouvrir. Quand vous demandez du pain à votre père, vous donne-t-il un caillou ? Quand vous lui demandez un poisson, vous donne-t-il un serpent, ou un scorpion pour un œuf? Si donc, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il son Esprit de bonté à ceux qui le lui demandent [1] ! »

17. « Le lendemain, dès l'aurore, Jésus revint au Temple, où le peuple s'assembla autour de lui. S'étant donc assis, il enseignait la multitude. Alors les Pharisiens Jugement de la femme adultère.

[1] Luc, XI, 1-13.

lui amenèrent une femme convaincue d'adultère, et la présentant au milieu de l'assemblée, ils lui dirent : Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. Or, Moïse nous a ordonné dans sa Loi de punir un tel crime par le supplice de la lapidation. Quel est votre sentiment à cet égard? — Ils parlaient ainsi pour le tenter, espérant trouver dans ses paroles un prétexte d'accusation. Cependant, Jésus s'inclinant, traçait du doigt des caractères sur le pavé du Temple. Comme ils redoublaient leurs interrogations, il se releva et leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre! — Puis, se baissant de nouveau, il continuait à écrire. A cette réponse, ils se retirèrent l'un après l'autre, depuis les vieillards jusqu'aux plus jeunes, laissant Jésus seul avec cette femme. Se levant donc, Jésus lui dit : Femme, où sont vos accusateurs? Quelqu'un vous a-t-il condamnée? — Personne, Seigneur, répondit-elle. — Alors Jésus dit : Je ne vous condamnerai pas non plus. Allez, et désormais ne péchez plus [1]. »

Le rigorisme humain en face de la miséricorde de Jésus-Christ.

18. Les trois pécheresses de l'Evangile, converties et réhabilitées par le divin Maître, sont la Samaritaine au bord du puits de Jacob, Magdeleine dans la maison du Pharisien, et la femme adultère au Temple de Jérusalem. Singulière obstination de l'humanité dégradée! Chacun de ces actes de miséricorde souveraine a été l'objet des plus âpres récriminations de l'hérésie. Il est visible que Satan

[1] Joan., VIII, 1.

s'est efforcé de déshériter le monde de l'espérance, en effaçant jusqu'à la dernière trace des absolutions prononcées par le Sauveur sur des fronts coupables. Les Catharins du Xe siècle de l'Eglise, ces ancêtres du puritanisme moderne, prétendaient que la mémoire de la Samaritaine avait été calomniée et qu'on avait toujours interprété à contre-sens la parole de Notre-Seigneur : « Vous avez eu cinq maris, et celui avec lequel vous vivez maintenant n'est pas le vôtre. » Le jansénisme poussait des cris d'horreur, en entendant appliquer à Marie-Magdeleine l'épithète de pécheresse. Enfin l'épisode de la femme adultère révoltait la délicatesse des hérétiques des premiers siècles, à un tel point, qu'ils crurent devoir le supprimer, dans les exemplaires de leurs Evangiles. « Ces hommes de peu de foi, ou plutôt ces ennemis de la foi véritable, dit saint Augustin, professent, avec les païens, un sentiment d'indignation souveraine contre cette histoire. Ils s'imaginent sans doute que l'indulgence du Sauveur aurait pour résultat d'encourager leurs épouses dans la voie du crime, par l'assurance de l'impunité. Ils ont donc fait disparaître ce récit de leurs *codex*. Comme si Jésus avait autorisé le désordre, quand il dit au contraire à cette femme : Allez, et ne péchez plus à l'avenir ! Comme si le céleste Médecin avait dû s'abstenir de purifier une âme souillée, par déférence pour les insensés qui y trouveraient un sujet de scandale [1] ! » La pré-

[1] Sed hoc videlicet infidelium sensus abhorret, (nempe reconci-

tention de poser une limite à la bonté suprême, et de faire prévaloir l'exagération d'un rigorisme implacable sur les miséricordieuses condescendances de la grâce divine, est l'un des plus étranges contrastes qui aient pu se produire au sein de l'humanité! Quoi! Du milieu de notre faiblesse et de notre infirmité natives, dans cet abîme d'ignominie où s'agite une race déchue, parmi ces mystères de honte qui font monter la rougeur sur tous les visages et torturent en secret des consciences bourrelées, il s'est trouvé des hypocrites de vertu, de justice et de pudeur, assez audacieux pour dire au pardon de Jésus-Christ : Tu ne viendras pas jusqu'à moi ! Tu insultes notre dignité! — Il est ainsi pourtant; et toutes les inconséquences les plus monstrueuses se produisent au grand jour, dès qu'il s'agit de combattre la doctrine du salut, apportée au monde par le Verbe incarné.

Authenticité du récit évangélique.

19. Cependant, de toutes les pages de l'Evangile, aucune n'est marquée de caractères d'authenticité plus évidents que l'épisode de la femme adultère. La loi de Moïse punissait un crime de ce genre par la lapidation [1]. Les Pharisiens

liari mulieri per pœnitentiam emendatæ) ita ut nonnulli modicæ fidei vel potius inimici veræ fidei, credo metuentes peccandi impunitatem dari mulieribus suis, illud quod de adulteræ indulgentiâ Dominus fecit, auferrent de codicibus suis : quasi permissionem peccandi tribuerit qui dixit : Jam deinceps noli peccare, aut ideo non debuerit mulier a medico Deo illius peccati remissione sanari, ne offensentur insani. (S. Augustin. *De conjug. adulter.*, lib. II, Patrol. Latin., tom. 4, p. 474.)

[1] Levit., XX, 10. Deuter., XXII, 24.

et les Docteurs de la loi, dont les désordres et l'immoralité étaient alors tellement scandaleux que le Talmud lui-même les flétrit avec une énergie qui défie toute traduction, avaient peu à peu laissé tomber en désuétude les rigueurs de la législation Mosaïque à ce sujet. Mais, pour être inexécuté, le texte même de la loi n'en subsistait pas moins ; il était lu dans toutes les synagogues. L'épreuve, à laquelle ils soumettent le Sauveur, leur offrait donc un prétexte merveilleusement imaginé pour établir toute une base d'accusation. Si Jésus-Christ répondait qu'il fallait lapider cette malheureuse, il compromettait, avec sa popularité, la réputation de condescendance, de douceur et de miséricorde dont il jouissait près de la foule. Il assumait tout l'odieux d'un jugement que la tolérance intéressée des Pharisiens avait depuis longtemps fait bannir des mœurs sociales. S'il inclinait au contraire vers la clémence, s'il prononçait une parole d'absolution, il violait ouvertement la loi sainte. Les reproches analogues qui lui avaient été adressés, à propos des prescriptions sabbatiques, se trouvaient ainsi confirmés. Il se déclarait en révolte contre les institutions nationales, avouait hautement l'intention de les renverser, et devenait ainsi manifestement coupable de lèse-majesté divine. Ces calculs, si profondément hostiles, ne pouvaient avoir lieu que dans un milieu juif ; à Rome ou à Athènes, ils n'eussent pas obtenu la moindre chance de succès. Chaque détail du texte sacré porte ici l'empreinte

exclusive de la civilisation hébraïque. C'était une règle absolue chez les Juifs de consulter les Docteurs les plus fameux, dans les cas extraordinaires, où l'application de la loi présentait des difficultés sérieuses. Il n'y avait donc rien d'insolite dans la démarche des Scribes et des Pharisiens, s'adressant à Jésus, pour un fait aussi grave. Le peuple entier rendait hommage à la sagesse et à la prudence du Rabbi Galiléen. On s'étonnait, parmi le peuple, qu'il eût une connaissance si parfaite de la loi, quand il était de notoriété publique qu'il ne l'avait jamais étudiée. Enfin, par une coïncidence fort remarquable, le jour même où l'on amenait en sa présence la femme adultère, le lendemain de la clôture de la solennité des Tabernacles, était précisément celui où la multitude célébrait la Fête de la Loi. Tous les esprits devaient donc être disposés par les préoccupations religieuses de ce jour à s'exalter en faveur de la loi nationale, si, comme les Pharisiens le supposaient, la sentence du divin Maître était une sentence d'absolution. Mais Jésus, sans répondre à l'interrogation captieuse des Scribes, s'incline et trace du doigt des caractères sur le pavé du Temple. Or, quand une femme ainsi accusée était conduite devant le Prêtre, celui-ci prenait de la poussière du parvis, il écrivait, dans le livre des malédictions, le crime qui lui était imputé. Mêlant ensuite la poussière dans l'eau d'une coupe sur laquelle il prononçait l'anathème légal, il faisait boire ce breuvage à l'accusée. Telles étaient les

formes prescrites par Moïse, pour cette sorte de jugement de Dieu. Si la femme était innocente, la potion maudite ne lui faisait aucun mal. Dans le cas contraire, on voyait cette malheureuse chanceler, s'évanouir, et expirer dans d'atroces convulsions. Voilà pourquoi Notre-Seigneur, imitant les cérémonies extérieures du jugement sacerdotal, dans ce qu'elles avaient d'immédiatement praticable, s'incline à terre, et écrit, du doigt, sur la poussière du parvis. Les Pharisiens durent croire que Jésus traçait sur le pavé la formule de malédiction. Dans cette pensée, ils redoublent leurs instances pour obtenir la réponse qu'ils espèrent. Mais le Sauveur se redresse et leur dit : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! » Ainsi parle le Fils de Dieu, lisant dans le secret de ces consciences souillées ; et le peuple, témoin du déréglement et des infamies quotidiennes de ces hommes, suit du regard le trouble qu'une telle sentence occasionne parmi leur foule impure. Les accusateurs devaient, selon la loi juive, jeter la première pierre au coupable, condamné d'après leur témoignage. La réponse de Notre-Seigneur emprunte à cette disposition légale un caractère tout particulier d'énergie et de vérité terrible. Les Hébreux ne connaissaient pas l'institution moderne du bourreau. « Si un crime est commis en Israël, avait dit Moïse, on s'emparera du coupable : qui sera jugé en présence de l'assemblée, le peuple l'entraînera hors de la cité et le lapidera, mais les

témoins qui auront vu et dénoncé le forfait jetteront la première pierre. Ainsi vous extirperez le mal du milieu d'entre vous. » Le jugement de la femme adultère porte donc, au plus haut degré, tous les caractères d'authenticité intrinsèque. Partout ailleurs qu'à Jérusalem, il eût été d'une impossibilité absolue.

Je suis la lumière du monde.

20. « Une autre fois, continue l'Evangéliste, Jésus s'adressa encore au peuple. Je suis, dit-il, la lumière du monde. Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres; il possédera la lumière de la vie. — Les Pharisiens l'interrompirent alors : C'est vous, lui dirent-ils, qui vous rendez à vous-même ce témoignage, par conséquent ce témoignage ne saurait être vrai. — Jésus leur répondit : Quoique je me rende à moi-même témoignage, ma parole est cependant l'expression de la vérité ; car je sais d'où je viens et où je vais, tandis que vous ne le savez pas. Vous jugez selon la chair ; pour moi telle n'est pas la base de mes jugements. Quand je juge, mon jugement est véritable, parce que je ne suis pas seul, le Père qui m'a envoyé est avec moi. Or il est écrit, dans votre loi, que la déposition de deux témoins établit la vérité. Les deux témoins sont ici. Moi-même je me rends témoignage, et le Père, qui m'a envoyé, le confirme. — Où est votre Père? demandèrent-ils. — Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père, répondit Jésus. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. — Or quand Jésus parlait ainsi, il

était dans le parvis du Trésor, et nul ne porta la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue [1]. »

Le rationalisme moderne ne semble pas avoir compris un mot à ces dialogues évangéliques, échangés dans le Temple de Jérusalem entre le Sauveur et les Pharisiens ses ennemis. « Ces discours roides et gauches, dit-il, dont le ton est si souvent faux et inégal, ne seraient pas soufferts par un homme de goût [2]. » En vérité, on a osé écrire cette affirmation, sans craindre que le génie de saint Augustin, de saint Thomas ou de Bossuet vînt renvoyer cette ignoble injure à la face de qui l'a lancée, en révélant tout ce que le « goût » d'un homme du XIXe siècle, capable de signer un pareil blasphème, suppose de radicale ignorance ou d'intrépide mauvaise foi ! Rhéteur, vous trouvez une attitude « roide et gauche » à cette affirmation du Verbe incarné : « Je suis la lumière du monde. Qui me suivra ne marchera plus dans les ténèbres ; mais il possédera la lumière de la vie ! » Quel est pourtant, à l'heure présente, le soleil du monde intellectuel et moral, dont le rayon a offusqué votre regard au point de vous contraindre à la lutte impie dont vous assumez la scandaleuse responsabilité ? La lumière de

[1] Joan., VIII, 12-20. *Le Gazaphylacium* ou Trésor du Temple était d'après Josèphe (Bell. Jud. V, 5, 3,) adossé au Parvis des Femmes. Le Talmud dit qu'on y avait placé des troncs destinés à recevoir les offrandes volontaires, et la contribution annuelle du didrachme, pour les besoins de l'édifice sacré et la subsistance des pauvres.

[2] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXIII-XXIV.

Jésus-Christ est partout en ce moment; vous l'avez rencontrée dans l'histoire du passé, dans le développement de notre civilisation actuelle, dans les lois, les mœurs, les traditions et les gloires au milieu desquelles vous vivez. Vous ne pouvez faire un pas sans la trouver sur votre chemin; et la meilleure preuve que cette lumière est vivante et souveraine, c'est que vous l'avez attaquée avec tant de violence. Nul ne songerait à s'acharner contre la cendre d'un mort. Dites-nous donc comment l'affirmation de Jésus-Christ, au Temple de Jérusalem, a pu se vérifier avec une si miraculeuse exactitude? Pourquoi Jésus-Christ est-il en réalité aujourd'hui la lumière du monde? Les Pharisiens et les Scribes ne virent dans cette prophétie solennelle qu'une exagération de vaniteuse personnalité. Mais enfin les Pharisiens et les Scribes n'avaient pas sous les yeux un passé de dix-huit siècles, illuminé par le rayon du Christ Rédempteur. Ils ne pouvaient percer le voile de l'avenir, et contempler les prodiges de vérité, de vie et de splendeur divine, répandus sur l'univers par le Verbe Incarné. Voilà pourquoi Jésus pria pour eux, car ils ne « savaient ce qu'ils faisaient. » Ce secret méconnu par eux est aujourd'hui aussi manifeste, aussi public, aussi notoire que l'évidence même. La lumière de Jésus-Christ est partout. Il suffit d'énoncer le fait pour le constater. Et vous trouvez que c'est là « une attitude roide et gauche! » Et vous trouvez que cela ne « saurait être souffert par un homme de goût! »

Vous remplissez vos deux mains de fumée pour obscurcir cette lumière immortelle qui vous blesse. Commencez donc par nous donner une explication satisfaisante de l'étonnant accord de l'histoire avec la parole de Jésus-Christ au Temple de Jérusalem. Le Sauveur a dit, quelques mois avant d'expirer sur un bois infâme : « Je suis la lumière du monde ; » et aujourd'hui tout le monde civilisé proclame que Jésus-Christ est sa lumière. Si le hasard a fait la prophétie, et s'il l'a réalisée, votre hasard est aussi puissant que Dieu même, et le surnaturel que vous niez vous enveloppe, même à travers le réseau de votre terminologie sceptique.

Explication de cette parole par S. Augustin.

21. La parole de Jésus-Christ aux Juifs équivalait à une solennelle affirmation de sa propre divinité. Impossible de s'y méprendre. « Les disciples de Manès, dit saint Augustin, ont essayé cependant une explication qui touche à la folie. Ils prétendent que le Christ est le soleil visible, dont la lumière brille à nos yeux mortels, et éclaire ce monde terrestre. Non, le Christ n'est pas le soleil, il est le Dieu qui a fait le soleil. Il est l'éternelle lumière par qui fut créée la lumière. Aimons cette splendeur increéée, qui a donné l'être à toutes les créatures ; appliquons toute notre intelligence à la comprendre ; ayons soif d'elle ; pour qu'un jour il nous soit donné de venir à elle et d'avoir ainsi la vie. Par elle le flambeau du soleil a été allumé. La lumière qui a créé le soleil a voulu, par amour pour nous, habiter cette terre, à la lumière du soleil son ouvrage. N'outragez donc

point, sous le nuage de la chair dont il s'est revêtu, le divin soleil des âmes. Il s'enveloppe de ce nuage, non pour disparaître entièrement mais pour tempérer son éclat. Lumière éternelle, lumière de sagesse et de science, il dit aux hommes, sous le voile charnel dont il s'est entouré : « Je suis la lumière du monde [1] ! » Sera-ce humilier nos modernes rationalistes de les renvoyer à l'école du grand évêque d'Hippone? Quoi qu'il en soit, ils ont encore besoin d'apprendre le sens réel de l'objection des Pharisiens. « Vous vous rendez à vous-même témoignage, disaient les Scribes, donc votre témoignage est nul. » C'est là une de ces argumentations fondées sur la loi juive, dont nos sophistes seraient tentés de méconnaître la logique. Toute déposition, pour avoir un caractère officiel, devait, d'après l'institution de Moïse, être appuyée au moins par deux témoignages. Tel est le sens réel de l'objection Pharisaïque; et le Divin Maître entre au cœur de la question, en invoquant la déclaration conforme, faite par son Père, au temps de Jean-Baptiste, sur les bords du Jourdain. — Où donc est votre Père ? demandent les Scribes. — Et Jésus renouvelle l'affirmation de sa Divinité en répliquant : « Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. » Après cela nous laisserons le rationalisme moderne appliquer à l'argumentation de Jésus les règles de la « logique aristotélicienne! »

Je suis

22. « Jésus, reprend le texte sacré, leur dit encore : Je

[1] Cf. Cornel. a Lapide, tom. XVI, p. 435.

m'en vais, et vous me chercherez, mais vous mourrez dans votre péché. Là où je vais, vous ne pouvez venir vous-mêmes. — Quoi donc! disaient les Juifs, voudrait-il se donner lui-même la mort? Est-ce pour cela qu'il dit : Vous ne sauriez venir où je vais! — Il reprit alors : Vous êtes d'en bas, et moi je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde, et moi je ne suis pas de ce monde. Voilà pourquoi je vous ai dit : Vous mourrez dans votre iniquité; en effet, si vous ne croyez pas en moi, vous mourrez dans votre péché. — Qui êtes-vous donc? s'écrièrent-ils. — Jésus répondit : Je suis le principe, moi qui vous parle. J'ai beaucoup à reprendre et à condamner en vous. Cependant ma sentence n'est pas la mienne seule, elle est celle du Père qui m'a envoyé et qui est la vérité même. Ce que j'ai entendu de lui, je le manifeste au monde. — Or, ils ne comprirent pas qu'il désignait ainsi Dieu son Père; et Jésus continua : Lorsque vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, vous saurez qui je suis; vous reconnaîtrez que je ne fais rien de moi-même, et que je parle comme le Père m'a enseigné. Celui qui m'a envoyé est avec moi; il ne m'a pas laissé seul, et j'exécute tout ce qu'il a ordonné. — En l'entendant s'exprimer de la sorte, un grand nombre de Juifs crurent en lui. Il leur dit alors : Si vous restez fidèles à ma parole, vous serez vraiment mes disciples; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. —Nous sommes enfants d'Abraham, reprirent les Juifs. Jamais nous n'avons été les

avant qu'Abraham fût.

esclaves de personne. Comment donc nous dites-vous : Vous recouvrerez la liberté ? — Jésus répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Quiconque commet le péché, devient l'esclave du péché. Or, l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison, tandis que le fils y est établi d'une manière stable. Si donc le Fils vous délivre, vous jouirez réellement de la liberté. Je sais que vous êtes les enfants d'Abraham ; cependant vous cherchez à me mettre à mort, parce que ma parole n'a point d'accès sur vous. Ce que j'ai vu au sein de mon Père, je le dis ; et ce que vous avez vu près de votre père vous le faites.—Notre père est Abraham, s'écrièrent les Juifs. — Jésus reprit : Si vous étiez les fils d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham. Or, vous voulez en ce moment me faire mourir, moi qui vous dis la vérité, telle que je l'ai entendue au sein de Dieu lui-même. Abraham n'agissait point ainsi. Vous faites donc les œuvres de votre véritable père, et ce père ne se nomme point Abraham. — Ils répondirent : Non, nous ne sommes pas des enfants d'adultère. Nous n'avons qu'un seul Père, qui est Dieu ! — Si Dieu était votre père, continue Jésus, vous n'auriez pour moi que de l'amour, car je procède de Dieu, et je viens de lui. En effet, je ne suis pas venu de moi-même ; c'est Dieu qui m'a envoyé. Pourquoi repoussez-vous ma parole ? Pourquoi ne pouvez-vous en avoir l'intelligence ? Parce que vous procédez du démon votre père, et que vous n'agissez que d'après la volonté paternelle. Or, le

démon est homicide dès l'origine ; il n'a pu se maintenir dans la vérité ; car la vérité n'est point en lui. En affirmant le mensonge, il est dans son domaine, puisque le mensonge est son essence et qu'il est le père du mensonge. Voilà pourquoi vous ne me croyez point lorsque je vous dis la vérité. Qui d'entre vous me pourrait convaincre de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi refuser de me croire. Quiconque est de Dieu, entend la parole de Dieu. Donc vous ne m'entendez point, parce que vous n'êtes pas de Dieu. — Les Juifs irrités l'interrompirent : N'avons-nous pas raison, disaient-ils, de vous traiter de Samaritain et de possédé du démon ! — Jésus répondit : Je ne suis point possédé du démon ; j'honore mon Père, et vous, vous me déshonorez. Ma gloire personnelle je ne la recherche pas. Un autre en prendra le soin et fera justice. En vérité, en vérité, je vous le dis : Si quelqu'un garde ma parole, il échappera à la mort pour l'éternité. — Enfin, s'écrièrent les Juifs, nous voyons maintenant que vous êtes un véritable possédé. Abraham est mort, ainsi que tous les Prophètes et vous osez dire : Celui qui gardera ma parole vivra éternellement ! Etes-vous plus grand qu'Abraham notre père, qui est mort ? Etes-vous plus grand que tous les Prophètes. Ils sont morts aussi ! Qui donc prétendez-vous être ? — Si je voulais me glorifier moi-même, répondit Jésus, ma gloire ne serait rien. Mais c'est mon Père qui me glorifie. Vous l'appelez votre Dieu, et cependant vous ne le

connaissez pas. Pour moi, je le connais. Si j'affirmais le contraire, je serais, comme vous, un menteur. Je le connais donc et je garde sa parole. Abraham votre ancêtre a tressailli dans l'espérance de voir la lumière de mon jour : il l'a vue et a été comblé de joie.— Vous n'avez pas encore cinquante ans, dirent-ils, et vous avez vu Abraham ! — En vérité, en vérité, je vous le dis, reprit Jésus, je suis avant qu'Abraham fût. — Alors ils prirent des pierres pour le lapider. Mais Jésus se cacha, et sortit du Temple[1]. »

Miracle de profondeur divine du discours de Jésus.

23. Où donc, demandaient les critiques du siècle dernier, se trouvait-il, sous les portiques du Temple, une provision de pierres, suffisante pour armer les bras de la multitude? Le rationalisme actuel n'oserait renouveler cette objection surannée. Chacun sait aujourd'hui que la construction des parvis, commencée par Hérode l'Iduméen, se prolongea plusieurs années encore après la Passion de Notre-Seigneur. L'incident raconté ici par l'Evangile est donc une des mille preuves d'authenticité intrinsèque, qui éclatent sous chaque parole du texte sacré. Les pierres, entassées dans les cours du Temple, étaient en si grand nombre qu'après le complet achèvement des travaux, on employa l'excédant à paver les rues de Jérusalem. Mais si la vérité historique de l'Evangile se dégage, avec une merveilleuse clarté, de toutes les investigations dont elle a été l'objet, le caractère divin de Jésus-Christ ne s'y manifeste

[1] Joan., VIII, 21 ad ultim.

pas avec moins de splendeur. Les sophistes modernes demandent qu'on mesure les discours du divin Maître aux règles de la logique aristotélicienne. Ils insistent pour qu'on leur signale dans l'Evangile un enseignement théologique quelconque, un seul passage qui ressemble à un dogme. Rien n'est plus facile que de les satisfaire. « Je m'en vais, dit Jésus aux Juifs; vous me chercherez et ne me trouverez plus; mais vous mourrez dans votre péché. Là où je vais, vous ne pouvez venir. » Evidemment on peut suivre un être humain partout où il va; évidemment encore il n'est aucun homme, dont la poursuite intéresse le salut de l'humanité au point que le quitter un instant c'est se vouer à la mort dans le péché, c'est-à-dire à la mort éternelle. Par conséquent Jésus établit ici solennellement, comme un dogme absolu, la nécessité de croire à sa divinité, de s'attacher à elle et de la suivre, pour obtenir la vie. Mais ce n'est là qu'un des aspects de cette parole, pleine de profondeur et de lumière. Elle renferme une double prophétie, dont la réalisation, devenue pour nous manifeste, devait alors sembler de toute impossibilité aux Juifs. Comment croire qu'un jour ils chercheraient ardemment, sans le pouvoir trouver, celui que, dans leur aveuglement, ils voulaient mettre à mort? Cependant, depuis dix-huit siècles, les Juifs cherchent le Christ, ils attendent son apparition; ils implorent son avénement fortuné, sans le trouver jamais. D'un autre côté, Jésus prédit solennellement sa propre

mort; mais il la prédit en Dieu. « Je m'en vais, » dit-il. Comme s'il tenait, en sa main souveraine, la clef des portes de la vie, l'ouvrant et la fermant à sa volonté. Il ne dit pas : Bientôt vous me ferez expirer dans les plus cruels supplices. L'animosité des Pharisiens et des Scribes rendait assez probable une telle éventualité. Mais il déclare qu'il s'achemine lui-même, comme il lui plaît, à l'heure qu'il a marquée, pour ce voyage suprême. Cette majesté de langage étonne tellement ses interlocuteurs, qu'ils lui supposent une intention de suicide. « Voudrait-il se donner la mort? » disent-ils. Ne nous révoltons pas trop contre cette absurde interprétation des Juifs. Elle a été recueillie, en ces derniers temps, par un rhéteur sacrilége, qui s'est imaginé avoir fait une découverte, et qui a écrit de sang-froid ce blasphème : « On est tenté de croire que Jésus, voyant dans sa mort un moyen de fonder son royaume, conçut de propos délibéré le dessein de se faire tuer. » Telle est la logique de l'Evangéliste du rationalisme !

La vérité et la liberté.

24. Si la dialectique aristotélicienne avait disparu du monde, ce ne serait point à l'école de pareils sophistes qu'il faudrait la redemander ! Le discours de Notre-Seigneur au Temple de Jérusalem se développe avec l'unité de doctrine et la solennité d'enseignement qui convenaient au Dieu caché, résolu de sauver le monde par la foi et les œuvres individuelles. « Je suis le principe, dit Jésus. Je descends du ciel, et vous êtes de la terre, voilà pourquoi vous ne pouvez

goûter ma parole; et ainsi vous mourrez dans l'impénitence. » Les rationalistes modernes comprennent-ils ce qu'est le principe? Ils seraient tentés de redire au divin Maître l'interrogation : « Qu'est-ce que la vérité? » — « Depuis le jour où l'homme s'est distingué de l'animal » ces noms de principe et de vérité, vides de sens, mais gros de terreurs, passent sur les consciences humaines comme des fantômes. Il serait si commode de supprimer le Principe, qui est Dieu, et la Vérité qui est la racine de tous les devoirs! Ne saurait-on briser ce vieux joug qui pèse sur les âmes, et affranchir enfin le monde, en proclamant qu'il n'y a ni passé, ni avenir, que l'être moral est une chimère, et que l'unique loi se nomme : Licence? Tel est le programme de la religion naturelle. Le rationalisme ne croit pas au miracle. Eh bien! après beaucoup d'autres, que ses théories ont fait passer sous nos yeux, à son insu, en voici un nouveau, plus évident que la lumière même du jour. Tous les instincts cupides et bas, toutes les tendances perverses et corrompues, toutes les passions du cœur humain sont intéressées, au premier chef, à faire adopter un symbole qui signifie en politique : Plus d'autorité; en religion : Plus de Dieu; en pratique : Plus de lois, de tribunaux, ni de juges; en morale : Plus de devoirs; en conscience : Plus de frein. Faire, d'un trait de plume, table rase de l'autel et du prêtre, du souverain et du gendarme, de toutes les institutions, de toutes les lois, de tout ce qui gêne l'épanouissement des forces bru-

tales, et de tout ce qui retient l'humanité sur la pente du crime, c'est là un des chefs-d'œuvre de la puissance de Satan. Or nous avons entendu naguère proclamer, au nom de la science, une pareille charte, entourée de tous les honneurs officiels, acclamée par tous les échos, et portée par toutes les ailes de la renommée. Comment se fait-il qu'elle n'ait pas conquis un seul adepte sérieux? Comment est-elle restée stérile? Comment une religion si douce, une morale si légère, un code si complaisant n'ont-ils pu élever un seul autel, convertir une seule âme, ni fonder un seul tribunal? Insensés! Il y a, en vous, et au-dessus de vous, une logique plus puissante que toutes vos déraisons. Le jour du triomphe de vos doctrines serait celui où l'humanité se coucherait dans la mort. La liberté, ce nom divin usurpé malheureusement au bénéfice de tant d'utopies, a été définie par Jésus-Christ, au Temple de Jérusalem, lorsqu'il a dit : « La vérité vous rendra libres. » Vérité, Liberté, tels sont les deux termes inséparablement joints, dont l'union résoudra tous les problèmes devant lesquels les sociétés chancellent comme un homme ivre. En dehors de ce programme du Sauveur, qui est venu briser l'esclavage des passions, la vérité disparaît sous le sophisme, et la liberté glisse dans le désordre et le sang.

§ IV. L'Aveugle-né.

25. « Jésus, dit l'Evangéliste, rencontra sur le chemin un homme aveugle de naissance. Maître, demandèrent les disciples, qui donc a péché, de cet homme ou de ses parents, pour qu'il soit né aveugle? — Jésus répondit : Ni cet homme, ni ses parents n'ont péché; mais les œuvres de Dieu se manifesteront en lui. Il me faut faire les œuvres de Celui qui m'a envoyé, pendant que le jour luit encore. La nuit vient, pendant laquelle nul ne peut agir. Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. — En parlant ainsi, il cracha à terre, et de sa salive délaya du limon, dont il enduisit les yeux de l'aveugle. Il lui dit ensuite : Allez, et lavez-vous dans la piscine de Siloë. — L'aveugle y alla donc, se lava, et revint voyant clair. Ses voisins et tous ceux qui l'avaient vu précédemment demander l'aumône, car il était mendiant, disaient : N'est-ce pas là cet aveugle qui mendiait, assis sur le bord du chemin? — C'est bien lui, disaient les uns. — Non, reprenaient les autres, c'est quelqu'un qui lui ressemble. — Mais l'aveugle répondait : C'est moi-même. — Comment donc vos yeux ont-ils été ouverts? lui demandaient-ils. — Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, dont il m'a oint les yeux; et il m'a dit : Allez vous laver à la piscine de Siloë. J'y suis allé, je m'y suis lavé et je vois. — Ils lui demandèrent encore :

Récit évangélique de la guérison de l'aveugle-né.

Où est-il? — Et il reprit : Je ne sais pas. — Ils amenèrent cet homme naguère aveugle aux Pharisiens. Or c'était un jour de sabbat que Jésus avait ainsi détrempé du limon, et ouvert les yeux de l'aveugle. Les Pharisiens l'interrogèrent donc sur la manière dont il avait été guéri. Il m'a enduit les yeux de boue, répondit-il ; je me suis lavé et je vois. — Quelques-uns d'entre eux dirent alors : Cet homme ne saurait être envoyé de Dieu, puisqu'il n'observe point le jour du sabbat. — D'autres répondaient : Comment un pécheur pourrait-il opérer de tels prodiges? — Il y eut discussion entre eux à ce sujet. S'adressant donc de nouveau à l'aveugle : Que dites-vous, vous-même, lui demandèrent-ils, de celui qui vous a ouvert les yeux? — C'est un prophète, répondit-il. — Cependant les Juifs ne voulaient pas croire que cet homme eût été aveugle ; ils firent donc comparaître ses parents; et les interrogeant ils leur dirent : Est-ce là votre fils, que vous prétendiez aveugle de naissance? Comment donc voit-il maintenant? — Les parents répondirent : C'est bien là notre fils, et très-certainement il est né aveugle. Comment voit-il maintenant, nous ne le savons. Qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas davantage. Interrogez-le lui-même. Il est en âge de pouvoir parler de ce qui le regarde. — Or les parents répondirent de la sorte, parce qu'ils redoutaient la colère des Juifs, qui avaient déjà résolu d'exclure de la synagogue quiconque confesserait que Jésus était le Christ. C'est pour cela que les parents

dirent : Il est assez âgé pour que vous puissiez l'interroger lui-même. — Une seconde fois donc les Pharisiens firent appeler l'aveugle guéri, et lui dirent : Rendez gloire à Dieu. L'homme dont vous nous parlez est un pécheur. — Il leur répondit : J'ignore s'il est pécheur. Je ne sais qu'une chose : J'étais aveugle, et maintenant je vois. — Que vous a-t-il fait? reprirent-ils. Comment vous a-t-il ouvert les yeux? — Il répondit : Je vous l'ai dit déjà et vous l'avez entendu. Pourquoi voulez-vous me le faire répéter? Est-ce que vous avez l'intention de vous faire ses disciples? — Prononçant alors sur lui l'anathème, ils dirent : Soyez vous-même son disciple. Pour nous, notre unique Maître est Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse, quant à celui-ci nous ne savons d'où il est! — Il est bien étonnant que vous ne sachiez d'où il est, répondit-il, et que cependant il m'ait ouvert les yeux. Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs, tandis qu'il entend la voix de celui qui l'honore et fait sa volonté. Il est inouï qu'un homme ait le pouvoir de rendre la vue à un aveugle-né. Si celui-ci n'était pas de Dieu, il n'opérerait point de tels prodiges. — Les Pharisiens lui répondirent : Vous êtes un fils de péché et vous osez nous faire des leçons! — Ensuite ils le bannirent de la Synaguogue. Jésus l'apprit, et ayant rencontré cet homme, il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu? — Qui est-il, Seigneur, répondit-il, pour que je croie en lui? — Jésus lui dit : Vous l'avez vu, et c'est lui qui

vous adresse en ce moment la parole. — Il s'écria : Je crois, Seigneur ! — Et se prosternant, il l'adora. Jésus reprit : Je suis venu en ce monde pour le jugement du monde afin d'ouvrir les yeux de qui ne voit pas, et d'aveugler ceux qui voient. — Quelques Pharisiens, mêlés à la foule qui le suivait, entendirent cette sentence et lui demandèrent : Sommes-nous donc des aveugles? — Si vous étiez aveugles, répondit-il, votre conduite ne serait point criminelle. Mais parce que vous dites : Nous voyons, le péché demeure en vous [1]. »

Le chapitre des miracles dans l'Evangile du rationalisme.

26. On ne lira pas sans intérêt, à la suite de cette page évangélique, les essais d'explication, hasardés par le rationalisme aux abois. « La différence des temps a changé, dit-il, en quelque chose de très-blessant pour nous ce qui fit la puissance du grand fondateur, et si jamais le culte de Jésus s'affaiblit dans l'humanité, ce sera justement à cause des actes qui ont fait croire en lui. La critique n'éprouve devant ces sortes de phénomènes historiques aucun embarras. Un thaumaturge de nos jours, à moins d'une naïveté extrême, comme cela a eu lieu chez certaines stigmatisées de l'Allemagne, est odieux; car il fait des miracles sans y croire; il est un charlatan. Mais prenons un François d'Assise, la question est déjà toute changée; le cycle miraculeux de la naissance de l'ordre de saint François, loin de nous choquer, nous cause un véritable plaisir. Les

[1] Joan., IX, integr.

fondateurs du christianisme vivaient dans un état de poétique ignorance, au moins aussi complet que sainte Claire et les *tres socii*. Ils trouvaient tout simple que leur Maître eût des entrevues avec Moïse et Elie ; qu'il commandât aux éléments, qu'il guérît les malades. Telle est la faiblesse de l'esprit humain que les meilleures causes ne sont gagnées d'ordinaire que par de mauvaises raisons. Qui sait si la célébrité de Jésus, comme exorciste, ne se répandit pas presque à son insu? Les personnes qui résident en Orient sont parfois surprises de se trouver, au bout de quelque temps, en possession d'une grande renommée de médecin, de sorcier, de découvreur de trésors, sans qu'elles puissent se rendre bien compte des faits qui ont donné lieu à ces bizarres imaginations. Beaucoup de circonstances semblent indiquer que Jésus ne fut thaumaturge que tard et à contre-cœur ; souvent il n'exécute ses miracles qu'après s'être fait prier, avec une sorte de mauvaise humeur, et en reprochant à ceux qui les lui demandent la grossièreté de leur esprit. Il est donc permis de croire qu'on lui imposa sa réputation de thaumaturge ; qu'il n'y résista pas beaucoup, mais qu'il ne fit rien non plus pour y aider, et qu'en tout cas il sentait la vanité de l'opinion à cet égard. Il est impossible, parmi les récits miraculeux dont les évangiles renferment la fatigante énumération, de distinguer les miracles qui ont été prêtés à Jésus par l'opinion, de ceux où il a consenti à jouer un rôle actif. Il est impossible surtout

de savoir si les circonstances choquantes d'efforts, de frémissements et autres traits sentant la jonglerie, sont bien historiques, ou s'ils sont le fruit de la croyance des rédacteurs, fortement préoccupés de théurgie, et vivant, sous ce rapport, dans un monde analogue à celui des spirites de nos jours. Toutefois ce serait manquer à la bonne méthode historique d'écouter trop ici nos répugnances, et, pour nous soustraire aux objections qu'on pourrait être tenté d'élever contre le caractère de Jésus, de supprimer des faits qui, aux yeux de ses contemporains, furent placés sur le premier plan. Il serait commode de dire que ce sont là des additions de disciples bien inférieurs à leur Maître, qui, ne pouvant concevoir sa vraie grandeur, ont cherché à le relever par des prestiges indignes de lui. Mais les quatre narrateurs de la vie de Jésus sont unanimes pour vanter ses miracles; l'un d'eux, Marc, interprète de l'apôtre Pierre, insiste tellement sur ce point que, si l'on traçait le caractère du Christ uniquement d'après son évangile, on se le représenterait comme un exorciste en possession de charmes d'une rare efficacité, comme un sorcier très-puissant, qui fait peur et dont on aime à se débarrasser. Nous admettrons donc, sans hésiter, que des actes, qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion ou de folie, ont tenu une grande place dans la vie de Jésus. Faut-il sacrifier à ce côté ingrat le côté sublime d'une telle vie? Gardons-nous-en. Le problème d'ailleurs se pose de la même ma-

nière pour tous les saints et les fondateurs religieux. Presque jusqu'à nos jours, les hommes qui ont le plus fait pour le bien de leurs semblables, (l'excellent Vincent-de-Paul lui-même !) ont été qu'ils l'aient voulu ou non, thaumaturges [1]. »

Caractères intrinsèques d'authenticité du récit évangélique.

27. Telle est l'attitude du rationalisme en face des miracles évangéliques. « Il n'éprouve, dit-il, aucun embarras. » Cette affirmation préliminaire ressemble au brevet de courage que se décerne à soi-même un poltron devant l'ennemi. On se défie toujours d'une bravoure qui éprouve le besoin de s'attester elle-même. A ce point de vue, rien n'est moins habile que la précaution oratoire du moderne rhéteur. Il lui fallait se montrer fort, sans se préoccuper de le paraître d'avance. Or le chapitre de la *Vie de Jésus*, intitulé : *Miracles*, d'où nous avons extrait les passages qu'on vient de lire, est certainement le moins osé et le moins brave de l'œuvre tout entière. On nous permettra d'invoquer à notre tour les règles de la logique aristotélicienne. Le rationalisme ne saurait s'en plaindre, et d'ailleurs, qu'il le veuille ou non, la maxime chrétienne : « On emploiera pour vous la mesure dont vous vous serez servi pour les autres, » a prévalu dans nos civilisations modernes. Essayons donc d'appliquer la théorie nouvelle du miracle au récit évangélique de la guérison de l'aveugle-né. En passant sur le chemin, le Divin Maître rencontre ce malheu-

[1] *Vie de Jésus*, 257-258, 265-267.

reux. Nul ne sollicite en sa faveur l'intervention toute puissante du Verbe incarné. L'infirme lui-même n'élève pas la voix; il se contente d'exposer aux regards des passants le spectacle de sa misère, et il se tait. —« Rabbi, demandent les disciples, qui donc a péché, de cet homme ou de ses parents, pour qu'il soit né aveugle? » Une pareille question ferait sans doute éclore un sourire, sur les lèvres de nos sophistes. Mais il y avait à Jérusalem deux opinions sur la préexistence des âmes. L'historien Josèphe[1] nous les a conservées. Les docteurs Pharisiens admettaient la métempsycose pythagoricienne. Ils croyaient qu'une vie antérieure, capable de mérite ou de démérite, avait été le partage des êtres humains actuellement existants. C'était en ce sens qu'Hérode Antipas pouvait craindre que l'âme de Jean-Baptiste ne fût passée en la personne de Jésus de Nazareth, après le crime de Machéronta. La seconde opinion consistait à dire qu'au jour de la création, toutes les âmes avaient simultanément reçu l'être. En attendant qu'elles vinssent habiter un corps, elles restaient, dit le Talmud, sous le trône de la gloire céleste. L'interrogation des disciples est donc en conformité parfaite avec les préjugés locaux et le milieu contemporain. Ou l'âme de l'aveugle-né, préexistante au corps, avait pu contracter, dans une vie précédente, des souillures qu'elle expiait maintenant; et, en ce cas, l'infirme eût été coupable. Ou bien, la faute,

[1] Joseph., *De Bell. Judaic.*, lib. II, cap. VIII.

au lieu d'être personnelle, devait être imputée aux parents de ce malheureux, d'après l'interprétation également pharisaïque du texte de l'Ecriture : « Je suis Jéhovah, ton Dieu, le Fort, le Jaloux, visitant l'iniquité des pères dans leurs fils, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de mes ennemis. » Ainsi la question posée par les disciples ne s'élève pas au-dessus du niveau des préoccupations vulgaires. Elle est l'expression spontanée et vraie des mœurs du temps. Libre à nos esprits forts de la prendre en pitié, et pourtant que savent-ils de la question de l'âme? Mais impossible de méconnaître son caractère d'évidente authenticité. « Ni les péchés de cet homme, ni ceux de ses parents, répond Jésus, ne sont cause de son infirmité. Il en est ainsi pour que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Je suis la lumière du monde. » Et le Sauveur le prouve, en rendant la vue à l'aveugle-né. « Il ne se fait point prier ; » on ne saurait trouver sur son visage la moindre apparence de « mauvaise humeur ; » il ne « reproche » à aucun de ses interlocuteurs « la grossièreté de son esprit. » Mais il faut avouer qu'il fait intervenir, dans l'action inattendue et libre de sa volonté souveraine, « une circonstance choquante. » De la salive de sa bouche, il délaie à terre un peu de limon, qu'il applique sur les paupières de l'aveugle. Ni le spiritisme, ni la médecine scientifique, ni « les charmes d'une rare efficacité du sorcier le plus puissant » n'ont ja-

[1] Exod., xx, 5.

mais rien eu d'analogue à cette boue détrempée, qui va rendre la vue à un aveugle. Et quelle délicate organisation pourrait supporter l'idée d'un remède aussi révoltant, imaginé comme à plaisir en contradiction avec le but qu'on se propose? Si l'on voulait aveugler un homme clairvoyant, on pourrait user à coup sûr d'un procédé semblable. Mais le doigt qui a pétri l'argile dont l'homme fut formé est précisément celui qui délaie un peu de limon pour l'aveugle de Jérusalem. La main qui a transformé la boue primitive en cette admirable structure de notre corps, a seule le secret de changer en un organe parfaitement constitué le limon qu'elle applique sur des yeux éteints. Quoi donc! Jésus-Christ serait-il le Dieu créateur? Est-ce là réellement la logique de l'Evangile?

Le rationalisme et la logique aristotélicienne.

28. Oui certes! et cette conclusion ressort invinciblement de chacune des expressions du Livre Sacré. Vous dites: « Jésus n'a pas fait de miracles » et vous ajoutez que cependant « tous ses historiens sont unanimes pour vanter ses miracles. » Vous dites « qu'on serait tenté, par respect pour le caractère de Jésus, de supprimer des faits qui, aux yeux de ses contemporains, furent placés au premier plan » et vous ajoutez « que des actes maintenant considérés comme des traits d'illusion ou de folie ont tenu une grande place dans la vie de Jésus. » Vous affirmez enfin que « la critique n'éprouve, devant ces sortes de phénomènes historiques aucun embarras, » et vous ajoutez que « Marc, » le

plus autorisé à vos yeux des historiens de Jésus, « le représente comme un sorcier très-puissant qui fait peur, et dont on aime à se débarrasser. » Allez donc, si vous le pouvez, appliquer ces contradictions flagrantes à l'inflexible mesure de la « logique aristotélicienne. » Le jour où le oui et le non, l'affirmation et la négation, l'être et le non-être seront reconnus comme des termes identiques par le genre humain, ce jour-là vous aurez trouvé la seule logique qui puisse justifier votre théorie. En attendant, vous êtes condamné à redire sans cesse, avec une assurance désespérée : « La critique n'éprouve, en présence de ces sortes de phénomènes historiques, aucun embarras ! »

La logique de l'aveugle-né.

29. Les Pharisiens furent moins heureux : et leur conduite vis-à-vis de l'aveugle-né accuse le plus terrible des embarras. Cracher à terre et porter du bout du doigt un peu de limon détrempé sur la paupière d'un aveugle, était-ce un travail défendu par la loi du repos sabbatique ? Il fallait une foi robuste pour le croire. Et cependant les Pharisiens sont forcés de se retrancher derrière cette misérable argutie. N'eût-il pas été plus commode pour eux de nier le miracle lui-même ? C'était trancher au vif la difficulté. Mais comment persuader à un aveugle-né, qui voit pour la première fois la lumière du jour, qu'il se trompe sur une réalité aussi intimement personnelle ? Que répondre à un père, à une mère qui vous disent : « C'est bien là notre fils. Il est né aveugle, et maintenant il voit ? » Si les docteurs Juifs

eussent été plus versés dans la médecine scientifique, ils auraient été frappés d'une circonstance que nous ne pouvons omettre. Lorsque la chirurgie moderne pratique avec succès l'opération d'une cataracte, on se garde bien d'exposer immédiatement l'organe de l'œil aux rayons lumineux. Une imprudence de ce genre amènerait une cécité plus terrible que la première. Ce n'est qu'avec le temps, et une gradation savamment calculée, que la transition entre les ténèbres et la lumière peut avoir lieu sans danger. Mais aucune précaution de ce genre n'est mise en usage, pour l'aveugle de Jérusalem. Il va laver ses yeux à la piscine de Siloë, et il revient guéri. L'éclatante lumière du ciel de l'Orient, perçue pour la première fois, ne fatigue ni ne blesse son regard inaccoutumé. « C'est bien moi, » dit ce mendiant aux voisins qu'il rencontre, dont il connaissait la voix amie, et dont il distingue maintenant le visage et les traits. La lumière extérieure, qui l'inonde de ses effluves caressants, ne fait rien perdre à son âme des splendeurs internes. La dialectique de l'aveugle-né doit faire envie à nos rationalistes. « Quoi ! dit-il, vous ne savez pas de qui procède celui qui m'a guéri? Mais dès qu'il agit de la sorte, il est clair qu'il procède de Dieu. » Que la Synagogue bannisse ce logicien importun ; qu'elle prononce sur lui l'anathème légal ; qu'elle le renvoie ignominieusement parmi le troupeau des Gentils, à qui le Judaïsme jetait l'épithète de chiens, tout cela ne fait qu'attester plus solennellement le miracle. Ici les com-

missions officielles n'ont pas fait défaut ; les témoins ont été entendus; les interrogatoires du Sanhédrin ont été renouvelés avec toute l'insistance et la solennité désirables. La science légale s'est affirmée, à Jérusalem, avec le ton ironique et tranchant qui la caractérise toujours ; l'instruction a été habilement mêlée de demandes captieuses, d'intimidation calculée, de professions de foi énergiques. Qu'eût fait de plus un tribunal présidé par le moins « embarrassé » de nos rationalistes actuels ?

§ V. Paraboles.

30. Malgré l'excommunication de l'aveugle-né, malgré la haine toujours croissante des Pharisiens, Jésus continue à enseigner dans le Temple. Les pierres, dont toutes les mains s'étaient armées, quelques jours auparavant, contre le Fils de Dieu, restent maintenant entassées sous les Portiques, et les Scribes sont impuissants à déchaîner sur cette tête auguste un de ces orages populaires qu'ils commandent à leur gré. L'Evangéliste ne dit pas un mot du contraste si manifeste entre les tempêtes de la veille et le calme du lendemain. Sans le miracle de la Piscine de Siloë, un tel revirement dans les esprits serait inexplicable. Le Divin Maître était donc dans la maison de son Père; il voyait entrer, par la Porte Probatique, les brebis et les agneaux destinés aux sacrifices, et il dit aux Juifs : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Quiconque n'entre point par la porte dans la berge-

Parabole du bon Pasteur.

rie, mais s'y introduit par une autre voie, celui-là est un voleur et un meurtrier. Au contraire, celui qui entre par la porte est le pasteur du troupeau. Le portier lui ouvre, les brebis entendent sa voix; il les appelle par leur nom et les fait sortir pour les conduire aux pâturages. Quand il les mène ainsi, il marche devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles entendent sa voix. Mais elles ne suivent pas l'étranger, elles le fuient au contraire, parce qu'elles ne connaissent point sa voix. — Telle fut la parabole que Jésus leur proposa, mais ils n'en comprirent point le sens. Il reprit donc : En vérité, en vérité, je vous le dis : Je suis la porte du bercail. Tous ceux qui vinrent avant moi étaient des voleurs et des meurtriers, les brebis ne les ont point écoutés. Moi, je suis la porte. Celui qui entrera par moi, sera sauvé : il entrera et sortira pour trouver les vrais pâturages. Le voleur ne vient que pour dérober, massacrer et détruire. Moi, je suis venu pour que les ouailles aient la vie, et la vie surabondante. Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, celui qui n'est point le pasteur et à qui les brebis n'appartiennent pas en propre, dès qu'il aperçoit le loup, abandonne le troupeau et s'enfuit. Le loup s'empare des brebis et les disperse. Or le mercenaire prend la fuite, parce qu'il est mercenaire, et qu'il n'a nul intérêt personnel à s'inquiéter du troupeau. Pour moi, je suis le bon Pasteur, je connais mes brebis et elles me connaissent, de même que mon

Père me connaît et que je le connais lui-même. Je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont point de ce bercail ; il me faut les amener, elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur. C'est pour cela que mon Père m'aime, et que je donne ma vie, afin de la reprendre ensuite. Nul ne me la ravit : je la donne moi-même ; j'ai la puissance de la sacrifier ainsi, comme j'ai celle de la reprendre. Telle est la mission que j'ai reçue de mon Père. — Sur ces paroles de Jésus, il s'éleva encore une discussion parmi les Juifs. Un grand nombre d'entre eux disait : C'est un possédé ! c'est un fou ! Comment pouvez-vous l'écouter ?—D'autres au contraire : Ce ne sont point là les discours d'un possédé. Est-ce qu'un démoniaque aurait le pouvoir d'ouvrir les yeux des aveugles[1] ? »

31. L'image du bon Pasteur est celle qu'on retrouve le plus fréquemment, dans les peintures des Catacombes[2]. Le troupeau persécuté des ouailles du Christ aimait à contempler les traits du divin Pasteur. Il est donc incontestable que les premiers fidèles, réunis à Rome, sous la conduite de Pierre et de ses successeurs, entendaient la parabole évangélique dans le sens que le Catholicisme lui donne encore aujourd'hui. Que nos frères séparés consentent à étudier,

Un seul bercail, un seul Pasteur.

[1] Joan., x, 1-21. — [2] Fu dessa ai primi fedeli tanto cara e famigliare che ad ogni passo la si vede espressa ne' cubicoli cimiteriali. (Mozzoni. *Tavole della storia della Chiesa universale*. Secol. 1°, p. 11.)

dans sa simplicité et son admirable énergie, la parole du Sauveur : « Il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur. Je suis ce Pasteur, toujours visible, toujours agissant, dont les brebis ne cesseront jamais d'entendre la voix. » L'allégorie employée par Notre-Seigneur, en cette circonstance, était depuis longtemps familière aux Juifs, que l'Ecriture désigne sous le nom de : « Brebis choisies du bercail de Jéhovah. » Les pasteurs, dirigeant le troupeau, étaient les Docteurs de la loi, les Scribes et les Pharisiens. Ils venaient d'exclure de leur sein l'aveugle miraculeusement guéri. La même excommunication menaçait quiconque, à l'avenir, confesserait comme lui la divinité du Sauveur. Voilà pourquoi Jésus dit au peuple : « Je suis la véritable porte du bercail. Je suis le bon Pasteur. » Tous les détails de la parabole sont empruntés aux usages et aux mœurs de l'Orient. Les troupeaux, qui formaient la principale richesse agricole de la Palestine, avaient sans cesse à craindre les incursions des bandes Arabes et l'attaque des bêtes fauves. Le brigandage des tribus nomades n'était pas moins redoutable que la dent des hôtes sauvages du désert. Voilà pourquoi les bergers de chaque contrée réunissaient le soir leurs différents troupeaux dans un immense parc, entouré de haies, de palissades ou même de murs en pierres sèches. Un portier gardait l'entrée de ce bercail commun, et ne laissait accéder que les pasteurs. Quiconque pénétrait par une autre voie, c'est-à-dire, escaladait la clôture pour

échapper à la surveillance du portier, était donc, comme le dit Jésus, un meurtrier et un ravisseur. Au matin, les bergers venaient reprendre leurs brebis, pour les conduire au pâturage. Chaque troupeau, reconnaissant alors la voix de son pasteur, se groupait autour de lui, sans se méprendre, ni s'attacher à une direction étrangère. « Les brebis ne suivent pas un autre pasteur, dit Notre-Seigneur, elles s'en écartent parce qu'elles ne connaissent point sa voix. Mais elles suivent les pas de leur berger. » A ce point de la parabole, l'allégorie est complète ; et le Sauveur en fait l'application immédiate. Les Scribes et les Pharisiens sont les ravisseurs et les brigands du troupeau des âmes. « Je suis, ajoute-t-il, la porte du bercail. Quiconque entre par moi sera sauvé ; il entrera, comme les troupeaux entrent le soir, pour se reposer en paix ; il sortira, comme les troupeaux sortent le matin, pour se rendre aux pâturages. Car je suis venu pour que mes ouailles aient la vie, et une vie surabondante. » Cependant le Fils de Dieu n'a point encore épuisé les divines instructions dont cette gracieuse image des mœurs pastorales lui fournit le texte. Les pasteurs se divisaient, en Judée, comme chez nous, en deux classes : aux uns le troupeau appartenait en propre ; les autres étaient des serviteurs aux gages d'un maître. Jésus continue donc : « Je suis le bon Pasteur, le propriétaire véritable du troupeau. Un mercenaire fuit, à l'approche du loup ravisseur ; mais le bon Pasteur donne sa vie pour ses

brebis. » Enfin les immenses troupeaux qui paissaient dans les campagnes de la Palestine, étaient répartis entre un grand nombre de pasteurs et de bercails différents. Mais Jésus, le souverain Pasteur des hommes, va appeler sous sa houlette et réunir toutes les générations d'âmes dans le monde entier. « Il n'y aura plus qu'un seul bercail et qu'un seul pasteur. » L'unité de gouvernement, dans l'unité de l'Eglise, embrassant l'universalité des lieux et de la durée, telle est l'immense perspective que la parole du Sauveur ouvre sous les yeux des Juifs. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou de la majesté de la prophétie, ou de la grandeur de l'institution, ou de la simplicité de l'image. La parole humaine se transforme, sur les lèvres du Verbe incarné, et projette des éclats de lumière spirituelle sur les horizons les plus lointains, comme le limon se transformait naguère, sous le doigt divin, pour ouvrir les yeux de l'aveugle-né. Mais les clartés du Verbe fait chair se voilent tout à coup, sous le nuage de la mort. « Je vais donner ma vie, pour la reprendre ensuite, ajoute Notre-Seigneur; ou plutôt, selon l'énergie du texte original, je vais déposer mon âme. Nul ne saurait me la ravir. Je la déposerai de moi-même; car j'ai la puissance de la quitter, comme j'ai la puissance de la reprendre. » Solennelle affirmation de la Divinité, qui s'atteste elle-même, dans le calme et la sérénité d'une force inébranlable. Jamais, objectent nos modernes rationalistes, Jésus ne prédit clairement sa

future résurrection. L'unique prophétie de ce genre qu'on ait songé à lui attribuer après coup, repose sur un jeu de mots. « Détruisez ce temple, avait-il dit, et je le rebâtirai en trois jours. » — Ainsi parlent ces rhéteurs. Mais quand le Sauveur dit aux Juifs : « Je vais déposer mon âme, pour la reprendre ensuite, » il n'y a, dans son langage, ni équivoque, ni interprétation forcée, ni jeu de mots, détourné du sens obvie par une exégèse posthume. Quand, sur le chemin de Césarée, il avait dit aux Apôtres : « Il faut que le Fils de l'homme se rende à Jérusalem, pour y souffrir les plus cruels tourments, subir la condamnation des anciens, des Grands-Prêtres et des Scribes, être mis à mort et ressusciter le troisième jour ; » quand, après la transfiguration sur le Thabor, il avait ajouté : « Gardez le silence sur cet événement jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts, » y a-t-il dans ces discours l'ombre d'une amphibologie, l'apparence d'une contradiction ou d'une équivoque ? « O gloire ! ô puissance du crucifié ! dit Bossuet. Quel autre voyons-nous qui s'endorme si précisément quand il veut, comme Jésus est mort quand il lui a plu? Quel homme, méditant un voyage, marque si certainement l'heure de son départ que Jésus a marqué l'heure de son trépas ? » Le Fils de Dieu va donner sa vie pour les hommes, et son Père « l'aime pour cela. » Il semble que l'éternel amour, sans limites et sans mesure, qu'au sein de la Trinité le Père a pour le Verbe, se soit dilaté encore, quand le Verbe

a consenti à mourir pour nous. « Car le Père a tellement aimé le monde qu'il a donné pour lui son Fils unique ! »

Parabole du bon Samaritain.

32. « Or, un Docteur de la Loi, continue l'Evangile, prenant la parole du milieu de la foule, dit à Jésus pour le tenter : Rabbi, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ? — Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi ? répondit Jésus. Qu'y lisez-vous ? — Le Docteur reprit : La Loi s'exprime ainsi : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de toute votre volonté ; et vous aimerez votre prochain comme vous-même [1]. — Vous avez bien répondu, dit Jésus. Faites cela, et vous aurez la vie. — Mais cet homme, voulant faire parade de sa justice, demanda : Qui donc est mon prochain ? — Jésus, prenant la parole, dit : Un voyageur descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba entre les mains d'une troupe de brigands, qui le dépouillèrent, et, l'ayant couvert de blessures, le laissèrent à demi mort sur le chemin. Il arriva qu'un Prêtre, suivant la même route, vit ce malheureux et passa outre. Un Lévite, survenant à son tour, agit de même. Or, un Samaritain, qui voyageait dans cette direction, aperçut le blessé, et fut ému de compassion. Il s'approcha, pansa ses plaies, après les avoir lavées d'huile et de vin. Le plaçant alors sur sa monture, il le conduisit à un caravansérail [2], où il prit soin de lui. Le lendemain,

[1] Deuter., VI, 5.

[2] Nous prenons la liberté de substituer cette expression au terme

en partant, il remit deux deniers au préposé, en disant : Prenez soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez en plus je vous le rendrai à mon retour.— Jésus demanda

consacré « d'hôtellerie » qui se rencontre dans toutes les traductions françaises. Le mot latin de l'Evangile est *stabulum*, en grec Πανδο-χεῖον, (station des caravanes). Si le lecteur veut bien se rappeler tous les détails dans lesquels il nous a été nécessaire d'entrer, à propos de l'étable de Bethléem, il comprendra la raison de ce changement. Le texte de l'Evangile, en passant dans toutes nos langues modernes, a subi des interprétations accommodées au génie de chaque langue. La parabole du bon Samaritain est connue dans le dernier de nos hameaux. L'expression « hôtellerie » n'éveille chez nous aucune autre idée que celle d'un établissement d'hospitalité, tenu par des particuliers, qui hébergent, moyennant rétribution, les voyageurs. Le *stabulum*, ou caravansérail évangélique, est complétement étranger à cette institution toute moderne. A la porte de chaque ville, se trouvait, comme nous l'avons dit, un abri pour les hommes et les animaux. L'hospitalité qu'on y recevait pour une nuit était gratuite, mais ne comprenait exactement que le couvert. Les voyageurs devaient pourvoir eux-mêmes à leur subsistance et à celle de leurs bêtes de somme. Voilà pourquoi le bon Samaritain, arrivé dans le caravansérail, prend lui-même soin du blessé. La plus modeste de nos hôtelleries actuelles lui eût offert au moins le concours d'une servante d'auberge. Sur le chemin de Jérusalem à Jéricho, il n'y avait, à l'époque évangélique, rien de semblable. Un préposé, entretenu aux frais de la ville, habitait cependant le caravansérail, pour donner aux voyageurs les instructions nécessaires, et les mettre en rapport avec les habitants, pour se procurer, à leurs risques et périls, les provisions dont ils pouvaient avoir besoin. Ce système primitif de l'hospitalité orientale se retrouve, de nos jours encore, dans quelques contrées de l'Espagne. C'est ainsi que le lendemain de son arrivée, prêt à reprendre sa route, le bon Samaritain quitte l'abri hospitalier, sans rien payer pour son séjour personnel; mais il remet au préposé du caravansérail deux deniers pour l'engager à prendre soin du blessé, et lui promet de lui tenir compte au retour de l'excédant de dépenses qui pourrait se produire ultérieurement.

alors au Docteur : Lequel de ces trois, le Prêtre, le Lévite ou le Samaritain, vous semble avoir été le prochain du blessé ? — Ce fut le miséricordieux Samaritain, répondit le Docteur. — Allez donc, dit Jésus, et faites de même [1]. »

Création évangélique de l'idée et du terme de *prochain*.

33. Pour saisir le véritable sens de la parabole, il faut avoir une notion exacte du terme de « prochain, » chez les Juifs. L'idée qu'il exprime est aujourd'hui d'une notoriété universelle, dans les civilisations issues du christianisme. Nous avons appris du Verbe incarné que tous les hommes sont nos proches et nos frères, par la commune origine, par la vocation à la même patrie, et la participation au même sang rédempteur. Cette effusion de l'esprit de fraternité dans le monde est parmi nous un fait tellement familier, que nous ne songeons même plus à en remercier son divin Auteur. Il semble impossible qu'une pareille doctrine n'ait pas été celle de toutes les époques et de tous les pays. Elle était cependant inconnue à l'antiquité. Ni l'idée ni le mot n'existent dans les langues dites classiques. Le *Proximus* de Cicéron, le πλησίος des Grecs signifiaient uniquement les liens de la parenté. On avait admiré, comme un sublime effort de la philosophie spéculative, le mot fameux d'un auteur romain : « Je suis homme, rien de ce qui touche à l'humanité ne m'est étranger. » Mais l'axiome demeurait à l'état d'abstraction purement théorique. La réalité était l'esclavage, érigé en

[1] Luc, x, 25-37.

principe social; et la dédaigneuse épithète de *Barbare*, donnée par un citoyen de l'*Agora* ou du *Forum* à tout ce qui n'était ni Grec ni Romain. Chez les Juifs, cet exclusivisme n'était ni moins accusé ni moins choquant. Il avait revêtu les formes rigoristes de la secte pharisienne. Voici comment raisonnaient sur ce point les Docteurs de la Loi. Moïse avait écrit au Lévitique ces paroles légales : « Vous aimerez votre frère. » Le mot hébreu *Rea* se peut entendre dans le sens général de frère, ou dans celui plus restreint d'ami. C'était cette dernière interprétation qui avait prévalu dans la Synagogue. Il nous est ordonné d'aimer nos amis, disaient les Rabbins; donc, par une raison inverse, il nous est prescrit de haïr nos ennemis. En conséquence, le nom de *Gentils*, indistinctement donné par les Juifs à toutes les races étrangères, exprimait, dans leur bouche, un sentiment de mépris identique à celui que renfermait le mot de Barbare, chez les Romains et les Grecs. En dehors de la descendance d'Abraham, un Hébreu professait, pour le reste du genre humain, une invincible horreur. En outre, il y avait, de Juif à Juif, une distinction sophistique, dont le Pharisien de l'Evangile nous donne la clef. Un vrai serviteur de Jéhovah ne considérait comme *Rea*, ou prochain, qu'un homme au moins aussi juste que lui-même. La mesure de l'affection fraternelle d'un Pharisien, établie ainsi sur la base de l'égoïsme, se trouvait en fait ne s'appliquer jamais à personne. Tel est le sens réel

du dialogue qui s'établit entre le divin Maître et le Docteur de la Loi. Cet hypocrite débute par professer qu'il aime Jéhovah « de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces et de tout son esprit. » Qui donc sera le prochain d'un adorateur si fidèle, d'un si parfait disciple de Moïse, d'un si vertueux enfant d'Abraham? Evidemment, en adressant cette demande à Jésus, le Docteur de la Loi « faisait parade de sa justice, » comme dit l'Evangile; mais il formulait en même temps une interrogation captieuse. Si le Sauveur répondait que tous les Juifs étaient le prochain d'un tel juste, il fournissait un prétexte plausible de renouveler contre lui l'accusation de flatter les pécheurs, dans une pensée vulgaire de popularité. S'il répondait que le prochain d'un juste ne pouvait être qu'un juste semblable à lui, il perdait sa réputation de bienveillance et de charité miséricordieuse, qui lui attirait les bénédictions de la foule.

La montée du sang sur la route de Jérusalem à Jéricho.

34. Le Verbe incarné renverse, en se jouant, cet échafaudage de perfidie étroite et vindicative. Dans le désert qui séparait Jérusalem de Jéricho, environ à quatre lieues de cette dernière ville, se trouvait un passage tristement fameux par les sinistres dont il était le théâtre. On le nommait *Adommim* ou « Montée du sang. » Les rochers qui l'entouraient offraient une retraite inexpugnable aux bandes de brigands, qui fondaient sur les voyageurs isolés, et renouvelaient chaque jour leurs attentats impunis. Les Romains élevèrent plus tard en ce lieu une forteresse, où un poste

de soldats veillait à la sécurité publique. C'est là que le Sauveur transporte l'imagination de ses auditeurs, dans la parabole du bon Samaritain. Le choix d'un Fils de Samarie, exerçant la miséricorde sur un Juif blessé, n'est pas moins significatif. Entre un enfant d'Abraham et un païen, il y avait encore une possibilité de contact. Le Temple de Jérusalem recevait les offrandes des Gentils, mais il repoussait absolument celle d'un Samaritain. Tel est le prochain que Jésus donne à ce Docteur de la Loi, si orgueilleux de sa vertu, si profondément retranché dans ses haines de secte et dans ses antipathies nationales. Dès qu'un Samaritain pouvait être le prochain d'un Juif, et réciproquement, toutes les barrières de séparation entre les races étaient brisées. La charité universelle, ce mot et cette idée si inconnues alors, rapprochait toutes les distances, réunissait toutes les âmes, et fondait sur la terre le règne de l'amour des hommes en Dieu. « Allez et faites de même, » dit Jésus au Pharisien. Parcourez le monde, vous n'y trouverez que des frères. Dans la communauté des misères d'ici-bas, apportez l'effusion d'une miséricorde universelle. Le genre humain était vraiment ce blessé de Jéricho, abandonné sur le chemin des siècles, couvert de plaies par la violence de Satan. Jésus venait panser ses blessures, avec l'huile de sa grâce, et le vin fortifiant de son sang rédempteur. Et pourtant Jésus n'était aux yeux des Juifs qu'un Samaritain, un excommunié, un maudit. Combien de fois n'avaient-ils

pas répété au Fils de l'homme les injurieuses dénominations de Samaritain et de Démoniaque! Voilà pourquoi sans doute le divin Maître voulut se représenter lui-même, sous les traits du bon Samaritain.

L'héritage entre deux frères. — Serviteurs vigilants. Dispensateur infidèle.

35. « Or quelqu'un d'entre la foule, reprend le texte sacré, dit à Jésus : Maître, ordonnez à mon frère de partager avec moi son héritage. — Homme, répondit Jésus, qui m'a constitué, parmi vous, pour être votre arbitre ou faire vos partages? — Et s'adressant au peuple, il dit : Voyez à vous mettre en garde contre tout sentiment d'avarice. Car la vie ne dépend, en aucune sorte, de l'abondance des biens que l'homme possède. — Il leur proposa alors cette parabole : Un riche vit un jour ses campagnes chargées de fruits : et il s'entretenait dans son espérance, se disant à lui-même : Que vais-je faire? Je n'ai pas un emplacement assez vaste pour contenir une récolte si abondante! — Voici ce que je ferai, ajouta-t-il. Je vais abattre mes greniers et en construire de plus grands. J'y entasserai tous les produits de mes champs et tout ce que je possède. Ensuite je dirai à mon âme : Ame, tu as en réserve des biens suffisants à plusieurs années, repose-toi, bois, mange, et jouis du plaisir des festins! — Or Dieu dit à cet homme : Insensé, cette nuit on va te redemander ton âme! A qui appartiendra tout ce que tu as amassé? Telle est l'image de l'avare, qui thésaurise pour soi et n'est pas riche selon Dieu. — Aussi, continua-t-il, en s'adressant à ses disciples :

Je vous le dis : N'ayez nul souci de la vie matérielle, ne vous préoccupez ni de votre nourriture ni de vos vêtements. La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement. Considérez les corneilles des campagnes; elles ne sèment ni ne moissonnent; elles n'ont ni granges ni celliers. Cependant Dieu leur donne leur pâture. Or combien ne leur êtes vous pas supérieurs? Est-il un seul d'entre vous qui puisse, avec tous ses soins, ajouter seulement une coudée à sa taille? Si donc votre sollicitude est impuissante pour les moindres choses, pourquoi vous inquiéter des autres. Comment croissent les lys des vallées? Ils ne travaillent ni ne filent. Cependant Salomon, dans toute sa gloire, ne fut pas vêtu comme l'un d'eux. Or puisque Dieu décore ainsi une plante qui sera coupée demain et jetée au four, combien plus ne fera-t-il point pour vous, hommes de peu de foi? Ne vous mettez donc pas en peine de ce que vous aurez à manger ou à boire, et ne vous perdez point en calculs superflus. Tels sont les vains soucis des nations de la terre. Pour vous, votre Père sait que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Ne craignez pas, petit troupeau; car il a plu à votre Père de vous donner un royaume. Allez donc, vendez ce que vous avez, et distribuez-le en aumônes. Faites vous des bourses que le temps ne consume point; amassez des trésors impérissables pour le

ciel, là où les voleurs ne sauraient avoir d'accès, ni les vers exercer leur ravage. Car où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. Portez la ceinture à vos reins et tenez en main la lampe allumée. Vous êtes semblables à ces hommes qui attendent le moment où leur maître revient de la cérémonie nuptiale, afin de lui ouvrir la porte, aussitôt qu'il sera revenu et qu'il aura frappé. Bienheureux les serviteurs que le maître trouvera éveillés! En vérité je vous le dis, le Maître se ceindra lui-même, les fera asseoir à sa table, et, passant de l'un à l'autre, les servira de sa main. Qu'il soit revenu à la seconde ou à la troisième veille, il n'importe. Heureux seront les serviteurs vigilants! — Si le Père de famille savait l'heure à laquelle le voleur doit venir, il veillerait de même et ne laisserait point envahir sa maison. Soyez donc prêts et veillez-vous-mêmes, car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y songerez pas. — Seigneur, demanda Pierre, est-ce à nous seulement, ou à tous en général, que s'adresse cette parabole? — Jésus répondit : A quelle marque pensez-vous qu'on reconnaîtra un dispensateur fidèle et sûr, établi par le maître pour avoir la direction des esclaves, et distribuer à chacun, au temps prescrit, sa mesure de froment? Heureux le serviteur que le maître, au retour, trouvera occupé à ses fonctions! Je vous le dis, en vérité, le maître lui confiera l'administration de tous ses biens. Mais si l'infidèle dispensateur se dit : Mon maître sera longtemps sans revenir! S'il commence à

frapper serviteurs et servantes, à manger, à boire, à s'enivrer, le maître reviendra, au moment où nul ne l'attendait. Il fera mettre à part l'insolent dispensateur, et le jugera avec les autres esclaves infidèles. Ceux qui auront reçu directement les instructions du maître, et ne les auront pas remplies, seront flagellés plus rigoureusement. Les autres, à qui le maître n'avait pas transmis directement ses ordres, et dont la conduite aura été répréhensible, seront punis, mais avec moins de sévérité. Car on exige beaucoup de celui à qui on a beaucoup donné ; on redemande davantage à qui on a plus confié. Pour moi je suis venu jeter le feu sur la terre. Quelle est donc ma volonté sinon de le voir allumé partout ? Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et quelles ne sont pas mes angoisses jusqu'à ce qu'il soit accompli ! Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, je vous l'affirme, mais la division. Désormais, sur une famille de cinq membres, trois seront d'un côté, deux de l'autre. Division du père contre le fils, du fils contre son père, de la mère contre sa fille, de la fille contre la mère, de la belle-mère contre la bru et de celle-ci contre la belle-mère [1]. »

Le royaume donné par Dieu à l'Eglise.

36. Nous n'avons pas voulu couper par des réflexions importunes cette page évangélique. Il faudrait en relever chaque parole, si l'on voulait noter tous les traits de mœurs locales, qui en attestent l'authenticité. La loi d'hérédité,

[1] Luc, XII, 13-53. Matth., XXIV, 42-46.

chez le peuple Juif, était éminemment protectrice de la famille. Les propriétés foncières, comme on dirait de nos jours, n'étaient presque jamais partagées; elles étaient dévolues à l'aîné, qui avait droit en outre à la moitié des biens meubles. La civilisation hébraïque, dont la force exceptionnelle et la persistance vraiment phénoménale étonnent nos jurisconsultes modernes, dut beaucoup à ce principe éminemment conservateur. Peu importe que nous ayons, sur ce point, des idées diamétralement opposées! Nous n'avons pas le droit de refaire le passé à notre taille. Au reste, un bras de mer sépare ici les deux plus puissantes nations de notre Europe, et s'il fallait juger les deux systèmes contradictoires par leurs résultats, l'avantage social serait-il de notre côté? Quoi qu'il en soit, Jésus éconduit l'Israélite qui voulait le prendre pour juge, et l'Eglise catholique, héritière de l'autorité de son divin Epoux, laisse aux législations civiles toute latitude à cet égard. Les biens, que le Verbe incarné apporte au monde, ne sont pas de cette nature. Le Sauveur est venu distribuer aux hommes l'héritage des cieux, il les laisse se disputer à leur fantaisie les héritages de la terre. Insensés, qui songent à agrandir leurs demeures, la nuit même où Dieu va redemander leur âme! Cependant le Verbe fait chair n'entend point exclure son Eglise du domaine des choses d'ici-bas. Il y a longtemps que le sophisme exploite ce préjugé, et qu'au nom de Jésus lui-même, il aspire à dépouiller la divine épouse du Christ. Or

le Sauveur a réfuté d'avance ces doctrines mensongères. « Ne craignez pas, petit troupeau, dit-il, car il a plu à votre Père de vous donner un royaume. » Que n'a-t-on pas fait, depuis dix-huit siècles, pour arracher à l'Eglise son royaume? Que n'a-t-on pas dit, pour reléguer le prêtre dans son confessionnal; l'Evêque dans la sacristie, et le Pape aux catacombes? « Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner un royaume. Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Jamais prophétie ne s'est plus manifestement réalisée, et jamais, en dépit de toutes les convoitises humaines, ne s'est plus solennellement maintenue. Il faut le redire à notre siècle, comme on le disait au temps de Frédéric II, ou d'Henri IV d'Allemagne. L'expérience s'est faite sur la plus large échelle qu'aucune commission scientifique puisse imaginer. Chaque tyrannie vulgaire a voulu découronner l'Eglise, la spolier, et remplacer le sceptre qu'elle porte à la main par un bâton de mendiant. Plus d'une fois des prétentions de ce genre ont trouvé pour complice la plus haute des puissances de ce monde, le génie. Une telle situation vaut la peine d'être sérieusement examinée. L'Eglise est toujours le *pusillus grex*, dont parlait le Sauveur. La force matérielle lui manque; le plus mince des hommes d'Etat peut se donner la joie d'insulter à cette faiblesse, et de la fouler aux pieds. Mais voilà le miracle. L'Eglise détrônée, vaincue, en apparence anéantie,

se relève toujours, le diadème au front, et le sceptre à la main. Heureuse quand il lui est donné de bénir la tombe de son persécuteur repentant ! La solidarité divine entre le gouvernement du ciel et celui de l'Eglise est un fait attesté par le témoignage le moins contestable, celui de l'histoire. L'Eglise de Jésus-Christ est aujourd'hui le plus ancien des royaumes de l'Europe. Elle préexiste à tous les autres, comme elle a survécu à ceux qui sont tombés. A moins de nier l'évidence, on ne saurait le méconnaître. Elle a sur les autres l'immense avantage de croire, d'une foi divine, à sa propre immortalité. Pourquoi donc tout ce qui veut vivre, tout ce qui aspire à la durée ne comprend-il pas l'absolue nécessité de s'appuyer sur la seule force qui ne passera jamais?

Détails de mœurs locales.

37. Cependant la royauté de l'Eglise est la seule qui ne connaisse ni repos, ni trève, ni transaction avec les passions conjurées. Les autres pouvoirs vivent de compromis : mais Jésus a fondé son édifice immortel sur le principe opposé. « Pensez-vous, dit-il, que je sois venu apporter la paix sur la terre? Non, je vous l'affirme, mais la séparation. » Etrange procédé de gouvernement ! Cependant l'Eglise est debout. Qu'on veuille donc enfin y réfléchir, et, ne fût-ce qu'au point de vue de l'intérêt politique, qu'on accorde à ce phénomène sans exemple l'honneur d'une attention moins superficielle. L'Evangile a inauguré dans le monde une lutte, qui commence au cœur de chaque indi-

vidu, se prononce dans chaque famille, et éclate au sein de toutes les sociétés. Lutte immortelle de la vérité contre le mensonge, de la vertu contre le crime, du dévouement et du sacrifice contre la mollesse et la sensualité, de l'ordre contre le désordre, du devoir contre la licence, de l'esprit contre la chair, de Dieu contre Satan! L'histoire, depuis Jésus-Christ, n'est que le champ-clos de ce grand duel. Qui pourrait dénombrer tous les ennemis, dont l'épée, le génie, ou la plume se sont usés, sur l'armure invincible de l'Eglise? Voilà pourquoi Notre-Seigneur disait à ses Apôtres : « Portez la ceinture à vos reins. » La tunique orientale, large et flottante, avait besoin d'être relevée à la taille et serrée dans une ceinture, pour se prêter à l'activité d'un ministère vigilant et laborieux. Telle sera, jusqu'à la fin des âges, l'attitude de l'Eglise. Pierre, qui doit en être le chef visible, veut connaître, au juste, l'étendue de la responsabilité qui lui incombera. Est-ce lui seulement, et les Apôtres, qui devront veiller, et combattre? Le divin Maître lui répond par une autre allégorie, empruntée à l'économie domestique de ce temps. Les riches propriétaires établis en Judée, depuis l'invasion Romaine, employaient de nombreux esclaves à la culture de leurs champs. Ces exploitations rurales, véritables colonies serviles, étaient surveillées par un préposé, qui dirigeait les travaux et distribuait, chaque mois[1], au nom du maître, la provision de blé

[1] L'expression latine *Mensura,* dérivée de *Mensis* « mois, » se rat-

correspondante aux besoins des diverses familles. Ce préposé n'était lui-même qu'un esclave ; s'il faisait preuve de zèle et d'une véritable capacité, il pouvait devenir intendant général, et, ce jour-là, il voyait briser ses chaînes; l'affranchissement lui rendait la liberté. Telle est l'allusion renfermée dans la parole du Sauveur : « Heureux cet esclave, que le Maître trouvera ainsi fidèle à ses devoirs! En vérité, je vous le dis, le Maître lui confiera l'administration de tous ses biens. » Mais, le plus souvent, ces esclaves ne profitaient de leur élévation que pour se livrer à l'instinct brutal et aux appétits grossiers, que la servitude développe dans les âmes. Ils faisaient peser leur autorité sur leurs compagnons d'esclavage. « Le maître ne reviendra de longtemps! disaient-ils. Et ils accablaient de coups serviteurs et servantes ; passant les jours à manger, boire, et s'enivrer. » Cependant le maître revenait enfin. Juge suprême, sur sa terre, ayant droit de vie ou de mort sur tous ses esclaves, il réservait, pour le préposé infidèle, les rigueurs les plus dures de l'*ergastulum* et les plus nombreuses distributions de coups de fouet ; ce qui ne l'empêchait pas de punir les délits des autres esclaves, mais avec moins de sévérité, car, dit Notre-Seigneur : « On exige beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné, on demande davantage de celui

tache étymologiquement à ces distributions mensuelles de vivres, faites aux esclaves. Le *Demensum*, mesure légale, équivalant à cinq boisseaux, représentait la quantité de blé mensuellement fournie à chaque esclave.

à qui on a plus confié. » Donc la responsabilité, dans le gouvernement de l'Eglise, se proportionne à la grandeur des fonctions. Le maître qu'on sert, est Dieu ; nul ne saurait tromper son regard, surprendre sa vigilance, ni égarer sa justice. Voilà pourquoi les tentatives d'influence, ou de corruption humaine, échoueront toujours devant les successeurs de Pierre, à qui il fut dit : « Que servirait à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme ? » Le Maître viendra, à l'heure la moins prévue. Il jugera le serviteur coupable, et lui infligera des supplices d'autant plus grands que l'administration dont il avait la charge était plus éminente.

§ V. La fête des Encénies.

38. « Or, continue l'Evangéliste, on célébrait la fête des Encénies à Jérusalem. L'hiver était venu, et Jésus se promenait dans le Temple, sous le portique de Salomon. Les Juifs donc l'entourèrent et lui dirent : Jusques à quand tiendrez-vous notre esprit dans l'incertitude ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous ouvertement. — Jésus leur répondit : Je vous parle, et vous ne croyez point. Les œuvres que je fais, au nom de mon Père, suffisent à rendre témoignage de moi. Mais vous ne croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis écoutent ma voix, je les connais et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle ; elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de ma main.

Récit évangélique.

Mon Père qui me les a données est plus grand que tout; nul ne saurait rien arracher à la main de mon Père. Or le Père et moi nous sommes un. — Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider. Jésus reprit : J'ai accompli sous vos yeux, par la vertu de mon Père, un grand nombre de bonnes œuvres. Pour laquelle, en particulier, me lapidez-vous ? — Non, s'écrièrent-ils. Ce n'est pour aucune de vos bonnes œuvres que nous voulons vous lapider. C'est à cause de votre blasphème. C'est parce qu'un homme, tel que vous l'êtes, se proclame Dieu. — Jésus leur répondit : Ne trouve-t-on pas, dans votre loi, cette parole : « J'ai dit : Vous êtes des Dieux [1] ? » Si donc l'Ecriture est un monument inviolable, et si elle appelle dieux ceux à qui la parole du Seigneur a été adressée, comment osez-vous accuser de blasphème celui que le Père a sanctifié, et envoyé dans le monde, parce qu'il vous dit : Je suis le Fils de Dieu? Si je ne fais point les œuvres de mon Père, ne me croyez pas; mais si je les fais, alors même que vous voudriez rejeter mon témoignage, croyez mes œuvres, et reconnaissez que le Père est en moi, et moi dans le Père. — Après ce discours, ils cherchaient à le mettre à mort, mais il échappa de leurs mains, et sortant de Jérusalem, il se dirigea vers les frontières de la Judée, pour gagner l'autre rive du Jourdain [2]. »

Nom et

39. Le récit évangélique est étroitement lié aux détails

[1] Psalm. LXXXI, 6. — [2] Joan., X, 22-39. Matth., XIX.

les plus intimes de l'histoire juive. Le Testament Ancien constitue une sorte de commentaire perpétuel, qui illustre le Testament Nouveau. Cette connexion, entre le passé d'Israël et les faits de l'époque Messianique, est l'une des preuves les plus manifestes de l'authenticité de l'Evangile. Voilà pourquoi il est absolument indispensable aujourd'hui de reprendre l'étude trop négligée de l'histoire biblique. La génération actuelle, en France, ne connaît l'Ancien Testament que par des manuels, appelés « classiques, » et qui, en réalité, sont des résumés de résumés. On dirait que la révélation divine a fait peur à notre siècle; on l'a réduite en doses infinitésimales, comme ces poisons énergiques qu'une science récente a trouvé le secret de résoudre en granules presque impondérables. La vérité s'efface, dans les intelligences, au moyen de ces dilutions systématiques. On a fait disparaître de la sorte les preuves les plus directement appréciables de l'authenticité des Evangiles. Qu'on demande à l'un des milliers de jeunes littérateurs à brevet, qui sortent chaque année de nos écoles, ce qu'était, à Jérusalem, la Fête des Encénies. Aucun n'en saura même le nom. Heureux s'il ne songe pas à se glorifier de son ignorance, et s'il n'accueille pas, avec un sourire de mépris, un terme aussi évidemment légendaire que celui d'Encénies! Il est temps de sortir enfin les âmes, rachetées par le sang de Jésus-Christ, de cette pédagogie étroite et incomplète. Quand une époque se montre si orgueilleuse de sa propre

Origine de la Fête des Encénies.

science, il ne lui est pas permis de demeurer aussi profondément étrangère à la seule science indispensable, celle du salut. La solennité des Encénies rappelait aux Juifs une date mémorable de leur existence religieuse et nationale. La persécution d'Antiochus-Epiphane avait banni Jéhovah de son Temple. Le culte Mosaïque avait cessé dans la ville sainte, et l'on sacrifiait à Jupiter et à Vénus, sur l'autel du Dieu vivant. Les prêtres égorgés, les Hébreux fidèles réduits en esclavage, le nom même de la Loi interdit comme un cri de rébellion; tous les massacres, toutes les violences, toutes les atrocités avaient rempli la Judée de terreur et de larmes. Au milieu de la défection, ou du découragement général, un héros s'était levé sur les rochers de Modéin. Avec une poignée de braves, Judas Machabée osa arborer le drapeau proscrit de Jéhovah. Sans alliés, sans espérance humaine, sans autre appui, sur la terre, que son grand cœur et une épée mise au service d'une cause sainte, il lutta contre la puissance triomphante d'un monarque qui régnait sur les trois quarts de l'Asie. Or trois ans, jour pour jour, après que le premier sacrifice idolâtrique avait été offert à Jupiter Olympien sur l'autel des holocaustes, le vingt-cinquième du mois de *Casleu* (27 novembre), Judas Machabée, vainqueur du tyran de sa patrie, effaçait les traces des profanations impies dont le Temple avait été le théâtre. Tous les Juifs fidèles remplissaient les parvis. Au chant des

hymnes saints, aux sons harmonieux du kinnor, de la lyre et des cymbales, l'autel nouveau fut consacré. L'holocauste et les sacrifices furent accomplis, selon le cérémonial mosaïque. La foule prosternée adorait le Seigneur ; les cantiques d'allégresse et de reconnaissance s'élevaient jusqu'au ciel[1]. Les fètes se prolongèrent durant huit jours, et cette rénovation si soudaine et si inespérée emprunta à la langue même que les Syriens hellénistes avaient importée en Palestine son nom significatif d'*Encénies* (Ἐγκαίνια « Renouvellement, » en hébreu : *Hanucca*). L'ennemi n'avait pas eu le temps d'user, en l'honneur des idoles, toute la provision d'huile, tenue en réserve pour les usages du Temple. Cette circonstance avait redoublé les transports de la joie nationale. Pendant les huit jours de la fête, l'illumination de l'édifice sacré fut permanente. La ville entière voulut s'associer à cette démonstration pieuse, et des lampes allumées brûlèrent nuit et jour aux façades de toutes les maisons. De là, le nom de *Fête des Lumières*, donné aussi à la solennité des *Encénies*. Judas Machabée et ses frères, réunis en assemblée nationale, avec les descendants d'Aaron, ordonnèrent qu'à l'avenir Israël célébrerait, pendant huit jours, cet anniversaire sacré. Telle était cette Dédicace du Temple de Jérusalem, image de la Dédicace des Eglises chrétiennes, célébrée aujourd'hui dans tout l'univers.

[1] Mach., IV, 36 ad ultimum. Nous avons reproduit, pour l'origine de la fête des Encénies et la description du portique de Salomon, les

Le portique de Salomon

40. Chaque mot de l'Evangile est un trait d'authenticité. « On était en hiver, » dit le texte saint. En effet, la saison des pluies commence, pour la Palestine, vers le milieu de novembre [1]. « Jésus se promenait sous le Portique de Salomon. » Voici, d'après l'historien Josèphe, la description des Parvis, élevés par Hérode autour du Temple de Jérusalem. C'est un témoin oculaire, un prêtre juif, qui nous retrace les magnificences d'un monument qui fut le berceau de son enfance, l'asile respecté de sa jeunesse, et dont le souvenir, survivant aux désastres de la ruine, arrachait des larmes à sa vieillesse. « Les Portiques du Temple, dit-il, furent l'ouvrage le plus étonnant dont les hommes aient jamais entendu parler. Les portes extérieures, ouvrant sur les Parvis, formaient de grands et magnifiques arcs de

détails précédemment donnés par nous dans l'*Histoire générale de l'Eglise*, tom. III, p. 664-666, et tom. IV, 147-148.

[1] « Les Juifs, dit le docteur Sepp, partageaient l'année en six saisons; la « moisson » (avril et mai); « l'été » époque des grandes chaleurs (juin, juillet et août); « les semailles » (septembre, octobre); « l'hiver » ou les mois des pluies depuis le 15 *Casleu* (novembre) jusqu'au 15 *Sebeth* (janvier); enfin « la saison des froids secs » (février et mars). (Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 191.) Voici du reste le tableau des mois hébraïques, de l'année sainte :

1 Nisan ou Abib,	30	jours	— Mars.		7 Tisri.	30	jours	— Septembre.
2 Ijar.	29	id.	— Avril.		8 Markesvan. .	26	id.	— Octobre.
3 Sivan.	30	id.	— Mai.		9 Casleu. . . .	30	id.	— Novembre.
4 Tammus. . . .	29	id.	— Juin.		10 Tebeth. . . .	29	id.	— Décembre.
5 Ab.	30	id.	— Juillet.		11 Sebeth. . . .	30	id.	— Janvier.
6 Elul..	29	id.	— Août.		12 Adar.	29	id.	— Février.

Tous les trois ans, l'année avait treize mois. Le mois supplémentaire était de treize jours, et s'appelait *Vé-Adar*, ou second Adar.

triomphe, auxquels étaient suspendues des tentures de soie, décorées de fleurs brodées en pourpre, et de colonnes figurées dans le tissu. Au-dessus des corniches courait une vigne d'or massif, dont les grappes pendantes émerveillaient le spectateur, plus encore par leur admirable travail que par la richesse de la matière. Tout le périmètre de l'enceinte sacrée était entouré d'un mur de pierre de taille, soutenant, sur la face orientale, un double portique, aussi long que le mur lui-même, et faisant face à la porte d'entrée du Temple proprement dit, dans l'axe de laquelle rayonnaient tous les Parvis extérieurs. Le côté sud-est servait d'appui au Portique de Salomon, qui était triple, et s'étendait dans toute la largeur de la vallée du Tyropéon. Le mur de quatre cents coudées de hauteur (216 mètres), qui soutenait ce Portique, avait été construit par Salomon. Voilà pourquoi le nom de ce prince fut conservé au nouvel édifice, bâti par Hérode. De ce point, la vue plongeait dans un véritable précipice. A cette hauteur naturelle, déjà si considérable, Hérode ajouta l'effrayante surélévation du Parvis, en sorte que, si, de la plate-forme supérieure, on cherchait à mesurer du regard la profondeur totale, la tête était prise de vertige [1]. Quatre colonnades parallèles régnaient d'un bout à l'autre du Portique

[1] C'est le faîte du portique de Salomon que l'Evangile nomme le *Pinnaculum Templi*, sur lequel Satan transporta le divin Maître, en lui proposant de se précipiter sans crainte parce qu'il est écrit : « Jéhovah a donné à ses anges l'ordre de vous soutenir sur leurs ailes. »

de Salomon. Le diamètre de chaque colonne était tel qu'il fallait trois hommes pour les embrasser; leur hauteur était de vingt-sept pieds, et leur fût, couronné de chapiteaux corinthiens, portait vers la base une double spirale. Elles étaient au nombre de cent soixante-deux. En raison même du parallélisme des colonnes, disposées quatre par quatre, le Portique était triple; les deux arcades latérales étaient de proportions semblables, et avaient chacune trente pieds de large, un stade [1] de long, et plus de cinquante pieds de haut. L'avenue centrale avait le double, en hauteur et en largeur, de sorte qu'elle dominait complètement les deux autres. Le faîte était orné de sculptures sur bois, en haut relief, et de dessins variés. Celui de la travée du milieu était fortement relevé, les murs supérieurs étant coupés par l'architrave et divisés par des colonnes engagées; le tout d'une architecture si merveilleuse, que ceux qui n'ont pas vu cet édifice ne peuvent croire ce qu'on en rapporte; tandis que ceux qui l'ont vu trouvent toutes les descriptions au-dessous de la réalité. Le sol était entièrement pavé en mosaïques.[2] »

Harmonie du récit évangélique avec les mœurs et les lois juives.

41. Nous comprenons maintenant pourquoi le Portique de Salomon, à l'exposition sud-est du Temple, était fréquenté de préférence par les Juifs dans la saison d'hiver.

[1] Le stade olympique dont Josèphe parle ici représentait dans notre système métrique actuel 184 m, 95 c. La coudée hébraïque valait 20 pouces ou 0,540 millimètres de nos mesures actuelles.

[2] Joseph., *Antiq. Judai.*, lib. XV, cap. XIV.

Les moindres particularités du texte saint s'adaptent ainsi merveilleusement dans le cadre de l'histoire. L'impossibilité absolue d'une supposition apocryphe de l'Evangile ressort manifestement de la perpétuelle harmonie d'ensemble et de détails, entre le récit de l'Ecrivain sacré et les réalités contemporaines de la civilisation hébraïque. L'attitude de plus en plus embarrassée des Juifs, en face de la personnalité auguste du divin Maître, n'est pas moins significative. D'après la théorie du rationalisme moderne, Jésus n'a fait aucun miracle. Ainsi, l'éclatante guérison de l'aveugle-né n'avait point alors ému l'opinion des habitants de Jérusalem. Les Pharisiens et les princes des Prêtres n'avaient eu aucun prétexte de manifester leurs craintes et leurs antipathies, vis-à-vis du Sauveur. Comment donc les Juifs se pressent-ils sous le Portique de Salomon, entourant Jésus et disant : « Jusques à quand tiendrez-vous notre esprit dans l'incertitude? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous sans détour ! » Le Christ que les Juifs attendaient devait faire des miracles. Les Prophètes l'avaient ainsi annoncé. « Jéhovah, votre Dieu viendra lui-même, avait dit Isaïe, et il vous apportera le salut. Alors les yeux des aveugles seront ouverts; l'oreille des sourds entendra; le boiteux bondira comme le cerf agile; la langue des muets sera déliée. Les hommes rachetés par Dieu se convertiront [1]. » Tel était le signalement prophétique du Messie. Tout le monde le sa-

[1] Isaï., XXXV, 4, 6, 10.

vait à Jérusalem. Si donc Jésus n'eût fait aucun miracle; s'il n'eût point ouvert les yeux de l'aveugle-né; s'il n'eût pas opéré un seul des prodiges de miséricorde dont l'Evangile contient le récit, nul n'aurait songé à voir en lui le Christ tant désiré. Cependant les Prophètes eux-mêmes avaient été thaumaturges. Le signe du miracle n'était pas le seul auquel on dût reconnaître le Messie. La description des splendeurs de la royauté du Fils de David, si éloquemment tracée à l'avance par les écrivains inspirés, s'accordait fort peu alors avec l'humilité du Fils de l'homme, qui n'avait point où reposer sa tête. Les Juifs hésitaient donc. « Jusques à quand, disent-ils, prolongerez-vous notre anxiété et nos incertitudes? Si vous êtes réellement le Christ, déclarez-le ouvertement! » Jésus répond à cette demande catégorique, avec une majesté souveraine. Il affirme, pour la vingtième fois, sa divinité. Mais les Juifs voulaient bien d'un Christ, fils de David; ils ne voulaient pas d'un Christ, Fils de Dieu. Encore aujourd'hui les enfants de Jacob répètent, comme une accusation d'idolâtrie dirigée contre les chrétiens, la parole de Moïse : « Ecoute, Israël. Jéhovah, notre Dieu, le Seigneur est un[1]. » Le mystère de l'unité divine, dans les splendeurs fécondes de la Trinité, demeure fermé à leurs regards, comme il l'était à ceux de leurs ancêtres. « Quoi! vous êtes un homme, et vous osez vous proclamer Dieu! » s'écrient-ils, et toutes les

[1] Deuteron., VI, 4.

mains s'arment de pierres pour lapider le blasphémateur. Or, le seul lieu du monde où l'apothéose fût alors regardée comme un crime était Jérusalem. Rome, Athènes, Alexandrie, toutes les cités de l'Orient et de l'Occident, depuis Antioche jusqu'à la Lugdunum des Gaules, étaient peuplées d'autels érigés en l'honneur du dieu Tibère. César, assassiné par son propre fils, était dieu; Auguste était dieu, Livie était déesse; faites donc composer l'Evangile par un auteur étranger aux lois et aux mœurs juives! Imaginez, pour les récits évangéliques, un autre théâtre que celui de la Judée; d'autres acteurs que les fils d'Abraham; un autre milieu que la civilisation mosaïque !

CHAPITRE IX.

DERNIERS MOIS DE MINISTÈRE PUBLIC.

SOMMAIRE.

§ I. Voyage de Jésus dans la Pérée.

1. Marthe et Marie. L'action et la contemplation. — 2. La femme courbée depuis dix-huit ans. — 3. Le repas chez un chef des Pharisiens. L'hydropique. Le banquet des pauvres. Parabole du souper offert par le Père de famille. — 4. Exposition du miracle opéré sur l'hydropique. — 5. Les premières places au festin. — 6. La charité chrétienne. — 7. Du nombre des élus. — 8. Paraboles de la Tour, et du roi qui entreprend une guerre. — 9. Sens des deux paraboles. — 10. Le bon pasteur. La drachme perdue. — 11. Parabole de l'enfant prodigue. — 12. Explication de la parabole. — 13. Parabole de l'intendant infidèle. — 14. Le rationalisme et la parabole évangélique. — 15. L'évangile substitué à la loi et aux prophètes. — 16. Question des Pharisiens sur le divorce. — 17. Miraculeuse puissance de la doctrine de Jésus. — 18. Jésus et les petits enfants. — 19. Un jeune homme, noble et riche, aux pieds de Jésus. — 20. Les trois conseils évangéliques. — 21. La demande ambitieuse des fils de Zébédée et de leur mère. — 22. Interrogation des Pharisiens relative à l'avénement du royaume de Dieu. — 23. Première interprétation de la réponse du Sauveur. — 24. Seconde interprétation. — 25. La pauvre veuve et le mauvais juge. Le Pharisien et le Publicain. — 26. Parabole des vignerons et du Père de famille. — 27. Détails de mœurs locales. — 28. Parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare. — 29. Application historique de la parabole.

§ II. Résurrection de Lazare.

30. Maladie et mort de Lazare à Béthanie. Message de ses deux sœurs à Jésus. — 31. Lugubre comédie inventée par Woolston et reproduite par le rationalisme actuel. — 32. Impossibilités matérielles. — 33. Impossibilités morales. — 34. Arrivée de Jésus à Béthanie. Les deux sœurs de Lazare. — 35. Les funérailles et le deuil chez les Juifs. — 36. L'hypothèse rationaliste et les réalités évangéliques. — 37. Résurrection de Lazare. *Jam fœtet*. — 38. Monuments et traditions.

§ III. EXCOMMUNICATION. RETRAITE A EPHREM.

§ IV. RETOUR A JÉRUSALEM.

§ I. Voyage de Jésus dans la Pérée.

Marthe et Marie. L'action et la contemplation.

1. Jésus abandonna la ville ingrate ; il voulait montrer à ses Apôtres le chemin qu'ils devaient suivre un jour eux-mêmes, et la multitude des nations appelée à prendre, dans le royaume de Dieu, la place répudiée par les enfants d'Abraham. « Or, il arriva, dit l'Evangile, qu'en poursuivant sa route, il entra dans un village ; et une femme, appelée Marthe, le reçut en sa maison. Elle avait une sœur, du nom de Marie, laquelle vint s'asseoir aux pieds du Seigneur, écoutant sa parole. Cependant Marthe s'empressait aux soins multipliés du service. Elle s'arrêta soudain, et se tenant debout devant Jésus : Seigneur, dit-elle, ne prenez-vous pas garde que ma sœur me laisse servir seule ? Dites-lui donc de me venir en aide. — Mais le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, vous êtes inquiète et vous vous préoccupez de mille soins ! Or, une seule chose est néces-

saire. Marie a choisi la part excellente qui ne lui sera point enlevée [1]. » Il est permis de croire que le village hospitalier, dont saint Luc n'a point inscrit le nom, était celui de Béthanie, à quinze stades, ou environ deux mille romains [2] de Jérusalem, sur le versant oriental du mont des Oliviers. La route qui conduisait de la ville sainte à Jéricho le traversait dans toute sa longueur. Peut-être Marie avait-elle accompagné le divin Maître dans le voyage. » On se rappelle, à ce sujet, les paroles de l'Evangile, que nous avons déjà reproduites : « Lorsque Jésus parcourait les cités et les bourgades, prêchant et évangélisant le royaume de Dieu, en compagnie des douze, quelques femmes, qu'il avait guéries de leurs infirmités, et dont il avait chassé l'esprit du mal, le suivaient; entre autres, Marie, surnommée Magdeleine, délivrée de sept démons; Jeanne, épouse de Chusaï, intendant d'Hérode; Suzanne et plusieurs autres qui le servaient, et pourvoyaient à ses besoins par leurs richesses. [3] » Marthe n'apparaît point, dans cette énumération. Elle gardait le foyer domestique de son frère Lazare, et eut ainsi l'honneur d'ouvrir sa maison à l'hôte divin, qui daigna s'y reposer un jour. Quoi qu'il en soit, Marthe

[1] Luc, x, 38-42. Nous ne savons pourquoi les traductions françaises de l'Evangile portent unanimement : « Marie a choisi la *meilleure* part. » Le comparatif ne se trouve ni dans le texte grec : Μαρία δὲ τὴν ἀγαθὴν μερίδα ἐξελέξατο ; ni dans le latin de la Vulgate : *Maria optimam partem elegit.*

[2] Le mille Romain équivalait à 1481 m. 75 cent.

[3] Luc, VIII, 1-3. Cf. chapitre VI de cette *Histoire*, n° 34.

et Marie représentent les deux types de la vie nouvelle que le Sauveur apporte au monde. Les âmes chrétiennes auront à choisir entre deux voies, dont la charité est également le but et le sommet. L'action, c'est-à-dire le ministère extérieur de l'amour de Dieu et du prochain, avec ses labeurs, ses fatigues, son dévouement sans mesure et sans bornes : la contemplation, c'est-à-dire l'élévation d'une âme humaine se rapprochant chaque jour davantage du foyer divin de l'amour, se faisant en quelque sorte l'intermédiaire des torrents de grâce qui s'échappent du cœur de Jésus, et se plaçant entre le monde divin et le monde terrestre, comme l'idéal de la plus haute perfection de l'un, et l'intercesseur le plus puissant près de l'autre. Le silence de Marie-Magdeleine assise aux pieds de Jésus, a quelque chose du silence de Marie, mère de Jésus, « qui conservait, en les méditant dans son cœur, toutes les paroles de son Fils. » Quel essor ces nobles exemples n'ont-ils pas fait prendre aux âmes, depuis dix-neuf siècles? Quelle divine prophétie dans la réponse du Sauveur : « Marthe! Marthe ! vous êtes inquiète; vous vous agitez de mille soins. Or, une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la part excellente, qui ne lui sera point enlevée ! » Combien de tentatives cependant pour arracher Marie, et les âmes qui lui ressemblent, à la contemplation de Jésus; à la méditation solitaire de la vérité; à la retraite des cloîtres; à la vie silencieuse d'un amour sans partage, et d'une prière qui ne cesse ni jour ni nuit !

Chose étrange! ce sont les siècles et les pays qui auraient le plus besoin du secours d'en haut qui comprennent le moins la nécessité d'une pareille intercession près de Dieu. La manifestation extérieure, le mouvement actif et visible de la charité chrétienne gardent leurs attraits, même aux époques les plus troublées; mais la notion de la charité dans sa forme excellente, l'attitude de Moïse en prières sur la montagne durant le combat, ou de Marie-Magdeleine assise aux pieds du Sauveur, le sacrifice de l'individualité à sa plus haute puissance, la continuation par les âmes privilégiées de l'immolatien du Golgotha, ne sont plus comprises des multitudes. Comme si l'œuvre de notre rédemption eût été complète par les œuvres de miséricorde extérieure du divin Maître! Comme si, dans l'agonie sur la croix, Jésus n'avait pas conquis plus d'âmes qu'en rendant la vue aux aveugles ou la santé aux malades! La faiblesse de nos conceptions humaines, ou les revirements de l'opinion, pas plus que la violence des passions déchaînées, ou la convoitise des instincts cupides, ne changeront rien à la divine constitution donnée par Jésus-Christ à son royaume. A l'heure présente, l'action et la contemplation, Marthe et Marie, sont encore l'une assise, l'autre empressée et laborieuse, autour du divin Maître. Elles sont sœurs, et, dans l'union de l'amour, elles travaillent et prient pour le salut du monde.

La femme

2. « Comme Jésus, reprend l'Evangile, enseignait le

peuple dans une synagogue, un jour de sabbat, il se trouva une femme qui avait un esprit d'infirmité depuis dix-huit ans; elle était courbée de telle sorte qu'il lui était impossible de regarder en haut; Jésus la voyant, l'appela et lui dit : Femme, vous êtes délivrée de votre infirmité. — Il lui imposa les mains, et aussitôt, redevenue droite, elle se releva, et glorifiait le Seigneur. Or, le chef de la synagogue, indigné que Jésus guérît des malades un jour de sabbat, dit au peuple : Il y a six jours où le travail est permis. Venez donc, ces jours-là, vous faire guérir; mais ne venez point pendant le sabbat! — Le Seigneur prenant alors la parole : Hypocrites! dit-il. Est-il un seul d'entre vous qui ne délie de la crèche son bœuf ou son âne, le jour du sabbat, pour le conduire à la fontaine et l'abreuver? Et cette fille d'Abraham, enchaînée par Satan, depuis dix-huit années, il ne fallait pas la délivrer un jour de sabbat! — Quand il eut ainsi parlé, tous ses adversaires devinrent rouges de confusion, et le peuple entier se réjouissait des actions glorieuses opérées par lui [1]. » Le masque de comédie dont le Pharisaïsme affectait de se couvrir le visage, pour revendiquer les prérogatives de la loi Sabbatique, ne tient pas un instant devant la logique souveraine de Jésus. Depuis dix-huit siècles la race d'Abraham, courbée sous les terreurs de la loi Sinaïtique, exagérées par la tradition ambitieuse des Scribes et des Docteurs, était impuissante à relever la

courbée depuis dix-huit ans.

[1] Luc, XIII, 10-17.

tête, et à contempler, dans les hauteurs célestes, la miséricorde du Dieu de Moïse et des Patriarches. Un Juif détachait, sans scrupule, le jour du sabbat, le bœuf et l'âne de l'étable, pour les conduire à l'abreuvoir. Et Jésus, redressant, par une simple imposition des mains, la malheureuse femme, pliée en deux par une infirmité de dix-huit ans, se rendait coupable d'une infraction irrémissible! Pour le bœuf ou l'âne, les deux animaux qui faisaient la richesse d'un Hébreu, la pénible opération de les sortir de la crèche et de les conduire par le licou jusqu'à la fontaine publique ne constituait pas un délit contre une loi que l'intérêt savait rendre élastique. Mais, d'un mot et d'un geste, guérir une fille d'Abraham était un crime! Dix-huit ans d'infirmité, chez une femme, ne valaient pas une heure de soif endurée par un animal sans raison! Telle était la folie du rigorisme pharisien. L'heure était venue où l'humanité, courbée à terre sous le joug de Satan, et n'osant plus lever les yeux au ciel, allait répondre à l'appel de Jésus : « Femme, vous êtes délivrée de votre infirmité ! » Que d'âmes perdues dans la fange du vice se sont redressées, à cette parole souveraine ! L'œuvre du salut des âmes est par excellence l'œuvre du sabbat. Voilà pourquoi le Rédempteur choisissait de préférence, pour ses guérisons miraculeuses, ce jour privilégié. Depuis que Dieu s'est reposé, après le prodige de la Création, il semble que sa Toute-Puissance se soit concentrée tout entière dans le travail de la Rédemption.

L'*Archisynagogus* renverse toute l'économie providentielle, en disant : « Vous avez les six jours de la semaine, où le travail est permis, et où vous pouvez vous faire guérir ! » — C'est précisément le septième jour qui est le jour de Dieu, et celui de la guérison des âmes. Nous n'insistons pas sur le sens plus direct de l'exclamation du chef de la synagogue. Le rationalisme ferait bien cependant de la méditer. Comment, si Jésus ne faisait pas de miracles, pouvait-on adresser au peuple une semblable injonction ? Chaque parole de l'Evangile suppose ainsi, dans la vie du Sauveur, une véritable effusion de prodiges, dont l'écrivain sacré n'a raconté que les principaux, et ceux qui offraient un caractère particulier de permanence, dans le monde régénéré par Jésus-Christ.

Le repas chez un chef des Pharisiens. Guérison de l'hydropique. Le banquet des pauvres. Parabole du souper offert par le Père de famille.

3. « Un jour de sabbat, continue S. Luc, Jésus entra dans la maison d'un chef des Pharisiens, pour y manger le pain, et tous les regards étaient fixés sur lui pour l'observer. Or il y avait devant lui un hydropique. Jésus s'adressant aux Pharisiens et aux Docteurs de la loi, leur fit cette interrogation : Est-il permis de guérir, le jour du sabbat? — Tous gardèrent le silence. S'approchant alors de l'infirme, il le prit par la main, le guérit et le renvoya. Ensuite il leur dit : Qui de vous, si son âne ou son bœuf tombe en un puits, le jour du sabbat, hésite à l'en retirer [1]? — Or

[1] On creusait, pour les irrigations rurales, des puits dont le bord était à fleur de terre. L'accident auquel le divin Maître fait allusion en plu-

ils ne pouvaient rien lui répondre. Voyant aussi combien les convives mettaient d'empressement à choisir les premières places, il leur dit cette parabole : Quand vous serez invités à un festin, ou à des noces, n'allez pas vous étendre sur le lit d'honneur [1], de peur qu'il ne se trouve un invité plus considérable que vous, et que l'hôte ne vienne vous dire : Donnez-lui cette place, et qu'alors vous n'ayez pas la confusion de descendre au dernier rang. Lors donc que vous serez convié, prenez la dernière place, afin que l'hôte, en arrivant, vous dise : Ami, montez plus haut. Ainsi vous serez honoré en présence de tous les convives [2].

sieurs passages de l'Evangile était ainsi beaucoup plus fréquent qu'il ne saurait l'être dans notre climat et avec nos habitudes actuelles.

[1] Nous prenons la liberté de paraphraser ainsi le *Discumbas* de la Vulgate. Les traductions françaises laissent trop ignorer l'usage du *triclinium* généralement admis en Judée, à l'époque évangélique. Avec un tel système, un grand nombre de faits deviennent inintelligibles pour le vulgaire; par exemple : la scène du parfum répandu en arrière sur les pieds du Sauveur, sans que Jésus ait aperçu Magdeleine ; tandis que le Pharisien, placé en face, suit tous les mouvements de l'illustre pénitente, semble inexplicable au lecteur habitué à croire qu'on s'asseyait, aux festins des Juifs, de la même manière qu'aux nôtres. On a trop longtemps laissé de côté, parmi nous, les détails de ce genre. Très-certainement cette négligence n'a pas peu contribué au facile succès de l'Evangile du rationalisme. Il importe plus que jamais de reprendre, dans les catéchismes et les homélies, ces explications simples et familières du texte sacré, au point de vue de la vérité locale. Nos pères savaient tout cela, il faut le réapprendre à nos enfants. Le texte original est d'ailleurs aussi explicite que la Vulgate : Μὴ κατακλιθῇς εἰς τὴν πρωτοκλισίαν.

[2] Notre Seigneur fait allusion ici à cette maxime du livre des Proverbes : *Ne gloriosus appareas coram rege, et in loco magnorum*

Car tout homme qui s'exalte sera humilié, et qui s'humilie sera élevé. — S'adressant alors au Pharisien qui l'avait invité, Jésus lui dit : Quand vous donnerez un dîner ou un souper, ne conviez point les riches vos amis, vos frères, vos alliés ou vos voisins, qui vous inviteraient à leur tour, et vous rendraient ce qu'ils auront reçu de vous. Mais appelez à votre festin les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles. Vous serez heureux de ce qu'ils n'auront rien à vous rendre, car il vous sera rendu à la résurrection des justes. — En entendant cette parole, un des convives s'écria : Heureux celui qui mangera le pain, dans le royaume de Dieu ! — Jésus lui dit : Un homme prépara un grand souper, et invita de nombreux convives. A l'heure du repas, il envoya un serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt. Chacun s'excusa. Le premier dit : Je viens d'acheter une campagne, il me faut partir pour la visiter; agréez mes excuses. Un autre dit : J'ai fait l'acquisition de cinq attelages de bœufs. Je vais en faire l'essai. Agréez mes excuses. Un troisième dit : Je viens de me marier, il m'est impossible de vous suivre. Au retour le serviteur transmit ces réponses au maître. Le père de famille irrité dit au serviteur : Courez aussitôt dans les places et les rues de la ville; amenez ici les mendiants, les estropiés, les aveugles et les boiteux que vous rencontrerez.—Le serviteur exécuta

ne steteris. Melius est enim ut dicatur tibi : Ascende huc, quam ut humilieris coram principe. (Proverb., xxv, 6.)

cet ordre, et il revint dire au maître : Seigneur, j'ai fait ce que vous m'avez commandé, cependant il reste encore des places vides. — Sortez de la ville, répondit le maître, allez dans les sentiers, le long des haies, et contraignez d'entrer, afin que ma maison soit remplie. Car je vous le dis, aucun de ceux qui avaient été précédemment conviés, ne prendra part à mon banquet[1]. »

Exposition du miracle opéré sur l'hydropique.

4. L'hydropique, introduit dans la salle du festin, l'avait été, vraisemblablement, par un calcul d'hypocrisie pharisaïque. Que ferait Jésus en présence de cet infirme? Oserait-il le guérir, un jour de Sabbat? Les convives se gardent bien de solliciter, pour le malade, une pareille faveur. Le miracle est, à leurs yeux, un travail qu'ils interdiraient à Dieu lui-même, en vertu du précepte sabbatique, posé par Jéhovah. L'argumentation du rationalisme moderne est exactement identique. Le Créateur a donné à son œuvre des lois, que les nouveaux sophistes prétendent, désormais et pour toujours, supérieures à la volonté créatrice. En sorte que l'essence divine, en créant le monde, aurait produit une œuvre plus haute que l'ouvrier, un résultat plus puissant que la cause, un effet plus grand que le principe. L'inanité de ce paralogisme, dans l'ordre purement naturel où se placent les rationalistes, n'est pas moins évidente que dans l'ordre de la révélation mosaïque, où les Pharisiens se cantonnaient. Quoi qu'il en soit, le divin Maître semble aller

[1] Luc, XIV, 1-24.

au-devant des objections de ses ennemis. « Est-il permis de guérir, le jour du Sabbat ? » Cette question, nette et précise, avait été précédemment tranchée par les docteurs de la Loi, dans le sens négatif le plus absolu. Cependant aucun des convives n'ose, en cette circonstance, formuler une telle réponse. En présence d'un infirme, qu'un mot tombé des lèvres de Jésus peut rendre à la santé, nul ne voudrait assumer la responsabilité d'une interdiction si cruelle. Tous se renferment donc dans le silence. Certes, si Jésus-Christ n'avait jamais fait de miracles, l'attitude des Pharisiens eût été bien différente. Avec quelle unanimité ils eussent jeté au Sauveur le défi d'opérer la plus simple guérison, le moindre prodige, non-seulement un jour de Sabbat, mais à n'importe quel autre jour de la semaine ou de l'année ! Le silence des Pharisiens, en ce moment, et leur système habituel d'attaque, concentré dans la rigoriste interprétation de la Loi sabbatique, sont autant de preuves péremptoires, qui établissent l'universelle notoriété des miracles accomplis par Jésus. Autrement la négation fût sortie de leur bouche, avec une assurance invincible. Non, eussent-ils dit à un imposteur vulgaire, vous ne faites point de miracles ! Jamais vous n'en avez opéré un seul. Guérissez donc cet hydropique qui est là sous vos yeux ! Telle eût été nécessairement la disposition des esprits, dans l'hypothèse rationaliste. Le surnaturel forme ainsi le fond de l'Evangile. « Il a sauvé les autres, s'écriaient

les Juifs au Golgotha. Ne peut-il se sauver lui-même [1] ? »

Les premières places au festin.

5. Le Sauveur ne se montre pas seulement thaumaturge, dans l'épisode du banquet chez le Pharisien. Il vient guérir dans l'humanité des maladies plus invétérées et plus dangereuses que celles du corps. Les infirmités morales, auxquelles le monde est en proie, appellent un médecin suprême. L'orgueil pharisaïque, se disputant les premières places à un repas, est l'une des manifestations les plus spontanées de cet esprit d'individualisme étroit et d'égoïsme odieux qui dominait alors le monde. On lit, dans le Talmud, qu'un jour le prince asmonéen, Alexandre Jannée, donnant un festin, dans son palais de Jérusalem, à des ambassadeurs persans, le rabbin Siméon-Ben-Shetah, qui était au nombre des invités, vint prendre place entre le roi et la reine. Sa présomptueuse démarche excita un mouvement de surprise; le rabbin se justifia, par une parole plus orgueilleuse encore. « Il est écrit, dit-il : Exalte la sagesse et elle t'exaltera; elle déposera sur ton front une couronne [2]. » La supériorité que s'arrogeaient ces docteurs sur les autres Hébreux, la nationalité juive tout entière la revendiquait sur les races étrangères. Le banquet de la vie, auquel le Père de famille céleste avait convié l'humanité, était donc envahi par ces affamés de la gloire et des vanités terrestres. Tel est le sens profond de la parabole évangélique. L'humilité, vertu inconnue au monde antique, va devenir la base des

[1] Matth., XXVII, 42. — [2] Proverb., IV, 8-9.

sociétés chrétiennes. Un homme humble, avant Jésus-Christ, aurait passé pour un lâche. Le Verbe incarné renverse, d'un mot, l'échafaudage de quarante siècles d'orgueil satanique. « Quiconque s'élève sera humilié, et qui s'humilie sera élevé. » Aujourd'hui cette parole a tellement pris possession du monde moral, que les orgueils humains sont forcés de se dissimuler avec autant de soin qu'ils en prenaient alors pour étaler leurs prétentions, et que les ambitieux les plus ardents sont contraints de se faire les hypocrites de l'humilité.

6. Malgré la décadence du véritable esprit de la loi mosaïque, au sein du peuple hébreu, la civilisation juive conservait encore de précieux vestiges de sa divine origine. Ainsi il était d'usage, dans presque tous les festins d'apparat, d'avoir une table pour les pauvres. Quand Judas Iscariote se plaindra de la profusion avec laquelle Marie-Magdeleine versait sur les pieds du divin Maître un parfum précieux, il aura soin d'ajouter qu'on aurait mieux employé cet argent improductif à nourrir les pauvres. Les traditions d'hospitalité, remontant aux patriarches, avaient survécu à toutes les révolutions. Tobie, captif sur les rivages de Babylone, appelait à sa table ses frères indigents. Peut-être l'hydropique que Jésus venait de guérir était-il un des pauvres convives, admis, ce jour-là, dans la maison du Pharisien. En Judée, les travaux de l'agriculture et de la vie pastorale étaient à peu près les deux seuls moyens d'existence. Dès

La charité chrétienne.

lors, pour la classe moyenne, une infirmité chronique amenait infailliblement l'indigence. Voilà pourquoi on retrouve si fréquemment dans l'Evangile cette énumération « des pauvres, des estropiés, des aveugles et des boiteux. » Le divin Maître emprunte aux coutumes et aux mœurs nationales deux paraboles admirables. Dans l'une, il résout, par le principe nouveau de la charité, la question du paupérisme, ce problème qui a déconcerté tous les législateurs humains, et qui ébranle aujourd'hui les sociétés incroyantes. Sans compromettre le droit imprescriptible et inviolable de la propriété, il ouvre à l'indigence des trésors inépuisables. « Heureux serez-vous d'avoir donné à qui ne peut vous rendre; parce que Dieu lui-même se chargera de leur dette, et vous en tiendra compte à la résurrection des justes!» Tel est le contrat que Jésus-Christ propose à la cupidité, à l'avarice, à la richesse égoïste et sans entrailles. Engagement essentiellement volontaire, dont le contrôle ne s'exercera point en ce monde, dont le juge sera Dieu seul, dont la pénalité est renvoyée au-delà des limites de cette vie. Mais qui donc était ce législateur, pour stipuler ainsi, dans des conditions qui dépassent la puissance humaine? Le rationalisme moderne ferait sagement d'étudier avec attention cette parole évangélique. Jésus-Christ assume la responsabilité d'acquitter au centuple toutes les dettes de reconnaissance, contractées par le paupérisme insolvable. Et cette promesse a changé la face du monde. S'il est, de nos jours,

un phénomène qui frappe tous les regards, c'est assurément celui de la charité chrétienne, libre, spontanée, persévérante, multipliant les dévouements en proportion des misères, maintenant les sacrifices au niveau des souffrances, et s'honorant de secourir, en la personne des pauvres, les représentants dont Jésus-Christ lui-même s'est fait la caution. Certes, pour exercer une pareille influence, pour dominer ainsi l'intérêt, et faire croître la charité, sur une terre que la soif de l'or avait desséchée, il fallait être plus qu'un sage, plus qu'un philosophe, plus qu'un génie; il fallait être Dieu. Aussi, dans la seconde parabole, c'est la charité de Dieu même que Jésus offre comme le modèle et le type souverain de la charité humaine. Dieu est le véritable Père de famille, qui a préparé, dès le seuil de l'Eden, le banquet auquel il invite toutes les nations. Le peuple juif fut d'abord convié. Mais quand l'heure est venue, ce convive privilégié dédaigne un tel honneur. Il est absorbé par l'amour du lucre, par les préoccupations de la cupidité, par les jouissances sensuelles. Alors les prédicateurs de l'Evangile sortiront de l'enceinte du judaïsme, ils franchiront le mur de séparation, élevé par les Scribes, ils parcourront l'univers et « forceront » les âmes à venir s'asseoir au banquet divin. « Contraignez-les d'entrer, » dit le Père de famille, *Compelle intrare*. Douce et salutaire contrainte, mais efficace et énergique, dont saint Paul dira plus tard : « Notre prédication de l'Evangile parmi vous ne fut pas seulement

l'œuvre de la parole, mais celle de la puissance, dans l'Esprit Saint, et dans la plénitude d'une force invincible [1]. »

Du nombre des élus.

7. « Or, dit l'Évangéliste, Jésus parcourait les cités et les campagnes, enseignant les multitudes. Quelqu'un lui demanda : Seigneur, n'y aura-t-il qu'un petit nombre d'hommes qui soient sauvés? — Il leur dit alors : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car, je vous le dis, beaucoup chercheront à pénétrer et ne le pourront pas. Lorsque le Père de Famille aura fermé la porte derrière lui, vous resterez dehors, et, heurtant à la porte, vous direz : Seigneur, ouvrez-nous. Mais il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes. Vous vous écrierez encore : Nous avons mangé et bu en votre présence. Vous avez enseigné dans nos places publiques! Il vous dira de nouveau : Je ne sais d'où vous êtes. Retirez-vous de moi, vous tous, artisans d'iniquité ! Là seront les pleurs et les grincements de dents, alors que vous verrez Abraham, Isaac et Jacob, avec tous les prophètes, dans le royaume de Dieu, et que vous en serez expulsés. Les convives viendront, de l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et du Midi ; ils prendront place au Festin du royaume des cieux, et ainsi les derniers seront les premiers, et ceux qui furent les premiers seront les derniers [2]. » Terrible sentence prononcée contre l'obstination juive ! Son accomplissement, visible dès ce monde, est un des faits les mieux constatés de l'histoire. Chaque page de l'Evan-

[1] I Thessalon, I, 5. — [2] Luc, XII, 22-30.

gile est ainsi ou un miracle de prophétie, ou un miracle de puissance, ou un miracle de révélation divine.

8. « Comme une grande foule de peuple marchait à la suite de Jésus, il se retourna vers eux, et leur dit : Si quelqu'un vient à moi et me préfère [1] son père, sa mère, sa

Parabole de la Tour, et du Roi qui entreprend une guerre.

[1] L'expression grecque Μίσει, très-littéralement rendue par le verbe *oderit* de la Vulgate, signifie haïr. Aussi toutes les traductions françaises s'expriment ainsi : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait son père et sa mère, sa femme et ses fils, ses frères et ses sœurs, et jusqu'à son âme même, il ne peut être mon disciple. » La fidélité littérale de cette version est une réelle inexactitude, quant au sens. Tous les interprètes d'ailleurs ont soin de l'indiquer, dans la note qu'ils ont coutume de joindre à ce passage. C'est qu'en effet, dans le style hébraïque, l'expression correspondante à notre mot de haine n'a pas le sens absolu qu'elle emporte dans notre langue. Comme le dit excellemment M. l'abbé Glaire, *haïr* signifie très-souvent, dans l'idiome biblique, *aimer moins*. C'est ainsi qu'on lit dans l'Ecriture : *Jacob dilexi, Esau autem odio habui* (Malach., I, 2, 3. Rom., IX, 13). Les Psaumes nous offrent de nombreux exemples de cette locution, familière au génie de la langue juive. S'il pouvait rester un doute sur ce point, dans quelques esprits toujours disposés à croire que les commentateurs inventent des systèmes d'interprétation pour les besoins de la cause, il suffirait de relire, dans l'Evangile de saint Matthieu, la même parole de Notre-Seigneur, ainsi rendue : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. » (Matth., x, 37. Cf. dans cette *Histoire :* chap., VI, nº 18.) L'équivoque est donc impossible, pour quiconque a la moindre notion du style hébraïque et du texte comparé des Evangiles. Cela n'empêche pas un lettré rationaliste d'écrire : « Les exigences de Jésus n'avaient plus de bornes; méprisant les saines limites de la nature de l'homme, il voulait qu'on n'existât que pour lui, qu'on n'aimât que lui seul. Si quelqu'un vient à moi, disait-il, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. On dirait que, dans ces moments de guerre contre les

femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et jusqu'à sa propre vie, celui-là ne peut être mon disciple. Qui ne porte point sa croix, et ne me suit, ne peut être mon disciple. Qui de vous, songeant à élever une tour dans sa vigne [1], ne s'assied d'abord, pour supputer la dépense nécessaire, et se rendre compte s'il y pourra faire face? De peur qu'après avoir jeté les fondations, il se trouve dans l'impossibilité de poursuivre, et qu'en le voyant tous ne disent avec ironie : Cet homme a commencé à bâtir ; et il n'a pu achever ! Ou quel roi, se disposant à engager une guerre contre un autre roi, ne s'assied d'abord, et ne se demande s'il pourra, avec dix mille hommes, se porter au devant d'un ennemi qui en a vingt mille à sa suite ? Sinon, pendant que l'ennemi est encore éloigné, il lui envoie une ambassade, avec des paroles de paix. Sachez-le donc, celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. C'est une bonne chose que le sel. Mais s'il venait à perdre sa saveur, comment la lui rendre? Inutile et pour la terre et pour l'engrais, on le jetterait sur le chemin. Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre ! »

besoins les plus légitimes du cœur, il avait oublié le plaisir de vivre, d'aimer, de voir de sentir. » *Vie de Jésus*, p. 312, 313.

[1] Luc, XIV, 25 ad ultim. Les Juifs bâtissaient des tours dans leurs vignes, afin de les défendre contre l'ennemi. Le sol, naturellement pierreux, des côteaux de la Palestine fournissait les matériaux en abondance. C'était donc surtout la main d'œuvre, qui rendait ces sortes de constructions dispendieuses. Pour se faire une idée précise de l'exploitation viticole, telle qu'on la pratiquait chez les Juifs, il convient de se

9. Telles sont les conditions rigoureuses de l'apostolat, formulées par le Sauveur. Elles soulèvent l'indignation des rationalistes. « Quelque chose de plus qu'humain et d'étrange, disent-ils, se mêlait alors aux paroles de Jésus ; c'était comme un feu dévorant la vie à sa racine, et réduisant tout à un affreux désert. Le sentiment âpre et triste de dégoût pour le monde, d'abnégation outrée qui caractérise la perfection chrétienne, eut pour fondateur, non le fin et joyeux moraliste des premiers jours, mais le géant sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose jetait de plus en plus hors de l'humanité [1]. » La distinction, signalée par la critique

Sens des deux paraboles.

reporter à la parabole de la vigne par le prophète Isaïe. « Je chanterai à mon bien aimé, dit-il, le chant de mon aïeul à sa vigne de prédilection. Sur le versant d'une colline grasse et fertile, à l'ombre protectrice d'une plantation d'oliviers, mon bien-aimé a planté sa vigne. Il l'entoura d'une haie vive, débarrassa le sol des pierres qui le desséchaient ; il fit choix d'un plant exquis ; il bâtit au milieu une tour pour la défendre, et un pressoir pour en exprimer la douce liqueur. Il attendit ensuite qu'elle lui fournît sa grappe féconde ; et elle ne lui donna que des baies sauvages. Maintenant donc, habitants de Jérusalem, enfants de Juda, soyez juges entre moi et ma vigne ! Qu'ai-je dû faire pour elle que je n'aie point fait ? Pouvais-je attendre, au lieu de la grappe parfumée, un fruit irritant et amer ? Voici le sort que je réserve à cette vigne ingrate. J'arracherai la haie vive qui la protége, et les passants viendront la piller ; je détruirai la tour qui la défend, et elle sera foulée aux pieds. Ma vigne deviendra un champ désert ; nulle main au printemps ne taillera les ceps, ne labourera le sol aride ; les ronces et les épines l'envahiront, et je commanderai au nuage de passer sur elle, sans y verser la pluie bienfaisante. » (Is., v, 1-6. Cf. *Hist. Génér. de l'Eglise*, tom. III, p. 10.) Tel est le genre de construction, d'un usage universel chez les Juifs, auquel Notre-Seigneur fait allusion, dans ce passage de l'Evangile.

[1] *Vie de Jésus*, p. 312.

entre la doctrine des premiers jours du ministère de Jésus-Christ et celle des derniers, est ici tellement accusée que nous avons le devoir de la relever avec énergie. Cette distinction n'existe pas, et il faut vraiment avoir spéculé sur la légèreté de notre siècle pour l'affirmer ainsi. Dès la seconde année de sa prédication publique, aussitôt que Notre-Seigneur eut groupé autour de sa personne divine le collége des douze apôtres, il leur dit : « Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Quiconque ne prend pas sa croix pour me suivre n'est pas digne de moi [1]. » Ainsi parlait le Sauveur, sur la montagne de Galilée, aux Apôtres réunis pour recevoir l'investiture du ministère évangélique. Y a-t-il, dans cet enseignement, l'ombre d'une différence avec le langage tenu par le Divin Maître, dans les derniers mois de sa prédication? Que signifie donc la sacrilége antithèse entre « le fin et joyeux moraliste des premiers jours, et le géant sombre des derniers ? » Sur quoi repose-t-elle ? Car enfin s'il n'est pas permis, même à un romancier, de diffamer sans preuves une mémoire qui a laissé des représentants et des vengeurs sur la terre, que dire de l'outrecuidante prétention d'un historien qui substitue sa fantaisie calomniatrice aux textes les plus précis, et prodigue gratuitement l'injure à un nom devant lequel trois cent millions d'hommes fléchissent le

[1] Matth. x, 37. Cf. chap. vi de cette *Histoire*, n° 18.

genou ? Rhéteurs ! Vous ne comprenez pas que Jésus ait clairement posé ses conditions aux apôtres, chargés d'édifier la tour immortelle de l'Eglise, que ni vos ancêtres ni vos successeurs, dans l'interminable généalogie du sophisme, n'ont réussi et ne réussiront jamais à renverser ! Vous ne comprenez pas que Jésus ait nettement défini le caractère de la lutte qui allait s'engager, à l'heure solennelle où ses soldats, sans autres armes que leur foi, sans autre puissance que celle de la parole et de l'Esprit saint, entreprendront, contre le Prince du monde, une guerre, où chaque victoire s'achètera par le martyre ! Il est vrai que de telles prévisions dépassaient la portée d'un génie humain. Pour jeter sur l'avenir un regard si pénétrant, il fallait être Dieu. Mais c'est un Dieu qui parle, et c'est en Dieu qu'il saisit dans sa main les consciences et les cœurs. Toutes les affections légitimes, celle même qui est la plus enracinée et la plus indestructible dans l'être humain, l'amour de sa propre vie, doivent se subordonner, pour le disciple de Jésus-Christ, à l'amour divin, centre nouveau des âmes, foyer surnaturel de toute existence. Concevoir la pensée d'un pareil déplacement du pôle moral de l'humanité dépasse déjà la portée d'une intelligence humaine ; la réaliser, comme Jésus-Christ l'a fait, est une œuvre éminemment divine. Il y a dix-huit siècles que des générations entières meurent pour Jésus, vivent de Jésus, et lui sacrifient tous les intérêts, toutes les affections, toutes les jouissances terrestres, tout, sans res-

triction ! Il faut qu'il en soit ainsi. En dépit des passions, des sophismes et des haines conjurées, cette vie se maintient et se renouvelle sans cesse dans le monde. L'amour de Jésus-Christ est le sel divin, qui empêche la corruption générale de la terre. « Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre ! »

Le bon Pasteur. La drachme perdue.

10. « Or il y avait, continue l'Evangile, des publicains et des pécheurs qui s'approchaient de Jésus pour l'écouter. Les Pharisiens et les Scribes murmuraient, en disant : Voyez comme il accueille les pécheurs, et mange avec eux ! — Jésus leur adressa alors cette parabole : Si quelqu'un d'entre vous, ayant cent brebis, vient à en perdre une, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix neuf autres dans le désert, pour aller à la recherche de celle qu'il a perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve? Et quand il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules, il appelle ses amis et ses voisins, en disant : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la brebis que j'avais perdue. Ainsi, je vous le dis, il y aura plus de joie au ciel, pour un pécheur repentant, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de pénitence. — Ou bien encore, quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, et venant à en perdre une, n'allume sa lampe, ne balaie toute la maison, et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée? Quand elle la retrouve enfin, elle dit à ses amies et à ses voisines : Félicitez-moi, j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Telle sera, je vous le dis, la

joie des Anges de Dieu, pour un pécheur qui fait pénitence [1]. »

Les Pharisiens, véritables puritains du Judaïsme, affectaient de fuir le contact des Publicains, ces agents du fisc de Rome, que les devoirs de leur profession mettaient en relations quotidiennes avec les Gentils. Sous le prétexte d'un respect scrupuleux pour les moindres observances relatives aux impuretés légales, se cachait, en réalité, un calcul d'ambition politique, facile à discerner. La domination étrangère froissait profondément l'instinct national. Les Pharisiens s'assuraient donc le bénéfice de la popularité, en refusant de communiquer avec les agents d'un pouvoir odieux. D'un autre côté, en colorant leur abstention d'un motif religieux, ils désarmaient les gouverneurs romains. On sait, en effet, que le principe de la domination universelle, appliqué par la Rome antique, laissait toute liberté aux vaincus de conserver leur religion, leurs lois, et même leur administration intérieure. Ce fut précisément cette large politique, si opposée au système étroit des conquérants modernes, qui rendit possible, dans de longs siècles, la concentration du monde sous une seule main. Quoi qu'il en soit, les Pharisiens pouvaient, sans être inquiétés par les gouverneurs romains, refuser de donner la main à un agent du fisc, et l'exclure de leur table. Pourvu que

[1] Luc, xv, 1-10. L'évaluation en monnaie actuelle de la drachme a été donnée plus haut, chap. vii, n° 36.

l'impôt fût payé, Rome se montrait tolérante. Mais quand Jésus traitait publiquement, avec une charité divine, ces excommuniés du rigorisme pharisaïque, quand on le voyait entouré de pécheurs, c'est-à-dire, d'une foule de gens qui ne prenaient nul souci des ablutions du poignet, ou de la main, ni des autres traditions imposées par les Docteurs et les Scribes, les murmures et la haine des ambitieux sectaires devaient redoubler contre lui. Le Verbe incarné, descendu sur la terre, à la recherche des brebis errantes de l'humanité, nous apprend le prix d'une âme. Il se représente lui-même, sous les traits du Bon Pasteur qui charge sur ses épaules la brebis égarée, pour la rapporter au bercail. Comme si cette touchante image ne suffisait point encore à peindre la soif des âmes dont il est dévoré, il emploie une autre allégorie non moins significative. Une pauvre juive avait dix drachmes, c'était le fruit du labeur de toute la famille. La somme était destinée peut-être à payer l'impôt annuel. Une des pièces de monnaie s'égare. Comment satisfaire aux exigences du fisc? L'humble maison sera envahie demain par des soldats! La femme consternée balaie tous les coins de sa demeure. Elle retrouve la drachme perdue, et sa joie est égale à son anxiété passée. Or l'âme égarée représente le prix des labeurs, des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu. « Aussi, je vous le dis, il y aura grande joie, parmi les Anges de Dieu, pour l'âme d'un pécheur qui fait pénitence! »

Parabole de l'enfant prodigue.

11. « Jésus ajouta : Un homme avait deux fils ; le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi la part d'héritage qui doit m'échoir ; et le père leur fit le partage de ses biens. Peu de jours après, le plus jeune des deux fils, ayant réuni tout ce qu'il possédait, partit pour une région étrangère et lointaine ; il y dissipa son bien dans la débauche. Quand il eut tout consommé, une grande famine survint dans la contrée, et il commença à sentir le besoin. S'en allant donc, il se mit au service d'un habitant de ce pays, qui l'envoya garder les pourceaux dans ses champs. Là, il eût souhaité pouvoir se rassasier des caroubes [1] que dévoraient les pourceaux,

[1] Le terme grec Κερατία reproduit très-exactement l'expression syriaque *Carruba*, qui est véritablement celle de l'Evangile. Nous la rétablissons donc dans notre traduction. Le sens vague et indéfini du *Siliqua* de la Vulgate s'est prêté, dans notre langue, à des interprétations qui enlèvent au texte un de ses caractères de vérité locale. « Ceux qui croient, dit le P. Pezron, que les *siliques* étaient des cosses de légumes, comme de pois et de fèves, se trompent. C'étaient les gousses d'un arbre appelé *caroubier*, dont on nourrissait les porcs, dans l'Ionie et la Syrie. La version Syriaque de l'Evangile porte en effet le mot *Carruba*, fidèlement traduit en grec par Κερατία. » Le caroubier (*ceratonia siliqua*), disent les botanistes modernes, est un arbre à feuille persistante, de la famille des Légumineuses, tribu des Césalpiniées. Il croît en Orient et dans le midi de l'Europe, surtout dans le voisinage de la Méditerranée. Sa hauteur est de huit à dix mètres, son aspect offre quelque analogie avec celui de nos pommiers. Ses feuilles, coriaces et luisantes, sont d'un vert bleuâtre ; les fleurs, disposées en grappes, ont la couleur d'un pourpre foncé ; le fruit est une gousse longue de plus de vingt centimètres : il renferme une pulpe rougeâtre et sucrée, dont on extrait maintenant une assez bonne eau-de-vie, et un sirop astringent. En Espagne, et en Italie, on donne cette pulpe encore verte aux bêtes de somme, et aux autres bestiaux, qu'elle engraisse rapidement.

mais nul ne lui en donnait. Rentrant alors en lui-même, il dit : Combien d'ouvriers, aux gages de mon père, ont du pain en abondance ! Et moi je meurs ici de faim. Je me lèverai et j'irai à mon père ; je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, faites-moi l'un de vos mercenaires ! — S'étant donc levé, il retourna chez son père. Comme il était encore loin, son père le vit, et ses entrailles furent émues : il accourut, se jeta à son cou, et le couvrit de baisers. Le fils lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ! Mais le père s'adressant à ses serviteurs : Apportez, leur dit-il, la robe d'honneur qu'il portait autrefois, et l'en revêtez. Mettez lui un anneau au doigt, et des sandales aux pieds. Allez au pâturage, amenez le veau gras, tuez-le, et nous célébrerons le festin de réjouissance ! Car mon fils était mort et le voilà ressuscité, il était perdu et je l'ai retrouvé ! Ils commencèrent donc les fêtes. Or le fils aîné était aux champs. A son retour, comme il approchait de la maison, il entendit le concert des instruments joyeux, qui accompagnaient les danses ; et, appelant un des serviteurs, il lui demanda ce qui se passait. Votre frère est revenu, répondit le serviteur, et votre père a fait tuer le veau gras, pour se réjouir de son heureux retour. Le fils aîné laissa éclater toute son indignation, et refusa d'entrer. Son père sortit donc, et l'en priait. Mais répondant à son père, il lui dit : Depuis tant d'années je vous ai servi,

sans manquer à un seul de vos commandements, et jamais vous ne m'avez donné même un chevreau pour le manger avec mes amis! Et cet autre, après avoir dévoré son bien en débauches, est à peine revenu que vous tuez pour lui le veau gras! — Mon fils, répondit le père, vous êtes sans cesse avec moi. Tout ce que j'ai est à vous. Mais il fallait célébrer un festin, et nous réjouir, parce que votre frère était mort et il est ressuscité; il était perdu et il est retrouvé![1]. »

Explication de la Parabole.

12. Cette fois, la miséricorde de Dieu pour l'âme pécheresse se révèle, sous les traits de l'amour le plus tendre et le plus ardent qui soit sur la terre, l'amour paternel. Les fils aînés du judaïsme, les orgueilleux Pharisiens, s'indignent de voir des Publicains et des prévaricateurs devenus l'objet des complaisances de Jésus. Comme le frère aîné de la Parabole, ils refusent de suivre le Verbe fait chair, et d'entrer avec lui dans la maison du festin, ouverte à l'enfant Prodigue. Quel langage que celui du Sauveur! Le Dieu du Sinaï, dont les fils d'Israël craignaient d'entendre la parole et de contempler la majesté, est un Père qui souffre, sans se plaindre, l'ingratitude et l'abandon de ses enfants. Il les voit s'éloigner de sa tendresse, abandonner le foyer où il les réchauffait sur son cœur, la table où il les nourrissait de son pain. Sa bouche ne profère pas une menace. Il partage avec eux les trésors de sagesse, de vérité et de science divine, que ces insensés, riches de ses dons,

[1] Luc, XV, 11 ad ultim.

ne possédant d'autres trésors que ceux qu'ils tiennent de sa munificence, vont dissiper dans les régions étrangères du vice et du mensonge. Le Père les voit; il souffre et se tait. Cependant, sur les plages désolées où ces prodigues consument en folles débauches les richesses de l'intelligence et du cœur, il règne une famine éternelle. Semblables à ces animaux immondes, dont les troupeaux couvraient les collines des Géraséniens [1], et que les caroubiers des bords du lac de Tibériade engraissaient pour les marchés de la Phénicie et du haut Orient, les passions sont insatiables. Elles creusent, dans les âmes, des gouffres de voracité sans fond. Un jour, les prodigues affamés, disputant aux pourceaux leur pâture, songeront aux joies sans mélange du foyer paternel, aux délices du banquet divin. De leur ancienne splendeur, de la félicité perdue, il ne reste plus qu'un amer souvenir. La robe d'innocence a laissé ses lambeaux à toutes les épines du chemin. L'anneau de la sainte et noble alliance avec le ciel a depuis longtemps disparu. Les pieds meurtris, ensanglantés à toutes les pierres de la route, ne sont plus protégés par la chaussure que la tendresse maternelle avait préparée elle-même. Le dénuement du Prodigue, tel que le dépeint la Parabole, était, à l'époque évangélique, celui des esclaves. L'esclave ne portait point de sandales, il marchait pieds nus. La tunique flottante, cette « robe première, » dont parle l'Evangile, était

[1] Cf. Chap. VII, de cette *Histoire,* § 1.

exclusivement réservée aux hommes libres. L'esclave portait un vêtement étroit et court, serré autour des reins par une ceinture. Enfin l'anneau était la marque distinctive de la noblesse. On sait que tous les chevaliers romains le portaient alors. Mais son usage remontait, en Palestine, jusqu'à l'époque patriarcale. Chacun de ces détails, en harmonie parfaite avec les mœurs du temps, renferme un symbolisme divin. Cependant l'esclave des passions, le prodigue affamé rentre en lui-même. Il se lève, dans sa misère et sa nudité ; il reprend la route de la patrie ; il veut se jeter aux genoux de son père, et lui dire en pleurant : J'ai péché ! A mesure qu'il approche, la pensée de son ingratitude, la confusion, la crainte se partagent son âme. Trouvera-t-il le courage d'aborder ce père, ce juge si cruellement offensé ? Le Père l'a prévenu. C'est le Père qui accourt au-devant du fils ingrat, le serre sur son cœur, le présente aux serviteurs fidèles, lui fait rendre, et la tunique d'honneur, et l'anneau de l'alliance, et la chaussure des hommes libres. C'est le Père qui ordonne le banquet des joies célestes, où le pécheur repentant mange le pain de vie, et boit le sang de la rédemption. Ineffable mystère des tendresses de Dieu pour l'homme, qui dépasseront à jamais la mesure de toutes nos iniquités et de toutes nos ingratitudes ! L'amour divin, descendu du ciel sur la terre, et remontant de la terre au ciel, voilà tout l'Evangile !

13. « Jésus disait encore à ses disciples : Un homme riche Parabole de

L'intendant infidèle.

avait un intendant qu'on accusa près de lui de dissiper ses biens. L'ayant mandé, il lui dit : Qu'est-ce que j'apprends à votre sujet ? Rendez compte de votre administration, car désormais vous ne pourrez plus la conserver. L'intendant se dit alors : Que ferai-je, puisque mon maître me retire la gestion ? Travailler la terre, je n'en ai pas la force ; mendier, j'en rougirais ! Je sais ce que j'ai à faire, pour trouver, après que j'aurai perdu mon emploi, des gens qui me reçoivent dans leur maison. Ayant donc appelé chacun des débiteurs de son maître, il demanda au premier : Combien devez-vous à mon maître ? — Cent baths [1] d'huile, répondit cet homme. — Voici votre obligation, dit l'intendant. Asseyez-vous et écrivez-en cinquante. — Et vous, dit-il à un autre, combien devez-vous ? — Cent cori [2] de froment, répondit-il. — Voici votre obligation, asseyez-vous

[1] Nous conservons scrupuleusement, dans notre traduction, le terme même de l'original grec : Ἑκατὸν βάτους ἐλαίου. Le *Bath*, mesure hébraïque des liquides, d'une valeur qu'on fait varier de vingt-sept à trente-huit litres, selon qu'on lui donne pour base le *métrète* attique, ou la mesure syriaque, était d'un usage universel chez les Juifs. A notre avis, on doit respecter ces noms étrangers, même dans les traductions en langue vulgaire. Autrement un sophiste, qui lira l'Evangile dans une version de Lemaistre de Sacy, se croira en droit d'affirmer que Jésus-Christ ne savait pas l'hébreu. Cent *baths* d'huile représentaient soit 2,700, soit 3,800 litres.

[2] Le *chomer* (Levit, XXVII, 16), également appelé *Cor* (Ezech., XLV, 11-14) et, dans le texte original de saint Luc : Ἑκατὸν κόρους σίτου, était la mesure hébraïque des solides. Il valait dix *baths*, soit approximativement 27 décalitres, en prenant la capacité du bath sur le pied de 27 litres ; ou 38 décalitres, en donnant au *bath* la valeur de 38 litres. Cent *cori* de froment représentaient ainsi, dans la première hypothèse, 270 hectolitres, et, dans la seconde, 380. L'énormité de cette

et inscrivez-en quatre-vingts. — Or le maître reconnut que l'intendant infidèle avait agi avec habileté. Car la génération des enfants du siècle est plus habile que les enfants de lumière. Pour moi, je vous dis : Faites-vous des amis avec le Mammon [1] de l'iniquité, afin qu'à l'heure, où vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels [2]. »

Le rationalisme et la parabole évangélique.

14. « Quelquefois, disent nos rationalistes, Jésus-Christ plus versé dans les choses du ciel que dans celles de la terre, enseignait une économie politique étrangement singulière. Dans une parabole bizarre, un intendant est loué pour s'être fait des amis parmi les pauvres, aux dépens de son maître, afin que les pauvres à leur tour l'introduisent dans le royaume du ciel. Les pauvres en effet devant être les dispensateurs de ce royaume n'y recevront que ceux qui leur

dette, par rapport à celle du premier débiteur, fait immédiatement comprendre pourquoi l'intendant infidèle n'abaisse l'obligation que dans une proportion plus faible. D'une part, le débiteur y gagnait déjà démesurément, et, de l'autre, le maître qui devait certainement compter sur une forte rentrée, de la part de ce fermier, remarquerait moins promptement le déficit, réduit seulement de cent à quatre-vingts.

[1] Le terme de *Mammon,* conservé dans le *Mammona* de la Vulgate, est encore une expression exclusivement hébraïque. *Matmon,* ou, par une élision familière aux idiomes chaldéens, *Mammon,* signifie « caché. » On se rappelle ce que nous avons eu précédemment l'occasion de dire, au sujet du soin avec lequel les Juifs enfouissaient leurs trésors, pour les mettre à l'abri des éventualités d'une invasion ou des exigences du fisc.

[2] Luc, XVI, 1-10. *Cum defeceritis*, sous-entendu *e vitâ* ; en grec : ὅταν ἐκλίπητε, sous-entendu τὸν βίον, « à l'heure de la mort. » Nous avons maintenu la traduction française, parce que l'expression : « Venir à manquer, » conserve encore chez nous le sens de « mourir. »

auront donné. Un homme avisé songeant à l'avenir doit donc chercher à les gagner[1]. » Il n'y a de « singulier et de bizarre » ici que la méprise volontaire de nos lettrés. Comment osent-ils transformer en un plan d'économie politique, enseigné *ex professo* par le Sauveur, et offert comme un type de moralité chrétienne, la conduite de cet intendant, dont Jésus prend soin de flétrir, par trois fois, l'action coupable? C'est un intendant « infidèle, » qui « a dissipé les biens confiés à sa garde. » C'est « un enfant du siècle, » c'est-à-dire, selon la force de cette locution tout hébraïque, un homme d'iniquité, de désordres et de rapines, dont l'active mais odieuse habileté est mise en opposition avec la simplicité des « enfants de lumière. » Le maître n'approuve pas l'injustice du procédé de ce prévaricateur, il en reconnaît seulement l'astucieuse finesse. Le sens de la parabole est donc celui-ci : Nous sommes, tous, les intendants, les administrateurs des biens que Dieu nous a confiés. Talents, pouvoirs, richesses, tout ce dont les hommes disposent ici-bas, n'est qu'une ferme, dont le propriétaire souverain est Dieu. Que d'infidèles administrateurs dans ce monde? Combien grand est le nombre de ceux qui dissipent les trésors d'intelligence, d'activité, de vertu, de richesses proprement dites, déposés entre leurs mains! Le capital social, donné par Dieu, ne se transforme-t-il pas, dans une proportion effrayante, en un *Mammon* d'iniquité? Et pourtant l'heure approche où

[1] *Vie de Jésus*, p. 174.

le juge suprême, le propriétaire divin, dira à chacun de ces infidèles dépositaires : « Rendez compte de votre administration ! » Or les calculs personnels de l'intendant prévaricateur de l'Evangile, cette industrie coupable qui vole le maître au profit de l'administrateur, est-il un seul des intendants de Dieu qui ait songé à les appliquer au bénéfice de son âme ? Tous « les enfants du siècle, » absorbés dans une charge dont ils ignorent la responsabilité, uniquement préoccupés de jouir, sans nul souci du compte à rendre, laissent arriver la dernière heure, celle de l'éternité, qui les surprend, au milieu de leur course; et le capital, ignominieusement dépensé sur la terre, est perdu à la fois pour les intérêts de ce monde et pour ceux du ciel. Voilà le plan d'économie divine, que Jésus-Christ expose à ses disciples. La « politique » d'ici-bas n'y joue d'autre rôle que celui de servir comme terme de comparaison. L'habileté coupable des « enfants du siècle » sert de repoussoir à la nonchalance des « fils de lumière. » Le Sauveur emprunte son allégorie à un ordre de faits que la civilisation mixte de la Judée avait rendus familiers à tous ses auditeurs. L'infidélité des agents, que les grands propriétaires romains employaient alors, pour l'administration de leurs domaines, était proverbiale. Le procédé de l'intendant infidèle, qui se fait chasser d'une maison pour être accueilli, à titre de reconnaissance, dans une autre, était de notoriété publique, en ce temps. Il n'y eut donc ni « singu-

larité ni bizarrerie, » de la part du divin Maître, à en tirer cette admirable parabole, qui révèle une connaissance aussi profonde des « choses de la terre » que « des choses du ciel. » Et pour mieux établir encore la culpabilité des malversations de l'économe dont il parle, Jésus ajoute : « Celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes ; celui qui est injuste dans les petites le sera aussi dans les grandes. Si donc vous n'avez pas été fidèles pour le *Mammon* de l'iniquité, qui voudra vous confier l'administration des véritables richesses ? Si vous avez été infidèles dans la gestion du bien d'autrui, qui voudra vous donner la gestion d'un bien qui serait à vous [1]. » L'humanité, dans sa condition présente, est une mineure sous la tutelle de Dieu. La parole de Jésus élargit les horizons de la vie future, et nous révèle, dans l'avenir, des responsabilités d'honneur et de gloire, proportionnées à la fidélité rigoureuse dont nous aurons fourni la mesure ici-bas. « Il y a, dans la maison de mon père, dit-il ailleurs, plusieurs étages [2]. » Nous comprendrons un jour tout le sens de cette révélation, dont les termes dépassent la portée de notre mortalité. Parmi les milliers de globes lumineux, que le regard de la science poursuit dans les routes de l'éther, il y a peut-être une échelle hiérarchique, dont chaque degré est occupé par des intelligences bienheureuses. Circonscrit dans les bornes étroites de la matière,

[1] Luc, XVI, 10-12. — [2] Joan., XIV, 2.

l'esprit de l'homme ne fait qu'épeler le livre des mondes. Le Verbe incarné nous apprend que les épreuves de cette vie sont l'apprentissage des grandes responsabilités de la vie immortelle. C'est là tout ce que pouvait supporter notre intelligence bornée ; parce que le poids infini de gloire, qui nous attend aux cieux, écraserait en ce moment notre faiblesse. Il nous suffit de pratiquer maintenant cet autre précepte du Sauveur : « Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un, et aimera l'autre; ou il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez à la fois servir Dieu et Mammon[1]. »

L'Evangile substitué à la loi et aux Prophètes.

15. Le détachement évangélique était ainsi substitué à la vie matérielle et aux jouissances de ce monde, dont les Pharisiens s'étaient fait une sorte de paradis terrestre, à l'ombre de la loi Mosaïque, interprétée par un sensualisme grossier. « Ils étaient avares, continue l'Evangile ; et, en entendant ces paroles, ils se moquèrent de Jésus. Alors il leur dit : Pour vous, vous affectez d'être justes devant les hommes, mais Dieu lit dans le fond de vos cœurs. Or ce qui paraît grand, aux regards des hommes, est une abomination à ses yeux. La loi et les Prophètes ont subsisté jusqu'à Jean-Baptiste. Dès lors, le royaume de Dieu a commencé, et tous sont appelés à se faire violence pour y entrer. Le ciel et la terre passeront, mais un seul iôta ne sera point effacé de la loi divine[2]. » Impossible d'imaginer une affirmation plus nette et plus précise du caractère surnaturel et divin de

[1] Luc, XVI, 13, 14. — [2] Luc, XVI, 14-17.

l'Evangile. La loi Mosaïque, dans la suite des âges, en était la préparation; les Prophètes annonçaient son avénement; Jean-Baptiste en a été le précurseur. La fleur du Testament Ancien c'est le Messie, le Christ, qui donne à la Loi sa perfection, aux prophéties leur accomplissement, aux espérances du monde leur réalisation. Les Pharisiens ne se méprennent pas sur la portée de cette doctrine. Ils voient clairement toutes les conséquences qui vont en sortir. Jésus-Christ s'érige en législateur souverain, et proclame son droit imprescriptible de compléter la loi Mosaïque, et de la transformer en un code universel, qui sera la règle de toutes les générations humaines. Pour mieux le constater, et peut-être dans l'espérance de soulever l'indignation populaire contre le Sauveur, ils lui proposent une question qui divisait depuis quarante ans leurs écoles, et à laquelle le récent divorce d'Hérode-Antipas donnait une dangereuse actualité. Les disciples de Schammaï prétendaient que l'autorisation du divorce, accordée par Moïse, devait être exclusivement restreinte au cas d'adultère. Les disciples d'Hillel donnaient à cette faculté une extension générale et absolue. La controverse roulait sur ce texte du Deutéronome : « Si un homme a pris une femme qui ne trouve point grâce devant ses yeux, à raison de quelque défaut grave, qu'il lui donne un libelle de répudiation [1]. » La gravité du défaut allégué n'étant point définie par la Loi, les deux

[1] Deuteron., XXIV, 1.

écoles interprétaient à leur fantaisie la clause restrictive, et la solution du problème demeurait impossible. La haine des Pharisiens, en choisissant une question de cette nature, semblait donc parfaitement inspirée. Jésus-Christ annonçait son pouvoir de législateur suprême. Il devait dès lors résoudre toutes les difficultés légales. Mais s'il se prononçait en faveur de la doctrine rigoriste de Schammaï, il encourait toutes les colères officielles des partisans d'Hérode-Antipas, et perdait, aux yeux de la multitude, le prestige que lui valaient sa miséricorde et son indulgence tant vantées. Au contraire, s'il adoptait ouvertement les principes relâchés d'Hillel, c'était un corrupteur de la morale publique, un ambitieux vulgaire, qui caressait les instincts dégradés et pervers du cœur humain, et sacrifiait la vérité, la justice et la loi à son désir de popularité.

Question des Pharisiens sur le divorce

16. « Les Pharisiens donc s'approchèrent de lui pour le tenter. Est-il permis à l'homme de répudier sa femme, pour quelque cause que ce soit ? demandèrent-ils. — Jésus leur répondit : Que vous a prescrit Moïse, à ce sujet ? — Moïse, dirent-ils, nous a permis d'écrire le libelle de répudiation, et de renvoyer la femme [1]. — Jésus reprit : N'avez-vous pas lu qu'au jour où Dieu créa le genre humain, il fit l'homme et la femme, et qu'il dit : L'homme quittera son

[1] Les Pharisiens prennent grand soin d'éluder la difficulté réelle. Ils suppriment à dessein, dans leur réponse, la clause : *Ob aliquam fœditatem*, insérée au texte de la loi, et sur laquelle portait tout le débat entre les disciples de Schammaï et ceux d'Hillel. Cf. Deuteron., XXIV, 1.

père et sa mère, il s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une seule chair? Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair[1]. Donc, ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare point. — Mais alors, dirent les Pharisiens, pourquoi Moïse nous a-t-il autorisés à donner le libelle de répudiation, et à renvoyer une épouse? — Il leur répondit : C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de répudier votre femme, mais il n'en fut point ainsi à l'origine. Pour moi, je vous dis, quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre, se rend coupable d'adultère[2]; celui qui épouse une femme répudiée se rend

[1] Genes., I, 27, II, 24.

[2] Nous reproduisons ici la parole de Notre-Seigneur, telle que l'a écrite saint Luc : *Omnis qui dimittit uxorem suam et alteram ducit mœchatur.* (Luc, XVI, 18.) Elle exprime clairement la pensée du divin Maître. Un hébraïsme, qui se trouve dans la même parole, formulée par saint Matthieu, a donné lieu à l'interprétation erronée du protestantisme et du schisme grec. Voici le texte de saint Matthieu : « Quiconque renvoie sa femme pour une autre cause que celle de l'adultère, et en épouse une autre, commet un adultère; et celui qui épouse une femme repudiée commet un adultère. » (Matth., XIX, 9.) Les protestants et les schismatiques grecs ont conclu, de cette parole, entendue dans le sens des traductions, et isolée de son contexte, à la permission, donnée par Jésus-Christ, de contracter une alliance nouvelle, après qu'une première a été rompue par l'adultère de la femme. Or la seule permission que donne le Sauveur, en ce cas, est de renvoyer la femme coupable, mais non d'en épouser une autre, puisqu'il ajoute immédiatement, et en termes absolus: « Quiconque épouse une femme répudiée, commet un adultère. » Evidemment donc la réponse du Sauveur, telle que la donne saint Matthieu, répond à deux pensées très-distinctes renfermées dans la question des Pharisiens : Jésus déclare 1° que la séparation n'est permise que dans le cas unique de l'aduitère; 2° que la séparation, même en ce cas, n'entraîne point la

coupable d'adultère. — Or quand il fut rentré à la maison, les disciples l'interrogèrent sur le même sujet. Il leur dit encore : Quiconque renverra sa femme, et en épousera une autre, sera coupable d'adultère. Celui qui épouse une femme répudiée par son mari est adultère ; et la femme, qui, abandonnant son mari, en épouse un autre, est adultère.— Les disciples lui dirent alors : Si telle est la situation de

faculté de contracter une autre alliance. Si la réponse du Sauveur avait eu un autre sens, elle n'aurait nullement choqué les disciples; elle n'aurait point provoqué, de leur part, cette plainte qu'ils expriment un peu plus loin : « S'il en est ainsi, disaient-ils naïvement, si telle est la situation d'un homme qui épouse une femme, il n'est pas avantageux de se marier ! » Jamais les disciples n'auraient manifesté un pareil étonnement, si leur Maître avait dit : « Il est permis d'épouser une autre femme, après la séparation pour cause d'adultère. » Cette réponse eût été exactement conforme à la doctrine de Schammaï, qui n'étonnait personne, et que tous les plus fidèles Hébreux se faisaient gloire d'observer. Enfin cette réponse n'eût rien changé à la loi Mosaïque, et au *libellus repudii*, temporairement accordé *ad duritiam cordis*. A moins donc de vouloir à son gré travestir l'Evangile, on ne saurait méconnaître la loi d'indissolubilité du lien conjugal, même après la séparation, posée expressément par Jésus-Christ. L'enseignement de saint Paul n'en est que l'écho fidèle : *Præcipio, non ego, sed Dominus, quod si discesserit, manere innuptam.* (I Cor. VII, 11.) Le concile de Trente a donc résumé sur ce point toute la doctrine du divin Maître, recueillie par la tradition catholique : « Si quelqu'un dit que l'Eglise est dans l'erreur lorsqu'elle a enseigné et enseigne encore, selon la doctrine de l'Evangile et des apôtres, que le mariage ne peut pas être dissous pour cause d'adultère, qu'il soit anathème ! » (Concil. Trid. Sess. XXIV, Can., VII.) L'Eglise conserve donc la clause de séparation telle que le Sauveur l'avait établie, mais elle proclame, même en ce cas, l'indissolubilité du lien conjugal. Les législations humaines qui voudront aller en deçà ou au delà de cette limite, seront toujours défectueuses. L'indissolubilité du mariage est la pierre angulaire des familles et des sociétés.

l'homme, vis-à-vis de la femme qu'il épouse, il n'est pas avantageux de se marier. — Jésus répondit : Tous ne sauraient comprendre cette parole, mais seulement ceux à qui il a été donné. Il y a des eunuques, nés de la sorte dès le sein de leur mère ; d'autres le sont devenus par le fait des hommes ; d'autres enfin le sont de leur propre volonté, pour le royaume des cieux. Que celui-là comprenne qui sait comprendre[1] ! »

Miraculeuse puissance de la doctrine de Jésus.

17. La réponse à l'interrogation captieuse des Pharisiens trompe toutes leurs espérances. Elle sert de thème au Divin Maître, pour établir les sociétés chrétiennes sur la double base du mariage indissoluble, auquel le plus grand nombre est appelé, et du célibat religieux, partage des âmes d'élite, à qui cette vocation est donnée d'en haut. Chose remarquable ! Les philosophes, les sages, les grands législateurs ont besoin de méditations solitaires, de recueillement, d'étude et de silence pour élaborer leurs doctrines, leurs théories ou leurs constitutions. Le génie humain se préoccupe, avant tout de rassembler ses idées, de les coordonner dans une suite logique, de les exposer avec méthode, comme les anneaux étroitement soudés d'une chaîne continue. Interrompez le travail, changez le cours de la pensée, coupez le fil délicat qui rattache les détails à l'ensemble ; et toute l'œuvre est rompue. Jésus procède différemment, et c'est là, si on veut un instant y réfléchir, une preuve saisissante de sa divinité. Les plus sublimes institutions

[1] Matth., XIX, 3-12. Marc, X, 2-12. Luc, XVI, 18.

jaillissent de ses lèvres, comme au hasard de la conversation, ou de la controverse. Les principes sur lesquels reposera tout l'ordre moral, éclatent, comme par accident, sans que le Maître paraisse provoquer l'occasion de les mettre en évidence. C'est que les hommes ont seulement des étincelles de vérité, qu'ils amassent et souvent avec effort, tandis que Jésus était le foyer de toute vérité : les hommes ont des reflets de lumière, et Jésus était la lumière même, qui illumine tout homme venant en ce monde. L'indissolubilité absolue du lien conjugal! Qui donc y songeait à l'époque où Notre-Seigneur vint la décréter, de son autorité souveraine? Le judaïsme l'ignorait; Rome, depuis longtemps façonnée à la servitude, se fût soulevée contre le César qui eût osé porter une pareille loi. Mais les Césars n'y songeaient guère. L'étonnement, voisin de l'indignation, que les disciples eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de manifester, nous donne la mesure exacte de ce qu'était alors le monde. Leur langage a eu de longs échos à travers les siècles. Toutes les passions ont protesté comme eux, et pourtant l'indissolubilité du lien conjugal est aujourd'hui admise, en droit, sinon respectée, en fait, par toutes les nations civilisées. C'est que le mariage n'est pas établi uniquement pour l'individu, mais principalement pour l'espèce, pour la conservation physique et morale du genre humain. Le mariage d'un seul avec une seule a affranchi la femme de l'esclavage, auquel la condamnaient, et la condamnent encore, les

caprices ignominieux des nations païennes. Il a constitué et maintient la famille, le droit de l'enfance, le respect filial, l'honneur de l'héritage et du foyer. Le sensualisme idolâtre méconnaissait toutes ces choses. La volupté brutale était pour lui l'unique loi de la vie. Tibère, à la lueur des lampes parfumées qui éclairaient ses orgies nocturnes, dans l'île de Caprée, aurait-il cru possible la prochaine explosion d'une doctrine qui ferait éclore des milliers d'hommes chastes, de vierges immaculées et d'époux fidèles? Ce miracle du monde moral est partout aujourd'hui sous nos yeux. Qui l'a opéré?

Jésus et les petits enfants

18. « Cependant, continue l'Evangile, on présenta à Jésus de petits enfants, que le peuple lui amenait de toutes parts, pour qu'il leur imposât les mains, les touchât et priât sur eux. Les disciples voulaient repousser cette foule, mais le Seigneur réprouva leur conduite. Laissez venir à moi les petits enfants, dit-il, ne les écartez point, car le royaume de Dieu est fait pour ceux qui leur ressemblent. Quiconque n'aura point reçu, comme un enfant, l'Evangile du royaume de Dieu, celui-là n'y entrera point. — Il embrassa donc ces petits enfants, leur imposa les mains et les bénit[1]. » Ne venait-il pas, en effet, de créer, par la fécondité de sa parole divine, une double paternité, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, pour ces petits enfants jusque-là si délaissés? Combien de fois, en rencontrant, au sein de

[1] Matth., XIX, 13-15. Marc, X, 13-16. Luc, XVIII, 15-17.

nos sociétés si profondément troublées par l'égoïsme et la sensualité, les humbles vierges de Jésus-Christ, qui se font les mères de ceux qui n'ont pas de mères ; les modestes instituteurs de l'enfance, qui se font les pères de toute une génération de jeunes âmes ; combien de fois n'avons-nous pas redit la parole du divin Maître : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » Quel prodige permanent de sacrifices sans gloire, de travaux obscurs, de dévouements inconnus, accomplis, sous l'influence du conseil évangélique de la virginité chrétienne ! En dépit du rationalisme, notre civilisation, dont nos lettrés se montrent si fiers, vit des bienfaits de l'Evangile, du pain que lui distribue chaque jour le Sauveur. Si Jésus fermait sa main sur tant d'ingrats qui le maudissent, le monde mourrait de faim.

Un jeune homme noble et riche aux pieds de Jésus.

19. « Jésus continua sa route, dit l'Evangile, et voilà qu'un jeune homme, noble et riche, s'approcha, et, fléchissant le genou, lui dit : Bon Maître, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ? — Pourquoi m'appelez-vous bon ? demanda Jésus. Dieu seul est bon. Si vous voulez obtenir la vie, observez les commandements. — Quels sont-ils ? dit le jeune homme. — Vous les connaissez, répondit Jésus : Tu ne tueras point ; tu ne commettras point l'adultère ; tu ne déroberas pas le bien d'autrui ; tu ne rendras point de faux témoignage ; honore ton père et ta mère ; aime ton prochain comme toi-même. — Seigneur, reprit celui-ci, j'ai observé tous ces commandements, depuis mon adoles-

cence. Que me manque-t-il encore? — En entendant cette parole, Jésus le regarda d'un œil de complaisance, et lui dit : Il vous manque encore une chose. Si vous voulez être parfait, allez, vendez tous vos biens, donnez-en le prix aux pauvres; vous aurez ainsi un trésor dans le ciel. Venez alors et suivez-moi. — A ces mots, le jeune homme, désolé de cette réponse, s'éloigna plein de tristesse, car il avait des possessions considérables. Jésus le voyant ainsi affligé, se retourna vers ses disciples, et leur dit ; Combien difficilement ceux qui possèdent des trésors entreront dans le royaume de Dieu! — Les disciples, muets d'étonnemeut, ne répondirent pas, et il ajouta : Encore une fois, mes petits enfants, je vous le dis, combien il est difficile à ceux qui mettent leur confiance dans leurs trésors d'entrer dans le royaume de Dieu! Un câble passera plus facilement par le chas d'une aiguille, qu'un riche n'entrera dans le royaume de Dieu. — Cette parole redoubla l'étonnement des disciples. Ils se disaient entre eux : Qui donc pourra être sauvé? — Jésus, fixant sur eux son regard, leur dit : Cela est impossible de la part de l'homme, mais non de la part de Dieu; car tout ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. — Pierre, prenant la parole, lui dit : Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre; quel sera donc notre sort? — Jésus leur répondit : En vérité, je vous le dis, parce que vous m'avez suivi, quand viendra le jour de la régénération, et que le Fils de l'homme siégera sur le

tribunal de sa majesté, vous serez vous-mêmes assis sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël. Quiconque aura quitté, pour moi et pour l'Evangile, sa maison, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses fils, ou ses champs, recevra, même en ce temps présent, malgré les persécutions, le centuple en maisons, en frères et sœurs, en mères, en fils et en champs; et, dans le siècle futur, il recevra la vie éternelle [1]. »

20. Voilà, dans la bouche du divin Maître, le complément de l'institution des trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, qui couronnent l'édifice de la perfection évangélique, et forment le sommet des sociétés chrétiennes. On ne saurait méconnaître le caractère essentiellement libre, volontaire, et spécialement privilégié, de ces trois institutions qui ont changé la face du monde. Le célibat ecclésiastique et religieux, armé de son dévouement, fort de ses propres sacrifices, apparaît, dans l'Evangile, entouré d'une lumineuse auréole. « Il en est, dit Jésus, qui renoncent au mariage, pour le royaume des cieux. » Les Apôtres l'avaient déjà fait, puisqu'en leur nom Pierre, le chef du collége apostolique, reprend : « Nous autres, nous avons tout quitté pour vous suivre. » Et le divin Maître, dans l'énumération détaillée de chacun des renoncements accomplis pour sa gloire, mentionne formellement celui-là : « Quiconque abandonne sa femme, pour l'Evangile et pour moi. »

Les trois conseils évangéliques

[1] Matth., XIX, 15-30. Marc, X, 16-31. Luc, XVIII, 18-30.

Voilà donc le célibat, ce vœu sublime de chasteté, institué divinement par le Sauveur. Ne craignez pas que l'économie du monde soit bouleversée par ce principe, ou que le genre humain soit menacé de dépopulation. « Tous ne comprennent pas cette parole, dit Jésus; mais seulement ceux à qui ce privilége a été donné d'en haut. » Que n'a-t-on pas essayé, au nom des passions révoltées, des convoitises ignominieuses, contre une telle institution? Elle est debout cependant; elle substitue, en dépit de toutes les haines extérieures, et ce qui est incontestablement plus miraculeux, elle domine, radieuse, les faiblesses et la corruption natives des hommes qui la perpétuent. Le flambeau divin de la virginité chrétienne s'est transmis jusqu'à nous; il traversera les siècles, lumière angélique, toujours portée dans des vases d'argile, et triomphant toujours des défaillances de la chair, des luttes contre la nature et le monde. Que le rationalisme nous explique comment cette immense révolution morale, dont la persévérance est un fait constant et visible, n'a coûté à Jésus-Christ qu'une seule parole! Tout effet doit être en proportion avec sa cause. Or il est manifeste que l'effet dépasse ici toute la puissance humaine. Cependant une simple parole l'a produit. Donc cette parole n'était pas celle d'un homme. Mais le rationalisme s'est créé, à son usage, une interprétation de l'Evangile tellement en dehors de l'Evangile lui-même, qu'il nous faut insister sur chaque parole du texte sacré, pour en rétablir le véri-

table sens. Par exemple nos lettrés ont écrit, en ces derniers temps, une affirmation comme celle-ci : « Le pur *ébionisme*, c'est-à-dire la doctrine que les pauvres (*ebionim*) seuls seront sauvés, fut la doctrine de Jésus. On entrevoit sans peine que ce goût exagéré de pauvreté ne pouvait être durable. C'était là un de ces éléments d'utopie, comme il s'en mêle toujours aux grandes fondations, et dont le temps fait justice. Transporté dans le large milieu de la société humaine, le christianisme devait un jour très-facilement consentir à posséder des riches dans son sein [1]. » Telle est la nouvelle exégèse. Or il y avait des riches qui suivaient le Sauveur, dans le cours de ses prédications. Marie-Magdeleine était riche. Lazare, l'ami que Jésus ressuscitera bientôt, était riche. Joanna, la femme de Chusaï, l'intendant d'Hérode-Antipas, était riche; Joseph d'Arimathie était riche. Le divin Maître avait-il ordonné à Lazare de vendre la maison de Béthanie, et d'en distribuer le prix aux pauvres ? Avait-il ordonné à Joseph d'Arimathie d'aliéner le sépulcre de ses pères, sur le flanc de la colline du Golgotha, où le corps de l'Homme Dieu devait recevoir une hospitalité de trois jours? Avait-il ordonné à Magdeleine de vendre les parfums qu'elle répandait aux pieds du Verbe incarné, pour les distribuer aux pauvres? Avait-il ordonné aux saintes femmes, qui subvenaient à ses propres besoins, et qui achetèrent cent livres

[1] *Vie de Jésus*, p. 179-182.

d'aromates précieux pour sa sépulture, de vendre leurs biens et de se défaire de leurs trésors? Quelle était donc la véritable doctrine du Sauveur, par rapport à la richesse? La voici. Un jeune Israélite, appartenant à une famille princière, *princeps*, possédant des biens considérables, vient à lui, et s'agenouille à ses pieds, en l'appelant : « Bon maître ! » Il fléchit le genou. C'est l'Evangile qui nous l'apprend. Le protestantisme serait tenté d'accuser ce jeune homme d'idolâtrie. « Que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ? » demande l'adolescent. — « Vous savez la loi, » répond le Sauveur; et il énumère tous les articles du Décalogue. Voilà donc ce qu'il faut pratiquer pour obtenir la vie éternelle. Mais le jeune homme se croit appelé à une vocation plus haute. Il aspire à la perfection. « J'ai accompli tout cela, dès mon adolescence, dit-il, que me manque-t-il encore? — Si vous voulez être parfait, reprend Jésus, vendez tous vos biens, donnez-en le prix aux pauvres, venez alors et suivez-moi. » Il ne s'agit donc plus ici de la vie commune et des simples observances de la loi, suffisant rigoureusement pour obtenir la vie éternelle. La distinction est nettement exprimée : « Si vous voulez être parfait » une seule chose vous manque, le vœu de pauvreté et d'obéissance absolue, « allez, vendez tous vos biens; venez alors et suivez-moi. » Le rationalisme s'étonne de voir une théologie toute faite sortir ainsi de chaque parole de l'Evangile. Les livres écrits par les hommes ne présentent jamais cette

rigoureuse application de la formule à la pratique. Il y règne une certaine élasticité entre la théorie et l'action, parce que la parole humaine est un verbe mort, qui n'a point d'efficacité en soi, et qui a besoin de ressusciter dans chaque intelligence, de se transformer, en quelque sorte, par l'assimilation individuelle. La parole du Verbe incarné ne connaît point ces défaillances, ni cette infirmité d'origine. Le jour où Jésus-Christ annonçait au monde la merveille de la virginité volontaire, de la pauvreté parfaite et de l'obéissance absolue, ces trois idées passaient à l'état de forces sociales ; elles devenaient vivantes, actives et fécondes. Les Apôtres les embrassaient, comme la loi de perfection suprême, et, après dix-huit cents ans de révolutions, de bouleversements politiques, de vicissitudes de tout genre, ces trois institutions sont aussi vigoureuses qu'au premier jour. Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, qu'on nous dise comment sa parole a pu avoir cette puissance créatrice. « Les œuvres, comme il le répétait lui-même, rendent témoignage à l'ouvrier. »

La demande ambitieuse des fils de Zébédée et de leur mère.

21. « Or, continue l'Evangile, Jacques et Jean fils de Zébédée, ayant leur mère avec eux, s'approchèrent de Jésus. Leur mère se prosterna à ses pieds, en l'adorant. Cependant ses fils dirent au Seigneur : Maître, nous voudrions que, quelle que soit la requête que nous allons vous adresser, vous nous promettiez de l'accueillir. — Que demandez-vous ? dit Jésus. — Leur mère répondit : Ordonnez

que mes deux fils soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. — Il répondit en ces termes : Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice réservé à mes lèvres, ou être baptisés de mon baptême? — Nous le pouvons, dirent-ils. — En effet, reprit Jésus, vous boirez à mon calice, vous serez baptisés de mon baptême. Mais je ne puis vous placer à ma droite ou à ma gauche. Ce privilége appartient à ceux que les décrets de mon Père ont désignés. — Or, les dix apôtres, qui avaient entendu Jacques et Jean, s'indignaient contre eux. Jésus leur adressa à tous la parole : Vous savez, dit-il, que les princes et les rois de ce monde imposent leur domination, et que les grands de la terre font ostentation de leur pouvoir. Il n'en sera point ainsi parmi vous. Que celui qui voudra être le plus grand soit votre ministre à tous. Que celui qui voudra être le premier, parmi vous, soit le serviteur des autres. Car le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs [1]. »

Le programme de l'autorité chrétienne, dans ce monde, et de la vie éternelle, dans l'autre, est tout entier renfermé dans

[1] Matth., xx, 20-26. Marc, x, 35-45. « Dans le grand conseil de Jérusalem, les deux principaux membres, après le *Nasi*, ou prince du sanhédrin, s'appelaient, l'un le *Père* ou l'*Ancien*, et l'autre le *Sage*; ils siégeaient à droite et à gauche du prince. C'étaient ces deux places que Salomé voulait obtenir pour ses fils, à côté du Christ, dans le royaume qu'il allait bientôt fonder, ou dans le sanhédrin céleste. » (Dr Sepp. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 210.)

cette page de l'Evangile. La première place, au ciel et sur la terre, dans le royaume de Jésus-Christ, ne sera donnée ni à la chair ni au sang. Les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, étaient les cousins germains du Sauveur. Leur mère, Salomé, était la belle-sœur de la Sainte Vierge, on comprend donc, jusqu'à un certain point, l'ambition maternelle qui détermine l'épouse de Zébédée à cette démarche. Combien de sollicitations de cette nature, dans l'histoire de l'Eglise? Les hommes ne comprendront-ils pas enfin la réponse de Jésus-Christ : « La première place appartient à ceux à qui elle est réservée, dans les décrets de mon Père? » Certes, le divin Maître avait, pour saint Jean, un amour de prédilection, dont le fondement était plus élevé que celui d'une relation de parenté humaine. Le disciple vierge, à qui la Vierge Marie fut donnée pour mère, l'Aigle du collége apostolique, dont le regard plongea dans les profondeurs de la Trinité Sainte, pouvait à juste titre faire l'orgueil de sa mère. Cependant les Apôtres s'indignent d'une requête, où la personnalité avait une si grande part. L'Esprit Saint, qui dirige l'Eglise, ne permet pas à la chair et au sang, à l'ambition et à la vanité, de s'introduire subrepticement dans la hiérarchie sacrée. Malheur à ceux qui entreraient par cette porte! Malheur au troupeau qui tomberait aux mains de tels mercenaires! Ceux que Jésus appelle véritablement sont ceux qui n'ont jamais sollicité cet honneur formidable. Ainsi, Pierre n'avait rien demandé ; il fut choisi.

La vocation divine est indépendante du rang, des influences ou des richesses de ce monde. Quand elle se manifeste en faveur d'un élu, elle remplit son âme d'épouvante. Loin de chercher la responsabilité du gouvernement des âmes, il la fuit; loin d'aspirer à la gloire humaine, il tremble devant les jugements de Dieu. Le successeur de saint Pierre porte le titre de « Serviteur des serviteurs. » Car « le plus grand, dans le royaume de Jésus-Christ, est, en réalité le ministre et le serviteur de tous les autres. »

Interrogation des Pharisiens relative au royaume de Dieu.

22. « Les Pharisiens demandèrent alors à Jésus : Quand viendra le royaume de Dieu? — Il leur répondit : L'avénement du royaume de Dieu ne se produit point avec un éclat qui attire les regards. On ne dira point de lui : Il vient d'apparaître ici ou là. Car le royaume de Dieu est en ce moment au milieu de vous. — S'adressant ensuite aux disciples, il ajouta : Viendra le temps où vous désirerez voir se lever un jour du Fils de l'homme et vous ne le verrez point. Ils vous diront : Il est ici! Il est là! N'y allez point, et ne suivez pas ces vaines indications. De même que l'éclair brille au ciel, et illumine l'horizon d'une extrémité à l'autre, ainsi paraîtra le Fils de l'homme, au jour de sa gloire. Mais auparavant il lui faut souffrir une passion douloureuse, il faut qu'il soit réprouvé par cette génération[1]. Ce qui eut lieu, à l'époque de Noë, se renouvellera à l'avénement du Fils de l'homme. Aux jours qui précé-

[1] Luc, XVII, 20 ad ultim. Matth., XXIV, 37-42.

dèrent le déluge, les hommes buvaient et mangeaient : ils contractaient des alliances, ils mariaient leurs enfants. Cela fut ainsi, jusqu'au moment où Noë entra dans l'arche. Le déluge survint à l'improviste, et les engloutit tous. Tel sera l'avénement du Fils de l'homme. Même chose advint au temps de Loth. On mangeait, on buvait : les uns achetaient ou vendaient ; les autres construisaient des édifices ou faisaient des plantations. Mais le jour où Loth quitta Sodome, la pluie de soufre et de feu tomba du ciel, et fit périr tous les habitants. Ainsi il en sera au jour de la manifestation du Fils de l'homme. A cette heure-là, si un homme est sur la terrasse de sa maison, qu'il ne descende point pour emporter ses meubles. Que celui qui sera dans les champs ne retourne pas en arrière. Souvenez-vous de la femme de Loth. Quiconque cherchera à sauver sa vie la perdra ; qui l'aura sacrifiée la sauvera. Je vous le dis : En cette grande nuit, deux seront couchés dans le même lit ; l'un sera pris, l'autre laissé. Deux femmes moudront ensemble leur grain ; l'une sera prise, l'autre laissée ; deux seront aux champs, l'un sera pris, l'autre laissé. — Les disciples lui firent alors cette demande : En quel lieu ces choses se passeront-elles, Seigneur ? — Il leur répondit : Partout où sera le corps, les aigles s'assembleront[1]. »

23. Dans la pensée des Pharisiens, et selon les préjugés populaires en Judée, le règne de Dieu, inauguré par le

Première interprétation de la

[1] Luc, XVII, 20-37. Matth., XXIV, 37-42.

Réponse du Sauveur.

Messie, devait être un cinquième empire succédant à ceux des Babyloniens, des Perses, des Grecs et des Romains, ayant Jérusalem pour capitale, un fils de David pour roi, et le monde entier pour tributaire. Quand les fils de Zébédée font demander au Sauveur les premières places dans son royaume, ils n'avaient pas encore eux-mêmes d'autres idées que celles de leurs compatriotes. Ce que Daniel, ministre de Nabuchodonosor, ou Mardochée, ministre de l'Assuérus[1] de l'Ecriture, avaient été à Babylone, Jacques et Jean prétendaient l'être dans le nouvel empire. Voilà pourquoi les Pharisiens adressent au Sauveur cette question : « A quelle époque viendra le royaume de Dieu ? » Puisque Jésus proclamait hautement son titre de Messie, il devait savoir le moment précis où l'attente d'Israël serait réalisée. L'interrogation pharisaïque, dans son apparente simplicité, cachait ainsi une arrière-pensée hostile, et un sous-entendu captieux. Si la réponse était évasive et indéterminée, il serait facile d'en conclure que Jésus ignorait le terme fixé par les décrets providentiels pour la délivrance du monde, et que son titre de Messie était une imposture. Au contraire, s'il assignait un temps limité, s'il indiquait une date, les événements contemporains se chargeraient eux-mêmes de lui infliger un démenti solennel.

[1] L'identité de l'Assuérus de nos Livres Saints avec le Xerxès de l'histoire profane a été de nos jours péremptoirement établie par notre illustre assyriologue M. J. Oppert. (Cf. *Hist. générale de l'Eglise*, tom. III, p. 491.)

La puissance de Rome était alors si formidable qu'il était impossible à la prévision humaine d'en marquer la chute. La réponse de Jésus renverse tout cet échafaudage de ruses et de haines. « L'avénement du royaume de Dieu, dit-il, s'accomplit sans éclat extérieur. Il est en ce moment au milieu de vous. » Par cette calme et solennelle déclaration, Jésus affirmait nettement sa divinité ; car enfin la seule apparition royale qui se fût produite alors, au milieu de la Judée, était celle de Jésus lui-même. Si donc le royaume de Dieu est, par ce fait seul, établi sous les yeux des Pharisiens, c'est que le roi divin promis à la descendance d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, n'est autre que Jésus. Cependant quelle différence radicale entre le sceptre qu'il revendique et celui que les Juifs voudraient lui voir en main! « Il faut auparavant que le Fils de l'homme souffre une passion douloureuse, et qu'il soit réprouvé par la génération présente. » Jamais le Sauveur ne sépare l'idée de sa royauté de celle de ses ignominies. Le contraste entre le nom de « Fils de Dieu » et celui de « Fils de l'homme » se retrouve en action, dans tout le cours de son ministère public. « Il faut que le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis, » et de peur que la perspective de ses humiliations futures, de ses souffrances et de sa mort ne fasse oublier sa divinité, il transporte ses auditeurs au jour du jugement final, du dernier avénement dans la gloire, alors que la sentence prononcée par

le Fils de l'homme fixera à jamais, pour la vie ou la mort éternelles, les générations humaines réunies. Le spectacle saisissant de ces grandes assises, dont l'heure reste inconnue, et dont la soudaineté surprendra les mortels, provoque, de la part des disciples, un sentiment de curiosité. « Où sera le théâtre de ce jugement suprême? » demandent-ils. Encore une question qui prouve les préoccupations d'un matérialisme grossier. Le Divin Maître répond par un proverbe juif, dont l'application, en cette circonstance, détruit toutes les idées mesquines et étroites que les Hébreux se formaient au sujet de la résurrection des morts. « Partout où sera le corps, les aigles s'assembleront; » c'est-à-dire, partout où seront les coupables, là viendra aussi le Souverain Juge, avec le cortége des anges et des saints.

Seconde interprétation.

24. Dans un autre sens, « le royaume de Dieu c'est le règne de sa loi. Or la loi de Dieu doit régner dans chaque homme individuellement et dans la société en général, dans chaque homme pour régler son amour et ses actes; dans la société, pour que, constituée selon l'ordre véritable, elle soit ce que Dieu a voulu, une famille de frères, sous sa direction paternelle; et que marchant ainsi dans les voies d'une justice toujours plus parfaite, d'une charité toujours plus vive, l'humanité atteigne sa fin. En ce qui touche l'individu, le royaume de Dieu ne vient point « de manière à frapper les regards; » il est « au-dedans de chacun » puisqu'il n'est que la soumission intérieure à la loi,

la pureté du cœur, la droiture de la volonté, d'où naissent, par la fidélité aux devoirs, toutes ces saintes et obscures vertus que personne ne remarque et sans lesquelles pourtant le monde, livré au mal seul, périrait. Mais à l'égard de la société, l'établissement du royaume de Dieu, le règne du Fils de l'homme devait s'opérer au milieu de commotions violentes. Elles ébranlent, elles renversent tout, à l'heure où les hommes, s'y attendent le moins. La veille ils achetaient et vendaient, ils plantaient et ils bâtissaient, et voilà que soudain la terre tremble, le ciel est en feu, les chemins se couvrent de gens qui fuient ; partout l'inondation, partout l'incendie, comme aux jours de Loth et de Noë. Jésus annonce ces choses aux disciples, pour qu'ils ne soient point surpris quand elles arriveront. Et que leur recommande-t-il? De sortir au plus vite, de sortir sans rien emporter de la maison qui croule, du champ qui va être dévasté. Ce champ, cette maison, c'est la vieille société condamnée à mourir, ce qui n'a plus en soi le souffle qui anime, ce qui doit disparaître à jamais. N'en emportez rien ; que feriez vous de ces restes du passé ? Quel en serait l'usage dans l'ordre nouveau près de naître ? A quoi seraient-ils bons ? Est-ce dans les tombes que la vie germe? est-ce des lambeaux de cadavres que les jeunes êtres sont formés ? Entrez, sans regarder en arrière, dans le monde des vivants, et laissez les morts ensevelir leurs morts[1]. »

[1] Lamennais. *Les Evangiles*, 3e édit. p. 255, 256.

La pauvre veuve et le mauvais juge. Le Pharisien et le Publicain.

25. « Veillez donc et priez, disait le Sauveur. Et il ajouta cette parabole, pour faire comprendre à ses disciples qu'il faut prier toujours et ne se lasser jamais : Dans une cité vivait un juge qui n'avait pas la crainte de Dieu, et traitait les hommes sans aucun égard. Or une veuve de la même ville revenait souvent à son tribunal, en disant : Faites-moi justice de mon adversaire. Et le juge pendant longtemps refusait de l'écouter. Mais enfin il se dit un jour à lui-même : Je n'ai ni crainte de Dieu ni souci des hommes ; cependant, comme cette veuve m'importune, je vais lui rendre justice, pour qu'elle ne m'accable plus de ses instances continuelles. — Vous entendez, continua le Seigneur, cette parole du juge d'iniquité : et vous croyez que Dieu ne rendra point justice à ses élus, dont la voix suppliante monte vers lui, nuit et jour ! Vous croyez qu'il sera pour eux inexorable ! Moi, je vous dis qu'il leur fera justice. Cependant, quand viendra le Fils de l'homme, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ? — Il dit ensuite cette autre parabole, l'adressant à quelques-uns qui se confiaient en leur propre justice, et méprisaient les autres : Deux hommes, un Pharisien et un Publicain, montèrent au Temple, pour prier. Le Pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu ! je vous rends grâces de ce que je ne suis point semblable aux autres hommes, voleurs, injustes et adultères, comme l'est ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; et je donne la dîme de tout ce que je possède. — Le Publicain se tenant

éloigné, n'osait lever les yeux au ciel, il se frappait la poitrine, en disant : O Dieu, ayez pitié de moi, misérable pécheur! — Je vous le dis, celui-ci retourna justifié en sa demeure, et non pas l'autre, parce que quiconque s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté [1]. » La persévérance de la prière, dans l'humilité du cœur, telles sont donc les deux grandes lois de la vie chrétienne. L'abîme de nos misères sollicite la miséricorde infinie du Dieu, qui pardonne aux humbles et foudroie nos orgueils révoltés.

Parabole des vignerons et du père de famille.

26. La parabole suivante nous donne, en quelque sorte, la mesure de l'incommensurable tendresse de Dieu, qui dépasse toutes les proportions relatives dont notre intelligence peut se faire l'idée, et qui s'harmonise avec la justice infinie, à des hauteurs que le regard mortel ne saurait atteindre. « Le royaume des cieux, dit Notre-Seigneur, est semblable à un Père de famille qui sortit, à la première heure du jour [2], afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Convention faite avec eux du prix d'un denier pour la journée, il les envoya à sa vigne. Vers la troisième heure, le père de famille étant sorti de nouveau vit sur la place d'au-

[1] Luc, XVIII, 1-14.

[2] La *première heure* du jour chez les Juifs correspondait, dans notre division actuelle du temps, à six heures du matin. La *troisième heure* représentait ce que nous appelons neuf heures du matin ; la *sixième heure*, midi ; la *neuvième*, trois heures de l'après-midi ; la *onzième*, cinq heures du soir.

tres ouvriers inoccupés. Il leur dit : Allez, vous aussi à ma vigne, et je vous paierai le prix qui sera convenable. Ils y allèrent. Etant sorti vers la sixième et la neuvième heure, le père de famille fit la même chose. Enfin, vers la onzième heure, il en trouva encore d'autres : Pourquoi, leur dit-il, restez-vous ici, tout le jour, sans rien faire ? — Parce que personne ne nous a loués, répondirent-ils. — Il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne. Or, le soir étant venu, le père de famille dit à son intendant : Appelez les ouvriers, et payez-les, en commençant par les derniers venus, jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étaient arrivés à la onzième heure s'approchèrent ; et l'on donna un denier à chacun d'eux. Les premiers s'attendaient à recevoir davantage, mais quand leur tour fut venu, on leur remit également un denier. En le recevant, ils murmuraient contre le père de famille. Quoi ! lui disaient-ils, ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les traitez comme nous, qui avons porté le poids de la chaleur et du jour ! — Mais s'adressant à l'un d'eux le maître répondit : Mon ami, je ne vous fais point d'injustice. N'êtes-vous pas convenu avec moi du prix d'un denier pour la journée ? Prenez ce qui vous appartient, et retirez-vous. Il me plaît de donner au dernier venu autant qu'à vous-même. Ne suis-je pas libre de faire ce que je veux de mon bien ? et faut-il que votre œil soit mauvais [1] parce que je suis bon ? — C'est ainsi que les derniers

[1] *L'œil mauvais* est une locution hébraïque qui signifie l'œil envieux,

seront les premiers, et les premiers les derniers ; car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus [1]. »

Détails de mœurs locales.

27. La parabole prend sur le fait et dessine, avec une admirable netteté, les habitudes sociales des Juifs. Comme au temps du vieux Tobie, les ouvriers inoccupés, les serviteurs disponibles se tenaient sur la place publique, ou à la porte de la cité, offrant leurs bras à qui en avait besoin, attendant que le vigneron, le laboureur, le propriétaire de troupeaux vînt les employer aux travaux de la vie agricole ou pastorale. Le prix de la journée entière, ou de la fraction de jour, était débattu à l'amiable, et fixé d'avance. Chaque soir le salaire était fidèlement distribué à ces ouvriers libres, qu'il était parfois nécessaire d'adjoindre, comme supplément, aux serviteurs ou aux esclaves à poste fixe, pour les travaux d'urgence. Le précepte Mosaïque était formel à ce sujet : « Tu ne dénieras point son salaire à ton frère ou à l'étranger indigent et pauvre, qui habite ton sol et l'enceinte de tes murs; le jour même, avant le coucher du soleil, tu lui paieras le prix de son travail, parce qu'il l'attend pour se nourrir; tu agiras ainsi de peur que le cri de sa détresse ne s'élève contre toi vers le Seigneur, et ne provoque la vengeance de ton péché [2]. » Le prix d'une journée de travail

la jalousie. On la retrouve quelquefois avec ce sens dans les auteurs grecs et latins. L'*œil bon* marque au contraire la générosité, et, comme nous dirions de nos jours, la libéralité.

[1] Matth., xx, 1-16. — [2] Deuteron., xxiv, 14-15. Levit, xix, 13. Tob., iv, 15.

commençant à six heures du matin et finissant à six heures du soir était, à l'époque évangélique, d'un denier, ou de seize as romains, représentant environ 0, 80 c. de notre monnaie actuelle. Il faut tenir compte ici de deux éléments qui modifient le résultat de la comparaison qu'on voudrait établir entre l'exiguité d'une telle rémunération et le prix actuel de la main-d'œuvre parmi nous. D'une part, les denrées de première nécessité étaient proportionnellement moins chères. C'est l'abondance des valeurs d'or et d'argent, dans un pays, qui élève le taux de toutes les marchandises. D'un autre côté, il s'agit ici d'un travail des champs, partout moins rétribué que celui d'une industrie proprement dite, supposant un apprentissage préparatoire, et s'exerçant d'ordinaire au sein des villes, où tout ce qui tient à la vie matérielle exige des dépenses plus considérables. Il n'y a pas longtemps encore qu'en France, dans nos provinces vinicoles, les bandes de travailleurs qui couvrent les côteaux, à l'époque des vendanges, recevaient, pour prix de la journée, un salaire inférieur à celui des vignerons de l'Evangile. Telle est donc l'explication littérale de la Parabole. C'est une scène familière de la vie des champs, que Notre-Seigneur expose, dans sa simplicité réelle et vivante. C'est une page qui ne pouvait être écrite par un apocryphe Grec ni Romain. Mais, au-dessus de l'authenticité, pour ainsi dire flagrante, du texte saint, quelle profondeur de révélation divine! Le Père de famille,

c'est Dieu ; la vigne, l'Eglise ; les ouvriers sont les hommes, qui se tiennent, avant la vocation divine, sur la place publique du monde, dans l'oisiveté spirituelle. L'intendant du Père de Famille, c'est Jésus-Christ lui-même ; et le denier, la vie éternelle. A toutes les heures de l'histoire humaine, depuis Adam jusqu'à Noë, de Noë jusqu'au temps d'Abraham, d'Abraham à Moïse, de Moïse à Jésus-Christ, de Jésus-Christ jusqu'à nous, Dieu n'a cessé d'envoyer des ouvriers à sa vigne. Tout le travail social de l'humanité s'est accompli sous cette action providentielle. La même loi s'applique aux individualités ; les unes sont appelées dès l'aube de la vie ; d'autres à l'époque de l'adolescence, ou de la maturité ; d'autres encore au déclin du jour, aux dernières limites de la vieillesse, aux portes de la mort. A tous l'Intendant du Père de Famille donne pour salaire le même denier de la vie éternelle : parce que Dieu est bon, d'une bonté excellente et infinie, que les ingratitudes, les rebellions et la paresse des hommes ne sauraient vaincre. Mais la miséricorde de Dieu laisse subsister toute entière l'infinie justice ; et voilà l'alliance dont notre œil contemplera le mystère, dans les splendeurs de la radieuse éternité. Après la parabole de la miséricorde, écoutez celle de la justice.

28. « Il était un homme riche, vêtu de byssus et de pourpre, qui donnait chaque jour de splendides festins. A sa porte, gisait un mendiant, couvert d'ulcères, nommé

Parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare.

Lazare. Il eût souhaité pouvoir se nourrir des miettes tombées de la table du riche; mais nul ne les lui donnait, et les chiens seuls venaient lécher ses plaies. Or il arriva que le pauvre mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et fut enseveli dans l'enfer. Levant les yeux, du fond de l'abîme [1], il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein [2]. Jetant un cri : Abraham, mon père, dit-il, ayez pitié de moi! Envoyez Lazare; qu'il trempe le bout du doigt dans l'eau et qu'il touche ma langue, pour la rafraîchir; car je suis torturé dans cette flamme. — Mon fils, répondit Abraham, souvenez-vous que vous avez reçu les biens, durant votre vie, et Lazare les maux. Il est consolé maintenant, et vous êtes dans les tortures. De plus, entre vous et nous s'étend pour jamais un abîme infranchissable, en sorte que, qui voudrait passer d'ici à vous, ou venir ici, du lieu où vous êtes, ne le pourrait faire. — Le riche dit alors : Père, je

[1] Nous traduisons ces paroles d'après le texte grec : Καὶ ἐν τῷ ᾅδῃ ἐπάρας τοὺς ὀφθαλμοὺς.

[2] Le « sein d'Abraham » est une expression figurée, dont il importe de faire connaître le véritable sens. La béatitude éternelle est plusieurs fois assimilée par le divin Maître à un festin céleste. « Or, dit un récent exégète, dans les festins Juifs, où les convives étaient étendus sur des divans, et appuyés sur le coude gauche, la seconde place était à la droite de celui qui présidait; le convive qui occupait cette place était comme *couché sur son sein.* » Telle est donc la signification du mot évangélique. Nous aurons l'occasion de noter le même fait, à la dernière cène, où le disciple bien-aimé reposa sur le cœur de Jésus.

vous supplie d'envoyer du moins Lazare dans la maison de mon père, près des cinq frères que j'ai encore, afin de leur apprendre la vérité par son témoignage, et les empêcher de tomber à leur tour dans ce lieu de tourments. — Ils ont Moïse et les Prophètes, dit Abraham ; qu'ils les écoutent ! — Non, répondit-il, Abraham, notre père ! Mais si quelqu'un d'entre les morts allait à eux, ils feraient pénitence. — S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les Prophètes, lui dit Abraham, ils ne croiraient pas davantage, même si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts[1]. »

Application historique de la Parabole.

29. Le nom de Lazare est, en hébreu, le même que celui d'Eliézer, le serviteur d'Abraham, envoyé jadis en Mésopotamie pour y demander la main de Rébecca, la future épouse d'Isaac. Ce nom était également celui du frère de Marthe et de Marie Magdeleine, que le Sauveur allait ressusciter d'entre les morts. L'heure approchait où l'obstination pharisaïque, mise en présence d'une résurrection, devait persister dans l'incrédulité. La parabole du pauvre Lazare et du riche impitoyable offre, avec l'histoire de Lazare ressuscité, des rapports qu'il est impossible de méconnaître, et qui ont été depuis longtemps signalés par S. Cyrille, S. Ambroise et S. Chrysostôme. Nous verrons qu'après le miracle éclatant de Béthanie, le grand prêtre Caïphe prononça, contre le ressuscité, l'excommunication solennelle. Dans les mœurs Juives c'était le réduire à la condition misérable du men-

[1] Luc, XVI, 19-31.

diant, couché à la porte, et sollicitant, sans les pouvoir obtenir, les miettes tombées de la table inhospitalière. Les chiens seuls oseront caresser le proscrit, et lécher ses plaies. L'épithète injurieuse de « chiens, » nous l'avons déjà dit à propos de la Chananéenne, était infligée par le Pharisaïsme à quiconque vivait hors de la loi juive. La conduite du riche inexorable, vis-à-vis du Lazare de la parabole, est donc exactement celle de Caïphe, vis-à-vis du frère de Marthe et Marie. Lazare ressuscité sera exclu de la société judaïque ; aucun de ses compatriotes n'osera l'approcher, les chiens seuls auront ce courage. Ce n'est pas tout; les cinq frères du mauvais riche sont demeurés sur la terre, et le damné implore pour eux la faveur d'un avertissement extraordinaire, qui les préserve du même supplice. Or Caïphe avait cinq beaux-frères, fils du grand prêtre Anne. L'historien Josèphe nous a transmis leurs noms : Eléazar, Jonathan, Théophile, Mathias et Ananus. Tous persistèrent dans les errements paternels. Les liens de famille étaient si étroits, dans cette maison sacerdotale, qu'on avait vu le grand Pontife Anne faire passer sa dignité suprême, une première fois, à son fils aîné Eléazar, et, une seconde, à son gendre Caïphe. Si l'on songe aux sacrifices d'argent que la cupidité des gouverneurs romains imposait, pour chaque nouvelle investiture, on comprendra l'énergie du sentiment qui unissait entre eux tous les membres de cette race, et faisait prédominer leur

ambition sur l'intérêt pécuniaire. Voilà pourquoi, chez le damné de la parabole, l'amour fraternel survit, au milieu même des haines infernales. Quoi qu'il en soit, ce côté historique de l'allégorie du mauvais riche restera toujours de beaucoup inférieur à la révélation qui s'en échappe. Deux mondes éternels, séparés par un abîme infranchissable, sont en présence. De l'un à l'autre le passage est impossible. Le grand chaos, *magnum chaos*, a été posé entre eux par la puissance divine. Nul ne saurait plus passer par ce chemin. L'éternité des joies célestes est parallèle à l'éternité des tortures dans les flammes. La délicatesse de nos rationalismes humains, l'exagération de notre moderne sensiblerie ne changeront rien à cette immuable loi de l'éternité. On a dit qu'il ne convenait plus de parler de l'enfer, en ce siècle de progrès, où les mœurs s'adoucissent, et où les rigueurs sont proscrites, comme les vestiges d'une barbarie surannée. On l'a dit, au nom de la philanthropie, au nom de la civilisation, au nom même de la charité évangélique ; car on n'a pas rougi de travestir ainsi l'Evangile de Jésus-Christ. Qu'on le sache donc ! Ce ne sont ni les prêtres, ni les moines, ni les conciles, ni les papes, ni les inquisiteurs, ni ce qu'on est convenu d'appeler l'ignorance du moyen âge, qui ont inventé, comme un épouvantail, le dogme de l'éternité des peines. Il est écrit, en caractères ineffaçables, dans l'Evangile de Jésus-Christ. Oserais-je le dire ! On ne concevrait pas l'excès de la bonté

de Dieu, telle que la Parabole des vignerons et du Père de famille nous la représente, sans le corollaire de la justice absolue dont la Parabole du mauvais riche nous peint l'image. Chacun des attributs divins est immense et infini. L'alliance, en Dieu, de la justice et de la miséricorde éternelles ne saurait s'exprimer que par les deux éternités du ciel et de l'enfer.

§ II. Résurrection de Lazare.

Maladie et mort de Lazare à Béthanie message de ses deux sœurs à Jésus

30. Depuis la fête des Encénies, et le départ de Jérusalem, Notre-Seigneur n'avait pas quitté la rive orientale du Jourdain, et la province de Pérée. « Là, dit l'Evangile, au lieu même où Jean avait baptisé, il séjourna durant cet intervalle, et une multitude de peuple venait à lui. Il guérissait les malades et enseignait, selon sa coutume. Cependant la foule disait : Jean-Baptiste n'a fait aucun miracle; mais tout ce qu'il a annoncé de celui-ci était la vérité. — Et un grand nombre crurent en Jésus [1]. »

« Or Lazare était malade à Béthanie, la bourgade habitée par les deux sœurs, Marie et Marthe [2]. Marie était celle

[1] Matth., xix, 1. 2. Marc, x, 1. Joann., x, 40-42.

[2] Il y avait, sur la rive orientale du Jourdain, une localité d'un nom identique, dont saint Jean avait déjà parlé, à propos du baptême de Notre-Seigneur. *Hæc in Bethania facta sunt trans Jordanem, ubi Joannes erat baptisans.* (Joan., i, 28.) C'est donc pour prévenir la confusion entre la Béthanie de Pérée et la bourgade du même nom, à quinze stades de Jérusalem, que l'Evangéliste ajoute la désignation formelle de « bourgade de Marie et Marthe. » Cette observation a été

qui oignit le Seigneur d'une huile parfumée, lui essuyant les pieds de ses cheveux. Lazare, alors malade, était son frère. Les deux sœurs envoyèrent dire à Jésus : Sei-

faite par la plupart des commentateurs ; elle est d'une justesse incontestable, mais elle semble avoir échappé à M. de Saulcy, dont la science biblique, le talent et l'érudition sont d'ailleurs au-dessus de tout éloge. « Il n'y a jamais eu, dit-il, de Béthanie au delà du Jourdain. Il y a longtemps que Suidas a fait une correction sur le texte de saint Jean, ainsi gâté par quelques copistes. Le lieu dont parle saint Jérôme, et où baptisait le précurseur du Christ est *Bethabara*, qu'on a pris pour *Bethania.* Il serait important de faire cette correction, du moins par une note, aux éditions latines de l'Evangéliste saint Jean. Les éditions grecques, notamment l'Elzévir de 1658 d'Amsterdam, portent Βηθαβαρᾶ. Il est vrai que la faute avait été commise par des exemplaires grecs que la Vulgate n'a fait que traduire. » La faute relevée par Suidas, vers le xe siècle de l'ère chrétienne, n'est rien moins que prouvée ; et cet incident va nous fournir une nouvelle preuve de la sagesse de l'Eglise catholique, qui maintient le texte de l'Evangile dans son intégrité, sans permettre au zèle même le plus bienveillant des érudits, à chaque époque, d'y introduire le moindre changement. Depuis que M. de Saulcy écrivait ces lignes, la découverte du manuscrit sinaïtique de l'Evangile, est venue confirmer l'exactitude de la version de saint Jérôme. On y lit en effet la double mention d'une Béthanie au delà du Jourdain, et de l'autre Béthanie, séjour de Marie et de Marthe. Très-certainement donc à l'époque évangélique, il y avait deux localités de ce nom. S'il s'agissait d'une faute de copiste, ayant écrit *Bethabara* pour *Bethania,* (Jean, I, 28) comme il n'y avait qu'une seule *Bethabara* en Palestine il eût été inutile de faire suivre ce nom de la désignation spéciale « au delà du Jourdain. » Et de même, comme dans l'hypothèse, il n'y aurait eu qu'une seule Béthanie, l'Evangéliste n'aurait pas eu besoin, en parlant de cette localité (Joan., XI, 1), de la spécifier plus particulièrement. Si l'on prend la peine d'étudier les autres mentions géographiques données par les Evangélistes, on restera convaincu de la vérité de cette remarque. (Cf. Tischendorf. *Novum Testamentum Sinaiticum,* in-4°, Lipsiæ, 1863. Fol. 48. Colon. 3, Lignes 39 et 40. Fol. 55. Colon. 1, Lignes 19-21.) L'ancienne *Bethabara* ou *Bethbara* du livre

gneur, celui que vous aimez est malade ! — En entendant cette parole, Jésus leur dit : Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. — Or, Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie, et Lazare leur frère. Après la nouvelle de la maladie de celui-ci, il demeura encore deux jours de l'autre côté du Jourdain. Ensuite il dit à ses disciples : Retournons en Judée. — Les disciples lui répondirent : Maître, il y a quelques semaines les Juifs voulaient vous lapider, et vous retournez dans leur pays ! — Le jour n'a-t-il pas douze heures? reprit Jésus. Qui marche durant le jour ne heurte point contre l'obstacle, parce qu'il se dirige à la lumière. Mais s'il marche la nuit, il se heurte, parce qu'il est sans lumière. — Et Jésus ajouta : Notre ami Lazare dort : je vais le réveiller. — Les disciples lui dirent : Seigneur, s'il dort, il guérira. — Or, Jésus avait voulu parler de la mort de Lazare, mais eux avaient compris qu'il s'agissait de l'assoupissement du sommeil. Jésus leur dit alors clairement : Lazare est mort ; et je me réjouis, à cause de vous, d'avoir été absent, afin que vous croyiez. Allons le trouver. — En cet instant, Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples : Et nous aussi, allons, et mourons avec lui [1] ! »

des Juges (VII, 24) portait donc à l'époque évangélique le nom de *Bethania*. Voilà tout ce qu'il est permis de conclure de cet incident, et le texte de saint Jean n'a besoin, ni dans l'original grec, ni dans la Vulgate, d'aucune « correction. »

[1] Joan., XI, 1-16.

Lugubre comédie inventée par Woolston et reproduite par le rationalisme actuel.

31. Le rationalisme antichrétien de toutes les époques a concentré, de préférence, ses efforts hostiles sur le fait évangélique de la résurrection de Lazare. On sait comment une récente exégèse a dénaturé ce récit. Mais ce dont on n'a pas semblé se douter, c'est que le moderne critique a reproduit, sans avoir le moindre mérite d'invention, la théorie formulée, en 1729, par le sceptique anglais Woolston, et pillée depuis par Strauss, avec non moins de discrétion dans le plagiat. Chose étrange! L'impuissance des adversaires de l'Evangile est telle qu'un siècle suffit à faire oublier leurs blasphèmes les plus retentissants. Les derniers venus sur la route de l'incrédulité peuvent ramasser à terre les sophismes rouillés qui dorment à côté des vaincus. L'arme a changé de mains, et paraît toujours nouvelle. « Il se passa à Béthanie, disait Woolston, une scène de frauduleuse comédie, dont Lazare et ses deux sœurs se partagèrent les rôles, pour grandir la popularité du Christ [1]. » — « Nous pensons, disent aujourd'hui nos lettrés, qu'il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé comme une résurrection. La famille de Lazare put être amenée, presque sans s'en douter, à l'acte important

[1] Woolston hanc resuscitationem nihil aliud fuisse comminiscitur, quam fraudulentam comœdiam a Lazaro ac hujus sororibus Mariâ et Marthâ ex condicto adornatam, ut sic Christo specialem favorem exhiberent, aut eidem eximiam æstimationem et auctoritatem conciliarent tanquam viro thaumaturgo, qui hominem jam quatuor diebus mortuum ad vitam revocasset. (Veith. *Scriptura Sacra contra incredulos propugnata,* 1760, Pars VII, Sectio III, Quæstio XXI, nº 85.)

qu'on désirait. Peut-être l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami entraîna-t-elle ces personnes passionnées au delà de toutes les bornes [1]. » — « Un seul Évangéliste, disait Woolston, a parlé de la résurrection de Lazare. Jean ne l'insère dans son récit qu'après la mort de tous les témoins qui auraient pu s'inscrire en faux contre une telle imagination. L'artifice est évident [2]. » — « A la distance où nous sommes, répète la jeune critique, et en présence d'un seul texte offrant des traces évidentes d'artifices de composition, il est impossible de décider si, dans le cas présent, tout est fiction, ou si un fait réel arrivé à Béthanie servit de base aux bruits répandus [3]. » Le parallélisme entre les deux langages est, « dans le cas présent, un fait très-réel, » et pourrait, sans la moindre apparence de miracle, être « regardé comme une résurrection. »

Impossibilités matérielles.

32. Toutefois, il est fort peu intéressant de connaître le véritable auteur de cette exégèse vieillie, mais il importe

[1] *Vie de Jésus*, p. 360, 361.

[2] Instat Woolston, ac quæstionem movet cur Matthæus, Marcus et Lucas de miraculo resuscitati a morte Lazari altum sileant. Numquid hic fraus latet, dum tacentibus prioribus Evangelistis de resurrectione Lazari, solus Joannes, et in extremâ senectute suâ et post mortem eorum qui hujus resurrectionis testes esse potuerunt, eamdem publicavit? (Veith. *Ibid.*, n° 86.) On trouvera le savant ouvrage de Veith, qui renferme la réponse à toutes les objections présentées comme nouvelles par nos sophistes, dans le *Cours complet d'Écriture sainte*, tom. IV.

[3] *Vie de Jésus*, p. 360.

d'en démontrer nettement l'absurdité. Le divin Maître était depuis deux mois sur l'autre rive du Jourdain, séparé de Béthanie par une distance de douze heures de marche, quand Lazare tombe malade. Marthe et Marie n'avaient pas quitté leur frère. L'une et l'autre continuent à lui prodiguer les soins de leur tendresse. Cependant le mal fait des progrès; toutes deux ont le même désir, c'est d'en informer Jésus. Mais pourquoi cet empressement? Jésus avait donc le pouvoir de guérir, puisqu'une famille désolée l'appelle si instamment près d'un malade qui lui est cher. Les deux sœurs lui envoient dire : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Le message n'a rien de mystérieux; il est d'un laconisme qui ne laisse aucune ressource à l'imagination des rationalistes. Comment introduire, sous une formule aussi simple, tout un plan de comédie à jouer de concert? Jésus, d'ailleurs, reçoit cet avis en plein air, au milieu de la multitude dont il est environné. Il ne se retire point à l'écart, pour entretenir isolément l'envoyé. L'immense foule qui l'entoure sans cesse, les apôtres et les disciples, qui ne le quittent jamais, sont présents. Le message est entendu par des milliers de témoins; la réponse faite par le Divin Maître n'est ni moins instantanée ni moins publique. « Cette maladie n'est point à la mort, dit-il, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » La prophétie contenue dans ces paroles renverse toute la thèse du rationalisme. Si, par impossible, la com-

binaison antérieurement élaborée d'un stratagème eût existé entre la famille de Béthanie et Jésus, ni le message, ni la réponse n'eussent été conçus en ces termes. Si l'on eût préparé d'avance la scène du tombeau de Lazare, l'envoyé serait venu dire à Jésus : Celui que vous aimez est mort! — Et, en tout état de cause, en admettant même que, pour ménager les transitions, on eût commencé par avertir seulement de la maladie, pour préparer au dénoûment tragique, un imposteur se fût bien gardé de répondre : « Cette maladie n'est point à la mort. » Dans l'hypothèse d'une scène concertée, Jésus savait d'avance que la maladie devait se terminer par la mort. Il se serait donc bien gardé de répondre officiellement : « Cette maladie n'est pas à la mort. » Ces invraisemblances morales sont frappantes; les impossibilités matérielles ne le sont pas moins. Béthanie était à quinze stades seulement, c'est-à-dire à une lieue de Jérusalem Lazare et ses sœurs, dans leur condition de fortune, avaient de nombreuses relations dans cette capitale. Imaginez donc un théâtre plus mal choisi pour la scène qui se prépare! Si l'on médite une imposture, d'un genre aussi extraordinaire que celle-là, l'idée viendra-t-elle à l'intelligence la plus bornée de se placer à la porte d'une grande ville, où chaque jour amène une foule de curieux, d'oisifs, d'indifférents, dont un seul regard indiscret peut tout compromettre? Que de précautions de tout genre, que d'artifices et de dissimulation n'exigerait pas la mise en scène de la comédie

supposée par nos lettrés. « Les amis de Jésus, disent-ils, désiraient un grand miracle qui frappât vivement l'incrédulité hiérosolymite. La résurrection d'un homme connu à Jérusalem dut paraître ce qu'il y avait de plus convaincant [1]. » Mais il eût fallu du moins que Jésus fût à Béthanie. Or, depuis deux mois Jésus avait franchi le Jourdain, et le messager qu'on lui dépêche ignorait vraisemblablement dans quelle région de la Pérée il le retrouverait. Etrange manière de se concerter que d'être séparé et par le temps et par l'espace ! La Judée n'avait pas nos moyens de communication actuels. La vapeur et le télégraphe y étaient inconnus. Douze heures de marche étaient en ce pays un véritable voyage ; et Jésus, qui ne se servit jamais «d'une mule à l'œil noir,[2] » mais qui parcourait à pied toutes les provinces de la Palestine, était aussi loin de Marthe et de Marie, en cette circonstance, que Paris est aujourd'hui éloigné de Londres. Ce n'est pas tout. Si l'on trouvait à prix d'or, un scélérat qui voulut consentir à se faire enfermer dans une bière, et à se laisser ensevelir vivant, pour la plus grande gloire d'un charlatan de bas étage, on pourrait tout au plus obtenir qu'il se prêtât quelques heures à cette plaisanterie funèbre. Mais essayez de le garder quatre jours enveloppé de son linceul, et par conséquent dans l'impossibilité de se nourrir, sous la pierre d'un tombeau ! Ses cris de rage auraient éveillé tous les échos d'alentour, avant que le der-

[1] *Vie de Jésus*, p. 359. — [2] Ibid., p. 190.

nier acte de votre comédie fût achevé. Or ce que le plus misérable de ces êtres dégradés, qui pullulent dans les bas-fonds de nos civilisations modernes, ne ferait pas, chez nous, vous croyez que Lazare, un des plus riches habitants de Béthanie, un des hommes les plus connus de Jérusalem, l'eût fait, de gaîté de cœur, et comme en se jouant! Chez nous, le linceul mortuaire est un tissu fort élastique, qui n'intercepte pas l'air respirable, et qui permettrait, au besoin, certains mouvements du corps indispensables à la vie. Mais chez les Juifs, la tête du mort était hermétiquement emprisonnée dans un suaire. Des bandelettes étroitement serrées liaient tous les membres, paralysaient tous les mouvements, et réduisaient le corps à l'état d'une momie. Quand même Lazare, encore vivant, se fût laissé garrotter de telle sorte, il serait certainement mort une heure après; et cependant, dans votre hypothèse, Lazare aurait volontairement accepté, pendant quatre jours, cet horrible supplice, et il y aurait survécu! Pour quiconque a le sens commun, il est clair que si Lazare avait pu concevoir l'idée d'une telle imposture, il eût attendu, pour la commencer, que son libérateur fût à l'entrée de Béthanie, prêt à le sortir d'une position aussi risquée.

Impossibilités morales.

33. Cependant Jésus reste deux jours au delà du Jourdain, après la réception du message. Les rationalistes ont-ils songé à la signification de ces deux jours, perdus en pure perte, dans une circonstance aussi grave, par l'im-

posteur prétendu? Quoi ! Le comparse de Béthanie, qui joue un rôle si dangereux, va rester deux jours dans son tombeau. Le spéculateur au bénéfice de qui la scène est préparée ne craint pas que, pendant deux jours, la patience du comédien en second ne se lasse; qu'un accident, une rencontre fortuite, une indiscrétion subalterne, ne viennent déjouer toutes les combinaisons et éventer le secret. Deux jours s'écoulent dans la Pérée. Le matin du troisième, Jésus dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » — A cette parole l'effroi les envahit. « Seigneur, s'écrient-ils, les Juifs vous cherchaient naguère pour vous lapider, et vous allez retourner en leur pays ! » Qu'on rapproche cette exclamation de l'hypothèse rationaliste : « *Les amis de Jésus* désiraient un grand miracle, etc. ! » Ces amis de Jésus, qui désiraient un grand miracle, ne sont guère pressés de voir leurs vœux accomplis! Ils devraient compter les heures, les minutes, et hâter le départ; au contraire, ils s'opposent de tout leur pouvoir à la démarche concertée. Cependant chaque seconde de retard pouvait entrainer les conséquences les plus désastreuses. Il fallait encore une journée de marche pour arriver à Béthanie. On ne pourrait délivrer le faux mort de sa prison sépulcrale que le lendemain. Les Apôtres n'y songent pas; ils supplient leur Maître de renoncer à ce voyage. Vainement Jésus les rassure, avec cette majesté divine qu'il nous faut considérer ici. « Le jour n'a-t-il pas douze heures? dit-il. Or celui qui marche

durant le jour ne heurte point contre l'obstacle, parce qu'il voit la lumière du monde. » Voir le jour du Messie s'appelait chez les Juifs, voir la lumière du monde. Le Sauveur emploie cette locution, pour calmer les inquiétudes des Apôtres. Nul ne saurait prolonger ni raccourcir les heures du jour. De même il n'est pas au pouvoir des hommes d'abréger ou d'étendre la carrière du Messie, soleil divin du monde. « Notre ami Lazare dort, ajoute-t-il, je vais le réveiller. » Tous les idiomes de l'antiquité avaient une formule euphémique, pour déguiser le nom redouté de la mort. Les Romains disaient : « Il a vécu ; » les Arabes : « Il est parti ; » les Hébreux : « Il dort. » Les Apôtres connaissaient parfaitement cette expression familière, mais, dans leur effroi, ils aiment à se faire illusion et ils répondent par le proverbe juif : « Puisqu'il dort, il est sauvé ! » Le sommeil, encore aujourd'hui, est un symptôme favorable dans la plupart des maladies. « Lazare dort, » inutile donc d'aller le trouver ; il guérira, sans qu'il soit besoin de nous exposer à la fureur des Juifs. Alors Jésus dissipe leur erreur. « Lazare est mort, dit-il ; cet événement, survenu pendant mon absence, confirmera votre foi. » Qui donc avait appris à Jésus que Lazare était mort? Aucun messager n'était survenu, depuis deux jours, pour lui en apporter la nouvelle. Cependant les disciples ne songent point à s'étonner de cette perspicacité de leur Maître, pas plus qu'ils ne s'émerveillaient de l'entendre, à douze lieues de distance, dire d'un malade : « Il

dort! » Quoi qu'on fasse, l'Evangile est un tissu de miracles.

Arrivée de Jésus à Béthanie. Les deux sœurs de Lazare.

34. « Jésus vint donc à Béthanie, continue saint Jean, et, lorsqu'il arriva, Lazare était depuis quatre jours dans le tombeau. Or Béthanie était [1] située à environ quinze stades de Jérusalem. Un grand nombre de Juifs habitant cette ville étaient donc venus près de Marthe et de Marie, pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe ayant appris que Jésus venait, alla au-devant de lui; et Marie demeura assise à la maison. Marthe dit à Jésus : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort! Cependant, maintenant encore, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. — Jésus répondit : Votre frère ressuscitera. — Je le sais, dit Marthe. Il ressuscitera à la résurrection du dernier jour. — Jésus reprit : Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point pour l'éternité. Le croyez-vous? — Oui, Seigneur, dit-elle; je crois que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. — Après avoir ainsi parlé, elle retourna à sa demeure, et prévint, à voix basse, sa sœur Marie, en disant : Le Maître est arrivé; il vous

[1] *Erat autem Bethania* (Joan., XI, 18.). « L'Evangéliste emploie le verbe au temps passé. C'est qu'en effet la bourgade de Béthanie fut détruite par une émeute, vingt ans à peu près avant l'époque où saint Jean écrivait son Evangile, et avant la ruine totale de la Judée. » (Sepp. *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 212.)

demande. — Aussitôt Marie se leva et vint à lui. Car Jésus n'était point encore entré dans le bourg; il était resté au lieu même où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui se trouvaient dans la maison avec Marie, et qui lui offraient leurs consolations, la voyant se lever en hâte et sortir, la suivaient, en disant : Elle se rend au sépulcre pour y pleurer. — Marie s'étant donc approchée de Jésus, se prosterna à ses pieds, et dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! — En voyant ses larmes et celles des Juifs qui l'avaient suivie, Jésus frémit en son esprit, et se troubla lui-même. — Où l'avez-vous mis? dit-il. — Ils répondirent : Seigneur, venez et voyez! — Et Jésus pleura. Les Juifs se dirent entre eux : Voyez combien il l'aimait! — Quelques-uns ajoutaient : Lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, ne pouvait-il empêcher Lazare de mourir? [1]. »

Les funérailles et le deuil chez les Juifs.

35. On a pu remarquer précédemment que les Juifs ne conservaient pas, comme nous, une ou deux journées, les restes d'un défunt dans la maison mortuaire [2]. Aussitôt que le corps était porté au tombeau, ce qui avait lieu ordinairement trois heures après la mort, on enlevait tous les sièges et les lits, pour éviter les impuretés légales que le contact de ces objets aurait pu occasionner. Au retour de la cérémonie funèbre, les membres de la famille, la tête couverte d'un voile, et les pieds nus, s'asseyaient à terre; les parents, les amis, les voisins formaient cercle autour d'eux,

[1] Joan., XI, 17-37. — [2] Voir, tom. I de cette Histoire, p. 451.

et répondaient à leurs plaintes par des paroles de consolation. Pendant les trois premiers jours, on allait au tombeau, visiter le corps. « Les Juifs, dit Sepp, croyaient que durant trois jours l'âme voltigeait autour de sa dépouille mortelle, afin d'y rentrer; mais qu'elle l'abandonnait définitivement, quand les traces de décomposition commençaient à se manifester [1]. » Cette croyance légendaire n'était autre chose, selon la remarque du docteur Iahn, que la traduction, en langage populaire, de l'admirable législation de Moïse relative aux funérailles. Pour prévenir les horribles conséquences des inhumations précipitées, tout en sauvegardant l'intérêt général de la santé publique, dans un climat où les émanations putrides sont si dangereuses, le cadavre ne pouvait séjourner en un lieu habité. Mais le tombeau de famille, où on le transportait immédiatement après le trépas, devait être visité, durant les trois premiers jours; et la pierre n'en était définitivement scellée qu'après constatation de la mort, par les deux signes les moins équivoques, la décomposition cadavéreuse et son odeur fétide. A la fin du troisième jour, on fermait donc, pour ne plus l'ouvrir, l'entrée du monument funèbre. Mais le deuil de famille se prolongeait encore quatre jours, durant lesquels on venait prier et pleurer à la porte du tombeau. Tous ces détails, empruntés à la civilisation juive, nous font entrer dans l'intelligence de chaque mot du récit évangélique. Le

[1] Sepp. *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 214.

troisième jour après la mort de Lazare avait vu s'accomplir, pour les deux sœurs, cette séparation dernière qui achève de briser tous les liens, en arrachant à la tendresse des survivants la dépouille d'une personne chérie. Marie-Magdeleine et Marthe sont assises à terre, dans la maison de Béthanie, continuant le grand deuil qui ne doit finir qu'au septième jour. Un cercle d'amis, venus de Jérusalem, les entoure. Sous leurs longs voiles, elles laissent couler leurs larmes en silence. L'unique consolation qu'elles avaient tant espérée, la présence de Jésus, leur avait fait défaut. Combien de fois elles avaient dû se dire, et pendant l'agonie de leur frère, et depuis sa mort, et dans leurs visites au tombeau encore ouvert : « Si le Seigneur était ici, Lazare vivrait ! » Or le divin Maître, averti par un message, n'était pas venu.

L'hypothèse rationaliste et les réalités du récit évangélique.

36. Telles sont les réalités historiques à travers le tissu desquelles le rationalisme voudrait introduire sa fiction d'une comédie jouée par les deux sœurs. L'impossibilité d'une combinaison de ce genre éclate ici, avec une évidence manifeste. Marie et Marthe n'ont pas un instant de solitude, pour se concerter. L'amitié juive avait conservé les habitudes de l'époque patriarcale. Elle entourait la douleur des parents, comme au temps de Job, dont les trois amis viennent partager l'affliction, et restent assis, sur la terre nue, sept jours et sept nuits, sans interrompre sa plainte. Voilà donc ces deux femmes voilées,

qui n'ont plus de sandales aux pieds, qui passent la journée, assises à terre, dans la maison, et dont chaque visite au tombeau de leur frère s'accomplit au milieu d'un cortége de parents et d'amis. Que le rationalisme nous dise par quel don mystérieux d'invisibilité elles pourront se soustraire à tant de regards pour porter à Lazare les aliments dont il a besoin, dans sa prison sépulcrale? Après chaque visite publique faite au tombeau, durant les trois premiers jours, la pierre du monument était remise en place. Or cette pierre, de faibles femmes ne pouvaient la soulever. Lorsqu'elles se rendront plus tard au tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elles se préoccuperont de cette circonstance : « Qui nous écartera la pierre de l'entrée du monument? diront-elles. » Mais elles n'avaient point à s'en inquiéter, dans leurs visites au sépulcre de leur frère, parce que les hommes qui les accompagnaient se chargeaient de ce soin; à l'arrivée, ils soulevaient la pierre et la détournaient; au départ, ils la remettaient en place. Cependant comment Lazare, enveloppé de bandelettes, pouvait-il vivre privé d'air, dans ce ténébreux cachot? Supposerez-vous qu'un affidé revenait plus tard ouvrir la porte sépulcrale? Mais les tombeaux, chez les Juifs, étaient placés sur le bord du chemin. Les passants ne manquaient pas, sur la route de Jérusalem à Jéricho, l'une des plus fréquentées de la Palestine; ils auraient facilement remarqué cette manœuvre; et l'affidé lui-même, qui pou-

vait répondre de sa discrétion? Ce n'est pas tout. Dans l'hypothèse d'une scène d'imposture ainsi préparée, la conduite des prétendus acteurs devient inexplicable. Jésus arrive aux portes de Béthanie; il apprend que Lazare est depuis quatre jours dans le tombeau; il doit donc avoir hâte d'abréger le supplice volontaire de son complice. Chaque moment est précieux en pareil cas; le moindre retard peut faire avorter tout le complot. Cependant, au lieu d'entrer dans le village, de se diriger vers la maison des deux sœurs, de se faire conduire sans délai au lieu de la sépulture, le divin Maître s'arrête à quelque distance du bourg. Et ce n'est pas seulement l'Evangile qui nous l'apprend; on montre encore aujourd'hui, sur une hauteur voisine de Béthanie, la pierre sur laquelle Notre-Seigneur était assis, lorsque Marthe vint à sa rencontre [1]. Un imposteur n'aurait guère songé à s'asseoir en pareille occurence. Mais peut-être Jésus mandait-il les deux sœurs pour qu'elles vinssent immédiatement le trouver, avec les personnes crédules, choisies à l'avance comme témoins du futur miracle. Non. Marthe seule est avertie de l'arrivée de Jésus. Seule elle se porte au-devant de lui; et sa première parole renverse tout l'échafaudage de l'invention rationaliste : « Seigneur, dit-elle, si vous eussiez été ici, mon frère ne

[1] On l'appelle *Pierre du Colloque*, ou de sainte Marthe. Tout près de là, il y a une citerne aussi nommée *citerne de sainte Marthe*. On croit que la maison des deux sœurs était dans le voisinage. (Mgr Mislin. *Les Saints Lieux*, tom. II, p. 485-486.)

serait pas mort ! » Une comédienne aurait dit, en fondant en larmes : Seigneur venez donc enfin ressusciter mon frère ! Marthe est si peu dans l'esprit de son rôle prétendu qu'elle ne comprend même pas le sens de la réponse faite par Jésus. « Votre frère ressuscitera, dit-il ; » et Marthe, loin de profiter de cette ouverture pour laisser éclater son espérance, réplique : « Je sais qu'il ressuscitera, à la résurrection générale du dernier jour. » Etranges acteurs qui disent le contraire de leur scène étudiée ! Il faut que Jésus opère d'avance, sur eux-mêmes, le miracle de conversion qu'il va produire sur tout un peuple. Marthe, qui devrait savoir le secret de cette comédie, refuse de croire au dénoûment, que, dans l'hypothèse, elle aurait préparé. Jésus lui affirme donc itérativement sa propre puissance : « Je suis dit-il, la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; le croyez-vous ? » Alors Marthe s'écrie : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, descendu sur la terre. » Marthe croit au Fils de Dieu, mais elle ne croit pas encore à la résurrection prochaine de son frère. Nous le verrons bientôt. Cependant elle retourne à la maison prévenir Marie-Magdeleine sa sœur. Voilà donc que tous les acteurs de la scène concertée vont être réunis. Que de temps perdu en démarches inutiles ! Marthe est arrivée seule ; elle retourne à la maison chercher sa sœur; et il lui faudra revenir encore avec elle, auprès de Jésus, pour aller tous ensemble au sépulcre. Et

vous croyez que si Lazare eût été enfermé vivant dans le tombeau par les deux sœurs, au lieu de ce calme et de cette attitude désolée mais tranquille, vous ne trouveriez pas tous les signes de la plus fiévreuse impatience, de l'empressement le plus inquiet? Enfin Marthe parle à sa sœur, mais au lieu de piquer la curiosité de l'assemblée, réunie dans la maison mortuaire et d'appeler des témoins sur le théâtre où le dénoûment va éclater, Marthe prévient Marie « à voix basse, *silentio*, que le Maître est arrivé, et la demande. » Marie va peut-être réparer l'oubli de sa sœur, et dire quelques mots significatifs aux assistants. Non. Elle se lève précipitamment et sort, sans proférer une parole. « Elle se rend au tombeau pour y pleurer, » se disent les Juifs, et ils la suivent. Qu'on cherche la trace d'une mise en scène quelconque, dans ce divin récit de l'Evangile, on ne l'y trouvera jamais. Marie aux pieds de Jésus éclate en sanglots, et les amis qui l'ont accompagnée ne peuvent retenir leurs larmes, en présence de cette nouvelle effusion de douleur : « Seigneur, dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort! Jésus pleura. — Voyez combien il l'aimait! disent les Juifs. Ne pouvait-il donc l'empêcher de mourir, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né! » Cependant le divin Maître se fait conduire au tombeau.

Résurrection de Lazare. [illegible]

37. « Frémissant en esprit, continue l'Evangile, Jésus vint au sépulcre. C'était une grotte, et une pierre était placée dessus. Otez la pierre, dit-il. — Marthe, la sœur

du mort, s'écria : Seigneur, Il sent déjà, car il est là depuis quatre jours! — Ne vous ai-je pas dit, reprit Jésus, que si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu? — Ils ôtèrent donc la pierre : alors Jésus, levant les yeux au ciel, dit : Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté. Je sais, moi, que vous m'écoutez toujours ; mais je parle ainsi pour ce peuple qui m'entoure, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. — Quand il eut dit ces paroles, il cria d'une voix forte : Lazare , sortez! — Et aussitôt celui qui avait été mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, et le visage enveloppé d'un suaire. Débarrassez-le de ses liens, dit Jésus, et laissez-le aller [1]. »

Nous avons à peine le courage de poursuivre plus longtemps l'examen de la théorie sacrilége du rationalisme. La pierre du tombeau était définitivement fermée. Quand Jésus demande qu'on l'écarte pour lui, ainsi qu'il s'était pratiqué durant les trois premiers jours de la sépulture, Marthe, uniquement préoccupée du lamentable spectacle de la décomposition du cadavre, s'écrie : « Seigneur, il sent déjà! » Ce *Jam fœtet* de l'Evangile a épouvanté le moderne critique. Ce détail ne se laisse pas soupçonner dans son récit. Ecoutons le nouvel exégète : « Il semble, dit-il, que Lazare était malade, et que ce fut même sur un message des sœurs alarmées que Jésus quitta la Pérée. La joie de son arrivée put ramener Lazare à la vie. Peut-être Lazare,

[1] Joan., XI, 38-45.

pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort, et enfermer dans son tombeau de famille. Ces tombeaux étaient de grandes chambres taillées dans le roc, où l'on pénétrait par une ouverture carrée que fermait une dalle énorme. Marthe et Marie vinrent au-devant de Jésus, et sans le laisser entrer dans Béthanie, le conduisirent à la grotte. L'émotion qu'éprouva Jésus près du tombeau de son ami, qu'il croyait mort, put être prise par les assistants pour ce trouble, ce frémissement qui accompagnaient les miracles; l'opinion populaire voulant que la vertu divine fût dans l'homme comme un principe épileptique et convulsif. Jésus désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé, et, la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. Cette apparition dut naturellement être regardée par tout le monde comme une résurrection [1]. » Qu'est devenu, dans cette narration étranglée et pleine d'embarras, le *Jam fœtet* de l'Évangéliste? Moins vous l'avez mis, plus nous voulons le voir. Est-ce que cette circonstance blessait votre délicatesse? Avez-vous craint la susceptibilité d'un siècle trop impressionnable pour supporter de pareils spectacles! Il a fallu pourtant, dans votre hypothèse, remplir le tombeau où Lazare eût été enfermé quatre jours, d'une odeur tellement fétide que Marthe, dans l'intérêt des assistants et par un sentiment de respectueuse tendresse pour le mort

[1] *Vie de Jésus,* p. 361-362.

lui-même, s'oppose au déplacement de la pierre sépulcrale. Comprenez-vous la possibilité de vivre quatre jours, dans une atmosphère aussi infecte? Jusqu'à ce que le *Jam fœtet*, devant lequel votre plume et votre imagination ont reculé, trouve une explication satisfaisante, vous n'avez rien fait contre le texte évangélique. Du reste, les autres points, touchés par le rationalisme, ne sont pas mieux éclaircis. Que dire, par exemple, de « l'opinion populaire voulant que la vertu divine fût, dans l'homme, comme un principe épileptique et convulsif? » Les affections du système nerveux sont assez fréquentes chez nous, pour que toutes « les commissions de physiciens et de chimistes » puissent les étudier. Nous n'avons pas encore entendu dire que l'épilepsie ait fait le moindre miracle. Où trouver d'ailleurs l'apparence d'une « convulsion » dans l'attitude de Jésus-Christ au tombeau de Lazare? Le divin Maître « pleura. » L'Evangéliste en fait la remarque, car Jésus, qu'on ne vit jamais rire[1], pleura deux fois seulement. Une première fois, il pleura la mort individuelle d'un homme qu'il allait ressusciter; une seconde fois, il pleura devant l'aveuglement d'un peuple et d'une cité qui couraient à la mort. N'avoir pas ri une seule fois, et avoir pleuré deux fois seulement, en trente-trois ans de vie, cela paraît à nos rationalistes le symptôme évident

[1] Cette observation aura sans doute échappé au moderne rationalisme, qui nous dit : « La vie de Jésus était une fête perpétuelle. » (*Vie de Jésus*, p. 189.)

d'une constitution tellement nerveuse, et d'un organisme tellement affaibli qu'ils y reconnaissent tous les signes caractéristiques de « l'épilepsie! » La déraison le dispute ici au sacrilége. Jésus « frémit en esprit et se troubla lui-même, » dit l'Evangéliste. Cette circonstance était tellement en dehors de l'attitude calme et souveraine de Jésus que son historien la relève avec étonnement. « Il se troubla *lui-même!* » Tant il avait habitué les disciples à le voir posséder son âme dans la majesté immuable qui convient à Dieu! A la vue de Marie-Magdeleine éclatant en sanglots, et des Juifs qui ne peuvent retenir leurs larmes, « Jésus pleura. » Dans la mort de Lazare, il pleurait, dit saint Augustin, les désastres de la mort, fille de l'enfer et du péché, dont il venait ruiner l'empire. « Il pleura, » mais les Juifs s'en étonnent; tant était haute l'idée qu'ils avaient tous de la supériorité morale et de la puissance surhumaine de Jésus! « Voyez combien il l'aimait! disent-ils. Ne pouvait-il, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, empêcher Lazare de mourir? » Chaque mot de l'Evangéliste est un trait de lumière divine. Quoi! Jésus, dans la pensée de ces Juifs, aurait pu, s'il l'eut voulu, empêcher Lazare de mourir! Connaissez-vous un homme dont on proclame ainsi le miraculeux pouvoir? « Lazare, ajoutent nos lettrés, sortit avec ses bandelettes, et la tête entourée d'un suaire. Cette apparition dut naturellement être regardée comme une résurrection. » Certes, quand toutes les commissions de chi-

mistes, de physiciens et de philologues de nos modernes académies eussent été là, elles auraient de même crié au miracle. Le rhéteur ne semble pas se douter de ce qu'étaient ces fameuses bandelettes « avec lesquelles Lazare sortit naturellement du tombeau. Le « naturel » de l'apparition » est un mot d'une exquise naïveté. Les bandelettes, qui jouent, dans la récente exégèse, un rôle si complaisant, ne se prêtaient nullement à la supercherie. Une bande de toile, large de deux doigts, était roulée autour du corps, enveloppant les plis du suaire qui recouvrait entièrement le visage, serrant les bras sur la poitrine et pressant les pieds l'un contre l'autre, en sorte que le cadavre était exactement dans la position où nous retrouvons les momies d'Egypte. Qu'on essaie donc, avec tous les moyens d'électricité et de galvanisme dont nous disposons aujourd'hui de faire se dresser de lui-même, non pas un cadavre, mais un homme vivant, dont le corps serait ainsi garrotté de la tête aux pieds. Voilà pourtant ce qu'un rationaliste trouve fort « naturel ! »

Monuments et traditions.

38. C'est trop insister sur de misérables sophismes. Les monuments, qui forment une garde solennelle autour du texte évangélique, suffisent à faire justice de telles puérilités. La bourgade de Béthanie, détruite vingt ans après cet événement, a fait place à un village qui existe encore, et qui porte le nom arabe d'*El-Azarieh,* bourg de Lazare. On y montre le tombeau, qui rendit, à la voix du Fils de Dieu, un mort à la lumière. « C'est, dit Mgr. Mislin, une cavité

taillée dans le roc, et revêtue en partie de maçonnerie. On y descend par six degrés; il était recouvert par une pierre placée horizontalement, et qui en fermait l'entrée; ce qui s'accorde parfaitement avec les paroles de l'Evangile : « C'était une grotte, et une pierre était placée *dessus. Erat autem spelunca, et lapis superpositus erat ei.* » Quoiqu'il diffère de la forme affectée par le Saint-Sépulcre, il ressemble pourtant à d'autres tombeaux de la même époque, qu'on trouve encore aujourd'hui, et où l'on ne mettait pas les morts dans des niches séparées, mais dans une grotte unique, qui pouvait renfermer plusieurs corps. Avant d'arriver au sépulcre proprement dit, on descend par un escalier de vingt-quatre marches dans un souterrain qui sert de vestibule [1]. » Qu'on nous dise, s'il n'y a point eu de résurrection à Béthanie, pourquoi cette localité, détruite par les Romains, et ayant survécu à cette première ruine, a changé son nom historique pour s'appeler : « Village de Lazare. » Pourquoi, si l'Evangile n'est qu'une légende, la tradition a-t-elle si soigneusement conservé le souvenir de Lazare; pourquoi surtout le tombeau lui-même conserve-t-il en ce moment, après tant de siècles de révolutions, la forme exacte et précise que lui donne l'historien sacré? Les apocryphes, les écrivains légendaires peuvent inventer des récits, mais ils ne sauraient créer ni les monuments, ni les traditions locales.

[1] Mgr Mislin. *Les Saints Lieux,* tom. II, p. 483, 484.

§ III. Excommunication. Retraite à Ephrem.

39. « Or, continue l'Evangéliste, un grand nombre d'entre les Juifs qui étaient venus près de Marie et de Marthe, et qui avaient vu le miracle opéré par Jésus, crurent en lui. Cependant quelques-uns d'entre eux allèrent trouver les Pharisiens, et leur dirent ce qu'avait fait Jésus. Les Pontifes et les Pharisiens réunirent le Conseil. Que faire? disaient-ils. Voilà cet homme qui opère une multitude de prodiges! Si nous le laissons agir ainsi, tous croiront en lui; et les Romains viendront détruire notre ville et notre nation. — L'un d'eux, nommé Caïphe, qui était le Grand-Prêtre de cette année, leur répondit : Vous êtes sans intelligence, et ne comprenez pas qu'il est expédient qu'un seul homme meure pour le peuple, plutôt que de voir périr la nation entière. — Or, cette parole de Caïphe lui fut inspirée. Comme il était le Grand-Prêtre de cette année, il prophétisa [1] que Jésus devait mourir pour la nation, et non-seulement pour la nation juive en particulier, mais afin de rassembler, sous sa direction unique, les enfants de Dieu, dispersés dans tout le monde. A partir de ce jour, ils songèrent donc à le mettre à mort. C'est pourquoi Jésus ne se montrait plus en public parmi les Juifs; mais il se retira dans la contrée voisine du désert, en la ville d'Ephrem, et il y demeurait avec ses disciples. Or, la Pâque des Juifs était

Sentence de mort portée par le Sanhédrin contre Jésus.

[1] Sans le savoir.

proche. Un grand nombre des habitants de la contrée montèrent à Jérusalem, avant la Pâque, pour y accomplir les purifications préparatoires. Les Juifs cherchaient Jésus parmi cette foule. Ils se disaient les uns les autres, dans le Temple : Que vous en semble? Ne viendra-t-il pas ici pour la solennité? — Or les Pontifes et les Pharisiens avaient publié l'ordre à quiconque saurait où était Jésus, de le dénoncer, pour qu'ils pussent s'emparer de sa personne [1]. »

La royauté de Jésus.

40. Les membres du Sanhédrin, sous la présidence de Caïphe, constatent la réalité du miracle opéré à Béthanie, et du pouvoir thaumaturgique dont le Sauveur donnait à chaque instant des preuves nouvelles. « Voilà, disent-ils, que cet homme opère une multitude de prodiges! Tous vont croire en lui ! » Cette dernière parole, dans la bouche des docteurs Pharisiens, a une signification précise qu'il faut comprendre. Il importerait fort peu aujourd'hui, dans nos civilisations modernes, que l'opinion publique, prenant parti pour tel ou tel docteur, se prononçât, par exemple, en faveur de l'homœopathie contre l'allopathie; pour la doctrine des générations régulières contre celle des générations spontanées. S'il se produisait chez nous un système complet d'astronomie, partant d'une base diamétralement opposée à celui de Galilée et ayant la prétention d'expliquer tous les phénomènes célestes, quand même, par engouement irréfléchi, par amour de la nouveauté, la foule se déclarerait unanimement

[1] Joan., XI, 45 ad ultim.

pour la théorie nouvelle, la politique des hommes d'Etat s'en préoccuperait fort peu. Elle laisserait aux savants, directement intéressés dans la question, le soin de défendre leurs préjugés de corps, leurs précédents officiels et leur amour-propre engagé. Telle n'était pas l'attitude du Sanhédrin. « Si nous laissons faire Jésus, disent les hommes d'Etat de Jérusalem, tous croiront en lui, et les Romains viendront détruire notre ville et notre nationalité. » Pour que la foi à Jésus pût leur faire craindre de telles conséquences politiques, il fallait que cette foi fût bien différente de l'adhésion qu'on pourrait donner, de nos jours, à des abstractions du domaine de la philosophie ou de la science. En effet, « croire à Jésus » signifiait pour les Juifs, croire que Jésus était le Messie, le Christ roi, héritier du sceptre de Juda et du trône de David, fondateur d'un empire universel dont la durée n'aurait pas de fin. C'est à partir de la résurrection de Lazare que le titre de Roi des Juifs, appliqué à Jésus, se trouve sur toutes les lèvres, et s'échappe de toutes les poitrines. Mais une royauté, ainsi acclamée par le peuple, devait porter ombrage à la puissance romaine, qui avait réduit la Judée en province. La main des Césars ne s'ouvrait pas facilement pour lâcher sa proie. Au point de vue étroit des politiques du grand Conseil de Jérusalem, l'appréhension était donc parfaitement naturelle. Les idées matérielles et grossières qu'ils se formaient de la royauté et de l'empire du Messie les aveuglent. S'ils eussent vu le

Divin Maître entouré d'une armée aguerrie et nombreuse, étendant déjà son sceptre sur l'Orient, partout vainqueur des formidables légions romaines dont la marche ébranlait la terre, conquérant glorieux et couronné, amenant au temple de Jérusalem les tribus de l'univers soumis; leurs cris de mort se fussent changés en acclamations triomphales. Mais le Fils de l'homme, qui venait de ressusciter Lazare, n'avait pas une pierre où reposer sa tête. Douze pêcheurs de Galilée étaient ses apôtres; au lieu de combattre, et de vaincre les puissances de ce monde, il prêchait la guerre contre les passions, la victoire sur soi-même, le mépris des richesses, l'amour des humiliations et l'avénement du royaume de Dieu dans les âmes. Sans doute rien de tout cela ne méritait la mort; l'innocence d'une pareille doctrine était évidente; mais le danger politique de la royauté que le peuple décernait à Jésus ne l'était pas moins. Voilà pourquoi le Grand-Prêtre Caïphe, prophète sans le savoir, organe inconscient du dernier oracle de Jéhovah rendu par un successeur d'Aaron, formule la décision en ces termes : « Vous ne songez pas qu'il est expédient qu'un seul homme meure pour le peuple plutôt que de voir périr la nation entière ! » Caïphe ne se doutait pas qu'il proclamait, au Sanhédrin, le décret porté dansles Conseils éternels pour la Rédemption du monde.

L'excommunication chez les Juifs.

41. « Les Pontifes et les Pharisiens publièrent donc l'ordre à quiconque saurait où se trouvait Jésus, de le dé-

noncer, pour qu'on pût s'emparer de sa personne. » Les traditions Rabbiniques du Talmud apportent à ce texte de l'Evangile une confirmation d'autant plus éclatante qu'elle est celle d'une haine invétérée. Elles rapportent que le fils de Marie fut excommunié solennellement par les quatre cents trompettes, c'est-à-dire par les chefs des quatre cents synagogues de la Palestine ; qu'il fut dénoncé publiquement quarante jours avant sa mort, et condamné au supplice de la croix, comme magicien et séducteur du peuple. L'Eglise judaïque avait trois sortes de censures : l'exclusion temporaire, qui frappait les coupables d'un interdit de trente jours, pendant lesquels le condamné ne pouvait approcher, même des membres de sa famille, qu'à une distance de quatre coudées ; la malédiction, ou bannissement à perpétuité de la société juive ; enfin l'excommunication majeure, emportant la peine de mort pour le coupable, et pour ceux qui lui donneraient asile, ou embrasseraient son parti. Cette dernière était proclamée au son des trompettes. Telle fut la pénalité suprême que le Sanhédrin décerna contre Jésus. Le Divin Maître se retira donc « sur la limite du désert, dans une cité nommée Ephrem, où il séjourna avec ses disciples. » Ephrem ou Ephraïm était une petite ville de l'ancien royaume de Samarie, non loin de Béthel, à huit lieues environ au nord de Jérusalem. Le village arabe du nom d'*El-Taybieh* s'élève aujourd'hui sur son emplacement. On comprend facilement que cette

localité habitée en grande partie par des Samaritains, ennemis déclarés des Juifs, put offrir un asile au divin excommunié. D'ailleurs Ephrem était située à la lisière des solitudes arides et montagneuses, qui s'étendent depuis Béthaven et Scythopolis jusqu'à la mer Morte. Cette région, désignée par l'Evangéliste sous le nom de « Désert, » avait, aux temps anciens, servi de retraite au prophète Elie. La jeunesse de saint Jean-Baptiste s'y était écoulée dans les austérités du jeûne et les délices de la prière. Le Fils de Dieu, méconnu des hommes qu'il venait racheter, banni d'un monde auquel il apportait la lumière et la vie, voulut passer, au milieu de ces rochers sauvages, les derniers jours d'une vie dont lui seul devait choisir le terme. Ni la fureur de ses ennemis, ni la sentence de mort prononcée par le Sanhédrin, ni l'ordre de dénonciation proclamé dans les Synagogues ne pouvaient hâter, d'une minute, l'heure solennelle de la Rédemption par la croix. Les habitants de Jérusalem voient affluer, à l'approche de la solennité Pascale, les caravanes de pèlerins venant du côté d'Ephrem. Ils espèrent que Jésus se sera joint à quelqu'une d'entre elles. Mais le Sauveur viendra ostensiblement, au jour qu'il a fixé : car « c'est lui qui donnera de lui-même sa vie, et nul n'a le pouvoir de la lui ravir contre son gré. »

La loi de purification avant la Pâque.

42. L'Evangéliste note ici un détail, qui tient à toute la civilisation Judaïque, et offre un des caractères d'authenticité intrinsèque dont nous avons déjà vu tant d'exemples.

« Un grand nombre de Juifs, dit-il, montaient à Jérusalem, avant les jours de la fête, pour se sanctifier. » L'immolation et la manducation de l'agneau Pascal, à Jérusalem, exigeaient une purification préalable ; on s'y préparait, non par la sanctification spirituelle, que l'Eglise catholique prescrit à ses enfants pour le banquet divin de la Pâque véritable, mais par des ablutions et des sacrifices rituels. Aucun Israélite, atteint d'une impureté légale, ne pouvait prendre part à la fête. Ainsi, le contact d'un mort devait être purifié, pendant sept jours, par l'aspersion de l'eau mêlée aux cendres d'une vache rousse, offerte en holocauste. Celui qui portait à ses souliers de la poussière des pays habités par les païens devait subir une purification spéciale. Il en était de même d'un Hébreu sorti récemment de prison, ou relevé, par le Sanhédrin, d'une sentence d'excommunication. Enfin tous les Juifs indistinctement, devaient, durant les sept jours précédents, se couper les cheveux et laver leurs habits. Les prescriptions symboliques de la loi de Moïse se sont transformées, au sein de l'Eglise de Jésus-Christ, dans la réalité du véritable Agneau Pascal, et de la purification spirituelle des âmes, qui précède la Pâque eucharistique.

§ IV. Retour à Jérusalem.

43. « Or, dit l'Evangile, les jours où il devait être enlevé de ce monde approchant, Jésus prit la résolution de se La ville inhospitalière.

rendre à Jérusalem. Il envoya donc en avant quelques-uns de ses disciples, qui entrèrent dans une ville des Samaritains, pour lui préparer un logement. Mais les habitants refusèrent de lui donner l'hospitalité, parce qu'il annonçait l'intention d'aller à Jérusalem. Ce que voyant, les disciples Jacques et Jean lui dirent : Seigneur, voulez-vous que nous commandions au feu du ciel de descendre sur ces hommes, et de les consumer? — Jésus, se retournant, les reprit en ces termes : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver. — Ils se dirigèrent donc vers une autre bourgade[1]. » La haine des Samaritains contre Jérusalem éclate ici dans toute sa violence. On refuse à Jésus l'hospitalité, uniquement parce qu'il se dirige vers cette ville abhorrée. Les sentiments d'indignation des deux Apôtres se traduisent en un langage qui doit singulièrement étonner nos modernes rationalistes. Quelle proposition étrange que celle de Jacques et de Jean! Concevrait-on, s'ils n'avaient pas été mille fois témoins des prodiges opérés par leur maître, qu'ils pussent raisonnablement lui adresser une telle parole? Cependant le bon Pasteur, qui allait donner sa vie pour ses brebis, les rappelle au véritable esprit de leur vocation. « Je ne suis pas venu perdre les âmes, mais les sauver. » La mansuétude du Divin Maître absout la cité inhospitalière; et Jésus, au lieu de prendre sa route par le terri-

[1] Luc, IX, 49-56.

toire Samaritain, change de direction, et se rend à Jérusalem par la route de Jéricho, c'est-à-dire qu'il affronte ostensiblement le danger créé pour lui par le récent décret du Sanhédrin. Sur le chemin qu'il parcourt, tous les Juifs pourront légalement le mettre à mort, lui et ses disciples.

Jésus prédit pour la troisième fois sa mort et sa résurrection.

44. « Ils continuèrent donc, dit l'Evangéliste, le chemin qui monte à Jérusalem, et Jésus les précédait; ils le suivaient pleins d'admiration et d'effroi. Prenant en particulier les Douze, il leur annonça ce qui devait lui arriver. Voici que nous montons à Jérusalem, dit-il, et tout ce que les Prophètes ont écrit du Fils de l'homme va s'accomplir. Il sera livré aux Princes des prêtres, aux Scribes et aux Anciens, qui le condamneront à mort et le remettront aux mains des Gentils. Il sera bafoué, flagellé et couvert de crachats. Après qu'ils l'auront battu de verges, ils le mettront à mort; mais, le troisième jour, il ressuscitera. — Or les Douze ne comprenaient rien à ce discours, qui demeurait pour eux un mystère caché, dont ils n'avaient point l'intelligence[1]. » C'était la troisième fois que le Sauveur du monde révélait aussi explicitement aux Apôtres le mystère de sa passion, de sa mort et de sa résurrection. Cependant, malgré la netteté d'un pareil langage, malgré la gravité des circonstances dans lesquelles ils se trouvaient, les Apôtres, de plus en plus persuadés de la divinité de leur Maître,

[1] Matth., xx, 17-19. Marc, x, 32-37. Luc, xviii, 31-34.

refusent de croire à la possibilité de tant d'humiliations et d'ignominieux supplices. Qu'on veuille le remarquer, ce sont eux-mêmes qui nous avouent l'obstination de leur incrédulité sur ce point. Ils confessent que personnellement ils sont pleins de crainte : *Sequentes timebant*. L'animosité des Juifs les consterne pour eux-mêmes. Mais, quant à ce qui regarde Jésus-Christ, non-seulement ils n'imaginent pas d'avoir la moindre appréhension, mais ils ne comprennent pas même la prophétie simple, claire et détaillée qu'il leur adresse. Quelle idée les Apôtres avaient-ils donc de Jésus? Evidemment s'ils n'avaient pas eu la foi la plus ferme, la plus inébranlable à sa divinité, ils n'eussent que trop compris sa prédiction.

Zachée. 45. Cependant la foule des pèlerins, qui se dirigeait vers Jérusalem, les rejoignit bientôt, et entoura le Sauveur. « Ce fut ainsi, reprend l'Evangéliste, qu'ils arrivèrent à Jéricho. Y étant entré, Jésus traversait la ville. Et voilà qu'un homme, appelé Zachée, chef des publicains, et fort riche, cherchait à voir Jésus, désirant le connaître; mais il ne pouvait y parvenir, à cause de la foule; car Zachée était petit de taille. Courant donc en avant, il monta sur un sycomore, à l'endroit où Jésus devait passer. Arrivé en ce lieu, Jésus leva les yeux, et, l'ayant vu, lui dit : Zachée, descendez promptement, car il faut qu'aujourd'hui je séjourne dans votre maison. — Zachée se hâta de descendre, et le reçut avec joie. Ce que voyant, tous murmuraient, en disant : Il a

demandé l'hospitalité à un homme pécheur! — Mais Zachée, debout devant Jésus, lui dit : Seigneur, voici que je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort à quelqu'un, en quoi que ce soit, je lui rends le quadruple. — Jésus lui répondit : Le salut a visité aujourd'hui cette demeure, parce que cet homme, lui aussi, est un enfant d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri [1]. »

« Le chef des publicains, » *Princeps publicanorum*, c'est-à-dire le préposé aux douanes et à la perception des tributs, des taxes et des péages de Jéricho, pour le fisc de César, était, aux yeux des Juifs, un excommunié, un gentil, dont le simple attouchement faisait contracter la tache d'impureté légale. Tel est le sens des murmures de la foule. Jésus ne craint pas, en se rendant à Jérusalem pour la fête de Pâque, d'encourir publiquement cette souillure, que ses compatriotes évitaient avec tant de soin. Eux qui se purifiaient, par des ablutions multipliées, uniquement parce que leurs sandales avaient conservé la poussière des régions idolâtres, traversées durant le pèlerinage, ne peuvent concevoir que Jésus puisse aller à Jérusalem manger l'agneau Pascal, après qu'il aura communiqué en chemin avec un « homme pécheur. » On trouve dans le dénombrement de Zorobabel, au retour de la captivité de Babylone, une famille juive du nom de *Zachaï,* déjà très-importante alors,

[1] Luc, XIX, 1-10.

puisque les membres de cette maison s'élevaient au nombre de sept cent soixante [1]. Le Talmud a également conservé le souvenir de cette antique famille [2]. Il y a donc tout lieu de croire que le Zachée de l'Evangile était d'origine hébraïque. Mais en acceptant la fonction décriée d'agent du fisc, il avait encouru la déchéance, d'après la réglementation du rigorisme pharisaïque ; dès lors, un Juif se serait cru déshonoré, s'il eût entretenu avec lui d'autres relations que les rapports officiels. Voilà pourquoi Jésus réhabilite le publicain, en disant : « Cet homme est, lui aussi, un enfant d'Abraham. » Le Sauveur n'avait jamais rencontré Zachée, et cependant il le connaît, sans que nul le lui nomme ; il l'appelle par son nom, sur le sycomore où le Publicain est monté pour exhausser sa petite taille. L'humanité avait de même cherché, sur les sycomores des religions antiques, à se relever jusqu'à Dieu, sans pouvoir atteindre les hauteurs célestes. Il fallait que le Verbe Incarné s'abaissât lui-même et vînt dire à l'orgueil humain : « Zachée, descendez promptement, car il me faut aujourd'hui demeurer dans votre maison ! » Recevoir Jésus, c'est recevoir, avec la grâce de conversion, la force de faire le bien. L'humble Zachée s'élève en un instant, par la foi, à l'héroïsme de la vertu. La tradition judaïque avait fixé à un cinquième du revenu annuel la somme des aumônes d'un

[1] I Esdr., II, 9. II Esdr. VII, 14.—[2] Sepp. *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 228.

Hébreu fidèle. Nul n'était tenu de faire plus. Le Publicain s'offre à distribuer aux pauvres la moitié de ses biens, et à rendre le quadruple à ceux qu'il aurait pu léser. Certes, si, la veille, Zachée était un « pécheur, » comme le lui reprochait la foule, il est maintenant un modèle de charité, d'abnégation et de foi !

46. « Jésus, dit l'Evangéliste, ajouta ensuite cette parabole, au sujet du voyage qu'il faisait en ce moment à Jérusalem, et que le peuple considérait comme la manifestation immédiate du royaume de Dieu. Un homme de noble race, dit-il, partit pour une région lointaine, afin d'y recevoir la couronne royale, et revenir ensuite. Ayant appelé dix de ses serviteurs, il leur remit à chacun une mine[1] d'argent, avec cette recommandation : Faites valoir cette somme, jusqu'à ce que je revienne. — Or les concitoyens de ce prétendant le détestaient ; ils envoyèrent, après son départ, une ambassade chargée de dire : Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous ! — Cependant il prit possession de son royaume, et, faisant appeler les serviteurs auxquels il avait confié de l'argent, il voulut savoir le profit que chacun en avait tiré. Le premier vint, et dit : Seigneur, votre mine en a produit dix autres. — Fort bien, répondit-il, bon serviteur ! Parce que tu as été fidèle en une chose de peu d'importance, tu auras le gouvernement de dix cités.—

Parabole des dix mines d'argent.

[1] La mine hébraïque, selon Josèphe, valait soixante sicles, environ 180 fr. dé notre monnaie.

Un autre vint et dit : Seigneur, votre mine en a produit cinq autres : — Et toi aussi, répondit-il, je te donne l'administration de cinq villes. — Il en vint un, qui dit : Seigneur, voilà votre mine que j'ai gardée en tremblant dans ce sac de toile ; car je sais que vous êtes un maître dur, qui exigez ce que vous n'avez pas déposé, et moissonnez ce que vous n'avez pas semé. — Le prince répondit : Je te juge sur ta propre parole, méchant serviteur. Tu savais que je suis un maître sévère, exigeant ce que je n'ai pas déposé, moissonnant ce que je n'ai pas semé. Pourquoi donc n'avoir point placé mon argent à la banque, afin qu'à mon retour je retirasse la somme avec les intérêts ? — Il dit ensuite aux assistants : Otez-lui cette mine, et donnez-la à celui qui en a dix ! — Mais, Seigneur, s'écrièrent-ils, il en a déjà dix autres, à lui tout seul ! — Et le maître reprit : Je vous dis qu'on donnera à celui qui a déjà, et il sera dans l'abondance ; et à celui qui n'a pas on ôtera même le peu qu'il possède. Amenez-moi maintenant ces ennemis de ma puissance, qui ne voulaient pas m'avoir pour roi, et mettez-les à mort sous mes yeux[1]. »

La Parabole et l'histoire Juive.

47. « Que Jésus n'eût aucune connaissance de l'état général du monde, écrivait naguère un lettré, c'est ce qui résulte de chaque trait de ses discours les plus authentiques. Il semble ignorer l'état nouveau de société qu'inaugurait son siècle. Il n'eut aucune idée précise de la puis-

[1] Luc, XIX, 11-27.

sance romaine, le nom de « César » seul parvint jusqu'à lui [1]. » Cela est correct comme une leçon de professeur à un écolier de vingtième ordre; le cynisme bourgeois du sacrilége affecte ici l'allure du pédantisme gourmé dans sa proverbiale ignorance. Qu'on nous pardonne, pour cette fois, l'explosion d'un sentiment que nous avons pu jusqu'ici comprimer, dans une certaine mesure. Mais s'il est permis à un rhéteur d'outrager ainsi le Dieu des chrétiens, et le plus grand homme de l'histoire pour les rationalistes eux-mêmes, l'indignation doit être permise à un chrétien qui adore Jésus comme Dieu, et qui le trouve, comme homme, supérieur à tout ce que l'humanité peut concevoir. Et maintenant, dirons-nous au sophiste, il vous est arrivé sans doute de lire la parabole des dix Mines d'argent. L'avez-vous comprise? Quelle invraisemblance dans le thème évangélique! Un prétendant part pour recevoir une couronne dans une région étrangère, et ce sont les habitants mêmes du pays qu'il abandonne qui envoient après lui une ambassade chargée de dire : « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous! » Le nouvel empereur du Mexique part en ce moment pour ses états lointains; comment imaginer que la Germanie alarmée le fasse suivre, dans sa future capitale, d'une députation qui dirait : L'Allemagne ne veut pas que l'archiduc Maximilien monte aujourd'hui sur le trône de Vienne? Une pareille conception

[1] *Vie de Jésus*, p. 38.

politique n'entrerait pas dans le cerveau d'un aliéné. Telle est pourtant, disent les rationalistes, la donnée de la Parabole. Ce sont bien réellement les compatriotes du prétendant de l'Evangile qui protestent contre lui. Ils devraient au contraire s'estimer trop heureux d'être débarrassés de son odieuse présence. Leur démarche est inexplicable. Et pourtant c'est dans leur propre pays que le prétendant couronné revient exercer sa tyrannie : les malheureux qui se sont permis de combattre ses desseins ambitieux sont mis à mort. Où trouver en tout ceci l'apparence d'une notion quelconque de politique? Evidemment donc « Jésus n'avait aucune connaissance de l'état général du monde ; et son argumentation, jugée d'après les règles de la logique aristotélicienne était très-faible. » Or, cette parabole invraisemblable, incohérente, inintelligible, c'est l'histoire vraie, précise et lumineuse des relations politiques de la Judée avec la puissance romaine, au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « L'homme de noble race qui part pour une région lointaine, afin d'y recevoir l'investiture royale, » avait, pour tous les auditeurs de la Parabole, un nom parfaitement connu. Sa tyrannie, imposée d'abord, et brisée ensuite par la puissance de César, était pour les Juifs un des événements les plus considérables de leur histoire contemporaine. La perte de leur indépendance nationale, l'extinction de la monarchie hiérosolymite, et la réduction de la Palestine en province romaine en avaient été le résultat.

Il s'agit donc ici d'Archélaüs, fils d'Hérode l'Iduméen, qui avait dû s'embarquer à Joppé, et se rendre en Italie, pour solliciter de l'empereur Auguste la confirmation du testament paternel et l'investiture du royaume de Judée[1]. Nous avons raconté plus haut cet épisode. Les circonstances étaient critiques. Le massacre de trois mille Hébreux, sous les Portiques du Temple, ordonné par Archélaüs, avait soulevé un cri d'indignation dans toute la Palestine. Partout le peuple était en armes. Avant son départ, Archélaüs avait confié ses terres, ses biens mobiliers, et les trésors de son père à quelques amis et serviteurs fidèles, parmi lesquels Josèphe nomme l'officier Philippe, qui, pendant l'absence du prince, défendit, au péril de sa vie, les sommes qui lui avaient été remises, contre la rapacité de Sabinus, gouverneur de Syrie[2]. Ces détails historiques sont le commentaire vivant des paroles de l'Evangile : « Ayant appelé dix de ses serviteurs, il leur remit à chacun une mine, en disant : Faites-les valoir jusqu'à mon retour. » Cependant une députation de cinquante Juifs avait suivi Archélaüs à Rome. Elle s'adjoignit les huit mille Hébreux fixés alors dans la capitale du monde, et tous ensemble, se prosternant aux pieds d'Auguste, le supplièrent de les débarrasser pour jamais de la dynastie d'Hérode. « Hérode, dirent-ils, ne fut pas un roi, mais un monstre. Si une bête féroce pouvait

[1] Voir, tom. I de cette *Histoire*, 274-279.— [2] Joseph., *Antiq. Jud.*, lib. XVII, cap. XI.

régner sur des hommes, elle serait moins cruelle. Nous avions espéré d'Archélaüs, son fils, une conduite sage et modérée. Il a répondu à notre attente par le massacre de trois mille Hébreux, dans l'enceinte du Temple de Jérusalem[1]. » Tel est le discours que l'historien Josèphe met dans la bouche des ambassadeurs juifs. La Parabole le résume en une formule plus concise et non moins énergique : « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous ! » On sait que la politique impériale, sans égard pour la protestation de tout un peuple, conféra au prétendant le titre d'Ethnarque de la Judée. Archélaüs revint donc, en maître irrité, dans un pays que l'investiture accordée par César livrait à sa tyrannie. Il gorgea de richesses et d'honneurs toutes ses créatures, faisant peser sur le parti de l'opposition tout le poids de son ressentiment et de ses vengeances, jusqu'à ce que l'exagération même de ses cruautés amenât sa propre ruine et celle de la nationalité hébraïque. Aussi, dans la Parabole, le Sauveur lui fait dire : « Tu savais que je suis un maître implacable, qui prends ce que je n'ai pas déposé, et qui moissonne ce que je n'ai pas semé ! »

Application de la Parabole.

48. Voilà comment « Jésus n'eut aucune connaissance de l'état général du monde, ni aucune idée précise de la puissance romaine ! » L'application de la Parabole à la royauté du Sauveur est manifeste. Le Fils de Dieu des-

[1] Joseph., *Antiq. Jud.*, lib. XVII, cap. XII, cf. tom. I, de cette histoire, p. 273-275. Sepp. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 231.

cendait du ciel, pour venir chercher, dans cette région lointaine et terrestre, une investiture royale. Il allait à Jérusalem entendre les cris de réprobation d'une foule aveugle. « Nous ne voulons pas, diront les Juifs, que cet homme règne sur nous! » Son trône sera une croix; son diadème une couronne d'épines; son avénement la mort. Et pourtant il reviendra un jour, dans l'appareil de la majesté souveraine, et il demandera un compte sévère à ceux qui auront reçu le dépôt de ses enseignements, de sa doctrine et de sa lumière. La mine d'argent de la Parabole évangélique c'est le don de la foi, confié par le divin Maître à la responsabilité de chaque conscience. Il faut que le dépôt sacré fructifie dans nos mains. Malheur au mandataire négligent et infidèle qui aura enfoui son trésor, pendant l'absence du Roi! Au retour, le Juge suprême l'accablera de sa colère, de même qu'il vengera sur ses ennemis leur opposition séditieuse. Au *Nolumus hunc regnare super nos*, répondra la sentence qui livrera les maudits à l'éternel empire de Satan.

Bartimée, l'aveugle de Jéricho.

49. « Quand Jésus et ses disciples, escortés d'une multitude immense sortaient de Jéricho, dit l'Evangéliste, un aveugle, mendiant, nommé Bartimée, (fils de Timée,) était assis sur le bord de la route. Entendant le bruit de la foule, il demanda ce que c'était. On lui dit : C'est Jésus de Nazareth qui passe.— Aussitôt il se mit à crier : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi! — Ceux qui marchaient en avant

du cortége le menaçaient pour le faire taire. Mais il redoublait ses exclamations, et répétait plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi ! — Jésus s'arrêtant alors commanda qu'on lui amenât l'aveugle. On appela donc l'aveugle, en disant : Ayez confiance, levez-vous, il vous appelle ! — A ces mots, rejetant son manteau, il se leva, et, bondissant de joie, vint à Jésus. Quand il se fut approché, le Seigneur lui dit : Que voulez-vous que je vous fasse ? — Seigneur, que je voie ! s'écria-t-il. — Et Jésus lui dit : Voyez. Votre foi vous a sauvé. — A l'instant l'aveugle vit, il se mit à la suite de Jésus dans le chemin, rendant gloire à Dieu, et le peuple, témoin du miracle, chantait les louanges du Tout-Puissant [1]. » Nos lettrés se flattent d'avoir impartialement résumé ce fait évangélique, dans les trois lignes suivantes : « Au sortir de la ville, le mendiant Bartimée lui fit beaucoup de plaisir, en l'appelant obstinément « Fils de David, » quoiqu'on lui enjoignît de se taire [2] ! »

Le festin de Béthanie. Marie Magdeleine et le vase d'albâtre.

50. Ce fut au milieu de ces ovations triomphales, et en semant les miracles sur ses pas, que le Divin Maître poursuivit son chemin vers Jérusalem. L'excommunication du Sanhédrin restait impuissante devant l'enthousiasme populaire, et les précautions que les disciples voulaient prendre d'abord contre des manifestations compromettantes, telles que les clameurs du mendiant Bartimée, devenaient

[1] Matth., xx, 29-34. Marc, x, 46, 52. Luc, xviii, 35-43. — [2] *Vie de Jésus*, p. 358.

inutiles. Tous durent croire qu'on marchait à un trône. Jésus seul savait qu'il allait au Golgotha. « Six jours avant la Pâque [1], reprend l'Evangéliste, Jésus arriva à Béthanie, où il avait ressuscité Lazare d'entre les morts. Pendant le temps qu'il y séjourna, on lui prépara un souper, dans la maison de Simon le Lépreux, et Marthe servait. Lazare était l'un des convives. Pendant le repas, Marie, tenant à la main un vase d'albâtre plein d'un parfum précieux d'huile de nard [2], s'approcha du triclinium où Jésus était accoudé, brisa l'albâtre et répandit le parfum sur sa tête. Elle oignit de même ses pieds qu'elle essuyait avec ses cheveux, et la maison fut remplie de l'odeur parfumée. Quelques disciples s'indignèrent de cette profusion, et Judas Iscariote, l'un des douze, qui devait trahir son maître, dit : A quoi bon cette prodigalité ? On aurait pu vendre ce parfum plus de trois cents deniers, qu'on eût distribués aux pauvres.— Or il parlait ainsi, non qu'il s'intéressât aux pauvres, mais

[1] C'est-à-dire le vendredi 7e jour du mois de nisan, ou 8 avril.

[2] L'Evangile de saint Jean nomme ce parfum : *Unguentum nardi pistici*, Νάρδου πιστικῆς « huile de nard véritable, » et saint Marc l'appelle : *Unguentum nardi spicati* « huile de nard d'épi. » Le premier nom regarde l'essence et la base du parfum, et l'autre concerne sa qualité La plante dont on le composait était le *nardus indica*, le nard des Indes. Or cette plante, outre ses feuilles, portait des épis, qui sont nommés *nardi spicæ*, épis de nard, et dont on tirait l'huile la plus exquise. Quand le nard d'épi était pur et véritable, on le nommait *Nardum pisticum*, c'est-à-dire *sincerum*, pur et véritable, comme Pline l'appelle, pour le distinguer du nard contrefait, où l'on mêlait du nard celtique, ou quelque autre espèce moins estimée. (Pezron. *Hist. Evangel.*, tom. II, p. 174.)

parce que, chargé de porter la bourse, il volait l'argent qu'on y déposait. Jésus connaissant ces murmures, leur dit : Pourquoi blâmez-vous cette femme? L'action qu'elle vient de faire envers moi est une bonne œuvre. Car vous aurez toujours des pauvres parmi vous, et, quand vous le voudrez, vous pourrez leur faire l'aumône. Mais, moi, vous ne m'aurez pas toujours. En répandant sur moi ce parfum, elle a prévenu le jour où il faudra oindre mon corps pour la sépulture. En vérité, je vous le dis, partout, dans le monde entier, où sera prêché cet Evangile, on racontera l'action de cette femme pour honorer sa mémoire [1]. »

Preuves d'authenticité intrinsèque.

51. Il y a, dans le récit du festin de Béthanie, des sous-entendus tels que l'étude du texte sacré nous en a déjà fournis en si grand nombre et qui sont autant de preuves intrinsèques d'authenticité. La *Cœna*, c'est-à-dire le repas du soir, est offerte, avec grande pompe, au divin voyageur. Jésus arrivait à Béthanie le sixième jour avant la Pâque, c'est-à-dire le 7e du mois de Nisan (8 avril), qui tombait cette année un vendredi. Or le repas du vendredi soir, d'après la coutume juive, qui comptait les journées d'un coucher de soleil à l'autre, était appelé la Cène du Sabbat, et il était toujours plus solennel que les autres. Huit jours après, le fiel et le vinaigre du Golgotha étaient les seuls aliments offerts au Fils de l'homme. La petite cité veut, en cette occasion, fêter dignement l'arrivée du Sau-

[1] Matth., XXVI, 6-13. Marc, XIV, 3-9. Joan., XII, 1-8.

veur. L'Evangéliste le fait suffisamment comprendre, en indiquant que le festin fut l'œuvre des habitants : *Fecerunt autem ei cœnam ibi.* Mais pourquoi cet empressement universel? Si, comme le prétendent les rationalistes, la résurrection de Lazare n'eût été qu'une comédie de famille, habilement jouée par Marthe et Marie, il est évident qu'on en eût soupçonné quelque chose dans cette bourgade. Il y avait à Béthanie, comme dans chacun de nos villages, des esprits clairvoyants et rebelles à la séduction, qui eussent deviné la fraude. Dès lors, on aurait laissé à la famille qui se vantait d'avoir été l'objet du pseudo-miracle, l'honneur fort équivoque d'offrir l'hospitalité au prétendu thaumaturge. Au contraire, c'est la bourgade de Béthanie qui ménage une ovation au Sauveur : *Fecerunt autem ei cœnam ibi.* On choisit la maison la plus considérable de la localité, celle de Simon le Lépreux. Qu'était-ce que ce Lépreux? Si l'on se souvient des rigoureuses prescriptions de la loi Mosaïque, au sujet de la lèpre, on ne sera pas tenté de croire que Simon fut alors en proie à cette horrible maladie. Il avait donc été lépreux, mais ne l'était plus; et, selon la tradition de tous les Pères, il devait sa guérison à la toute-puissance de Jésus. Lazare, le ressuscité, est l'un des convives. Marthe sa sœur veut elle-même servir, et Marie brise sur la tête du Sauveur un vase d'albâtre, plein d'un parfum de nard, d'une valeur de plus de trois cents de-

niers [1]. S'il n'y a pas eu de résurrection à Béthanie, si Jésus n'a jamais guéri de lépreux, ni accompli un seul miracle, tout cela est inintelligible. Cependant le texte de l'Evangile porte, à chaque ligne, un témoignage irrécusable de véracité. Supposez qu'aujourd'hui l'on veuille, parmi nous, offrir un festin à un hôte distingué ; qui donc songerait à lui verser sur la tête, au milieu du repas, une liqueur parfumée? Or, chez les Juifs, c'était un usage, dans les banquets solennels, d'oindre de la sorte la tête du Rabbi qui présidait. Marie-Magdeleine célèbre l'arrivée du Divin Maître, comme la fête la plus joyeuse. L'action spontanée de Magdeleine s'explique donc par les mœurs locales. Mais pourquoi briser le vase d'albâtre, au lieu de l'ouvrir simplement, pour en répandre le contenu? L'albâtre, chez les Anciens, comme chez nous, était une matière précieuse, qu'on ne prodiguait pas inutilement. La ville de Tyr en avait alors le monopole. C'était là qu'on le taillait, dit Pline le Naturaliste, et qu'on en façonnait des vases qui avaient la propriété de conserver admirablement les parfums [2]. Cependant Marie-Magdeleine brise le vase précieux : *Fracto alabastro*. Or c'était aussi une coutume juive, dans les festins d'apparat, de briser un vase de prix; action symbolique qui devait rappeler aux convives la fragilité humaine et la courte durée des joies de la

[1] 240 fr. de notre monnaie actuelle.

[2] *Lapidem alabastriten vocant, quem cavant ad vasa unguentaria, quoniam optime servare incorrupta dicitur.* (Plin. *Histor. Natur.*, lib. XXXVI, cap. VIII.)

vie[1]. En cette circonstance, la coupe brisée à Béthanie avait une signification que Jésus lui-même précise encore davantage. Pendant que Judas, le voleur et le traître, murmure de cette prodigalité, le Sauveur appelle l'attention des auditeurs sur sa mort prochaine. Il annonce que Marie ne pourra lui rendre d'autres devoirs de sépulture que cet embaumement anticipé; et il ajoute que le monde ne perdra jamais la mémoire de cet acte de tendresse respectueuse et dévouée. Double prophétie, dont la première s'accomplissait à huit jours d'intervalle, et dont la seconde se vérifie encore sous nos yeux, et n'a cessé de se réaliser, dans une durée de dix-huit siècles. L'Eglise catholique célèbre la piété de Magdeleine; elle la perpétue dans son sein, et ne cesse de répandre les parfums précieux aux pieds du Dieu de l'Eucharistie.

Excommunication de Lazare par le Sanhédrin.

52. Le lendemain, jour de sabbat, Jésus demeura à Béthanie. « Une multitude de Juifs, sachant qu'il était là, dit l'Evangile, s'y rendirent, non-seulement pour lui, mais afin de voir Lazare, qu'il avait ressuscité d'entre les morts. Les Princes des Prêtres prirent alors la résolution de tuer aussi Lazare, parce que beaucoup de Juifs se séparaient d'eux, à cause de lui, et croyaient en Jésus[2]. » Telle fut la sentence d'excommunication prononcée par le Sanhédrin, contre Lazare. Le Talmud raconte, dit le docteur Sepp, que

[1] Sepp. *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 459. — [2] Joan., XII, 9-11.

le lendemain de l'arrivée de Jésus à Béthanie, le bruit s'en étant répandu à Jérusalem, le Grand Conseil envoya deux de ses membres, Ananie et Azarias, dans le but de lui tendre quelque piége. Ces deux émissaires seraient venus jusqu'à Nobé, ville sacerdotale, située à l'ouest, et très-rapprochée de Béthanie, où vraisemblablement ils n'osèrent s'aventurer, au milieu d'une population qui acclamait le Sauveur. Or il est remarquable que l'antique bourgade de Nobé, sur l'emplacement de laquelle il reste quelques misérables cabanes, porte encore aujourd'hui, chez les Arabes, le nom de *Ville de Jésus*, sans qu'on trouve rien dans l'Evangile qui puisse nous éclairer sur l'origine de cette appellation [1].

Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem.

53. « Le jour suivant [2], dit l'Evangéliste, comme Jésus et ses disciples approchaient de Jérusalem, ils arrivèrent près de Bethphagé, sur la Montagne des Oliviers. Jésus envoya en avant deux de ses disciples et leur dit : Allez au village qui est en face de vous. A l'entrée, vous trouverez un jeune âne, sur lequel personne n'est encore monté, attaché près de sa mère. Déliez-le et amenez-le moi. Si quelqu'un vous demande : Pourquoi le déliez-vous ? répondez : Le Maître en a besoin ; et on vous laissera emmener sans difficulté les deux animaux. — Or tout ceci arriva pour que la parole du Prophète fut accomplie :

[1] Sepp. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 237. — [2] C'est-à-dire le lendemain du sabbat, correspondant exactement à notre Dimanche des Rameaux.

« Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous, plein de douceur, monté sur un ânon suivi de sa mère. [1] » Les deux disciples exécutèrent l'ordre de Jésus. Ils trouvèrent l'ânon attaché avec sa mère, devant la porte de Bethphagé, à l'embranchement de deux chemins. Comme ils le déliaient, ceux à qui il appartenait, leur dirent : Que faites-vous? Pourquoi déliez-vous cet âne? — Le Maître en a besoin; répondirent-ils, ainsi que Jésus le leur avait prescrit.—Et on les laissa faire. Ils emmenèrent donc l'âne suivi de sa mère ; on le recouvrit de vêtements, et Jésus le monta [2]. Cependant la multitude, venue à Jérusalem pour la fête de Pâque, ayant appris que Jésus arrivait, sortit de la ville, des branches de palmier à la main, et vint à sa rencontre, en criant : *Hosanna* au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! — La foule étendait ses vêtements sur la route, on coupait aux arbres des rameaux de verdure, qu'on jetait sur son passage. A la descente du Mont des Oliviers, les disciples, d'une seule voix, glorifiaient Dieu pour toutes les merveilles dont ils avaient été témoins. Ils disaient : Béni le Roi qui vient au nom du Seigneur!

[1] Isaï., LXII, 11; Zach., IX, 9.

[2] C'est la seule fois que le Fils de l'homme, « qui n'avait pas où reposer sa tête, » ait voulu se servir d'une monture. Cela n'empêche pas nos rationalistes de dire : « Jésus parcourait la Galilée au milieu d'une fête perpétuelle. Il se servait d'une mule, monture en Orient si bonne et si sûre, et dont le grand œil noir, ombragé de longs cils, a beaucoup de douceur. » (*Vie de Jésus*, p. 189-190.)

Paix au ciel, et gloire dans les hauteurs du firmament! — La foule, tant celle qui précédait que celle qui suivait, répétait ces acclamations en disant : *Hosanna* au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit l'avénement du règne de David, notre père! *Hosanna*[1] au plus haut des cieux! — Quelques Pharisiens, mêlés à la foule, dirent alors à Jésus : Rabbi, faites taire vos disciples! — Si ceux-ci se taisaient, répondit-il, en vérité, je vous le dis, les rochers eux-mêmes pousseraient des acclamations! —

[1] Le mot *Hosanna* est composé de *Hosia* (Salut) et de *Na*, abréviation d'*Anna*, (Je vous prie.) Les Juifs en ont fait, par leurs acclamations assez ordinaires, une sorte d'interjection nationale, signifiant : *Salut, paix et gloire!* Le septième jour de la fête des Tabernacles s'appelle, dans leur calendrier, *Hosanna rabba* c'est-à-dire *le grand Hosanna*. (Pezron. *Histoire Evangélique*, tom. II, p. 191.) — Les rameaux de feuillage, ou *Lulabim*, qui furent portés à la main par les Juifs, dans cette ovation triomphale, furent des palmes : *Ramos palmarum*. Quant aux branchages, coupés sur les arbres et étendus le long de la route, ils durent être de diverses espèces. La montagne, dite des Oliviers, offrit naturellement des rameaux d'oliviers à l'enthousiasme de la foule. Le torrent du Cédron, qu'il fallut traverser, est bordé par des saules; enfin le myrte et le citronnier s'étageaient sur les flancs de la montagne de Sion. Il est donc probable que chacun de ces arbres fournit son contingent au triomphe du fils de David. — La coutume d'étendre des vêtements, sur le chemin où doit passer un personnage considérable, s'est maintenue jusqu'à nos jours en Orient. « En 1834, le consul anglais de Damas, M. Farran, passant par Bethléem, vit arriver à sa rencontre des centaines d'hommes et de femmes, qui tout à coup, comme par une inspiration subite, étendirent leurs habits à terre, devant son cheval, le suppliant d'intercéder pour eux auprès du vice-roi d'Egypte, dont ils avaient encouru la colère en se révoltant contre lui. » (Sepp. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 240-241.)

Cependant, quand il approcha de Jérusalem, en voyant la cité, il pleura sur elle. Jérusalem, Jérusalem, dit-il, toi qui tues les prophètes, et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule réunit ses poussins sous son aile, et tu ne l'as pas voulu [1] ! Si, du moins, en ce jour fait pour toi, tu connaissais enfin ce qui peut te donner la paix ! Mais, en ce moment, ces choses sont cachées à tes yeux. Des jours viendront où tes ennemis entoureront ton enceinte d'un mur de circonvallation ; ils t'enfermeront, et te serreront de toutes parts ! Ils te coucheront à terre, toi, et les fils que tu nourris dans ton sein ; ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'auras point connu le temps où tu fus visitée [2] ! — Après avoir ainsi parlé, il continua sa route. Quand il entra à Jérusalem, toute la cité était en mouvement. Qu'est-ce que cela ? disait-on. — Et le peuple s'écriait : C'est le Prophète Galiléen, Jésus de Nazareth ! — Ce fut ainsi que le Seigneur fit son entrée au Temple. En arrivant il chassa les vendeurs et les acheteurs, renversant les tables de change et les siéges des marchands de colombes. Il ne souffrait pas que nul transportât un vase dans le Temple, et il disait : « N'est-il pas écrit : Ma Maison s'appellera la Maison de la prière ! » Et vous en faites une caverne de voleurs ! — Cependant les aveugles, les boiteux, qui se trouvaient

[1] Matth., XXIII, 37. — [2] Matth., XXI, 1-9. Marc, XI, 1-9. Luc, XIX, 29-44. Joan., XII, 12-19.

sous les portiques, lui furent amenés, et il les guérit. Les Princes des Prêtres et les Scribes cherchaient le moyen de le perdre, mais ils craignaient de l'attaquer, parce que la foule lui témoignait son admiration. Témoins donc des merveilles qu'il opérait, et entendant les petits enfants eux-mêmes crier dans le Temple : *Hosanna* au fils de David! ils lui dirent : Entendez-vous ces acclamations? — Oui, répondit-il. Mais n'avez-vous pas lu ces paroles de l'Ecriture : « La bouche des enfants à la mamelle a célébré vos louanges, ô Seigneur[1]? » Si ces enfants se taisaient, les pierres elles-mêmes prendraient une voix. — Or, le soir étant venu, Jésus sortit de la ville[2]. »

[1] Psalm., VIII, 3. — [2] Matth., XXI, 10-15. Marc, XI, 11. Luc, XIX, 45-47.

CHAPITRE X.

LA SEMAINE SAINTE.

SOMMAIRE.

§ I. LUNDI SAINT.

1. Situation des esprits à Jérusalem. — 2. Retour de Jésus au Temple. Des étrangers demandent à lui parler. — 3. Quels étaient ces étrangers? — 4. Réponse d'Eusèbe à cette question. — 5. Le récit d'Eusèbe est rejeté comme apocryphe par la critique moderne. — 6. Découverte d'un monument qui confirme l'authenticité du récit d'Eusèbe. — 7. Texte de l'*Histoire d'Arménie*, par Moïse de Corène. La tradition victorieuse des arguments de la critique moderne.

§ II. MARDI SAINT.

8. Le figuier maudit sur le chemin de Béthanie. Objections du rationalisme. — 9. La saison des figues. — 10. Sens de la parabole en action du Figuier maudit. — 11. Source du pouvoir de Jésus. Parabole des deux Fils. — 12. Parabole des vignerons et du Père de famille. — 13. Parabole du festin nuptial. — 14. « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » — 15. Inintelligence de l'exégèse rationaliste. — 16. Les Sadducéens et la résurrection des morts. — 17. Le plus grand commandement. — 18. Dernier anathème contre les Scribes et les Pharisiens. Le tronc des offrandes. La pauvre veuve. — 19. Prophétie de la ruine de Jérusalem. — 20. Authenticité de la prophétie évangélique. — 21. La fin du monde. — 22. Parabole des dix Vierges. — 23. Le jugement dernier.

§ III. MERCREDI SAINT.

24. Le figuier, maudit la veille, est complétement désséché. — 25. Le conciliabule du Sanhédrin. Judas Iscariote vend son Maître.

§ IV. JEUDI SAINT.

26. Préparation de la dernière Pâque. La *Parasceve*. Le Cénacle. Jésus lave les pieds des Apôtres. — 27. La Cène pascale selon le rituel

judaïque. — 28. Institution de l'Eucharistie. — 29. Jésus révèle aux Apôtres la trahison de Judas et désigne le traître à saint Pierre et à saint Jean. — 30. Confirmation de la primauté donnée à saint Pierre. — 31. Prédiction de la chute de saint Pierre. Promesse d'envoyer l'Esprit-Saint aux Apôtres. — 32. Sortie du Cénacle. La Vigne véritable. Derniers enseignements. Acte de foi des Apôtres. — 33. Le torrent du Cédron. Prière de Jésus.

§ I. Lundi Saint.

Situation des esprits à Jérusalem.

1. L'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem avait tranché nettement les positions. Le Sanhédrin et le peuple se trouvaient maintenant divisés. La sentence d'excommunication d'un côté, l'ovation populaire de l'autre; la mort dans la pensée du Grand Conseil, la royauté de David, dans les acclamations de la foule, tels étaient les deux éléments contradictoires qui résumaient l'état des esprits. L'Evangéliste représente clairement la situation par ces paroles : « Les témoins qui avaient entendu le Seigneur appeler Lazare du tombeau, et qui avaient vu le mort ressusciter, attestaient la vérité du miracle. C'est pour cela que la multitude, informée du prodige, était venue au-devant de Jésus. Mais les Pharisiens se disaient entre eux : Vous voyez que nous ne gagnons rien! Voilà que tout le monde court à lui[1] ! » La résurrection de Lazare avait donc été, pour la multitude, la dernière et solennelle démonstration de la divinité de Jésus. Après ce prodige éclatant, irrésistible, toutes les hésitations précédentes ont disparu.

[1] Joan., XII, 17-19.

Jésus est le Messie, l'héritier du trône de David, le véritable roi d'Israël! Cependant Lazare n'était pas le seul que le divin Maître eût ressuscité d'entre les morts. La fille de Jaïr[1], le fils de la veuve de Naïm[2], rendus à la vie par une parole du Sauveur, avaient depuis long-temps appris à la Judée entière la puissance divine de Jésus. Mais les circonstances des deux résurrections précédentes, le lieu où elles s'étaient accomplies, les personnes qui en avaient été l'objet ne présentaient ni la même notoriété, ni le même caractère solennel. La fille de l'officier de Capharnaüm, était encore sur le lit mortuaire où elle venait de rendre le dernier soupir, quand la voix toute-puissante de Jésus la ranima. Le fils de la veuve de Naïm n'avait pas encore pris possession de son tombeau, « de la maison de son éternité, » comme disaient les Juifs, quand il se leva du cercueil sur l'ordre de Notre-Seigneur. Or les Hébreux croyaient, avons-nous dit, que l'âme voltigeait pendant trois jours autour de sa dépouille mortelle, afin d'y rentrer, et qu'elle l'abandonnait définitivement quand les signes de décomposition commençaient à se manifester sur le cadavre. La constatation officielle de la mort demandait donc trois jours; voilà pourquoi le monument funèbre n'était clos sans retour qu'après ce laps de temps. Ce fut, sans doute pour la même raison que le Sauveur du monde voulut ressusciter lui-même

[1] Voir *Chapitre* v de cette *Histoire*, § vii, nos 48, 49. — [2] *Chapitre* vi, § v, nos 25-27.

le troisième jour après sa mort. Très-certainement les conditions dans lesquelles s'était accomplie la résurrection de Lazare rehaussèrent, aux yeux des Juifs l'éclat du prodige. Le théâtre de l'événement, sa date, la personne sur laquelle il s'opérait, tout ici défiait ici la critique la plus ombrageuse. Jérusalem, à l'approche des fêtes de Pâque, était encombrée d'une multitude accourue de tous les points de l'univers. Béthanie était aux portes de Jérusalem, et Lazare lui-même était connu de la capitale entière. La maladie, la mort, la sépulture et la résurrection de Lazare, n'avaient pu rester ignorées. Une immense publicité entourait ces faits. Les Princes des Prêtres eux-mêmes ne cherchent point à les révoquer en doute. Ils se plaignent seulement de voir le peuple courir à Jésus. Ils excommunient Lazare et voudraient le mettre à mort, pour se débarrasser d'un témoin vivant, dont la seule présence en dit plus, sur la divinité de Jésus, que tous les raisonnements et les discours. Pendant la nuit, ils délibèrent sur les moyens d'accomplir leur œuvre de haine et de vengeance. Cependant Jésus se retire, selon sa coutume, sur la Montagne des Oliviers, priant pour le monde, qu'il allait racheter de son sang[1].

Retour de Jésus au Temple. Des

2. Le lendemain (lundi) il revint au Temple. « Or, dit l'Evangéliste, parmi la foule réunie sous les portiques, se trouvaient quelques Gentils, venus pour adorer Dieu, dans la

[1] *Erat autem diebus docens in templo, noctibus vero exiens morabatur in monte qui vocatur Oliveti.* (Luc, XXI, 37.)

solennité pascale. Ils s'approchèrent de Philippe, qui était de Bethsaïda en Galilée, et ils le priaient, en disant : Seigneur, nous voudrions voir Jésus. — Philippe en avertit André, puis André et Philippe le dirent à Jésus. Mais Jésus leur répondit : L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment tombant à terre, ne meurt d'abord, il ne fructifie point; mais s'il meurt, il produit du grain en abondance. Qui aime sa vie la perdra; et qui la sacrifie en ce monde la garde pour l'éternité. Si quelqu'un me veut servir, qu'il me suive. Là où je suis, là sera aussi mon serviteur. Si quelqu'un se fait mon serviteur, il sera honoré par mon Père. En ce moment, mon âme est agitée[1]. Et que dirai-je? Père sauvez-moi de cette heure? Mais c'est pour cela que je suis venu en cette heure. Père, glorifiez votre nom! — Alors une voix du ciel se fit entendre; elle disait : Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore! — La foule qui était là et qui entendit la voix, disait : C'est un coup de tonnerre! — D'autres : Un Ange lui a parlé! — Mais Jésus reprit : Ce n'est point pour moi, mais pour vous, que la voix s'est fait entendre. Maintenant commence la crise du monde; le prince de ce monde va être jeté dehors. Pour moi, quand

étrangers demandent à lui parler

[1] L'expression grecque : Ἡ ψυχή μου τετάρακται, est la même que celle de la phrase précédente : Ὁ φιλῶν τὴν ψυχὴν αὐτοῦ, ἀπολέσει αὐτήν. « Qui aime son *âme* (sa vie) la perdra. » Nous croyons donc que le sens est celui-ci : « En ce moment, ma vie est menacée. » Toutefois nous conservons la traduction reçue.

je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi.— Il révélait, par cette parole, le genre de mort qu'il devait subir. Le peuple lui répondit : Nous avons appris par l'Écriture que le Christ demeurera éternellement [1]. Comment donc dites-vous : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé de terre? Quel est ce Fils de l'homme dont vous parlez? — Jésus leur dit : La lumière est encore, pour un peu de temps, au milieu de vous. Marchez donc, pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous enveloppent. Qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière, confiez-vous à elle, afin que vous soyez des enfants de lumière. — Or, malgré les miracles opérés sous leurs yeux, les Juifs ne croyaient point en lui. Ainsi s'accomplissait la parole du Prophète Isaïe : « Seigneur, qui donc a voulu croire à votre enseignement? qui donc a reconnu la puissance de votre bras [2]? » C'est pourquoi ils ne pouvaient croire, et leur obstination réalisait cette autre prédiction d'Isaïe : « Le Seigneur les a frappés d'aveuglement, il a endurci leur cœur, de peur qu'ils ne voient de leurs yeux, que leur cœur ne s'ouvre à l'intelligence et qu'ils n'obtiennent le salut par le repentir [3]! » Telle avait été la prophétie d'Isaïe, alors qu'il avait contemplé par avance la gloire du Christ, et qu'il en avait prédit l'avénement. Cependant, même parmi les Princes du peuple, un grand nombre crurent à Jésus, sans oser toutefois en faire

[1] Is., XL, 8. — [2] Is., LIII, 1. — — [3] Is., VI, 10.

publiquement l'aveu, de peur d'être exclus de la Synagogue par les Pharisiens. Ils préférèrent ainsi leurs intérêts humains à la gloire de Dieu. Jésus donc élevant la voix, s'écria : Celui qui croit en moi, ne croit pas seulement en moi, mais en Celui qui m'a envoyé : qui me voit, voit Celui qui m'a envoyé. Moi, la lumière, je suis venu en ce monde, afin que quiconque croit en moi ne demeure point dans les ténèbres. Si quelqu'un entend ma parole et ne la garde point, je ne le juge pas, car je ne suis pas venu juger le monde, mais le sauver. Celui qui me méprise et ne reçoit pas ma parole, celui-là a un juge qui le condamnera ; ma parole même le jugera au dernier jour. En effet ce n'est pas de moi-même que je parle. Le Père qui m'a envoyé m'a donné l'ordre de parler, et m'a prescrit en même temps ce que je dois dire. Or je sais que son commandement est la vie éternelle. Donc, tout ce que je dis, je le dis tel que mon Père me l'a ordonné [1]. — Après avoir ainsi parlé, comme le soir était venu, il les quitta, et, sortant de la ville, se retira à Béthanie, avec les douze. [2] »

Quels étaient ces étrangers ?

3. La solennité nationale de la Pâque attirait, on le sait, une multitude de Juifs, dispersés sur toute la surface de l'empire romain. Un grand nombre d'étrangers devaient naturellement se transporter à Jérusalem, en cette circonstance, soit dans une intention pieuse, (car la religion romaine était cosmopolite et ne se faisait aucun scrupule

[1] Joan., XII, 20 ad ultim. — [2] Matth., XXI, 17. Marc, XI, 19.

d'adorer les dieux des nations étrangères,) soit pour des intérêts de commerce, ou même par le simple attrait de la curiosité, et uniquement pour voir le Temple, l'une des sept merveilles du monde, dans l'éclat et la splendeur inaccoutumés que lui donnaient la réunion de tant de fidèles et les pompes de la fête pascale. Mais l'Evangile nous révèle ici un fait significatif. Parmi les « Gentils » ou « Hellènes, » ainsi que les nomme saint Jean, venus cette année à Jérusalem, quelques-uns ont encore un autre but; « Ils veulent voir Jésus. » La réputation du Sauveur avait donc franchi les limites de la Judée. Le bruit de ses miracles s'était répandu, ainsi que l'attestent expressément saint Matthieu[1] et saint Marc[2], dans la Phénicie, la Syrie, et les provinces Arabes. Mais pourquoi, puisque le divin Maître est en ce moment dans le Temple, ces étrangers ont-ils besoin de recourir à l'intervention de Philippe, l'un des Apôtres! Ce détail, noté en passant par l'écrivain sacré, est encore une preuve d'authenticité intrinsèque. Les « étrangers » ne pouvaient franchir l'enceinte du Parvis, appelé de leur nom « Parvis des Gentils[3]. » Or, Notre-Seigneur enseignait alors la multitude dans le « Parvis des Juifs, » dont l'accès était interdit aux étrangers. Les « Hellènes » s'adressent

[1] Matth., IV, 24. *Et abiit opinio ejus in totam Syriam.* — [2] Marc, III, 8. *Et ab Idumæa et trans Jordanem, et qui circa Tyrum et Sydonem, multitudo magna audientes quæ faciebat, venerunt ad eum.* — [3] Cf. *Hist. génér. de l'Eglise,* tom. II, p. 466, et tom. IV, p. 149.

donc à l'apôtre Philippe, pour obtenir la faveur de « voir Jésus. » Cette expression d'*Hellènes*, dans la langue juive, s'appliquait, depuis l'empire d'Alexandre le Grand, et surtout depuis le règne d'Antiochus Epiphane, non-seulement aux Grecs proprement dits, mais à l'universalité des nations Orientales soumises à l'influence de la civilisation grecque. « Quel fut, dit le docteur Sepp, l'objet précis de l'entrevue, que ces étrangers désiraient obtenir du Sauveur? L'Evangéliste ne nous l'indique point ; mais deux documents d'une importance capitale, suppléent en partie à ce silence[1]. » Nous allons les reproduire dans leur intégrité.

Réponse d'Eusèbe à cette question.

4. Eusèbe de Césarée, dans son *Histoire Ecclésiastique*, s'exprimait ainsi, en l'an 315 de l'Ere Chrétienne : « La divinité de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, se manifestant par des œuvres si prodigieuses, attirait, des contrées étrangères et les plus éloignées de la Palestine, une multitude innombrable de malades et d'infirmes, qui espéraient obtenir de lui la guérison. Le roi Agbar, qui gouvernait alors, et non sans gloire, les nations situées au delà de l'Euphrate, était atteint d'une maladie, déclarée incurable par la médecine humaine. En apprenant les étonnants miracles opérés par Jésus, dont le nom était alors sur toutes les lèvres, et dont la puissance était unanimement attestée, il lui adressa, par son secrétaire, des lettres où il le suppliait de venir à Edesse et de le guérir. Mais Jésus ne

[1] Sepp. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* tom. II, p. 250.

se rendit pas à cette invitation. Cependant, il ne dédaigna point de lui répondre par une lettre, dans laquelle il lui promettait de lui envoyer un de ses Disciples, qui lui rendrait la santé à lui-même, et qui apporterait le salut à tout son entourage. La réalisation de la promesse ne se fit pas longtemps attendre. En effet, après la Résurrection du Christ et son Ascension au ciel, Thomas, l'un des douze Apôtres, obéissant à une inspiration divine, envoya Thadée, l'un des soixante douze Disciples, à Edesse, pour y prêcher l'Evangile. Nous en avons la preuve solennelle, dans les archives de cette ville, où régnait alors Agbar. Les actes publics, renfermant l'histoire antique d'Edesse et le récit du règne d'Agbar, se sont conservés jusqu'à nos jours. Nous les avons parcourus, et il nous a semblé important de transcrire ici les deux lettres, telles que nous les avons tirées de ces archives, en les traduisant fidèlement du syriaque :

« Exemplaire de la lettre écrite par Agbar à Jésus, et envoyée à Jérusalem par Ananias, le courrier.

» Agbar, toparque d'Edesse, à Jésus, le Sauveur excellent, apparu dans la région de Jérusalem, salut. J'ai entendu parler de vous et des cures que vous opérez, sans remèdes ni plantes médicinales. On dit que vous rendez la vue aux aveugles, l'usage des jambes aux boiteux; que vous purifiez de la lèpre ; que vous chassez les démons et les esprits impurs; que vous guérissez les infirmes des maladies les

plus invétérées, et qu'enfin vous ressuscitez les morts. En apprenant de vous toutes ces merveilles, je me suis persuadé ou que vous étiez Dieu même descendu du ciel, ou certainement le Fils de Dieu. C'est pourquoi j'ai voulu vous écrire, pour que vous daigniez nous visiter, et me guérir de la maladie dont je souffre. J'apprends en effet que les Juifs vous persécutent, et forment contre vous des trames hostiles. Or la cité où je règne est petite, mais elle est assez bien ornée ; elle suffira pour nous deux.

» Telle est cette lettre écrite par Agbar, à une époque où le rayon de la lumière divine ne l'éclairait encore que faiblement. Voici maintenant la réponse que Jésus lui renvoya, par le même secrétaire. Elle est courte, mais pleine de force et d'efficacité.

» Réponse de Jésus à Agbar le toparque, apportée par Ananias, le courrier.

Agbar, vous êtes heureux d'avoir cru en moi, sans m'avoir vu ! Car il a été écrit de moi : « Ceux qui me verront ne croiront point en moi, afin que ceux qui ne me verront pas aient la foi, et recouvrent la vie éternelle[1] ». Vous m'écrivez pour que j'aille à vous. Mais il me faut accomplir ici toutes les choses pour lesquelles j'ai été envoyé ; et, après qu'elles seront accomplies, je dois retourner à Celui qui m'a envoyé. Quand je serai remonté près de Lui, alors je vous enverrai un de mes disciples, afin qu'il vous guérisse de votre maladie et

[1] Isaï., VI, 9-10.

qu'il ouvre pour vous, et pour ceux qui vous entourent, le chemin de la vie [1]. »

Le récit d'Eusèbe est réfuté comme apocryphe par la critique moderne.

5. Ce passage d'Eusèbe de Césarée, cité avec éloge par Saint Jérôme, et connu par toute la tradition, avait été accepté comme authentique pendant plus de mille ans. La critique du XVII[e] siècle le rejeta, avec tant d'autres, parmi les récits légendaires et les productions apocryphes. Qu'était cet *Abgar* ou *Agbar?* demandait-on. « Il régna, non sans gloire, sur l'Arménie; » dit Eusèbe, et cependant son nom ne se retrouve nulle part. Quelle autorité que celle d'Ananias, le *cursor* royal? Agbar n'est pas même un nom Arménien, c'est un nom Arabe. Et d'ailleurs que d'invraisemblances dans ce récit! Comment supposer qu'un pareil message n'eût pas laissé de traces dans l'Evangile? Cependant aucun des historiens sacrés n'en dit un mot. Enfin, ajoutaient les critiques, on sait que Jésus n'a jamais écrit autre chose que les caractères tracés du bout du doigt, sur le pavé du Temple, dans le jugement de la femme adultère. Et voilà qu'Eusèbe ose dire: « Jésus ne dédaigna point de répondre une lettre écrite à Agbar! » Ce dernier argument paraissait surtout péremptoire; il s'appuie sur la tradition immémoriale de l'Eglise Catholique, et par conséquent d'une vérité absolue, savoir que Jésus n'a pas laissé, sur la terre, un seul

[2] Euseb. Cæsariens. *Histor. Eccl.*, lib. I, cap. XIII. Patrol. Græc., tom. XX, col. 120-123.

monument écrit. Cependant si Eusèbe, en pleine paix, sous le règne de Constantin le Grand, a pu tromper un des siècles les plus éclairés de l'histoire, en parlant des archives d'Edesse qu'il avait vues, et dans lesquelles il avait traduit, sur les originaux eux-mêmes, du syriaque en grec, deux actes d'une pareille valeur; s'il a pu inventer tout ce récit, et léguer une telle fable à la postérité, quel sera le témoignage historique dont l'authenticité pourra jamais être garantie? Eusèbe de Césarée, l'un des prélats les plus célèbres de son temps, l'historien partout ailleurs le plus précis et le plus véridique, se sera donc sciemment et volontairement déshonoré, par une imposture qui n'avait pas même d'objet; car enfin la croix triomphante venait de monter au Capitole. Il n'était nullement besoin de consolider, par un mensonge officiel, public et si dangereux, une religion qui venait de conquérir le successeur des Césars. Telles seraient pourtant les circonstances au milieu desquelles l'historien aurait dit : J'ai retrouvé, dans les archives d'Edesse, deux documents écrits en syriaque. Chacun peut y consulter, s'il lui plaît, les originaux qui y sont restés. En voici la traduction littérale, faite par moi, avec la plus scrupuleuse fidélité! Une pareille invention attribuée à Eusèbe était absurde. Cependant la critique maintint obstinément sa dénégation, et, à l'heure qu'il est, il nous faut bien le dire, l'opinion publique en France est faite sur ce point. Le lecteur s'est peut-être déjà demandé :

Est-ce sérieusement qu'on nous parle des lettres apocryphes du fabuleux Agbar?

Découverte d'un monument qui confirme, l'authenticité du récit d'Eusèbe.

6. Toutefois, il s'est produit, dans l'intervalle, un document inattendu, parfaitement authentique, et qui justifie la tradition de l'Eglise, tout en donnant invinciblement raison à Eusèbe de Césarée contre ses détracteurs. Nous voulons parler du texte syriaque de l'*Histoire d'Arménie*, écrite par Moïse de Corène. (370-450) Publié pour la première fois, à Londres, en 1736, avec une traduction latine et des notes, par Whiston, ce texte a été reproduit, en 1841, à Venise, avec une traduction française par Le Vaillant de Florival. Chose étrange! La France tout entière semble encore aujourd'hui ignorer son existence. Tant l'erreur accréditée et officielle aime à organiser la conspiration du silence, autour des monuments qui pourraient troubler sa quiétude et renverser ses thèses de parti-pris! Moïse de Corène, archevêque de Pakrevan, composait en syriaque son *Histoire d'Arménie,* à l'époque même où Eusèbe de Césarée réunissait tous les documents officiels sur la vie du Sauveur, qu'il traduisait en grec, et insérait dans son *Histoire Ecclésiastique.* Moïse de Corène s'était fait l'historien de sa nation, pendant qu'Eusèbe devenait celui de l'Eglise universelle. Les deux auteurs n'ont rien de commun, ni dans leur but, ni dans leur objet. Aussi différents de patrie que de langage, l'un écrit les annales de son pays dans l'idiome national, l'autre rassemble les éléments d'une

histoire des origines chrétiennes, dans l'idiome scientifique de son temps. La fortune des deux ouvrages fut en raison directe de leur importance réciproque. L'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe conquit de prime abord son rang parmi les monuments immortels ; toutes les générations chrétiennes l'ont connue et étudiée. L'*Histoire d'Arménie*, par Moïse de Corène, s'éclipsa au milieu des désastres de l'Orient, elle fut complètement oubliée jusqu'en 1736. Dès lors sa réapparition, presque inaperçue en France [1], n'a cessé de préoccuper le monde savant, en Italie, en Angleterre et en Allemagne.

Texte de l'histoire d'Arménie par Moïse de Chorène. La tradition victorieuse des arguments de la critique moderne.

7. Or toutes les inconnues laissées dans l'ombre par le texte d'Eusèbe sont éclaircies par l'auteur arménien, qui consacre sept chapitres de son histoire au règne d'Agbar. Le nom syriaque de ce prince etait *Avagaïr*, que les Grecs et les Latins, dit Moïse de Corène, pour éviter la difficulté de prononciation, transformèrent en celui d'Agbar ou Abgar. Célèbre dans tout l'Orient par sa clémence, sa modération, sa justice, et les longues prospérités de son règne, Avagaïr, fils d'Arsamès, roi d'Arménie, monta sur le trône à l'époque où le Sauveur naissait à Bethléem. A cette date,

[1] Moses Chorenensis. *Historiæ Armeniacæ libri III*, Armeniace ediderunt, Latine verterunt, notis illustrarunt Gulielmus et Georgius Gul. Whistoni Filii. Londini. Whiston, 1736, in-4°. Tel est le titre exact de l'édition *princeps*, devenue aujourd'hui fort rare. Nous faisons des vœux pour que cet important ouvrage puisse trouver place dans la Patrologie publiée par l'illustre éditeur catholique, M. l'abbé Migne.

l'Arménie devint tributaire des Romains. « César Auguste venait d'ordonner le recensement de l'univers. En conséquence de cet édit, les procurateurs romains furent envoyés en Arménie. Ils apportaient avec eux des effigies du César-Auguste, et les placèrent dans tous les temples[1] » Avagaïr reconnut la suzeraineté de Rome, mais il conserva son indépendance vis-à-vis des prétentions d'Hérode l'Iduméen et, plus tard, d'Herode le Tétrarque, auxquels il fit la guerre avec succès. Son armée, jointe à celle d'Arétas, infligea au meurtrier de Saint Jean-Baptiste la sanglante défaite de Machéronta. Dans une expédition en Perse, il rétablit sur le trône de ce pays le roi Artasès, auquel ses frères voulaient ravir l'héritage paternel. Cette intervention grandit son influence. Hérode Antipas, Pilate lui-même, en qualité de gouverneur de Judée, incriminèrent la conduite d'Avagaïr. Leurs accusations, portées à la cour de Tibère, présentaient le roi d'Arménie comme un ambitieux prêt à secouer le joug impérial, et appuyant, dans les états voisins, une politique hostile aux intérêts de Rome. « En

[1] On peut joindre ce témoignage de l'historien d'Arménie à ceux que nous avons cités précédemment, pour établir la réalité du *Dénombrement de l'Empire*, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ (Tome I de cette *Histoire*, p. 165-189.) Voici la traduction latine littérale du texte syriaque : *Imperaverat enim Cæsar Augustus, ut in Lucæ Evangelio narratur, per universum orbem censum institui; eâque de re romani procuratores in Armeniam missi sunt qui Cæsaris Augusti effigiem attulerunt et in omnibus sanis collocarunt.* (Moses Chorenens. *Hist. Arm.*, lib. II, cap. xxv.)

ce temps, dit Moïse de Corène, le tribun de César, Marinus, gouvernait la Phénicie, la Palestine, la Syrie et la Mésopotamie [1]. Avagaïr députa près de lui deux de ses officiers, Marihab, gouverneur d'Alznia [2] et Samsagram, prince de l'Apahunie, [3] auxquels il adjoignit son fidèle Ananus. Ils devaient exposer au Proconsul les véritables motifs de l'expédition de Perse, et lui remettre une copie du traité conclu entre Artasès et ses frères. Les ambassadeurs rencontrèrent Marinus à Eleuthéropolis; ils en obtinrent l'accueil le plus favorable. Le Proconsul fit répondre à Avagaïr de se tranquilliser au sujet des accusations transmises à César, l'assurant qu'elles n'auraient aucune suite fâcheuse, pourvu qu'il se montrât fidèle à payer le tribut précédemment fixé. En revenant, les trois députés passèrent par Jérusalem. Ils voulurent voir le Christ, dont la renommée publiait en ce moment les miracles. Ils furent eux-mêmes témoins des prodiges qu'il opérait, et, de retour dans leur patrie, les racontèrent à Avagaïr. Ce prince, en les entendant, laissa éclater son admiration : « Cela dépasse la puissance humaine! s'écria-t-il. Un Dieu peut seul ressusciter les morts! » Cependant le roi était atteint d'une infirmité qu'il avait contractée, sept années auparavant, dans son expédition en Perse, et qui résistait à tous les efforts

[1] Tacite (*Histor.* lib. VI, cap. x.) nous apprend, en effet, qu'à cette époque, Ælius Lamia ayant été nommé Proconsul de Syrie, ne put se rendre dans cette Province, et l'on envoya à sa place Julius Marinus. — [2] Province d'Arménie — [3] It.

des médecins. Il écrivit donc à Jésus, pour le supplier de venir à Edesse et de lui rendre la santé. Voici le texte de cette missive.

» Lettre d'Avagaïr au Christ Sauveur.

« Avagaïr, fils d'Arsamès, prince d'Arménie, à Jésus, le Sauveur bienfaisant, apparu au pays de Jérusalem. J'ai entendu parler de vous, et des guérisons opérées par vos mains. On dit que vous rendez la vue aux aveugles ; que vous faites marcher les boiteux ; que vous purifiez de la lèpre ; que vous guérissez ceux qui souffrent de maladies invétérées, et même que vous ressuscitez les morts. En apprenant toutes ces merveilles, j'ai compris ou que vous êtes Dieu descendu du ciel, ou le Fils de Dieu. C'est pourquoi je vous écris, vous suppliant de venir près de moi et de me guérir de l'infirmité dont je suis atteint. Je sais aussi que les Juifs frémissent de rage contre vous, et qu'ils songent à vous persécuter. Or, j'ai une cité, petite il est vrai, mais agréable ; elle nous suffira à tous deux.

» Ceux qui devaient remettre cette lettre à Jésus le rencontrèrent à Jérusalem. L'Evangile a mentionné le fait en ces termes : « Quelques Gentils, parmi ceux qui étaient montés au Temple pour adorer, le jour de la Pâque, s'approchèrent de Philippe de Bethsaïda en Galilée, et ils le priaient en disant : Seigneur, nous voudrions voir Jésus. — Philippe alla le dire à André, et tous deux en avertirent Jésus [1]. »

[1] Joan., XII, 20-22.

Or, le Sauveur, à cette époque, et dans les circonstances où il se trouvait, refusa de se rendre à l'invitation du roi, mais il daigna lui répondre, en ces termes :

« Réponse à la lettre d'Avagaïr à Jésus, écrite par Thomas, l'Apôtre, sur l'ordre du Sauveur.

» Celui-là est bienheureux qui croit en moi, quoiqu'il ne me voie point. Car il a été écrit de moi : « Ceux qui me voient ne croiront pas en moi, et ceux qui ne me verront pas croiront et vivront. » Vous m'avez écrit pour que j'aille à vous. Il me faut accomplir ici toutes les choses pour lesquelles j'ai été envoyé à Jérusalem. Quand je les aurai consommées, je monterai vers Celui qui m'a envoyé, et, après que je serai monté à lui, je vous enverrai l'un de mes Disciples, qui vous guérira de votre infirmité, et vous donnera la vie, à vous et à ceux qui sont avec vous [1].

» Ananus, le *cursor* d'Avagaïr, apporta cette lettre, avec l'image du Sauveur, qui existe aujourd'hui à Edesse. Les deux lettres sont aussi conservées dans les Archives publiques de cette ville [2]. »

Nous avons reproduit, sans tenir compte du double emploi, le texte des deux lettres cité par Moïse de Corène. Il est complétement identique avec celui d'Eusèbe. Les deux écrivains ne se sont pas copiés. Les différences que présente leur récit le prouvent surabondamment. Mais quelle

[1] Moses Chorenensis. *Histor. Armeniac.* lib. II, cap. XXIX, p. 132.— [2] Id. Ibid., p. 139, 140.

confirmation puissante, pour l'historien grec, dans la découverte du manuscrit de l'auteur Syriaque. Agbar, cet inconnu, presque fabuleux, au nom évidemment Arabe, disait l'ancienne critique, est maintenant, sous son véritable nom d'Avagaïr, l'un des souverains les plus illustres d'Arménie. L'Evangile a positivement fait allusion aux relations de ce prince avec le Sauveur [1]. Enfin, la tradition, attestant que Jésus n'a jamais rien écrit, se trouve admirablement confirmée par le texte de Moïse de Corène. Précédemment les défenseurs d'Eusèbe répondaient à l'objection des adversaires par une conjecture fort plausible. Ils disaient : Rien dans la réponse à Agbar, reproduite par l'Evêque de Césarée, ne prouve qu'il soit question d'une lettre autographe. Il est parfaitement admissible qu'un des Apôtres, sous la dictée du Sauveur, ait écrit ce message. Telle était leur argumentation ; mais elle avait le tort de reposer sur une base entièrement hypothétique. On opposait théorie à théorie, et la controverse paraissait interminable. Le monument syriaque a tranché la difficulté. Ce n'est point le Sauveur lui-même qui a tracé les caractères de la lettre à Agbar ; ils ont été écrits, sous sa dictée, « par l'Apôtre

[1] Outre le passage de saint Jean, cité par Moïse de Chorène comme se rapportant au fait du message d'Agbar, saint Matthieu et saint Marc nous apprennent que la réputation de Jésus s'était répandue dans toute la Syrie : *Et abiit opinio ejus in totam Syriam, et obtulerunt ei omnes male habentes.* (Matth., IV, 24.) *Et ab Idumæâ et trans Jordanem, et qui circa Tyrum et Sidonem multitudo magna, audientes quæ faciebat, venerunt ad eum.* (Marc., III, 8.)

Thomas. » Voilà comment chaque découverte, dans le domaine de l'histoire, de l'archéologie et des littératures antiques, vient redresser les erreurs d'un autre âge, corroborer la tradition de l'Eglise, et illuminer, d'un rayon d'authenticité saisissante, chaque mot de l'Evangile !

§ II. Mardi Saint.

8. « Le lendemain matin (mardi), étant sorti de Béthanie avec ses disciples, Jésus revint à la ville sainte. Pendant le voyage, il eut faim. Ayant aperçu de loin un figuier, planté sur le bord de la route, et couvert de feuilles, il s'approcha pour y trouver quelque fruit. Mais il ne s'y rencontra que des feuilles ; car ce n'était pas la saison des figues. S'adressant donc à l'arbre stérile, il prononça ces paroles : Que jamais un seul fruit ne naisse sur ta tige ! — A l'instant le figuier commença à se dessécher. Or, les disciples avaient entendu cette parole [1]. » Le figuier maudit sur le chemin de Béthanie. Objections du rationalisme.

L'historien sacré laisse soupçonner, plutôt qu'il ne l'exprime, l'étonnement des Disciples, en cette circonstance. Le lendemain, en retrouvant desséché jusqu'à la racine le figuier maudit, ils interrogeront leur maître. Jusque-là ils gardent un silence respectueux, que les rationalistes modernes n'ont garde d'imiter. Voici ce qu'ils ont osé écrire : « Parfois on eût dit que la raison de Jésus se troublait. Sa douceur naturelle semblait l'avoir abandonné ; il était quel-

[1] Matth., XXI, 18-19. Marc, XI, 12-14.

quefois rude et bizarre. Les disciples ne le comprenaient plus, et éprouvaient devant lui une espèce de sentiment de crainte. Sa mauvaise humeur contre toute résistance l'entraînait jusqu'à des actes inexplicables et en apparence absurdes [1] ! » La critique nouvelle se croit suffisamment autorisée à formuler, au nom de la science, ces généralités blasphématoires, et ne prend pas autrement la peine de les justifier. Il est donc évident, pour elle, que chercher des fruits sur un figuier, quand on n'était point à la saison des figues, constituait « un acte absurde ; » et que la « mauvaise humeur de Jésus contre toute résistance l'entraînait à des bizarreries inexplicables. » Mais, puisque le figuier maudit se dessécha sur la parole de Jésus, puisque les Disciples furent témoins de ce phénomène, nous ne sommes plus seulement en présence d'un « acte absurde, ou d'un emportement causé par la mauvaise humeur. » Chaque jour, il arrive à un caractère irritable et violent de proférer une malédiction contre un objet inanimé, l'arbre d'un jardin, le buisson d'épines d'un sentier, ou la branche incommode qui gêne le passage. L'arbre, le buisson, le rameau importun ne s'en portent pas plus mal : il n'y a de perdu que les paroles vaines, arrachées par la colère au « passant de mauvaise humeur. » Le vent les emporte, et nul

[1] *Vie de Jésus*, p. 318, 319. L'auteur justifie son assertion par la note suivante. « Marc, XI, 12-14. » La citation indiquée nous renvoie précisément à l'épisode du figuier maudit.

ne les remarque. Sur le chemin de Béthanie à Jérusalem, le Sauveur éprouve le sentiment de la faim. Il aperçoit de loin un figuier. Il s'en approche avec calme; sa démarche ne trahit aucune précipitation; il n'y trouve que des feuilles. Sans frapper d'un bâton l'arbre stérile, sans proférer aucune plainte, il dit : « Que jamais un seul fruit ne naisse sur ta tige ! » et à l'instant le figuier se dessèche. Voilà un miracle du premier ordre. Il ne s'agit point d'une guérison « opérée par une douce parole sur une organisation nerveuse et troublée, ni sur une imagination crédule. » Le système nerveux d'un arbre, la crédulité naïve d'un figuier ne s'ébranleront jamais, « à la vue d'un homme d'élite, ou d'une nature exquise. » C'est donc le miracle qui domine souverainement, dans ce récit Evangélique. Le rationalisme a pu se flatter de le faire disparaître, et de donner le change aux lecteurs, en se rejetant sur l'apparence d'un « acte absurde et inexplicable. » Mais admettons un instant son hypothèse. Supposons que la conduite de Jésus eût été alors aussi déraisonnable qu'il le voudrait; accordons-lui l'étrange « bizarrerie, » la « rudesse » repoussante d'une « mauvaise humeur qui s'irrite contre tous les obstacles. » Evidemment, ce sont là les passions, les violences, les entraînements d'un homme. Comment donc les Apôtres, les Disciples, témoins oculaires de ces prétendues extravagances, se sont-ils laissés égorger pour affirmer que cet homme « rude et bizarre, cet exalté » dont la raison se

troublait et dont la mauvaise humeur touchait au délire, était Dieu ? Plus vous abaissez le caractère de Jésus vivant, plus vous grandissez le miracle de la foi à Jésus ressuscité. Il n'est pas besoin d'être philologue, académicien, ni savant, pour distinguer un acte de folie d'une action raisonnable. Si Jésus n'eût été qu'un fou, ses disciples seraient demeurés à Tibériade ou à Capharnaüm, pêcheurs de poissons, et ne fussent jamais devenus pêcheurs d'hommes.

La saison des figues.

9. Il y a donc, dans la malédiction du figuier, sur le chemin de Béthanie, un fait d'un caractère éminemment surnaturel ; un prodige manifeste, sur lequel il nous faut d'autant plus insister que le rationalisme semble plus disposé à le méconnaitre. « Sorti le matin de Béthanie, avec ses Disciples, dit le texte sacré, Jésus revint à la ville sainte, et durant le trajet il eut faim. » La distance de Béthanie à Jérusalem n'était que d'environ quatre kilomètres. Avec nos habitudes actuelles, on s'expliquerait difficilement qu'un voyageur, ayant pris le repas du matin, avant de se mettre en route, pût éprouver, en un si court intervalle, le sentiment de la faim. Ces détails sembleront, peut-être, indifférents, et d'une recherche trop minutieuse à certains esprits. Pour nous, nous déclarons qu'en ce siècle, où l'ignorance des mœurs juives et de la civilisation biblique est universelle, le seul moyen de faire toucher du doigt l'absurdité des attaques dirigées contre nos Livres saints est précisément d'en éclaircir chaque détail, et d'en faire jaillir,

comme d'une source intarissable, des flots de lumière et d'authenticité. Or, jamais un Hébreu ne mangeait avant l'heure de la prière, ou le sacrifice du matin. Voilà pourquoi Jésus, sorti de Béthanie, dans l'intention d'arriver à Jérusalem pour l'heure du sacrifice, éprouva le sentiment de la faim. Le Dieu, dans sa personne sacrée, n'avait pas absorbé l'homme, pas plus que l'homme n'avait fait disparaître le Dieu. Le premier repas des Juifs avait lieu vers la quatrième heure, ou dix heures du matin. Aussi nous entendrons l'Apôtre S. Pierre dire aux Juifs, le jour de la Pentecôte : « Ces gens ne sont point ivres, comme vous le supposez, car il n'est encore que la troisième heure du jour [1]. » Une pareille argumentation serait absolument sans valeur à Paris, à Londres ou à Berlin. Mais à Jérusalem, qui ne connaissait pas, heureusement pour elle, ce qu'on nomme les progrès de la civilisation moderne, on ne mangeait ni ne buvait avant la quatrième heure du jour. Donc « Jésus eut faim. » Cependant il est incompréhensible, dit-on, qu'ayant faim, il cherche des fruits sur un figuier, quand « ce n'était point la saison des figues. » A coup sûr, l'idée ne viendrait à personne de chercher des fruits sur un pommier de Normandie, au mois de mars, quand cet arbre commence à se couvrir de fleurs printanières. Mais le figuier de l'Orient, en général, et celui de la Judée, en particulier, ne ressemblent nullement à nos pommiers de Normandie. L'hiver moins rigoureux de ces

[1] Act. Apost. II. 15.

climats permet aux figues d'automne de mûrir sur l'arbre, et on les recueille au printemps. Le figuier cultivé chez nous présenterait exactement le même phénomène, si le froid ne s'opposait au développement des fruits tardifs. Quiconque a vu un arbuste de ce genre, débarrassé au printemps de la gaîne protectrice sous laquelle nous sommes forcés de l'abriter contre la gelée, a pu remarquer les fruits verts attachés à ses rameaux. C'était ce fruit tardif, amené à la maturité par le soleil de la Palestine, que Jésus cherchait sur le figuier du chemin de Béthanie. L'Evangéliste en fait expressément la remarque; il désigne clairement la nature du fruit que demandait le Sauveur, en disant qu'on n'était pas encore « à la saison des figues, » c'est-à-dire au mois d'août, époque où a lieu la grande récolte de ces fruits, que les pays chauds nous expédient, après une dessiccation qui permet de les transporter au loin, et d'en faire un objet de commerce fort lucratif. Ainsi, au lieu du'ne contradiction ou d'une absurdité, la remarque de l'historien sacré est un nouveau trait de vérité locale et d'incontestable authenticité.

Sens de la parabole en action du figuier maudit.

10. Et maintenant, sur ce terrain des réalités Evangéliques, où le rationalisme a prétendu asseoir son ironique exégèse, nous dirons aux sophistes : Quand Jésus dessèche d'un mot un arbre plein de vie, est-ce sérieusement que vous nous parlez d'un acte d'emportement absurde et inexplicable? Ce qu'il y a de vraiment inexplicable ici, c'est

votre langage. Le figuier fut desséché. Donc vous êtes en face d'une intervention divine. Prenez garde que l'absurdité que vous osez faire remonter à Dieu ne retombe, comme la foudre, sur vos têtes ! Trois ans il était venu, le Dieu Sauveur, chercher du fruit au figuier d'Israël. Les Anges, protecteurs de Jérusalem avaient dit, comme le vigneron de la parabole : « Maître, laissez debout, cette année encore, le figuier stérile. Je creuserai la terre au pied; j'entourerai d'engrais ses racines. Peut-être enfin portera-t-il du fruit ! » Le Maître avait attendu. Depuis dix-huit siècles, il attendait en vain. Au premier âge de la nation Juive, Moïse était apparu, pour guider le peuple choisi dans la véritable terre promise. Au second âge, les Prophètes avaient rappelé les promesses et les menaces du Tout-Puissant. Au troisième âge, le Fils de Dieu vient lui-même ; il épuise toutes les sollicitudes et les ineffables inventions d'une tendresse maternelle. Il a faim du salut de ces âmes, que le Pharisaïsme stérile dispute à son amour. L'heure de la justice inexorable a sonné. Le figuier maudit se dessécha sans retour ; le Judaïsme sera frappé de même, avec cette différence toutefois que, sur l'arbre mort, Jésus attendra jusqu'à la fin, sans se lasser jamais, les conversions individuelles. Telle est l'adorable miséricorde de ce Dieu, dans le gouvernement des nations et des âmes. Le bras de la justice ne frappe qu'à l'heure suprême. Le figuier reste stérile, durant des années, durant des siècles. Jésus attend.

Jusqu'au dernier moment, le Sauveur prévient le Juge ; il faut que le pécheur ait lassé la miséricorde éternelle, avant de tomber sous l'éternelle justice !

Source du pouvoir de Jésus. Parabole des deux fils.

11. « Etant arrivés à Jérusalem, continue l'écrivain sacré, Jésus entra au Temple, et, se promenant sous les portiques, il enseignait et évangélisait le peuple. Les Princes des prêtres, les Scribes et les Anciens, se réunissant, lui demandèrent : Dites-nous par quelle puissance vous agissez de la sorte. Qui vous a donné le pouvoir d'en user ainsi? — Jésus leur répondit : Je vous poserai, moi aussi, une question. Si vous y répondez, je vous dirai en vertu de quelle puissance j'agis. D'où procédait le baptême de Jean? Du ciel ou des hommes? Répondez-moi. — Or ceux-ci, réfléchissant entre eux disaient : Si nous répondons que le baptême de Jean venait du ciel, il nous dira : Pourquoi donc n'y avez-vous pas cru? Si, au contraire nous répondons qu'il venait des hommes, le peuple entier nous lapidera, car tous sont convaincus que Jean était réellement un Prophète. Ils répondirent donc à Jésus en ces termes : Nous ne savons d'où procédait le baptême de Jean. — Et Jésus reprit : Je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité j'agis moi-même. — Il leur adressa alors cette parabole : Que vous semble de ce fait? Un homme avait deux fils, et s'adressant au premier : Mon fils, lui dit-il, va travailler aujourd'hui à ma vigne. — Je ne veux pas, répondit le jeune homme ; mais ensuite, se repentant, il y alla. Le

père, s'adressant à son autre fils, lui donna le même ordre. J'y vais, Seigneur, répondit celui-ci. — Cependant il n'y alla point. Lequel des deux a fait la volonté de son père? — Tous répondirent : Le premier. — Jésus reprit alors : En vérité, je vous le dis, les publicains et les pécheresses vous précéderont dans le royaume de Dieu. Car Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous n'avez pas cru en lui : mais les publicains et les pécheresses ont cru en lui ; et vous, à ce spectacle, vous ne vous êtes point repentis, pour entrer dans la foi [1]. »

12. « Ecoutez cette autre parabole : Un père de famille planta une vigne, l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir, et y bâtit une tour; puis, l'ayant louée à des colons, il partit pour un pays lointain. Or, le temps de la récolte approchant, il envoya aux colons un serviteur, pour recevoir le fruit de sa vigne. Mais se saisissant de l'envoyé, les vignerons l'accablèrent de coups, et le renvoyèrent les mains vides. Le père de famille leur envoya un autre serviteur, qu'ils chassèrent à coups de pierre. Le maître de la vigne se dit alors : Que ferai-je? Je vais leur envoyer mon fils bien aimé. Peut-être qu'en le voyant ils le respecteront. Mais les vignerons, à la vue du fils, se dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier. Venez, tuons-le, et nous aurons son héritage ! Ils le saisirent donc, le chassèrent de la vigne et le mirent à mort. Comment le maître de la vigne, à son

Parabole des vignerons et du père de famille.

[1] Matt. xxi. 23-32. Marc. xi. 27-33. Luc. xx. 1-8.

retour, traitera-il ces colons? — Les Juifs répondirent : Il enverra au supplice ces infâmes, et il louera sa vigne à d'autres colons, qui lui en rendront les fruits, au temps de la récolte. — Oui! reprit Jésus, le Maître viendra, il les fera périr, et confiera sa vigne à d'autres mains! — Les Juifs, épouvantés du ton avec lequel il prononçait cette sentence, s'écrièrent : A Dieu ne plaise! — Mais Jésus, fixant sur eux son regard, leur dit : N'avez-vous pas lu la parole de l'Ecriture : « La pierre que les constructeurs ont rejetée est devenue le sommet de l'angle; c'est là l'œuvre du Seigneur, merveille qui s'est accomplie sous nos yeux? [1] » Voilà pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu sera ôté du milieu de vous, et transféré à un peuple qui en produira les fruits. Quiconque tombera sur cette pierre s'y brisera, et celui sur lequel elle tombera sera écrasé. — Les Princes des prêtres, les Pharisiens et les Scribes comprirent que cette parabole était dirigée contre eux. Dès cette heure, ils cherchaient à mettre la main sur Jésus, mais ils étaient retenus par la crainte de la multitude, qui le considérait comme un prophète [2]. »

Ce que les ennemis du Sauveur comprirent, au point de vue de leur amour-propre personnel, nous le contemplons aujourd'hui, dans le rayonnement de l'histoire, et dans les réalités du présent. La transformation du monde par l'Evangile; l'édifice de l'humanité nouvelle reposant sur la

[1] Psalm. CXVII, 22-23. — [2] Matth., XXI, 33-46. Marc, XII, 1-12. Luc, XX, 9-19.

pierre angulaire rejetée par les architectes du passé ; la ruine du Judaïsme infidèle ; l'immortalité de l'Eglise, ce rocher qui brise depuis dix-huit siècles, toutes les mains hostiles ; le royaume de Dieu transféré à la multitude des nations, ce sont là des faits accomplis ! Avec quelle majesté calme et souveraine, Jésus, entouré des Princes des prêtres et des Scribes, qui vont le crucifier dans trois jours, n'annonce-t-il pas ces grandes choses? « Manifestement donc, dit un écrivain célèbre, Jésus-Christ a l'intuition du globe et de l'histoire, et de l'obstacle et de la lutte. Il voit ce qui est, et dit ce qui doit être, avec une certitude immédiate et une divine sérénité. Jamais roi n'a vu son empire, ni chef d'armée son terrain de bataille, ni laboureur son champ, comme Jésus voit le globe, et sur le globe la lutte des forces. Il est parfaitement assuré de ce qu'il veut, de ce qu'il peut, et de ce qu'il fera. Il le voit ; il le dit ; il le fait. Si l'on comprenait seulement ce qu'implique cette déclaration ; que le point de l'histoire où il parle est le moment de la grande crise du monde ! C'est la plus claire des prophéties du plus divin des faits. Ce qu'aujourd'hui, après deux mille ans, nous reconnaissons tous comme étant la grande crise de l'histoire, le point précis où cesse l'antiquité et où commence le monde nouveau, ce point du temps est celui-là même où Jésus prononçait ces paroles : « Maintenant est la crise de ce monde [1]. »

[1] A. Gratry. *Les Sophistes*. in-8°, p. 342. — Joan., XII, 31.

Parabole du festin nuptial.

13. En étendant à l'univers entier le bienfait de la vocation divine, la miséricorde du Sauveur réserve les droits de la justice éternelle. «Le royaume des cieux, reprit Jésus, est semblable à un roi, qui voulut célébrer les noces de son fils. Il envoya des serviteurs appeler ceux qui avaient été conviés, mais ceux-ci refusèrent de venir. De nouveau il envoya d'autres serviteurs, avec cet ordre : Dites aux invités : Voici que le repas est préparé ; on a tué les bœufs et les animaux engraissés, tout est prêt; venez aux noces. Or les invités n'en tinrent compte ; ils s'en allèrent, l'un à sa ferme, l'autre à son négoce. D'autres se saisirent des serviteurs, les accablèrent d'outrages et les mirent à mort. A cette nouvelle, le roi laissa éclater sa colère ; il envoya ses soldats, fit égorger les meurtriers et livra leur ville aux flammes. Puis il dit à ses serviteurs : Le festin est prêt, mais ceux qui y furent conviés n'en étaient pas dignes. Allez donc à l'issue des chemins, et tous ceux que vous rencontrerez invitez-les aux noces. Les serviteurs, se dispersant sur toutes les routes, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons ou mauvais ; et la salle du festin fut remplie. Le roi entra pour voir les convives, et aperçut parmi eux un homme qui n'avait pas la robe nuptiale. Il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici, sans avoir la robe nuptiale ? Et cet homme resta muet. Alors le roi dit aux serviteurs . Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures ! Là seront les pleurs et le grince-

ment des dents ; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus [1]. »

De nos jours, une salle de festin , dans laquelle on ferait entrer sur-le-champ des pauvres , des mendiants, des inconnus, rassemblés à la hâte, et tels qu'ils se seraient trouvés sur le chemin, présenterait plus d'un convive qui n'aurait pas la robe nuptiale. Encore ici la parabole Evangélique fait allusion à des mœurs qui ne sont plus les nôtres. Les rois d'Orient, dit le docteur Allioli, avaient coutume d'envoyer à ceux qu'ils invitaient à leur table, des habits de fête, avec lesquels ils devaient paraître en leur présence [2]. Les serviteurs , en introduisant les convives au festin parabolique, avaient eu soin d'offrir à chacun d'eux la tunique d'honneur, ou « robe nuptiale. » Le malheureux qui avait négligé de s'en revêtir , avait donc insulté volontairement la noble hospitalité qui lui était offerte. Voilà pourquoi le roi le fait « jeter dans les ténèbres extérieures. » Nous avons eu déjà l'occasion de remarquer que le festin nuptial, en Judée, avait lieu, pendant la nuit, à la lueur des lampes allumées [2]. « Les ténèbres extérieures » de la pabole se rapportent donc à la brusque transition qui fait passer le convive, ainsi expulsé , des lumineuses clartés de la salle du festin, dans la sombre nuit qui règne au dehors.

[1] Math., XXII, 1-14. — [2] Allioli. *Nouveau Commentaire sur les Divines Ecritures*. Edit. Vivès, tom. VIII, p. 150. — [3] Tom. I de cette *Hist.*, p. 362-365. Allioli. Loc. citat.

Mais, sous le sens littéral de cette page Evangélique, quelle révélation formidable! Le roi des cieux envoie ses Apôtres sur toutes les places du monde, pour convier les hommes à son banquet divin. A la fin des siècles, il passera la revue des invités. En ce jour, le dernier des jours mortels, il n'y aura plus de lumière que dans la salle de l'éternel festin. « Les ténèbres extérieures, » l'enfer, avec son horreur et son irrémédiable désespoir, attendent les infortunés qui n'auront point revêtu « la robe nuptiale! »

Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

14. « Les Pharisiens, dit l'Evangile, quittant Jésus, se concertèrent pour trouver un moyen de le surprendre dans ses paroles. Comme ils ne cherchaient que l'occasion de le perdre, ils lui envoyèrent des personnes apostées[1], qui devaient contrefaire les Justes, pour le trouver en défaut dans ses réponses, afin de le livrer au Sanhédrin et au tribunal du Gouverneur. Ils choisirent donc quelques Pharisiens, leurs disciples, avec des Hérodiens. Ceux-ci adressèrent à Jésus cette demande : Maître, nous savons que vous aimez la vérité. Vous enseignez la justice, sans faire acception des personnes. Vous ne regardez point au visage de l'homme, mais vous enseignez la voie de Dieu, selon

[1] « Qui ne sera surpris, dit M. Dupin, de retrouver ici l'odieux emploi des *agents provocateurs?* Flétris dans les temps modernes, c'est les flétrir encore davantage que d'en rattacher l'origine au procès du Christ. On peut juger, par le texte même de l'Evangile, si je n'ai pas employé le mot propre, en qualifiant *d'agents provocateurs* les émissaires que les Princes des prêtres dépêchèrent autour de Jésus. » (Dupin. *Jésus devant Caïphe et Pilate.* § 1.)

l'équité. Dites-nous donc votre avis à ce sujet : Est-il permis, oui ou non, de payer le tribut à César ? — Mais Jésus, connaissant leur malice et leur ruse perfide, répondit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la pièce de monnaie exigée pour le cens. — Ceux-ci lui présentèrent un denier. De qui est cette image et cette inscription ? demanda Jésus. — De César, répondirent-ils. — Rendez donc à César ce qui est à César, dit-il, et à Dieu ce qui est à Dieu. — Dans l'impossibilité où ils se trouvèrent d'incriminer cette parole devant le peuple, ils gardèrent le silence ; et, confondus par cette réponse, ils se retirèrent[1]. »

Inintelligence de l'exégèse rationaliste.

15. Le rôle des traîtres, apostés par le Sanhédrin, mérite de fixer l'attention. « Ils devaient, dit l'Evangile, contrefaire les *Justes*. » Ce mot a, dans la circonstance, une signification toute particulière. Depuis le recensement de la Judée, sous Auguste, tous les Hébreux devaient payer l'impôt de la capitation, ou, selon l'expression romaine, le « cens. » Mais rien n'était plus odieux à la nation que ce tribut. La loi Mosaïque, si fortement empreinte dans tous les cœurs, avait inscrit, comme un principe fondamental, ce texte de la liberté d'Israël. « Vous n'aurez qu'un seul roi, Jéhovah ! » Aussi les révoltes contre César furent fréquentes. On en compte jusqu'à dix, dans l'intervalle de trente années. Toujours étouffées dans le sang

[1] Matth., XXII, 15-22. Marc, XII, 12-17. Luc, XX, 20-26.

de leurs auteurs, les émeutes se reproduisaient sans cesse. Ceux qui y prenaient part s'appelaient *Zélotes*, « Zélés de la Loi, » ou « Justes. » La conscience populaire était avec eux. Les Pharisiens, les Scribes, les Grands-Prêtres les encourageaient en secret, tout en se maintenant, vis-à-vis des gouverneurs romains, dans une attitude de respectueuse et officielle soumission. Un tel état des esprits nous fait très-bien comprendre l'astucieuse tactique du Sanhédrin. Il ne s'agit plus ici d'incriminer Jésus, à propos de doctrines théologiques. Le titre de « Fils de Dieu » qu'il a pris ostensiblement, et qui soulevait toutes les colères du Pharisaïsme, ne saurait plus former la base d'une accusation capitale. Le peuple qui voyait Jésus agir en Dieu, l'acclamait comme le Christ. Le Gouverneur romain, habitué à toutes les apothéoses, n'était guère disposé à punir de mort une divinité nouvelle. A tout prix, il fallait transporter la question sur le terrain de la politique, et faire de Jésus un criminel de lèse-majesté Césarienne. Si l'on arrachait de ses lèvres une déclaration contre la légitimité du tribut payé à Tibère, Pilate, le gouverneur romain, enverrait au supplice le séditieux docteur. Si Jésus proclamait au contraire le droit de César et la légitimité du cens, il outrageait le sentiment national, et perdait, aux yeux des multitudes, tout le prestige de son caractère de Messie ; il livrait sa patrie à l'étranger, au lieu de relever le trône et l'étendard de David. Les émissaires du Sanhé-

drin, chargés de poser cette dangereuse question, ne furent pas choisis avec moins d'habileté. Ils devaient se faire passer pour « Zélotes » ou « Justes; » mais ils étaient accompagnés d'un certain nombre « d'Hérodiens. » Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, venait d'arriver à Jérusalem pour y assister à la solennité pascale. Ce prince tenait sa couronne de César. Les officiers de sa suite, désignés sous le nom « d'Hérodiens, » ne manqueraient pas de déférer au Gouverneur romain la réponse du Sauveur, si elle était contraire à la légitimité du cens. Pareillement, les faux « Zélotes » ou « Justes » se chargeraient de soulever le peuple contre Jésus, s'il commandait de payer l'impôt. Telle fut l'arme à deux tranchants que les Princes des prêtres remirent aux mains de leurs espions. « Est-il permis, oui ou non, de payer le tribut à César? » L'affirmative doit soulever, contre le Rabbi galiléen, toutes les fureurs de la multitude. La négative entraînera une sentence de mort, prononcée par le représentant de César. Un mot suffit au divin Maître, pour rompre tous les artifices de cette trame merveilleusement ourdie. En face d'un danger si pressant, pas l'ombre d'une hésitation, d'une inquiétude, du trouble le plus léger! « Montrez-moi la pièce de monnaie exigée pour le cens. » Un lettré, à propos de cette demande du Sauveur, fait une observation qu'il a dû croire profonde. « Etablir en principe, dit-il, que le signe, pour reconnaître le pouvoir légitime, est de regarder la monnaie, c'était

favoriser toutes les tyrannies[1]. » Essayons de faire ressortir ce qu'il y a d'incroyable naïveté, dans cette interprétation rationaliste. Supposons qu'aujourd'hui la taxe de la capitation, ou, comme on dirait en langue fiscale, la cote personnelle de chaque Français fût de 1 fr. Si la scène Evangélique se passait à Paris, et que Jésus demandât à voir une monnaie de cette valeur, il se pourrait qu'on lui offrît une pièce à l'effigie d'un monarque étranger, d'un souverain déchu, ou de quelque république enterrée. Le raisonnement que le divin Maître veut baser sur le *Numisma censûs* n'aurait donc chez nous sa précision, qu'à la condition de rencontrer par hasard une monnaie frappée à l'effigie du souverain actuel; et, comme l'inconstance politique multiplie, malheureusement pour notre pays, les changements de gouvernement, l'effigie de la monnaie ne signifie rien, la valeur intrinsèque du métal est tout. A l'époque Evangélique, il n'en était pas ainsi à Jérusalem. Le fisc romain n'acceptait, en paiement de l'impôt, que la monnaie romaine; tandis que les Juifs ne se servaient, pour leurs transactions privées, et pour la taxe du Temple, que leur monnaie nationale. Voilà pourquoi nous retrouvons, à chaque page de l'Evangile, la mention des changeurs, qui spéculaient à la fois et sur le fisc romain et sur le préjugé patriotique des Hébreux. Le signe de la déchéance, la marque de la servitude juive, était donc réellement alors

[1] *Vie de Jésus*, p. 122.

l'effigie de César, qui imposait aux fils de Jacob et sa monnaie et le cens. Aussi, ce sont bien et cette image et ce nom détestés que le divin Maître trouve sur le denier qu'on lui présente. Si on lui eût offert une drachme juive, qui avait la même valeur, ce n'eût point été le *Numisma censûs* exigé par le fisc. Et maintenant, que devient la ridicule affirmation du lettré rationaliste? Où trouver le prétendu « principe, établi par Jésus, que le signe, pour reconnaître la légitimité du pouvoir, est de regarder la monnaie? » Jésus constate, en présence des espions du Pharisaïsme, un fait accompli, qui avait pour les Hébreux une signification immense. Il leur montre, sur la monnaie dont ils sont obligés de se servir, l'image et le nom d'un roi étranger; c'était la réalisation flagrante de l'antique Prophétie : « Alors que le sceptre sera tombé des mains de Juda, le Désiré des nations, l'Envoyé céleste fera son avénement. » Et pour définir le caractère du royaume spirituel que lui, le Christ, le Messie, vient fonder ici-bas, il prononce cette parole : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » L'Envoyé des collines éternelles, le Désiré des nations, le Dieu fait homme ne vient pas ébranler les trônes de la terre, ni lever le drapeau de l'émeute; il vient sauver les âmes, et apprendre à tous les peuples le respect pour les pouvoirs, comme à tous les pouvoirs et à tous les peuples la soumission à Dieu. Les passions politiques les plus contradictoires se sont tour à tour emparées de ce mot

divin, pour le plier dans le sens de leurs exagérations ou de leurs caprices. Malgré tant d'impuissants efforts, il conserve son inaltérable majesté ; il est l'asile et la sauvegarde des consciences, le fondement de toutes les sociétés humaines : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ! »

Les Sadducéens et la résurrection des morts.

16. « Ce jour-là, continue l'Evangile, quelques Sadducéens, de ceux qui rejettent le dogme de la résurrection, s'approchèrent de Jésus, et l'interrogèrent en ces termes : Maître, Moïse a inscrit ce précepte dans sa loi : « Si un Israélite marié vient à mourir, sans laisser d'enfants, le frère du mort épousera la veuve, pour relever la race de son frère[1]. » Or, il s'est trouvé parmi nous une famille composée de sept frères. L'aîné prit une femme, et mourut sans enfants. Le second épousa la veuve, et mourut aussi sans postérité. Le troisième prit la veuve, et successivement tous les sept, qui moururent sans enfants. La femme mourut la dernière. Au jour de la résurrection, duquel d'entre les sept frères sera-t-elle l'épouse? — Jésus leur répondit : Vous êtes dans l'erreur, parce que vous ne comprenez ni le texte des Ecritures, ni la puissance de Dieu. Les fils de ce siècle se marient ; mais, quand ils ressusciteront d'entre les morts, ils ne contracteront plus d'alliance, ils ne prendront point d'épouses. Comme les Anges, et ne pouvant plus mourir, ils seront les fils de

[1] Deuteron., XXV, 5.

Dieu. Quant au dogme de la Résurrection, il est clairement enseigné par Moïse. Près du buisson ardent, le Seigneur lui dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob [1]. » Or le Seigneur ne saurait être le Dieu des morts. Il est le Dieu des vivants, et tous vivent devant lui. Vous êtes donc dans une profonde erreur. — Quelques Scribes, en l'entendant parler ainsi, lui dirent : Maître, vous avez bien répondu ! — Et la foule admirait sa doctrine. [2]. »

Les Sadducéens formaient, depuis l'an 270 avant Jésus-Christ, une secte qui lutta avec succès, sous les rois Asmonéens, contre la politique du Pharisaïsme. A l'époque Evangélique, ce dernier était prédominant. Moins influents et moins nombreux, les Sadducéens voyaient, avec dépit, la popularité de leurs rivaux. La démarche qu'ils font près de Jésus n'est point une manœuvre perfide. Ils espèrent que le divin Maître, poursuivi par la haine Pharisaïque, inclinera vers leur propre doctrine, et profitera de cette ouverture pour se créer, dans des circonstances aussi graves, un corps d'auxiliaires et de défenseurs. Les Sadducéens, véritables Epicuriens du Judaïsme, étaient les disciples d'un Rabbi fameux, nommé Sadoc. Ils niaient l'existence des esprits, et l'immortalité de l'âme ; ouvrant ainsi la porte aux plus dégradantes théories. Selon eux l'âme humaine

[1] Exod., III, 6, 15, 16. — [2] Matth., XXII, 23-33. Marc, XII, 18-27. Luc, XX, 27-39.

mourait avec le corps ; la conscience était ainsi débarrassée des terreurs de l'autre vie ; les récompenses ou les peines après la mort, le dogme de la résurrection étaient des chimères, dont on ne rencontrait, disaient-ils, nulle trace dans les écrits de Moïse [1]. Aussi le Pentateuque était le seul livre de l'Ecriture dont ils admissent l'inspiration ; ils rejetaient tous les autres. Le passage du Deutéronome, qu'ils invoquent à l'appui de leur matérialisme grossier, leur paraissait décisif. Le Divin Maître reconnait leur bonne foi. Il ne leur dit pas, comme aux Pharisiens : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? » Mais il leur répond, à deux reprises, avec une douceur miséricordieuse : « Vous vous trompez. » « Vous êtes dans une profonde erreur. » C'est par le texte même de Moïse qu'il réfute leur étrange doctrine. « Dieu n'est pas le Dieu des morts. Il n'est pas digne de lui, dit Bossuet, de ne faire, comme les hommes, qu'accompagner ses amis jusqu'au tombeau, sans leur laisser au delà aucune espérance ; et ce lui serait une honte de se dire avec tant de force le Dieu d'Abraham, s'il n'avait fondé dans le ciel une éternelle cité, où Abraham et ses enfants pussent vivre heureux. » Jésus leur révèle l'état glorieux des corps ressuscités pour la vie. Aucune des grossières jouissances, ou des infirmités de notre condition mortelle, ne saurait les atteindre. « Pareils à des Anges, ils seront les Fils de Dieu. » L'existence des Anges, l'immortalité des âmes,

[1] Cf. *Hist. génér. de l'Eglise,* tom. III, p. 604-605.

la résurrection des morts, ce dogme capital du christianisme [1], comme l'appelle Saint Augustin, se trouvent ainsi clairement définis par le Divin Maître. Abraham, Isaac et Jacob, les patriarches de l'Ancienne Loi, vivent devant Dieu. Leur vie, dans la félicité sans mesure et sans terme, ne leur fait point oublier les descendants qu'ils ont laissés sur la terre. Jéhovah, sur le point de sceller son alliance avec le peuple hébreu, s'appelle, dans ce sens « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » L'intercession des Saints est donc encore un dogme Evangélique. Et quand un chrétien les implore, du fond de cette vallée de larmes, que fait-il, sinon répéter l'exclamation de la Parabole : « Père Abraham, ayez pitié de moi [2]? »

Le plus grand commandement.

17. « Or les Pharisiens, continue l'Evangile, apprenant que Jésus avait réduit les Sadducéens au silence, se concertèrent de nouveau. Et l'un d'entre eux, Docteur de la loi, s'approcha pour le tenter. Maître, lui demanda-t-il, quel est le plus grand commandement de toute la loi? — Jésus lui répondit : Le premier de tous les commandements est celui-ci : Ecoute, Israël, le Seigneur, ton Dieu, est un. Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ton intelligence et de toute ta force. Voilà le suprême et le premier commandement. Le second ressemble à celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-

[1] *Resurrectio mortuorum præcipua fides Christianorum.* S. August. Sermo 150, nº 2.) — [2] Luc, XVI, 19.

même. Il n'y a pas de plus grand commandement que ceux-là. Sur ces deux préceptes repose l'ensemble de la Loi et les Prophètes. — Le Scribe dit alors : Maître, vous avez parlé selon la justice et la vérité. Dieu est un ; il n'y en a pas d'autre que lui. L'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence, de toute son âme et de toute sa force ; aimer aussi le prochain comme soi-même, cela est plus grand que tous les holocaustes et les sacrifices ! — Jésus, voyant la sagesse de sa réponse, lui dit : Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu ! — Cependant nul n'osait plus l'interroger. Jésus s'adressa donc aux Pharisiens réunis, et leur demanda : Que pensez-vous du Christ ? De qui doit-il être fils ? — De David, répondirent-ils. — Comment, reprit Jésus, les Docteurs de la loi peuvent-ils dire que le Christ doit être fils de David, lorsque David lui-même, inspiré par l'Esprit Saint, parle ainsi du Christ, au livre des Psaumes : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied [1] ? » Si David nomme le Christ son Seigneur, comment le Christ peut-il être fils de David ? — Et nul ne pouvait lui répondre un seul mot. On n'osa plus dès lors lui adresser une question, mais la foule l'entendait avec bonheur [2]. »

La dernière épreuve des Pharisiens pour « tenter » Jésus,

[1] Psal., cix, 1. — [2] Matth., xxii, 34 ad ultim. Marc, xii, 28-35. Luc, xx, 40-44.

après qu'ils l'ont entendu repousser les avances d'une secte rivale, offre le même caractère de fourberie et de malignité, qui signalait leurs interrogations précédentes. Le premier et le plus grand enseignement de la révélation, aux yeux de tous les Juifs, était celui-ci : « Ecoute, Israël, Jéhovah, ton Dieu, est un. » Cette parole était inscrite sur les phylactères que les Hébreux portaient dans les Synagogues, au front et à la main gauche [1]; on n'eût pas trouvé

[1] Moïse (Exod., XIII, 9. Deuteron., VI, 8, XI, 18) avait dit : « Tu attacheras ces paroles (le résumé de la loi), comme un mémorial, à ta main; tu les porteras entre tes deux yeux. » Pour exécuter ce précepte, selon toute la rigueur des termes, les Juifs, dans leurs synagogues, portaient à la main gauche et sur le front, des bandelettes de parchemin sur lesquelles étaient reproduits intégralement les trois passages de la Loi, si formellement recommandés à leur attention par le législateur lui-même. Le premier, relatif à la solennité nationale de la Pâque et à la consécration de tous les premiers-nés au Seigneur, contenait seize versets du chapitre XIII de l'Exode, depuis le 3e jusqu'au 19e. Le second renfermait les six versets du chapitre VI du Deutéronome, depuis le 4e jusqu'au 16e. C'était précisément le texte si cher aux Juifs : « Ecoute, Israël, Jéhovah ton Dieu est un. Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, etc. » Enfin le troisième comprenait toutes les bénédictions attachées à la fidèle observance de la Loi, et renfermait les dix versets du chapitre XI du Deutéronome, depuis le 13e jusqu'au 22e. Les bandes de parchemin, ainsi écrites, étaient collées sur une lanière de cuir noir, aux extrémités de laquelle on fixait deux cordons de soie, servant à attacher le phylactère (Φυλακτήριον, *Conservatorium legis*) au front et à la main gauche. Encore aujourd'hui, les Juifs portent ces phylactères, ou *Tephillin*, et les regardent comme des préservatifs contre l'action des esprits impurs. C'est pourtant en présence d'un peuple aussi traditionnel, qui porte, depuis quatre mille ans, les paroles de Moïse écrites autour de son poignet, que le rationalisme a prétendu nier l'authenticité des Livres de Moïse!

un seul enfant de Jacob qui l'ignorât. Or, le dogme sacré, universel, immuable, de l'unité divine, Jésus ne le violait-il pas, en affirmant sa propre divinité ? Si le Sauveur acceptait le principe suprême, posé par la révélation mosaïque, il devait renoncer à se dire Dieu. S'il le rejetait, toute la foule lapiderait le sacrilège. Voilà pourquoi le Scribe, étonné de la réponse affirmative qui lui est adressée, insiste avec tant de complaisance, pour en faire l'éloge aux yeux du peuple. Si Jéhovah, le Dieu d'Israël est un, Jésus ne saurait être Dieu. Le Sauveur ne laisse pas aux Pharisiens le temps de triompher de ce qu'ils croient une contradiction. « Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu, » répond-il ; comme s'il eût dit à ce Docteur de la Loi : Un seul point vous sépare de la vérité Evangélique. Vous n'admettez pas, dans l'unité de l'essence divine, la distinction des personnes. Vous n'admettez pas que le Christ soit Dieu. Ecoutez donc la parole inspirée de David. — Il commente alors le magnifique Psaume CIX, où le Roi-prophète décrit la génération éternelle du Christ. « Jéhovah a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marche-pied. Avec toi est le principe, au jour de ta puissance créatrice, dans les splendeurs des saints ! Je t'ai engendré de mon sein, avant l'aurore des âges, avant la naissance de l'Etoile du matin ! » C'est par cette affirmation solennelle de sa Divinité, prédite par David, que Jésus ferme la bouche à ces docteurs hypocrites.

18. « Il dit alors à la foule et aux disciples : Les Scribes et les Pharisiens se sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc et pratiquez tout ce qu'ils vous enseignent ; mais ne suivez pas leurs exemples ; car ils enseignent la Loi et ne l'éxecutent pas. Ils lient des fardeaux pesants et les attachent sur l'épaule des hommes, quand eux-mêmes ne voudraient pas les soulever du bout du doigt. Ils font chacune de leurs œuvres pour être vus des hommes. Ils dévorent l'héritage des veuves , tout en récitant d'interminables prières. Ils affectent de se promener avec des robes traînantes ; ils élargissent leurs phylactères [1], et multiplient les franges de leur manteau [2]. Ils recherchent les salutations publiques sur leur passage. Ils aiment les

Dernier anathème contre les Scribes et les Pharisiens. Le tronc des offrandes. La pauvre veuve.

[1] Les Pharisiens et les Scribes ne se contentaient pas des trois citations officielles dont nous avons parlé dans la note précédente. Ils élargissaient les phylactères, et y écrivaient d'autres textes de la Loi, pour faire parade d'une fidélité exagérée.

[2] Voici le texte de la loi Mosaïque, relatif aux franges que les Israélites devaient porter à leur manteau. « Parle aux enfants d'Israël et dis-leur qu'ils mettent, au bord de leur manteau, des franges entrelacées d'un réseau couleur d'hyacinthe. » (Num., xv, 38.) Le manteau de Notre-Seigneur avait une bordure de ce genre. « Si je touche seulement la frange de son manteau, disait l'hémorrhoïsse de l'Evangile, je serai guérie. » Les Pharisiens avaient introduit la coutume d'attacher à cette frange des *Zizith* ou *Cédilim*, petites bandes de parchemin sur lesquelles étaient tracés quelques versets de la Loi. Ils prétendaient se conformer par là au sens du Législateur, qui avait expliqué en ces termes le symbolisme des franges et des réseaux couleur d'hyacinthe : « Cet ornement rappellera aux fils d'Israël qu'ils sont enchaînés à la loi de Jéhovah, et qu'il ne doivent point laisser égarer leurs pensées ni leurs regards aux pompes des cultes étrangers. » (Númer., xv, 39.)

sièges d'honneur dans les Synagogues, les premières places dans les festins, et le titre de Rabbi dont on les décore. Pour vous, n'ambitionnez pas d'être appelé Rabbi, car vous n'avez qu'un seul Maître, le Christ, et vous êtes tous frères. N'appelez personne ici bas votre père, car vous n'avez qu'un seul Père qui est aux cieux. Que le plus grand parmi vous soit votre serviteur. — Ayant ainsi parlé, Jésus s'assit vis-à-vis du *Gazophylacium*[1] et il observait la manière dont le peuple y versait ses offrandes. Or plusieurs riches déposaient de grosses pièces d'argent. Il vit alors une pauvre veuve qui mit seulement deux petites pièces de cuivre, de la valeur d'un quart d'as. S'adressant à ses disciples, il dit : En vérité je vous l'affirme, cette pauvre veuve a plus versé dans le *Gazophylacium* que tous ceux qui l'ont précédée ; car ceux-ci ont contribué de leur abondance, mais elle vient de donner tout ce qu'elle possède, et l'unique ressource qui lui restait. — Après avoir ainsi parlé, il sortit du Temple [2]. »

Prophétie de la ruine de Jérusalem.

19. Jésus ne devait plus franchir l'enceinte des Parvis sacrés. Son ministère public avait commencé par une visite au Temple ; une dernière visite au Temple le terminait.

[1] Les troncs, placés dans les parvis du Temple pour recevoir les offrandes, étaient au nombre de treize, et avaient chacun sa destination particulière. Le *Gazophylacium*, dont il est ici question, était vraisemblablement destiné à recevoir les offrandes volontaires pour les sacrifices publics de la Pâque.

[2] Matth., XXIII, 1-12. Marc, XII, 38-44. Luc, XX, 45 ad ultim., XXI, 1-4.

C'est pour cela, sans doute, que les rationalistes disent aujourd'hui : « Jésus aimait peu le Temple[1] ! » Telle est la formule qui résume pour eux, avec une rigoureuse fidélité, tout le récit Evangélique, et quand le Sauveur fait un éloge si touchant de la pauvre veuve qui dépose l'obole de son indigence dans le *Gazophylacium,* les rationalistes s'écrient, toujours avec le même bonheur d'interprétation : « Les pratiques des dévots l'avaient pour mortel ennemi[2] ! » Pendant que le divin Maître descendait, pour la dernière fois, les degrés de la Montagne sainte, « ses disciples lui montraient, continue l'Evangile, la magnificence des constructions. Que de pierres précieuses ! quelle richesse d'ornements ! disaient-ils.— Maître, reprit l'un d'entre eux, voyez quels blocs énormes et quelle architecture ! — Jésus leur répondit en ces termes : Vous admirez ces constructions superbes et tous ces bâtiments. En vérité, je vous le dis, les jours viendront où il n'y restera pas une seule pierre qui ne soit renversée ! — Puis, étant arrivé sur la Montagne des Oliviers, il s'assit en face du Temple. Pierre, Jacques, Jean et André l'interrogèrent à l'écart : Maître, lui demandèrent-ils, dites-nous quand cette ruine arrivera, et quels en seront les signes précurseurs ? — Jésus répondit : Vous entendrez le bruit des combattants, le tumulte des séditions, le fracas des armes. Ne vous troublez point alors. Il faut d'abord que toutes ces choses arrivent, mais

[1] *Vie de Jésus,* p. 214. — [2] Ibid., p. 224.

ce ne sera pas encore la fin. On verra se lever nation contre nation, et royaume contre royaume ; des tremblements de terre, la peste, la famine, partout la terreur et de sinistres présages ! Tout cela marquera le début des douleurs. Auparavant, ils jetteront sur vous leurs mains, et vous persécuteront, vous traînant dans leurs prisons et leurs synagogues. Ils vous traduiront à leurs tribunaux ; vous serez flagellés ; on vous fera comparaître devant les gouverneurs et les rois, en haine de mon nom, et parce que vous me rendrez témoignage. Retenez ceci dans vos cœurs. Alors qu'ils vous conduiront à leurs tribunaux, ne vous préoccupez point de ce que vous aurez à répondre. Vous parlerez selon qu'il vous sera inspiré à l'heure même ; car je vous donnerai moi-même une éloquence et une sagesse auxquelles tous vos adversaires ne pourront ni résister, ni opposer de contradiction. Ce ne sera point vous qui parlerez, mais l'Esprit-Saint. Cependant, le frère trahira son frère, et le père son fils ; les fils s'élèveront contre leurs parents et les mettront à mort. Pères, frères, parents, amis, tous vous trahiront, vous accableront d'outrages et vous livreront au supplice. Vous serez pour tous un objet de haine, à cause de mon nom. En ces jours beaucoup failliront ; la trahison et la haine seront réciproques. Des faux prophètes s'élèveront, séduisant les multitudes, et dans cette effusion d'iniquité, la charité d'un grand nombre sera refroidie. Cependant, pas un cheveu de votre tête ne

sera perdu ; et celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. Vous posséderez donc vos âmes dans la patience ; et lorsque vous aurez vu Jérusalem investie par une armée, sachez que sa ruine est proche. Quand « l'abomination de la désolation, » prédite par le prophète Daniel [1], aura envahi le Lieu saint (que celui qui lit comprenne), alors que ceux qui seront en Judée s'enfuient dans les montagnes ; que les habitants quittent ce pays, et que ceux des régions étrangères ne cherchent point à y entrer ! Car ces jours seront ceux de la vengeance, et toutes les paroles des Prophètes seront accomplies. Malheur aux femmes déjà mères, et à celles qui seront sur le point d'enfanter, en ces jours ! Priez pour que votre fuite n'arrive point en hiver, ni un jour de sabbat ! Les horreurs de ces jours seront telles qu'il n'y en eut et n'y en aura jamais de semblables. Terrible sera la détresse de cette terre, et la vengeance contre ce peuple ! Ils tomberont sous le tranchant du glaive ; ils seront emmenés captifs parmi les nations ; Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que l'ère des nations soit révolue. Si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, nul n'aurait survécu à ce désastre ; mais Dieu les a abrégés en faveur de ses élus [2]. »

Authenticité de la prophétie évangélique.

20. Le miracle de la prophétie éclate, avec le bruit de la foudre et la lueur de l'éclair, dans ce discours Evangélique.

[1] Dan., IX, 27. — [2] Matth., XXIV, 1-22. Marc, XIC, 1-20. Luc, XXI, 5-24.

Josèphe décrira plus tard les soulèvements de la Palestine, de la Syrie, de l'Orient tout entier, à l'approche des armées de Vespasien et de Titus. Il décrira les horreurs de la peste, de la famine, et les tremblements de terre qui engloutiront des cités de trente mille âmes. Il notera les voix sinistres qui, pendant sept années, redisaient : « Malheur au Temple ! Malheur à Jérusalem ! « Il racontera les scènes de carnage dont le Lieu saint sera le théâtre, quand les cadavres des Juifs, massacrés par les « Zélotes, » rempliront le sanctuaire de Jéhovah. « L'abominatiou de la désolation » sera telle, « que si les Romains eussent différé de punir tant d'horreurs, Jérusalem aurait dû périr par un déluge nouveau, ou par une pluie de feu, comme Sodome et Gomorrhe. » Ce sont les paroles mêmes de Josèphe. Il ne nous laissera ignorer aucun détail de ce siége fameux. Le mur de circonvallation, prédit par le Sauveur, sera élevé par les soldats romains, avec une énergie et une persévérance incroyables. On verra de malheureuses mères égorger leur enfant à la mamelle, le faire rôtir, et dévorer le fruit de leurs entrailles ! Au jour où le vainqueur entrera dans la ville, onze cent mille Juifs seront passés au fil de l'épée. On promènera le soc de la charrue sur les décombres fumants de Jérusalem. Les fils de Jacob seront dispersés parmi les nations, et la Cité sainte sera foulée aux pieds par les Gentils. Vainement le rationalisme voudrait déchirer, du livre de l'Evangile, cette page prophé-

tique. « On l'a, dit-il, ajoutée après coup [1]. » Voilà pourquoi, sans doute, Eusèbe raconte, « qu'à l'approche de Titus et de ses légions, tous les chrétiens habitant la Palestine, guidés par l'oracle divin, abandonnèrent en masse ce pays, et se réfugièrent au delà du Jourdain, dans les montagnes de Galaad [2]. » Il y a, d'ailleurs, dans cette prophétie, des traits qu'une main apocryphe était impuissante à ajouter. Qui donc aurait pu écrire, après la ruine de Jérusalem par Titus, que les Juifs ne reconstitueraient jamais leur nationalité sur le sol de leur patrie ; qu'ils resteraient dispersés parmi tous les peuples ; et que la cité de David « serait écrasée sous le talon [3] des races étrangères jusqu'à ce que l'ère des nations soit révolue [4] ? » Il en est ainsi pourtant. Le talon des fils de Mahomet écrase aujourd'hui Jérusalem ; cent autres vainqueurs ont précédé les tyrans actuels, et leur succéderont peut-être. Jamais les Juifs ne sont rentrés ni ne rentreront en maîtres sur la terre de leurs aïeux !

21. La ruine de Jérusalem et du Temple, l'extinction de la nationalité juive, si clairement prédites par le Sauveur, La fin du monde.

[1] *Vie de Jésus*. Introduct. p. XVII et XXXIX. — [2] Euseb. *Hist. Eccles.*, lib. III. cap. v. Patrol. Græc., tom. XX, col. 222.— [3] C'est la traduction littérale du *calcabitur* de la Vulgate.

[4] C'est-à-dire « jusqu'à la fin monde. » Ainsi, d'après la prophétie divine de Jésus-Christ, les Juifs ne rentreront jamais dans la possession de leur ville et de leur temple. « Nous affirmons en toute assurance, disait Origène, qu'ils ne seront jamais rétablis : » *Confidenter dicimus eos nunquam esse restituendos.* (Orig. contra Celsum.)

étaient en contradiction formelle avec l'idée que les Apôtres eux-mêmes se formaient alors de l'empire du Messie. Dans la pensée du peuple Hébreu, la Cité sainte et le Temple de Jéhovah devaient durer autant que le monde, et devenir le centre du royaume immortel fondé par le Christ, fils de David. Chaque nationalité a rêvé pour elle-même la perpétuité de la durée. Malgré l'inconstance et la mobilité des choses humaines, ce préjugé est aussi vivant chez nous qu'il put l'être jadis à Thèbes, à Ninive ou à Carthage. Mais chez les Juifs, il n'était pas seulement un sentiment d'orgueil patriotique, il constituait une religion véritable. Aussi, Pierre et les trois Apôtres ne comprennent plus comment le royaume du Christ pourra jamais s'établir, dès que Jésus leur annonce la prochaine ruine du Temple, de la ville de David et de la nationalité hébraïque. « Seigneur, demandent-ils, quel sera donc le signe précurseur de votre avènement et de la consommation du siècle? — Jésus leur répondit : Prenez garde que nul ne vous séduise. Plusieurs se présenteront en mon nom, et diront : Je suis le Christ! Car il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes, qui égareront les multitudes. Ils feront des miracles et des prodiges si étonnants, que les élus eux-mêmes, s'il était possible, en seraient ébranlés. Ne les suivez point, mais soyez en garde, vous rappelant que, d'avance, je vous ai annoncé toutes ces choses. Si donc ils vous disent : « Le Christ est au désert! » N'y allez point. « Le voilà qui vient

d'entrer dans cette maison ! » N'en croyez rien. Comme l'éclair déchire la nue à l'Orient, et apparaît soudain à l'Occident, ainsi il en sera de l'avénement du Fils de l'homme. Auparavant, il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles, et, sur la terre, une angoisse terrible des nations, comme un fracas de mer grondante et de flots agités. Les hommes sècheront de frayeur, dans l'attente de la catastrophe qui menacera tout l'univers. Aussitôt après les horreurs de ces jours, le soleil sera obscurci, la lune ne versera plus sa clarté, les étoiles du firmament seront défaillantes, et les puissances des cieux s'ébranleront. Alors apparaîtra l'étendard du Fils de l'homme, dans la nue, et toutes les tribus de la terre pleureront. Elles verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté. Il enverra ses Anges ; au son de la trompette et avec un cri formidable, ils assembleront les élus, des quatre vents, du sommet des cieux jusqu'à leurs dernières profondeurs. Or, quand les signes précurseurs se manifesteront, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption sera proche. — Ensuite, il leur fit cette comparaison : Voyez le figuier et les autres arbres, dit-il. Quand ses bourgeons se développent, que les feuilles commencent à éclore, et qu'on voit poindre le fruit, vous dites : La saison d'été va venir. De même, quand vous verrez advenir toutes ces choses, reconnaissez que le Christ est à vos portes, et que le royaume de Dieu s'avance. En vérité, je

vous le dis, cette génération [1] ne passera point avant que toutes ces choses soient accomplies. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas [2]. »

Parabole des vierges.

22. « Or, de ce jour et de cette heure, nul n'est informé, ni les Anges dans le ciel, ni le Fils[3], mais le Père seul. Soyez donc sur vos gardes, veillez et priez, car vous ne savez quand viendra ce temps. Soyez attentifs ; ne laissez point vos cœurs s'appesantir par l'excès des viandes et du vin, ni par les soucis de la vie, de peur que ce jour ne fonde sur vous à l'improviste. Car il tombera, comme un filet, sur tous ceux qui habiteront la terre. Encore une fois veillez, priant toujours. Rendez-vous dignes d'échapper à ces désastres de l'avenir, et de comparaître sans crainte devant le Fils de

[1] La race juive, qui ne doit se convertir, et, par conséquent, cesser d'être une race à part, qu'à la fin des temps et à la veille du Jugement dernier, suivant la parole de saint Paul dans l'Epître aux Romains. « Je ne veux pas que vous ignoriez ce mystère qu'une portion d'Israël a été frappée d'aveuglement jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée dans le bercail, et qu'ainsi tout Israël soit sauvé. » (Rom. XI, 25, 26.)

[2] Matth., XXIV, 23-35. Marc, XIII, 21-31, Luc, XXI, 25-33.

[3] Le Fils de l'homme, en tant qu'homme, ne sait point, pour la révéler aux mortels, cette heure terrible. Comme Fils de Dieu, il la connaît, dans le secret inviolable où la Divinité veut la maintenir. C'est la pensée de saint Grégoire le Grand : *In naturâ quidem humanitatis novit diem et horam, non ex naturâ humanitatis novit ; ideo scientiam. quam ex natura humana non habuit, in quâ cum angelis creatura fuit, hanc se cum angelis habere denegavit.* (Gregor., lib. VIII, Epist. col. 42.) Cela ne décourage point les esprits inquiets et téméraires, qui, de siècle en siècle, se donnent la mission de prédire l'époque de la fin du monde et du Jugement dernier.

l'homme. Il en sera de lui comme d'un père de famille, qui, sur le point d'entreprendre un lointain voyage, confie sa maison à ses serviteurs, et prescrit au portier la vigilance. Vous ignorez quand le maître reviendra, le soir, au milieu de la nuit, au chant du coq, ou le matin, veillez donc ; afin qu'à son arrivée inattendue il ne vous trouve point endormis. Ce que je dis à vous, je le dis à tous : Veillez ! Car le royaume des cieux sera semblable aux dix Vierges, qui, les lampes à la main, vont au-devant de l'Epoux et de l'Epouse [1]. Cinq d'entre elles étaient sages, et cinq étaient folles. Celles-ci ne prirent point, outre leurs lampes, une provision d'huile dans leurs vases. Les sages au contraire eurent cette précaution. Or, l'Epoux ayant tardé à venir, toutes se laissèrent gagner par le sommeil, et s'endormirent profondément. Au milieu de la nuit, le cri se fit entendre : Voici l'Epoux qui vient ! Allez à sa rencontre ! Toutes les vierges se levèrent alors, et disposèrent leurs lampes. Les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. Allez plutôt vous pourvoir près des marchands, répondirent les sages, de peur que notre provision ne soit insuffisante pour vous et pour nous. Or, pendant qu'elles allèrent en acheter, l'Epoux arriva ; celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui

[1] Voir, pour l'intelligence de cette Parabole, les détails relatifs aux cérémonies du mariage chez les Juifs, Tom. I de cette *Histoire*, p. 362-363.

dans la salle du festin, et la porte fut fermée. Les autres vierges revinrent enfin, disant : Seigneur, Seigneur ouvrez nous ! Mais l'Epoux leur répondit : En vérité, je ne vous connais point. Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure [1]. »

Jugement dernier.

23. » Quand le Fils de l'homme, escorté de tous ses Anges, viendra dans sa gloire, il prendra place sur le trône de sa majesté. Devant lui seront rassemblées toutes les nations ; il séparera les uns d'avec les autres, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. Il placera les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche. Roi suprême, il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume préparé pour vous, dès l'origine du monde! Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais voyageur, et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez habillé ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venus à moi ! Les justes lui diront alors : Seigneur, à quelle époque nous êtes-vous donc apparu, souffrant la faim pour que nous vous ayons nourri ; souffrant la soif, pour que nous vous ayons donné à boire ; voyageur, pour que nous vous ayons recueilli ; nu, pour que nous vous ayons habillé ; malade, ou captif, pour que nous vous ayons visité ? Et le Roi répondra : En vérité, je vous le dis, chaque

[1] Matth., XXIV, 36-36, XXV, 1-13. Marc. XIII, 32-37. Luc, XXI, 34-36.

fois que vous avez traité de la sorte le plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. Puis il dira à ceux qui seront à gauche : Loin de moi, maudits! Allez au feu éternel, qui fut préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais voyageur, et vous ne m'avez pas recueilli; nu, et vous ne m'avez pas habillé; malade et captif, et vous ne m'avez pas visité! Eux aussi, ils lui demanderont : Seigneur, quand donc nous avons-vous vu souffrant ou la faim ou la soif, voyageur, nu, malade ou captif, sans vous secourir? Mais il leur répondra : En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous avez refusé votre assistance à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez refusée! Et ils s'en iront au supplice éternel, et les justes entreront dans l'éternelle vie [1]. »

Le livre de l'Evangile qui s'ouvre avant l'aurore des temps, dans les splendeurs de la génération du Verbe, se clôt, par delà tous les temps, dans l'éternité du supplice ou dans l'éternité du triomphe.

§ III. Mercredi Saint.

Le figuier maudit la veille est complètement desséché.

24. Jésus ne rentra point à Jérusalem en ce jour. Il le passa sur la Montagne des Oliviers. « Les disciples, dit l'Evangile, en retrouvant le figuier, maudit la veille, des-

[1] Matth., xxv, 31-46.

séché jusqu'à la racine, étaient dans l'étonnement, et disaient entre eux : Comme il est devenu sec ! — Pierre, se rappelant la parole de Jésus, lui dit : Maître, voilà le figuier que vous avez maudit ; il est desséché ! — Jésus prit la parole, et leur répondit en ces termes : Ayez foi en Dieu ! En vérité, je vous le dis, si vous aviez la foi, sans incertitude ni hésitation, non-seulement vous auriez la puissance d'agir comme je l'ai fait sur ce figuier ; mais vous diriez à cette montagne : Enlève-toi, va te jeter à la mer ! et elle irait. Quiconque croit, sans hésitation, que tout ce qu'il a dit doit se faire, celui-là verra sa parole accomplie. C'est pourquoi, je vous le dis, quoi que ce soit que vous demandiez, dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et cela sera fait. Mais lorsque vous vous disposerez à prier, pardonnez d'abord à quiconque vous aura offensé, afin que votre Père qui est aux cieux vous remette aussi vos péchés. Car si vous ne pardonnez d'abord, votre Père céleste ne vous pardonnera pas lui-même vos offenses [1]. »

Tel est le langage de Jésus, deux jours avant sa mort. Il apprend à Pierre, le futur chef de l'Eglise et le gardien de la foi, la puissance infinie du trésor dont il aura entre les mains le dépôt sacré.

Le conciliabule du Sanhédrin. Judas Iscariote

25. « Cependant, continue l'Evangile, le jour solennel des Azymes, appelé la Pâque, était proche. Lors donc que Jésus eut terminé ces enseignements, il dit à ses disciples :

[1] Matth., XXI, 20-23. Marc, XI, 19-26.

Vous savez que la Pâque aura lieu dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera livré pour être mis en croix. — En effet les Princes des Prêtres et les Scribes cherchaient comment ils pourraient le faire mourir. Le Conseil des Anciens fut réuni dans l'*atrium* du Prince des Prêtres, appelé Caïphe, et tous se concertaient pour s'emparer de lui par ruse, et le tuer; mais ils craignaient le peuple, et disaient : Que ce ne soit point pendant la fête, de peur de soulever la multitude! — Or, Satan entra dans le cœur de Judas, celui qu'on surnommait Iscariote, l'un des douze. Il vint trouver les Grands-Prêtres, leur offrant de livrer Jésus. Il s'entendit avec eux, et avec les magistrats du Temple, sur la manière dont il le livrerait. Que voulez-vous me donner, leur dit-il, et je le mettrai entre vos mains? — A cette parole, ils furent pleins de joie, et convinrent de lui donner plus tard une somme, lui remettant d'abord trente deniers d'argent. Judas accepta l'engagement, et il cherchait une occasion favorable pour livrer son Maître, à l'insu du peuple [1].»

vend son maître.

La haine du Sanhédrin ne cherche plus même à garder les formes de la justice. C'est par dol, *dolo;* c'est par la corruption; à l'insu du peuple, et, dès lors, contrairement à tous les principes de la législation mosaïque; c'est par la trahison, la vénalité, dans l'ombre d'un conciliabule, où la terreur et le remords prématuré planent, comme des visions vengeresses, que se conclut le marché Déicide.

[1] Matth., XXVI, 1-5, 14-16. Marc, XIV, 1-2, 10-11, Luc, XXII, 1-6.

Un trait essentiellement juif, et qui n'a pas été suffisamment remarqué, c'est qu'on promet au traître une somme d'argent, une somme indéterminée, mais en rapport avec le service qu'il va rendre, et avec la joie que sa proposition excite dans l'assemblée : *Promiserunt ei pecuniam se daturos* [1]. Cependant on ne lui compte, à l'avance, que trente pièces d'argent : *Constituerunt ei triginta argenteos* [2], environ cinquante francs de notre monnaie. C'était à peine le prix d'un esclave hors d'âge. Jadis les frères de Joseph avaient touché la même somme. La haine n'empêchait pas les vieillards du Sanhédrin de calculer leurs intérêts ; ils spéculaient sur la cupidité du traître, et, à un double point de vue, ils crurent l'affaire bonne pour eux !

§ IV. Jeudi Saint.

Préparation de la dernière Pâque. La *Parascève.* Le Cénacle. Jésus lave les pieds des apôtres.

26. « Or, continue l'Evangile, le premier jour des Azymes, où la Loi ordonne de tuer l'Agneau pascal, était venu. Jésus dit à Pierre et à Jean : Allez nous préparer le festin de la Pâque. — Où voulez-vous que soient faits les préparatifs? répondirent-ils. — Et il leur dit : Rendez-vous à la ville. En y entrant, vous rencontrerez un homme, portant une urne pleine d'eau. Suivez-le jusqu'à la maison où il entrera. Quelle que soit cette maison, dites au Père de famille : Le Maître vous mande ces paroles : Mon temps est proche ; je vais célébrer chez vous la Pâque avec mes

[1] Marc, XIV, 11. — [2] Matth., XXVI, 11.

disciples. Où est la salle du festin? Alors il vous montrera un grand cénacle, orné de tapis. C'est là que vous prépa rerez la Pâque. — Les disciples allèrent donc, vinrent à la ville, trouvèrent toutes choses comme il leur avait dit, et préparèrent l'Agneau pascal. Or, le soir étant arrivé, Jésus s'y rendit avec les douze [1]. Sachant que l'heure était venue où il devait passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient en ce monde, il les aima jusqu'à la fin. Quand la Cène pascale fut prête, lui, aux mains duquel le Père a tout remis, sorti de Dieu et sur le point de retourner à Dieu, quitta la table, déposa son manteau, se ceignit d'un linge, versa de l'eau dans un bassin, et commença à laver les pieds des disciples, les essuyant du linge qu'il portait à la ceinture. Il vint ainsi à Simon Pierre, qui s'écria : Seigneur, jamais vous ne me laverez les pieds! — Jésus lui répondit : Si je ne te purifie, tu n'auras point de part avec moi. — Pierre reprit : Seigneur, non-seulement mes pieds, mais les mains et la tête! — Celui qui est déjà purifié, dit Jésus, n'a besoin que de se laver les pieds, pour être entièrement pur. Or vous êtes purs, mais non pas tous! — Il connaissait celui qui devait le livrer; c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs. —Après donc qu'il leur eut lavé les pieds, il se mit à table, et leur dit : Comprenez-vous ce que je viens de faire? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le

[1] Matth., XXVI, 17-19. Marc, XIV, 12-16. Luc, XXII, 7-ë3.

suis. Si donc Moi, le Seigneur, le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez agir de même entre vous. Car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait à votre égard. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que le maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, et les pratiquez vous serez heureux [1] ! »

La Cène pascale, chez les Juifs, commençait au lever des étoiles, le quatorzième jour du mois de Nisan, en souvenir du dernier repas pris sur la terre de la captivité, par les enfants de Jacob, dans la nuit où l'Ange du Seigneur « passa » (*Phase*; *Pascha ;* « Passage ») sur les maisons des Egyptiens, depuis le palais du Pharaon jusqu'à la chaumière de l'esclave, frappant de mort tous les premiers-nés. Le jour qui la précédait portait le nom de *Parasceve*, « Préparation » ou de *Premier jour des Azymes*, parce qu'on devait préparer l'Agneau pascal et les pains sans levain (*Azymes*), dont la manducation était seule permise durant la solennité. Le quatorzième du mois de Nisan tombait cette année un vendredi, et, d'après la manière hébraïque de compter les jours, d'un coucher de soleil à l'autre, c'était le vendredi soir que les Juifs devaient manger la victime sainte. Mais le divin Maître « savait que son heure était venue, et qu'il allait quitter ce monde, pour retourner à son Père. » Le vendredi soir, quand le

[1] Joann., XIII. 1-17.

peuple déicide s'assoiera au banquet national, le grand sacrifice sera consommé, l'Agneau de Dieu aura été mis à mort, pour effacer les péchés du monde. Voilà pourquoi Notre-Seigneur anticipe d'un jour la célébration de la Pâque. Pierre et Jean disent de sa part à l'hôte qui doit prêter sa demeure : « Mon temps est proche ; je vais célébrer chez vous la Pâque avec mes disciples. » Pierre et Jean, la Foi et l'Amour, le Moïse et l'Aaron du Testament Nouveau, vont mettre fin, par une immolation suprême, aux sacrifices figuratifs du Testament Ancien. Une dernière fois, la loi Mosaïque va donner l'hospitalité au Verbe fait chair. Toutes les demeures de Jérusalem étaient à la disposition des pèlerins, pendant les jours de la solennité pascale. Le banquet commémoratif devait être pris en commun par chaque famille, ou par chaque groupe de parents et d'amis, au nombre d'au moins dix personnes, et dans l'intérieur d'une maison. Chaque groupe pouvait s'établir partout où il y avait de la place ; les habitants de la ville fournissaient la salle du festin. L'hôte ne pouvait recevoir, en dédommagement, que la peau de l'Agneau pascal. Le rationalisme moderne, dans son ignorance des coutumes juives, suppose ici fort inutilement tout un système de supercherie, employé par Jésus pour agir sur l'imagination des Apôtres. Cette manière Evangélique de préparer un logement serait impraticable chez nous. Mais à Jérusalem, et dans la circonstance, elle n'avait rien d'extraordinaire : c'est encore là un des traits

d'authenticité du livre Divin. Ce qu'il faut admirer ici, c'est l'amour d'un Dieu, qui s'abaisse jusqu'à laver les pieds des hommes qu'il vient sauver. Chez les Juifs, c'étaient les esclaves qui lavaient les pieds des convives; mais « Jésus veut prendre la forme d'un esclave! » Dans son étonnement Pierre, le chef futur de l'Eglise, refuse un tel honneur. « Seigneur, s'écrie-t-il, jamais je ne souffrirai que vous me laviez les pieds! » Il ne sait pas encore quelle pureté immaculée exige la manducation de l'Agneau Eucharistique. Il ne sait pas que Dieu doit d'abord purifier le cœur où Dieu doit descendre. Jésus le lui apprend ; et il ajoute : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez aux autres ce que j'ai fait pour vous! » Depuis cette heure, les ministres de Jésus-Christ lavent les pieds de tous les pécheurs, avant de les admettre au banquet de l'Agneau.

La Cène Pascale selon le Rite judaïque.

27. « Jésus s'étant mis à table, continue l'Evangile, les douze y prirent place avec lui. Il leur dit alors : J'ai désiré d'un immense désir manger cette Pâque avec vous, avant ma passion! Car, je vous le dis, je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu.— Prenant alors la coupe, il rendit grâces et dit : Prenez et partagez entre vous; car, je vous le dis, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai avec vous, sous une forme nouvelle, dans le royaume de mon Père[1]. »

[1] Luc, XXII, 14-18.

La première Pâque, sur la terre d'Egypte, avait été célébrée, debout, les reins ceints et le bâton à la main. Mais en posant le pied sur la Terre promise, Israël avait cessé d'être voyageur. Dès lors, ce fut assis qu'il mangea le festin royal de la Pâque, et, quand l'usage du *triclinium* ou des divans se fut introduit, on s'en servit pour cette circonstance. Telle fut donc l'attitude de Notre-Seigneur, en cette nuit solennelle. Etendu sur un *triclinium*, le bras gauche sur un coussin, il avait à sa droite saint Jean, le disciple bien-aimé, et à sa gauche saint Pierre [1]. Les douze Apôtres étaient en demi-cercle autour de lui. L'autre côté de la table, ou l'hémicycle, restait libre pour ceux qui servaient.

Lorsque les Juifs mangeaient la Pâque, le maître de la maison se levait, prenait de la main droite une coupe, pleine de vin rouge, souvenir du sang égyptien, versé au jour de la délivrance, et prononçait la bénédiction en ces

[1] « Pierre et Jean étaient donc également près du Sauveur. Le premier toutefois avait la place d'honneur, comme toujours. Car en ce cas, la première place, chez les Hébreux, était à gauche, c'est-à-dire à la tète de l'hôte qui occupait le milieu de la table. Jean toutefois était mieux placé pour parler au divin Maître. Les peintres ont abusé de l'expression de l'apôtre saint Jean, quand il dit « qu'il reposait sur la poitrine de Jésus ; » locution orientale pour désigner qu'il était couché près de la poitrine du Sauveur. Les peintres donc placent le disciple de l'amour sur le sein de Notre-Seigneur, en sorte que Jésus n'aurait pu ni respirer, ni se remuer, tandis qu'il est certain que le Christ et ses Apôtres étaient tous couchés de la même manière, et que la main droite restait toujours libre. » (Sepp. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Tom. II, 349.)

termes : « Ceci est le signe de notre liberté, et le mémorial de la sortie d'Egypte. Béni soit le Seigneur, qui a créé le fruit de la vigne ! » Puis, il buvait du vin contenu dans la coupe, et la passait ensuite aux autres convives. Ce premier acte du festin pascal s'appelait, chez les Juifs, *Eulogie* : « Bénédiction ; » de même que l'Agneau sacramentel portait le nom d'*Eucharistie* : « Action de grâces ; » nous retrouverons ces deux expressions dans la langue de l'Eglise. Quand le divin Maître « prenant la coupe, et rendant grâces, » la donne aux apôtres, il accomplit le rite officiel de l'Eulogie[1]. Mais il ne porte point les lèvres au breuvage mosaïque, et, changeant la formule ordinaire, il annonce la fin de l'Ancienne Loi et l'avénement de la Nouvelle : « En vérité, je vous le dis, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai avec vous, sous une forme nouvelle, dans le royaume de Dieu. » Après l'Eulogie de la coupe, le président du festin pascal prenait, suivant le précepte de la Loi, les laitues sauvages, qu'il trempait dans du vinaigre, et les tenant élevées de la main

[1] Nous rappelons ici, pour mémoire, et afin de mieux constater l'inintelligence ou la mauvaise foi du rationalisme, les odieuses paroles qu'on a déjà lues : « Les repas étaient devenus pour la communauté naissante, pour la troupe joyeuse et vagabonde, un des moments les plus doux. Quand Jésus fut mort, la forme sous laquelle il apparaissait au pieux souvenir de ses disciples était celle d'un banquet mystique. Il est probable que c'était là une des habitudes de sa vie, et qu'à ce moment il était particulièrement aimable et attendri. » (*Vie de Jésus*, p. 167, 302-303.)

droite, il disait : « Nous mangeons ces herbes amères, en souvenir de l'amertume dont l'Egypte remplit la vie des Israélites, nos aïeux ! » Il mangeait alors gros comme une olive, dit le Talmud, de cet âpre aliment, et tous les convives l'imitaient. On apportait ensuite une nouvelle coupe de vin, deux pains azymes et l'Agneau pascal. Le président du repas prenait l'un des pains, de la main droite [1], et disait : « Nous mangeons ce pain sans levain, en souvenir de ce que nos pères en Egypte, au jour de leur délivrance, n'eurent pas le temps de laisser fermenter la pâte. Louons donc Jéhovah, Dieu d'Israël ! Dites *Alleluia !* Esclaves, bénissez le Seigneur ! » Les assistants récitaient alors le Psaume : *In exitu Israel de Ægypto.* Le président partageait le second pain en autant de morceaux qu'il y avait de convives, et le bénissait, en disant : « Tel fut le pain de misère, qu'ont mangé nos aïeux en Egypte. Que celui qui a faim, vienne et mange ; que l'indigent s'approche et fasse la Pâque ! Béni soit Jéhovah qui produit le pain de la terre ! » Les convives répondaient : « *Amen.* » Le président prenait chaque morceau, l'enveloppait de laitues sauvages, et le trempait dans un ragoût spécial, nommé *Charoseth*, sorte de pudding, composé d'amandes cuites dans le vin, avec des figues, des noix, du jus de citron et des olives. « Béni soit, disait-il, Jéhovah, Dieu de nos pères, qui nous a

[1] Ce fut ce pain, symbole de la délivrance, sur lequel Jésus prononça les paroles Eucharistiques : « Ceci est mon corps. »

sanctifiés par ses préceptes, et nous a commandé de manger le pain azyme avec des herbes amères! » Chaque convive prenait alors un de ces morceaux, ou le recevait directement de la main du chef de famille, qui servait ensuite l'Agneau pascal. Avant de le partager, il prononçait la formule de l'Eucharistie judaïque, en ces termes : « Soyez béni, Jéhovah, Dieu de nos pères, parce que vous nous avez sanctifiés par votre loi, et nous avez ordonné de manger l'Agneau pascal. Ceci est la Pâque que nous mangeons, en souvenir de ce que l'Ange exterminateur passa, sans les frapper, devant les maisons de nos aïeux, sur la terre d'Egypte! » Après la manducation de l'Agneau pascal, le chef de famille offrait aux convives une troisième coupe de vin; puis on récitait l'hymne de l'action de grâces, composée des Psaumes CXV et CXVIII[1]. Tous ces détails du cérémonial juif forment au récit Evangélique un cadre d'authenticité qui nous dispensera de plus amples commentaires. Au vin de la délivrance et au pain de l'amertume, Jésus va substituer « le pain des Anges, et le vin qui fait germer les vierges. »

Institution de l'Eucharistie.

28. « Comme ils commençaient le repas, dit le texte sacré, Jésus prit le pain, rendit grâces, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples : Prenez, dit-il, et mangez.

[1] *Credidi propter quod locutus sum* (Psalm. CXV.) *Beati Immaculati in viâ* (Psalm. CXVIII. Voir pour tous les détails de la cène Pascale : Pezron. *Hist. Evangel.*, tom. II. p. 229-240. Sepp. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 348-360.)

Ceci est mon corps, qui est donné pour vous. Faites cela en mémoire de moi. — Semblablement, après le repas, il prit le calice, rendit grâces et le leur donna en disant : Prenez et buvez-en tous. Ceci est mon sang, le sang du Testament nouveau, qui, pour vous et pour plusieurs, sera répandu pour la rémission des péchés[1]. »

Ceci est mon corps. Ceci est mon sang. Non point la figure, l'image, le mémorial, le signe ; mais la réalité vraie du « corps qui est donné pour vous, du sang qui sera versé » jusqu'à la dernière goutte. Le passage du Seigneur en Egypte était figuré par l'Agneau pascal. La passage de Jésus-Christ, Fils de Dieu, sur la terre, est éternisé dans le pain qui devient son corps, dans le vin qui devient son sang. Le Testament Nouveau commence par ce legs immortel. De l'ancienne Pâque, du sang de l'Agneau qui préserva les maisons d'Israël en Egypte, du pain de l'indigence, du vin des captifs, il ne reste plus qu'un souvenir. Le sacrifice universel est établi ; tous devront manger la chair adorable et le sang divin, qui sont offerts « pour la rémission des péchés. » Le sacerdoce nouveau est constitué à côté du nouveau sacrifice : « Faites ceci en mémoire de moi ; » et le Testament de l'amour de Dieu pour le monde est scellé dans l'institution de l'Eucharistie chrétienne !

Jésus révèle aux Apôtres la trahison

29. « En ce moment, continue l'Evangile, Jésus manifesta l'émotion de son cœur, et dit : Je connais ceux que

[1] Matth., XXVI, 26-28. Marc, XIV, 22-24. Luc, XXII, 19-20.

de Judas Iscarioth et désigne le traitre à saint Pierre et à saint Jean.

j'ai choisis, mais il faut que la parole de l'Ecriture s'accomplisse : « L'homme qui mange mon pain lèvera contre moi le talon [1]. » Voici en effet que la main du traître est à cette table. En vérité, je vous le dis, l'un de vous, l'un des douze, qui porte avec moi la main à ce plat [2], me doit trahir. Quant au Fils de l'homme, il s'en va, selon qu'il a été écrit de lui. Mais, malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré ! Il eût été heureux pour celui-là de ne point naître ! — Les Apôtres furent consternés. Chacun se mit à dire : Est-ce moi, Seigneur ? — Et ils cherchaient entre eux qui ce pouvait être. Or le disciple que Jésus aimait était couché à table, près de la poitrine de Jésus. Simon Pierre lui fit signe de demander qui ce serait. Le disciple, se penchant donc sur le cœur de Jésus, lui dit à voix basse : Seigneur, qui est-ce ? — Jésus répondit : C'est celui à qui je vais donner le morceau de pain trempé [3]. — Or Judas, le traître, demandait en ce moment : Est-ce moi, Rabbi ? — Jésus répondit, de manière à n'être entendu que de Jean : Tu l'as dit ! — Puis, prenant un morceau de pain trempé, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. Avec cette bouchée amère, Satan entra en lui. Jésus lui dit à

[1] Psalm., XL, 10.

[2] Cette parole fut prononcée au moment où chaque convive portait la main au plat pour prendre le morceau de pain trempé dans le *Charoseth*.

[3] Toutes les mains s'étaient retirées du plat sacramentel, quand Jésus avait annoncé la trahison de l'un des douze. Voilà pourquoi le divin Maître dut en faire lui-même la distribution.

haute voix : Ce que tu as à faire, fais-le promptement. — Les autres convives ne surent point ce que signifiait cette parole. Quelques-uns pensaient que, comme Judas était chargé de la bourse, Jésus voulait lui dire : Achète promptement ce qui nous est nécessaire pour le temps de la fête[1] ; ou bien : Vois à t'occuper des pauvres. — Judas, prenant donc le morceau de pain, sortit aussitôt. Il était nuit[2]. »

30. « Après le départ de Judas, Jésus dit : Maintenant le Fils de l'homme a été glorifié et Dieu l'a été en lui. Si Dieu a été glorifié en lui, à son tour il fera éclater sa gloire. Bientôt il manifestera la gloire du Fils de l'homme[3]. » — Les Apôtres comprirent cette parole dans le sens de l'avénement immédiat du règne de Jésus-Christ. « Qui sera le plus grand, sous la royauté nouvelle ? se demandaient-ils entre eux. » — Jésus va leur répondre, et, tout en confirmant une seconde fois la nomination, précédemment faite[4], du chef futur de l'Eglise, il leur rappelle les conditions de l'autorité chrétienne. « Les rois des nations, dit-il, les traitent avec empire ; ceux qui ont l'autorité se font donner

Confirmation de la primauté donnée à saint Pierre.

[1] On sait que les Juifs n'achetaient et ne vendaient jamais rien, le jour du sabbat, ni les jours de fête. Chacun avait donc le soin de s'approvisionner à l'avance de toutes les choses nécessaires à la vie. « La veille de la Pâque, dit le Docteur Sepp, les boutiques des marchands restaient ouvertes toute la nuit. Quant aux pauvres, ils demandaient aux pèlerins et aux étrangers compatissants quelque aumône, afin de subvenir pour eux aux frais du sacrifice pascal. »

[2] Matth., XXVI, 21-25, Marc. XIV, 18-21. Luc, XXII, 21-23. Joan., XIII, 21-30. — Joan, XIII, 31-32. — [3] Cf. chap. VII de cette *Histoire*, nos 25 et 26.

des titres flatteurs. Qu'il n'en soit point ainsi parmi vous. Que celui qui est le plus grand devienne comme le moindre; et celui qui gouverne comme celui qui sert. En effet, quel est le plus grand, de celui qui préside au festin, ou du serviteur? N'est-ce pas le président du festin? Or, moi qui préside à cette table, au milieu de vous, je me suis fait votre serviteur. Pour vous, qui êtes demeurés avec moi, dans mes épreuves, je vous prépare, comme mon Père l'a fait pour moi-même, un royaume; afin que vous mangiez et buviez à la table de ma royauté, et qu'assis sur des trônes, vous jugiez les douze tribus d'Israël. — Puis, s'adressant à Pierre, le Seigneur lui dit : Simon, Simon! Voici que Satan a obtenu le pouvoir de vous cribler tous, comme on crible le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Un jour donc, quand tu seras relevé, affermis tes frères. » — Telle est l'institution de la chaire de Saint Pierre, gardienne d'une foi indéfectible, au-dessus des sièges de l'Episcopat, où les successeurs des Apôtres jugent toutes les nations du monde. « Mes petits enfants, continua Jésus, je n'ai plus que quelques instants à demeurer avec vous! Vous me chercherez, et, comme je l'ai dit aux Juifs, « Je vais là où vous ne pouvez venir. » Je vous donne un commandement nouveau. Aimez-vous les uns les autres! Comme je vous ai aimés moi-même, aimez-vous. A ce signe de votre charité mutuelle, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples[1]. »

[1] Luc, XXII, 24-32. Joann., XIII, 33-35.

31. « Simon Pierre lui dit : Seigneur, où allez-vous donc? — Jésus répondit : Je vais où tu ne peux en ce moment me suivre ; mais tu me suivras plus tard [1]. — Pourquoi, dit Pierre, ne puis-je vous suivre dès maintenant? — Alors Jésus leur dit : Cette nuit même, je serai, pour vous tous, un sujet de scandale et de chute ; car il est écrit : « Je frapperai le Pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées [2]. » Mais, après ma résurrection, je vous précéderai en Galilée. —Pierre s'écria : Quand même tous se scandaliseraient de vous, moi jamais! Je donnerai mon sang pour vous ! Seigneur, je suis prêt à marcher, avec vous, à la prison et à la mort ! — Jésus lui répondit : Tu verserais ton sang pour moi? Pierre, en vérité, en vérité, je te le dis : Cette nuit même, avant le second chant du coq, tu m'auras renié trois fois !— Mais Pierre redoublait ses serments, et disait : Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai jamais! — Tous les disciples tinrent le même langage. Jésus leur dit : A l'époque où je vous ai envoyés, sans bourse, ni sac de voyage, ni double chaussure, avez-vous manqué de quoi que ce soit? — De rien, répondirent-ils. — Jésus dit alors : L'heure est venue où celui qui a un sac de voyage, doit se munir aussi d'une bourse : et celui qui n'en a point fera bien de vendre jusqu'à sa tunique

Prédiction de la chute de saint Pierre. Promesse d'envoyer l'Esprit Saint aux apôtres.

[1] Comme son divin Maître, saint Pierre devait mourir par le supplice de la croix.

[2] Zachar., XIII, 7.

elle-même, pour acheter une épée. Je vous parle ainsi, parce que la Prophétie, écrite de moi, va s'accomplir : « Il a été mis au rang des scélérats[1]. » J'approche de ma fin. » — Les Apôtres comprirent alors qu'une lutte terrible était sur le point de s'engager. « Seigneur, s'écrièrent-ils, voici deux glaives ! — C'est assez, répondit-il[2]. » — Les deux glaives du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel ont en effet suffi, dans la main de l'Eglise, à la conquête du monde. Mais ils ne devaient être employés, ni l'un ni l'autre, à la façon des conquérants humains. Jésus réprime la belliqueuse ardeur des Apôtres. « Que votre cœur ne se trouble point, dit-il. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs étages. Je vais vous y préparer une place. Ensuite je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous soyiez aussi vous-mêmes. Or vous savez où je vais, et vous connaissez la voie à prendre. — Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons pas où vous allez ; comment donc pouvons-nous connaître la voie à suivre? — Jésus lui répondit : Je suis la voie, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. Si vous m'eussiez bien connu, vous auriez aussi connu mon Père ; vous l'avez vu déjà, et vous le connaîtrez bientôt. — Seigneur, demanda Philippe, faites-nous voir le Père, et cela nous suffit ! — Depuis si

[1] Isa., LIII, 12. — [2] Matth., XXVI, 31-35. Marc, XIV, 27-31. Luc, XXII, 33-38. Joann., XIII, 36-38.

long-temps je suis avec vous, répondit Jésus, et vous ne me connaissez pas encore ! Philippe, celui qui me voit, voit aussi le Père. Comment donc peux-tu dire : Montrez-nous le Père ? Ne croyez-vous donc pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi? Le Père, demeurant en moi, fait les œuvres dont vous avez été témoins. Croyez aux œuvres que vous avez vues. En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque croit en moi accomplira toutes les œuvres que je fais, et de plus grandes encore; parce que, retourné à mon Père, je ferai tout ce que vous demanderez en mon nom. Vous m'aimez, gardez donc mes commandements. Pour moi, je prierai le Père, et il vous enverra l'autre *Paraclet* [1] (Consolateur), qui demeurera à jamais avec vous ; l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit et ne le connaît point. Mais vous le connaîtrez, car il demeurera avec vous, il sera en vous. Je ne vous laisserai point orphelins, je reviendrai à vous. Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus, mais vous me verrez; vous vivrez de ma propre vie, et, ce jour-là, vous connaîtrez que je suis dans le Père, vous en moi, et moi en vous ! — Seigneur, demanda Thadée surnommé Jude, que signifie cette parole que vous vous manifesterez à nous, mais non au monde? » — Les Apôtres attendaient toujours le

[1] *Alium Paraclitum.* Voilà la troisième personne de la Trinité divine, qui doit, avec le Père et le Fils, achever l'œuvre de la Rédemption du monde.

règne du Christ, dans la splendeur et la gloire d'une manifestation toute-puissante, qui courberait le monde sous le sceptre de Jésus. Tel est le sens de l'interrogation de Thadée. Mais le monde doit rester libre d'accepter ou de refuser le bienfait de la rédemption; de suivre le Sauveur, ou de le crucifier. Voilà pourquoi le divin Maître répond : « Quiconque m'aime, gardera ma parole; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Mais celui qui ne m'aime point, ne peut garder ma parole. Je vous dis ces choses, en ce moment où j'habite encore visiblement parmi. Mais l'Esprit Saint, le Paraclet, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous donnera l'intelligence de toutes mes paroles. Je vous laisse la paix; je vous donne ma paix; non point celle que le monde peut offrir. Que votre cœur soit donc sans trouble, ni effroi. Je m'en vais, mais je reviendrai à vous. Si vous m'aimiez, vous seriez dans la joie de ce que le Fils de l'homme retourne à son Père, car le Père est plus grand que lui [1]. Désormais je ne pourrai plus guère vous entretenir; le Prince de ce monde approche. Il n'a aucune puissance sur moi, mais il faut que le monde sache que j'aime le Père, et que tous les ordres qu'il

[1] Comme Dieu, Jésus est égal au Père; il l'indique clairement et à plusieurs reprises : « Le Père et moi nous sommes un. » — « Tout ce qui est au Père est à moi; tout ce que j'ai est au Père, » etc. Mais, comme Fils de l'homme, à ce titre spécial, Jésus est moins grand que le Père. Tel est ici le sens de la parole Evangélique.

m'a donnés je les exécute. Levez-vous, sortons d'ici [1]. »

32. « Ayant donc récité l'hymne pascal [2], ils quittèrent le Cénacle, se dirigeant vers la montagne des Oliviers [3]. » Chemin faisant, ils traversaient les coteaux, couverts de vignes, et le divin Maître continua à leur parler en ces termes : « Je suis la véritable vigne, et mon Père est le vigneron. Tout rameau qui ne portera point de fruit en moi, il le retranchera, et celui qui porte déjà du fruit, il l'émondera, pour le rendre plus fertile. Vous qui avez recueilli mes enseignements, vous êtes déjà purs. Demeurez en moi, et moi en vous. Comme la branche ne saurait produire son fruit d'elle-même, et sans rester attachée au cep, de même vous ne le sauriez non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et moi en lui (car sans moi vous ne pouvez rien), est une branche fertile. Mais celui qui se détache de moi sera coupé, comme le sarment; il séchera, et on le ramassera pour le jeter au feu. Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous aime. Demeurez dans mon amour. Tel est mon précepte. Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés! Nul ne peut donner une plus grande preuve de tendresse que de mourir pour ses amis. Or, vous êtes mes amis, si vous gardez mes commandements. Désormais je ne vous

Sortie du Cénacle. La vigne véritable. Derniers enseignements. Acte de foi des apôtres.

[1] Joann., XIV, 1 ad ultim.

[2] Ainsi que nous l'avons vu plus haut, l'hymne d'action de grâce, après la Pâque, se composait des Psaumes CXV et CXVIII.

[3] Matth., XXVI, 26. Marc, XIV, 30.

nommerai plus serviteurs; un serviteur ne sait pas ce que fait le maître. Je vous ai donc donné le titre d'amis, parce que je vous ai enseigné tout ce que j'ai appris du Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais je vous ai moi-même élus et constitués, pour que vous alliez et rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure. Le monde vous poursuivra de sa haine; il m'a détesté moi le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait en vous son bien propre. Mais vous n'êtes pas de ce monde; mon élection vous en a fait sortir; voilà pourquoi le monde vous hait. Conservez la mémoire de la parole que je prononce en ce moment : Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. Ils m'ont persécuté; ils vous persécuteront aussi. Cependant on a gardé ma parole, on gardera aussi la vôtre. L'heure vient où quiconque vous tuera croira honorer Dieu [1]. Et maintenant je vais à Celui qui m'a envoyé. Nul de vous ne songe plus à me demander où je vais. Mais ce mot de séparation remplit vos cœurs de tristesse. Cependant, je vous le dis, en vérité : Il vous est utile que je m'en aille, autrement l'Esprit Consolateur ne viendrait point à vous. Quand je serai parti, je

[1] Quelle majesté, dans cette histoire prophétique de l'Eglise! Le rationalisme moderne écrit, à propos de ces passages, des phrases telles que celles-ci : « Entraîné par l'effrayante progression de son enthousiasme, commandé par les nécessités d'une prétention de plus en plus exaltée, Jésus n'était plus libre, il appartenait à son rôle! » (*Vie de Jésus*, p. 318) « Jean met dans la bouche de Jésus des discours raides et gauches, dont le ton, si souvent faux et inégal, ne serait pas souffert par un homme de goût! » (Ibid. *Introd.*, p. XXIII-XXIV.)

vous l'enverrai. C'est lui qui forcera le monde à reconnaître ces trois grandes vérités : Le péché, la justice, et le jugement. J'aurais encore beaucoup à vous dire, mais vous ne pourriez maintenant porter le poids de mes paroles. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité [1]. Encore une fois, je vous le dis : Vous pleurerez, vous serez dans la désolation, et le monde se réjouira ! Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. La femme qui enfante est en proie aux étreintes de la douleur ; mais, quand elle a donné le jour à un fils, elle oublie la souffrance ; elle est toute entière au bonheur d'avoir mis un homme au monde. Vous aussi, vous êtes en ce moment dans la douleur ; mais vous me reverrez, et votre cœur tressaillera d'une joie que nul ne vous pourra plus ravir. En vérité, en vérité, je vous le dis : Tout ce que vous demanderez au Père, en mon nom, il vous l'accordera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé, en mon nom : demandez et vous recevrez ; rien ne manquera à votre joie. Naguère je vous disais ces choses en paraboles. L'heure est venue où je vous parle ouvertement du Père. Le jour où vous le prierez, en mon nom, je n'aurai point à intercéder moi-même près de lui. Le Père en effet vous aime ; parce que vous m'avez aimé ; parce que vous avez cru que je suis sorti du Père. Issu de son sein, je suis venu en ce monde ;

[1] Qu'est devenue, dans le Protestantisme, l'action incessante du Saint Esprit, qui doit compléter l'enseignement de Jésus ?

maintenant je quitte ce monde, et je retourne au Père. — Les disciples lui dirent : Non, ce n'est plus en paraboles mystérieuses que vous nous parlez. Nous comprenons que vous savez tout, et nous croyons que vous êtes sorti de Dieu ! — Jésus répondit : Avez-vous en effet cette foi ? Le moment approche où vous allez prendre la fuite, chacun de son côté, et me laisser seul. Seul ! non ; car mon Père est avec moi. Souvenez-vous de ma parole, pour que vous conserviez la paix en moi. Vous subirez l'oppression dans le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde[1]. »

Le torrent du Cédron. Prière de Jésus.

33. En parlant ainsi, Jésus était arrivé sur le bord du Cédron. Ce torrent, qui avait vu passer l'infortune de David; dont les eaux fougueuses avaient baigné les victimes offertes à Moloch; dont le rivage avait été teint du sang d'Isaïe le prophète, nous apparaît ici comme la limite des deux mondes. L'antique Loi n'ira pas plus loin. Le monde nouveau, l'Eglise catholique, va naître. Le Sauveur, dans ce discours, qui dut faire couler tant de larmes, a résumé tous les dogmes, toute l'histoire, tous les combats, tous les triomphes de l'Eglise. « Jésus, continue l'écrivain sacré, leva les yeux au ciel, et dit : Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils manifeste votre gloire ! Vous lui avez donné la puissance sur toute chair, afin qu'à tous il donne la vie éternelle. Or, la vie éternelle c'est vous connaître, vous le seul Dieu véritable, et connaître Jésus-Christ, que

[1] Joann., XV et XVI integr.

vous avez envoyé. J'ai manifesté votre gloire à la terre; j'ai consommé l'œuvre que vous m'aviez commise. Maintenant donc, ô Père, faites éclater sur moi la splendeur dont je rayonnais dans votre sein, avant l'aurore du monde! J'ai appris votre nom aux hommes, que vous m'avez donnés, du milieu du monde; ils étaient vôtres, et vous me les avez confiés. Ils ont gardé votre parole. Ils savent maintenant que de vous découle tout ce que je tiens de votre libéralité. Les enseignements que j'ai puisés dans votre sein, je les leur ai transmis; ils les ont reçus; ils reconnaissent que je suis vraiment sorti de vous; ils croient que vous m'avez envoyé. C'est pour eux que je vous adresse ma prière; je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés; parce qu'ils sont vôtres. Or, tout ce que vous avez est à moi, et tout ce que j'ai est à vous. Père, j'ai été glorifié en eux! Bientôt je ne serai plus dans ce monde; mais ils y resteront, et moi je vais à vous. Père saint, pour l'honneur de votre nom, conservez ceux que vous m'avez donnés! Qu'ils soient un, comme nous sommes un! Tant que je fus avec eux, je les ai conservés en votre nom. J'ai gardé le dépôt que j'ai reçu de vous; aucun d'eux ne s'est égaré, hormis le fils de perdition, en qui s'accomplit la malédiction formulée par l'Ecriture. Sur le point d'aller à vous, je tiens ce langage, en ce monde que je vais quitter, afin de leur laisser au fond du cœur la plénitude de ma joie. Je leur ai appris votre parole, et le monde les a eus en

horreur; parce que, pas plus que moi, ils ne sont de ce monde. Je ne vous demande point de les retirer du monde, mais de les préserver du mal. Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est vérité. De même que vous m'avez envoyé en ce monde, ainsi je les envoie. Ce n'est pas pour eux seulement que je vous implore, mais pour ceux qui, sur leur parole, doivent croire en moi. Qu'ils soient un! De même que vous, ô Père, vous êtes en moi, et moi en vous, qu'ils soient eux-mêmes un en nous. Ainsi le monde croira que vous m'avez envoyé. Moi en eux, vous en moi, pour qu'ils soient consommés dans l'unité! Ainsi le monde reconnaîtra que vous les avez aimés, comme vous m'aimez moi-même. Père, je veux que, partout où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient avec moi; qu'ils contemplent la splendeur dont vous m'avez entouré; car, avant que le monde fût, vous m'aimiez! Père de l'éternelle justice, le monde ne vous a pas connu; mais moi je vous connais, et ceux-ci savent que vous m'avez envoyé! Je leur ai appris, et je leur apprendrai votre nom; afin que l'amour que vous me portez se repose sur eux, et que moi-même je sois en eux! [1] » Ayant ainsi parlé, en un langage que le Verbe incarné pouvait seul tenir, et qui suffira, jusqu'à la fin des âges, à la félicité de notre terre, » Jésus traversa avec ses disciples le torrent du Cédron [2]. »

[1] Joan., XVII integr. — [2] Joan., XVIII, 1.

CHAPITRE XI.

PASSION.

SOMMAIRE.

§ I. LA SUEUR DE SANG.

1. L'agonie et la sueur de sang. — 2. Divinité de Jésus. — 3. Un mot de Bossuet sur l'agonie du Sauveur.

§ II. LE BAISER DE JUDAS ISCARIOTE.

4. Judas au jardin de Gethsémani. — 5. Essai de réhabilitation de Judas et du Sanhédrin par le rationalisme. — 6. Réfutation. — 7. Rôle de Judas Iscariote dans l'arrestation de Jésus.

§ III. ANNE ET CAÏPHE.

8. Arrestation de Jésus. Le Jeune Disciple. — 9. Jésus chez Anne. Première réunion des Prêtres et des Anciens chez Caïphe. — 10. La sentence de Caïphe et le rationalisme moderne. — 11. La triple négation de saint Pierre.

§ IV. — PONCE-PILATE.

12. Seconde assemblée du Sanhédrin chez Caïphe. Jésus est conduit au prétoire de Pilate. — 13. Suicide de Judas Iscariote. — 14. La foule devant le prétoire de Pilate. — 15. Premier interrogatoire de Jésus par Ponce-Pilate. — 16. Jésus devant Hérode. — 17. Barabbas. — 18. Claudia Procula, femme de Ponce-Pilate. Flagellation. *Ecce homo.* 19. Dernier interrogatoire de Jésus par Ponce-Pilate. — 20. Pilate se lave les mains et prononce l'arrêt de mort.

§. V. VIA CRUCIS.

21. Premières stations de la Voie Douloureuse.

§ VI. LA CROIX DU GOLGOTHA.

22. Le crucifiement. — 23. Les sept paroles de Jésus en croix. La mort.

§ I. La sueur de sang.

L'agonie et la sueur de sang.

1. « Selon sa coutume, dit l'Evangile, Jésus se rendait sur la montagne des Oliviers. Les onze le suivaient. Il vint à la villa, nommée Gethsémani [1]. Là, se trouvait un jardin, parfaitement connu de Judas, le traître, parce que le Seigneur s'y retirait d'ordinaire avec les disciples. Jésus y entra, et dit aux Apôtres : Asseyez-vous ici, pendant que j'irai prier à l'écart. Restez vous-mêmes en prière, pour ne point entrer en tentation. — Prenant alors avec lui Pierre, Jacques et Jean, il commença à leur manifester des sentiments

[1] *Gethsémani*, « Pressoir d'Olives. » Au pied du mont, dit des Oliviers, la destination d'une localité ainsi désignée était toute naturelle. On sait que les pressoirs des anciens, creusés dans le sol, et enduits d'une couche de ciment ou de bitume, étaient placés soit dans la vigne, soit dans le champ d'oliviers, dont les grappes et les fruits, pressés avec le pied, ou écrasés avec un fouloir à main, laissaient couler le liquide dans le réservoir artificiellement disposé. Ces habitudes locales nous font comprendre les expressions bibliques : « *Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra? Torcular calcavi solus.* (Is. LXIII, 1, 3.) *Fodit in eâ torcular.* (Matth., XXI, 33.) Mais par quel symbolisme divin, Jésus-Christ, le fruit du Testament Ancien, choisit, pour son agonie, et sa sueur de sang, le *Gethsémani* du mont des Oliviers! Il se place lui-même sous le pressoir; et chaque goutte de sang représente la Rédemption du monde!

d'effroi, de dégoût, de tristesse et d'angoisses. Mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort! Demeurez ici et veillez avec moi. — S'étant ensuite éloigné, environ à la distance d'un jet de pierre, il se mit à genoux, et priait, en disant : Père, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice. Cependant, que votre volonté soit faite, et non la mienne! — Or, un Ange du ciel lui apparut, le fortifiant. Et Jésus, se prosternant la face contre terre, tomba dans une véritable agonie, insistant dans sa prière pour voir, s'il était possible, s'éloigner de lui cette heure. *Abba*, Père! disait-il, s'il se peut, écartez ce calice de mes lèvres! Tout vous est possible. Otez cette coupe d'amertume. Et pourtant, qu'il soit fait non comme je veux, mais comme vous voulez! — En ce moment, il fut couvert d'une sueur pareille à des gouttes de sang, qui coulaient sur le sol. S'étant levé, après sa prière, il vint aux disciples, et les trouva endormis. Dans leur accablement, le sommeil les avait gagnés. Quoi! vous dormiez! dit-il. Levez-vous, priez, de peur de succomber à la tentation. L'esprit est vaillant, mais la chair est faible!— Et s'adressant à Pierre, il lui dit : Simon, tu dors! Ainsi tu n'as pu veiller une heure avec moi! —Il s'éloigna une seconde fois, et recommençant sa prière, il disait la même parole : Mon Père, si ce calice ne peut s'éloigner, s'il me faut le boire, que votre volonté soit faite! — Puis il revint aux disciples, qu'il trouva de nouveau plongés dans le sommeil; car leurs yeux étaient ap-



pesantis, et ils ne savaient que lui répondre. Les laissant donc, il s'éloigna encore, et pria pour la troisième fois, dans les mêmes termes. Alors il revint aux Apôtres, et leur dit : Dormez maintenant, et reposez en paix ! Il suffit. L'heure est venue. Le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs [1] ! »

Divinité de Jésus.

2. Tertullien, Origène, saint Epiphane, les premiers apologistes du dogme chrétien, invoquaient cette page de l'Evangile, pour convaincre les disciples de Marcion que Jésus-Christ était réellement un homme, et que la Divinité, dans sa personne auguste, n'avait point absorbé l'élément humain. L'apologétique actuelle doit retourner la thèse, et prouver à nos modernes sophistes que l'agonie du Sauveur, à Gethsémani, est celle d'un Dieu. Une sueur de sang ! Combien de fois n'a-t-on pas déclaré ce phénomène complètement impossible, au nom de la science physiologique ? Mais aujourd'hui, des exemples nombreux, saisissants, authentiques, sont venus prouver qu'en certains cas de frayeur extrême, d'angoisses terribles et d'imminent danger, le cœur, en se contractant, pousse avec violence le sang jusque dans les artères capillaires, d'où il transsude par les pores, et se forme sur la peau en gouttelettes, pareilles à celles d'une transpiration ordinaire. Le rationalisme ne nie donc plus, comme une impossibilité physique,

[1] Matth., XXVI, 36-46, Marc. XIV, 32-42. Luc, XXII, 39-46. Joann., XVIII, 1.



la sueur de sang du Fils de l'homme. Mais il s'arrête devant cette suprême manifestation « d'effroi, de dégoût, de tristesse et d'angoisse. » Il s'écrie : Est-ce là un Dieu? Un Dieu qui craint; un Dieu qui tremble; un Dieu qui se débat, dans l'agonie d'une faiblessse inénarrable, en face de la mort! Tout n'est-il pas humain, dans les frayeurs, le trouble et l'amertume de la grotte des Oliviers? — Vraiment, il faut répondre à ces arguties! Au lieu de nous prosterner le front dans la poussière arrosée par le sang rédempteur; au lieu de pleurer le poids des péchés et des fautes de l'humaine nature, sous le pressoir desquels gémissait la victime innocente; il nous faut prouver à ce siècle incrédule que le Jésus du Gethsémani est Dieu! Eh bien oui, c'est jusqu'à cet excès d'amour que l'Homme-Dieu a porté sa tendresse pour nous! Tout d'abord, et d'un premier coup d'œil, comment ne voit-on pas que la souffrance ici porte éminemment le caractère de la divinité? L'agonie, chez les mortels, n'est pas, et ne saurait jamais être un phénomène volontairement produit, et dont on se fixe l'heure à soi-même. Quand elle arrivera, pour chacun de nous, après la lutte d'une longue et douloureuse maladie, nous la subirons; elle s'imposera comme l'avant-courrière de la mort, sans nous laisser ni la faculté de la retarder, ni la force de la vaincre. Mais Jésus choisit spontanément l'heure de son agonie. Il l'appelle à lui, plein de santé, de jeunesse et de vigueur. Il veut la boire, comme

un calice dont chaque goutte empoisonnera ses lèvres. Nous autres, nous redoutons d'avance cette heure formidable; mais, quand elle est venue, notre faiblesse est telle que nous n'en avons plus conscience. Jésus-Christ, le Dieu fait homme, mesure jusqu'au fond toutes les douleurs de l'humanité. Il sort du Cénacle, et, en pleine vie, il sonde les mystérieux épouvantements de la mort. Qu'elle est terrible, cette fille du péché, enfantée sous l'arbre du Paradis terrestre, et luttant avec l'Adam nouveau, dans le jardin de Gethsémani! Jésus la verra de plus près sur la croix; mais, comme il est Dieu, il mourra dans toute sa force, en poussant « un grand cri. » De même, parce qu'il est Dieu, il choisit l'heure de son agonie; il l'avance à son gré; il l'interrompt trois fois pour venir à ses Apôtres. Son sang s'est écoulé, dans une transsudation qui mouille la terre; et ses membres n'ont rien perdu de leur élasticité, de leur souplesse et de leur énergie. Rationalistes, vous trouvez cela tout naturel? Quelle capacité de foi ne suppose pas votre incrédulité! Si le miracle est quelque part visible, manifeste et palpable, à coup sur, c'est dans la grotte de Gethsémani. Les Apôtres, malgré tant de prédictions, croient si peu au danger « qu'ils dorment. » Jésus-Christ seul veille et prie, dans l'attente du traître. L'Homme-Dieu qui sait tout, qui révèle tout, et qui lit à travers les ténèbres de la nuit, comme dans les replis les plus cachés du cœur, suit tous les mouvements de la troupe envoyée à sa recherche;

il voit venir Judas le traître ; il compte chacun de ses pas sur la route ; et il attend ! Mais, si Jésus était un homme, faible, timide et lâche, comme vous osez le croire, est-ce qu'il attendrait ? Sur douze de ses défenseurs, un l'a trahi ouvertement ; les onze autres dorment ; et Jésus ne fuit pas ! Qui le retient donc ? L'obscurité le protège. Ses ennemis ont été obligés d'allumer des lanternes et des flambeaux. Cette circonstance se prête, on ne peut mieux, à une évasion. Sous l'ombre des Oliviers, qui couvrent la montagne, il se dérobera facilement à toutes les investigations. A l'autre versant, commence le « Désert de Jéricho. » Dans cette solitude, nul ne pourra l'atteindre. Le lendemain sera la veille de la Pâque. Les Juifs, occupés à l'immolation de l'Agneau mystique, ne pourront continuer leur poursuite. Pendant les huit jours de la fête, le fugitif aura tout le temps de gagner la Galilée, de traverser le lac de Tibériade, et d'aller, s'il lui plaît, demander au roi d'Edesse l'asile qu'il lui offrait naguère. Et pourtant Jésus ne fuit pas ! Durant une heure, il prie ; il sue le sang ; il souffre l'agonie ; mais il ne fuit pas ! Où est l'homme, en tout cela ? Croyez-vous par hasard que, depuis dix-neuf siècles, pendant lesquels Jésus n'a cessé d'être adoré comme Dieu, on n'ait pas réfléchi à chacune de ces circonstances ? Avant de se prosterner devant le Fils de l'homme, Tertullien était idolâtre, Epiphane était Juif, Augustin était disciple de Manès. Ils se connaissaient en hommes, ces grands génies ; et, comme

nous, dans l'agonisant de Gethsémani, ils ont adoré leur Dieu !

Un mot de Bossuet sur l'agonie du Sauveur.

3. « Qu'elle a été, dit Bossuet, cette agonie, différente infiniment de celle que nous voyons dans les autres hommes ! Là une âme qui fait effort pour n'être point séparée du corps, en est arrachée par violence ; et ici l'âme prête à en sortir y est retenue par autorité. L'âme combat dans les moribonds, pour ne point quitter cette chair qu'elle aime : la mort ayant déjà gagné les extrémités, la vie se retire au dedans ; poussée de toutes parts, elle se retranche enfin dans le cœur ; et là elle se soutient, elle se défend, elle lutte contre la mort, qui la chasse enfin par un dernier coup. Et voici qu'au contraire, dans notre Sauveur, l'harmonie du corps étant troublée, tout l'ordre déconcerté, toute la vigueur relâchée jusqu'à perdre des fleuves de sang, l'âme est arrêtée par un ordre exprès et par une force supérieure ! Vivez donc, ô pauvre Jésus ! Vivez pour d'autres tourments qui vous attendent ! Réservez quelque chose aux Juifs qui s'avancent, et au traître Judas qui marche à leur tête ! C'est assez d'avoir montré aux pécheurs que le péché suffisait tout seul, pour vous donner le coup de la mort [1]. »

[1] Bossuet, IIIe sermon pour le vendredi saint. *Sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

§ II. Le baiser de Judas.

Judas au jardin de Gethsémani.

4. « Comme Jésus parlait encore, reprend l'Evangile, Judas Iscariote parut. Il s'était fait accompagner d'une cohorte ; les Princes des Prêtres et les Pharisiens lui avaient donné leurs satellites. A l'instigation des Scribes et des Anciens, une foule nombreuse, armée d'épées et de bâtons, et portant à la main des lanternes et des torches, s'était jointe au cortége. Le traître leur avait donné ce mot d'ordre : Celui que j'embrasserai sera Jésus. Assurez-vous de sa personne, et prenez vos précautions pour l'emmener. — Judas marchait donc en avant de cette escorte. Il s'approcha de Jésus, et l'embrassa, en disant : Salut, Rabbi ! — Mon ami, répondit Jésus, qu'êtes-vous venu faire ? Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! — Or le Seigneur n'ignorait rien de ce qui allait se passer. Il s'avança vers les satellites : Qui cherchez-vous ? leur dit-il.— Ceux-ci répondirent : Jésus de Nazareth. — C'est moi, dit Jésus. — Aussitôt qu'il eut prononcé cette parole, la foule recula, et tous tombèrent la face contre terre. Une seconde fois, il leur demanda : Qui cherchez-vous ? — Ils répondirent encore : Jésus de Nazareth. — Cest moi ; je vous l'ai déjà dit, reprit-il. Et montrant les Apôtres ,il ajouta : Puisque c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-ci se retirer en liberté. — Ainsi il accomplissait sa propre parole : « Père, de tous ceux que vous m'avez donnés, je n'en ai

perdu aucun [1]. » Alors les satellites approchèrent, portèrent la main sur Jésus et le saisirent. Cependant les Apôtres qui l'entouraient, lui dirent : Seigneur, si nous frappions ces hommes de notre glaive? — Simon Pierre, sans attendre la réponse, étendit la main, et tira son épée du fourreau. Il en frappa un valet du Grand-Prêtre, et lui coupa l'oreille droite. Ce valet se nommait Malchus (*Malek*, « Roi »). — Arrêtez! dit Jésus aux Apôtres. — Puis s'adressant à Pierre : Remets, lui dit-il, ton épée dans le fourreau. Car quiconque prendra le glaive périra par le glaive. Ne me faut-il pas boire le calice que le Père m'a réservé? Crois-tu que je ne pourrais en ce moment prier mon Père ; et il enverrait, pour me défendre, plus de douze légions d'Anges? Mais alors comment s'accompliraient les Ecritures, qui ont prédit tout ce qui va se passer? — Ensuite il dit à cette foule, parmi laquelle étaient des princes des Prêtres, des officiers du Temple et des Anciens : Vous êtes venus, avec des épées et des bâtons, pour me prendre, comme si vous étiez à la poursuite d'un voleur! Chaque jour, vous m'avez vu assis dans le Temple, enseignant le peuple, et vous ne m'avez point arrêté. Mais cette heure est la vôtre; elle inaugure la puissance des ténèbres; et tout s'est passé de la sorte pour que chaque parole des Prophètes soit accomplie [2]. »

Essai de

5. La narration Evangélique laisse dans l'ombre, avec

[1] Joann., XVII, 12. Cf. chapitre précédent, n° 33. — [2] Matth., XXVI, 47-49. Marc, XIV, 43-49. Luc, XXII, 47-53. Joann., XVIII, 3-11.

une miséricorde ineffable, toutes les démarches de l'Iscariote, depuis sa sortie du Cénacle, à neuf heures du soir, jusqu'à son arrivée au jardin des Oliviers, vers le milieu de la nuit. Le voile d'une charité silencieuse s'étend sur le traître, et couvre tous les détails de la trahison. La main qui a écrit l'Evangile se montre ainsi fidèle au Dieu qui laissa tomber une sentence de pardon sur les bourreaux. Nos modernes lettrés ne soupçonnent même pas les délicatesses divines du texte sacré. Dans tout cela, une seule chose les frappe ; c'est « la haine particulière que Jean témoigne contre Judas, et le zèle avec lequel les anciens amis du traître sèment dans le monde le bruit de son infamie [1]. » Telles sont les hauteurs où s'élève l'intelligence du rationalisme contemporain ! C'est avec le même bonheur de compréhension historique qu'il résume la scène de l'arrestation du Sauveur en ces termes : « Un grand sentiment d'ordre et de police conservatrice présida à toutes les mesures. Il s'agissait d'éviter une esclandre. Comme la fête de Pâques, qui commençait cette année le vendredi soir, était un moment d'encombrement et d'exaltation, on résolut de devancer ces jours-là. Jésus était populaire; on craignait une émeute. L'arrestation fut donc fixée au jeudi. On résolut aussi de ne pas s'emparer de lui dans le Temple, où il venait tous les jours, mais d'épier ses habitudes, pour le saisir dans quelque endroit secret.

Réhabilitation de Judas Iscariote et du Sanhédrin par le rationalisme.

[1] *Vie de Jésus*, p. 381 et 438.

Les agents des prêtres sondèrent les disciples, espérant obtenir des renseignements utiles, de leur faiblesse ou de leur simplicité. Ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient dans Judas de Kérioth. Ce malheureux, par des motifs impossibles à expliquer, trahit son maître, donna toutes les indications nécessaires, et se chargea même (quoiqu'un tel excès de noirceur soit à peine croyable) de conduire la brigade qui devait opérer l'arrestation. Le souvenir d'horreur, que la sottise ou la méchanceté de cet homme laissa dans la tradition chrétienne, a dû introduire ici quelque exagération [1]. Judas, par un travers ordinaire dans les fonctions actives, en sera venu à mettre les intérêts de la caisse au-dessus de l'œuvre même à laquelle elle était destinée. L'administrateur aura tué l'apôtre. Nous croyons donc que les malédictions dont on le charge ont quelque chose d'injuste [2]. La marche que les prêtres avaient résolu de suivre était très conforme au droit établi. Le guet-apens judiciaire faisait partie essentielle, chez les Juifs, de l'instruction criminelle [3]. »

Réfutation

6. On nous pardonnera cette longue citation. Mais, parmi les crachats qui couvriront bientôt la face adorable du divin Maître, dans le Prétoire de Caïphe, la pieuse Véronique ne fit pas de choix. Elle les essuya tous ; parce que le Sauveur les avait tous subis. Celui-ci, le crachat de la

[1] *Vie de Jésus*, p. 380. — [2] Ibid., p. 381-382. — [3] Ibid., p. 393.

dernière heure, et tous ceux qui le suivront, jusqu'à la consommation des siècles, était compris d'avance dans le baiser de Judas. Quoi! Jésus « ce géant sombre, qui méprisait les saines limites de la nature [1], comme disent nos rationalistes, et dont la hauteur extrême repoussait tout attendrissement personnel [2] » était, dans l'habitude de la vie, un maître qui se laissait embrasser par ses disciples! Judas, le traître, s'applaudit de trouver, à si peu de frais, un signal qui sera compris par la populace. Il paraît que les Rabbi d'Israël ne se prêtaient pas plus, de leur temps, à cette touchante familiarité, que ne le ferait aujourd'hui un professeur d'hébreu au Collége de France! Mais Jésus n'était, ni de la génération des Scribes, ni de la race des docteurs officiels. Il était l'amour divin, incarné pour le salut du monde. O Jésus, victime sacrée, une grande mesure de police conservatrice présida, en effet, à l'arrestation que vous avez daigné subir! Ce fut le décret éternel de la conservation du genre humain, rendu dans les conseils de l'auguste Trinité. Mais les Princes des prêtres, qui ordonnèrent l'arrestation du Fils de l'homme, violaient la loi de Moïse et toutes les lois connues. Nulle part la justice humaine, qui a conscience d'elle-même, n'exécute ses arrêts dans l'ombre de la nuit. Jamais, et chez les Juifs moins qu'ailleurs, une justice quelconque ne pouvait déléguer son mandat à un vil dénonciateur. Judas Iscariote était-il, à aucun titre, un

[1] *Vie de Jésus*, p. 310, 312. — [2] Ibid. p. 422.

officier public? Enfin qu'est-ce que cette tourbe, armée de bâtons et d'épées, peut avoir de commun avec la justice! C'est en un siècle où le formalisme déborde qu'on a osé écrire : « Un grand sentiment d'ordre et de police conservatrice présida à toutes les mesures de l'arrestation! » O Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils disent! Leur ignorance ne plaide-t-elle pas suffisamment pour eux, quand ils ajoutent ces paroles : « Comme la fête de Pâque, qui commençait cette année le vendredi soir, était un moment d'encombrement et d'exaltation, on résolut de devancer ces jours-là. Jésus était populaire, on craignait une émeute. L'arrestation fut donc fixée au jeudi? » Depuis que l'Evangile est lu et médité, c'est-à-dire depuis dix-huit cents ans, il n'a rien été imaginé, sur ce grave sujet, d'aussi complètement dénué de sens. La réflexion de nos lettrés serait tout au plus acceptable, s'il s'agissait d'une fête aux environs de Paris, à Nanterre ou à St.-Cloud. « Le moment d'encombrement et d'exaltation » (s'il y en a) ne commence en effet, dans ces localités, que le jour même de la fête. La veille, ou l'avant-veille, la foule ne gène en rien la police de ces paisibles villages; l'on peut y procéder, sans compromettre la tranquillité publique, à une arrestation légale. Mais « l'encombrement, » à Jérusalem, était aussi grand la veille de la Pâque, que le jour même. Les pèlerins, nous l'avons vu, arrivaient durant la semaine précédente, pour avoir le temps d'accomplir sur leur personne les purifica-

tions préliminaires. Accourue de toutes les synagogues du monde, leur foule était immense, Or, la veille de la Pâque, le jour de la Préparation, *Parasceve*, cette multitude innombrable, qui avait pu jusque là camper en dehors de la Ville sainte, était obligée, dès le matin, d'immoler l'Agneau, dans l'intérieur des murs ; après avoir employé toute la nuit à acheter, dans les boutiques ouvertes des marchands, les objets nécessaires à la vie, pendant le grand et inviolable repos qui allait suivre. Dès lors, ce fut au moment précis, où le plus grand « encombrement » et la plus grande « exaltation » régnaient à Jérusalem, qu'eut lieu l'arrestation du Sauveur. Voilà les miracles de science exégétique, dont le rationalisme Français ne craint pas d'offrir à l'Europe l'incroyable exhibition ! Il y a long-temps, pour l'honneur de la science véritable, que tous les interprètes ont signalé l'inconséquence du Sanhédrin, dans les mesures dont nos lettrés admirent si naïvement aujourd'hui « le grand sentiment d'ordre et de police conservatrice ! » Les Princes des prêtres, dans un précédent conciliabule, « cherchaient les moyens de s'emparer de Jésus, par dol, et de le tuer [1]. » La délibération n'aboutissait qu'à constater

[1] *Ut Jesum dolo tenerent et occiderent.* (Matth., XXVI, 5.) « Dans la langue latine, dit M. Dupin, langue parfaitement bien faite dans tout ce qui exprime les termes de droit, jamais *occidere*, non plus que *interficere*, n'ont été employés pour exprimer l'action de juger *à mort*, mais seulement pour signifier *le meurtre ou l'assassinat*. Ce *dol*, à l'aide duquel on devait s'emparer de Jésus ne fut autre chose que le pacte des prêtres Juifs avec Judas. » (Dupin. *Jésus devant*

leur lâcheté et leur impuissance. « Ils craignaient la foule, et ils disaient : « Que ce ne soit point pendant la solennité[1], de peur d'un soulèvement parmi le peuple ! » Dans leur effroi, loin de chercher à « devancer » l'arrestation, ils songeaient à la reculer, après la semaine pascale, quand les caravanes des pèlerins commenceraient à s'éloigner de Jérusalem. « Mais, dit Cornélius a Lapide, résumant d'un seul mot l'enseignement des Pères et l'exégèse de tous les siècles, le Conseil de Dieu avait décrété que le Christ mourrait pendant la Pâque, pour que le type divin, la victime auguste dont l'Agneau pascal était la figure, fût immolé au jour de la véritable délivrance du monde, dont la Pâque et la délivrance d'Israël étaient les symboles[2]. » Le Testament Nouveau se fondait dans le sang du Testament Ancien. L'histoire entière se concentrait autour de la croix rédemptrice.

Rôle de Judas dans l'arrestation de Jésus.

7. Ainsi la police conservatrice du Sanhédrin n'eut pas même l'ignoble courage de fixer elle-même le jour où sa haine serait satisfaite. Elle voulait le retarder, il fut avancé ; elle craignait « l'encombrement et l'exaltation »

Caïphe et Pilate, ou procès de Jésus-Christ. Chap. III. § 11. *Corruption et trahison de Judas.*

[1] Μὴ ἐν τῇ ἑορτῇ. La fête pascale durait huit jours. Voilà pourquoi les prêtres Juifs se servent de l'expression générale de « solennité. » Nos lettrés devraient savoir assez de grec pour ne pas confondre une semaine tout entière avec un jour en particulier.

[2] Cornel. a Lapide. *Comment. in Script. sacr.* Edit. Vivès, tom. XV, p. 544.

de la solennité Pascale ; elle fut obligée de les subir. Dès que Judas apparaît, c'est lui qui s'empare du premier rôle; la terreur du Grand Conseil s'abrite sous le manteau du traître. Judas a entendu le Sauveur dire aux Juifs : « Je m'en vais, et vous ne pourrez me suivre. Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus. » Il était là, quand Jésus donnait à Pierre et à Jean l'ordre d'anticiper l'heure de la préparation de la Cène, « parce que son temps était proche. » Il avait recueilli cette autre exclamation significative : « J'ai désiré, d'un désir immense, célébrer avec vous cette dernière Pâque! En vérité, je vous le dis, je ne la partagerai plus avec vous que dans le royaume de Dieu. » Judas eut peur que sa victime ne lui échappât, et qu'aussitôt après le festin du Cénacle, Jésus ne quittât définitivement Jérusalem. Dès lors, le complot ourdi par le traître serait déjoué. Voilà pourquoi, l'heure du crime fut avancée. L'Iscariote se hâta de courir aux Princes des prêtres, aux Pharisiens, qui lui avaient promis le prix du sang. Ce qu'il leur dit, dans cette dernière entrevue, l'Evangile le passe sous silence; mais il nous est facile de le conjecturer. Jesus vient de célébrer la Pâque. Depuis deux jours, il n'était pas rentré à Jérusalem. Sans doute, il va s'éloigner encore, avec ses Apôtres, aussitôt qu'il aura accompli le rite solennel de la Loi. Où le retrouver, où le saisir, après son départ? Qu'on profite donc de cette circonstance suprême. Qu'on se hâte, sinon l'occasion sera perdue pour jamais! Tel dut être le langage de Judas. Aus-

sitôt quelques soldats romains, mis à la disposition du Grand Prêtre par le Gouverneur Pilate, pour maintenir l'ordre, au milieu de tant d'étrangers, sont requis. On leur adjoint les valets des Pontifes, les satellites du Grand Conseil, et cette horde innommée, qui se tient, dans toutes les grandes agglomérations, aux gages de quiconque veut la soudoyer. Quelle sera, le lendemain, l'attitude du véritable peuple de Jérusalem, en présence de cet attentat? nul ne saurait le prévoir. Mais on n'a plus le loisir de s'en préoccuper. La victime va échapper à ses bourreaux; le temps presse. Qu'on se précipite à sa recherche! Les Scribes et les Anciens auront toute la nuit, pour concerter le moyen d'assurer leur vengeance, travailler l'opinion populaire, et au besoin rejeter sur Pilate la responsabilité du fait accompli. Mais il faut saisir le fugitif! On allume des torches et des lanternes; on s'arme de bâtons, d'épées, de tout ce qui tombe sous la main; et cette foule ignoble court, sur les pas d'un traître, à la poursuite du Dieu qui l'attend. Voilà « les grands sentiments d'ordre et de police conservatrice, » que salue l'admiration retrospective de nos lettrés! Voilà ce que l'exécration des siècles a flétri, sous le nom de « baiser de Judas! »

§ III. Anne et Caïphe.

Arrestation de Jésus. Le jeune disciple.

8. « La cohorte, le tribun qui la commandait, et les satellites Juifs, continue l'Evangile, saisirent Jésus, et le gar-

rottèrent. Les Apôtres, l'abandonnant tous, prirent la fuite. Cependant un jeune homme, couvert d'une simple tunique, s'était mêlé au cortége, et suivait Jésus. Les soldats voulurent l'arrêter; mais, laissant sa tunique entre leurs mains, le jeune homme s'enfuit nu, et leur échappa[1]. »

» Eveillé peut-être par le passage de la foule, dit le docteur Sepp, ce jeune disciple, en apprenant le but de l'expédition nocturne, avait quitté la natte où il dormait, se couvrant à la hâte du vêtement qui protégeait son sommeil, et que les Arabes appellent encore aujourd'hui *heïk*. Comme S. Marc est le seul Evangéliste qui raconte cette circonstance, les Pères de l'Eglise en ont conclu que c'est lui-même dont il est ici question. La mère de Marc avait en effet, dans ce faubourg de Jérusalem, une maison où elle demeurait avec son fils, et où les Apôtres et les Disciples se réunirent, après la mort du Sauveur[2]. » Quoi qu'il en soit, la tentative des soldats, pour s'emparer de ce jeune homme, prouve que l'arrestation des Apôtres leur avait été commandée par les Prêtres. Les Evangélistes ne prennent pas même le soin de mentionner cette circonstance atténuante. Sous la dictée de Pierre, S. Marc écrit : « Tous les disciples, l'abandonnant alors, prirent la fuite. » Nul souci d'amoindrir aux yeux de l'univers, par un mot d'explication, cet acte de lâcheté. Le rationalisme connaît-il beau-

[1] Matth., XXVI, 56. Marc, XIV, 50-52. Joann., XVIII, 12. — [2] Sepp. *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* tom. II, p. 388.

coup d'exemplesd'un tel sentiment d'impersonnalité, parmi les écrivains?

Jésus chez Anne Première réunion des prêtres et des anciens chez Caïphe.

9. « Jésus, garrotté par les soldats, reprend le texte sacré, fut amené d'abord dans la maison d'Anne, car Anne était le beau-père de Caïphe, Grand Prêtre de cette année. Anne donna l'ordre de le conduire chez son gendre, où tous les Prêtres, les Scribes et les Anciens étaient réunis. Or, Pierre et Jean [1] suivaient de loin leur Maître. Jean était connu dans la maison du pontife. Il put donc entrer, avec Jésus, dans l'*Atrium.* Mais Pierre fut contraint de rester dehors, près de la porte. Jean dit un mot à la portière, qui fit entrer Simon, dans la cour du Grand Prêtre. On y avait allumé du feu, car il faisait froid. Pierre prit place au milieu des satellites, assis en cercle autour du foyer; il se chauffait, en attendant la fin. Cependant le grand prêtre Caïphe procédait à l'interrogatoire de Jésus. Il le questionnait sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement au monde ; j'ai constamment enseigné dans les Synagogues, et dans le Temple, en présence de tous les Juifs ; jamais je n'ai prononcé une seule parole d'enseignement occulte. Pourquoi m'adressez-vous ces questions? Demandez quels étaient mes discours, à ceux qui les ont entendus. Ceux-là savent ce que j'ai dit. — Quant il eut ainsi parlé, l'un des valets donna un soufflet à Jésus, en s'écriant : Est-ce ainsi que tu réponds au Grand-Prêtre ? —

[1] Joann., XVII, 15.

Jésus reprit : Si j'ai mal parlé, prouvez-le. Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? — Or, les Princes des Prêtres et tous les membres du Conseil cherchaient à provoquer un faux témoignage contre lui, pour le condamner à mort. Mais ils n'en trouvaient aucun, malgré le grand nombre de faux témoins qu'ils produisirent. Les dépositions mensongères se contredisaient. Enfin, deux nouveaux accusateurs se succédèrent devant le tribunal. Le premier déposa en ces termes : Nous l'avons entendu dire : Je puis renverser le Temple de Dieu, et le reconstruire en trois jours. — Le second parla ainsi : Nous l'avons entendu dire : Je renverserai ce Temple, bâti par la main des hommes, et, en trois jours, j'en élèverai un autre, qui ne sera point l'œuvre d'une main d'homme. — Ces deux témoignages ne s'accordaient pas entre eux. Le Grand Prêtre, se levant alors au milieu de l'assemblée, dit à Jésus : Ne répondras-tu rien à ces accusations? — Mais Jésus gardait le silence, et ne proféra pas une parole. Le Grand Prêtre lui adressa une nouvelle interrogation : Au nom du Dieu vivant, dit-il, je t'adjure! Dis-nous si tu es le Christ, Fils de Dieu! — Vous l'avez dit, je le suis, répondit Jésus. — Et il ajouta : Je vous le déclare : Un jour vous verrez le Fils de l'homme, assis à la droite du Dieu Tout-Puissant, descendre sur les nuées du ciel. — A ces mots, le Grand Prêtre déchira ses vêtements : Il a blasphémé! s'écria-t-il. Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous

venez d'entendre le blasphème sortir de sa bouche! Que vous en semble? — Tous les juges répondirent : Il a mérité la mort! — En ce moment, les valets se ruèrent sur Jésus, lui crachant au visage : ils l'insultaient, en le frappant. Ils lui mettaient un bandeau sur les yeux, et, le souffletant, ils disaient : Christ, prophétise; devine qui t'a frappé! — Ils multiplièrent ainsi les blaphèmes et les outrages, au gré de leur férocité [1]. »

La sentence de Caïphe et le rationalisme moderne.

10. « Voilà le grand sentiment d'ordre et de police conservatrice, qui présida à toutes les mesures! » On cherche en vain l'ombre d'une justice quelconque, dans cet appareil hypocrite de tribunal. Toutes les prescriptions du code juif, et toutes les notions de la jurisprudence générale y sont outrageusement violées. Pourquoi cette première halte de la Voie Douloureuse, dans la maison d'Anne? De quel droit, ce beau-père du Grand Prêtre, qui avait payé les Romains pour transmettre à son gendre Caïphe la pourpre d'Aaron, se fait-il amener l'auguste victime? Le texte de l'Evangile, dans sa divine simplicité, en dit plus que tous les commentaires! « Ils l'emmenèrent chez Anne, *car* Anne était le beau-père de Caïphe. » Singulier motif pour faire comparaître devant lui un accusé! La loi mosaïque n'était plus qu'une affaire de famille, et le procès de Jésus commence par une dérision. Mais il fallait donner le temps aux Scribes de rassembler leurs faux témoins, dans le palais du

[1] Matth., XXVI. 59-68, Marc, XIV, 53-65.

Grand Prêtre. La maison d'Anne était située sur la montagne de Sion, à l'entrée de la cité, à un mille de la grotte de Gethsémani. Pour y arriver, Notre-Seigneur avait dû descendre la vallée de Josaphat; traverser le Cédron [1], vis-à-vis le tombeau d'Absalom; monter la colline du Temple, et pénétrer dans la ville par la porte Sterquiline. Quatre jours s'étaient écoulés, depuis son entrée triomphale. A peine les palmes, dont on avait jonché la route, avaient-elles eu le temps de se flétrir! A l'*hosanna* du peuple, avaient succédé les cris de mort d'une horde infâme. Cependant, c'était toujours un roi, qui rentrait à Jérusalem. Les chaînes, dont on avait chargé ses mains, ne sauraient étouffer sa puissance. Quel rayon de majesté divine éclate soudain, dans le tribunal de Caïphe! «Je suis le Christ, Fils du Dieu vivant. Vous me verrez un jour, assis à la droite de Jéhovah, descendre sur les nuées du ciel!» Voilà le coup de tonnerre qui sillonne les ténèbres de cette horrible nuit, et retentit dans la conscience des juges iniques. Un lettré écrivait naguère : « Jésus n'eut jamais l'idée de se pré-

[1] « Une tradition locale rapporte que notre Sauveur, en traversant le Cédron, tomba sur une pierre, qui conserva l'empreinte de ses genoux. » (Mgr Mislin. *Les Saints Lieux*, tom. II, p. 199.) L'impression de ces vestiges est peu distincte aujourd'hui. Mais le lieu même de la chute s'est conservé dans le souvenir des habitants, qui le montrent encore aux pèlerins. Cette circonstance traditionnelle rappelle à la mémoire la prophétie de David : *De torrente in viâ bibet, propterea exaltabit caput.* — Une Eglise, appartenant aux Arméniens, occupe aujourd'hui l'emplacement de la maison d'Anne

senter aux Juifs comme Dieu. Sa mauvaise humeur contre le Temple, qu'il avait toujours détesté, lui inspira un mot imprudent, qui figura parmi les considérants de son arrêt de mort[1]. » Le lettré, qui tient ce langage, a-t-il réellement lu l'Evangile ? Le « mot imprudent contre le Temple » ne figura point « dans les considérants de l'arrêt de mort. » Jésus avait dit aux Juifs : « Détruisez ce Temple, et je le rebâtirai en trois jours. Or, ajoute l'Evangéliste, il entendait parler du Temple de son corps[2]. » Les faux témoins cherchent à dénaturer cette parole. L'un la travestit en ces termes : « Je renverserai le Temple. » Or, Jésus n'avait point prononcé cette affirmation menaçante ; il avait dit hypothétiquement : « Détruisez ce Temple. » Le second témoin vient ensuite, et sa déposition établit nettement que le Sauveur parlait d'un tout autre Temple que de celui de Jérusalem, puisqu'il avait dit : « J'en rebâtirai un autre qui ne sera point l'œuvre d'une main d'homme. » Cette double déposition, mensongère et contradictoire, fut écartée. L'Evangile le dit en termes formels : *Non erat conveniens testimonium illorum.* Caïphe en proclame un instant après la nullité : *Quid adhuc egemus testibus?* Où donc le rationalisme moderne a-t-il trouvé des monuments inconnus, attestant que « le mot imprudent, contre le Temple, figura

[1] Joann., xi, 18.
[2] Cette remarque fort judicieuse est de M. Dupin : *Procès de Jésus-Christ*, édit. in-32, p. 54, 55.

parmi les considérants de l'arrêt de mort? » Ce qui est, dans l'Evangile, aussi éclatant que la lumière du soleil, c'est la déclaration solennelle de Jésus : « Je suis le Christ, Fils du Dieu vivant. » Le Sauveur a gardé le silence, tant qu'il s'est agi d'accusations calomnieuses, ou de dépositions contradictoires, placées sur les lèvres vénales des faux témoins. Dans cet accusé, qui se tait, nos rhéteurs ne voient qu'un homme! Un homme, devant ce tribunal d'iniquité, aurait protesté contre un jugement aussi illégal. Il aurait invoqué les textes mosaïques, qui défendaient d'instruire un procès criminel la nuit; qui interdisaient absolument toutes les séances de ce genre, pendant la durée de la solennité pascale; il aurait récusé surtout, comme juge, ce Caïphe, qui s'était précédemment constitué son accusateur. Quand un témoin lui reproche d'avoir conspiré, pour détruire le Temple, Jésus se tait. Mais sait-on bien la valeur d'une telle accusation, chez le peuple juif? Le Temple de Jéhovah, c'était la nationalité hébraïque tout entière; la loi divine et humaine, résumées en un monument que tous les fils d'Abraham croyaient immortel! Pour le défendre contre les légions romaines, ce Temple impérissable, onze cent mille Juifs se firent massacrer. S'il eût été prouvé que Jésus avait songé seulement à détruire le Temple, témoins, juges, satellites et valets, l'eussent égorgé à l'instant même! Cependant, Jésus garda le silence. D'un seul mot, il pouvait dissiper l'équivoque, et rétablir le véritable sens des

paroles qu'on incriminait faussement. Ce mot ne tombe pas de ses lèvres. Quand il ouvrira la bouche, ce sera pour affirmer sa divinité, qu'il n'a cessé de proclamer, pendant les trois années de son ministère public. Il faut que le Sanhédrin sache le nom de sa victime : « Je suis le Christ Fils du Dieu vivant. Vous me verrez un jour, assis à la droite du Tout-Puissant, descendre sur les nuées du ciel. » Caïphe peut maintenant déchirer sa robe de grand prêtre. Elle ne sera jamais recousue! Le sacerdoce d'Aaron s'en est allé en lambeaux, avec elle. C'est un Dieu, que les Scribes ont jugé; c'est comme Dieu qu'ils l'ont condamné; l'unique « considérant qui figure dans l'arrêt de mort, » c'est le titre de Dieu, que Jésus s'attribue hautement. Après cette manifestation de la divinité, le Fils de l'homme se livre aux outrages de la horde qui l'entoure. Il en est encore ainsi, et le divin Maître ne cesse de tendre la joue à qui veut le souffleter, ou lui cracher au visage! A ce signe, on reconnaît toujours l'Homme-Dieu!

La triple négation de St. Pierre.

11. « Pierre était demeuré assis dans l'*Atrium*, dit l'Evangéliste, parmi les valets et les satellites, qui se chauffaient autour du brasier ardent. La servante du Grand Prêtre qui l'avait fait entrer, le considérant, à la lumière du foyer qui se réflétait sur son visage, s'écria : Cet homme était avec Jésus! — Et s'adressant à Pierre : N'es-tu pas, lui dit-elle, un des disciples du Galiléen? — Non! répondit l'Apôtre, devant tous ces témoins. Je ne le connais pas!

Femme, je ne sais ce que vous voulez dire ! — Pierre se rapprocha alors du vestibule, et, en ce moment, le coq chanta. Une autre servante le reconnut, et dit aux valets : Cet homme était réellement avec Jésus de Nazareth ! — Pierre étant donc revenu près du foyer, et se tenant debout, ils lui dirent : N'es-tu pas un de ses disciples ? — Pierre le nia, une seconde fois ; il en fit le serment, et dit : Non, je ne connais pas cet homme ! — Environ une heure après, un des valets du Grand-Prêtre, parent de celui dont Pierre avait coupé l'oreille à Gethsémani, le reconnut à son tour. Très-certainement, s'écria-t-il, celui-ci était avec Jésus ! D'ailleurs il est Galiléen. — Et s'adressant à Pierre, il lui dit : Ne t'ai-je pas vu au jardin des Oliviers avec lui ? — Je ne sais ce que tu veux dire, répondit Pierre. — Sans aucun doute, reprirent les assistants, tu es l'un de ses disciples ! Tu es de Galilée ; ton langage te trahit ! — Alors, avec des imprécations et des anathèmes, il jura encore : Je ne connais pas celui dont vous me parlez ! dit-il. — Aussitôt le coq chanta pour la seconde fois, et le Seigneur, se retournant, jeta un regard sur Pierre. Celui-ci se rappela la parole dite au Cénacle : « Avant le second chant du coq, tu me renonceras trois fois. » Il sortit de l'atrium, et pleura amèrement. »

C'est Marc, le disciple de S. Pierre, qui enregistre avec

[1] Matth., XXVI, 69 ad ultim. Marc, XIV, 66 ad ultim. Luc, XXII, 54-62. Joann., XVIII, 25-27.

le plus de détails les circonstances de cette triple négation. Les autres Evangélistes indiquent brièvement le fait. Mais la main que le Prince des Apôtres guide, insiste sur la chute, en note tous les incidents, en inscrit chaque phase. Quand il s'est agi des prérogatives de souveraineté, données à Pierre; quand il était question des actes de dévouement, des élans d'amour, dont Pierre, durant trois années, avait toujours pris l'initiative, au milieu du collége Apostolique, le récit de S. Marc s'arrêtait brusquement. Mais ici, c'est Pierre qui s'accuse, par la bouche de son disciple. Les pleurs, qu'il commença à verser en cette nuit, ne tarirent jamais. La tradition nous apprend qu'ils creusèrent, sur son visage, un sillon toujours humide. Rome le vit ainsi, sur la chaise curule du sénateur Pudens; et quand on lui demandait pourquoi ses yeux étaient changés en une fontaine de larmes, il répondait par l'histoire de sa chute. Pierre pleure toujours dans l'Eglise; mais il n'en est pas moins le chef suprême de l'Eglise. Il nous fallait, dit S. Chrysostome, un chef qui sût, par l'expérience d'une chute personnelle, tempérer, dans la miséricorde et la patience, la rigueur de ses justes arrêts. La voix d'une servante fit tomber le premier des Papes; le tonnerre des batailles, ni la menace des conquérants, n'ont pu réussir à ébranler un seul de ses successeurs! Telle fut la divine puissance du regard fixé sur Pierre, alors que les valets de Caïphe, las de frapper leur victime, conduisirent Jésus dans le cachot du palais

pontifical, pour être libres de se reposer eux-mêmes jusqu'au matin.

§ IV. Ponce-Pilate.

Seconde assemblée du Sanhédrin chez Caïphe. Jésus est conduit au prétoire de Pilate.

12. Une sentence capitale ne pouvait être rendue la nuit. La loi Juive s'y opposait. Cependant la haine du Sanhédrin ne s'était point arrêtée devant cet obstacle. Clandestinement et dans l'ombre, la peine de mort venait d'être prononcée contre Jésus. Caïphe et ses Scribes auraient voulu profiter des dernières heures de la nuit, pour consommer leur forfait; mais, libres de juger et de condamner, ils n'avaient plus le pouvoir juridique de faire tomber une seule tête. Rome, dominatrice du monde par le glaive, s'était partout réservée le droit souverain du glaive. Il fallait donc faire ratifier par le préteur romain, Pilate, la condamnation de Jésus. Or, d'après le droit romain, aucun jugement ne pouvait être rendu, avant le lever de l'aurore. « Dès qu'il fut jour, continue l'Evangéliste, tous les Princes des Prêtres, avec les Anciens du peuple, les Scribes et le Sanhédrin, s'assemblèrent, pour livrer Jésus à la mort [1]. Toutefois un des Anciens, le décurion Joseph

[1] « L'assemblée précédente, qui s'était tenue vers minuit dans la maison de Caïphe, n'était composée que du collége des Prêtres, c'est-à-dire du Conseil des vingt-trois. Maintenant le Sanhédrin, ou Grand Conseil des soixante-douze, composé des trois états en Israël, va confirmer la première sentence, pour lui donner plus de poids au tribunal de Pilate. » (Sepp. *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 400.)

d'Arimathie, homme juste et irréprochable, qui vivait dans l'attente du Royaume de Dieu, refusa son concours à leurs délibérations et à leurs démarches [1]. Jésus fut ramené dans la salle du Conseil. Les juges lui dirent : Si tu es le Christ, déclare-le nous. — Jésus répondit : Si je vous le déclare, vous ne me croirez pas. Si je discutais avec vous, vous ne me répondriez point, et vous ne me remettriez pas en liberté. Désormais le Fils de l'homme ira s'asseoir à la droite du Dieu Tout-Puissant. — Tu es donc le Fils de Dieu? demandèrent-ils d'une voix unanime. — Vous l'avez dit, reprit Jésus. Je le suis. — A ces mots, ils s'écrièrent : Qu'est-il besoin d'autre témoignage? Nous entendons ses blasphèmes! Il est digne de mort [2]! » Dans cette ratification sommaire de la sentence précédente, plus de témoins, plus de formes juridiques. La haine et la vengeance apparaissent seules. La loi juive interdisait de condamner un homme, même sur son propre aveu, s'il n'y avait pas d'autres témoins du crime. Les réunions légales du Grand Conseil ne pouvaient avoir lieu qu'après le sacrifice du matin, vers huit ou neuf heures, afin que tout le peuple pût assister à l'instruction du procès, connaître l'accusation, et apprécier la justice de la sentence. Enfin, aucune condamnation à la peine capitale ne pouvait être prononcée que le troisième jour après le jugement [3]. Mais le Sanhédrin

[1] Luc, XXIII, 50, 51. — [2] Marc XV, 42. Luc, XXIII, 51.

[3] M. Dupin a fort bien résumé les règles fondamentales et la pra-

« s'est réuni, dit l'Evangile, pour livrer Jésus à mort. » Ce ne sont point des juges, ce sont des bourreaux qui prononcent l'arrêt. Leur considérant est toujours le même.

tique de la jurisprudence criminelle, chez les Juifs. « Au jour du jugement, dit-il, les huissiers faisaient comparaître la personne accusée. Aux pieds des Anciens étaient assis les hommes qui, sous le nom d'auditeurs ou de candidats, suivaient avec régularité les séances du conseil. Les pièces du procès étant lues, les témoins étaient successivement appelés. Le président adressait à chacun cette exhortation : «Ce ne sont point des conjectures, ou ce que le bruit public t'a appris, que nous te demandons. Songe qu'une grande responsabilité pèse sur toi. Si tu faisais condamner injustement l'accusé, son sang, même le sang de toute sa postérité, dont tu aurais privé la terre, retomberait sur toi. Dieu t'en demanderait compte, comme à Caïn du sang d'Abel. Parle! » La déclaration seule d'un individu contre lui-même, la déclaration d'un prophète, quelque renommé qu'il fût, ne déterminaient point la condamnation. « Nul ne peut se porter préjudice à soi-même, disent les docteurs. Si quelqu'un s'accuse en justice, on ne doit pas le croire, à moins que le fait ne soit attesté par deux autres témoins. La mort infligée à Hacan, du temps de Josué, fut une exception occasionnée par la nature des circonstances; car notre loi ne condamne jamais sur le simple aveu de l'accusé, ni sur le dire d'un seul prophète. » Après l'examen des preuves, les juges qui croyaient à l'innocence exposaient leurs motifs ; ceux qui croyaient l'accusé coupable parlaient ensuite, avec la plus grande modération. L'un des auditeurs, ou candidats, chargé, soit directement, soit d'office, de la défense, prenait place sur une estrade, et haranguait les juges et le peuple. Dès que l'accusé voulait parler lui-même, on lui prêtait l'attention la plus soutenue. Les débats finis, on faisait éloigner les assistants et deux scribes transcrivaient les votes : l'un ceux qui étaient favorables, l'autre ceux qui condamnaient. Si la majorité des suffrages acquittait, on rendait l'accusé libre sur-le-champ. S'il fallait punir, les juges différaient jusqu'au surlendemain le prononcé de la sentence. Dans la matinée du troisième jour, ils revenaient sur le siége de la justice. On prenait de nouveau les suffrages. Ceux qui avaient absous, la première fois, ne pouvaient plus voter pour la condamnation; mais au contraire

Jésus, garrotté comme un criminel vulgaire, le visage meurtri par les soufflets et les crachats d'une tourbe infâme, s'est proclamé le Christ, Fils du Dieu vivant. A la première page de l'Evangile, on a lu ces paroles : « Le Verbe s'est fait chair. » Depuis la crèche de Bethléem jusqu'à la sentence de mort, toute la vie de Jésus n'a été que le commentaire affirmatif de cette divine révélation. « Je suis le Christ, Fils du Dieu vivant ! »

Suicide de Judas Iscarioth.

13. « La multitude, continue l'historien sacré, se précipita sur Jésus. On le chargea de chaînes, et, de la maison de Caïphe, on le traîna en tumulte au prétoire

celui qui avait condamné, la première fois pouvait absoudre dans cette nouvelle séance. Si la majorité condamnait, deux magistrats accompagnaient aussitôt le condamné au supplice. Les Anciens ne descendaient pas de leurs siéges; ils plaçaient à l'entrée du tribunal un prévôt, tenant un petit drapeau à la main. Un second prévôt à cheval suivait le condamné, et tournait sans cesse les yeux vers le point de départ. Sur ces entrefaites, si quelqu'un venait annoncer aux Anciens de nouvelles preuves favorables, le premier prévôt agitait son drapeau, et l'autre, dès qu'il l'avait aperçu, ramenait le condamné. Sur le parcours du cortège, un héraut criait le nom du condamné, celui des témoins, le motif de la condamnation, et ajoutait : « Si quelqu'un a des renseignements à donner en sa faveur, qu'il se hâte ! » C'est en vertu de ce principe que Daniel fit rebrousser le cortège qui conduisait Suzanne au supplice. Si aucun incident de ce genre ne se produisait, on pressait une dernière fois le condamné de confesser son crime. On lui faisait avaler un breuvage stupéfiant, pour lui rendre moins terrible les approches de la mort, et la sentence recevait son exécution. » (Dupin. *Procès de Jésus*, p. 15-22.) Si nous avons le droit d'admirer une telle législation, on ne saurait nous refuser celui de constater qu'elle fut indignement violée, à l'égard du divin condamné, Jésus-Christ.

du gouverneur Ponce-Pilate [1]. Or, c'était le matin; et les Juifs ne voulurent point pénétrer dans le prétoire, de peur de contracter l'impureté légale, qui les aurait mis dans l'impossibilité de manger la Pâque. Ils se tenaient donc à la porte du Tribunal. En ce moment, Judas, le traître, voyant que Jésus était condamné, s'abandonna au désespoir. Il rapporta aux Princes des Prêtres les trente pièces d'argent qu'il en avait reçues. J'ai péché, leur dit-il, en livrant le sang du Juste! — Que nous importe? répondirent ceux-ci. C'est ton affaire! — Judas jeta les trente pièces d'argent dans le Temple; il s'en alla, et se pendit. Dans les angoisses de l'agonie, son corps s'ouvrit par le milieu, et ses entrailles se répandirent sur le sol [2]. Les trente pièces d'argent furent recueillies par les prêtres, qui se dirent : Il ne nous est pas permis de déposer cette monnaie dans le « Corban [3] » (*Gazophylacium* ou « Trésor Sacré »), parce que c'est le prix du sang. — Après en avoir délibéré, ils l'employèrent

[1] Pilate habitait le palais situé à l'angle nord-ouest de la grande enceinte extérieure du Temple, près de la tour Antonia. Le lieu où il rendait la justice, le prétoire, était vers la partie orientale du palais. C'est la première station du Chemin de la croix. Le palais de Pilate avait été converti en église, par la piété des fidèles; aujourd'hui il appartient tout entier aux musulmans : on y trouve une caserne, des écuries et des ruines.

[2] Act., I, 18.

[3] *Corban*, en hébreu, signifie : *don*. Nous avons eu l'occasion de remarquer ailleurs que ce mot était devenu sacramentel, pour exprimer un don fait au Seigneur. Le scrupule des Princes des Prètres est un nouveau trait d'hypocrisie, digne de leur pharisaïsme.

à l'achat d'un terrain, appartenant à un potier, pour en faire le lieu de sépulture des pèlerins. Voilà pourquoi ce lieu s'appelle encore aujourd'hui *Haceldama*, [1] « le champ du sang. » Ainsi fut accomplie la parole du Prophète : « Ils ont recueilli les trente pièces d'argent, prix de celui qui fut marchandé et taxé par les fils d'Israël. Ils les ont échangées contre le champ d'un potier. Telle est la révélation que m'a faite Jéhovah [2]. » Le scrupule des Juifs, qui viennent de condamner un innocent, et qui n'osent pas entrer dans le prétoire de Pilate, de peur d'y contracter une impureté légale, est un trait de mœurs pharisaïques, qu'il suffit de noter. Le désespoir et le suicide de Judas Iscariote, si nettement racontés par l'Evangéliste, nous rappellent d'autres scrupules, dont la conscience de nos lettrés s'est prise naguère. Sympathiques à ce comptable malheureux, les rationalistes modernes ne sauraient admettre une aussi triste fin. « Peut-être, disent-ils, retiré dans son champ de Hakeldama, Judas mena-t-il une vie douce et obscure, pendant que ses anciens amis conquéraient le monde, et y semaient le bruit de son infamie [3]. » Il est évi-

[1] *Haceldama* « le champ du sang » est situé au sud de Jérusalem, à la jonction des trois vallées, sur la hauteur. On y trouve une argile blanchâtre, propre à la poterie, dont on se sert encore aujourd'hui. Toute cette éminence est couverte de sépulcres antiques. (Mgr Mislin. *Les Lieux Saints*, tom. II, p. 206, 504.)

[2] Zachar., XI, 12. — Matth., XXVII, 1-10. Marc, XV, 1. Luc, XXIII, 1. Joann., XVIII, 28.

[3] *Vie de Jésus*, p. 438.

dent qu'après avoir eu le courage de vendre son Maître, et a plus forte raison son Dieu, pour trente pièces d'argent, on a le droit d'attendre une mort douce et paisible, comme un rentier retiré à la campagne ! Toutefois cette idyllique hypothèse ne rassure pas complétement nos lettrés, sur le compte de l'infortuné Iscariote. « Peut-être aussi, disent-ils, l'épouvantable haine, qui pesait sur sa tête, aboutit-elle à des actes violents, où l'on vit le doigt du ciel [1]. » Une accusation d'assassinat, jetée à la face du siècle apostolique, qui n'eut que des martyrs! Sophiste, quand vous avez suspendu ce point d'interrogation sur tant d'illustres mémoires, permettez-nous d'espérer que vous ne vous êtes pas compris vous-même!

La foule devant le prétoire de Pilate.

14. « Cependant, continue l'Evangile, la foule s'agitait tumultueusement à la porte du prétoire. Pilate sortit donc : Quelle accusation produisez-vous contre cet homme? demanda-t-il. — Ils répondirent : Si ce n'était point un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas amené!—Chargez-vous-en vous-mêmes, dit Pilate, et jugez-le selon votre loi. — Mais, répondirent-ils, nous n'avons plus le pouvoir de mettre personne à mort! — Ainsi devait s'accomplir la parole de Jésus, qui avait annoncé qu'il mourrait de la main des

[1] *Vie de Jésus*, p. 438. Nous consignons, à notre grand regret, cette parole déplorable. Le rationalisme futur pourra se montrer plus instruit, plus sérieux, plus logique surtout; mais il lui sera à jamais impossible de pousser plus loin la mauvaise foi.

Gentils. Il commencèrent alors à l'accuser devant Pilate : Nous l'avons trouvé qui pervertissait le peuple, dirent-ils. Il défend de payer le tribu à César ; il se proclame le Christ-roi[1] ! »

Ponce-Pilate, créature de Séjan, tenait de ce favori de Tibère, le gouvernement de la province *présidiale* de Judée. On appelait ainsi les provinces qui relevaient directement de l'empereur, pour les distinguer des provinces *sénatoriales*, dont les titulaires étaient nommés par le sénat. Ce détail d'administration romaine nous fait comprendre l'exactitude juridique du titre de *Præses*, donné par l'Evangile à Ponce-Pilate. Quoique simple préteur, Pilate avait droit de vie ou de mort, dans sa province présidiale. Ce droit du glaive, confié par Tibère, pouvait blesser la main qui le portait. Suivant les circonstances, il était parfois aussi dangereux de l'employer, que de le laisser dormir. Les Juifs, toujours rebelles à la domination de l'étranger, avaient déjà donné à Pilate plus d'un exemple de leur obstination. Le gouverneur romain les méprisait, tout ensemble, et les craignait. En présence de cette foule séditieuse, il songe à se débarrasser du jugement qu'on évoque à son tribunal. Il soupçonne qu'il s'agit d'une affaire essentiellement juive, où les passions nationales seules sont en jeu. Voilà pourquoi il répond : « Chargez-vous-en vous-mêmes. Jugez cet hommme selon votre loi ! » Mais la res-

[1] Joann., XVIII, 29-32. Luc, XXIII, 2.

ponsabilité qu'il leur retourne, les princes des Prêtres n'en veulent pas, et ils en donnent eux-mêmes la raison. « Nous n'avons plus le pouvoir de mettre personne à mort. » C'est donc bien la peine de mort, qu'ils demandaient contre Jésus. Le Sanhédrin pouvait cependant prononcer la peine de mort, dans les affaires purement ecclésiastiques. Un arrêt de ce genre était toujours ratifié. Pilate leur reconnaît ici ce droit, qu'ils exercèrent longtemps encore. Le martyre de saint Etienne nous en fournira la preuve. Mais, dans ce cas, le supplice était celui de la lapidation. La sentence devait être sanctionnée et exécutée par le peuple lui-même. Or, le jugement préalable, en vertu duquel le divin accusé était déféré à Pilate, avait été rendu dans l'ombre, à huis clos, sans que le peuple y eût pris part. La valetaille, déchaînée par les Prêtres et les Scribes, n'était pas le peuple. La grande octave de la solennité sainte était commencée. Pendant huit jours, toute exécution capitale, par les mains des Hébreux, devenait impossible. Il fallait donc, à tout prix, que Pilate et les soldats romains se fissent bourreaux. Voilà pourquoi les Prêtres s'écrient : « Nous vous amenons un séditieux, qui défend de payer le tribut à César ! » Or, deux jours auparavant, Jésus avait formulé cette doctrine solennelle : « Rendez à César ce qui est à César. » Mais qu'importait un nouveau mensonge à ces parjures ? Défendre de payer le tribut à César, quand César s'appelle Tibère, c'est un crime qu'il suffit d'énoncer, pour vouer un innocent à la mort.

« Il se dit le Christ-roi ! » ajoutent-ils. Afficher une prétention à la royauté dont Tibère a le monopole ; soulever le peuple contre Tibère ; et défendre de lui payer l'impôt, voilà trois accusations capitales, avec lesquelles Pilate ne saurait transiger, sans jouer lui-même sa tête. Il n'est donc plus question, dans la bouche des Juifs, du « blasphémateur qui s'est dit le Fils de Dieu. » L'accusation de lèse-majesté divine est oubliée ; on la transforme en accusation de lèse-majesté césarienne, et Pilate, qui eût dédaigné la première, est forcé de prendre la seconde au sérieux.

Premier interrogatoire de Jésus par Ponce-Pilate.

15. « Pilate rentra donc dans le prétoire, continue l'Evangile, et fit comparaître Jésus. Le Seigneur se tint debout devant le gouverneur, qui l'interrogea en ces termes : Tu es le roi de Juifs ? — Est-ce de vous-même que vous me donnez ce titre, répondit Jésus, ou d'autres vous l'ont-ils appris de moi ? — Est-ce que je suis Juif, moi ? reprit Pilate. Tes compatriotes et les Pontifes te traduisent devant moi. Qu'as-tu fait ? — Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient, les armes à la main, pour ne pas me laisser tomber aux mains des Juifs. Mais, quant à présent [2], mon royaume n'est point d'ici-bas. — Donc, tu es roi ? demanda Pilate. — Vous le dites : Je suis roi, reprit

[1] *Nunc autem regnum meum non est hinc.* Les ennemis de la royauté de l'Eglise ont soin, en citant ce texte, de supprimer le *Nunc* « Maintenant, » qui gêne leurs théories.

Jésus. Je suis né, et venu dans le monde, uniquement pour proclamer la vérité. Quiconque est du parti de la vérité entend ma voix. — La vérité ! dit Pilate, qu'est-ce ? — Et sans attendre la réponse, il sortit du prétoire, et dit aux princes des Prêtres et à la foule : Je ne trouve rien de criminel en cet homme ! — Alors les Anciens et les Prêtres recommencèrent à multiplier les accusations. Jésus garda le silence. Pilate lui dit : N'entends-tu pas les témoignages qu'ils accumulent contre toi ! N'as-tu rien à répondre ? — Mais Jésus n'ouvrit plus la bouche, et le gouverneur en était dans l'étonnement. — Cependant les Juifs redoublaient leurs vociférations : Il a soulevé le peuple dans toute la Judée, disaient-ils, depuis la Galilée, où il a commencé ses prédications, jusqu'ici ! — En entendant prononcer le mot de Galilée, Pilate demanda si cet homme était Galiléen. Il en eut bientôt acquis l'assurance. Comme Galiléen, l'accusé relevait de la juridiction d'Hérode. Pilate renvoya donc Jésus au Tétrarque, qui était à Jérusalem depuis quelques jours [1]. »

On accédait au prétoire par un escalier en marbre blanc de vingt-huit marches, c'est la *Scala Santa*, qui fut plus tard transportée à Rome par Constantin le Grand. Notre Seigneur l'a montée trois fois pendant sa passion [2]. Toutes

[1] Joann., XVIII, 33-38. Matth., 11-14. Marc, XV, 2-5. Luc, XXIII, 27.

[2] « Une première fois pour son interrogatoire, la seconde en revenant de chez Hérode, et la troisième après la flagellation. Cet escalier,

les générations chrétiennes des pèlerins l'ont ensuite gravie à genoux. Quand Pilate « sortit pour parler aux Juifs, » comme dit l'Evangile, il se tint au haut de cet escalier. Ainsi, le scrupule des princes des Prêtres fut respecté; ils conservèrent intacte la pureté légale, qui ne les empêchait pas de se souiller « du sang du Juste ! »

Les soldats romains escortèrent seuls le divin Maître, quand il dut gravir l'escalier prétorien, et comparaître au tribunal du gouverneur. L'interrogatoire eut la forme ironique et brève, que la justice de Rome affectait vis-à-vis de l'univers vaincu. « Est-ce que je suis Juif, moi, demande Pilate, pour croire à la royauté d'un Christ? Qu'as-tu fait? » — « Tu es donc roi? » Et quand, à ce Romain, rendant la justice au nom de Tibère, Jésus parle d'un « royaume qui n'est pas de ce monde, » d'un sceptre « qui n'est pas actuellement d'ici-bas; » Pilate hausse les épaules. Rome ne connaîtra que plus tard cette double royauté, spirituelle et temporelle, qui lui assurera l'empire immortel de la vérité. Mais, en ce moment, Pilate, le représentant de la philosophie de Rome païenne, fait d'un seul mot sa profession de foi : « La vérité ! qu'est-ce? » — « Il ne demande point de réponse, dit un auteur illustre, il était assuré qu'il n'y en

arrosé du sang de Jésus-Christ, est conservé dans une chapelle, près de la basilique de saint Jean-de-Latran. Il a été tellement usé par les genoux des fidèles qu'on a été obligé de le revêtir en tables épaisses de bois de noyer, et on les a déjà renouvelées plusieurs fois » Mgr Mislin. *Les Saints Lieux*, tom. II, p. 207.)

avait point [1]. » Il a cherché dans l'accusé des crimes; il n'y rencontre que des idées, dont l'expression, les tendances et la portée réelles lui échappent, mais dont l'innocence est incontestable. Il revient dire aux Juifs : « Je n'ai rien trouvé de criminel dans cet homme. » Juge compétent, il casse l'arrêt de mort prononcé par le Sanhédrin. Si Pilate avait maintenu, comme c'était son devoir, l'inviolabilité de cette sentence d'absolution; s'il eût résisté aux clameurs de la foule déicide; son nom n'aurait pas été voué à une éternelle infamie. Mais il n'a pas le courage de la justice; il se laisse intimider par les vociférations des Juifs. Peut-être même, la vie d'un innocent compte-t-elle si peu, pour ce Romain, qu'il ne veut pas se donner la peine de la défendre. Une victime de plus, qu'est-ce que cela, sous le règne de Tibère ? Quoi qu'il en soit, Jésus de Nazareth relève de la juridiction d'Hérode le Tétrarque. Pilate renvoie le sujet à son prince naturel [2].

Jésus devant Hérode.

16. « Hérode, dit l'historien sacré, fut ravi de cette occasion de voir Jésus, car, depuis longtemps il désirait l'entrenir. Il avait beaucoup entendu parler de lui; et il espérait le voir opérer quelque miracle. Il l'interrogea donc, avec une grande abondance de paroles. Mais Jésus ne lui fit pas

[1] L. Veuillot. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, p. 432. — [2] Le palais d'Hérode n'était qu'à une petite distance du prétoire, sur la colline d'Acra. Le lieu où Notre-Seigneur comparut devant le tétrarque avait été converti en une Eglise; mais elle est aujourd'hui en ruines, ainsi que le reste du palais.

une seule réponse. Les princes des Prêtres et les Scribes, (qui n'avaient plus à craindre, dans le palais d'un prince juif, de contracter la souillure légale,) se tenaient debout, entourant le trône d'Hérode, et multipliant leurs invectives. Le roi et ses courtisans insultèrent l'accusé silencieux. Hérode lui fit, par dérision, jeter sur les épaules un manteau blanc, (comme on en mettait aux fous) et le renvoya à Pilate. A partir de ce jour, le gouverneur et le roi, jusque-là ennemis, se réconcilièrent [1]. »

Le meurtrier de Jean-Baptiste avait craint autrefois que sa victime, ressuscitée d'entre les morts, n'eût pris la forme de Jésus de Nazareth. Ses terreurs se dissipent, devant une figure qui ne ressemble en rien à celle du prisonnier de Machéronta. Le silence du divin accusé provoque la raillerie du prince et de ses courtisans. Est-ce que l'innocence qui se tait, devant les puissances de ce monde, n'est pas toujours suspecte de rébellion ou de folie?

Barabbas. 17. Jésus fut donc ramené au prétoire. « Pilate, reprend l'Evangile, dit aux Princes des prêtres, aux Anciens et au peuple réunis : Vous m'avez déjà présenté cet homme comme un conspirateur et un séditieux. Je l'ai interrogé devant vous, et je ne le trouve nullement coupable des crimes que vous lui imputez; Hérode non plus; car je vous ai renvoyés à ce prince, qui n'a intenté contre lui aucune action capitale. Je vais donc le faire punir, et je le

[1] Luc, XXIII, 5-12.

mettrai en liberté[1]. » Le punir, pourquoi? puisqu'il est innocent. Voila la justice sommaire de Pilate! Et pourtant nous sommes forcé d'ajouter que l'expédient inique du gouverneur romain était en réalité un acte de clémence, si on le compare à la haine obstinée des Prêtres. Tous les châtiments qu'on pourrait infliger à Jésus ne satisferaient point leur rage ; ils veulent sa mort. La proposition de Pilate ne fut donc pas agréée. « Or, continue l'Evangile, les gouverneurs romains étaient dans l'usage, à la solennité pascale, de faire grâce de la vie à un prisonnier que l'assemblée des Juifs désignait. Cette année-là, il y avait, dans la geôle romaine, un malfaiteur fameux, nommé Barabbas, coupable de vol, de sédition et d'assassinat. Pilate dit au peuple : Encore une fois, je ne trouve rien de criminel, dans l'homme que vous avez traduit à mon tribunal. Mais, vous avez le privilège de faire mettre en liberté un détenu, à l'occasion de la fête de Pâque. Voulez-vous que je fasse élargir le Roi des Juifs? Entre Barabbas et Jésus, surnommé le Christ, qui choisissez-vous? — C'était au peuple que Pilate faisait cette nouvelle proposition; il ne l'eût point adressée aux Prêtres, dont il connaissait la haine personnelle contre Jésus. Pendant que le gouverneur était encore assis sur son tribunal, sa femme lui avait envoyé dire : Ne vous compromettez pas vis-à-vis de ce juste. Aujourd'hui même j'ai été étrangement tourmentée en songe, à cause de

[1] Luc, XXIII, 13-17.

lui! — Pilate espérait que le peuple serait plus miséricordieux que les Prêtres. Mais ceux-ci, de concert avec les Anciens et les Scribes, excitèrent la foule à demander la liberté de Barabbas et le supplice de Jésus. Lors donc que Pilate revint dire : Lequel des deux voulez-vous sauver? le peuple d'une voix unanime s'écria : Débarrassez-nous de celui-ci! Rendez-nous Barabbas! — Que voulez-vous donc que je fasse du Roi des Juifs, appelé Christ? — Tous s'écrièrent : Crucifiez-le! crucifiez-le! — Une troisième fois Pilate leur dit : Mais quel mal a-t-il fait? Je ne trouve rien en lui qui mérite la mort! — Sans l'écouter, ils redoublaient leurs cris : Crucifiez-le! crucifiez-le! et leurs voix devenaient de plus en plus menaçantes. — Pilate dit enfin : Je vais le faire flageller, et je le relâcherai ensuite [1]. »

Claudia Procula, femme de Ponce-Pilate. Flagellation. *Ecce homo.*

18. D'après le témoignage de la tradition, la femme de Pilate s'appelait Claudia Procula. Il est probable qu'elle était une affranchie de la famille *Claudia*, dont l'empereur Tibère était lui-même issu. Elle avait accompagné son époux en Judée [2]. On sait l'importance que les anciens accordaient

[1] Matth., XXVII, 15-23. Marc, XV, 6-14. Luc, XXIII, 17-23. Joann. XVIII, 39-40.

[2] L'empereur Auguste avait confirmé l'ancienne loi *Oppia*, qui défendait aux gouverneurs d'emmener leur femme dans les provinces dont ils avaient le commandement. Cette mesure fut rapportée sous Tibère. Un sénatus-consulte accorda formellement cette autorisation aux gouverneurs, mais en les rendant personnellement responsables des désordres et des troubles, que la présence de leur femme pourrait occasionner. (Cf. Sepp. *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* tom. II, p. 417-419.)

aux songes. L'oneirocritie avait fait le tour du monde païen. Du palais des Pharaons, elle passa à ceux de Ninive, de Babylone et de Persépolis; elle régna sur la Grèce et domina les Romains, maîtres de l'univers. Calpurnia, effrayée par un songe, voulut empêcher Jules César de se rendre au sénat, le jour où le héros devait y être assassiné. Claudia Procula, sans plus de succès, voulut épargner à Pilate la flétrissure qu'il allait attacher à son nom. Le gouverneur essaya pourtant de disputer la vie de l'auguste victime à la fureur de ses ennemis. Il comptait que la vue du sang innocent, qui allait couler à grands flots sous le fouet des soldats, attendrirait les Juifs. Cette cruelle concession devait être plus funeste à l'accusé qu'une sentence capitale. Au lieu d'un supplice, Jésus en subira deux. La flagellation était une torture équivalente à la mort, qu'elle déterminait souvent. Le patient, à demi courbé, et les deux mains passées dans un anneau de fer, scellé à une colonne, était dépouillé de ses vêtements jusqu'à la ceinture. Quatre soldats le frappaient, sans compter les coups, avec des lanières de cuir, armées de petites boules de plomb et d'ongles de fer. « Pilate, dit l'Evangéliste, donna donc l'ordre de flageller Jésus. Les soldats l'entraînèrent hors du prétoire [1],

[1] « On avait coutume de flageller les malfaiteurs hors de l'enceinte du palais. Le lieu de la flagellation est du côté opposé à celui où stationnait la foule, devant l'escalier du prétoire. Une petite église, restaurée, en 1838, par la munificence du duc Maximilien de Bavière, marque cet emplacement. — Il existe deux colonnes dites « de la

et, après l'exécution, ils le ramenèrent dans le vestibule. Là, toute la cohorte était réunie. Ils l'affublèrent d'un lambeau d'écarlate, lui mirent sur la tête une couronne d'épines entrelacées[4], et un roseau[5] dans la main droite. S'approchant ensuite, ils fléchissaient le genou devant lui, se prosternant par dérision, et disaient : Salut, Roi des Juifs ! — Ils le souffletaient alors, le frappaient à la tête du roseau qu'ils avaient placé dans sa main enchaînée, et le couvraient de crachats[6]. » Ce fut donc sous le fouet d'un soldat romain que le sang Rédempteur commença à couler dans la Passion. Ce fut un soldat Romain qui couronna

flagellation : » l'une à Jérusalem, dans l'Eglise du Saint-Sépulcre, et l'autre à Rome dans la basilique de sainte Praxède. On croit communément que la première est celle du prétoire, et la seconde celle de la maison de Caïphe. » Mgr Mislin. *Les Saints Lieux*, tom. II, p. 211-214.

[1] On sait que la couronne d'épines, transportée par l'impératrice sainte Hélène à Constantinople, achetée, en 1239, à Baudoin II, par saint Louis, et déposée jusqu'à la Révolution Française dans la Sainte-Chapelle, construite pour recevoir ce pieux trésor, est aujourd'hui conservée à Notre-Dame de Paris, où chaque année, le Vendredi-Saint, elle est exposée à la vénération des fidèles.

[2] Le roseau, que l'on mit à la main du Sauveur, n'était point une de ces fragiles graminées qui croissent dans nos étangs, mais qu'on ne connoit point en Palestine. C'était un *arundo donax*, de la famille des bambous, dont la tige, plus grosse que le pouce, atteint ordinairement une hauteur d'environ deux mètres. (Cf. Sepp. *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. III, p. 4.

[3] Matth., XXVII, 26-30. Marc, XV, 16-19. Joan., XIX, 1-3. L'Eglise du Saint-Sépulcre à Jérusalem, conserve, dans la chapelle dite de l'*Impropère* (*Improperiorum*), un tronçon de la colonne de marbre gris, qui se trouvait au prétoire, et au pied de laquelle Notre-Seigneur était assis, quand il fut abreuvé d'outrages par les soldats de Pilate.

d'épines le Roi des Juifs et du monde. Par combien de larmes d'amour la Rome chrétienne n'a-t-elle pas racheté ces forfaits de la Rome de Tibère ! Cependant Pilate vint reprendre le divin flagellé, et sortit avec lui du palais. Du haut d'une arcade, qui traversait la rue et dominait toute la foule, ils apparurent ensemble. « Jésus, dit l'Evangéliste, avait la couronne d'épines sur la tête, et son lambeau d'écarlate sur les épaules. Voici que je vous le ramène, dit Pilate. Encore une fois, sachez que je ne trouve en lui aucun crime. — Puis le montrant du doigt, il ajouta : Voilà l'homme ! — A cette vue, les Prêtres et les valets des Pontifes recommencèrent à crier : Crucifiez-le ! crucifiez-le ! [1] » Le peuple attendri se taisait. La divine victime, ruisselante de sang, avait pour un instant désarmé, par le spectacle de ses souffrances, la férocité de la foule. Mais la haine des gens du Temple était implacable, et le peuple va bientôt imiter leur fureur. « Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le ! Pour moi je ne trouve aucun crime en lui. — Nous avons notre loi, répondirent-ils, et d'après cette loi,

[1] Joann., XIX, 4-6. « A une centaine de pas du prétoire, en suivant la Voie Douloureuse, dit Mgr Mislin, on remarque une galerie couverte, ayant une double fenêtre, et passant au-dessus de la rue. Ce fut du haut de cette arcade que Pilate montra Jésus au peuple, en disant : « Voilà l'homme ! » La galerie est habitée aujourd'hui par je ne sais quel derviche musulman. Les chrétiens ne peuvent y avoir accès ; mais on comprend sans peine l'émotion avec laquelle ils se prosternent au-dessous, et comme ils se représentent vivement cette scène déchirante de la Passion. » (*Les Saints Lieux*, tom. II, p. 213.)

il doit mourir, parce qu'il se prétend Fils de Dieu! — En entendant cette parole, les appréhensions de Pilate redoublèrent [1]. »

Dernier interrogatoire de Jésus par Ponce-Pilate.

19. Tant que les Juifs n'avaient articulé contre Jésus que des griefs politiques, évidemment imaginaires, Pilate s'en était médiocrement soucié. Un coup d'œil avait suffi au Romain pour se convaincre que le sceptre de Tibère ne pouvait être sérieusement menacé par un tel compétiteur. « Voilà l'homme! » dit le gouverneur, en montrant la victime épuisée, couverte de sang et de plaies. Oui, c'était l'homme tel que le péché l'a fait! Mais le préteur ne songe point aux mystères de grâce et d'amour divin, que recèle son ironique interjection. Il espère désarmer, par le spectacle de tant de douleurs, la haine de Juifs. Un moment il crut avoir réussi; la foule, jusque-là si acharnée, garde le silence. Les Prêtres seuls et leurs valets : *Pontifices et ministri,* vocifèrent de nouveau des cris de mort. Pilate leur répond : « Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le. » Il savait bien, tout en leur accordant cette permission, qu'ils ne voudraient point en profiter, pendant la solennité pascale déjà commencée. Quoi qu'il en soit, cette concession est un second pas dans la voie d'iniquité, où le gouverneur s'engage honteusement. La fureur des Juifs, rallumée par les excitations des Prêtres, lui arrachera bientôt un arrêt de mort. « Nous avons notre loi, disent-ils, et, d'après cette loi, il doit mourir, parce

[1] Joann., XIX, 7, 8.

qu'il s'est fait Fils de Dieu ! » Sous cette parole, Pilate aperçoit des émeutes, des rébellions, et de nouvelles guerres, pareilles à celles que, depuis trente ans, les passions religieuses n'avaient cessé de soulever en Palestine. « Ses terreurs redoublent, » dit l'Evangile : *Pilatus magis timuit.* Il n'est plus qu'un instrument aveugle, dans la main des Grands-Prêtres. Leur accusation de lèse-majesté césarienne n'a pas produit le résultat qu'ils en attendaient. C'est maintenant au nom de leur loi, dont Rome a garanti l'inviolabilité; c'est par la perspective d'un soulèvement national, qu'ils vont triompher du dernier obstacle. Cependant Pilate veut interroger encore une fois l'accusé. « Il rentra au prétoire, continue l'Evangéliste, et dit à Jésus : D'où es-tu? — Mais Jésus ne lui fit point de réponse. Tu refuses de me parler? reprit Pilate. Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te mettre en croix, ou de te renvoyer libre?— Jésus lui dit alors : Vous n'auriez sur moi aucun pouvoir, s'il ne vous eût été donné d'en haut. C'est là ce qui aggrave le péché de celui qui m'a livré entre vos mains. — Pilate cherchait toujours à le mettre en liberté; mais les Juifs poussaient de nouvelles clameurs, disant : Si vous l'élargissez, vous n'êtes pas l'ami de César. Quiconque se fait roi est l'ennemi de César [1] ! »

Pilate se lave les mains et

20. Une menace de dénonciation à la cour de Tibère, après la menace d'un soulèvement national, devait effrayer

[1] Joann., XIX, 9-12.

prononce l'arrêt de mort.

Pilate. La perfidie des Prêtres suit, dans la manifestation populaire qu'ils dirigent, une gradation savamment calculée. Pilate sait qu'un soupçon d'infidélité, transmis à Tibère par le dernier des espions, peut lui coûter la vie. Il n'est pas homme à courir un tel danger, pour sauver un innocent. « Il fit donc sortir Jésus du prétoire, continue l'Evangile, et vint s'asseoir sur son tribunal, au lieu appelé en grec *Lithostrotos*, et en hébreu *Galbatha* [1]. Or on approchait de la sixième heure [2] du jour, en cette *Parasceve* (Préparation) de la Pâque. Pilate dit aux Juifs : Voici votre roi ! — A mort ! à mort ! s'écrièrent-ils. Crucifiez-le ! — Je crucifierais votre roi ? répondit Pilate. — Nous n'avons pas d'autre roi que César, dirent les Pontifes. — Pilate voyant qu'il ne gagnait rien et que le tumulte allait croissant, se fit apporter de l'eau, et se lavant les mains devant le peuple, il dit : Je suis innocent du sang de ce juste. Vous en répondrez ! — Tout le peuple répondit : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! — Enfin pour satisfaire la multitude, le gouverneur fit déli-

[1] Les Romains avaient importé, dans les villes soumises à leur sceptre, quelques-unes de leurs habitudes militaires. On sait que César, au milieu de son camp, faisait paver en mosaïque le lieu où il plaçait son tribunal. Les gouverneurs imitèrent ce luxe, dans les cités où ils régnaient. Le *Lithostrotos* (Lieu pavé de pierres) en hébreu *Gabbatha* (Lieu élevé) était le *Xystum*, d'où Pilate prononçait, du haut d'un tribunal, les sentences de mort. Cette place était située au nord-ouest de la citadelle et du Temple, devant l'ancien palais Antonia, résidence du gouverneur.

[2] Près de midi.

vrer Barabbas, et leur remit Jésus pour le crucifier[1]. »

« Lave tes mains, Pilate, elles sont teintes du sang innocent! Tu l'as octroyé par faiblesse; tu n'es pas moins coupable que si tu l'avais sacrifié par méchanceté! Les générations ont redit jusqu'à nous : Le juste a souffert sous Ponce-Pilate : *Passus est sub Pontio Pilato*[2]. »

§ I. Via Crucis.

21. La sentence était portée par l'autorité romaine, ce furent des soldats romains qui l'exécutèrent. « Prenant Jésus, dit l'Evangéliste, ils l'outragèrent encore, et après ces nouvelles insultes, ils lui arrachèrent le lambeau d'écarlate dont ils l'avaient affublé, lui remirent ses vêtements, Premières stations de la voie douloureuse.

[1] Joann., XIX, 13-16. Matth., XXVII, 24-26. Marc, XV, 15. Luc, XXIII, 24-25.

[2] Dupin. *Procès de Jésus*, p. 108. Voici, d'après une antique tradition, quelle aurait été la formule de l'arrêt de mort prononcé par Pilate : *Jesum Nazarenum, seductorem gentis, contemptorem Cæsaris, et falsum Messiam, ut majorum suæ gentis testimonio probatum est, ducite ad communis supplicii locum, et cum ludibriis regiæ majestatis in medio duorum latronum cruci affigite. I, lictor, expedi cruces.* Le nom de Pilate a été enregistré par Tacite presque dans les mêmes termes où il figure au *Credo*. L'historien Romain a écrit : *Tiberio imperitante, per procuratorem Poncium Pilatum Christus supplicio affectus erat.* (Tacit. *Annal.*, lib. XV, cap. XXXXIV.) On sait que, deux ans après la mort du Sauveur, Pilate fut destitué par Vitellius, alors gouverneur général de Syrie, et envoyé à Rome pour se justifier devant l'empereur de plusieurs actes de cruauté qu'il avait commis. Exilé par Caligula à Vienne, dans les Gaules, il se tua de désespoir. Selon une légende helvétique, il se serait noyé près du mont Pilate, dans le canton de Lucerne.

et chargeant la croix sur ses épaules, le conduisirent au Calvaire, appelé en hébreu Golgotha [1]. » Ici commence le Chemin de la Croix, dont tous les pas ont été et ne cesseront d'être arrosés de larmes, par la piété chrétienne. La première station se fait au tribunal de Pilate, quand le préteur se lave les mains, croyant effacer la tache du sang divin, qui flétrira à jamais sa mémoire. Du prétoire au Calvaire, on compte environ treize cent vingt pas. Jésus, traîné par ses bourreaux, escorté par les soldats, et suivi de la populace juive, passa d'abord sous l'arcade où il avait été montré à la foule, après sa flagellation. La rue, longue d'environ deux-cents pas, est en pente, et descend jusqu'à la rencontre de la route d'Ephraïm, maintenant route de Damas. « Sur la gauche, en descendant, dit Mgr Mislin, on trouve le lieu où la sainte Vierge, qui s'était tenue aux abords du prétoire, durant cette cruelle matinée, et qui voulait encore une fois apercevoir son divin Fils, se plaça sur son passage, et s'évanouit en rencontrant son regard. » L'Evangile n'a point noté ce trait de la douleur maternelle. Le glaive, prédit par Siméon, frappait le cœur de Marie ; mais on dirait que l'humble Vierge a voulu cacher ses souffrances, avec le même soin qu'elle a voilé ses joies et ses grandeurs. Cependant tous les Pères nous ont conservé cette tradition, et l'Eglise catholique l'a enregistrée. Au

[1] *Golgotha,* expression chaldaïque, formée de l'hébreu *Golgolth,* signifie : *Crâne.* Le mot *Calvaire* en est donc la traduction exacte.

bas de cette rue, fléchissant sous le poids de son cruel fardeau, Jésus tomba, pour la première fois. Une colonne en marbre rouge, à moitié enfoncée en terre, marque ce lieu à la dévotion des pèlerins de Jérusalem. « Les soldats qui le conduisaient, reprend l'Evangile, rencontrèrent en ce lieu un Cyrénéen, nommé Simon, qui revenait de sa maison des champs. Simon était le père d'Alexander et de Rufus [1]. Les soldats le requirent, au nom de la loi romaine, lui mirent la croix sur les épaules, et le forcèrent à la porter derrière Jésus [2]. » Nous avons déjà dit que la réquisition du magistrat, ou de l'officier romain, n'admettait ni délai, ni excuse. Cet Africain, né en Lybie, et fixé à Jérusalem, était vraisemblablement le *prosélyte* ou « converti » du Judaïsme, que nous retrouvons, dans les Actes des Apôtres, sous le nom de Simon le Noir, à côté de Lucius de Cyrène [3]. Les trois parties du monde connu des anciens, l'Europe, l'Asie et l'Afrique; les trois grandes races de l'humanité devaient être représentées, dans le divin sacrifice qui réconcilia le ciel avec la terre. Avant d'arriver à la porte d'Ephraïm, le cortége monta, à droite, une rue assez rapide. Ce

[1] Alexander et Rufus devinrent tous deux chrétiens. Rufus était à Rome, quand saint Marc y écrivit son Evangile. (Rom., XVI, 13.)

[2] Matt., XXVII, 31 : Marc, XV; 20-21. Luc, XXIII, 26. D'après la loi romaine, les condamnés au supplice de la croix devaient eux-mêmes la porter, quand ce gibet n'était pas établi, à poste fixe, sur le lieu de l'exécution; c'est pour cela qu'on les appelait *cruciferi* « porte-croix, » ou *Furciferi* « porte-gibet. »

[3] Act., XIII, 1.

fut là que le divin Maître, épuisé par la fatigue, la souffrance, et la perte du sang qui coulait de ses blessures, tomba pour la seconde fois. « Or, reprend l'Evangéliste, il était suivi d'une grande multitude de peuple, et de femmes qui le pleuraient, avec des lamentations [1]. » L'une d'entre elles eut le courage de fendre les rangs pressés des soldats. Un mouchoir à la main, elle essuya le sang, la sueur, les crachats, qui couvraient la face adorable du Sauveur; et l'empreinte de la figure divine demeura imprimée, en traits sanglants, sur le linge de la pieuse Véronique [2]. « Jésus, se tournant alors vers le groupe des femmes, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants! Car viendront des jours où l'on dira : Heureuses les stériles! Heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point allaité! Alors on criera aux montagnes : Tombez sur nous! et aux collines : Ecrasez-nous! Car si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec [3]? » — Au haut de la rue, se trouvait la *Porte Judiciaire*. C'est là que finissait la ville, au temps de Notre-Seigneur [4]. Une troisième chûte

[1] Luc, XXIII, 27.

[2] La face de Notre-Seigneur, empreinte sur un linge, est gardée à Saint Pierre de Rome, sous le nom de *Volto Santo*. Il en existe plusieurs copies. Voir au sujet de la véritable image : *Acta Sanctorum*, Maii, tom. VII, p. 356 et les *Notes* de Chastelain sur le *Martyrol. Rom.*, p. 201. (Mgr Mislin. *Les Saints Lieux*, tom. II, p. 218.)

[3] Luc, XXIII, 28-31.

[4] Cet espace est maintenant renfermé dans la ville, et couvert de

marqua le dernier pas de Jésus sur le sol de l'ingrate cité. Il voulut tomber trois fois lui-même, comme Pierre, le chef de son Eglise, pour expier nos chûtes multipliées, et nous apprendre à nous relever, pour porter courageusement notre croix. Au delà de la Porte Judiciaire, s'ouvrait le champ des exécutions capitales, connu sous le nom de Golgotha.

§ VI. La Croix du Golgotha.

22. « On avait amené avec Jésus, reprend l'Evangéliste, deux voleurs, qui devaient être crucifiés en même temps que lui. Arrivé au lieu nommé Golgotha, ou Calvaire, on lui présenta une potion de vin, mêlé avec de la myrrhe et du fiel, mais quand il y eut porté les lèvres, il refusa de boire. Or il était la sixième heure (midi). Les soldats l'attachèrent à la croix [1]; les deux larrons furent crucifiés, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. La croix de Jésus fut placée

Le crucifiement.

maisons; c'est pourquoi les pèlerins ne peuvent suivre le reste de la Voie Douloureuse. La partie la plus élevée du Calvaire, et les lieux adjacents, sont tous compris dans l'église du Saint-Sépulcre.

[1] On conserve à Rome, au monastère de Sainte-Croix de Jérusalem, avec le bois de la croix, un des clous qui servirent à y attacher le divin Maître. La tige du clou est formée d'un morceau de fer carré, à vives arêtes. Sa longueur primitive a dû être de 15 centimètres, mais la pointe, de trois centimètres environ, en a été cassée; la brisure a dû être produite par un violent coup de marteau, car elle est nette et sans mâchure. L'épaisseur du clou, à sa partie supérieure, est de 1 centimètre, sur chaque face. La tête est une calotte ronde et évidée, avec un rebord aplati, de 11 centimètres de circonférence. On conserve deux autres de ces clous, dans la cathédrale de Notre-Dame de Paris.

au milieu. Ainsi était accomplie la parole de l'Ecriture : « Il a été mis au rang des scélérats [1]. » Or Jésus disait : Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! — Pilate avait rédigé l'inscription, qui devait être attachée au haut de la croix. Les soldats fixèrent ce *Titre*, énonçant la cause du supplice, au-dessus de la tête de Jésus. Il portait ces mots, écrits en hébreu, en grec et en latin : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.* Comme le lieu du crucifiement était proche de la ville, un grand nombre de Juifs lurent l'inscription. Les Pontifes vinrent trouver Pilate, et lui dirent : Il ne fallait point écrire : *Roi des Juifs;* mais : *Soi-disant Roi des Juifs.* — Ce que j'ai écrit est écrit, répondit Pilate [2]. —

[1] Isaï., LIII, 12.

[2] Dans les exécutions capitales, on inscrivait toujours sur une planche le nom du criminel, et le crime pour lequel il était condamné. Cet usage du droit romain s'était perpétué chez nous dans le pilori. La tablette de l'inscription s'appelait *Titre,* ou bien *Tabula dealbata,* parce que les sentences de condamnation, de même que les lois, étaient inscrites sur une tablette blanche. Il était ordonné aux Juifs d'ensevelir avec le supplicié les instruments de sa mort. *Lapis quo quis lapidatur, lignum in quo suspenditur, gladius quo decollatur, et sudarium quo strangulatur, simul cum eo vel prope cum sepelitur,* (Sanhédr. Fol. 45, 2.) Cette prescription du Talmud nous fait comprendre comment l'impératrice Hélène retrouva le bois de la vraie Croix, les clous et le *Titre*, enfouis sur le Calvaire. Les Juifs qui n'avaient pu enterrer le corps de l'auguste victime avaient, suivant leur usage, enterré les instruments de son supplice. Le titre de la croix est aujourd'hui conservé à Rome, dans la basilique de Sainte Croix de Jérusalem. L'inscription hébraïque est presque entièrement effacée. Le P. Drach a pu cependant en rétablir, ainsi qu'il suit, les caractères : *Yeschuah Notsri Melek Yehudaya. Jesus Nazarenus, Rex Judæorum.* La forme grossière de l'inscription, en grec et en latin, fait

Cependant les soldats, après avoir crucifié Jésus, firent quatre lots de ses vêtements, un pour chacun d'eux, et se les partagèrent, en les tirant au sort. Mais ils réservèrent sa tunique. C'était une tunique sans couture, d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'en bas. Ne la partageons point, dirent-ils entre eux; que le sort décide à qui elle appartiendra. — Par là fut accomplie la parole de l'Ecriture : « Ils se sont partagé mes vêtements, et ont jeté au sort ma tunique.[1] » Ainsi firent les soldats, et s'étant assis, ils le gardaient. Or les Juifs, en passant, lançaient à Jésus leurs blasphèmes. Ils secouaient la tête, en criant : Vah! Toi qui détruis le

soupçonner avec raison que le titre entier, dans les trois langues, a été tracé par la même main, probablement par un Juif, attaché au proconsulat. Considérant l'hébreu comme le texte principal, et le grec et le latin comme traductions, il a écrit ces deux dernières langues de droite à gauche, afin que, sous chaque mot hébreu, se trouvât sa double traduction. Quoi qu'il en soit, le Dieu qui allait mourir devait rendre immortelles les trois langues qui annonçaient sa mort à l'univers.

[1] Psalm., XXI, 19. *Tunica D. N. J. C., quæ eidem in Passione sublata est, et a militibus qui eum custodiebant est sortita, inventa est, prodente Simone, filio Jacobi, qui per duas hebdomadas multis cruciatibus affectus, tandem profitetur ipsam tunicam in civitate Zafad* (*Joppe*), *procul a Hierosolyma, in arca marmorea positam esse.* (Le Quien. *Oriens Christianus*, tom. III, p. 243.) L'habillement, chez les Hébreux, était composé de plusieurs pièces; ils portaient un manteau : *simla*; une tunique extérieure : *chetoneth*; une tunique intérieure : *sadin*. On vénère aujourd'hui, à Trèves et à Argenteuil une robe et une tunique, qui sont probablement le *sadin* et la *chetoneth*. (Mgr Mislin. *Les Saints Lieux*, tom. II, 257. — Cf. Marx. *Histoire de la robe de Jésus-Christ, conservée dans la cathédrale de Trèves*; et Guérin : *La sainte Tunique, Recherches sur cette relique et sur le pèlerinage d'Argenteuil.*)

Temple de Dieu, et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix! — Le peuple s'attroupait, pour le considérer, et le tournait en dérision. Les Princes des Prêtres, les Scribes et les Anciens vinrent aussi l'outrager. Il a sauvé les autres, disaient ils, et il ne peut se sauver lui-même! S'il est le roi d'Israël, le Christ élu de Dieu, qu'il descende en ce moment de la croix! Nous le verrons et nous croirons en lui. C'est en Dieu qu'il s'est confié; que Dieu le délivre, s'il lui plaît! Ne disait-il pas : Je suis le Fils de Dieu? — Les soldats, à leur tour, l'insultaient. Ils approchaient de ses lèvres une éponge trempée de vinaigre, et lui disaient : Roi des Juifs, sauve-toi donc[1]! »

La myrrhe, offerte par les Mages, à Bethléem, se retrouve dans les cruels présents du Golgotha. Les soldats romains ne veulent point déchirer la tunique sans couture de l'Homme-Dieu. Ils ne savaient pas alors, ces quatre prétoriens de Tibère, se partageant, au pied d'une croix, la dépouille d'un supplicié juif, que des mains plus puissantes essaieraient en vain, pendant toute la durée des siècles, de déchirer la robe immaculée de Jésus-Christ! Le Judaïsme, insultant à la Croix qui a sauvé le monde, complète ce tableau du déicide. La lâcheté de l'outrage dépasse, s'il est possible, la frénésie des clameurs qui retentissaient na-

[1] Matth., XXVII, 33-43. Marc, XV, 22-32. Luc, XXIII, 32-38. Joann., XIX, 17, 25.

guère au prétoire : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Chaque année, le jour du Vendredi-Saint, l'Eglise Catholique met, sur les lèvres de ses ministres, cette prière : « Dieu Tout-Puissant et éternel, dont la miséricorde ne repousse même pas la perfidie du Judaïsme, exaucez les prières que nous vous adressons, pour ce peuple aveuglé. Qu'il reconnaisse la lumière de votre vérité, le Christ ! et que ses ténèbres soient enfin dissipées [1] ! »

Les sept paroles de Jésus en croix. La mort.

23. « Or, continue l'Evangile, un des larrons, crucifiés avec Jésus, l'insultait, en disant : Si tu es le Christ, sauve-toi, et nous aussi ! — Mais l'autre lui adressa ce reproche : Ne crains-tu pas Dieu non plus, toi qui partages le même supplice ! Pour nous, du moins, c'est justice ; nous sommes traités comme nous le méritons ! Mais celui-ci n'a rien fait de mal ! — Et s'adressant à Jésus : Seigneur, dit-il, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume ! — Jésus lui répondit : En vérité, je te le dis, aujourd'hui même tu seras avec moi au Paradis [2] ! » La foi de ce voleur conquiert le ciel. Qui dira jamais ce qu'il y eut de souveraineté divine, dans le supplicié du Golgotha, pour que le bon larron y découvrît un Roi, partant à la conquête d'un empire immortel ? La seconde parole de Jésus en croix ouvre le ciel à un voleur ; la première avait sollicité le pardon céleste pour les bourreaux. La troisième va donner pour mère, à tous les hommes, la Reine du ciel. « Au pied de la

[1] *Semaine Sainte.* Office du Vendredi-Saint. — [2] Luc. XXIII, 39-43.

croix, dit l'Evangile, se tenaient debout la Mère de Jésus, avec Marie femme de Cléophas, Marie Magdeleine, et Jean, le disciple que Jésus aimait. Jésus, les regardant, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils ; et au disciple : Voilà votre mère. — A dater de cette heure, le disciple prit Marie pour sa mère [1]. » L'humanité a fait de même. L'Eve du Paradis Terrestre, au pied de l'arbre du bien et du mal, avait cueilli la mort pour tous ses enfants. Au pied de l'arbre de la croix, où Jésus ouvre le Paradis céleste au repentir, Marie devient la mère du salut, le refuge et l'espoir des pécheurs ! « Cependant, dit le texte sacré, les ténèbres couvrirent toute la terre, jusqu'à la neuvième heure (trois heures du soir), et le soleil s'obscurcit. Vers la neuvième heure, Jésus poussa un grand cri, en disant : *Eli, Eli, lamma sabacthani* [2] *!* c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? Ces paroles, prononcées en langue hébraïque, ne furent pas comprises par quelques juifs hellénistes, qui les entendirent. Il invoque le prophète Elie ! disaient-ils [3]. » Elie, le grand thaumaturge du Testament

[1] Joann., XIX, 25-27.

[2] « Le mot *Eli* n'appartient point proprement à la langue syriaque, quoique l'expression suivante *Sabacthani*, appartienne au dialecte que l'on parlait alors en Palestine. Au lieu de ces mots : *Eli, Eli*, les Syriens disaient : *Mari, Mari*. C'est pour cela que l'exclamation du Sauveur fut mal comprise, et que les assistants crurent qu'il appelait le prophète Elie. » (Sepp. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. III, p. 38.)

[3] Matth., XXVII, 44-47. Marc, XV, 33-35. Luc, XXIII, 44.

Ancien, avait été surnommé, par les Juifs, l'Ange de l'alliance. Ils avaient recours à son intercession, dans les dangers pressants. Le Talmud raconte que ce Prophète, invoqué, du fond des cachots, par les Hébreux fidèles, apparut souvent au prisonnier, sous une forme visible, et fit tomber ses chaînes. Encore aujourd'hui, pendant la nuit de Pâque, les fils de Jacob attendent la venue d'Elie, qui doit délivrer son peuple du joug des *Goïm* (Gentils) [1]. Ces traditions hébraïques sont le commentaire exact de la parole des Juifs, au pied de la croix. « Il invoque Elie! » disaient-ils. Mais tel n'était point le sens de l'exclamation du Sauveur. Après que le Dieu, mourant entre deux scélérats, a légué le pardon à ses bourreaux, le ciel au repentir, et sa propre mère à tous les mortels; l'Adam nouveau, l'homme qui expie les fautes de l'humanité entière, se retrouve en face de l'éternelle justice. Alors Jésus fait entendre les premières paroles du Psaume prophétique, où David a résumé d'avance les tortures du Golgotha. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Je ne suis plus un homme, mais un vermisseau qu'on foule aux pieds; je suis devenu l'opprobre des humains, l'objet de la risée de ce peuple. Tous, en me voyant, m'ont jeté l'outrage; ils ont secoué la tête, et vociféré des blasphèmes! Il a espéré au Seigneur, que le Seigneur l'arrache de nos mains; qu'il le sauve, s'il lui plaît! Mon sang s'est écoulé comme l'eau; mes

[1] Sepp. *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 39.

forces sont épuisées, et ma langue brûlante s'attache à mon palais. Ils ont déchiré mes pieds et mes mains ; ils ont compté tous mes os; ils se sont partagé mes vêtements, et ont tiré ma tunique au sort [1]. » Voilà ce que Jésus disait, dans son agonie divine ; rattachant les prophéties d'Israël aux réalités du Calvaire, et récitant, le premier, ce bréviaire de la croix, que les prêtres de l'Eglise Catholique répéteront sans fin. Le rationalisme, et le siècle qu'il a façonné à son image, savent-ils toutes ces choses, quand ils osent dire : « Jésus ne vit que l'ingratitude des hommes ; il se repentit peut-être de souffrir pour une race vile, et il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné [2]? » C'est à ce point d'ignorance religieuse que la France en est venue aujourd'hui! « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » — « Jésus, continue l'Evangéliste, voyant que les prophéties étaient réalisées, en accomplit une dernière [3], et dit : J'ai soif ! — Or, il y avait, au pied de la croix, un vase plein de vinaigre. L'un des soldats accourut, y trempa une éponge, qu'il attacha à une tige d'hysope, et

[1] *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti? Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis. Omnes videntes me deriserunt me; locuti sunt labiis et moverunt caput. Speravit in Domino, eripiat eum, salvum faciat eum quoniam, vult eum. Sicut aqua effusus sum. Aruit tanquam testa virtus mea, et lingua adhæsit faucibus meis. Foderunt manus meas et pedes meos : dinumeraverunt omnia ossa mea. Diviserunt sibi vestimenta mea; et super vestem meam miserunt sortem.* (Psalm. XXI, passim.)

[2] *Vie de Jésus*, p. 424. — [3] Psal. LXVIII, 22.

l'approcha des lèvres de Jésus.» — J'ai soif ! dit Jésus. — Ils m'ont abreuvé de fiel et de vinaigre ! avait écrit David. — « Cependant les Juifs dirent au soldat : Laissez, voyons si Elie viendra le délivrer. Or Jésus, ayant pris le vinaigre, ajouta : Tout est consommé ! — Et de nouveau, poussant un grand cri, il dit : Père, je remets mon esprit entre vos mains ! — En proférant ces paroles, il inclina la tête, et expira [1]. »

Prodiges arrivés à la mort de Jésus.

24. « Et voilà que le rideau du Temple se déchira par le milieu, depuis le haut jusqu'en bas; la terre trembla; les rochers se fendirent; les tombeaux furent ouverts; de saints personnages ressuscitèrent, vinrent dans la Ville sainte, et apparurent à plusieurs témoins. Or, le centurion, placé en face de la croix, en entendant le cri que poussa Jésus avant d'expirer, et en voyant ces prodiges, rendit gloire au Seigneur. Ce juste, dit-il, était vraiment le Fils de Dieu ! — La multitude, réunie sur le Calvaire, retourna à Jérusalem, en se frappant la poitrine. Cependant tous les disciples, et les amis de Jésus, considéraient de loin ce qui se passait. Avec eux, se trouvaient les femmes qui l'avaient suivi, depuis la Galilée : Marie-Magdeleine; Marie, mère de Jacques-le-Mineur et de Joseph; Salomé, la mère des fils de Zébédée [2]. — « Or, ajoute saint Pierre, le Christ était mort, suivant la chair; mais, toujours vivant dans son âme,

[1] Matth., XXVII, 48-50. Marc, XV, 35-37. Luc, XXIII, 46. Joann., XIX, 28-30. — [2] Matth., XXVII, 51-57. Marc, XV, 38-41. Luc, XXIII, 47-49.

il alla porter la bonne nouvelle de la délivrance aux esprits captifs [1]. »

Confirmation du récit évangélique par l'histoire profane.

23. La souveraineté divine, dans la mort sur une croix, tel est le pendant de la naissance du Verbe incarné, dans la crèche de Bethléem. Nul ne ravit son âme au Fils de l'homme; la sueur de sang à Gethsémani; un jeûne de près de vingt heures; les fatigues d'une marche continuelle, du jardin des Oliviers à la maison de Caïphe, de la maison de Caïphe au prétoire de Pilate, du prétoire au palais d'Hérode; le retour au prétoire pour la flagellation; la voie douloureuse au Golgotha; les torrents de sang qui s'écoulent des mains et des pieds percés par les clous, des blessures ouvertes sur la tête, par les épines de la couronne, sur la poitrine et les épaules, par les crochets de fer du fouet romain; trois heures d'agonie sur la croix, n'ont pas épuisé les forces de la victime volontaire, qui choisit elle-même l'instant de sa mort, et qui l'annonce par un grand cri : « Tout est consommé! » — Les deux larrons, crucifiés à côté du divin Maître, n'avaient point subi cette interminable série de tortures, à laquelle nulle constitution humaine n'aurait pu si longtemps résister. On les avait tirés de leur cachot, pour les conduire au Calvaire. C'est en présence de ces réalités Evangéliques, que nos lettrés n'ont pas rougi d'écrire : « L'atrocité particulière du supplice de la croix était qu'on pouvait vivre trois et quatre jours, dans

[1] Petr. Epist. I, cap. III, 18-19.

cet horrible état, sur l'escabeau de la douleur. L'organisation délicate de Jésus le préserva de cette lente agonie. Tout porte à croire que la rupture instantanée d'un vaisseau au cœur amena pour lui, au bout de trois heures, une mort subite [1] ! » Ainsi parlent nos rationalistes. Du reste, ils gardent un silence absolu sur les prodiges qui signalèrent la mort de l'Homme-Dieu ! C'est quelque chose, pourtant, qu'une obscurité soudaine, répandue, de midi à trois heures, sur la nature entière, un jour de pleine lune, où toute éclipse de soleil était inexplicable par les phénomènes naturels ! Des rochers, qui se fendent, doivent laisser une trace de leur fissure. Un tremblement de terre, qui déchire le voile du Temple, écarte la pierre des tombeaux, et jette dans la consternation une foule comme celle qui remplissait alors Jérusalem, ne saurait être un fait inaperçu. En évaluant à cinq cent mille âmes la multitude réunie dans la Ville sainte, pour la solennité pascale, on resterait au-dessous de la vérité [2]. Mais cette masse de témoins vivait encore, quand les Evangélistes ont écrit. Il a donc fallu que la notoriété des prodiges fût parfaitement avérée, pour que les Evangélistes les aient signalés, en face d'une géné-

[1] *Vie de Jésus*, p. 425. L'auteur ne dit pas un mot des phénomènes qui suivirent la mort du Sauveur, et qui sont attestés par les quatre Evangélistes. Le silence pourrait être ici une preuve d'habileté, mais non de bonne foi.

[2] Sepp. *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* Chapitre intitulé : *Du nombre des témoins de la mort du Sauveur,* tom. II, p. 39.

ration contemporaine, sans craindre un seul démenti. Enfin, si tous ces prodiges étaient des fables, saurait-on nous expliquer comment les Apôtres auraient converti un seul habitant de Jérusalem à la divinité de leur Maître? Dans quelques jours, les Juifs, au nombre de cinq mille à la fois, tomberont aux genoux de Pierre, et adoreront le crucifié du Golgotha. Sans les prodiges qui entourèrent la croix du Sauveur, est-ce que ces merveilles de tranformation auraient pu être si instantanées et si générales. D'ailleurs, la réalité des faits miraculeux, qui accompagnèrent la mort de Jésus, défie tout l'effort du scepticisme le plus obstiné. « En la quatrième année de la deuxième olympiade (année de la mort de Jésus-Christ), dit l'écrivain païen Phlégon, eut lieu la plus grande éclipse de soleil dont les hommes aient gardé le souvenir. Les ténèbres furent telles qu'on vit les étoiles au milieu du jour; l'horreur de cette longue obscurité fut redoublée par un tremblement de terre [1]. » — « Sous le règne de Tibère, dit Pline l'Ancien, un tremblement de terre, tel qu'on n'en vit jamais de mémoire d'homme, renversa douze villes en Orient [2]. »

[1] Hieron. *In chronicon Eusebii. Patrol. Latin.*, tom. XXVII, col. 572.

[2] Plin. *Hist. Nat.* lib. II, cap. LXXXIV. On peut joindre au témoignage de Pline, celui de Tacite : *Sedisse immensos montes, visa in arduo quæ plana fuerint, effulsisse inter ruinam ignes memorant.* (*Annal.* II, cap. 47.) Suétone s'exprime de même : *Asiæ, disjectis terræ motu civitatibus.* (Sueton. *Tiberius*, cap. XLVIII.) Les témoignages identiques de Thallus et de Philoponus ont été conservés par Georges le Syncelle. (African. apud Syncel., p. 322.)

Témoin oculaire d'une éclipse qui déconcertait toutes les règles de l'astronomie, Apollophane, observant ce phénomène, en Egypte, où il se trouvait alors, s'écriait : « Ce sont là des changements surnaturels et divins [1] ! » Aujourd'hui encore le rocher du Golgotha, qui se fendit, à la mort du Sauveur, présente à tous les géologues une preuve palpable de la vérité du récit Evangélique. « Cette déchirure, que j'étudiai avec le plus grand soin, dit M. de Saulcy, est verticale. Elle forme une ligne ondulée, dans la direction de l'est à l'ouest. Ce qu'on peut en apercevoir, en longueur, a environ un mètre soixante centimètres. La plus grande largeur est de vingt-cinq centimètres. Il y a une preuve matérielle que cette déchirure n'est pas une veine naturelle, entre deux couches parallèles de rocher ; c'est que, selon la loi des corps divisés violemment dans la direction verticale, la largeur de la fente va en diminuant, depuis le haut jusqu'en bas. S'il était possible de rapprocher les deux parties séparées, elles se rejoindraient parfaitement, les angles saillants correspondant aux angles rentrants [2]. » Un géologue anglais disait à son tour : « J'ai fait une longue étude des lois physiques, et je suis assuré que les ruptures de ce rocher n'ont jamais été produites par un tremblement de terre ordinaire et naturel. Un ébranlement de ce genre eût séparé les divers lits, dont la masse est composée ;

[1] Dionys., *Ep.* VII, *ad Polycarpum*, *Patrol. Græc.*, tom. III, col. 1081. — [2] De Saulcy, *Dict. des Antiq. Bibl.*, col. 772.

mais c'eût été en suivant les veines qui les distinguent, et en rompant leur liaison, par les endroits les plus faibles. Ici, c'est tout autre chose ; le roc est partagé transversalement ; la rupture croise les veines, d'une façon étrange et surnaturelle. Il est démontré, pour moi, que c'est l'effet d'un miracle, que ni l'art ni la nature ne pouvaient produire. Je rends graces à Dieu de m'avoir conduit ici, pour contempler ce monument de son merveilleux pouvoir, ce témoin lapidaire de la divinité de Jésus-Christ [1]. » Quel livre que l'Evangile! Les pages en sont gravées sur les rochers; les preuves en sont enregistrées par l'histoire du monde; les prodiges qu'il raconte ont pour témoin l'univers entier! Tertullien, pour convaincre l'incrédulité païenne de son temps, disait aux Romains : « Vous avez, dans vos archives publiques, le récit de la catastrophe qui marqua la passion de Jésus [2]! » Saint Cyrille de Jérusalem, un siècle plus tard, s'écriait : « Si l'on veut nier qu'un Dieu soit mort ici, qu'on regarde seulement les rochers déchirés du Calvaire [3]! » Nous comprenons maintenant pourquoi le rationalisme actuel ne parle point des prodiges qui accompagnèrent la mort du Sauveur!

[1] Addison. *De la Religion chrétienne,* tom. II. Mgr Mislin. *Les Saints Lieux,* tom. II, p. 264. — [2] Tertull. *Apologetic.,* cap. XXI. *Patrol. Latin.,* tom. I, col. 401.— [3] S. Cyrill. Hierosol. *Catech.,* XVIII, *Patrol. Græc.* tom. XXXIII, col. 820.

§ VII. La Sépulture.

Le crurifragium. La plaie du Cœur de Jésus

26. Aussitôt après la mort de Jésus, continue l'Evangéliste, « le décurion, Joseph d'Arimathie, homme riche et considéré pour sa piété et sa justice, celui des Anciens qui n'avait pas voulu prendre part aux dernières délibérations du Sanhédrin, parcequ'il attendait le royaume de Dieu, vint courageusement trouver Pilate, et lui demanda le corps de Jésus. Pilate, étonné que Jésus fût déjà mort, manda le centurion. Jésus est-il mort? lui dit-il. — Sur la réponse affirmative de l'officier, Pilate fit donation du corps à Joseph [1]. » Il pouvait le lui vendre. Les préteurs et les proconsuls romains faisaient d'ordinaire payer aux parents, ou aux amis des suppliciés, la faveur que Pilate accorde ici gratuitement. D'un seul mot : *Donavit*, « Il en fit la donation, » l'Evangile nous retrace tout un système de jurisprudence et de tyrannie oubliées. Une autre expression de l'ecrivain sacré mérite d'être remarquée. Joseph d'Arimathie avait jusque-là, dit S. Jean, soigneusement dissimulé ses relations avec Jésus, de peur d'encourir la haine et la vengeance des Juifs : *Discipulus Jesu, occultus autem, propter metum Judæorum.* Maintenant il est plein de courage; il s'avoue hautement disciple du crucifié, et se présente comme tel chez Pilate : *Audacter introivit ad Pilatum.* Les prodiges du Calvaire avaient relevé le cœur des amis de

[1] Matth., XXVII, 57-58. Marc, XV, 43-45, Luc, XXIII, 50-52.

Jésus, en même temps qu'ils consternaient ses ennemis. « Comme on était au jour de la *Parascève,* reprend l'Evangéliste, et que le lendemain était le grand sabbat, les Juifs ne voulurent point que les corps demeurassent suspendus à la croix, pendant la solennité. Ils demandèrent à Pilate de faire rompre les jambes aux condamnés, pour qu'on pût les enlever. Les soldats vinrent donc; ils brisèrent d'abord les jambes des deux larrons, pour les achever. Mais, remarquant que Jésus était déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes. Toutefois, l'un d'eux lui ouvrit le côté, d'un coup de lance : de l'eau et du sang jaillirent aussitôt de la blessure. Celui qui raconte ce fait, l'a vu de ses yeux, et son témoignage est véritable. Ainsi furent accomplies les paroles de l'Ecriture : « Vous ne briserez point les os de l'Agneau pascal [1], » et cette autre [2] : « Ils verront celui qu'ils ont transpercé [3]. »

Qu'est-ce que ce nouveau scrupule des Pharisiens et des Prêtres? Pourquoi craignent-ils maintenant le cadavre de celui dont ils ont voulu la mort? Il y a, dans leur précipi-

[1] Exod., XII, 46. Numer., IX, 12. — [2] Zachar., XII, 10.

[3] Joann., XIX, 31-36. Une des chapelles de l'Eglise du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, porte le nom de chapelle de saint Longin. Le nom du soldat romain, dont la lance perça le cœur du divin Maître, était *Longinus.* On lit au Martyrologe Romain, sous la rubrique du 15 mars : *Cæsareæ in Cappadocia, passio sancti Longini, militis, qui latus Domini lanceâ perforasse perhibetur.* (*Martyrol. Roman.* 25 martii. Bolland. Eodem die. Valmer, tom. X, *Tract.*, 48.) La lance, ou *hasta* romaine, qui perça le cœur de Jésus, est aujourd'hui conservée à Rome, dans la basilique de Sainte Croix de Jérusalem.

tation, et dans leur démarche auprès de Pilate, un aveu de terreur suprême. Les convulsions de la nature ; le voile du Temple déchiré par le milieu, en deux parts égales, à l'heure où le prêtre commençait le sacrifice du soir [1] ; les ténèbres de ce jour sanglant ; les tombeaux entr'ouverts ; tous ces prodiges ont jeté dans leur âme une consternation indicible ! Ils ont hâte de faire disparaître les traces de leur forfait. Naguère ils s'écriaient : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Ils ne se faisaient aucun scrupule de violer la sainteté du *Jour de la Préparation !* Maintenant ils ont peur de la croix silencieuse, et du sang qu'ils ont versé ! Pour abréger les tortures des condamnés, les Romains avaient coutume de leur rompre les jambes, avec une barre de fer, ou de leur asséner sur la

« Dans le premier temple, bâti par Salomon, il n'y avait qu'un rideau, sur le mur qui séparait le Sanctuaire du Saint des Saints. Mais lorsque, après la captivité de Babylone, on rebâtit le temple sous Esdras, comme on ne savait plus si le rideau était suspendu autrefois en dedans, ou en dehors du mur, et si ce mur lui-même était posé sur le sol du Sanctuaire, ou sur celui du Saint des Saints, on plaça deux rideaux, l'un intérieur, l'autre extérieur, en laissant vide l'espace intermédiaire. Sous l'action électrique du tremblement de terre, le prêtre qui entrait dans le *héchal* (sanctuaire) pour le sacrifice du soir, au moment précis (trois heures) où Notre-Seigneur expirait sur la croix, dut voir les deux rideaux se partager du haut en bas, et le Saint des Saints s'ouvrir ; ce qui, dans le premier temple, n'aurait pu arriver sans que le mur tombât. L'Evangéliste saint Marc désigne le rideau qui se déchira, sous le nom grec de Καταπέτασμα. Or c'est précisément le nom du voile intérieur du Saint des Saints, tandis que le rideau extérieur du Sanctuaire s'appelait Κάλυμμα. » (Sepp. *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 48.)

poitrine un coup de massue. Cela s'appelait le *coup de grâce*. Mais Jésus était mort. Le soldat pour mieux s'en assurer, lui perce le cœur, du fer large et recourbé de sa lance romaine. De l'eau et du sang jaillissent de la blessure. Au point de vue physiologique, c'était un signe infaillible de la mort, puisque le sang décomposé laisse échapper la partie séreuse. Mais la blessure du cœur de Jésus avait une signification divine, pour le salut du monde. Le sang divin, et l'eau de la grâce, qui s'en échappent, sont deux sources d'immortalité, ouvertes à jamais pour les générations fidèles !

La sépulture par Joseph d'Arimathie et Nicodème.

27. « Vers le soir, dit l'Evangile, Joseph d'Arimathie vint, pour enlever le corps de Jésus. Il était accompagné de Nicodème, ce docteur qui avait eu, dès la première année du ministère public, un entretien nocturne avec Jésus. Nicodème apportait pour la sépulture, environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloës. Joseph avait acheté un suaire neuf, dont il enveloppa le corps de Jésus, après l'avoir détaché de la croix. Joseph et Nicodème l'entourèrent ensuite de bandelettes, avec les aromates, selon le rit d'ensevelissement des Juifs. Or, au lieu même du Calvaire, Joseph s'était fait creuser, dans le roc, un sépulcre où personne n'avait encore été déposé. Comme l'heure où finissait la *Parasceve*, et où le lever des étoiles allait marquer le commencement de la Pâque, était proche, Joseph se hâta de porter le corps dans le sépulcre, à l'entrée duquel

il roula une grande pierre, et se retira. Cependant les femmes Galiléennes, assises en face du sépulcre, virent déposer le corps dans le tombeau. Elles se retirèrent ensuite, dans l'intention de préparer les aromates et les parfums, pour la sépulture définitive. Mais, pour obéir aux préceptes de la Loi, elles demeurèrent en repos, durant toute la journée du sabbat [1]. »

Joseph d'Arimathie, un membre du Sanhédrin, Nicodème, un docteur de la Loi, ensevelissent de leurs mains le supplicié du Calvaire. Qu'était-ce donc que Jésus? Ces deux

[1] Matth., XXVII, 57-61. Marc, XV, 40-47. Luc, XXIII, 49 ad ultim. Joann., XIX, 38 — ad ultim. « On arrive aujourd'hui, dit Mgr Mislin, à l'emplacement de la croix par plusieurs escaliers, qui ont de douze à dix-huit marches. En descendant du Calvaire, on trouve immédiatement la *Pierre de l'onction*, sur laquelle Joseph d'Arimathie et Nicodème oignirent le corps de Jésus. Cette pierre, maintenant recouverte d'une table de marbre rougeâtre, n'a que quelques pouces d'épaisseur; elle est longue de huit pieds, et large de deux. Le Saint Sépulcre est à soixante-trois pieds de la Pierre de l'onction. En entrant dans le Saint-Sépulcre, une petite porte conduit d'abord dans la *Chapelle de l'Ange*; une pierre qui est au centre indique le lieu où se tenait l'Ange, quand les saintes femmes portant des parfums, vinrent voir le Sépulcre. Jusqu'à l'époque de Constantin, la *Chapelle de l'Ange* était une grotte naturelle, qui fut rasée pour faire place au monument qu'on y éleva. En avançant un peu, on se trouve dans une petite chapelle, de deux mètres de largeur. La partie qui est à droite est occupée par le Saint-Sépulcre, qui est couvert d'une table de marbre, brisée par le milieu; quatre personnes peuvent se tenir agenouillées à côté. La voûte et les parois sont revêtues de marbre, ainsi que le tombeau. Une quantité de lampes en or et en argent brûlent constamment dans ce sanctuaire; et des fleurs toujours renouvelées y répandent leurs parfums. (*Les Saints Lieux*, tom. II, p. 260-270.)

illustres personnages, qui s'étaient tenus cachés pendant la vie de Jésus, se montrent courageusement à sa mort. Les Apôtres s'effacent au sépulcre. L'Evangile ne les mentionne même pas. Ils étaient là pourtant ; puisque S. Luc, quelques lignes plus haut, nous a dit : « Les amis de Jésus se tenaient à quelque distance de la croix, avec les femmes de Galilée, et observaient de loin tout ce qui se passait [1]. » Mais les Apôtres expient la lâcheté de leur fuite à Gethsémani ; avec Pierre, ils se taisent et ils pleurent. Au milieu des femmes assises, à l'entrée du sépulcre, était Marie, la Mère de Jésus, devenue, en ce jour, la Mère des Douleurs. Elle reçut, dans ses bras défaillants, le corps ensanglanté qu'elle avait adoré à la crèche de Bethléem. Les sept paroles de son Fils sur la croix, comme sept glaives, avaient transpercé son cœur. Mais ses angoisses sont silencieuses, comme l'avaient été ses joies. Le fils adoptif, qui lui a été légué sur le Calvaire, ne soulève pas lui-même, dans son Evangile, le voile de douleur, sous lequel s'enveloppe la compassion de Marie. La Reine du ciel traverse l'océan d'amertume qui doit sauver le monde, sans qu'une parole révèle la sublimité de son sacrifice. Seuls, les Prophètes ont décrit à l'avance ce martyre de l'amour maternel : « O vous qui passez sur le chemin, contemplez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ! [2] » Le manteau d'humilité de la Vierge-Mère est aussi impénétrable que

[1] Luc, XXIII, 48-49. — [2] Thren., I, 12.

les ténèbres, qui s'étendaient, en cette lugubre nuit, sur la cité déicide !

28. Le silence du tombeau de Jésus inquiétait encore la haine et la lâcheté des Juifs. Sans craindre de violer le repos légal, en ce jour où la Pâque coïncidait avec le sabbat, « les Princes des Prêtres et les Pharisiens, continue l'Evangéliste, se réunirent le lendemain chez Pilate. Seigneur, lui dirent-ils, nous nous souvenons que ce séducteur, lorsqu'il vivait, a dit : « Je ressusciterai le troisième jour. » Veuillez donc faire garder son tombeau, pendant les trois premiers jours. Autrement, ses disciples viendraient enlever secrètement le cadavre, et diraient au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts ! Ce serait une seconde erreur, pire que la première ! — Pilate leur répondit : Vous avez une garde. Allez. Placez vos satellites, comme vous l'entendrez ! — Ils allèrent donc au Golgotha, apposèrent leur sceau sur la pierre du monument, et y placèrent des gardes [1]. »

Le sceau des Pontifes sur le tombeau de Jésus.

« Détruisez ce Temple, avait dit le Sauveur, et je le rétablirai en trois jours. » Telle fut la parole que le Sanhédrin avait recueillie comme un blasphème, et voulait faire passer pour une conspiration contre la souveraineté de Jéhovah. Aujourd'hui, les bourreaux reconnaissent eux-mêmes le véritable sens du prétendu blasphème. Mais Pilate s'indigne de leur mauvaise foi. « Allez, leur dit-il, placez vos gardes, comme vous l'entendrez ! » Ils espéraient

[1] Matth., XXVII, 62, ad ultim.

que le gouverneur romain leur éviterait le scandale public qu'ils durent donner, en allant eux-mêmes, le jour du sabbat deux fois saint, enfreindre la loi du repos mosaïque, et contracter ostensiblement l'impureté rituelle, au contact du tombeau d'un supplicié. Mais Pilate se repent déjà d'avoir cédé une première fois à leurs suggestions perfides. Les prodigieux événements, dont la mort de Jésus avait été le signal, troublent la conscience du préteur. La garde du Temple était à la disposition des princes des Prêtres. Ils s'en étaient servis, sans autorisation, pour arrêter Jésus; ils peuvent l'employer, comme ils l'entendront, pour surveiller la tombe de leur victime. C'est le sens de la réponse de Pilate. Ils allèrent donc, ces scrupuleux Pharisiens, qui défendaient à Jésus de guérir un paralytique, ou un aveugle-né, le jour du sabbat; ils allèrent, en ce sabbat Pascal, le plus auguste de tous, sceller, du cachet authentique de leur haine déicide, le tombeau du Golgotha! Ils y postèrent des sentinelles; afin que la résurrection divine fût entourée de témoins plus irrécusables!

CHAPITRE XII.

RÉSURRECTION.

SOMMAIRE.

§ I. LE JOUR DE LA RÉSURRECTION.

1. L'Ange de la résurrection. Le dernier conseil des Prêtres. — 2. Pierre et Jean au tombeau. — 3. Première apparition de Jésus à Marie-Magdeleine. — 4 Les saintes femmes au tombeau. Seconde et troisième apparition de Jésus. — 5. Quatrième apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs. — 6. Cinquième apparition de Jésus aux Apôtres réunis. — 7. L'incrédulité des Apôtres fondement de la foi chrétienne.

§ II. L'OCTAVE DE LA RÉSURRECTION.

8. Le sacrement de Pénitence. La confession auriculaire. — 9. Thomas, surnommé Didyme.

§ III. RETOUR EN GALILÉE.

10. L'apparition sur les bords du lac de Tibériade. Dernière pêche de saint Pierre. — 11. Dévouement de saint Pierre. — 12. Confirmation de la primauté donnée à saint Pierre. — 13. Le premier pape. — 14. Apparition de Jésus à cinq cents disciples, réunis sur le Thabor.

§ IV. ASCENSION.]

15. L'autorité donnée aux Apôtres sur tout l'univers. — 16. Promesse du Saint-Esprit. — 17. Ascension.

§ I. Le jour de la Résurrection.

1. « Le soir du grand sabbat, quand le lever des étoiles eut annoncé la fin du jour, dit l'Evangile, Marie Magdeleine, Marie mère de Jacques et Salomé, achetèrent des aro- L'ange de la résurrection. Le dernier conseil des Prêtres.

mates, pour aller, à l'aurore, embaumer Jésus [1]. » Les saintes femmes s'étaient montrées plus fidèles que les Pharisiens à observer la loi du repos sabbatique. Leur amour pour le divin Maître ne leur fait pas oublier le respect pour sa parole. Il avait dit : « Je ne suis pas venu détruire la loi, mais en compléter la perfection. » Il avait dit aussi : « Je ressusciterai le troisième jour. » Les Prêtres et les Scribes se souvenaient de cette prophétie, dont, ni les saintes femmes, ni les Apôtres eux-mêmes, n'osaient espérer l'accomplissement littéral. « Cependant, reprend l'Evangéliste, de fort grand matin, dans la nuit qui suivit le sabbat, le sol s'ébranla sur le Calvaire. L'Ange du Seigneur descendit du ciel, s'arrêta sur le sépulcre, en repoussa la pierre, et s'y assit. Son visage rayonnait comme l'éclair, son vêtement étincelait comme la neige. Dans le saisissement de cette vision, les gardes, frappés d'épouvante, tombèrent comme morts [2]. » Jésus était ressuscité. Le sceau de Caïphe, les sentinelles des Pharisiens, la lourde pierre roulée sur la tombe, rien ne saurait enchaîner ce mort triomphant, qui soulève aujourd'hui le rocher du Golgotha, comme il soulèvera bientôt le monde entier ! Les gardes ont fait leur devoir; ils veillaient, l'arme au bras, comme il convenait à des soldats romains. Les Césars veilleront à leur tour; ils fermeront toutes les issues; ils voudront empêcher le Christ de passer. Il en sera du Capitole comme du rocher du Cal-

[1] Matth., XXVIII, 1. Marc, XVI, 1. — [2] Matth., XXVIII, 2-4.

vaire. Ce que les gardes de Pilate et du Sanhédrin n'ont pu contre un cadavre, toutes les forces de l'univers ne le pourront pas contre le Dieu vivant. Il est ressuscité ! Dans son essor victorieux, il entraînera les Césars et les empires, les esclaves et les rois ! « Revenus de leur stupeur, dit l'Evangéliste, les gardes coururent à la ville, et apprirent aux Princes des Prêtres ce qui venait d'arriver. A cette nouvelle, les Anciens furent convoqués. Une délibération s'établit à ce sujet. Enfin les Grands-Prêtres remirent aux soldats une somme considérable, et leur donnèrent ce mot d'ordre : Dites que les disciples de Jésus sont venus la nuit, pendant que vous dormiez, voler son cadavre. — Et ils ajoutèrent : Si ce bruit parvenait aux oreilles du gouverneur, nous aurons soin de le prévenir, et nous vous garantissons que vous ne serez point inquiétés. — Les gardes acceptèrent l'argent, et allèrent répéter leur leçon. Aujourd'hui encore, les Juifs redisent la version répandue par les soldats [1]. » Mais, dit saint Augustin, si les gardes dormaient, comment ont-ils pu voir les disciples enlever le corps de Jésus ? S'ils ne dormaient pas, comment n'ont-ils pas empêché le rapt ? Les Juifs n'ont jamais répondu à ce dilemme, dont le rationalisme de notre époque cherche également la solution, sans plus de succès.

Pierre et Jean au tombeau.

2. Les disciples du Sauveur ignoraient encore l'évènement. Loin de l'avoir préparé, par une indigne supercherie,

[1] Matth., XXVIII, 11-15.

ils refuseront longtemps d'en admettre la réalité. La première conquête de Jésus ressuscité devra être le cœur de ses Apôtres. « Marie-Magdeleine, continue l'Evangile, se rendit la première au tombeau. Arrivée au sépulcre, avant que les ténèbres fussent dissipées, elle remarqua que la pierre en avait été écartée. Courant alors au Cénacle, où étaient Simon Pierre et l'autre disciple que Jésus aimait, elle leur dit : On a enlevé le Seigneur du sépulcre, et je ne sais où on l'a mis! — Pierre s'élança aussitôt, suivi de l'autre disciple. Ils coururent au Calvaire. Mais Jean (plus jeune et plus agile,) arriva le premier. Il se pencha, pour regarder dans l'intérieur du monument; il vit les linges posés à terre; mais il n'entra point. Pierre, qui le suivait, arriva bientôt. Il pénétra dans l'intérieur du sépulcre, il vit les bandelettes posées à terre, et le suaire plié séparément, et placé à l'écart. Alors Jean entra lui-même; il vit la même chose, et crut aussi à un enlèvement. Car ni l'un ni l'autre ne savaient encore que la Prophétie dût s'accomplir, et qu'il fallait que Jésus ressuscitât d'entre les morts. Ils se retirèrent donc, et Pierre, dans le chemin, manifestait son étonnement [1]. » Voilà les hardis conspirateurs, qui, dans l'hypothèse de Caïphe et de nos lettrés, auraient eu le courage d'affronter la lance des soldats romains, pour enlever leur Maître! Ils ne se hasardent même pas à demeurer près du tombeau vide et désert, protégés qu'il sont

[1] Matth., XXVIII, 1. Marc, XVI, 1. Luc, XXIV, 12. Joann., XX, 1-10.

encore par les ombres de la nuit. Les gardes pourraient revenir ! Ils se retirent aussi précipitamment qu'ils sont venus, après toutefois s'être assurés que le sépulcre ne possède plus son hôte auguste. Ils croient à un enlèvement, qui les consterne. L'idée ne leur vient pas de s'approprier les bandelettes, le linceul et le suaire, abandonnés dans la grotte sépulcrale. Eux qui n'auraient pas craint, dit-on, de venir disputer, de vive force, le corps de leur Maître aux soldats de Tibère, n'osent même pas emporter ces reliques sacrées ! Elles pourraient les compromettre ; car on recherchera sans doute le corps de Jésus !

Première apparition de Jésus à Marie-Magdeleine.

3. Des femmes eurent le courage qui manquait à ces hommes. « Marie Magdeleine, dit l'Evangile, était revenue au tombeau, et se tenait à l'entrée, fondant en larmes. Dans sa douleur, elle se pencha pour regarder l'intérieur du sépulcre. Deux hommes, vêtus de blanc, étaient assis, l'un à la tête, l'autre aux pieds du lieu où le corps de Jésus avait été déposé. C'étaient deux Anges, mais elle ne le savait point. Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleurez-vous ? — Hélas ! répondit-elle, on a enlevé le Seigneur, mon Maître, et je ne sais où on l'a transporté ! — Elle se rejeta donc en arrière, et se retirant, elle rencontra un homme, qui se tint debout devant elle. Femme, lui demanda l'inconnu, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ici ? — Elle se persuada que c'était le jardinier, chargé d'entretenir et de garder le sépulcre. Seigneur, s'écria-t-elle, si

c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai, pour lui donner la sépulture ! — Jésus (car c'était lui), de sa voix si douce et si chère, prononça cette parole : Marie ! — Le reconnaissant soudain, elle s'écria : Rabboni ! (Mon bon Maître !) — Elle se précipita à ses pieds, pour les embrasser ; mais Jésus lui dit : Ne reste pas ainsi attachée à mes pieds, je ne monte pas encore vers mon Père. Va trouver mes frères, et dis-leur de ma part : Je monterai bientôt vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ! — Marie Magdeleine revint donc trouver les disciples. Elle les trouva plongés dans le deuil et les larmes. J'ai vu le Seigneur ! s'écria-t-elle. Voilà les paroles qu'il m'a adressées ! — Mais, en l'entendant dire que Jésus était vivant, et qu'elle l'avait vu, les disciples refusèrent de la croire [1]. » Malheur à qui aurait besoin de démonstration, pour sentir ce qu'il y a de divin dans cette page Evangélique ! Un lettré a cru atténuer la portée de cet admirable récit, en disant : « La forte imagination de Marie de Magdala joua, dans cette circonstance, un rôle capital ! Pouvoir divin de l'amour ! Moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité [2] ! » Il suffit, pour faire justice de ces outrages, de les mettre en regard du texte de l'Evangile. « L'imagination hallucinée » de Marie Magdeleine, n'agit point sur les disciples. « Ils refusèrent de la croire » — « Et ne nous plaignons pas, dit saint Grégoire-

[1] Joann., xx, 11-18. — [2] *Vie de Jésus*, p. 434.

le-Grand, de leur incrédulité; car elle est l'inébranlable fondement de notre foi. Plus ils persistent, en ce moment, à nier la résurrection de Jésus-Christ, plus leur témoignage aura de force, quand, vaincus à leur tour par l'évidence, ils iront se faire tuer, sur tous les points du globe, en disant : « Il est ressuscité, le Christ, notre espérance! »

Les saintes femmes au tombeau. Seconde et troisième apparition de Jésus.

4. « Cependant, reprend l'Evangéliste, quand le soleil fut levé, Marie, mère de Jacques; Salomé; Jeanne, épouse de Chusaï, et les autres femmes de Galilée, qui avaient servi Jésus, se rendirent au sépulcre, portant les parfums dont elles avaient fait provision. Durant le chemin, elles se disaient l'une à l'autre : Qui nous écartera la pierre, de l'enrée du monument? — Mais, en arrivant elles virent la pierre roulée à l'écart; or cette pierre était énorme. Elles pénétrèrent dans le sépulcre, baissant les yeux pour voir le corps; il n'y était plus. Cette disparition les consterna. En ce moment, deux Anges, aux vêtements resplendissants de lumière, leur apparurent; et elles furent glacées d'effroi. L'un d'eux, placé à la droite du monument, leur dit : Femmes, ne tremblez point ainsi! C'est Jésus de Nazareth, le crucifié, que vous cherchez. Pourquoi chercher un vivant parmi les morts? Il n'est plus ici. Il est ressuscité, selon sa promesse. Rappelez-vous la parole qu'il prononça en Galilée : « Il faut, disait-il, que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs; il sera crucifié, mais il ressuscitera le troisième jour. » Venez et voyez le lieu où le Sei-

gneur fut déposé ! — L'Ange ajouta : Allez maintenant dire à ses disciples et à Pierre : Il est ressuscité ! Il sera, avant vous, de retour en Galilée. Là vous le verrez tous ! — Les femmes se rappelaient en effet la prédiction de Jésus. Elles sortirent en hâte du sépulcre. La crainte et une joie immense se partageaient leur cœur. Sans dire une parole sur le chemin, elles se hâtaient d'aller trouver les Apôtres. Et voilà que Jésus se présenta à leur rencontre, et leur dit : Je vous salue ! — Elles l'entourèrent aussitôt, tombèrent à ses pieds, en les embrassant, et l'adorèrent. Alors Jésus leur dit : Ne craignez plus ! Allez dire à mes frères de se rendre en Galilée, où ils me verront. — Elles vinrent donc avertir les onze, et tous les autres disciples. Leur témoignage confirmait celui de Marie Magdeleine. Néanmoins, les Apôtres persistèrent à voir, en tout cela, le rêve d'une imagination en délire, et ils ne crurent point[1]. »

Jésus ressuscité les appelait « ses frères. » Il avait acheté, au prix de tout son sang, le droit de fraternité divine, qui l'associe à toutes les misères des hommes. Dans ce titre, d'une douceur ineffable, Jésus prévient le remords et le repentir de ceux qui l'ont abandonné. Le pardon revêt ici la forme la plus miséricordieuse. C'est à Pierre que l'Ange de la résurrection envoie les saintes femmes. Pierre cependant refuse encore de croire. Il faut que sa foi s'affermisse, après la plus rude des épreuves, pour acquérir le privilège

[1] Matth., XXVIII, 11. Marc, XVI, 1-11. Luc, XXIV, 1-11.

de l'indéfectibilité. Il faut qu'il sache par expérience la difficulté de croire, et la difficulté de se faire croire. Aussi, vers la fin du jour, « Jésus lui apparut à lui-même. » Il crut alors. Mais quand il voulut faire partager sa foi aux dix autres, il ne put les convaincre : « Le Seigneur est vraiment ressuscité ; il s'est fait voir à Simon ! dit-il. Et on refusa de le croire » *Surrexit Dominus vere et apparuit Simoni*[1] *! Nec crediderunt*[2]. Pierre se relève le premier, il commence aussitôt la mission qui lui a été donnée de « confirmer ses frères dans la foi. » Marie, seule, n'apparaît point en ce jour de joie. Son triomphe est muet, comme l'avaient été ses douleurs. La première apparition du Fils ressuscité avait été pour sa Mère. La tradition est unanime sur ce point, et l'Eglise catholique redira, jusqu'à la fin des siècles : « Reine du ciel, réjouissez-vous, *alleluia !* parce que celui dont vous avez mérité d'être la mère, *alleluia!* est ressuscité, selon qu'il l'avait dit ! *alleluia !* »

Quatrième apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs.

5. « Sur le déclin du jour, continue l'Evangéliste, deux d'entre les disciples se rendaient à la bourgade d'Emmaüs, à soixante stades[3] de Jérusalem. Chemin faisant, ils s'entretenaient de tout ce qui venait de se passer. Or, pendant leur colloque, Jésus s'approcha des deux voyageurs, marchant à leurs côtés, sans qu'ils le reconnussent. Quel est,

[1] Luc, XXIV, 34. — [2] Marc, XVI, 13.

[3] Seize kilomètres. Joseph (*De Bello Judaico,* VII, 36) donne également la distance de soixante stades indiquée par l'Evangile entre les deux localités.

leur dit-il, le sujet de votre conversation, et pourquoi êtes-vous si tristes? — L'un d'eux, nommé Cléophas, lui répondit : Est-il un seul étranger, sortant de Jérusalem, qui puissse ignorer les événements de ces derniers jours? — Quoi? demanda-t-il. — N'avez-vous donc pas entendu parler de Jésus de Nazareth, ce prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple? Ne savez-vous pas que les Grands-Prêtres et nos Princes l'ont condamné à mort, et l'ont crucifié? Pour nous, nous avions cru qu'il serait le rédempteur d'Israël. C'est aujourd'hui le troisième jour, depuis que tout cela s'est passé. Cependant, quelques-unes des femmes qui sont avec nous, nous ont fait des récits effrayants. Elles se sont rendues, avant le jour, au sépulcre, et n'y trouvèrent plus son corps. Elles prétendent avoir vu des Anges, qui leur auraient dit que Jésus était vivant. Quelques-uns des nôtres se sont alors rendus au tombeau; le corps n'y était plus, comme les femmes l'avaient dit; mais ils n'ont pas trouvé Jésus. — L'inconnu leur dit alors : Insensés! Cœurs lents à croire ce qu'ont annoncé les Prophètes? Ne fallait-il pas que le Christ subît toutes ces souffrances, pour entrer ainsi dans sa gloire? — Commençant alors à Moïse, et passant successivement à chaque Prophète, il leur expliquait tout ce que les Ecritures ont dit du Christ. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à Emmaüs. Là Jésus parut vouloir les quitter et continuer sa route. Mais les disciples le pressèrent de s'arrêter, en

disant : Demeurez avec nous, la nuit approche, et déjà le jour baisse. — Il entra donc avec eux, et s'étant mis à table, il prit le pain, le bénit, le rompit, et le leur partagea. En ce moment, les yeux des disciples s'ouvrirent ; ils le reconnurent. Mais Jésus disparut aussitôt à leurs regards. Demeurés seuls, ils se disaient : Notre cœur n'était-il pas tout brûlant, au-dedans de nous, lorsqu'il nous parlait sur la route, et nous développait le sens des Ecritures ? — A l'instant, ils se levèrent, et reprirent le chemin de Jérusalem [1]. »

Cinquième apparition de Jésus aux apôtres réunis.

6. » Les onze étaient rassemblés. Lorsque les deux disciples entrèrent, on disait dans la réunion : « Le Seigneur est vraiment ressuscité. Il est apparu à Simon ! » A leur tour, ceux-ci racontèrent ce qui venait de leur arriver sur la route d'Emmaüs, et comment ils avaient reconnu leur Maître, à la fraction du pain. Mais les disciples ne voulurent point les croire. Or, il était tard ; les Apôtres, réunis à table, avaient soigneusement fermé les portes, de peur des Juifs. Tout à coup Jésus parut au milieu d'eux. Dans leur trouble et leur saisissement, ils croyaient voir un esprit. La paix soit avec vous ! leur dit Jésus. C'est moi. Ne craignez point ! — La frayeur les dominait encore. Il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, parce qu'ils avaient refusé d'ajouter foi à ceux qui l'avaient vu ressuscité. Pourquoi vous troubler ainsi, leur dit-il, et don-

[1] Marc, XVI, 12, 13. Luc, XXIV, 13-33.

ner accès aux pensées qui vous obsèdent? Considérez mes mains et mes pieds. C'est bien moi! Touchez et voyez! Un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'en ai. — En parlant ainsi, il leur montrait ses mains, ses pieds, et la plaie qu'il avait au côté. La joie de revoir le Seigneur était pourtant encore mêlée d'un sentiment d'hésitation et d'incertitude. Jésus leur dit alors : Avez-vous quelque chose à manger? — Ils lui offrirent du poisson grillé, et un rayon de miel. Il en mangea devant eux, et leur partagea ce qui restait. Ensuite il leur dit de nouveau : La paix soit avec vous! Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. — Après avoir prononcé ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez l'Esprit-Saint. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez; ils seront retenus pour ceux à qui vous les retiendrez[1]. »

L'incrédulité des apôtres fondement de la foi chrétienne.

7. Cinq apparitions avaient marqué ce premier jour de la Résurrection Divine. Magdeleine et les saintes femmes eurent les premières, après Marie, l'ineffable joie de contempler le Sauveur dans sa gloire. L'œuvre de la rédemption se poursuit sur un plan parallèle à celui de la déchéance. Une femme causa la ruine du genre humain; Marie et ses compagnes réparent la faute d'Eve. Les pieuses femmes de l'Evangile ont suivi le Dieu du Calvaire, dans sa voie douloureuse; elles ne l'ont point abandonné, dans son agonie sur la croix. Elles ont fait le premier pèlerinage chrétien au

[1] Luc, XXIV, 33-43. Joann., XX, 19-23.

Saint Sépulcre. Que les docteurs du Protestantisme veuillent bien étudier ce fait, avant d'accuser d'idolâtrie les pèlerinages catholiques aux Lieux Saints. Il y a donc incontestablement, dans le rôle de la femme Evangélique, réhabilitée par la foi et l'amour divin, un principe de grandeur, de noblesse et de dignité chrétiennes qui s'est developpé partout où la croix rédemptrice a été arborée. En la personne de la Vierge Marie, la femme a repris possession des trésors de grâce, de pureté et d'innocence, que le serpent lui avait ravis. Cependant, si hautes que soient les destinées faites à la femme par l'Evangile, la merveilleuse harmonie de la création n'en est point troublée. La femme, rachetée par Jésus-Christ, s'élève jusqu'au ciel, par l'héroïsme de la vertu; mais elle demeure, sur la terre, dans l'humilité et la modestie de sa condition. Rhéteur! Vous avez dit que « la passion d'une hallucinée donna au monde un Dieu ressuscité [1]! » Vous avez cru énoncer un blasphème retentissant; ce n'est qu'une grossière impiété. Marie Magdeleine a vu la première son bon Maître; elle vient en hâte annoncer l'heureuse nouvelle aux Apôtres; mais les Apôtres ne la croient pas. Les Saintes Femmes, favorisées à leur tour d'une semblable apparition, apportent leur témoignage aux Apôtres. Elles insistent et s'appuient de la déposition identique de Magdeleine. Les Apôtres ne les croient pas davantage; ils les traitent de visionnaires. Le plus soup-

[1] *Vie de Jésus*, p. 434.

çonneux des rationalistes aurait-il pu mieux faire? Où donc avez-vous trouvé, dans l'Evangile, que Marie Magdeleine ait « donné au monde un Dieu ressuscité ? » Le mot vous a paru piquant, et vous l'avez écrit. Qu'il retombe sur vos prétentions scientifiques, comme la plus lourde absurdité, dont se soit jamais rendu coupable « un savant qui croit faire quelque honneur à son pays! » Ni Marie Magdeleine, ni les Saintes Femmes, ne peuvent triompher de l'incrédulité des Apôtres. Simon-Pierre, leur chef, quand Jésus s'est manifesté à lui, ne réussit pas mieux à se faire croire. Les deux disciples d'Emmaüs se présentent à leur tour. Ils disent : Nous l'avons vu ; nous avons voyagé avec lui ; il nous a entretenus pendant toute la route ; nous l'avons reconnu, à la fraction du pain ! — On répond à Cléophas et à son compagnon de voyage, comme on a répondu à Pierre, aux Saintes Femmes et à Marie Magdeleine : Nous ne vous croyons pas ! *Nec illis crediderunt.* Ah ! Je comprends le silence de la Vierge Marie, en ce jour où l'incrédulité des Apôtres enfantait la foi immortelle de l'Eglise ! Elle eût dit : Mon Fils est ressuscité ! Il est venu consoler ma douleur ! Et on aurait répondu à la mère de Dieu : Nous ne vous croyons pas ! Ce sont là les illusions de votre cœur maternel ! Marie se tait parce que son Fils est Dieu, et que Dieu peut seul triompher de l'incrédulité humaine. Chacun des Apôtres ne croira que quand il aura vu. S'il en eût été autrement, est-ce que le monde entier, qui n'a pas vu,

aurait jamais voulu croire? En ce moment, sur quoi repose la foi des adorateurs de Jésus? Sur l'incrédulité obstinée, persévérante, opiniâtre, des Apôtres. O mon Dieu, mon Sauveur, et mon Maître! Pierre et chacun des Apôtres, avant de mourir pour attester votre résurrection, ont refusé d'y croire jusqu'à ce qu'ils vous aient vu. Voilà pourquoi je crois, moi qui n'ai point vu; et l'on croira, jusqu'à la fin des siècles, des témoins qui scellent leur déposition de leur sang!

§ II. L'octave de la Résurrection.

Le sacrement de Pénitence. Confession auriculaire.

8. La solennité pascale durait huit jours. Les Apôtres et les Disciples ne devaient quitter Jérusalem, et retourner en Galilée, qu'après la semaine de la fête. L'Ange de la résurrection leur avait annoncé que Jésus les précéderait dans leur patrie, et que, sur cette terre, où il avait vécu trois années avec eux, tous pourraient le contempler. Cependant le Divin Maître n'avait pas voulu retarder jusque-là sa manifestation au collége apostolique. Dès le premier soir, il était apparu aux Apôtres rassemblés. Il se prête en Dieu à la faiblesse de ces hommes. Il leur fait toucher ses mains, ses pieds, la plaie de son cœur. Il mange, devant eux, les modestes provisions qu'ils lui offrent. Les pêcheurs du lac de Tibériade, soigneusement enfermés, de peur des Juifs, n'ont autre chose que du poisson grillé et un rayon de miel. L'Eglise Catholique, héritière de la tradition des Apôtres, a

retenu cette humble pratique de l'abstinence, qui révolte les délicatesses du rationalisme et le libre arbitre des Protestants. Mais l'Eglise a été fondée par douze pêcheurs, pour lesquels le jeûne, l'abstinence et la mortification du corps étaient des pratiques familières. Ni Luther, ni le rationalisme, ne pourront rien changer à l'Evangile et à la tradition des Apôtres. Quand le Sauveur eut terminé ce modeste repas, tous les assistants croyaient enfin. L'incertitude, l'hésitation, le doute, avaient disparu. Il faut bien croire, lorsque l'on voit, lorsque l'on touche! « Un esprit n'a ni chair, ni os, » avait dit Jésus. Un fantôme ne mange pas. La foi succède à toutes les précédentes dénégations. Alors le Sauveur institue solennellement le sacrement de Pénitence. « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Avant sa Passion, durant les jours de sa vie publique, le Divin Maître remettait lui-même les péchés. Il avait promis à Pierre en particulier, [1] et aux Apôtres en général, [2] de leur conférer à eux-mêmes ce pouvoir. Le moment est venu, et l'investiture de ce ministère sacré leur est conférée, le jour même où, triomphant du péché et de la mort qui en est le châtiment, Jésus sort vainqueur du tombeau. Mais, disent les sectateurs de Luther et de Calvin, où est le précepte de la confession auriculaire, dans ces paroles de Jésus-Christ? Que le sacrement de Pénitence soit d'institution divine, on

[1] Matth., XVI, 19. — [2] Matth., XVIII, 18.

l'accordera peut-être ; qu'il faille se confesser à un homme, l'Evangile ne le dit pas. Jésus, d'un seul mot remettait les fautes des prévaricateurs. « Mon fils, ma fille, ayez confiance, disait-il, vos péchés vous sont remis. » On ne s'était pas confessé préalablement. — C'est ainsi que, depuis trois siècles, raisonnent nos frères égarés. Or Jésus, le Verbe de Dieu, connaissait, et les dispositions des âmes, et leurs égarements, et leurs misères. Quand il confessa la Samaritaine, sur le bord du puits de Jacob, ce fut lui qui révéla à la pécheresse le véritable état de son cœur. Mais en donnant aux Apôtres et aux Disciples le pouvoir de remettre les péchés, il ne leur communiqua point sa divine prescience. Pour retenir, ou pour remettre l'offense faite à Dieu, il faut la connaître. Quelle puissance inouïe conférée à des mortels ? Remettre, ou retenir l'injure qui s'adresse à Dieu ! Telle est pourtant la mission que Jésus-Christ donne à ses Apôtres. Les philosophies humaines, avec tous leurs systèmes et tous leurs génies, ont-elle jamais songé à une pareille institution ? Mais évidemment, puisque le ministre de Jésus-Christ ne connaît les péchés qu'autant qu'on les lui révèle, il ne saurait, sans la confession préalable, exercer son privilège divin sur les âmes.

Thomas surnommé Didyme.

9. « Or, continue l'Evangéliste, Thomas, surnommé Didyme[1], l'un des douze, n'était point avec les autres, quand Jésus s'était manifesté. Les disciples lui dirent : Nous avons

[1] Jumeau.

vu le Seigneur ! — Thomas répondit : Si je ne vois, de mes yeux, les plaies de ses mains ; si je ne mets le doigt dans la cicatrice qu'ont laissée les clous, et la main dans son flanc entr'ouvert, je ne croirai point ! — Huit jours après, les Disciples étaient encore réunis dans la même maison, et Thomas avec eux. Les portes étaient fermées ; Jésus vint. Debout, au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous ! — Puis, s'adressant à Thomas : Place ici ton doigt, lui dit-il. Vois mes mains ! Avance la main, pose-la dans la plaie de mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle ! — Mon Seigneur, et mon Dieu ! s'écria l'Apôtre. — Jésus reprit : Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu ! Heureux ceux qui croiront sans avoir vu [1] ! »

La foi est donc le complément humain de l'œuvre divine de la Rédemption. Le rationalisme s'étonne que chaque jour, à chaque heure, au moindre caprice d'une intelligence égarée, Jésus n'apparaisse point, dans la splendeur de son humanité vivante, pour éteindre tous les doutes et dissiper toutes les ignorances. Nous l'avons dit ; ce serait l'anéantissement de la liberté humaine, de la conscience, du mérite et du démérite individuels. La foi n'est méritoire que parce qu'elle est un effort ; et cependant la lumière est telle, dans cet épanouissement de la vérité évangélique, qu'il faut fermer volontairement les yeux pour se soustraire à tant de clarté. « Heureux ceux qui croiront sans avoir vu ! »

[1] Joann., xx, 24-29.

§ III. Retour en Galilée.

10. L'octave pascale était terminée; les Apôtres reprirent, en même temps que les autres pèlerins, la route de Galilée. Jésus les y avait précédés. « Il se manifesta de nouveau à ses disciples, sur les bords du lac de Tibériade, continue l'Evangéliste, et voici les circonstances de cette apparition. Simon Pierre, Thomas surnommé Didyme, Nathanaël de Cana, Jacques et Jean fils de Zébédée et deux autres disciples étaient ensemble. Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher. — Nous y allons avec toi, répondirent-ils. — Ils sortirent donc, et montèrent dans la barque, mais, cette nuit-là, ils ne prirent rien. Alors Jésus parut sur le rivage, sans que les disciples le reconnussent. Il leur demanda de loin : Enfants, avez-vous quelque chose à manger ? — Non, lui répondirent-ils. — Il leur dit alors : Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez ! — Ils jetèrent le filet; mais ils ne pouvaient plus le retirer, tant il était chargé de poissons. En ce moment, le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur ! — Simon Pierre, à cette parole, remit sa tunique, dont il s'était dépouillé, attacha sa ceinture et se jeta à la mer, pour gagner aussitôt le rivage. Cependant les autres disciples vinrent dans la barque, traînant derrière eux le filet chargé de poissons. Ils n'étaient qu'à environ deux cents coudées de la rive. En débarquant, ils virent un foyer disposé à

L'apparition sur les bords du lac de Tibériade. Dernière pêche de St. Pierre.

terre, des charbons allumés, un poisson qui rôtissait, et du pain. Jésus leur dit : Apportez maintenant quelques-uns des poissons que vous venez de prendre. — Simon Pierre courut à la barque, traîna le filet à terre ; il contenait cent cinquante-trois gros poissons; et pourtant il ne rompit point. Jésus leur dit alors : Venez et mangez ! — Ils s'assirent donc pour prendre leur repas, mais aucun des convives n'osait lui dire : Qui êtes-vous ?—Car tous savaient que c'était le Seigneur. Jésus prit le pain, et le leur distribua avec le poisson. C'était la troisième fois qu'il se manifestait aux disciples réunis, depuis qu'il était ressuscité d'entre les morts [1]. »

Dévouement de St Pierre.

11. Les catacombes de Rome nous ont conservé le *Poisson*, ἰχθὺς, comme le symbole du Pêcheur divin des âmes. Quel souvenir, au cœur de Pierre, de Jean et des Apôtres, que cette apparition de Jésus ressuscité, sur les bords du lac de Génésareth ! Une dernière fois, les bateliers Galiléens retournent à leur barque et à leurs filets ; toute la nuit, ils travaillent, sans rien prendre. A l'aube du jour, un inconnu leur crie du rivage : « Enfants, avez-vous quelque chose à manger? » Ils prennent leur interlocuteur pour un de ces marchands, qui parcourent les rives de la mer de Tibériade, et achètent les produits de la pêche. — « Non ! » répondent-ils, avec le laconisme du découragement et du labeur stérile. Mais l'inconnu reprend : « Jetez le filet à

[1] Joann., XXI, 1-14.

droite de la barque ! » Ils le jettent ; et quand ils veulent le retirer, leurs efforts sont impuissants. Il faudra le traîner, en ramant, jusqu'à terre. A cette nouvelle pêche miraculeuse, Jean a reconnu le divin Maître. Il le dit à Pierre, et ce dernier, sans plus s'inquiéter, ni du filet, ni des poissons, ni de la barque, remet sa tunique et s'élance à la mer, pour franchir à la nage les deux cents coudées qui le séparent de Jésus, et être le premier à lui baiser les pieds. Voilà ce qu'était Pierre, le Chef de l'Eglise ! Et ce n'est pas l'Evangile écrit par son disciple S. Marc qui raconte le fait. C'est S. Jean lui-même.

Confirmation de la Primauté donnée à St Pierre.

12. « Après le repas, continue le même Evangéliste, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? — Oui, Seigneur, répondit Pierre : Vous savez que je vous aime ! — Jésus lui dit : Pais mes agneaux ! — Une seconde fois il demanda : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? — Pierre répondit encore : Oui, Seigneur ; Vous savez que je vous aime ! — Et Jésus lui dit de même : Pais mes agneaux ! — Pour la troisième fois il reprit : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? — Pierre, affligé d'entende son Maître lui faire, pour la troisième fois, cette interrogation, répondit : Seigneur, tout vous est connu. Vous savez bien que je vous aime ! — Jésus lui dit alors : Pais mes brebis [1] ! — Ensuite il ajouta : En vérité, en vérité, je te le

[1] Jésus s'était appelé le bon Pasteur. En confiant à saint Pierre la direction des agneaux et des brebis, il le constitue donc son vicaire

dis! Quand tu étais jeune, tu attachais toi-même ta ceinture, et tu allais où tu voulais; mais quand tu seras vieux, tu tendras les mains; un autre te ceindra et te conduira là où tu ne voudrais pas aller! — Ces paroles indiquaient le genre de mort par lequel Pierre devait glorifier Dieu. Le Seigneur lui dit alors, d'un ton absolu: Suis-moi! — Pierre, en ce moment, tourna la tète, et vit derrière lui le Disciple que Jésus aimait, et qui, pendant la Cène, s'était reposé sur son cœur. Il le montra à Jésus, en disant: Seigneur, qu'arrivera-il de celui-ci? — Jésus répondit: Je veux qu'il attende ma venue, que t'importe? Suis-moi. — Les frères conclurent de cette parole que Jean ne devait pas mourir. Cependant, Jésus n'avait point dit: Il ne mourra pas! — mais: Je veux qu'il attende ainsi ma venue; que t'importe? — Or c'est Jean lui-même qui rend ce témoignage, et qui le consigne dans cet écrit, où il expose la vérité[1]. »

Le premier Pape.

13. Les trois négations de Pierre sont expiées par les trois protestations d'amour. Il ne fallait pas, dit S. Augustin, qu'il prononçât moins de paroles, pour attirer la vie, qu'il n'en avait proféré pour conjurer la mort. Trois fois il avait redit à la servante et aux valets de Caïphe: « Je ne connais pas cet homme! » Trois fois il redira au Sauveur

ici-bas. Voilà pourquoi fidèles à l'enseignement de l'Evangile, les catholiques donnent au successeur de saint Pierre le nom de vicaire de Jésus-Christ.

[1] Joann., XXI, 15-24.

ressuscité : « Vous savez que je vous aime ! » Le souvenir de l'infidélité passée dut se représenter à l'esprit de l'Apôtre, quand le divin Maître lui répéta, pour la troisième fois, son interrogation souveraine. Il en fut affligé, dit l'Evangéliste : *Contristatus est Petrus*. Mais son humilité égale maintenant son amour. Il ne dit plus, comme au Cénacle : « Seigneur, quand tous les autres vous auraient abandonné, moi je ne vous quitterai jamais ! » Sa réponse est calme et émue, sans aucun élan de présomption : « Seigneur, tout vous est connu ; vous savez bien que je vous aime ! » L'âme de Simon est devenue réellement la *pierre* dur laquelle reposera l'Eglise ; c'est le roc, inébranlable sans sa fermeté ; mais c'est le roc frappé par une verge plus puissante que celle de Moïse, et d'où l'eau vive de la charité et de la foi jaillira en flots immortels. « Pais mes agneaux ! Pais mes brebis ! » Sois le Pasteur suprême et du troupeau et de ses chefs. Voilà, dans sa divine simplicité, l'institution de la souveraineté pastorale de Pierre. Ce jour-là, le premier Pape fut sacré ; et le monde finira, avant de voir finir le dernier des Papes ! Cependant le sang de Pierre rougira sa blanche tunique de pasteur. Jésus le lui annonce. « Tu tendras aux chaînes tes bras vieillis, et un autre te garrottera, pour te conduire où tu ne voudrais pas aller. » Le reflet du martyre, qui doit sanctifier la Rome des Papes, illumine les rivages paisibles du lac de Génésareth. Pierre accepte en silence, pour lui et pour ses successeurs, la

royauté, avec ses charges terribles. Que de papes on a garrottés depuis, « les conduisant où ils ne voulaient point aller ! » Et pourtant la papauté demeure invincible. Jean, le disciple de l'amour, n'aura point à consommer sa longue carrière par le martyre. Soixante ans plus tard, il écrivait à Ephèse ce touchant récit. Les chrétiens se flattaient de l'espérance de le conserver toujours. « Mais, ajoute l'auguste vieillard : Jésus n'avoit point dit : Jean ne mourra pas ! » Il avait dit seulement : « Je veux que celui-ci attende, en paix, le jour de ma venue et de sa délivrance ; que t'importe ? Toi, tu me suivras au Calvaire ! »

Apparition de Jésus à cinq cents disciples sur le Thabor.

14. Le Thabor avait vu le Christ transfiguré ; le Thabor devait le voir, dans la splendeur nouvelle de sa résurrection. « Les onze, dit l'Evangile, reçurent de Jésus l'ordre de se transporter sur cette montagne[1]. » Là, dit saint Paul[2], plus de cinq cents disciples réunis le virent. A sa vue, ils tombèrent à ses pieds, et l'adorèrent. Cependant, quelques-uns doutèrent encore[3]. Les rationalistes, qui nous parlent de la crédulité des disciples et des hallucinations de Magdeleine, ont-ils lu l'Evangile ? Chacun des Apôtres, chacun des disciples ne croit qu'après avoir vu et touché. Les cinq

[1] Une tradition fort ancienne prétend que la montagne de Galilée, que l'Evangéliste ne désigne pas, était le Thabor. On y montre encore aujourd'hui le lieu ou le Sauveur se manifesta à la foule des disciples.

[2] Cor., xv, 6. Saint Paul ajoute que Jésus se manifesta, une fois encore, en particulier, à Jacques-le-Mineur.

[3] Matth., xxviii, 16, 17.

cents témoins, dont un grand nombre vivaient encore, vingt-sept ans plus tard, lorsque saint Paul écrivit sa première Epître aux Corinthiens, ne croient que parce qu'ils ont vu. Les autres doutaient toujours. Cependant la fête de la Pentecôte approchait. Aux termes de la loi juive, les Apôtres devaient se rendre à Jérusalem pour cette solennité. Ce fut là que le divin Maître leur donna son dernier rendez-vous sur la terre. Jérusalem, avait crucifié son Sauveur et son Roi; la cité déicide devait voir le Fils de Dieu monter au ciel. Après cette manifestation suprême, la foi à la résurrection aura triomphé de toutes les résistances.

§ IV. L'Ascension.

15. « Les onze étaient réunis à Jérusalem, dit l'Evangile. Jésus s'approchant, leur parla en ces termes : Toute puissance m'a été donnée, au ciel et sur la terre. Allez donc dans le monde entier; prêchez l'Evangile à toute créature. Enseignez toutes les nations. Baptisez-les, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Apprenez-leur à observer tout ce que j'ai commandé. Celui qui croira et aura reçu le baptême, sera sauvé; mais celui qui ne croira point sera condamné. Des miracles accompagneront ceux qui auront la foi. En mon nom, ils chasseront les démons; ils parleront des langues nouvelles; ils prendront les serpents; et

L'autorité donnée aux apôtres sur toutl'univers.

s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur nuira pas; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris [1]. — Pendant le repas, Jésus leur ordonna de ne point quitter Jérusalem, avant d'avoir vu s'accomplir la promesse du Père. « Vous l'avez entendue de ma bouche, cette promesse, leur dit-il. Jean baptisait dans l'eau; mais vous, d'ici à quelques jours, vous serez baptisés dans l'Esprit-Saint [2]. »

Le rationalisme nous dit : Jésus fut un docteur juif, qui ne songea nullement à étendre, au delà de la Palestine, le cercle de sa parole et de son enseignement. Si le christianisme a rompu les barrières que son fondateur lui avait posées, c'est à l'action individuelle de saint Paul qu'il le doit. Il suffit, pour renverser cette théorie, de la rapprocher des paroles mêmes du Sauveur : « Toute puissance m'a été donnée, au ciel et sur la terre. Allez donc *dans le monde entier;* prêchez l'Evangile *à toute créature ;* baptisez *toutes les nations.* » Le protestantisme nous dit : Lire la Bible, l'interpréter selon ses propres lumières, et croire à la rédemption en Christ, telle est la voie du salut tracée par le Sauveur. Or, Jésus a dit aux Apôtres et à Pierre leur chef : « Enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer tout ce je vous ai commandé. » Il ne s'agit là ni de lecture individuelle, ni de foi sans les œuvres, ni de libre examen. Les

[1] Matth., XXVIII, 18 ad ultim. Marc, XVI, 15-18. — [2] Act., I, 4-8.

Apôtres doivent enseigner, ils ont la tradition de la doctrine. Les fidèles doivent recevoir l'enseignement et croire la doctrine. Ces conclusions ressortent directement du texte de l'Evangile. Elles sont d'une simplicité élémentaire; un enfant les comprendrait. Pourquoi donc tant d'obstination dans l'erreur?

16. « Jésus, reprend l'historien sacré, continua à instruire ses Apôtres. Quand j'étais avec vous, leur dit-il, je vous ai dit : Il faut que tout ce qui est écrit de moi, dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes, reçoive son accomplissement. — Alors il leur ouvrit le sens, pour comprendre les Ecritures, et il ajouta en terminant : Voilà ce qui fut écrit. Ainsi il fallait que le Christ souffrît, et que, le troisième jour, il ressuscitât d'entre les morts. Et maintenant, il faut que la pénitence et la rémission des péchés soient prêchées, en son nom, à tous les peuples, en commençant par Jérusalem. Or, c'est vous qui devez être mes témoins. Pour moi, je vais vous envoyer Celui que vous a promis mon Père. Demeurez donc dans cette ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. — Seigneur, demandèrent les disciples, sera-ce alors que vous rétablirez le royaume d'Israël? — Il leur répondit : Ce n'est point à vous de connaître les temps et les heures, que le Père a marqués dans sa puissance. Mais vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint, qui surviendra en vous, et vous serez mes témoins, à Jérusalem, dans toute la

Promesse du St. Esprit.

Judée, à Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre [1]. »

Le Père a donné son Fils pour le salut du monde; le Fils a fait connaître aux hommes le Père, avant de remonter dans son sein. Une troisième personne divine, l'Esprit-Saint, va descendre, pour s'unir à l'Eglise, et contracter avec elle cette union féconde qui régénérera la terre. Nos lettrés ont feuilleté toutes les pages de l'Evangile, sans y rencontrer, disent-ils, « ni théologie, ni symbole, ni rien qui ressemble à un dogme tant soit peu défini [2]. » Cet aveu ne fait pas honneur à l'intelligence de nos lettrés!

Ascension. 17. « Après leur avoir parlé ainsi, dit l'historien sacré, Jésus les conduisit hors de la ville, sur le chemin de Béthanie. Levant les mains, il les bénit; et pendant qu'il leur donnait cette bénédiction suprême, ils le virent s'élever au-dessus de leur tête, et monter au ciel, où il est assis maintenant à la droite de Dieu. Une nuée vint le dérober à leurs yeux. Comme ils le suivaient du regard, pendant qu'il allait au ciel, voici que deux hommes, aux vêtements blancs, parurent à leurs côtés, et dirent : Galiléens, pourquoi rester ainsi debout à regarder le ciel? Jésus, qui vient d'y monter devant vous, en descendra de même un jour! — A ces mots, ils se prosternèrent, pour adorer. Ensuite ils quittèrent le mont des Oliviers, éloigné de Jérusalem de l'espace de chemin qu'il est permis de

[1] Luc, XXIV. 44-49.
[2] *Vie de Jésus*, p. 297.

faire un jour de sabbat; et, pleins de joie, ils rentrèrent à la ville. On les voyait chaque jour au Temple, louant Dieu et le bénissant [1]. »

Sur cette montagne des Oliviers, à l'endroit même où le Fils de Dieu monta au ciel, l'impératrice Hélène fit construire la basilique de l'Ascension. Heureux le pèlerin, dont les lèvres ont pu baiser, après dix-huit siècles, la dernière empreinte que le pied de Jésus laissa sur notre terre ! Plus heureux celui qui a gardé la foi des Apôtres, et qui n'a pas trouvé, dans l'Evangile même, « un sujet de scandale et de chute ! » Le voilà, dans son incomparable majesté et dans sa simplicité divine, ce Livre, qui a donné et donnera au monde une vie immortelle ! Dans un monastère du Sinaï, au berceau même du Pentateuque, on vient de découvrir le plus ancien exemplaire connu de l'Evangile. C'est un manuscrit grec, qui remonte au IVe siècle. Ce parchemin, si longtemps oublié, reproduit, mot pour mot, notre texte actuel; il semble que la Providence l'ait tenu en réserve, pour confondre les dernières arguties du rationalisme expirant. Il est donc authentique, ce Livre ! Nous espérons l'avoir démontré. Mais décrira-t-on jamais les sources de joie ineffable, qui jaillissent de chacune de ses pages ? Au moment de les quitter, ces pages arrosées de tant de larmes, au moment de nous séparer du Jésus de l'Etable, du Jésus de la Croix, du Jésus de l'Ascension, notre cœur et nos

[1] Marc, XVI, 19. Luc, XXIV, 50-53. Act. I, 9-12.

yeux restent fixés vers le ciel, où il vient de disparaître. Puisse-t-il envoyer à ceux qui le méconnaissent encore, l'Ange de la vérité, qui leur dira, comme aux Apôtres : « Jésus, qui vient de monter aux cieux, en descendra de même un jour ! »

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE VI.

DEUXIÈME ANNÉE DE MINISTÈRE PUBLIC.

SOMMAIRE.

CHAPITRE VII.

TROISIÈME ANNÉE DE MINISTÈRE PUBLIC.

SOMMAIRE.

CHAPITRE VIII.

JÉRUSALEM.

SOMMAIRE.

CHAPITRE IX.

DERNIERS MOIS DE MINISTÈRE PUBLIC.

SOMMAIRE.

CHAPITRE X.

LA SEMAINE SAINTE.

SOMMAIRE.

CHAPITRE XI.

PASSION.

SOMMAIRE.

CHAPITRE XII.

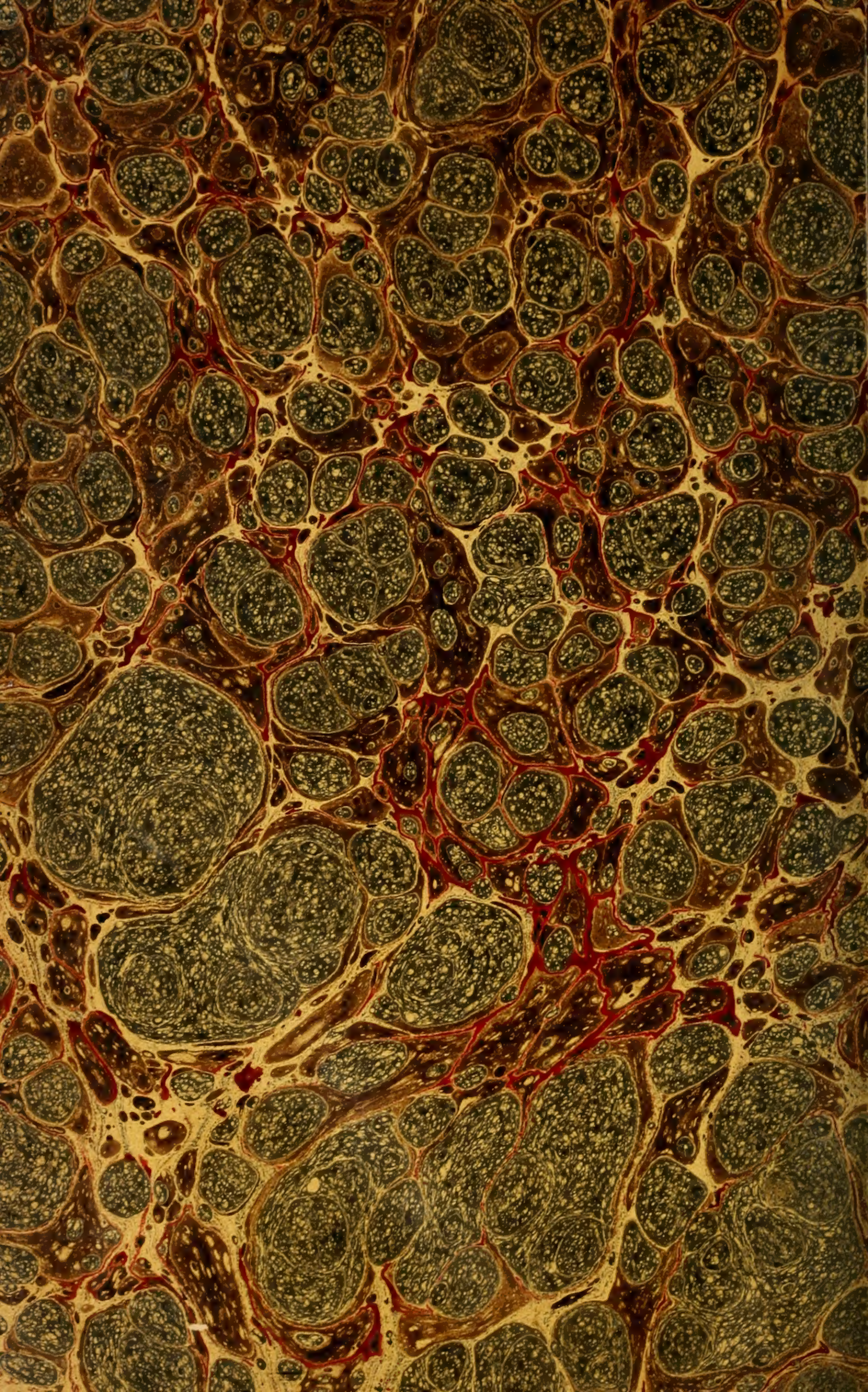
RÉSURRECTION.

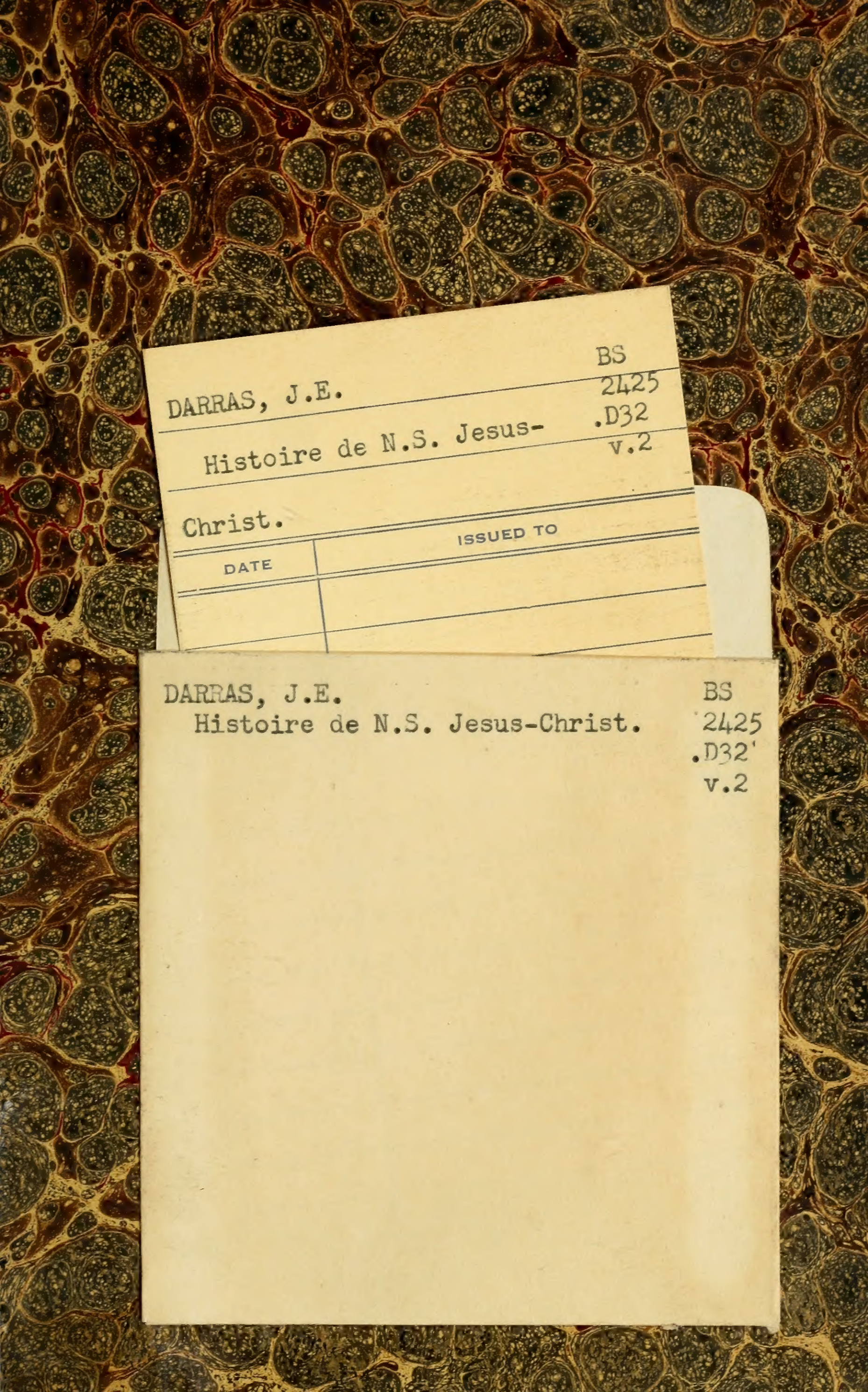
SOMMAIRE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

Besançon, impr. d'Outhenin Chalandre fils.






DARRAS, J.E.
Histoire de N.S. Jesus-
Christ.
BS
2425
.D32
v.2
ISSUED TO
DATE
DARRAS, J.E.
Histoire de N.S. Jesus-Christ.
BS
2425
.D32
v.2

